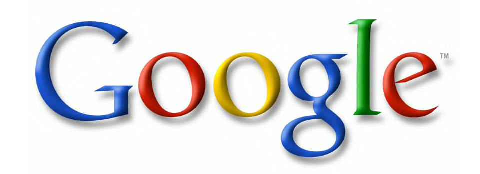
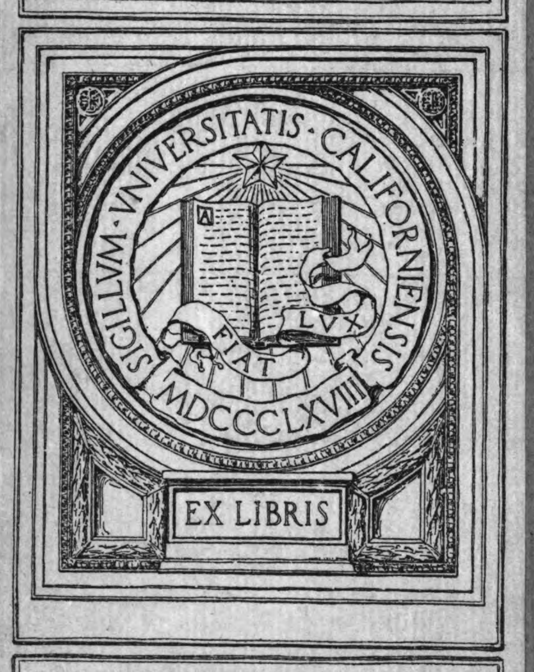


H. Bloch

# Pages choisies de Littérature Allemande

GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

S. Abernambuc
Paris, 1912.


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS





[illegible]
Paris, 1912.

# PAGES CHOISIES

DE

# LITTÉRATURE ALLEMANDE

## A LA MÊME LIBRAIRIE

---

DU MÊME AUTEUR :

*Egmont*, de Gœthe, texte allemand avec une introduction et des notes.

1 vol. in-18 jésus, cartonné . . . **1 fr.**

*Choix de Ballades allemandes* (Gœthe, Schiller, Bürger, Uhland, Lenau, H. Heine), avec une introduction, des notices et des notes.

1 vol. in-18 jésus, cartonné . . . **1 fr.**

# PAGES CHOISIES

DE

# LITTÉRATURE ALLEMANDE

DEPUIS

LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

AVEC

des Notices et des Notes

PAR

E. Henri BLOCH

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

PROFESSEUR AU LYCÉE DE CHARLEVILLE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1901

# INTRODUCTION

L'allemand, qui fait partie de la grande famille des langues indo-européennes, à laquelle appartiennent le sanscrit et le zend, le grec, le latin et le celtique[1], se partage en plusieurs dialectes qui se ramènent à deux types principaux : la langue de l'Allemagne du Nord (Basse-Allemagne) ou le bas-allemand (niederdeutsch), qui n'existe plus qu'à l'état de patois, et la langue de l'Allemagne du Sud (Haute-Allemagne) ou le haut-allemand (hochdeutsch), qui est la langue littéraire et officielle de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Suisse allemande.

Le bas-allemand et le haut-allemand ont eu, à travers les siècles, des destinées diverses, intimement liées à l'évolution politique de l'Allemagne. Si le haut-allemand a fini par prédominer, c'est que l'Allemagne du Sud a été, bien avant l'Allemagne du Nord, le foyer de la civilisation germanique.

On distingue dans l'histoire du haut-allemand :

1° La période de l'ancien haut-allemand (althochdeutsch) qui s'étend jusqu'au XIIe siècle;

---

1. L'allemand s'est séparé des autres langues de la même famille par ce qu'on appelle die erste Lautverschiebung, la première mutation consonnantique. Les consonnes *d*, *b*, *g* du grec ou du latin sont devenues en gothique *t*, *p*, *k;* ces dernières lettres se sont changées en aspirées *th*, *f*, *ch*. Cette altération s'est poursuivie dans l'ancien haut-allemand. (Cf. V. Henry : *Grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand*. Hachette, 1893.)

2° La période du moyen haut-allemand (mittelhochdeutsch) du XII^e au XVI^e siècle ;

3° La période du nouveau haut-allemand (neuhochdeutsch) depuis Luther jusqu'à nos jours.

L'histoire de la littérature allemande se divise assez naturellement en neuf périodes :

1° Depuis les origines jusqu'à Charlemagne (800 a. ap. J.-C.). C'est la période gothique, marquée par la lutte entre le paganisme et le christianisme. Dans cette période se forment les légendes héroïques et les mythes qui serviront de thèmes aux grandes compositions épiques du XII^e et du XIII^e siècle. Les rares monuments qui nous restent de cette époque intéressent surtout l'histoire de la langue.

2° Depuis Charlemagne jusqu'en 1100. La littérature est aux mains du clergé, dont la langue habituelle est le latin.

3° De 1100 à 1300. Les croisades, la chevalerie, l'influence française, les encouragements des Hohenstaufen favorisent l'épanouissement de la poésie populaire et de la poésie courtoise.

4° De 1300 à 1500. Au règne de la chevalerie succède le pouvoir de la bourgeoisie ; le Meistergesang remplace le Minnegesang.

5° De 1500 à 1600. C'est la période de la Renaissance, de la Réforme et de l'humanisme.

6° De 1600 à 1720, siècle d'érudition et d'imitation.

7° De 1720 à 1770. L'Allemagne réagit contre les tendances de l'époque précédente et contre l'influence étrangère. C'est une période de lutte et de préparation.

8° De 1770 à 1832. Apogée de la littérature allemande.

9° De 1832 à nos jours. Période contemporaine.

On essaiera, dans les pages qui suivent, de donner un aperçu des principaux caractères et des œuvres les plus considérables de chaque période. On laissera le plus souvent la parole aux Allemands eux-mêmes. Quelques indications bibliographiques pourront guider le lecteur désireux de faire plus ample connaissance avec les hommes et les œuvres.

---

# PAGES CHOISIES
# DE LITTÉRATURE ALLEMANDE

## BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Consulter sur les principales histoires de la littérature allemande : HERMANN PAUL, *Grundriss der germanischen Philologie*.

On trouvera une bibliographie détaillée sur chaque écrivain dans :

K. GŒDEKE, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*. (Gœtze); d'abondants renseignements dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Litteratur*, dans le *Literarisches Centralblatt*, dans les *Jahresberichte über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie*, dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*, publiée par la commission historique de l'Académie des sciences de Munich, etc...

### Principales histoires de la littérature allemande.

1° *En allemand :*

W. SCHERER, *Geschichte der deutschen Litteratur*. 1 vol. (C'est peut-être la meilleure; impartiale, originale, d'une lecture attrayante).

VILMAR, *Geschichte der deutschen Nationallitteratur*, continuée par A. STERN. 1 vol. (Très bonne pour le moyen-âge).

GERVINUS, *Geschichte der deutschen Dichtung* (Ouvrage un peu vieilli).

Koberstein, *Grundriss der Geschichte der deutschen Nationallitteratur* (Œuvre consciencieuse et utile).

Robert König, *Deutsche Litteraturgeschichte* (illustrée; nombreuses citations).

Joseph Hillebrand (Ouvrage original, mais d'une lecture souvent pénible).

Cholevius (Intéressantes comparaisons avec l'antiquité).

Hettner, *Geschichte der deutschen Litteratur im 18 Jahrhundert* (Très brillante, parfois paradoxale).

Julian Schmidt, *Geschichte*, etc... *von Leibniz bis auf unsere Zeit* (Une des meilleures; abondantes citations).

Notons encore les histoires de Martin Wackernagel, de Hirsch, de Salomon, d'Eichendorff, de Scherr, de Brenning, les précis de Kluge, de Weber, de Möbius, etc..., et deux précis très utiles dont les auteurs sont des Français : celui de Mlle Kastler et celui de M. Parmentier.

## 2° *En français :*

*Histoire de la littérature allemande* (3 vol.), de M. Heinrich.

*Histoire de la littérature allemande*, de M. Bossert.

*Etudes sur la littérature allemande*, de M. Chuquet.

*Histoire de la littérature allemande*, de M. Hallberg.

*Tableau de la littérature allemande*, de M. Lange.

*Précis d'histoire de la littérature allemande*, de M. L. W. Cart.

*Revue des Deux Mondes.*

*Revue des Langues vivantes.*

On s'est borné, dans les notes bibliographiques qu'on trouvera plus loin, à citer les ouvrages les plus importants.

# LES ORIGINES

## Apparition des Germains dans l'histoire.

Der Ursprung der Germanen entzieht sich wie alles Entstehen[1] der menschlichen Dinge dem Blicke der Forschung. Das Volk selbst hatte, als es im Anfange der christlichen Zeitrechnung am Rhein- und Donauufer mit den Römern in Berührung kam, keine Erinnerung über seine Herkunft bewahrt. Die Gewährsmänner[2] des Tacitus[3] erfuhren von den Ger-

1. Alles Entstehen, toutes les origines.
2. Die Gewährsmänner, les autorités de Tacite. Sans parler de Jules César, qui consacre aux Germains le quatrième livre de ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, Tacite a pu consulter les ouvrages écrits sur la Germanie par l'historien Aufidius Bassus, qui vécut sous le règne de Néron, et par Pline l'Ancien. Il ne nous reste malheureusement rien de ces œuvres, dont l'intérêt eût été capital pour l'histoire de la Germanie. D'autre part, Tacite a dû connaître à Rome bon nombre d'anciens soldats qui avaient combattu les Barbares; lui-même, fils d'un procurateur de la Gaule-Belgique, avait passé une partie de son enfance dans cette province, qu'il parcourut sans doute encore plus tard avant d'écrire son étude.
3. Tacitus. L'historien latin Cornelius Tacitus, né vers l'an 54, mort vers 116 après J.-C., a écrit les *Histoires* (de la mort de Néron à la mort de Domitien), dont il nous reste peu de chose, les *Annales* (d'Auguste à Néron), dont plusieurs livres sont perdus, une *Vie d'Agricola* et une *Étude sur les mœurs des Germains*. C'est de ce dernier ouvrage, divisé en 46 chapitres et qui fut écrit en 98 après J.-C., qu'il s'agit ici.

manen, sie seien Söhne dieses Bodens, Autochthonen[1] der deutschen Erde. Eine im strengen Sinne des Wortes geschichtliche Kunde, welche uns weiterführen könnte, liegt nicht vor[2]; die einzige wissenschaftlich sichere Leuchte in diesem Dunkel frühesten Altertums giebt die vergleichende Sprachkunde[3]. Diese hat denn als zweifellos den großen Zusammenhang des indogermanischen Völkerkreises erhärtet[4], zu dem außer den Germanen, Galliern und Slaven unter andern die Griechen und Lateiner, die Perser und Indier zu rechnen sind. Ihre Verwandtschaft zeigt sich der genauern Betrachtung als ursprüngliche Einheit; je höher hinauf man in das Altertum der einzelnen Sprachen eindringt, desto deutlicher erhellt der Zusammenhang mit dem gemeinschaftlichen Urstamm[5]. Es ergiebt sich hieraus sofort der Schluß[6], daß einst die Stammväter jener Nationen ein einziges Volk gebildet und wahrscheinlich im asiatischen Osten zusammengewohnt haben[7]. Insbesondere zeigt die altdeutsche Sprache eine sehr nahe Verwandtschaft mit der altindischen, der Sanskritsprache[8], und zwar mit einer Entwickelungsstufe derselben, welche etwa bis zum 8. Jahr-

---

1. Autochthonen, autochthones, c'est-à-dire issus du sol même. Cette prétention est commune à tous les peuples primitifs.
2. Liegt nicht vor, manque.
3. Die vergleichende Sprachkunde, la grammaire comparée, qui a pour objet d'analyser les langues et de les grouper en familles.
4. Erhärtet. Construisez : hat als zweifellos erhärtet.
5. Dem gemeinschaftlichen Urstamm, la souche primitive et commune.
6. Es ergiebt sich. Il en découle...
7. Comparez l'Introduction du *Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand*, par Victor Henry. Hachette, 1893.
8. Sanskritsprache, le sanscrit, ancienne langue des Hindous qui n'est plus parlée depuis le quatrième siècle avant J.-C., mais qui est restée la langue des brahmanes, comme le latin fut, pendant le moyen-âge, la langue de l'Eglise.

hundert vor Christus gedauert hat[1]. Man kann hieraus die Vermutung ableiten, daß die Germanen schon vor dieser Zeit sich von dem Urstamm[2] getrennt und ihre Ursitze an den Abhängen des Himalaya verlassen haben.

Dann fehlt lange Jahrhunderte hindurch jede Spur ihres Daseins. Erst aus der Zeit Alexanders des Großen klingt zufällig die Notiz eines griechischen Reisenden herüber[3], daß Teutonen und Goten, also deutsche Völker, an der Ostsee[4] wohnten. Wieder hundert Jahre weiter, und eine ebenso zufällig erhaltene Notiz belehrt uns, daß Deutsche in vielfachem Verkehr mit den Galliern, den damaligen Bewohnern Frankreichs, Süddeutschlands und Oberitaliens, gestanden haben; ein römischer Dichter erwähnt, die Gallier nennen ihre Knechte ambacti. Das Wort ist schlechterdings nicht[5] gallisch, sondern deutsch und bedeutet buchstäblich Rückendecker, reisige Gefolgsleute[6]. Zwei Menschenalter danach wird an der untern Donau ein deutsches Volk, die Bastarner, als Verbündete der Macedonier gegen die Römer erwähnt, ohne daß es jedoch damals schon zu einem Zusammenstoß zwischen Römern und Germanen gekommen wäre. Desto gewaltiger kündigte sich fünfzig Jahre später der Beginn des Weltkampfes an, der dann fünf Jahrhunderte erfüllen und die Geschicke Europas bestimmen sollte. Die Cimbern und Teutonen, diese an der Ostsee, jene auf Jütland angesessen, brachen 113 vor Christus durch das noch immer von Galliern bewohnte Süddeutschland hindurch gegen das römische Illyrien vor. Sie schlugen dort ein römi-

1. Cf. le sanscrit *pitar* et l'allemand Vater, *mâtar* et Mutter, *fhrâtar* et Bruder, *nava* et neu (neuf), *dvi* et zwei, *saptan* et sieben, etc.

2. Urstamm, tronc primitif. Le préfixe Ur, que l'on trouve dans Urmensch, Ursprung, Urahn, Urochs, etc., a le sens de *primitif*, *originel*, *antique*.

3. Klingt... herüber, arrive jusqu'à nous (comme un écho lointain).

4. Die Ostsee, la mer Baltique.

5. Schlechterdings nicht, absolument pas.

6. Reisige Gefolgsleute, des gens d'escorte armés.

sches Heer, durchzogen dann Helvetien, überschwemmten unwiderstehlich halb Gallien, besiegten hierauf wieder drei römische Heere nacheinander, so daß der Schrecken in Rom unermeßlich war und das Volk in Klagen und Jammern eine zweite Zerstörung Roms durch die Gallier befürchtete; denn noch wußten die Römer Gallier und Deutsche nicht voneinander zu unterscheiden. Wohl fiel dem römischen Blicke gar manches in ihrer Erscheinung auf[1], die hohen, sechsfüßigen Gestalten und der wuchtige Gliederbau, das lange, blonde Haar und blaue Auge, die Völlerei im Trinken und die strenge Keuschheit der Sitte, die Verehrung der Frauen und die Teilnahme derselben am Waffenkampf, alles Züge im scharfen Gegensatz zu römischem Wesen. Indessen gelang es dem großen Cajus Marius, die gefürchteten Feinde in zwei blutigen Schlachten zu zersprengen und großenteils zu vernichten[2]; die Römer glaubten damit ein letztes Aufzucken[3] des hinsiechenden gallischen Wesens zertreten zu haben, und schickten sich an[4], von der Provence her jetzt den eigenen Einfluß in Gallien zu erweitern. Erst später erfuhr man, daß der Cimbernkrieg nicht der Abschluß der alten gallischen, sondern das erste flammende Signal für den Beginn der deutschen Geschichte gewesen war. Jetzt erkennen wir den Eintritt unserer Nation in das historische Leben Europas, und sofort kündigt er sich in mächtigen, massiven Zügen an. Gleich nach der Niederlage der Cimbern fielen andere germanische Stämme mit zertrümmernden Stößen auf die Gallier in Süddeutschland und nahmen, gegen Süden vorstrebend,

---

1. Fiel auf... frappa, surprit.

2. Marius battit les Teutons à Aix en Provence (102 av. J.-C.) et en fit un effroyable carnage. Le nom du village de Pourrières (du latin *campi putridi*) rappelle le souvenir des cadavres qui jonchèrent le champ de bataille. Les Cimbres furent anéantis dans la plaine de Verceil en 101. Il faut lire dans Plutarque le dramatique récit de cette bataille.

3. Aufzucken, tressaillement, convulsion. Das gallische Wesen, la nationalité gauloise ou celtique.

4. Schickten sich an, se mirent en mesure de.

alles Land zwischen Main und Donau ein[1]. Ein etwas späterer Andrang erreichte, gegen Westen gerichtet, die Rheinlinie und überschritt sie ohne Aufenthalt. Einzelne Völkerschaften nisteten sich im Norden auf belgischem Boden ein; ein suevischer Heeresfürst, Ariovist, erschien mit einem gemischten Heere in Südgallien, benutzte die innern Parteiungen der Eingeborenen und fühlte sich bereits als den weithin schaltenden Herrn des Landes. Eine Schar folgte aus dem Innern Germaniens der andern; soweit sich das Land erstreckte, soweit war es in flutender Kriegsbewegung, in einer wahren Wanderung der Völker[2]. Bei Ariovist fanden sich Kriegshaufen von der Ostseeküste, dem Böhmerwald, dem Niederrhein. Dieser wilden äußern Unruhe entsprach der innere Zustand, die damalige Lebensweise und Sitte der Germanen. Alles war unstät und flüssig. Sie nährten sich von Kriegs- und Jagdbeute; sie bauten freilich den Acker, wo sie sich gerade befanden, sie wußten aber nicht viel damit zu machen und wurden nicht seßhaft und heimisch darauf. Vielmehr ergriff jeder Stamm von einem Bezirke Besitz, teilte ihn unter seine Familien aus und rückte im folgenden Jahre weiter vor, um neuen frischen Boden zu suchen. Eine solche Lebensweise ging aus dem steten Kriegsgetümmel hervor[3] und zwang ihrerseits wieder zu immer neuen Kriegszügen. Bei der damaligen Verkommenheit der Gallier hätten die Germanen höchst wahrscheinlich bald Westeuropa mit wildem Überrennen in Besitz genommen und bei ihrer damaligen Bildungsstufe zu Grunde gerichtet.

Da trat der gewaltigste Sohn des römischen Volkes, durch ein persönliches Genie ohnegleichen einer jeden Weltbewegung gewachsen, Julius Cäsar, damals der Leiter der römischen Verwaltung in Oberitalien und der Provence, dazwischen[4]. Mit rasch durchdringendem Scharfblicke erkannte er zum er-

1. Nahmen... ein, occupèrent.
2. Wanderung der Völker, migration des peuples.
3. Ging... hervor, provenait de, était la suite de.
4. Trat... dazwischen, intervint.

stenmal, daß es sich hier nicht um bloße Parteikämpfe gallischer Häuptlinge handle, daß hier ein neues von den Galliern verschiedenes, mächtiges Volk auf den Schauplatz getreten sei. In seinen Kommentarien bezeichnet er den Gegensatz beider Nationen nach seiner Art in kurzen, festen und klaren Zügen. Nachdem er geschildert hat, wie die Gallier unter der Herrschaft ihrer Adelsparteien und ihrer Priesterhierarchie verkommen sind, fährt er fort : „Gar weit ist von dieser Art das germanische Wesen verschieden. Die Germanen haben im Frieden überhaupt keine großen Machthaber, sondern die Fürsten der einzelnen Bezirke[1] teilen jährlich wechselnd den Familien und Geschlechtern die Äcker aus; Priester giebt es nicht, und auf Opfer geben sie nicht viel[2], sondern jeder Hausvater betet für sich und die Seinen zur Sonne, zum Monde, zum Feuer." Vor allem, Cäsar erkannte die Kraft der neuen Gegner und zauderte keinen Augenblick, auch ohne Vollmacht von Rom ihnen entgegenzutreten, solange es noch Zeit war. Er überschritt ohne Zaudern die Grenze, schlug an einem Schlachttage Ariovist aus Gallien hinaus[3], unterwarf in den nächsten Jahren Belgien, wies auch hier die Germanen mit der Schärfe des Schwertes zurück über den Rhein und schloß ihnen diese Stromgrenze für drei Jahrhunderte. Vierzig Jahre später überstiegen die Römer von Süden her[4] die Alpen und eroberten die Länder zwischen dem Hochgebirge[5] und der Donau, so daß seitdem auch diese Stromlinie gegen die deutsche Ausbreitung gesperrt und der deutsche Boden seinerseits von zwei Seiten her durch römische Angriffsstellungen[6] umschlossen war. An diesen Dämmen mußte dann fürs erste das ungestüme Treiben zur Ruhe kommen. Eine Völkerschaft nach der andern lagerte sich an ihnen ab; notgedrungen gelangten sie zu etwas

1. Bezirke, districts, cantons.
2. Geben sie nicht viel... ils ne font pas grand cas de...
3. Aus Gallien hinaus. En l'an 58 avant J.-C.
4. Von Süden her, en venant du Sud.
5. Hochgebirge, les Alpes.
6. Angriffsstellungen, positions, centres d'attaque.

bleibenderer Seßhaftigkeit, zu etwas festern politischen Formen. Frieden wurde es damals allerdings noch nicht sogleich. Vielmehr gingen jetzt die Römer ihrerseits zum Angriffe auf das innere Germanien über, und die Gefahr für die deutsche Selbständigkeit entwickelte sich auf der Stelle sehr bedeutend; den Germanen gegenüber stand, sie zugleich von Süden und Westen her bedrohend, das Weltreich[1] mit den Streitkräften aller Lande des Mittelmeeres, mit höchst ausgebildeter Kriegskunst, mit der Überlegenheit seiner hochentwickelten Kultur, mit seiner festgeschlossenen Einheit. Sie selbst, in eine Menge kleiner, unverbundener[2], oft zwieträchtiger Völkerschaften zersplittert, hatten dagegen nichts einzusetzen[3] als die Unwegsamkeit des Landes, die Kraft ihrer Muskeln, die Tapferkeit ihres Herzens. Aber lange Zeit überwog über alle Freiheitsliebe und Hingebung die organisierte römische Macht. Ein Stamm nach dem andern wurde überwältigt, ein Gau nach dem andern besetzt; der Erfolg der Waffen wurde gesteigert durch die Kunst der Diplomatie, die Lockungen des Reichtums, das Übergewicht der Civilisation. Die römischen Truppen und Flotten gelangten bis an die Elbe; Augustus glaubte, sein Ziel erreicht zu haben.

Da begannen gleichzeitig zwei Männer ihre Laufbahn, welche dem Geschicke die Wendung geben sollten. Unter den Fürstensöhnen, die Augustus halb als Geisel[4], halb als Zöglinge nach Rom hatte bringen lassen, waren der Markomanne Marbod und der Cherusker Armin[5]. Beide hatten in

1. Das Weltreich, l'Empire romain.
2. Unverbundener, sans lien entre eux.
3. Einzusetzen, à opposer.
4. Geisel, otage.
5. Armin, que les Romains appelèrent Arminius et que les Allemands célèbrent sous le nom de Hermann. Kaspar von Lohenstein (1635-1683) a écrit un interminable roman à la gloire du vainqueur de Varus; Klopstock lui a consacré trois drames et plusieurs odes. Cf. encore les drames de Köster, de Gustav Wacht, de Kösting, de Henri de Kleist, de Grabbe, *Teut* de Hamerling, etc.

Rom mit offenem Auge gelernt und das Ziel der römischen Freundschaft wie die Mittel zum Widerstande erkannt. Marbod fand sein Volk im Lande zwischen Oberrhein und Oberdonau, rechts und links von den römischen Vorposten beobachtet. Er bestimmte es zu dem Entschluß, sich in das Innere, in das durch die langen Kriegszüge verödete Böhmen zurückzuziehen; dort organisierte er mit ihnen eine Militärmonarchie nach römischem Muster, machte den ersten Versuch einer größern Staatsordnung unter den Deutschen, der sich bald alle Nachbarvölker anschlossen, freiwillig oder gezwungen. In Rom erkannte man die Gefahr, ein Angriff auf Marbod wurde jedoch durch andere Verwickelungen verzögert; da kam die Entscheidung von einer andern Seite. Armin, ein junger Mann von feurigem Ehrgeiz, warmer Vaterlandsliebe und tiefer Verschlagenheit[1], arbeitete unter den Augen des römischen Legaten an einem freien Kriegsbunde der Cherusker mit den Völkern zwischen Weser und Rhein; es gelang ihm[2], die eitle Sicherheit des Römers bis zum letzten Augenblicke zu erhalten und dann seine Legionen im Teutoburger Walde bis auf den letzten Mann zu vernichten. Nachdem einige Racheversuche fehlgeschlagen waren, verzichtete Rom endgültig[3] auf die Eroberung Deutschlands, und beinahe anderthalb[4] Jahrhunderte blieb seitdem ein fast ununterbrochener Friede zwischen den beiden Völkerkreisen. Dann folgte von 166 bis 280 ein langes wütendes Ringen[5] um den Besitz der nächsten Grenzprovinzen, dann noch einmal eine hundertjährige Pause des letzten Erholens und Kräftesammelns vor dem entscheidenden Ausbruch, bis es endlich seit 378 nach Christus den Germanen gelang, die Grenzwälle des gealterten Weltreiches zu durchbrechen und

1. Verschlagenheit, astuce.
2. Es gelang ihm, il réussit à.
3. Endgültig, définitivement.
4. Anderthalb, un et demi.
5. Ringen. Remarquez l'emploi fréquent de l'infinitif comme substantif, procédé qui donne au style plus de vivacité, d'énergie et de couleur.



auf dem Boden der römischen Provinzen die Fundamente des modernen Europas zu legen[1].

Aus den Jahren jenes ersten Friedensstandes, aus dem Ende des 1. Jahrhunderts nach Christus, ist uns nun die Schrift erhalten, die in der Schilderung fremder Nationalitäten ihresgleichen in keiner Literatur hat, die Germania des Tacitus[2]. Sie giebt uns, was kein anderes Kulturvolk besitzt, die Schilderung unseres Jugendalters nach den Auffassungen eines auf der Höhe altgereifter Bildung[3] stehenden Beobachters. Sie ist nicht tadellos in ihrer Form und nicht fehlerlos in ihrem Inhalt, aber ihre wesentlichen Angaben sind nur in stets wachsendem Maße bestätigt worden, seitdem wir durch unsern Jakob Grimm[4] die echte Wissenschaft deutschen Altertumes erhalten

---

1. La civilisation moderne est-elle le fruit de l'invasion des Germains ? La question est fort controversée. On voit ici la réponse des Allemands, des partisans de la théorie « germaniste ». Une autre école, qui trouve plus de faveur chez les peuples de race latine, soutient qu'il n'y a pas eu de la part des Germains invasion, mais simplement infiltration lente. Les Germains auraient été assimilés par les Gaulois, et n'auraient exercé qu'une influence très faible sur nos institutions et nos mœurs.

2. *La Germanie* de Tacite. Le titre exact est *De origine et situ Germanorum.* On a parfois, même en Allemagne, considéré cet ouvrage comme un pamphlet dirigé contre les mœurs romaines plutôt que comme une étude historique, sérieuse et impartiale. Il est possible qu'en traçant une peinture assez souvent idyllique des Germains, Tacite ait pensé à ses compatriotes; il a peut-être voulu leur donner une leçon, un avertissement; mais sa principale préoccupation semble avoir été de présenter au public lettré une image exacte de la Germanie.

3. Altgereifter Bildung, d'une civilisation parvenue depuis longtemps à sa maturité.

4. Jakob Grimm (1785-1863), un des philologues les plus éminents de l'Allemagne. Sa *Grammaire allemande* (1819-1826) est une œuvre considérable, qui n'a pas été surpassée. En collaboration avec son frère Wilhelm (1786-1859), il publia les fameux *Contes* (Kinder- und Hausmärchen), un *Dictionnaire de la langue allemande*, qui a été continué à la mort des deux frères, plusieurs éditions savantes, etc.

haben. Versuchen wir, uns danach das Bild des deutschen Zustandes vor der Völkerwanderung zu vergegenwärtigen!

Ich bemerkte vorher, daß seit dem Einschreiten Cäsars und der Schließung der Rhein- und Donaulinie eine größere Stetigkeit und Festigkeit in die Verhältnisse Germaniens gekommen war. Allerdings war damit der überwiegend kriegerische, auf Kampf und Kampfgewinn gerichtete Sinn des Volkes nicht verändert. Auch Tacitus schildert das deutsche Wesen[1] mit den Zügen, daß die Männer nur den Krieg für das rechte Leben halten, im Frieden lange in den Tag hineinschlafen und dann bewaffnet zu Zechgelagen und Volksversammlungen zusammentreten, die Arbeit aber im Haus und Feld den Frauen, Greisen und Knechten überlassen. Die gewöhnliche Nahrung ist Wildbret und Waldobst, Milch und Käse, die Erzeugnisse also eines Jäger- und Hirtenlebens, bei dem die Bearbeitung des Ackers erst in zweiter Stelle in dürftigen Anfängen vorkommt, ein Verhältnis, das auch in der Entwickelung der Sprache anschaulich wird, welche von Haus aus[2] für eine Menge der beim Acker- und Gartenbau vorkommenden Gegenstände und Erzeugnisse gar keine Bezeichnungen besitzt und dieselben erst später teils aus den keltisch-gallischen Sprachen entlehnt hat[3]. Einem solchen Zustande entspricht es, daß noch immer kein rechtes Privateigentum an Acker besteht. Allerdings geht es jetzt nicht mehr an[4] wie in dem Getümmel der vorcäsarischen Zeit, daß der ganze Stamm oder das ganze Geschlecht sich jährlich neue Ansiedelungen sucht, wohl aber verteilt die Gemeinde in dem Bezirk, den sie einmal besitzt, alljährlich den einzelnen Genossen ihre Feldstriche und erneuert alljährlich diese Verteilung nach Bedarf.

---

1. Das deutsche Wesen, le caractère allemand.
2. Von Haus aus, originellement, primitivement.
3. Cf. les mots Wein, Winzer, Most, Lauer, Kelter, Torkel, Trichter, Essig, d'origine latine; Karren, Karch, Pferd, Salmen, d'origine celtique.
4. Es geht nicht mehr an, il n'arrive plus.

Aus einer Anzahl von Geschlechtern setzen sich[1] dann größere Verbände, Gaue oder Hundertschaften[2] und aus diesen weiter die Volksgemeinden zusammen. In allen diesen Verbänden ist für die allgemeinen Angelegenheiten[3] die herrschende und entscheidende Gewalt bei der Gesamtheit der freien Männer. In der monatlichen Volksversammlung treten die Fürsten der Hundertschaften als Vorberater und Lenker, im Gerichte, das sich ebenfalls in der Volksversammlung unter freiem Himmel vollzieht, als rechtskundige Urteiler, im Kriege als die natürlichen Heerführer ihrer Geschlechts- und Gaugenossen auf. Die Entscheidung aber ist stets und überall bei[4] der Gemeinde. Durch Waffenklirren stimmt sie einem Antrage des Fürsten zu; durch ihren Beifall giebt sie dem gefällten Urteil Rechtskraft[5] und vollziehenden Zwang; sie entscheidet über Krieg und Frieden und ernennt den obersten Heerführer, indem sie den tapfersten ihrer Recken[6] auf einem Schilde emporhebt. Es giebt keinen andern Adel als diese Vorstände der Hundertschaften und deren nächste Blutsverwandte. Es giebt nur bei wenigen Völkern eine höhere politische Würde als das Fürstentum der Hundertschaften; nur hie und da finden sich Könige über das ganze Volk. Aber auch von diesen sagt Tacitus: "Diese Völker werden regiert, soweit sich Germanen regieren lassen." Die Könige haben dann im ganzen Verbande des Volkes eben jene beschränkten Rechte, wie sie sonst der Fürst in der Hundertschaft ausübt. Wo einmal, wie z. B. bei Marbod, eine stärker geordnete Herrschaft vorkommt, da ist schon damals der Einfluß des römischen Beispiels erkennbar.

---

1. Setzen sich... Rattachez à zusammen.
2. Hundertschaften, « des centuries », groupes de cent guerriers.
3. Die allgemeinen Angelegenheiten, les questions d'un intérêt général.
4. Bei, au pouvoir, entre les mains de.
5. Rechtskraft und vollziehenden Zwang, le caractère et la sanction obligatoire d'une loi.
6. Recken, guerriers, héros. Terme du moyen-âge, remis en honneur par Wieland.

Was Religion und Sitte betrifft, so bemerkte ich bereits, daß Cäsar bei den Deutschen nur einen götter- und gestaltenlosen Naturdienst, die Verehrung der Sonne, des Mondes, des Feuers, beobachtete und keine Tempel, keine Neigung zu Opfern, keinen besondern Priesterstand[1] wahrnahm. Hundert Jahre später finden wir hier eine ähnliche Entwickelung wie auf dem politischen Gebiete. Sei es der Einfluß des gesammelten Zustandes, sei es die Nähe und der Einfluß des römischen Götterdienstes[2], aus jenem Grunde einfacher und starker Naturanschauungen hat sich jetzt eine Reihe persönlich gefaßter[3] Göttergestalten erhoben, Donar[4], der Gott des Donners, Ziu, der Lenker des Krieges, eine Erdgöttin Nerthus, Ostara, die Göttin des Morgensternes u. a[5]. Als der oberste Gott erscheint Wotan[6], der Vater des Alls, die das Universum beseelende, die Natur durchwehende und durchwaltende Kraft. Auch diese persönlichen Götter sind übrigens nur in schwan-

1. Priesterstand, caste de prêtres.

2. Des römischen Götterdienstes. L'hypothèse que la religion romaine ait pu influer sur les conceptions religieuses des Germains au temps de Tacite n'est pas soutenable. Tacite ne comprenait vraisemblablement pas grand'chose à la mythologie germanique, et ce qu'il en dit le prouve. Mais les rudes Germains étaient encore plus inaptes à s'assimiler la mythologie romaine.

3. Persönlich gefaßter, considérées comme des personnes, des individus, « personnifiées, individualisées ».

4. Donar, ou *Thôrr* (de là Donnerstag, jeudi), était aussi le dieu de l'agriculture et des arts; *Ziu*, ou *Tyr*, était encore adoré comme le dieu de la lumière; le mardi (jour de Mars) est en allemand le jour de Tyr, Dienstag; *Nerthus* (même racine que nähren, nourrir) est la déesse nourricière, la mère des hommes; *Ostara* est la déesse de l'aurore, du printemps; elle a imposé son nom païen à la fête chrétienne de Pâques, Ostern.

5. U. a. = unter andern, entre autres.

6. Wotan, ou *Odhin*, est le dieu de l'air, de l'atmosphère : il se trouve partout et se confond avec l'univers. C'est la divinité germanique que citent le plus souvent les poètes qui se piquent d'archaïsme, Klopstock par exemple.

kenden Umrissen gezeichnet; der Kultus kennt damals noch keine Bilder und keine Tempel; „denn", sagt Tacitus, „die Götter in Mauern einzuschließen oder menschenähnlich zu bilden, würde ihnen der Größe der Himmlischen zuwider scheinen; sie weihen also Haine und Wälder und bezeichnen mit dem Namen der Götter jenes Geheimnis, das sie nur in der Tiefe der Ehrfurcht anschauen". Die Götter fließen[1] dem anbetenden Auge stets wieder mit dem All, mit der Natur, aus der sie herausgebildet sind, zusammen. Die Quelle der germanischen Religion ist nichts anderes als der tiefe und warme Sinn für die Natur, welchen dieses Volk überhaupt erst in die Geschichte und Bildung der Menschen eingeführt hat. Freilich hatte auch der Hellene eine ästhetische Freude[2] an den erquickenden Erscheinungen der Natur und prägte dieses Gefühl zu mythologischen Bildern und Göttergestalten aus; freilich regte auch den Israeliten die Pracht des Weltalls zu religiöser Dankbarkeit gegen den Schöpfer dieser Herrlichkeit an, und eine Mischung beider Stimmungen, welche zuweilen bei den ältesten Kirchenvätern sich geltend macht[3], hat selbst einen Forscher wie Alexander von Humboldt[4] zu der Meinung veranlaßt, es sei eben das Christentum gewesen, welches den rechten Sinn für die Betrachtung der Natur der Menschheit eröffnet habe. Allein der hierauf bezügliche Grundton des Evangeliums klingt doch in dem Worte: „Mein Reich ist nicht von dieser Welt", und in der Darstellung desselben darf der Versucher zu Christus sagen: „Siehe da die Herrlichkeit der Welt! Sie ist mein, und ich gebe sie, wem ich will[5]."

1. Fließen... zusammen, se confondent.
2. Eine ästhetische Freude, un plaisir, une joie esthétique, c'est-à-dire pure, désintéressée.
3. Sich geltend macht, se manifeste.
4. Alexander von Humboldt (1769-1859), l'auteur d'un vaste ouvrage d'histoire naturelle, le *Kosmos*, est un des plus grands esprits et des savants les plus éminents de l'Allemagne.
5. Cf. la *Bible*, Saint-Luc, ch. IV, §§ 5, 6, 7:

Dagegen charakterisiert neben diesen Erscheinungen ganz einzig den germanischen Sinn gerade das Gefühl der engsten Zusammengehörigkeit, der vollen Einheit zwischen Natur und Menschen. Dieser Zug ist ein völlig neuer in der europäischen Geschichte, und er charakterisiert die ganze Welt der deutschen Mythen, Sagen und Märchen[1]. Die Natur ist den Germanen sowohl die Heimat der Götter als die treue Freundin, die nächste Genossin des Menschen. Sie nimmt teil an der menschlichen Stimmung[2] und dem menschlichen Geschicke; wo eine gute That geschehen ist, sprießen würzige Kräuter, die Stätte eines ruchlosen Mordes ist dem Vieh schädlich und bringt den Hirten Schwindel. Der Auswanderer wirft einen Balken von dem Schiffe in die See; die Wellen, die ihn forttreiben, weisen ihm damit die rechte Straße. Der Jäger findet in den Tieren des Waldes menschliche Eigenschaften und verkehrt mit ihnen wie mit menschlichen Feinden. In dem Flimmern des edlen Metalls, das dem dunklen Schachte entrissen wird, lauern verlockende, tückische Kräfte; wer, durch Habsucht getrieben, dennoch die Hand danach ausstreckt, verfällt seiner-

---

„Und der Teufel führte ihn auf einen hohen Berg, und wies ihm alle Reiche der ganzen Welt in einem Augenblicke.

„Und sprach zu ihm : „Diese Macht will ich dir alle geben, und „ihre Herrlichkeit; denn sie ist mir übergeben, und ich gebe sie, welchem ich will.

„So du nun mich willst anbeten, so soll es Alles dein sein."

1. « Une vie de contemplation profonde, le contact immédiat avec la nature ont donné naissance au conte allemand. Son originalité consiste à faire parler et agir, non seulement des animaux et des plantes, mais encore des objets en apparence dénués de toute vie. A l'intelligence éveillée et naïve du peuple des montagnes ou des forêts, dans le mystère calme et paisible de ses petites cabanes, se révéla la vie intime de ces objets; ceux-ci prirent un caractère logique, conséquent. Ce fut un aimable mélange de fantaisie, d'humour et de sentiments purement humains. » (Henri Heine.)

2. Der menschlichen Stimmung, aux sentiments humains.

seits den Gewalten der düstern Tiefe[1]. Diese einzelnen Züge, die ich aus hunderten herausgreife, erinnern sofort an die großen Dichtungen des Reineke Fuchs und des Nibelungenhorts.

Im 1 Jahrhundert nach Christus prägte sich nun diese Ansicht der Welt in einer vollen und reinen Frische der Jugendlichkeit aus. In äußerst schwachen Formen von Staat und Religion bewegte sich eine stets überschäumende Kraft. Wenn auch die Volksgemeinde Frieden beschloß, so fehlte es doch nie an einzelnen Fürsten, welche Freiwillige zu abenteuernden Zügen aufriefen; es fehlte nie an einer kecken Jugend, die als treues, streitdurstiges Gefolge sich dem Fürsten anschloß. Man wußte nichts von Staat und Vaterland und Nationalität, aber die Genossen des Geschlechts hielten zusammen wie Brüder eines Blutes[2] in der Schlacht, auf Acker und Weide, vor dem Gerichte des Volkes. An Gewaltsamkeit und Roheit fehlte es nicht, Fehde und Blutvergießen, Trunk- und Spielsucht kamen unaufhörlich vor.

Aber mit schneidendem Unwillen wandte sich der Sinn von dem Gemeinen ab[3]; Feigheit, Verrat und Unzucht wurde mit vernichtender Strafe geahndet. Und, was Tacitus besonders auffällt, obgleich die Frauen im äußern Leben den rauhesten Teil der Arbeit übernehmen müssen, so ehren die Germanen in dem Weibe ein Prophetisches, ja Göttliches. Sie bringen mit dieser Stellung des Weibes ebenso wie mit ihrem Natursinn etwas ganz Neues in den Lebensgang der Menschheit. Im Oriente war das Weib nirgend etwas anderes als Sklavin, und die Hellenen kamen hier über die orientalische Auffassung kaum einen kleinen Schritt hinaus. Die Römer zollten der Hausfrau eine äußere Ehre, stellten sie aber dennoch rechtlos

1. C'est l'idée fondamentale, ce que les Allemands appellent Grundmotiv du *Nibelungenlied*.
2. Eines Blutes, du même sang.
3. Von dem Gemeinen ab. Étrange affirmation que contredit la phrase précédente. Ou faudrait-il croire qu'aux yeux de M. de Sybel Trunk- und Spielsucht ne sont pas gemein?

Dagegen charakterisiert neben diesen Erscheinungen ganz einzig den germanischen Sinn gerade das Gefühl der engsten Zusammengehörigkeit, der vollen Einheit zwischen Natur und Menschen. Dieser Zug ist ein völlig neuer in der europäischen Geschichte, und er charakterisiert die ganze Welt der deutschen Mythen, Sagen und Märchen[1]. Die Natur ist den Germanen sowohl die Heimat der Götter als die treue Freundin, die nächste Genossin des Menschen. Sie nimmt teil an der menschlichen Stimmung[2] und dem menschlichen Geschicke; wo eine gute That geschehen ist, sprießen würzige Kräuter, die Stätte eines ruchlosen Mordes ist dem Vieh schädlich und bringt den Hirten Schwindel. Der Auswanderer wirft einen Balken von dem Schiffe in die See; die Wellen, die ihn forttreiben, weisen ihm damit die rechte Straße. Der Jäger findet in den Tieren des Waldes menschliche Eigenschaften und verkehrt mit ihnen wie mit menschlichen Feinden. In dem Flimmern des edlen Metalls, das dem dunklen Schachte entrissen wird, lauern verlockende, tückische Kräfte; wer, durch Habsucht getrieben, dennoch die Hand danach ausstreckt, verfällt seiner-

---

„Und der Teufel führte ihn auf einen hohen Berg, und wies ihm alle Reiche der ganzen Welt in einem Augenblicke.

„Und sprach zu ihm : „Diese Macht will ich dir alle geben, und „ihre Herrlichkeit; denn sie ist mir übergeben, und ich gebe sie, wel„chem ich will.

„So du nun mich willst anbeten, so soll es Alles dein sein."

1. « Une vie de contemplation profonde, le contact immédiat avec la nature ont donné naissance au conte allemand. Son originalité consiste à faire parler et agir, non seulement des animaux et des plantes, mais encore des objets en apparence dénués de toute vie. A l'intelligence éveillée et naïve du peuple des montagnes ou des forêts, dans le mystère calme et paisible de ses petites cabanes, se révéla la vie intime de ces objets; ceux-ci prirent un caractère logique, conséquent. Ce fut un aimable mélange de fantaisie, d'humour et de sentiments purement humains. » (Henri Heine.)

2. Der menschlichen Stimmung, aux sentiments humains.



seits den Gewalten der düstern Tiefe[1]. Diese einzelnen Züge, die ich aus hunderten herausgreife, erinnern sofort an die großen Dichtungen des Reineke Fuchs und des Nibelungenhorts.

Im 1 Jahrhundert nach Christus prägte sich nun diese Ansicht der Welt in einer vollen und reinen Frische der Jugendlichkeit aus. In äußerst schwachen Formen von Staat und Religion bewegte sich eine stets überschäumende Kraft. Wenn auch die Volksgemeinde Frieden beschloß, so fehlte es doch nie an einzelnen Fürsten, welche Freiwillige zu abenteuernden Zügen aufriefen; es fehlte nie an einer kecken Jugend, die als treues, streitdurstiges Gefolge sich dem Fürsten anschloß. Man wußte nichts von Staat und Vaterland und Nationalität, aber die Genossen des Geschlechts hielten zusammen wie Brüder eines Blutes[2] in der Schlacht, auf Acker und Weide, vor dem Gerichte des Volkes. An Gewaltsamkeit und Roheit fehlte es nicht, Fehde und Blutvergießen, Trunk- und Spielsucht kamen unaufhörlich vor.

Aber mit schneidendem Unwillen wandte sich der Sinn von dem Gemeinen ab[3]; Feigheit, Verrat und Unzucht wurde mit vernichtender Strafe geahndet. Und, was Tacitus besonders auffällt, obgleich die Frauen im äußern Leben den rauhesten Teil der Arbeit übernehmen müssen, so ehren die Germanen in dem Weibe ein Prophetisches, ja Göttliches. Sie bringen mit dieser Stellung des Weibes ebenso wie mit ihrem Natursinn etwas ganz Neues in den Lebensgang der Menschheit. Im Oriente war das Weib nirgend etwas anderes als Sklavin, und die Hellenen kamen hier über die orientalische Auffassung kaum einen kleinen Schritt hinaus. Die Römer zollten der Hausfrau eine äußere Ehre, stellten sie aber dennoch rechtlos

1. C'est l'idée fondamentale, ce que les Allemands appellent Grundmotiv du *Nibelungenlied*.
2. Eines Blutes, du même sang.
3. Von dem Gemeinen ab. Étrange affirmation que contredit la phrase précédente. Ou faudrait-il croire qu'aux yeux de M. de Sybel Trunk- und Spielsucht ne sont pas gemein?

wie das Kind unter die Herrschaft des Mannes. Die echte Gemeinsamkeit der Ehe, die freie Unterordnung des Weibes, die seine Selbständigkeit[1] voraussetzt, und damit ein reines und volles Familienleben, ist erst aus dem Grunde des germanischen Gefühles möglich geworden.

Fassen wir diese Züge zusammen, so sehen wir eine Nation, erfüllt von jugendlicher Lebenskraft und Lebensfrische, ungebändigt in ihren Leidenschaften und Gemütsbewegungen[2], aber in dem Grunde ihrer Natur überall auf das Hohe, Reine, Geistige gerichtet[3], der sittlichen Fassung bedürftig und jedem Bildungsstoffe[4] zugänglich. In der Religion noch keine Spur von bewußtem Dogma oder in ihren Formen geregelter Kirchlichkeit, dafür aber[5] eine starke moralische Gesundheit, eine tiefe Innerlichkeit[6], Fähigkeit zu Hingebung und Begeisterung[7]. In der Politik kaum eine Ahnung von dem formalen Rechte und der ausgeprägten Staatsidee der alten Welt, kaum ein Bewußtsein von der Einheit und Eigenartigkeit der eigenen Nationalität, dafür aber der stärkste genossenschaftliche Sinn[8], welcher dereinst den ganzen Staat mit der Wärme der persönlichen Anhänglichkeit und der gegenseitigen Treue erfüllen

---

1. Selbständigkeit, autonomie, indépendance morale.
2. Gemütsbewegungen, sentiments et émotions.
3 Gerichtet auf, porté à.
4. Bildungsstoff, élément de civilisation.
5. Dafür aber, mais en revanche.
6. Innerlichkeit, profondeur du sentiment.
7. Le poète Hamerling (1830-1889) nous montre, dans son épopée *Ahasver à Rome*, un Germain de la garde impériale qui se dévoue pour Néron et, seul, ne le quitte pas au plus fort du danger. Une conversation s'engage entre l'empereur et le soldat qui décrit les mœurs de ses compatriotes avec les mêmes traits que Tacite. Le poète met à la fin dans la bouche de Néron ces mots, que M. de Sybel n'aurait pas démentis :

„Ein seltsam Volk!" (spricht Nero still bei sich.)
„Urkraft mit Herz und Phantasie verschwistert,
„Damit erobert, wer da will, die Welt."

8. Der genossenschaftliche Sinn, l'esprit d'association.

sollte. Eine lebenstrotzende, bildsame, empfängliche Völkermasse, die allen Eindrücken der Zukunft offen war, im vollen Sinne des Wortes ein Element der weltlichen Verjüngung für den antiken Völkerkreis darstellte und ihrerseits auf dem Boden des römischen Reichs und der christlichen Kirche die Schule für ihre kommende Kultur aufsuchte.

Heinrich von Sybel[1].

---

1. Heinrich von Sybel, né le 2 décembre 1817 à Düsseldorf, est un des historiens les plus remarquables de notre temps par la sagacité de son jugement et la largeur de ses vues. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la première croisade* (1841); *Origines de la royauté allemande* (1845); *Histoire de la Révolution, de 1789 à 1795* (1853); *Fondation de l'empire d'Allemagne par Guillaume Ier* (1889).

La réputation de M. de Sybel fut si grande qu'il fut élu président d'une commission d'études historiques, fondée par le roi de Bavière à Munich, commission dont faisaient partie des historiens comme Ranke, Waitz, Häusser et Droysen.

Successivement professeur aux Universités de Bonn, de Marburg, de Munich, M. de Sybel fut nommé, en 1874, directeur des archives de Berlin. C'est dans cette ville qu'il mourut, le 1er août 1895.

LES

# ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES[1]

*Quelques jugements des Allemands sur leur génie national, leur caractère, leurs mœurs et leur langue.*

## Friedrich von Logau.

(1604-1655)

### Die deutsche Sprache.

**Kann die deutsche Sprache[2] schnauben, schnarchen, poltern, [donnern, krachen!**
**Kann sie doch auch spielen, scherzen, schmeicheln, kosen, lieben, [lachen.**

---

1. On verra, par les extraits qui suivent, que les Allemands, si sévères, en général, dans leurs appréciations sur la France et sur les races latines, sont intarissables quand il s'agit d'exalter les vertus de leur race. La supériorité intellectuelle et morale de l'Allemagne est pour la plupart de ses enfants un dogme et une vérité historique.

2. Kann die deutsche Sprache... « Si la langue allemande sait... elle sait aussi. » Logau s'adresse ici aux détracteurs de la langue allemande qui lui reprochaient l'indigence de son vocabulaire. Au temps où il écrivait ces vers, les savants ne se servaient que du latin et l'aristocratie allemande parlait français. Le jurisconsulte Thomasius (1655-1728) fut le premier professeur qui osa faire ses cours en allemand (1687); mais son exemple ne fut guère suivi. La plupart des savants pensaient, avec l'illustre pédagogue Comenius (1592-1671), profaner la science en employant une autre langue que le latin.

## Klopstock.

(1768)

### Mein Vaterland.

(16e strophe).

Nie war gegen das Ausland
Ein anderes Land gerecht, wie du[1].
Sei nicht allzugerecht! Sie denken nicht edel genug,
Zu sehen, wie schön dein Fehler ist.

Einfältiger Sitte bist du und weise,
Bist ernstes, tieferes Geistes. Kraft ist dein Wort,
Entscheidung dein Schwert. Doch wandelst du gern es in die
[Sichel, und triefst,
Wohl dir[2]! von dem Blute nicht der andern Welten[3].

### Unsre Sprache.

Daß keine[4], welche lebt, mit Deutschlands Sprache sich
In den zu kühnen Wettstreit wage!
Sie ist — damit ichs kurz, mit ihrer Kraft es sage —
An mannichfalter Uranlage[5]
Zu immer neuer, und doch deutscher Wendung reich;
Ist was wir selbst, in jenen grauen[6] Jahren,
Da Tacitus uns forschte[7], waren,
Gesondert, ungemischt, und nur sich selber gleich.

---

1. C'est un des éloges que les Allemands se décernent le plus volontiers. Klopstock a exprimé la même idée à plusieurs reprises dans ses odes.
2. Wohl dir! Sorte de parenthèse : « Et c'est un bonheur pour toi ! »
3. Welten, emphatique et impropre pour Völker.
4. Keine; sous-entendu : Sprache.
5. Uranlage, qualités natives.
6. Grau, proprement : gris; ici : lointain, reculé.
7. Cf., plus haut, l'analyse de l'ouvrage de Tacite sur les Germains, page 19 et suivantes.

## Herder.

(1776)

Wir armen Deutschen sind von jeher bestimmt gewesen, nie unser zu bleiben : immer die Gesetzgeber und Diener fremder Nationen, ihre Schicksalsentscheider[1] und ihre verkauften, blutenden, ausgesogenen Sklaven,

— Jordan, Po und Tiber,
wie strömten oft sie deutsches Blut
und deutsche Seelen —

und so mußte freilich, wie alles, auch der deutsche Gesang werden

ein Pan[2] Geschrei! ein Widerhall
vom Schilfe Jordan's und der Tiber
und Thems' und Sein' —

wie alles, auch der deutsche Geist werden

— ein Mietlingsgeist, der wiederkaut,
was Andrer Fuß zertrat. —

Der schöne, fette Ölbaum, der süße Weinstock und Feigenbaum ging, als ob er Dornbusch wäre[3], hin, daß er über den Bäumen schwebe, und wo ist also seine gute Art und Frucht? seine Kraft, Fette und Süße? Sie wird und ward in fremden Ländern zertreten.

Hohe, edle Sprache! großes, starkes Volk! Es gab ganz Europa Sitten, Gesetze, Erfindungen, Regenten, und nimmt von ganz Europa Regentschaft an.

---

1. Schicksalsentscheider, arbitres de leurs destinées.
2. Pan, mot grec qui signifie « tout ».
3. Ces réminiscences bibliques sont fréquentes chez Herder, grand admirateur de la poésie hébraïque, sur laquelle il a écrit un de ses premiers ouvrages.

## Schiller.

### Deutscher Genius.

Ringe, Deutscher, nach römischer Kraft, nach griechischer Schönheit!
Beides gelang dir[1]; doch nie glückte der gallische Sprung[2].

---

## Leonhard Wächter.

(1762-1837)

### Deutschland.

(1814)

Kennt ihr das Land, so wunderschön
In seiner Eichen[3] grünem Kranz;
Das Land, wo auf den sanften Höh'n
Die Traube reift im Sonnenglanz[4]?

Kennt ihr das Land, vom Truge frei,
Wo noch das Wort des Mannes gilt,
Das gute Land, wo Lieb' und Treu'
Den Schmerz des Erdenlebens stillt[5]?

---

1. Affirmation bien téméraire.
2. Der gallische Sprung, la légèreté (sautillante) des Français. C'est un lieu commun en Allemagne que de railler la „französische Leichtfertigkeit, Leichtlebigkeit."
3. Eichen. Le chêne est l'arbre préféré, on serait tenté de dire l'arbre national des Allemands. Klopstock le chante à tout propos. Le tilleul, die Linde, joue aussi un rôle important dans la poésie allemande. Il existe toute une „Lindenpoesie".
4. Cette description, d'ailleurs gracieuse, est fort vague; elle convient aussi bien à la France qu'à l'Allemagne.
5. Eloge traditionnel de la „deutsche Treue", la fidélité, la loyauté, la bonne foi allemande.

Kennt ihr das Land, wo Sittlichkeit
Im Kreise froher Menschen wohnt;
Das heilige Land, wo, unentweiht
Der Glaube an Vergeltung[1] thront?

Heil dir, du Land, so hehr und groß
Vor allen auf dem Erdenrund!
Wie schön gedeiht in deinem Schoß
Der edlen Freiheit[2] schöner Bund!
Drum wollen wir dir Liebe weih'n
Und deines Ruhmes würdig sein.

---

## Friedrich Leopold Graf zu Stolberg.

(1815)

### Deutschlands Beruf[3].

Ja, Herz Europens sollst du, o Deutschland, sein!
So dein Beruf! Es strömt die Empfindung dir
Aus vollen Adern, kehret strömend
Wieder zu dir in den vollen Adern!

Gerecht in Spendung gönnest[4] du jedem Glied,
Was ihm gegeben; eignest[5] veredelnd dir
Das Gute zu von allen, giebst es
Allen veredelt zurück, unkundig

---

1. Vergeltung, rémunération (dans une autre vie).
2. Freiheit. Mot bien inattendu, et qui aurait besoin d'être défini. S'agit-il de l'indépendance nationale, de la liberté politique, de la liberté religieuse? Wächter n'ignorait pas que ses compatriotes les avaient plusieurs fois perdues.
3. Beruf, mission.
4. Cf. Klopstock : Mein Vaterland.
5. Eignest; rattachez zu à eignest (verbe sich zueignen).

Des eitlen Neides, weil du, so gut als reich,
In eigner Fülle schaltend, des Heimischen
Mit Liebe pflegst, doch auch des Fremden
Pflegest mit Liebe des weiten Herzens.

Nicht würdig dein, o Mutter Teutonia[1],
Verkennen deiner Söhne nicht wenige
Das Eigne[2]; auch unwürdig dein[3] sind
Jene, die fremdes Verdienst verkennen.

Denn Herz Europens sollst du, o Deutschland, sein,
Gerecht und wahrhaft, sollst in der Rechten hoch
Die Fackel heben, die der Wahrheit
Strahl und die Glut des Gefühls verbreitet!

Undeutscher ist der blinde Bewundrer nicht
Des Fremden[4], als des Fremden Verächter; laßt
Dem Arm die Ehre, laßt dem Fuß sie;
Denn sie erwarmen an Glut des Herzens[5].

---

1. Teutonia, Germanie.
2. Das Eigne, ce qui t'appartient en propre, tes dons naturels.
3. Dein, génitif de du.
4. Des Fremden, complément de Bewundrer.
5. L'ambition que le poète manifeste ici pour sa patrie est noble et belle. Il ne semble pas, toutefois, qu'elle soit justifiée. C'est par ses penseurs, ses philosophes, que l'Allemagne a régné jadis en Europe, bien plus que par ses poètes. En ce sens, on peut dire qu'elle a été parfois « la tête » de l'Europe.

## Friedrich Schlegel.

(1809)

### Deutscher Sinn.

Froh mit Freunden rasch gelebt[1],
Herz zu Herzen hingestrebt,
Von des Frühlings Luft getränkt,
Geistes Aug' in Geist versenkt,
Ist des Deutschen Sitt' und Art,
Die noch nie gewandelt ward.
Was in Kunst und Wissenschaft
Fremder Himmel hohes schafft,
Ward von ihm alsbald erkannt,
Wuchs so mächt'ger[2] seiner Hand.
Eines ihm Verderben bringt:
Wenn ihn fremde Sitte zwingt;
Eins empöret sein Gefühl:
Fremder Rechte[3] loses Spiel.
Ewig bleiben die uns fern,
Ehr' und Freiheit[4] unser Stern.

---

1. Gelebt. Traduire ces participes par des infinitifs. « Traverser rapidement la vie. »
2. So mächt'ger = um so mächtiger aus...
3. Rechte, lois.
4. Sous-entendu : sei.

## Jahn[1].

(1810)

### Deutsches Volkstum[2].

Der Name Deutsch war bis zu den neuesten Unglücksfällen ein Beehrungswort. „Ein deutscher Mann,“—„das war deutsch gesprochen,“ „ein deutsches Wort,“ „ein deutscher Händedruck,“ „deutsche Treue,“ „deutscher Fleiß“, — alle diese Ausdrücke zielen auf unser festbegründetes, wenn freilich nicht mit prunkendem Außenschein hervorstechendes Volkstum. Vollkraft, Biederkeit, Gradheit, Abscheu der Winkelzüge, Rechtlichkeit, und das ernste Gutmeinen, waren seit einem Paar Jahrtausenden die Kleinode unsers Volkstums, und wir werden sie auch gewiß durch alle Weltstürme bis auf die späteste Nachwelt vererben.

---

## Ludwig Börne.

(1786-1837)

### Über die deutsche Sprache.

Welche Sprache darf sich mit der deutschen messen, welche andere ist so reich und mächtig, so mutig und anmutig, so schön und so mild als unsere? Sie hat tausend Farben und hundert Schatten. Sie hat ein Wort für das kleinste Bedürfnis der

1. Jahn, un des patriotes allemands qui ont le plus contribué au relèvement de leur pays après les victoires de Napoléon, a été « le père de la gymnastique » en Allemagne.
2. Deutsches Volkstum, nationalité allemande.

Minute und ein Wort für das bodenlose Gefühl, das keine Ewigkeit ausschöpft. Sie ist stark in der Not, geschmeidig in Gefahren, schrecklich, wenn sie zürnt, weich in ihrem Mitleide und beweglich zu jedem Unternehmen. Sie ist die treue Dolmetscherin[1] aller Sprachen, die Himmel und Erde, Luft und Wasser sprechen. Was der rollende Donner grollt, was die kosende Liebe tändelt, was der lärmende Tag schwatzt und die schweigende Nacht brütet; was das Mädchen plaudert, die stille Quelle murmelt, wenn der muntere Knabe hüpft und jauchzt : alles, alles übersetzt und erklärt sie uns verständlich, und jedes anvertraute Wort überbringt sie uns reicher und geschmückter, als es ihr überliefert worden. Der Engländer schnarrt, der Franzose schwatzt, der Spanier röchelt, der Italiener dahlt[2], und nur der Deutsche redet[3].

---

## H. Heine.

### Le patriotisme allemand.

Der Patriotismus des Franzosen besteht darin, daß sein Herz erwärmt wird, durch diese Wärme sich ausdehnt, sich erweitert, daß es nicht mehr bloß die nächsten Angehörigen, sondern ganz Frankreich, das ganze Land der Civilisation mit seiner Liebe umfaßt. Der Patriotismus des Deutschen hingegen besteht darin, daß sein Herz enger wird, daß es sich zusammenzieht, wie Leder in der Kälte, daß er das Fremdländische

1. Dolmetscherin, interprète.
2. Dahlt, badine.
3. Cette brillante apologie de la langue allemande ne peut être considérée comme un jugement impartial. Gœthe estimait que l'allemand était pour le poète « une matière ingrate ».

haßt, daß er nicht mehr Weltbürger, nicht mehr Europäer, sondern nur ein enger Deutscher sein will.

---

## Schopenhauer.

## Le caractère allemand.

Der wahre Nationalcharakter der Deutschen ist Schwerfälligkeit : sie leuchtet hervor[1] aus ihrem Gange, ihrem Thun und Treiben[2], ihrer Sprache, ihrem Reden, Erzählen, Verstehn und Denken, ganz besonders aber aus ihrem Stil im Schreiben, aus dem Vergnügen, welches sie an langen schwerfälligen, verstrickten Perioden haben, bei welchen das Gedächtnis ganz allein, fünf Minuten lang, geduldig die ihm aufgelegte Lektion lernt, bis zuletzt, am Schluß der Periode, der Verstand zum Schuß kommt[3] und die Rätsel gelöst werden[4].

---

1. Sie leuchtet hervor, elle se montre, se manifeste.
2. Thun und Treiben, expression proverbiale. Dans ces locutions, il suffit de traduire un des deux termes, le plus expressif.
3. Zum Schuß kommt, ait sa part.
4. Remarquez que Schopenhauer nous donne ici, très plaisamment, un échantillon de ces périodes interminables.

Il y aurait bien des réserves à faire sur cette appréciation du caractère allemand. L'Allemand du Nord ne ressemble pas à l'Allemand du Sud. Le portrait esquissé par Schopenhauer rappelle les traits de l'Allemand du Nord. Cf. l'intéressant ouvrage de M. Weise : „Die deutschen Volksstämme und Landschaften." Leipzig, Teubner, 1900.

---

# PREMIÈRE PÉRIODE

## DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

---

### Aperçu chronologique

(*Jusqu'à l'an 800*).

**311-381.** Ulfilas, ou Wulfila, évêque des Visigoths, traduit la Bible en gothique. Le manuscrit d'Upsala (Suède) nous en a conservé d'importants fragments.

**Vers 600.** Le haut-allemand se sépare du bas-allemand par la seconde mutation consonnantique (die zweite Lautverschiebung) :

Le *t* devient en h^t-allemand *z*. Ex.: bas-allemand : *holt;*
haut-allemand : *holz*.

*p* après une voyelle devient *f*. Ex.: bas-allemand : *skip;*
haut-allemand : *skif*.

*k* après une voyelle devient *ch*. Ex.: bas-allemand : *ik;*
haut-allemand : *ich*.

**789.** Ordonnances de Charlemagne prescrivant la prédication en allemand.

**Vers 800.** *Hildebrandslied.* — Pendant cette période se forment les légendes relatives à Théodoric le Grand (mort en 526), célébré sous le nom de Dietrich von Bern; à Siegfried, à Attila (Etzel), etc.

### Le Chant de Hildebrand.

Le *Hildebrandslied* est, avec les *Incantations de Merseburg*, le document le plus important de cette période. Le manuscrit qui nous est parvenu ne contient qu'un fragment du poème. Il semble avoir été écrit vers l'an 800, à Fulda, par deux moines assez ignorants, qui ne connaissaient ni le haut-allemand ni le bas-allemand et qui ont confondu les deux dialectes.

Le *Hildebrandslied* se rattache au cycle de légendes dont le héros est Dietrich de Bern (Vérone).

Le vieux Hildebrand, après avoir consacré trente années au service de Dietrich, rentre dans sa patrie. Il rencontre son fils Hadubrand, qu'il avait laissé en bas âge. Hadubrand ne reconnaît pas son père et le traite d'imposteur. Un combat s'engage.

Le récit ne manque pas d'une certaine vigueur dramatique. Le conflit tragique est habilement amené et rappelle la situation d'Antigone dans la pièce de Sophocle.

Le poème est écrit en vers allitérés.

L'allitération (Stabreim) consiste dans la répétition des syllabes accentuées.

---

## Das Hildebrandslied[1].

Ich hörte sagen, sich heischten[2] zum Kampf
Hildebrand und Hadubrand unter Heeren zwein[3],

---

1. Voici le début du texte original :

Ik gihôrta dat seggen,
dat sih urhêttun ænon muotîn,
Hildibrant enti Hadubrant untar heriun tuêm.
sunufaterungo iro saro rihtun,
garutun se iro gûdhamun gurtun sih iro suert ana,
helidos, ubar hringâ, dô sie tô dero hiltiu ritun.
Hiltibrant gimahalta [Heribrantes sunu] : her uuas
ferahes frôtôro ; her frâgên gistuont [hêrôro man,
fôhêm uuortum, hwer sîn fater wâri
fireo in folche. . . . . . . . . .
. . . . . « eddo hwelîhhes cnuosles dû sîs.
ibu dû mî ênan sagês, ik mî dê ôdre uuêt,
chind, in chunincrîche : chûd ist mir al irmindeot. »
Hadubrant gimahalta, Hiltibrantes sunu :
« dat sagêtun mî ûsere liuti,
alte anti frôte, dea êrhina wârun,
dat Hiltibrant hætti mîn fater : ih heittu Hadubrant.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

2. Sich heischten, se provoquèrent. Heischen (comp. anglais *to ask*, demander), synonyme de fordern, et, ici, de herausfordern.

3. unter Heeren zwein, entre deux armées.

Des Sohnes und des Vaters. Sie sah'n nach[1] der Rüstung,
Die Schlachtgewänder suchten sie, gürteten die Schwerter an,
Die Recken[2], über die Ringe (des Panzers), und ritten hin zum
[Kampfe.
Hildebrand erhob das Wort; er war der hehrere[3] Mann,
Erfahrener und weiser; zu fragen begann er,
Mit wenigen Worten, wer sein Vater wäre
Der Helden im Volke „oder welcher Herkunft du seist;
Sagst du mir nur einen, die andern weiß ich mir :
Kind, im Königreiche kund ist mir da Männiglich."
Hadubrand erhob das Wort, Hildebrands Erzeugter :
„Das sagten vor alters mir unsere Leute,
Alte und weise, die eher dahin sind[4],
Daß Hildebrand hieße mein Vater; ich heiße Hadubrand.
Früh zog er gen Osten, floh vor Otockers (Odoakers) Zorn
Hin mit Dietrichen und seiner Degen[5] viel.
Er ließ im Lande der Hilfe ledig[6] sitzen
Das Weib in der Wohnung und[7] unerwachsenen Sohn,
Erblos das Volk[8], da er ostwärts hinritt.
Aber darben[9] mußte Dietrich seitdem

---

1. Sah'n nach. « Ils préparèrent leurs cottes de mailles. »
2. Die Recken. Der Recke, c'est, au moyen âge, le héros errant, en quête d'aventures. Au XVIe siècle, Recke est synonyme de Riese. Wieland a remis le mot en honneur en lui restituant son sens primitif.
3. Hehrere, comparatif de hehr, noble, sublime. Comparez Herr, herrlich. *Ici :* le plus vénérable.
4. Dahin sind, qui sont morts.
5. Degen. Vieux mot germanique (comp. l'anglais *thane*) qui, au moyen âge, a le sens de héros, et qu'il ne faut pas confondre avec le mot Degen, épée, qui date du XVIe siècle. Comparez Dolch, poignard, et le mot français *dague*. Construisez : mit vielen seiner Degen.
6. Der Hilfe ledig, sans secours.
7. und unerwachsenen suppléez einen.
8. Erblos das Volk = (sie waren) der Erbgüter verlustig.
9. Darben . . . meines Vaters, « fut privé du secours de mon père ».

Meines Vaters, der freundlose Mann.
Dem Otacker war er eifrigst erzürnt;
Aber dem **Dietrich** der teuerste **Degen**,
Immer an des Volkes Spitze : fechten war ihm stets zu lieb.
**Kund**[1] war er allen **kühnen** Mannen[2].
Ich glaube nicht, daß er noch lebt — — —."
„Weiß es Allvater oben im Himmel,
Daß du nie hinfort mehr fährst zum Kampfe
Mit so gesipptem Mann — — —."
Da **wand** er vom Arme ge**wund**ene Ringe
Aus **Kai**sermünzen, wie der **König** sie ihm gab,
Der **Herr**scher der **Heunen** : „daß ich mit **Huld** dir's gebe."
**Hadubrand** erhob das Wort, **Hildebrands** Erzeugter :
„Mit **Geeren** (Speeren) soll man **Gabe** empfahen[3],
**Schär**fe wider **Schär**fe. Du **schein**st dir, alter Heune,
Doch allzu **lose**, **lock**est mich
Mit deinen **Worten**, **will**st mich mit deinem Speere **werfen**.
Bist so zum Alter **kommen**[4], daß du immer **trogst**.
Mir aber sagten Seefahrende
**We**stlich über den **Wen**delsee[5], hin**weg**nahm ihn der Krieg.
Tot ist **Hildebrand**, **Heribrands** Erzeugter."
Hildebrand erhob das Wort, Heribrands Erzeugter :
„Wohl **hör** ich das und seh an deinem **Harnische**,
Du habest daheim noch einen guten Herrn,
Mußtest nicht entrinnen noch aus diesem Reiche[6].
**Weh** nun, **walten**der Gott, **Weh**geschick erfüllt sich!
Ich **wallte** der Sommer und **Winter** sechzig,

---

1. Kund . . . Il était connu.
2. Mannen. Mann, dans le sens de « homme d'armes », « guerrier », « vassal », fait au pluriel Mannen.
3. Empfahen = empfangen.
4. Bist so . . . « Tu es arrivé à la vieillesse en mentant toujours. »
5. Wendelsee, ou Wendelmeer, les mers d'Occident.
6. Mußtest nicht . . . « que tu n'as jamais été forcé de fuir de ce royaume ».

Daß man stets mich scharte zu der Schießenden[1] Volk :
Vor keiner der Städte doch kam ich zu sterben;
Nun soll mich mit dem Schwerte das eigene Kind erschlagen,
Mit der Waffe treffen, oder ich sein Töter werden.
Doch magst du nun leichtlich, wenn dir langt die Kraft,
Von so ehrwürdigem[2] Mann die Rüstung gewinnen,
Den Raub erbeuten, hast du irgend Recht dazu[3]
Denn der sei doch der Ärgste der Ostleute,
Der dir den Kampf nun weigre, nun dich so wohl des[4] lüstet.
In handgemeiner Schlacht entscheide die Begegnung,
Wer von uns heute die Harnische räumen müsse,
Oder dieser Brünnen (Panzer) beider walten."
Da ließen sie zum ersten die Eschen[5] schmettern,
In scharfen Schauern, daß es in den Schilden stand;
Dann stapften zusammen die Steinrandklaren[6],
Hieben harmlich die hellen Schilde,
Bis ihnen die Linden nicht mehr langten,
Zermalmt mit den Waffen[7]. . . . . . . . . . . . . . .

1. Der Schießenden, des combattants.
2. Ehrwürdigem, respectable (par l'âge).
3. Il y a ici une lacune dans le manuscrit : Hadubrand accuse vraisemblablement Hildebrand de lâcheté et menace de le frapper.
4. Des = desselben, des Kampfes.
5. Die Eschen = die Eschenlanzen.
6. Les haches de pierre.
7. Ici s'arrête le fragment. Nous ignorons donc le dénoûment. D'après une légende du XIIIe siècle, le fils est vaincu et tué par le père. Mais un *lied* qui date du XVe siècle se termine par la réconciliation des deux guerriers. Le fils, vainqueur, conduit Hildebrand auprès d'Ute, qui était restée trente-deux ans sans nouvelles de son époux.

On comparera avec fruit à la version allemande la traduction d'Ampère, dont voici la fin :

Hildebrand, fils d'Herebrand, dit : « Je vois bien à ton armure que tu ne sers aucun chef illustre, et que, dans ce royaume, tu n'as rien fait de vaillant. Hélas ! hélas ! Dieu puissant, quelle destinée est la mienne ! J'ai erré hors de mon pays soixante hivers et soixante étés. On me plaçait toujours à la tête des combattants; dans aucun fort, on ne m'a mis les fers aux pieds.

# DEUXIÈME PÉRIODE

## PÉRIODE CAROLINGIENNE (800-1100)

---

### Aperçu chronologique.

Les monuments qui nous restent de cette période sont surtout importants pour l'histoire de l'ancien haut-allemand. La plupart n'ont pas grande valeur littéraire. Ce sont des formules de baptême, d'abjuration, de confession, des fragments de sermons, des écrits théologiques, des traductions d'auteurs latins ou grecs. La poésie s'est réfugiée dans les couvents et célèbre surtout Dieu, la Vierge et les Saints.

**Entre 800 et 814.** *Wessobrunner Gebet*, poème en vers allitérés, œuvre chrétienne avec des souvenirs du paganisme.

**804.** Mort du savant anglo-saxon Alcuin, conseiller de Charlemagne et fondateur de l'école de Tours. — Hrabanus Maurus dirige la célèbre école de Fulda.

**Vers 830.** *Heliand* (= Heiland, Sauveur), paraphrase de l'Evangile, en bas-allemand et en vers allitérés. Le Christ y apparaît comme un puissant roi germain entouré de ses vassaux.

**Vers 840.** *Muspilli* (le Jugement dernier), en haut-allemand et en vers allitérés.

**840.** Serments de Strasbourg.

Et, maintenant, il faut que mon propre enfant me pourfende avec son glaive, m'étende mort avec sa hache, ou que je sois son meurtrier. Il peut t'arriver facilement, si ton bras te sert bien, que tu ravisses à un homme de cœur son armure, que tu pilles son cadavre. Fais-le, si tu crois en avoir le droit, et que celui-là soit le plus infâme des hommes de l'Est qui te détournerait de ce combat dont tu as si grand désir. Bons compagnons qui nous regardez, jugez dans votre courage qui de nous deux aujourd'hui peut se vanter de mieux lancer un trait, qui saura se rendre maître de deux armures. » Alors ils firent voler leurs javelots, etc.

Michelet a également traduit ce célèbre fragment.

**843.** Partage de l'Empire : traité de Verdun.

**870.** Mort du moine Otfried de Wissembourg, auteur du poème haut-allemand *Les Harmonies de l'Evangile*, plus connu sous le nom de *Christ*. C'est la meilleure source pour l'étude de l'ancien haut-allemand et la première œuvre où paraisse la rime.

**881.** *Ludwigslied*, chant célébrant la victoire de Louis III le Bègue sur les Normands à Saucourt, près d'Eu; œuvre du moine Hucbald, du cloître de Saint-Amand-sur-l'Elnon (près de Valenciennes).

**Vers 930.** *Waltharilied*, poème latin qui chante une vieille légende germanique.

**Vers 950.** Un moine des environs de Toul donne en hexamètres latins rimés une première version de la légende des animaux (Tiersage).

**Vers 965.** Comédies latines, écrites par la nonne Roswitha, de Gandersheim, pour l'édification de ses compagnes. Elle imite Térence.

**973.** Mort du moine Ekkehard, auteur du *Waltharilied*.

**1022.** Mort de Notker III Labeo, moine de Saint-Gall, qui cultiva avec ardeur la langue allemande et écrivit de nombreuses traductions.

**1080.** Cantique en l'honneur de Saint-Anno, archevêque de Cologne († 1075), par un moine de Cologne.

Vers la fin de cette période, le moyen haut-allemand succède à l'ancien haut-allemand.

## BIBLIOGRAPHIE

1° *Ouvrages français :*

H. Lichtenberger. *Histoire de la langue allemande.*
Bossert. *La Littérature allemande au moyen âge.*

2° *Ouvrages allemands :*

Braune. *Althochdeutsches Lesebuch*, 1888.
Braune. *Althochdeutsche Grammatik*, 1886.
Kelle. *Geschichte der deutschen Litteratur von der ältesten Zeit bis Mitte des 12. Jahrhunderts*, 1892.
Müllenhoff und Scherer. *Denkmäler deutscher Poesie und Prosa aus dem 8-12. Jahrhundert.*

[illegible], *Altdeutsche Textbibliothek.*
H. [illegible], *Denkmale des Mittelalters.*
F. [illegible], *Geschichte der altdeutschen Dichtung.*
Th. [illegible], *Althochdeutsche Litteratur mit Grammatik, Übersetzung und Erläuterungen* (Stuttgart, Göschen). Bon ouvrage de vulgarisation.

---

# TROISIÈME PÉRIODE

## (1100-1300)

---

### Aperçu chronologique.

C'est la période des croisades, des grandes épopées populaires (*Nibelungenlied* et *Gudrun*), de la poésie courtoise et du « Minnegesang ».

**1130.** Le curé Lamprecht, poète rhénan, met en vers une histoire légendaire d'Alexandre le Grand, d'après un modèle français.

**1138.** Avènement de Conrad III.

**Vers 1150.** Le curé Conrad imite du français son *Rolandslied*. « *Kaiserchronik* », compilation désordonnée de contes et de légendes depuis Jules César jusqu'à Conrad III. Auteur inconnu.

**Vers 1160.** Le satirique Henri de Melk.

**Vers 1170.** Naissance des poètes Walther de la Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach et Hartmann d'Aue.

**1175.** Henri de Veldeke, le créateur de la poésie courtoise ([illegible]), écrit son *[illegible]*, imitée de Virgile, dans laquelle la « Minne » (l'amour chevaleresque) joue un rôle prépondérant.

**1180.** [illegible] (Roman de Renart), de Heinrich de [illegible].

**Vers 1180.** [illegible] Minnesinger.

**Vers 1190.** Premières versions du [illegible].

**1190-1205.** Œuvres de [illegible] d'Aue.

XIII[e] SIÈCLE :

**Vers 1204.** *Iwein*, poème de Hartmann d'Aue.

**Vers 1205.** *Parcival*, poème de Wolfram d'Eschenbach.

**1207.** Mort du Minnesinger Reinmar le Vieux.

**1210.** *Nibelungenlied? — Tristan und Isolde*, imité du français par Gottfried de Strasbourg. — *Titurel*, de Wolfram d'Eschenbach.

**1215.** *Gudrun? — Thomasin*, „der welsche Gast" (l'étranger italien), poème moral, didactique et satirique.

**1216-1229.** *Bescheidenheit*, de Freidank, recueil de proverbes et de sentences, très populaire jusqu'au XVI[e] siècle.

**1217.** Mort du landgrave Hermann de Thuringe, protecteur de Wolfram d'Eschenbach et de Walther de la Vogelweide.

**1220.** Le Souabe Konrad Fleck écrit le poème de *Flore et Blancheflur*, imité du français.

**Vers 1220.** Mort de Wolfram d'Eschenbach et de Hartmann d'Aue.

**1228.** Mort de Walther de la Vogelweide.

**1245.** Mort de Nithart, auteur d'une parodie du *Minnegesang*.

**Vers 1250.** *Lohengrin*. Auteur inconnu.

**1254.** Mort de Conrad IV, dernier empereur de la maison des Hohenstaufen. — Mort de Rudolf von Ems.

**1255.** *Frauendienst*, autobiographie poétique d'Ulrich de Lichtenstein († 1275).

**Vers 1260.** *Rosengarten*, épopée populaire.

**1287.** Mort de Conrad de Wurzbourg.

## BIBLIOGRAPHIE

KARL BARTHEL. *Die klassische Periode der deutschen Nationallitteratur im Mittelalter.*

ALWIN SCHULTZ. *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesänger.* (Leipzig; Hirzel, 1879-1880.)

KARL WEINHOLD. *Die deutschen Frauen im Mittelalter.* (Vienne; Carl Gerolds Sohn.)

LYON. *Minne- und Meistergesang*, 1883.

LECHLEITNER. *Der deutsche Minnesang*, 1893.

PFAFF. *Der Minnesang des 12. bis 14. Jahrhunderts*, 1892.

BOSSERT. *La Littérature allemande au moyen âge.* (Hachette).

## Causes de l'épanouissement de la poésie allemande au moyen âge.

Vergegenwärtigen wir uns vermittelst weniger Umrisse[1] die Zustände der damaligen[2] Welt — der Welt, wie sie von der Mitte des 12. bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts in Hinsicht auf Politik, Glauben, Sitte, geselliges Leben, Kunst und Wissenschaft war —, so tritt uns zunächst die auf das Wachstum und die Blüte unserer Poesie höchst einflußreiche Bedeutung der christlichen Kirche entgegen. Es war der Geist des Christentums in den Völkern des Occidentes und vor allem in dem deutschen Volke zum eigentlichen Volksgeiste geworden, der zwar in höchster Potenz die höhern Stände, den Adel und die Geistlichkeit inspirierte, der aber auch die Massen — nicht als Lehre, sondern als Thatsache, nicht als Wissenschaft, sondern als Lebenselement — völlig durchdrungen hatte; es war das Christentum, zumal bei den Deutschen, nicht etwa ein bloßes Wissen und Begreifen[3], sondern ein volles Haben und Genießen, es war eine Freude an[4] der christlichen Kirche und an deren innerer und äußerer Herrlichkeit[5] und eine Befriedigung durch die Gaben derselben so allgemein, wie sie seitdem nicht wieder gewesen ist, und so stark, daß selbst die Kämpfe der Kaiser und der Päpste länger als zwei Jahrhunderte diesem höchsten geistigen Wohlgefühle nichts anhaben[6] konnten[7]. Wo

---

1. Umrisse, grandes lignes, traits généraux.
2. Damaligen, adjectif formé à l'aide de l'adverbe damals, alors. Cf. hiesig, de hier; dortig, de dort, etc.
3. Ein bloßes Wissen und Begreifen, « affaire de science et d'intelligence ».
4. Es war eine Freude an, « on prenait plaisir ».
5. Innerer und äußerer Herrlichkeit, c'est-à-dire à la beauté de la doctrine et à la pompe des cérémonies religieuses.
6. Nichts anhaben konnten, ne purent rien contre.
7. L'auteur exagère un peu sa pensée. Il est certain que les démêlés des papes avec les empereurs *ont affaibli*, à la longue, en Allemagne, le prestige de la papauté et préparé les voies à la Réforme.

eine solche in sich einige, unangefochtene[1] geistige Befriedigung herrscht, wie sie die christliche Kirche dem damaligen Menschengeschlechte und vor allem dem deutschen Volke gewährte, da wird auch die Poesie (die in geistiger Unruhe und Unbefriedigtheit, im Hader und Zweifel niemals gedeiht[2], vielmehr ihren gewissen Untergang findet) ihren Kulminationspunkt erreichen; freilich aber auch von denen, welchen die liebevolle Fähigkeit fehlt, sich in jene befriedigenden Zustände, in jenen ungestörten geistigen Genuß, in jene unbefangene Sicherheit des Wissens und Glaubens zurück zu versetzen, kaum richtig gewürdigt, ja kaum verstanden werden. Höchst charakteristisch ist es darum auch, daß schon von den alten Dichtern, auf das eindringlichste aber und eifrigste und gleichsam in die Wette[3] von den Dichtern eben dieser unserer Blütezeit, der Zweifel als der unglücklichste und zerrüttendste, als ein wahrhaft seelenmordender Zustand geschildert wird[4]. Schon der Charakter der alten, noch heidnischen Deutschen war stark, fest und treu, in sich selbst zusammengefaßt, mit sich selbst einig und seiner selbst gewiß; was der Deutsche war, war er ganz, mit Leib und Seele. Diesem Charakter kam das Christentum, welches eben den Menschen ganz haben will, mit Leib, Seele und Geist, und dieser Charakter kam dem Christentume entgegen[5]; er fand in demselben die Ruhe, das Vollgefühl des Lebens und die

1. Unangefochtene, incontestée.
2. Opinion très contestable.
3. In die Wette, à l'envi.
4. Il est bon d'ajouter que les poètes du XIIIe et du XIVe siècle ne parlent jamais du « doute » en matière de religion. Zweifel, c'est l'indécision, l'irrésolution.

Cf. ces vers de Reinmar von Zweter († vers 1260) :

Zweifel ist ein übler Zimmerer,
Nie war üblerer noch schlimmerer,
Zweifel bauet selten aus
Nie mit starker Säul' ein Haus.
Zweifel immer hat zu messen,
Wähnet immer was vergessen.
...Zweifels Grund ist nirgends fest.

5. Entgegen; rattachez à kam.

zweifellose Sicherheit, die ihm Bedürfnis war und durch welche er die Fähigkeit erhielt, sich in seinen tiefsten Lebensregungen, in seinem wahrsten Sein zu offenbaren.

In diese Zeit des höchsten geistigen Wohlgefühls fällt das Ereignis, welches geeignet war, dasselbe zum klarsten Bewußtsein und zur äußern That zu bringen : die Kreuzzüge. Der Deutsche fühlte sich bereits als christlichen Helden, und jetzt konnte er das christliche Heldentum auch bewähren durch glänzende Thaten. Es blieb nicht bloß ein Heldentum des innern Sinnes, des Gefühls, welches leicht in sich selbst hätte versinken, welches nach dem treffenden und noch heute üblichen Ausdrucke der ritterlichen Poesie jener Zeit sich hätte „verliegen" können, — alle Nerven mußten sich anspannen, alle Geister lebendig werden, und so erst wurde die deutsche Nation von außen wie von innen, so erst wurde sie ganz das, was sie sein sollte, und erhielt damit erst die volle Befähigung und die höchste Weihe, diesem durch die That geoffenbarten tiefen und sichern Lebensbewußtsein auch den vollen poetischen Ausdruck zu geben. — Indes die Kreuzzüge haben noch eine andere, für die reiche Entwicklung der damaligen Poesie, wenn auch nicht in gleichem Grade wie die eben erörterte unmittelbar[1], jedenfalls mittelbar wichtige Bedeutung. Nenne man die Kreuzzüge immerhin[2] ein phantastisches Unternehmen — ein Urteil, welches sich notdürftig vor dem Richterstuhle der weltlichen Geschichte, auf keinen Fall vor dem höhern Tribunal der christlichen Kulturgeschichte rechtfertigen läßt —, nenne man sie aber immerhin so : eben dieses Phantastische war ein nicht geringes Erregungsmittel[3] der höchsten poetischen Fähigkeiten jener Zeit. Ein halbes Jahrtausend hatte die deutsche Nation in stiller Beschränkung auf sich selbst gelebt, höchstens den eigenen Herd verteidigt gegen die Angriffe räuberischer Ungarnhorden; ein halbes Jahrtausend hatten lange Reihen von Ge-

1. Unmittelbar, direct; mittelbar, indirect.
2. Nenne man . . . immerhin, qu'on appelle, si l'on veut. . .
3. Erregungsmittel, stimulant.



nerationen still und zufrieden in den engen Ringmauern und schmalen Gassen ihrer Städte, in den einfachen Burgen, in den stillen Dörfern und auf den einsamen Gehöften am Waldessaume und auf der grünen Heide gewohnt; was draußen war, war fremd und unbekannt, nicht gesucht und nicht begehrt. Jetzt mit einem Male[1] wurde eine fremde, glänzende Welt, wurde die nie gesehene Pracht des Orients vor ihnen aufgethan; eine zäuberische Ferne voll lebhafter glühender Farben that sich vor den erstaunten Blicken auf; die Kreuzheere der Franzosen zogen die wieder geöffneten Völkerstraßen entlang auf ihren reich geschmückten Rossen, in glänzenden Kriegsgewändern, voll Eroberungsdrang[2], Siegeshoffnung, Kriegerlust und Sangesjubel vor den erstaunten Augen der zuschauenden Deutschen vorüber — mit einem Worte, es erwachte in dem ganzen Volke das unbeschreibliche, aus süßer Heimatliebe und unwiderstehlichem Drange in die Ferne, aus bitterem Abschiedsschmerze und fröhlicher Reiselust gemischte Gefühl, welches noch heute das Erbteil des deutschen Jünglings ist[3], wenn er den ersten Schritt aus dem Vaterhause in die unbekannte Fremde thut. Diesen Seelenzustand repräsentieren unsere Gedichte dieses Zeitraumes sämtlich; einige, wie der unsterbliche Parzival Wolframs von Eschenbach, sind sogar zum größten Teile auf demselben gegründet und bleiben dem[4] in ihren ergreifendsten Momenten[5] unverständlich, welcher diesen Zustand nicht in sich erfahren hat oder nicht in sich wieder zu erzeugen vermag.

Nehmen wir zu allem diesem noch hinzu[6] die politische Größe des damaligen deutschen Reiches; sehen wir in dem deutschen Kaiser das weltliche Haupt[7] der Christenheit, in den

1. Mit einem Male, tout d'un coup.
2. Eroberungsdrang, soif de conquêtes.
3. C'est ce que l'on appelle souvent die Sehnsucht.
4. Dem ... welcher, à celui ... qui.
5. In ihren ergreifendsten Momenten, dans leurs pages les plus saisissantes.
6. Nehmen wir noch hinzu ... Ajoutons encore...
7. Das weltliche Haupt, le chef temporel.

deutschen Heeren, dem Adel mit seinen Gefolgschaften[1] den Kern der europäischen Tapferkeit[2], in dem deutschen Volke unter seinem Kaiser die weltgebietende Nation; wenden wir unsern Blick auf die Personen, welche damals auf dem deutschen Kaiserthrone saßen, auf die lebensfreudigen und lebensmutigen, begeisterten und von den höchsten Ideen erfüllten Hohenstaufen[3]: so werden wir gestehen müssen, daß kein Zeitraum reicher an den fruchtbarsten, bewegendsten, ja entflammendsten politischen Elementen gewesen sei, als eben diese Zeit, die wir betrachten. War doch der mächtige Friedrich, der erste Hohenstaufe, selbst eine poetische Figur ersten Ranges, von dem Augenblicke an, wo er den Herrscherstab mit kräftiger Hand ergriff, bis die Fluten des Selef ihn verschlangen[4], also[5], daß das deutsche Volk seinen deutschen Kaiser mit dem flammenroten Barte noch heute nicht vergessen hat und von seinem Wiedererwachen in der Tiefe des Kyffhäuserberges das Wiedererwachen der höchsten Herrlichkeit der deutschen Nation erwartete[6]. Endlich aber werden wir in Anschlag zu brin-

1. Gefolgschaften, suite, cortège.

2. L'auteur, on le voit, fait bon marché de la chevalerie française.

3. Le plus grand prince de cette dynastie est Frédéric Barberousse.

4. Verschlangen. L'empereur, arrivé en Cilicie (lors de la troisième croisade), voulut un jour, après une longue marche, se baigner dans les eaux glacées du Selef. Il s'y noya (1190).

5. Also, si bien.

6. Cf. la poésie suivante de F. Rückert :

Friedrich Barbarossa.

Der alte Barbarossa,
Der Kaiser Friederich,
Im unterird'schen Schlosse
Hält er verzaubert sich.

Er ist niemals gestorben,
Er lebt darin noch jetzt,
Er hat im Schloß verborgen
Zum Schlaf sich hingesetzt.

gen[1] nicht vergessen, daß damals, wie die äußere Einheit der Nation, auch die innere noch fortbestand; nicht allein das Bewußtsein der Volksgröße, das allgemeine, lebhafte, stolze Nationalgefühl durchdrang damals alle Stände, alle Geschlechter und Individuen, sondern bei aller allmählich sich ausbildenden Scheidung der Volksklassen, der Edlen und Unedlen, der Freien und Hörigen, der Geistlichen und Laien, und bei der beginnenden Ausbildung verschiedener geistiger Bedürfnisse dieser Teile der Gesellschaft waren die besten poetischen Momente ein Gemeingut aller dieser Teile: ein Gemeingut die Erinnerung an die sagenberühmten Helden der Vorzeit, die Kenntnis der alten Lieder und die Freude an denselben; ein Gemeingut war die Sprache[2], die nicht, wie heutzutage, in unbehilfliche Volks-

---

Er hat hinabgenommen
Des Reiches Herrlichkeit
Und wird einst wiederkommen
Mit ihr zu seiner Zeit.

Der Stuhl ist elfenbeinern,
Darauf der Kaiser sitzt;
Der Tisch ist marmelsteinern,
Worauf sein Haupt er stützt.

Sein Bart ist nicht von Flachse,
Er ist von Feuersglut,
Ist durch den Tisch gewachsen,
Worauf sein Kinn ausruht.

Er nickt als wie im Traume,
Sein Aug' halb offen zwinkt,
Und je nach langem Raume
Er einem Knaben winkt.

Er spricht im Schlaf zum Knaben:
„Geh hin vors Schloß, o Zwerg,
Und sieh, ob noch die Raben
Herfliegen um den Berg!

Und wenn die alten Raben
Noch fliegen immerdar,
So muß ich auch noch schlafen
Verzaubert hundert Jahr'."

1. In Anschlag bringen, faire entrer en ligne de compte.
2. Ein Gemeingut war die Sprache. — Il n'est nullement certain qu'il y ait eu au moyen âge une langue unique, commune à toute l'Allemagne.

dialekte und überfeinerte Konversationssprache zerfiel; ein Gemeingut die Sitte und Lebensgewohnheit in ihren edelsten, von den Vätern ererbten und treu bewahrten Zügen. Erinnern wir uns nun, daß nur dann die rechte Lebendigkeit, die rechte Freude, der höchste Genuß vorhanden ist, wenn unser Leben, unsere Freude, unser Genuß, unser Streben[1] überhaupt von einer großen Anzahl Mitgenießender und Mitstrebender geteilt wird, so werden wir die poetische Höhe jener Zeit begreifen können, in welcher ein angeschlagener Liederton alsbald fortklang von Burg zu Burg, von Stadt zu Stadt, von Fürstenhof zu Fürstenhof, und tausend einstimmende Töne aus der Nähe und Ferne, aus der Höhe und aus der Tiefe des Volkes ihm freudig antworteten.

Vilmar[2].

(Geschichte der deutschen National-Litteratur Marburg und Leipzig — Elwertsche Verlagsbuchhandlung.)

---

## Entstehung des Nibelungenliedes.

### I

Die ersten Ursprünge des Nibelungenliedes, d, h. die Entstehung der Nibelungensage, liegen weit vor[3] der Zeit, in

1. Unser Streben, nos aspirations.

2. Vilmar (August Friedrich Christian), né le 21 novembre 1800 à Solz (Hesse électorale), fut professeur de théologie à l'Université de Marburg. Il est l'auteur de l'histoire de la littérature allemande la plus populaire en Allemagne. Les pages qu'on vient de lire, empruntées à cette histoire, sont au nombre des plus brillantes et surtout des plus claires qu'il ait écrites. Vilmar se place souvent, comme ici, au point de vue religieux, pour juger les hommes, les idées et les œuvres. On lui a reproché de n'être pas toujours impartial. Il est mort en 1868.

3. Liegen weit vor, sont bien antérieurs à.

welcher das uns bekannte Nibelungenlied entstand, denn das Nibelungenlied ist nicht das Werk eines Dichters in dem Sinne, wie wir heute von poetischen Werken sprechen. Die Vorstellung, die wir uns von der Arbeit eines Romandichters etwa machen[1], wie er aus Erlebtem und Gedachtem[2], aus Fremdem und Eigenem, aus Überliefertem und Erfundenem eine einheitliche Komposition erschafft, welcher sein Geist das eigentümliche und entscheidende Gepräge aufdrückt, diese Vorstellung müssen wir gänzlich fallen lassen, wenn es sich um die Entstehung des Nibelungenliedes handelt.

An dem Nibelungenliede ist Jahrhunderte hindurch gearbeitet worden, bis es die Gestalt erhielt, in der wir es kennen. Und wenn wir die Personen wüßten, denen wir das Verdienst der Arbeit zuerkennen müssen, so würden auch sie ohne Zweifel nach Hunderten zählen.

Das Gedicht selbst ist keineswegs ein einfaches unteilbares Wesen mit scharfen, markierten Zügen, das, nur einmal vorhanden, nicht seinesgleichen hätte. Es ist keineswegs das einzige und ausschließliche Ziel jener Arbeit von Jahrhunderten, jener Bemühungen von zahllosen Dichtern gewesen. Das Nibelungenlied ist nur ein Exemplar einer weit verbreiteten, mit dem verschiedenen Himmel sich wandelnden Pflanze.

Unser Nibelungenlied ist in Österreich gewachsen. In Westfalen aber sang man von Siegfried und Kriemhild und Attila ganz anders. Im fernsten Norden, auf Island, flüsterte die Muse den Dichtern von Sigurd dem Drachentöter und von der Jungfrau Brunhilde weit verschiedenen Gesang zu[3]. Die altdänischen Heldenlieder weisen ihre besondern Züge auf, mit denen sie die Gestalten der Sage ausstatten...

Dennoch ein und derselbe Stoff, eine und dieselbe Sage, die

---

1. Die wir uns... etwa machen, (l'idée) que nous pouvons nous faire.
2. Gedachtem, de choses imaginées.
3. Zu; rattachez à flüsterte.

dialekte und überfeinerte Konversationssprache zerfiel; ein Gemeingut die Sitte und Lebensgewohnheit in ihren edelsten, von den Vätern ererbten und treu bewahrten Zügen. Erinnern wir uns nun, daß nur dann die rechte Lebendigkeit, die rechte Freude, der höchste Genuß vorhanden ist, wenn unser Leben, unsere Freude, unser Genuß, unser Streben[1] überhaupt von einer großen Anzahl Mitgenießender und Mitstrebender geteilt wird, so werden wir die poetische Höhe jener Zeit begreifen können, in welcher ein angeschlagener Liederton alsbald fortklang von Burg zu Burg, von Stadt zu Stadt, von Fürstenhof zu Fürstenhof, und tausend einstimmende Töne aus der Nähe und Ferne, aus der Höhe und aus der Tiefe des Volkes ihm freudig antworteten.

Vilmar[2].

(Geschichte der deutschen National-Litteratur
Marburg und Leipzig — Elwertsche Verlagsbuchhandlung.)

---

## Entstehung des Nibelungenliedes.

### I

Die ersten Ursprünge des Nibelungenliedes, d, h. die Entstehung der Nibelungensage, liegen weit vor[3] der Zeit, in

---

1. Unser Streben, nos aspirations.

2. Vilmar (August Friedrich Christian), né le 21 novembre 1800 à Solz (Hesse électorale), fut professeur de théologie à l'Université de Marburg. Il est l'auteur de l'histoire de la littérature allemande la plus populaire en Allemagne. Les pages qu'on vient de lire, empruntées à cette histoire, sont au nombre des plus brillantes et surtout des plus claires qu'il ait écrites. Vilmar se place souvent, comme ici, au point de vue religieux, pour juger les hommes, les idées et les œuvres. On lui a reproché de n'être pas toujours impartial. Il est mort en 1868.

3. Liegen weit vor, sont bien antérieurs à.

welcher das uns bekannte Nibelungenlied entstand, denn das Nibelungenlied ist nicht das Werk eines Dichters in dem Sinne, wie wir heute von poetischen Werken sprechen. Die Vorstellung, die wir uns von der Arbeit eines Romandichters etwa machen[1], wie er aus Erlebtem und Gedachtem[2], aus Fremdem und Eigenem, aus Überliefertem und Erfundenem eine einheitliche Komposition erschafft, welcher sein Geist das eigentümliche und entscheidende Gepräge aufdrückt, diese Vorstellung müssen wir gänzlich fallen lassen, wenn es sich um die Entstehung des Nibelungenliedes handelt.

An dem Nibelungenliede ist Jahrhunderte hindurch gearbeitet worden, bis es die Gestalt erhielt, in der wir es kennen. Und wenn wir die Personen wüßten, denen wir das Verdienst der Arbeit zuerkennen müssen, so würden auch sie ohne Zweifel nach Hunderten zählen.

Das Gedicht selbst ist keineswegs ein einfaches unteilbares Wesen mit scharfen, markierten Zügen, das, nur einmal vorhanden, nicht seinesgleichen hätte. Es ist keineswegs das einzige und ausschließliche Ziel jener Arbeit von Jahrhunderten, jener Bemühungen von zahllosen Dichtern gewesen. Das Nibelungenlied ist nur ein Exemplar einer weit verbreiteten, mit dem verschiedenen Himmel sich wandelnden Pflanze.

Unser Nibelungenlied ist in Österreich gewachsen. In Westfalen aber sang man von Siegfried und Kriemhild und Attila ganz anders. Im fernsten Norden, auf Island, flüsterte die Muse den Dichtern von Sigurd dem Drachentöter und von der Jungfrau Brunhilde weit verschiedenen Gesang zu[3]. Die altdänischen Heldenlieder weisen ihre besondern Züge auf, mit denen sie die Gestalten der Sage ausstatten...

Dennoch ein und derselbe Stoff, eine und dieselbe Sage, die

1. Die wir uns... etwa machen, (l'idée) que nous pouvons nous faire.

2. Gedachtem, de choses imaginées.

3. Zu; rattachez à flüsterte.

unzähligemal ihre Gestalten wechselt, ohne jemals ihr innerstes Wesen zu verändern[1].

Wir aber müssen angesichts dieser Vielgestaltigkeit die Frage erheben : Wo sang man zuerst von den Nibelungen? wann und was sang man von ihnen? Und weiter müssen wir fragen : Auf welchem Wege[2] wurde die poetische Phantasie von den besungenen Gegenständen entzündet? Sind es Erdichtungen, ausgeheckt[3] von der frei spielenden Einbildungskraft eines großen genialen Mannes? oder ist es historische Wahrheit? Haben Siegfried, Brunhild, Hagen, Kriemhild gelebt und als leibhaftige atmende Menschen die Erde betreten? oder gehören sie zu jenen Wahngebilden[4], welche der menschliche Geist sich selber erschafft, ohne es zu wissen, die in Wahrheit niemals gewesen sind, und an die er dennoch glaubt, so fest und fester als an die Dinge, die sein Auge betrachtet, seine Hand berührt?

Wir können auf alle diese Fragen ganz bestimmte und einfache Antworten geben.

Der Inhalt des Nibelungenliedes ist zur Hälfte wahr, zur Hälfte unwahr. Wahr im wesentlichen ist der zweite Teil des Gedichtes, wo alles hindrängt auf das furchtbare Ende, auf den blutigen Mord an Attilas[5] Hof : das Gedächtnis großer, erschütternder historischer Ereignisse ist darin bewahrt worden. Unwahr ist die erste Hälfte der Dichtung, in welcher Siegfried im Mittelpunkte steht, der glänzende Held, wie er kämpft, wie er liebt, wie er herrscht, wie er stirbt. Aber auch dieser Teil ist nicht erdichtet, wie ein Poet frei wählend in der Masse des Möglichen erfindet, sondern er ruht auf alten religiösen Vorstellungen unserer Urväter, enthält germanisches Heidentum,

1. Cf. H. Lichtenberger, *Le Poème et la Légende des Nibelungen*. (Hachette, 1891.)
2. Auf welchem Wege = wie.
3. Ausgeheckt, éclos.
4. Wahngebilden, fantômes.
5. Attilas. Dans le poème, Attila s'appelle Etzel.

erzählt Thaten und Schicksale von Göttern, wie sie in der Mythe lebten[1].

Mit der Zusammenfügung beider Teile entsteht die Nibelungensage. Der deutsche Volksstamm, bei welchem diese Zusammenfügung geschah, ist derjenige, dem es zuerst gelang, mit frischer, bezwingender Macht die zerstreuten Kräfte der andern germanischen Stämme zu einer einzigen Keule zusammenzubinden, die auf die romanischen Völker furchtbar herabsauste. Die Zeit, in welcher die Zusammenfügung vollzogen wurde, ist der Höhepunkt der Völkerwanderung, die zweite Hälfte des 5. Jahrhunderts unserer Zeitrechnung, als Attila starb und in Rom der Thron der Cäsaren zerbrach. Die Zeit, in welcher die europäische Welt den Germanen zu gehören begann, ist auch die Zeit, in welcher das größte Gedicht ihres Heidentums von den Göttern ihnen geschenkt wurde. Die Nibelungendichtung ist der vollständigste, großartigste Ausdruck, den das deutsche Heidentum gefunden hat; es ist die bleibende Erbschaft, die es spätern Geschlechtern vermacht hat.

Übersehen wir in Kürze die ganze älteste Gestalt der Nibelungensage, welche von unserem Nibelungenliede sich nicht unbeträchtlich[2] unterscheidet.

Siegfried, ein fränkischer Königssohn, tötet einen Drachen und erbt seinen Schatz[3]. Er reitet durch die Flammen, welche die schlafende Brunhild umschließen, und gewinnt sich diese zum Weibe. Er verläßt sie und kommt an den burgundischen Hof. Ein Zaubertrank wird ihm kredenzt, der ihm das Gedächtnis benimmt, und vergessen ist Brunhild : die burgundische Königstochter Kriemhild erwirbt seine Liebe. Er schließt mit ihren Brüdern Bundesbrüderschaft, erwirbt dem Gunther die vergessene Brunhild und erhält Kriemhild zur Ehe. Der Streit der beiden Königinnen wird die Ursache seines Todes. Um

1. On a parfois voulu découvrir dans l'histoire fabuleuse de Siegfried les principaux éléments du mythe solaire.
2. Nicht unbeträchtlich, sensiblement.
3. Ce trait se retrouve dans la forme actuelle du poème.

Siegfrieds Witwe aber läßt Attila freien, und sie nimmt ihn zum Manne. Attila strebt nach den Schätzen der burgundischen Brüder, lockt sie an seinen Hof und erschlägt sie. Kriemhild ist nun verpflichtet, Blutrache zu üben an ihrem eigenen Manne. Als er einstmals im Trunke sich übernommen, und fester Schlaf seine Glieder umschloß, vollführte sie in einer Nacht die ungeheure That. Wie es im alten Liede heißt :

Mit dem Dolch gab sie Blut dem Bette zu trinken
Mit mordlustiger Hand; sie löste die Hunde :
Vor die Saalthür warf sie, das Gesinde[1] erweckend,
Die brennende Brandfackel, die Brüder zu rächen.

Attilas Burg geht in Feuer auf. Kriemhild aber, nachdem sie die Pflicht gegen ihre Brüder erfüllt, leistet nun auch dem Gatten die Pflicht und folgt ihm im Tode nach, indem sie selbst in die Flammen sich stürzt.

In solcher Gestalt ungefähr wurde die Nibelungendichtung durch zahllose Sänger über ganz Deutschland verbreitet und weit über Deutschland hinaus bis auf die skandinavische Halbinsel, von wo sie später mit den ausziehenden Geschlechtern des Adels[2] nach Island wanderte.

Ich sage : die Nibelungendichtung. Aber ich möchte nicht dahin mißverstanden werden, als ob ich ein einziges großes Gedicht meinte. Ein solches gab es auch jetzt nicht. Es gab nur einzelne Lieder, welche die einzelnen Teile der ganzen Dichtung oder Sage behandelten. Ja es gab über dieselben Teile der Sage verschiedene Gedichte, welche in Einzelheiten, vielleicht sogar in wesentlichern Punkten von einander abwichen. So sang man besondere Lieder von dem Drachenkampfe Siegfrieds, von Siegfrieds Flammenritt, von seiner Ankunft am burgundischen Hofe u. s. w[3].

Die Verfasser aller dieser Lieder sind unbekannt. Keiner jener alten Dichter hat jemals gesungen, um seinen Namen

1. Das Gesinde, les gens de la maison.
2. Mit den ausziehenden, etc., avec les familles nobles qui émigrèrent.
3. U. s. w., und so weiter, et cætera.

durch ein solches Werk auf die Nachwelt zu bringen. Und keines der Lieder wurde aufgeschrieben; nur durch mündliche Tradition erhielten sie sich. Darum veränderten sie sich mit den Personen, durch deren Mund sie gingen, und mit den Jahren ihrer Lebensdauer. Die Sänger, welche an den Höfen der Könige und der Großen die Lieder vortrugen, mochten Lücken ihres Gedächtnisses durch eigene Einfälle verdecken[1] oder ihr poetisches Gefühl mochte Änderungen fordern, die sie unbedenklich, fast ohne es zu wissen, vornahmen. Kurz, von einzelnen bestimmten Verfassern der alten Lieder könnte, wie bei unsern Volksliedern, auch wenn uns Sängernamen überliefert wären, kaum die Rede sein — so wenig werden ihre Werke im Laufe der Zeiten die ursprüngliche Gestalt bewahrt haben.

## II

Während nun die Nibelungenlieder aus ihrer fränkischen Heimat am Rheine in die Welt hinauszogen, waren in Deutschland die Metamorphosen der Dichtung noch immer nicht ganz zu Ende. Aber es würde mich zu weit führen, wollte ich das Schauspiel dieser Verwandlungen, welches wir nicht aus direkten Nachrichten, sondern nur durch den Scharfsinn gelehrter Kombination erst kennen lernten, seinem ganzen Verlaufe nach abschildern. Ich muß den Vorhang hier herabrollen lassen, und es folgt ein Zwischenakt von sieben Jahrhunderten.

In der zweiten Hälfte des zwölften Säkulums öffnet sich uns die Bühne von neuem. Die Dynastie der Hohenstaufen regiert über Deutschland. Eben wird eine traurige Botschaft den deutschen Stämmen zugetragen und von den Burgen des Adels bis hinab zur ärmsten Hütte mit Schrecken vernommen: Kaiser Friedrich den Rotbart hat auf seinem Zuge ins heilige Land ein neidischer Flußgott hinweggerafft[2]. In dieser Zeit (es ist

1. Mochten Lücken, .. verdecken, « pouvaient combler les lacunes de leur mémoire par des inventions personnelles ».
2. Cf. page 52, note 4.

das letzte Jahrzehnt des 12. Jahrhunderts) finden wir unsere Nibelungendichtung wieder.

Die Scene hat sich verändert. Wir sind vom Rheine wegversetzt an die Ufer der Donau, nach Österreich. Die babenbergischen Fürsten halten zu Wien glänzenden Hof. Ein reicher und mächtiger Adel haust auf seinen Burgen zerstreut über das Land. Und in diesen höchsten Ständen herrscht ein bemerkenswertes Interesse nicht bloß für die Pflege der Poesie, sondern der lebhafteste Drang, selbst Poesie zu machen.

Es war eine wichtige Zeit damals angebrochen für die Entwicklung des Gemütes der deutschen Nation. Die früheren Menschen bewegten sich in grellen Kontrasten. Ohne Übergang wurden sie von Entbehrung in Genuß, von Genuß in Entbehrung geworfen. Was zwischen beiden schwebt, Sehnsucht, Trauer und Wehmut, der lautlose Schmerz, der nur in Thränen redet, das kannten sie nicht. Die Blüte des feinsten Gefühles war noch unaufgeschlossen für sie. Erst damals wurden die zartesten Saiten der menschlichen Natur zum erstenmal gerührt, der höchste Gipfel des menschlichen Empfindungslebens erst damals erklommen. —

Die Gemütsvertiefung hatte mit der Religion begonnen; der reuige Sünder, der sich zerknirscht vor Gott hinwarf oder die Gottesmutter Maria unter bittern Selbstanklagen weinend um ihre Fürsprache anflehte, erfuhr zuerst an sich jene Erschütterungen des innern Wesens[1], welche durch keinen äußern Unfall, durch keinen erlittenen körperlichen Schmerz hervorgebracht waren, welche lediglich aus der Bewegung seiner Gedanken und deren Beziehung auf einen ganz idealen Vorstellungskreis entsprangen[2].

Das Kind der religiösen Innigkeit[3] ist die Liebesinnigkeit. So übermächtig wurden die neuen ungeahnten Empfindungen,

---

1. Erschütterungen des innern Wesens, ébranlements de l'âme.
2. Deren Beziehung..., et de leur rapport avec un groupe de conceptions tout à fait idéales.
3. Religiösen Innigkeit, la ferveur religieuse.

so blendend wirkte der Glanz dieser neuen Welt, die sich plötzlich aufschloß — wie die alten Legenden von heiligen Männern erzählen, denen im Traume ein Blick in des Paradieses Seligkeit gegönnt wurde, — daß es die Menschen drängte, wie durch einen Schrei sich körperlicher Schmerz Luft macht[1], von dem Drucke, der auf ihre Seele geübt wurde, sich zu befreien, indem sie ihr inneres Leben in Worte ausströmten.

Der wunderbar poetische Blumenwuchs, der in den adligen Kreisen von Österreich emporsproßte, umrankte auch die alten nibelungischen Steinsäulen noch einmal. In derselben aristokratischen Gesellschaft, in welcher jene Minnelieder entstanden, wurden auch neue Lieder von den Nibelungen gedichtet.

Wie sehr aber hatte sich ihr Inhalt geändert die lange Flucht der Jahre hindurch! Wie waren alle Elemente der Sage verblaßt und verkümmert, andere dagegen breiter ausgeführt, ja selbst neue hinzugekommen, ganz wichtige Motive fallen gelassen und durch weit verschiedene ersetzt!

Daß Brunhild Siegfrieds erste Frau war, ist bis auf eine letzte Spur vergessen. Das Wunderbarste in Brunhilds Erscheinung, der Flammenkranz, der ihre Burg umgiebt, und den Siegfried durchreiten muß, ist verschwunden. Sie wohnt im fernsten Norden auf Island. Durch drei siegreiche Kampfspiele: Speerwurf, Steinwurf, Weitsprung, wird sie errungen. Zwischen Siegfried und Gunther findet kein Gestaltenwechsel mehr statt, sondern in einen unsichtbar machenden Mantel gehüllt steht Siegfried dem Gunther in den Kampfspielen bei.

Die größte und einschneidendste Veränderung ist die, daß nicht Attila die Burgunder an seinen Hof lockt und sie aus Habsucht verdirbt, sondern daß Kriemhild es thut, als Rächerin ihres böslich ermordeten Siegfried. Und in dem zweiten Teile der Dichtung, der von dieser Rache handelt, tritt eine Menge Personen auf, welche die älteste Sage nicht kennt: Dietrich von Bern, der alte Hildebrand und ihre Volksgenossen, Rüdiger

1. Luft macht, s'exhale et s'allège.

von Bechlaren, der treueste Vasall, Volker von Alzei, der Sänger und Held, Iring und Irnfried und noch andere.

Fast um ebensoviele ist die Masse der Erschlagenen vermehrt. Nur Attila, der in dem ganzen Drama die Rolle eines müßigen Zuschauers spielt, dann Dietrich und Hildebrand ragen wie drei einsame Masten des untergegangenen Heldenschiffes über die Fläche der verschlingenden See empor.

Auch jetzt wieder, wie in jener ersten Zeit nach Attilas Tod, bemächtigte sich nicht ein einzelner bedeutender Geist dieses gewaltigen Stoffes, um ein einheitliches Gedicht daraus zu machen. Wieder griffen die verschiedenen Dichter — auch ihre Namen unbekannt, wie die der alten Nibelungensänger und die der gleichzeitigen Minnedichter — nur einzelne Teile dieses Stoffes zu poetischer Behandlung heraus. Wieder fanden einzelne Teile doppelte Bearbeitung, während andere ganz leer ausgingen.

Aber die Lieder wurden jetzt, in der vorgeschrittenern Zeit, durch die schriftliche Aufzeichnung fixiert. Und diesem Umstande verdanken wir es, daß ihrer zwanzig uns erhalten sind[1]. Doch hat man die Lücken zwischen ihnen ausgefüllt, durch mannigfache Einschaltungen sie einander zu nähern gesucht, dem verschiedenen Stile verschiedener Dichter ein modisches, gleichmäßig bedeckendes Mäntelchen umgehängt. Und was so zu stande kam[2] mit dem Scheine eines einheitlichen Gedichtes, ist unser *Nibelungenlied*. Nicht ein Lied also eigentlich, sondern eine Sammlung von zwanzig Liedern, welche das schärfere Auge philologisch geschulter Kritiker[3] in ihrem verschiedenen Charakter, mit ihrem verschiedenen Stile, in ihren verschie-

---

1. Daß ihrer zwanzig uns erhalten sind. C'est la théorie de Lachmann, dont Scherer développe ici quelques idées. Cette théorie a éte combattue par les frères Grimm, MM. Holtzmann et Bartsch, d'après lesquels le *Nibelungenlied* est une œuvre individuelle. Cf. H. Lichtenberger, *Le Poème et la Légende des Nibelungen*.

2. Was so zu stande kam, ce qui naquit ainsi.

3. Philologisch geschulter Kritiker, de critiques élevés à l'école de la philologie.

denen Ansichten über manche Punkte der Sage noch sehr wohl unter dem fremdartigen Schutt und Anwurfe[1] zu erkennen vermag.

Der Geist, den fast alle diese Lieder atmen, ist nicht der Geist der hohenstaufischen Periode, sondern es ist noch der Geist der Zeit, in welcher man zuerst von den Nibelungen sang[2].

Es war ein hartes, wildes und kriegerisches Geschlecht, jene Germanen der Völkerwanderung : knorrig[3] und fest wie ihre Eichen; rauh wie die Luft, die sie in sich sogen; düster wie der Himmel, zu dem sie emporblickten; ahnungsvoll im Gemüte[4], wie das Rauschen ihrer Wälder; träge im Frieden, wie die Meere und Sümpfe, die sich noch endlos dehnten durch ihre Länder : im Kriege aber unwiderstehlich wie die Stürme, die über ihre Heiden hinbrausten.

Das ungestüme Heldenfeuer dieser Nordlandsöhne lodert noch hell auf in dem Nibelungenliede. Die Muse, die es eingegeben hat, ist eine stürmische Walküre[5], die auf dunklem

1. Anwurfe, alluvion.

2. « Ne nous y trompons pas cependant : vers l'an 1200, l'époque primitive où la poésie épique d'un peuple est le reflet direct des sentiments qui l'animent, des passions qui l'agitent, est depuis longtemps passée. Le *Nibelungenlied* est une œuvre littéraire, et les jongleurs qui y ont mis la main ne se sentaient nullement la mission d'être l'écho de la conscience nationale du peuple allemand. Ils exploitent la légende héroïque comme d'autres exploitaient la poésie lyrique amoureuse, ou le pamphlet sur des faits contemporains. La poésie est leur métier, leur gagne-pain; ils ont des procédés, des formules qui leur permettent de construire un poème selon le goût du public sans grands frais d'imagination. » (H. Lichtenberger, *op. cit.*, p. 326.)

3. Knorrig, noueux.

4. Ahnungsvoll im Gemüte, l'âme remplie de pressentiments et de mystère.

5. Walküre. Les Valkyries sont, dans la mythologie germanique, des vierges guerrières qui conduisent dans le Walhalla, paradis d'Odin, les héros tombés sur le champ de bataille.

Schlachtrosse durch die Wolken jagt, gepanzert von Kopf bis zu Füßen, Kampf und Streit in ihrem Blicke, Zorn auf ihrer Braue.

Aber wenigstens nicht alle Dichter der Nibelungenlieder haben aus dem Methorne[1] dieser Muse sich Begeisterung getrunken. In dem Liede von Siegfrieds und Krimhildens erster Begegnung lispeln ganz andere Stimmen, Stimmen aus einer neuen, erst aufsteigenden Welt.

Eine und dieselbe Geistesmacht regt zum erstenmal die Flügel in diesen gefühlsinnigen Stellen eines Nibelungenliedes, wie in jenen lyrischen Poesien adliger Damen. Der Mensch, der sich selbst wert genug geworden ist, um seine tiefsten und verborgensten Empfindungen poetisch zu verklären[2], der wird bald auch so kühn sein, seine Gedanken, seine Gesinnungen, seinen Willen zu proklamieren, um sie, wenn es sein muß, einer Welt entgegenzuschleudern[3].

W. Scherer[4].

---

1. Methorne. Les Valkyries versaient l'hydromel aux dieux et aux héros du Walhalla.

2. Poetisch zu verklären, « pour donner l'auréole de la poésie à ».

3. Einer Welt entgegenschleudern, lancer comme un défi à la face du monde. Allusion à Luther.

4. Wilhelm Scherer, né le 26 avril 1841, à Schönborn, dans la Basse-Autriche, nommé en 1872 professeur de littérature allemande à Strasbourg, puis à Berlin (1877), mort le 6 août 1886, est l'auteur d'une excellente histoire de la littérature allemande (Berlin, Weidmann) et de plusieurs ouvrages très estimés sur la langue et la littérature allemandes : „Deutsche Studien", „Zur Geschichte der deutschen Sprache", „Poetik". Cf. sur W. Scherer une intéressante étude de M. Basch, « Wilhelm Scherer et la philologie allemande ».

## Nibelungenlied[1].

### Analyse du poème.

A Worms, dans le pays des Burgondes, régnait Gunther avec ses deux frères Gêrnôt et Gîselher. Il avait une sœur Kriemhilt, dont la merveilleuse beauté était célébrée dans tous les pays d'alentour. Un héros fameux, le brillant Sîfrit, de Santen, dans le Niderlant, vainqueur des Nibelungen et possesseur de leur trésor, se présente à Worms avec une suite imposante pour demander la main de Kriemhilt. Il est bien accueilli et se lie d'amitié avec Gunther, qu'il assiste dans une guerre contre les Saxons. Toutefois, c'est seulement au bout d'un an qu'il obtient la faveur d'une entrevue avec la sœur de Gunther. Celui-ci, qui a entendu vanter la beauté de la reine Brünhilt d'Islande, ne veut point d'autre femme. Mais Brünhilt n'acceptera pour époux que celui qui aura su la vaincre dans un combat singulier. Gunther triomphe, grâce au secours de Sîfrit, que sa *Tarnkappe* (manteau magique), a rendu invisible, et il épouse la vierge guerrière. Sîfrit obtient la main de Kriemhilt et retourne à Santen.

1. *Nibelungenlied.* Le mot « Nibelungen », qui se rattache à Nebel, brouillard, semble désigner à l'origine les esprits des ténèbres ou les démons infernaux. Mais au temps où le poème a été écrit, ce sens avait disparu et le terme n'avait plus une signification précise. Les poètes savaient seulement que les Nibelungen étaient possesseurs d'un immense trésor et ils appelèrent par confusion *Nibelungen* les héros qui, successivement furent détenteurs du Nibelungenhort.

Quant au poème, il n'en est plus fait mention avant Bodmer, qui en publia une partie en 1757; le Suisse Myller donna une édition complète en 1783.

Dix ans s'écoulent. Brünhilt, persuadée que Sîfrit est le vassal de Gunther, s'étonne de ne pas le voir plus souvent à Worms rendre hommage à son suzerain. Son époux, pour la satisfaire, invite son beau-frère et sa sœur. Mais bientôt une querelle éclate entre les deux reines à propos d'une question de préséance. Brünhilt apprend avec stupeur et indignation de la bouche de sa belle-sœur qu'elle a été vaincue non pas par Gunther, mais par Sîfrit. Elle brûle de venger son honneur. Après quelque hésitation, Gunther se prête à ses desseins. Le féroce Hagen, un vassal du roi des Burgondes, se fait indiquer par Kriemhilt le seul endroit où Sîfrit est vulnérable, et assassine traîtreusement, pendant une chasse, le héros sans défiance. Le cadavre du roi de Niderlant est placé la nuit devant la chambre de Kriemhilt, dont la douleur est terrible. Pour lui ravir tout moyen de vengeance, Hagen jette dans le Rhin le trésor des Nibelungen.

La seconde partie du *Nibelungenlied* raconte la vengeance (Blutrache) de Kriemhilt. Après un veuvage de treize années, elle se décide à épouser Etzel, le roi des Huns, qui a perdu sa femme Helche. Son unique pensée est de venger Sîfrit. Treize ans s'écoulent encore. A l'instigation de Kriemhilt, Etzel invite à sa cour les rois burgondes et leur suite. Malgré de sinistres présages, Gunther et ses guerriers se rendent à Etzelnburg. Ils sont bien accueillis, en chemin, par le margrave Rüdeger de Bechlarn, vassal du roi des Huns. Ce héros est un des plus beaux caractères du poème. Gîselher est fiancé à Dietelinde, la fille de Rüdeger. A peine les Burgondes sont-ils arrivés à Etzelnburg que la lutte s'engage. Kriemhilt, provoquée par l'orgueilleux Hagen, fait massacrer ses hôtes. Elle-même coupe la tête à son propre frère, à Gunther, et tue Hagen. Mais elle tombe, frappée par Hildebrand, vassal de Dietrich de Bern, pour n'avoir pas respecté la parole donnée à Gunther et à Hagen de leur laisser la vie sauve. Seuls, Etzel, Dietrich et Hildebrand survivent au carnage

et ils pleurent la mort de tant de vaillants guerriers.

Le poème est divisé en trente-neuf chants ou aventures (*âventiure*). Chaque aventure se compose d'un nombre variable de strophes rimées de quatre vers (Zeilen). Une césure fixe divise chaque vers en deux parties, dont la première a quatre syllabes accentuées (Hebungen) et la seconde trois. Dans le quatrième vers, le nombre des Hebungen est le même dans les deux hémistiches. Ce vers est donc plus long que les précédents. Le nombre de syllabes non accentuées (Senkungen) n'est pas limité. Le premier hémistiche est terminé par une syllabe non accentuée.

Le vers des *Nibelungen* a été plusieurs fois employé par les poètes du XIX^e siècle, notamment par Uhland, Chamisso, Hamerling, sans parler des traducteurs du *Nibelungenlied*[1].

---

1. Henri Heine a écrit sur le *Nibelungenlied* une des pages les plus brillantes de son « *Ecole romantique* » :

Un Français ne peut guère s'en faire une idée et encore moins de la langue dans laquelle il est écrit. C'est une langue de pierre, et les vers sont pour ainsi dire des moellons rimés. Çà et là des fissures s'échappent des fleurs purpurines semblables à des gouttes de sang, ou bien le lierre souple en tombe comme de vertes larmes. Des passions gigantesques qui s'agitent dans ce poème, vous pouvez encore bien moins vous faire une idée, petites bonnes gens que vous êtes. Imaginez-vous une claire nuit d'été, les étoiles pâles comme l'argent, mais grosses comme des soleils se détachent sur le ciel bleu ; toutes les cathédrales gothiques de l'Europe se sont donné rendez-vous dans une plaine immense. Tranquillement s'avancent le Munster de Strasbourg, le Campanile de Florence, la cathédrale de Rouen, et les voilà qui se mettent à faire bien gentiment la cour à la belle Notre-Dame de Paris. Il est vrai que leur démarche est un peu lourde, que plusieurs s'y prennent d'une façon assez gauche et que leurs courbettes amoureuses prêtent parfois à rire. Mais on aurait bientôt fini de rire quand on les verrait entrer en fureur, s'entr'égorger, quand on verrait Notre-Dame de Paris lever désespérément ses deux bras de pierre vers le ciel, saisir soudain un glaive, en frapper la plus grande de toutes les cathédrales, et lui séparer la tête du tronc.

Mais non, même après cela, il vous est impossible de vous faire une idée des principaux personnages du *Nibelungenlied*. Aucune tour n'est si altière, aucune pierre n'est si dure que le féroce Hagen et la vindicative Kriemhilt. »

## Bibliographie.

Editions de Fr. Zarncke (Leipzig, 1887), de Bartsch (1880).

Traductions en allemand moderne de Simrock, de Bartsch, de Legerlotz.

Hermann Fischer. — *Die Forschungen über das « Nibelungenlied » seit Karl Lachmann.* Leipzig, 1874.

Hartung. — *Die deutschen Altertümer des « Nibelungenliedes » und der « Kudrun ».* Köthen, 1894.

Henri Lichtenberger. — *Le Poème et la Légende des Nibelungen.* Paris; Hachette, 1891. Etude claire et pénétrante. (On trouvera dans le même ouvrage une abondante bibliographie.)

---

## Das Nibelungenlied.

---

### Fünftes Abenteuer.

Wie Siegfried Kriemhilden zuerst ersah[1].

281.

Nun kam die Minnigliche[2] — gleich wie das Morgenrot
Aus trüben Wolken leuchtet! Valet gab[3] da der Not,

---

1. Cf. le texte original :

281. Nu gie diu minneclîche alsô der morgenrôt
tuot ûz den trueben wolken. dâ sciet von maneger nôt
der si dâ truog in herzen und lange het getân :
er sach die minneclîchen nu vil hêrlîchen stân.

282. Ja lichte ir von ir waete vil manec edel stein :
ir rôsenrôtiu varwe vil minneclîchen scein.
ob iemen wünscen solde, der kunde niht gejehen
daz er ze dirre werelde hete iht scoeners gesehen.

283. Sam der liehte mâne vor den sternen stât,
des scîn sô lûterlîche ab den wolken gât,
dem stuont si nu gelîche vor maneger frouwen guot.
des wart dâ wol gehoehet den zieren heleden der muot.

284. Die rîchen kameraere sah man vor in gân.
die hôhgemuoten degene diene wolden daz niht lân,
sine drungen dâ si sâhen die minneclîchen meit.
Sîvride dem herren wart beide lieb unde leit.

2. Die Minnigliche, la belle, la charmante.

3. Valet gab ; du latin *valete*, portez-vous bien, adieu. Valet geben, dire adieu, prendre congé de.

Wer sie gehegt im Herzen, sei's auch schon lang geschehn :
Er sah die Liebenswerte holdselig nun vor Augen stehn !

282.

Ihr blitzte vom Gewande gar mancher Edelstein,
Kein Rosenpaar konnt' schöner als ihre Wangen sein;
Selbst wenn es Jemand wünschte — er konnte nicht gestehen,
Daß er auf dieser Erde je hätte Schöneres gesehen.

283.

Gleich wie der Mond so lichte[1] vor all den Sternen steht[2],
Des Schein so hell und lauter hervor aus Wolken geht :
So stand in milder Schöne[3] sie vor den Frauen gut!
Da war gar stolz erhöhet der zieren Recken edler Mut[4].

284.

Die reichsten Kämmerlinge sah man vor ihnen gehn,
Doch blieben rings die Degen, die stolzen, nicht mehr stehn,
Sie drängten sich zu sehen die wonnesame Maid.
Das war dem Herren Siegfried beides : lieb und wieder leid[5].

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

292.

Als sie den Hochgemuten[6] nun vor sich stehen sah,
Wie glühte ihre Wange! — Die schöne Maid sprach da :
"Willkommen seid, Herr Siegfried, ein edler Ritter gut!"
Wie ward entflammt vom Gruße ihm da des Herzens stille Glut.

---

1. Lichte, adverbe de licht (en moyen haut-allemand).
2. Vor... steht, l'emporte sur.
3. Schöne, poétique, pour Schönheit.
4. Mut, dans le sens général de « courage » au XVII[e] siècle (cœur, esprit).
5. Lieb und wieder leid. Trait d'analyse subtile, mais vraie. Sifrit éprouve à la fois un sentiment d'orgueil et de jalousie, de joie et d'inquiétude.
6. Hochgemuten, le (guerrier) magnanime.

293.

Er neigte sich mit Fleiße. Sie rührte seine Hand,
Sie gingen, — und die Liebe wob leis ihr Zauberband.
Mit liebem Blick der Augen sahn sie einander an,
Der Held und auch die Jungfrau : doch ward das heimlich nur
[gethan.

294.

Ob freundlich da gedrücket ward ihre weiße Hand
Von herzenstrauter Minne, — das ist mir nicht bekannt,
Doch kann ich auch nicht glauben, daß sie es nicht gethan :
Sie hat ihm holden Willen vielleicht ganz heimlich kund gethan [1].

. . . . . . . . . . . . . . . . .

## Sechzehntes Abenteuer.

### Wie Siegfried ermordet ward [2].

987.

Da wichen Siegfrieds Kräfte; er konnte nicht mehr stehn,
Es mußte ihm die Stärke des Leibes ganz vergehn,

---

1. Kund thun, témoigner.
2. Cf. quelques strophes du texte :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

988. Dô viel in die bluomen der Kriemhilde man :
daz pluot von sîner wunden sach man vaste gân.
dô begonde er schelten (des twanc in grôziu nôt)
die ûf in geràten héten den ungetriuwen tôt.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

996. Dô sprach vil jaemerlîche der verchwunde man :
« welt ir, künic edele, triuwen iht begân
in der werlt an iemen, lât iu bevolhen sîn
ûf iuwér genâde die lieben triutinne mîn.

997. Und lât si des geniezen daz si iuwer swester sî.
durch aller fürsten tugende wont ir mit triuwen bî.
mir müezen warten lange mîn vater und mîne man.
ez enwart nie vrouwen leider an liebem vriundé getân.

998. Die bluomen allenthalben von bluote wâren naz.
dô rang er mit dem tôde : unlange tet er daz,
want des tôdes wâfen ie ze sêre sneit.
dô mohte reden niht mêre der recke küen' unt gemeit.

Nun er des Todes Zeichen in bleicher Farbe trug[1]!
Beweinet ward er balde[2] von schöner Frauen Aug' genug[3].

988.

Da sank er in die Blumen[4], Kriemhildens starker Mann.
Das Blut aus seiner Wunde vor ihren Augen rann,
Und er begann zu schelten — des zwang ihn große Not[5] —
Die[6] ungetreuer Weise geraten[7] seinen frühen Tod.

989.

Es sprach der Todeswunde[8]: „Ihr bösen, feigen Zagen,
Was hilft mir nun mein Dienen[9], da ihr mich habt erschlagen?
Ich half euch immer treulich; seht meinen Lohn nun an!
Ihr habet euern Freunden gar bösen Dienst jetzund[10] gethan!

990.

Denn hierdurch ist bescholten[11], was ihrer wird geborn[12]
In allen spätern Zeiten! Ihr habet euern Zorn

---

1. Cf. la *Chanson de Roland*, v. 2297 :

Ço sent Rollanz que la mort si l'arguet,
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
De sun visage la culur ad perdue.

2. Balde, sens primitif : rapidement, vivement. Remarquez l'e final, marque de l'adverbe en moyen haut-allemand.
3. Genug = viel.
4. In die Blumen, image touchante qu'on retrouve dans notre *Chanson de Roland*.
5. Le poète a soin d'excuser son héros.
6. Die, ceux qui.
7. Geraten; suppléez hatten.
8. Todeswunde, blessé à mort.
9. Mein Dienen, mes services. On se rappelle que Sîfrit avait assisté les Burgondes dans une guerre contre les Saxons.
10. Jetzund, archaïque, pour jetzt.
11. Bescholten, déshonoré.
12. Was ihrer wird geborn, tous leurs descendants.

Gerochen allzubitter[1] an diesem Leibe mein[2]!
Drum sollt mit Schmach geschieden ihr stets von guten Recken
[sein!„

991.

Nun liefen alle Leute, wo er erschlagen lag,
Es war für ihrer viele[3] ein freudeloser Tag;
Die irgend Treue hegten, die haben ihn beklagt,
Das hat um alle Leute verdient der Recke unverzagt[4]!

992.

Der König von Burgunden[5] klagt' auch um seinen Tod,
Da sprach der Todeswunde: „Das ist ganz ohne Not[6],
Daß der[7] nach Schaden weinet, der ihn zuvor ersann:
Nur Schelten er verdienet; er hätte es besser nicht gethan!"

993.

Da sprach der grimme[8] Hagen: „Ich weiß nicht was Ihr klagt;
All unsrer Angst und Sorge ist nun ein End' gemacht!
Wir finden nur noch wenig, die uns noch fechten an[9]:
Wohl mir, daß seiner Herrschaft zu Rate ich jetzo[10] gethan[11]!"

---

1. Allzubitter, superlatif énergique : bien trop cruellement.
2. Leibe mein. L'adjectif possessif est fréquemment placé après le substantif dans le moyen haut-allemand. Au reste, c'est ici non pas un adjectif, mais le génitif du pronom ich.
3. Für ihrer viele, pour beaucoup d'entre eux.
4. Unverzagt, sans peur, intrépide.
5. Gunther, complice de Hagen.
6. Ohne Not, superflu.
7. Daß der, « que celui-là pleure... qui ».
8. Grimme, épithète donnée ordinairement à Hagen.
9. Fechten an, qui s'en prnedront à nous.
10. Jetzo = jetzt.
11. Daß seiner Herrschaft... gethan..., « que j'aie mis fin à sa puissance. « Hagen a toujours été jaloux, lui, le serviteur dévoué et précieux, mais obscur, des rois, de ce prince jeune, brillant et couvert de gloire.

994.

„Ihr mögt Euch leicht jetzt rühmen" beschied Herr Siegfried ihn[1].
Hätt' ich an Euch erkundet[2] solch' mörderischen Sinn,
So hätt' ich unverletzet erhalten meinen Leib;
Jetzt schmerzt mich nichts so bitter als Frau Kriemhild mein
[teures Weib!

995.

Nun mag sich Gott erbarmen, daß ich den Sohn gewann[3],
Dem man für alle Zeiten[4] den Vorwurf machen kann,
Daß seine Blutsverwandten mit Mord Jemand erschlagen!
Wenn ich es könnt' vollenden[5], — das müßte billig[6] ich beklagen!

996.

Es sprach voll Jammers weiter der todeswunde Mann:
„Wollt Ihr, o edler König[7], noch Treue wenden an
Und Jemand Güt' erweisen, — laßt Euch befohlen sein
Zu allen Zeiten gnädig die traute Herzgeliebte mein.

997.

„Laßt sie das inne werden[8], daß Ihr Geschwister seid!
Bei aller Fürstentugend, beschützt sie jeder Zeit!
Mein[9] müssen lang nun warten mein Vater und mein Bann:
Noch nie ward Frauen[10] übler an liebem Freunde je gethan!"

---

1. Beschied ihn, lui répliqua.
2. Erkundet, pressenti.
3. Daß ich den Sohn gewann, « de ce que j'ai eu un fils. »
4. Für alle Zeiten, « dans tous les temps à venir. »
5. Wenn ich es könnt' vollenden, « si j'en avais la force. »
6. Billig, à bon droit, à juste titre.
7. C'est à Gunther que le moribond adresse cette touchante prière.
8. Laßt sie das inne werden, « témoignez-lui que. »
9. Mein, génitif de ich.
10. Frauen, ancienne déclinaison des substantifs féminins. Frauen est ici au datif singulier.

908.

Die Blumen allenthalben vom Blute waren naß;
Nun rang er mit dem Tode, — nicht lange that er das,
Dieweil des Todes Waffe verletzt ihn allzusehr :
Es mußte bald ersterben der kühne Recke stolz und hehr[1].

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

(Traduction de Herm. Junghans. —
Librairie Reclam. Leipzig.)

---

## Gudrun.

Les légendes qui forment le fond du poème de Gudrun (Kudrun en haut-allemand) sont communes à toutes les tribus germaniques qui ont habité les côtes de la mer du Nord. Sous sa forme actuelle, le poème semble avoir été composé quelques années après le *Nibelungenlied*, vers 1210, — en Autriche ou dans le Tyrol.

Le seul manuscrit qui nous en ait été conservé est celui que l'empereur Maximilien Ier „Der letzte Ritter", fit copier au commencement du xvie siècle, dans le recueil intitulé *Ambraser*[2] *Heldenbuch*. Il est actuellement à Vienne. Le poème fut publié pour la première fois en 1820 par von der Hagen.

Le poème de Gudrun, qui se divise en trois parties (trente-deux aventures), de valeur très inégale, fait défiler devant nous trois générations successives.

Dans la première partie, Hagen, le fils de Sigebant, roi d'Irlande, est ravi par un griffon qui le porte dans une île lointaine. Trois jeunes princesses, qu'un même sort y a

---

1. On comparera avec profit la mort de Sîfrit à quelques passages semblables dans Homère et dans Virgile; on verra que le poète anonyme du *Nibelungenlied* n'est pas resté inférieur à ses immortels devanciers, dont les œuvres lui étaient certainement inconnues.

2. *Ambraser Heldenbuch*, du nom du château d'Ambras dans le Tyrol.

conduites, recueillent l'enfant et se chargent de son éducation. Un jour, Hagen trouve dans un vaisseau échoué, à la côte, une cuirasse et des armes. Il s'en sert pour tuer les griffons et réussit à retourner en Irlande, avec ses compagnes d'infortune. Il épouse l'une d'elles, la belle Hilde.

La seconde partie du poème nous apprend que de ce mariage est née une fille appelée Hilde, comme sa mère. Sa beauté séduit une foule de prétendants. Ils sont éconduits et Hagen va même jusqu'à faire pendre leurs messagers. Il prétend n'accorder la main de sa fille qu'à un héros aussi puissant que lui.

Le roi du Hegelingenland, Hetel, a recours à un subterfuge pour conquérir la belle princesse. Trois de ses preux, Frute, Wate et le ménestrel Hôrand, arrivent dans le royaume de Hagen avec un vaisseau rempli d'objets précieux et sept cents hommes armés. Ils se font passer pour des marchands exilés par Hetel. La ruse obtient un plein succès. La jeune Hilde est séduite par le chant de Hôrand et se laisse enlever. Hagen, après de vains efforts pour arracher sa fille aux ravisseurs, cède à ses prières et se réconcilie avec Hetel.

La troisième partie est de beaucoup la plus importante et celle qui offre le plus d'intérêt.

Hilde donne à Hetel deux enfants, un fils Ortwin et une fille Gudrun. Celle-ci est vainement recherchée par plusieurs prétendants, au nombre desquels se trouve Hartmut d'Ormanie [1]. Elle est enfin fiancée à Herwig qui a su se faire aimer d'elle et qui a triomphé, les armes à la main, de l'orgueilleux refus du roi Hetel.

Sîfrit, un des prétendants évincés, s'engage dans une guerre malheureuse contre Herwig, secouru par Hetel. Hartmut, autre prétendant, profite de l'éloignement de Hetel et de Herwig pour envahir le Hegelingenland et ravir Gudrun. Mais celle-ci reste fidèle à Herwig, et malgré les mauvais traitements que lui inflige Gerlind, la mère de Hartmut, elle se refuse à devenir la femme de son ravisseur. Treize ans s'écoulent. Un jour d'hiver, Gudrun vêtue de haillons et grelottante, lavait, au bord de la mer,

1. Ormanie = Normandie.

en compagnie de la fidèle Hildburg, le linge de la méchante Gerlind. Elle aperçoit deux étrangers, dans lesquels elle reconnaît bientôt son frère Ortwin et son fiancé Herwig. Les deux rois décident de délivrer Gudrun les armes à la main. Dans la lutte qui se livre alors, le vieux roi Louis, père de Hartmut, et la diabolique Gerlind tombent sous les coups des assaillants. Une réconciliation générale termine le combat. Herwig épouse Gudrun, Hartmut la fidèle Hildburg et Ortwin la sœur de Hartmut, Ortrun, qui avait toujours témoigné une sincère amitié à la malheureuse Gudrun.

La strophe de *Gudrun* diffère peu de celle du *Nibelungenlied*. Les rimes des deux derniers vers sont féminines. Le second hémistiche du quatrième vers compte cinq syllabes accentuées au lieu de quatre.

## BIBLIOGRAPHIE

Editions Bartsch (1865), Symons (Halle 1883).

Fécamp. *Le poème de Gudrun*, ses origines, sa formation et son histoire (avec une bibliographie complète). Paris, 1894.

Traductions en allemand moderne de Simrock, A. v. Keller, etc.

---

## Gudrun.

### Caractère du poème de Gudrun.

Mit Recht sind Nibelungen und Kudrun in einem ähnlichen Verhältnis aufgefaßt worden wie Ilias und Odyssee. Der großartige Hintergrund macht jene wie die Nibelungen gewaltiger und erschütternder; die Schicksale von ganzen Völkern werden mit dem Schwerte entschieden, ein Herrscherhaus, dem edle Helden angehören, geht vor unsern Augen dem Untergange entgegen. Aber auch die Sieger erfreuen sich des Glückes nicht; das Schicksal ist auch über sie hereingebrochen. Das Ganze atmet den Geist einer Tragödie, und mehr noch als in

dem griechischen tritt in dem deutschen Epos dieser zum Tragischen sich gipfelnde Charakter hervor[1]. Alles gewinnt dramatisches Leben: mit fieberhafter Spannung wird der Hörer durch alle Stufen des sicherschreitenden Verderbens geführt. „Nach Freude Leid", ist der ernste Klang, der durch das ganze Nibelungenlied hindurchgeht, der auch durch die heitern sonnigen Scenen klingt und den Schatten künftigen Verhängnisses auf sie wirft.

Weicher und versöhnender schließt, wie die Odyssee, das deutsche Lied von Kudrun ab[2]. Zwar vernichtet das erbarmungslose Schicksal durch Tod und Raub das Glück derer, für die der Dichter unsere Teilnahme geweckt hat; zwar werden wir in die größte Tiefe des Elends, des Leides, der Knechtschaft geführt, sehen ein edles Wesen[3] das Schimpflichste[4] dulden; aber aus der Tiefe richtet die Hoffnung empor, für den erlittenen Jammer entschädigt ein beglückendes Ende, aus Leid erwächst Freude, und nur leise klingt am Schlusse, als Mutter und Tochter scheiden, der Schmerz der erstern über ihre Verlassenheit durch, da ihr der Gemahl gefallen, die einzige Tochter nun dem geliebten Manne in die neue Heimat folgt. Und der Dichter weiß uns innerlich gewiß zu machen, daß, wenn wir auch den Ausgang nicht wüßten, wir mit Bestimmtheit ahnen würden, es müsse ein versöhnender beglückender sein, damit die poetische Gerechtigkeit erfüllt werde.

Auf das feinste und sorgfältigste sind alle Charaktere ausgearbeitet, alle in konsequenter Behandlung vom Anfang bis zum Ende durchgeführt. Nie begegnet es dem Dichter, daß er sie aus der Rolle fallen[5], sie anders denken und reden läßt als es jedem von ihnen nach seiner eigensten Anlage[6] zukommt. Die schönsten Züge der germanischen Natur, furchtlose Tapfer-

1. Dieser zum Tragischen... hervor, « se marque ce caractère qui s'élève jusqu'au tragique. »
2. Ab. Rattachez à schließt.
3. Ein edles Wesen, Gudrun.
4. Das Schimpflichste, les pires outrages.
5. Aus der Rolle fallen, sortir de leur rôle.
6. Anlage, tempérament, nature.

keit, unerschütterliche Treue, unbeugsames Rechtsgefühl werden vor uns entfaltet. Der Adel einer weiblichen Seele, die, erfüllt von reiner Liebe, dem Geliebten Treue hält in der Not und Drangsal einer harten Gefangenschaft, welche ein kleines Nachgeben[1] ihr in Glanz und Pracht verwandeln könnte, tritt uns vielleicht in keiner Dichtung des deutschen Mittelalters so schön wie in Kudruns Gestalt entgegen.

Karl Bartsch[2].

## VI

## Wie süß Horand sang[3].

379.

Als die Nacht ein Ende nahm und es begann zu tagen[4]
Horand hub an[5] zu singen, daß ringsum in den Hagen

1. Ein kleines Nachgeben, une légère concession.
2. Karl-Friedrich Bartsch, né le 25 février 1832 à Sprottau, mort le 19 février 1888 à Heidelberg, est un des philologues les plus distingués de l'Allemagne. Il s'est principalement occupé des poèmes épiques du moyen âge; et a publié d'excellentes éditions du *Nibelungenlied*, de *Gudrun*, de *Parcival*, etc... La page qu'on vient de lire est empruntée à l'introduction de l'édition de *Gudrun*. (Leipzig-Brockhaus).
3. Cf. quelques strophes du texte.

379. Dô sich diu naht verendet' und ez begunde tagen,
Hôrant begunde singen, daz dâ bî in den hagen
geswigen alle vogele von sînem süezen sange.
die liute, die dâ sliefen, die enlâ gén dô niwet lange.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

389. Diu tier in dem walde ir weide liezen stên.
die würme, die dâ solden in dem grase gên,
die vische, die dâ solden in dem wâge vliezen,
die liezen ir geverte. jâ kunde er sîner fuoge wol geniezen.

390. Swaz er da dœnen mohte, daz duhte niemen lanc.
sîn unmârt' in kœren dâ von der phaffe sanc.
die glocken niht enklungen sô wol alsam ê.
allez daz in hôrte, dem was nach Hôrande wê.

4. Tagen, faire jour.
5. Hub an de anheben, commencer à.

Alle Vögel schwiegen vor seinem süßen Sange.
Die Leute, die da schliefen, lagen in den Betten nicht mehr lange.

380.

Die Stimme klang ihm voller und voller immerfort;
Herr Hagen hört' es selber bei seinem Weibe dort :
Aus der Kemenate[1] mußten sie an die Zinne[2].
Der Gast war wohl beraten[3]; die junge Königin ward des
[Sanges inne[4].

381.

Des wilden Hagen Tochter und ihre Mägdelein[5]
Saßen da und lauschten, wie selbst die Vögelein
Auf des Königs Hofe vergaßen ihr Getöne[6];
Wohl hörten auch die Helden, wie der von Dänenlanden[7] sang
[so schöne.

389.

Die Tier' im Walde ließen ihre Weide stehn;
Die Würme, die da sollten in dem Grase gehn,
Die Fische, die da sollten in dem Wasser fließen,
Die ließen ihre Fährte; wohl durft' ihn seiner Künste nicht
[verdrießen[8].

---

1. Kemenate, proprement une chambre pourvue d'une cheminée, du bas-latin *caminata*, d'où l'italien *camminata*, salle, et le français cheminée. Kemenate désigne souvent aussi l'appartement des femmes, le gynécée (das Frauengemach).
2. Suppléez gehen.
3. Wohl beraten, bien inspiré.
4. Inne werden, entendre.
5. Ihre Mägdelein, ses suivantes.
6 Ihr Getöne, collectif de Ton, = ihre Lieder.
7. Der von Dänenlanden, le héros de Danemark.
8. Wohl durft' ihn seiner Künste nicht verdrießen, « il n'eut pas à se repentir de son art. »

390.

Was er da singen mochte, das deuchte Niemand lang.
Vergessen in den Chören war der Pfaffen[1] Sang;
Auch die Glocken klangen nicht mehr so wohl als eh':
Allen die ihn hörten, war nach Horanden weh[2].

391.

Da ließ ihn zu sich bringen das schöne Mägdelein:
Ohn' ihres Vaters Wissen, gar heimlich sollt' es sein;
Auch hätte sie's der Mutter, Frau Hilden, gern verhohlen,
Daß der Held so heimlich sich in ihr Kämmerlein gestohlen.

395.

Sie hieß den Helden sitzen: „Nun hebt noch einmal an",
Sprach das edle Mägdelein: „was Eure Stimme kann,
Das lüstet mich zu hören: Eures Mundes Töne
Sind mir eine Kurzweil[3] über alle Freud' und alle Schöne.

397.

Da begann er eine Weise[4], die war von Amile,
Kein Ohr hat sie vernommen, noch lernt' ein Mund sie je
Die hat er singen hören auf den wilden Fluten.
Mit dieser Weise diente Horand am Hof der schönen Maid der [guten.

398.

Als er die süße Weise zu Ende nun ihr sang,
Da sprach das schöne Mägdlein: „Freund, nun habe Dank."
Sie gab ihm von dem Finger[5], nie sah man Gold so gutes.
Sie sprach: „ich lohn' Euch gerne: dazu bin ich gar williges [Mutes.

---

1. Pfaffen. Le mot n'a pas ici un sens défavorable.
2. War nach Horanden weh = sehnten sich nach Horanden.
3. Kurzweil, le contraire de Langweile, ennui.
4. Weise, une mélodie.
5. Von dem Finger. Sous-entendu einen Ring.

400.

Was ihm die Frau geboten, das wollt' er alles nicht,
Außer einem Gürtel : „Ob Einer tadelnd spricht,
Daß ich zu viel genommen, schön Mägdlein, der bedenke,
Ich bring' ihn meinem Herren; der empfängt ihn gerne zum
[Geschenke."

401.

Sie sprach. „Wer ist dein Herre[1]? und wie ist er genannt?
Trägt er auch die Krone und hat sein eigen Land[2]?
Ich bin ihm dir zu Liebe hold, ich will's gestehen."
Da sprach der kühne Däne: „Reichern König hab' ich nie gesehen."

404.

Er sprach zu der Frauen : „So entbietet er dir das,
Sein Herz trage Minne zu dir ohne allen Haß[3].
Nun laß auch ihn genießen, Herrin, deiner Güte :
Er hat um dich alleine von allen Frauen gewendet sein Gemüte."

405.

Sie sprach : „Gott mög' ihn lohnen, daß ich sein Herz gewann.
Wär' er mir ebenbürtig[4], ich nähm' ihn gern zum Mann,
Wenn du mir singen wolltest den Abend und den Morgen."
Er sprach : „Ich thu' es gerne, darüber seid nur, Herrin, außer
[Sorgen."

---

1. Herre, ancienne forme de Herr. On disait de même Fürste, Hirte, etc.
2. Sein eigen Land? Est-il suzerain?
3. Ohne allen Haß, « cheville » très fréquente chez les poètes du moyen-âge.
4. Ebenbürtig, égal par la naissance.

# XXV

## Wie Ortwein und Herwig zu Gudrun und Hildburg kamen[1].

1207.

Nach langem Harr'n und Warten, da sah'n sie auf dem Meer
Zwei in einer Barke und anders Niemand mehr.
Da sprach Frau Hildeburg zu Gudrun, der reichen[2]:
„Dort seh' ich zwei schwimmen[3]: deinen Boten scheinen sie zu [gleichen.„

1208.

Da sprach die Jammersreiche: „O weh, ich arme Maid;
Jammer schafft mir Alles, die Freude, wie das Leid.
Sind es Hildens Boten, sollen die mich finden
Waschen auf dem Griese[4], die Schande könnt' ich nimmer über= [winden

1209.

Ich arme Götterverlaßne, ich weiß nicht, was ich thu'[5]:
Traut' Gespiel, Hildeburg, gib deinen Rat dazu.
Soll ich von hinnen weichen, oder mich hier finden
Lassen in der Schande? Lieber hieß ich immer Ingesinden[6].

---

1. Ortwein ou Ortwin est le frère de Gudrun, Herwig est son fiancé et Hildburg est une des princesses qui furent enlevées par des griffons et qui ont suivi Hagen en Irlande.
2. Reichen. Sens primitif: puissant.
3. Schwimm n, signifie souvent en poésie auf dem Wasser fahren. Cf. *Guillaume Tell*, Acte I, sc. 1.

„Gott helf' dir, braver Schwimmer!"

4. Auf dem Griese, sur la grève.
5. Was ich thu' = was ich thun soll.
6. Ingesinden, moyen haut-allemand = suivante, servante.

1210.

Da sprach Frau Hildeburg: „Ihr seht wohl wie es steht:
In so hohen Dingen fragt nicht was Hildburg rät.
Ich leiste mit Euch gerne Alles, was Ihr thut:
Ich will bei Euch verbleiben, es ergeh' Euch übel oder gut[1]."

1211.

Da wandten sie sich beide und gingen eilends fort;
Doch waren schon so nahe die Männer jenem Ort,
Daß sie die Wäscherinnen sahen an dem Strande:
Da wurden sie wohl inne[2], daß sie wollten flieh'n von den [Gewanden.

1212.

Sie sprangen aus der Barke und riefen ihnen nach:
„Ihr schönen Wäscherinnen, warum ist Euch so jach[3]?
Wir sind fremde Leute, das mögt Ihr an uns spüren:
Scheidet Ihr von hinnen, die reichen Kleider werdet Ihr verlieren."

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

1217[4].

Es war in den Tagen, da der Winter Abschied nimmt,
Und der Vogel mit Zagen die Kehle wieder stimmt,

1. Es ergeh' euch... « quoi qu'il vous arrive, bonheur ou malheur. »

2. Wurden sie wohl inne, ils virent bien.

3. Warum ist euch so jach. Le moyen haut-allemand gâch ou gæhe signifie rapide, soudain, emporté, pressé. Cf. le français gai. — « Pourquoi vous hâtez-vous ainsi ? »

4. Cf. le texte :

1217. Ez was in den zîten, der winter sich zerlie,
und daz in widerstrîte die vogele wolden hie
singen ab ir wîse nâch des merzen stunden.
in snêwe und ouch in ise wurden die vil armen weisen [funden.

1218. Mit strûbendem hâre sâhen sie sie gân.
swie in diu houbet wâren beiden wol getân,
ir vahs was in zerfüeret von merzischen winden.
ez regente oder ez snîte, dicke wê was den vil edelen [kinden.

Daß er singe seine Weise, wenn der März entschwunden.
In Schnee und in Eise wurden die armen Waisen[1] gefunden.

1218.

Mit gesträubten Haaren kamen sie heran.
Wie[2] ihnen beiden waren die Häupter wohlgethan,
Doch sah man ihre Locken zerzaust vom Morgenwinde;
Ob es regnete oder schneite, weh war dem armen Ingesinde[3].

1219.

Das Meer allenthalben noch mit dem Eise floß[4],
Das sich zerlassen[5] wollte; ihre Sorge, die war groß.
Durch die Hemden[6] schienen weiß wie der Schnee
Die minniglichen[7] Glieder; ihnen schuf die Scham vor Fremden
[weh.

1220.

Herwig der Edle ihnen guten Morgen bot :
Wohl wär' den Heimatlosen ein guter Morgen not[8].

---

1. Die armen Waisen, Gudrun et Hildburg.
2. Wie = obgleich.
3. Ingesinde, voir plus haut le sens de ce mot qui a disparu de la langue. Ici le terme a une signification collective. La même racine se retrouve dans Gesindel et Gesinde. Ce dernier mot qui signifie domestiques, gens de service, n'est plus guère usité. (Cf. cependant encore Gœthe : ein Herr mit zwei Gesinden, er wird nicht wohl gepflegt). Gesinde (de senden, envoyer) désigne à l'origine les compagnons de voyage, l'escorte, la suite, les équipages et ceux qui s'en occupent). Le diminutif Gesindel est pris en mauvaise part depuis le xviii^e siècle.
4. Mit dem Eise floß. On dirait ging mit Eise, charriait des glaçons.
5. Zerlassen = auflösen.
6. Hemden = Unterkleid.
7. Minniglichen, gracieux, délicats.
8. Wohl wär' den Heimatlosen... not, « les pauvres exilées auraient eu souvent besoin d'un salut aussi amical. »

Von ihrer bösen Meisterin[1] hörten sie nur Schelten :
Guten Morgen, guten Abend, kam den Minniglichen selten.

1221.

„Ihr sollt' uns hören lassen," sprach Herr Ortewein,
Wem diese reichen Kleider auf dem Strande sei'n;
Oder wem Ihr waschet; Ihr beiden seid so schöne,
Wer thut Euch das zu Leide? daß ihn Gott vom Himmel immer [höhne!

1226.

„Wem ist dieses Erbe und dieses reiche Land,
Dazu die guten Burgen? wie ist er genannt?
Daß[2] er Euch ohne Kleider läßt so schmachvoll dienen :
Wollt' er auf Ehre halten[3], Euch anders zu behandeln würd' [ihm ziemen."

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

1232.

Noch zitterten vor Kälte die schönen Mägdelein;
Da sprach der König Herwig : „Möchte das doch sein,
Daß es Euch, Minnigliche, däuchte keine Schande,
Wenn Ihr edeln Mädchen unsre Mäntel trüget auf dem Strande.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

1234.

Oftmals blickte Herwig die Jungfrau forschend an;
Sie schien so schön dem Degen und auch so wohlgethan,
Daß es ihn im Herzen oft zum Seufzen brachte :
Sie glich so sehr der Einen, an die er oft gar inniglich gedachte.

---

1. Meisterin, Gerlind, la mère de Hartmut.
2. Daß. S'explique par une ellipse. « Il faut que le maître de ce pays soit bien cruel pour que. »
3. Wollt' er auf Ehre halten. « S'il avait souci de son honneur, — il lui conviendrait de. »

1235.

Da sprach von Ortland[1] wieder der König Ortwein:
„Ich frag' Euch Mädchen beide, sollt' Euch bekannt nicht sein
Ein fremdes Ingesinde, das kam zu diesem Land?
Eine war darunter, die wurde Gudrun genannt."

1242.

Sie sprach: „Ich bin auch eine deren, die mit Hartmuts Heer,
Im Streit gefangen wurden und geführet über Meer.
Ihr suchet Gudrunen: das thut Ihr ohne Not[2].
Die Magd[3] von Hegelingen fand vor großem Leid den Tod."

1243.

Da thränten Ortweinen seine Augen licht[4];
Die Kunde[5] ließ auch Herwig unbeweinet nicht.
Als sie das vernahmen, daß gestorben wäre
Die Magd von Hegelingen, das belud[6] ihr Herz mit großer
[Schwere.

1244.

Als sie die Helden beide vor ihr weinen sah,
Die geraubte Jungfrau sprach zu ihnen da:
„Ihr gehabt Euch also[6] bei dieser Trauermäre,
Als ob die edle Gudrun Euch verwandt, Ihr guten Helden, wäre."

1245.

Da sprach König Herwig: „Wohl traur' ich um die Maid:
Sie ist mein Weib gewesen auf alle Lebenszeit.

---

1. Von Ortland. Rattachez à König.
2. Ohne Not, inutilement.
3. Die Magd ou Maid, la jeune fille (diminutif Mädchen ou Mägdlein).
4. Licht, adjectif se rapportant à Augen.
5. Die Kunde, à l'accusatif.
6. Belud, prétérit de beladen, chargea.
7. Also, de telle manière.

Sie war mir zugeschworen mit Eiden fest und stäte :
Nun hab' ich sie verloren durch des alten Ludwigs[1] grimme Räte."

1246.

„Ihr wollt mich betrügen," sprach die arme Magd,
Von Herwigens Tode ward mir oft gesagt.
Die höchste Wonn' auf Erden sollt' ich in ihm gewinnen;
Wär' der noch am Leben, so hätt' er längst mich geführt von [hinnen."

1247.

Da sprach der edle Ritter : „So seht meine Hand,
Ob Ihr das Gold[2] erkennet : Herwig bin ich genannt:
Mit diesem Mahlschatz[3] sollt' ich Gudrunen minnen[4];
Seid Ihr denn[5] meine Gattin, wohlan, ich führ' Euch minniglich [von hinnen."

1248.

Wie nach der Hand sie schaute und nach dem Ringelein,
Da lag in dem Golde von Abale[6] der Stein,
Den besten, den sie je geseh'n all' ihres Lebens Tage[7];
Einst hatt' ihn Gudrune, die schöne, selber an der Hand getragen.

1249.

Sie lächelte vor Wonne : da sprach das Mägdelein :
„Das Gold erkenn' ich wieder, vor Zeiten war es mein.
Nun sollt' Ihr dieses sehen, das mein Geliebter sandte,
Da ich armes Mädchen mit Freuden war in meines Vaters Lande."

---

1. Ludwigs, Louis, le père de Hartmut.
2. Das Gold = den Ring.
3 Der Mahlschatz, l'anneau de fiançailles.
4. Minnen est pris ici dans son sens étymologique : « penser à, se souvenir de. »
5. Seid Ihr denn, si vous êtes...
6. Abale, contrée fabuleuse que l'imagination des jongleurs plaçait en Orient.
7. All' ihres Lebens Tage, c.-à-d. alle Tage ihres Lebens.

1250.

Wie nach der Hand er schaute und das Gold ersah,
Herwig, ihr Trauter, sprach zu Gudrun da :
„Dich[1] hat auch anders Niemand als fürstlich Blut[2] getragen[3] :
Nun hab' ich Freud' und Wonne gesehn nach langem Leid und
[bösen Tagen."

1251.

Da umschloß er mit den Armen die herrliche Maid;
Was sie gesprochen hatten gab ihnen Lieb' und Leid.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

1266[4].

Der Wäsche nun vergaßen[5] die herrlichen Frau'n.
Wohl konnt' es aus der Ferne die böse Gerlind schau'n,

---

1. Dich, Gudrun.
2. Fürstlich Blut, une race royale.
3. Getragen = geboren.
4. Cf. le texte.

| | | |
|---|---|---|
| 1266. | Der wesche dô vergâzen | diu hêrlichen kint. |
| | des hete wol gegoumet | diu übele Gêrlint, |
| | daz sie stuonden müezic | dâ nidene ûf dem sande. |
| | daz zurnde siu vil sêre; | ez was ir an ir wesche leit und [ande. |
| 1267. | Dô sprach diu frouwe [Hildeburc, | diu maget ûz Îrlant: |
| | « wes lât ir, küniginne, | ligen ditz gewant, |
| | daz ir niht enwaschet | Ludwiges man diu kleider? |
| | und wirt des Gêrlint in- [nen, | so getét siu uns mit slegen noch [nie leider. » |
| 1268. | Dô sprach diu Hilden [tohter | « dar zuo bin ich ze hêr, |
| | daz ich Gêrlinde | wasche immer mêr. |
| | dienest alsô swachez | sol mir nu versmâhen |
| | mich kusten zwêne künige | und ruochten mich mit armen [umbevâhen. » |

5. Der Wäsche nun vergaßen. En poésie, vergessen gouverne le génitif.

Daß sie müßig waren da unten auf dem Strande.
Da zürnte sie gewaltig; ihr lagen sehr am Herzen die Gewande.

1267.

Da sprach die schöne Hildburg, die Maid aus Irland :
„Was laßt' Ihr Königstochter, liegen das Gewand,
Daß Ihr Ludwigs Degen zu waschen säumt die Kleider :
Und wird das Gerlind inne[1], so that sie uns mit Schlagen[2]
[niemals leider."

1268.

Da sprach die Tochter Hildens : „Dazu bin ich zu hehr,
Der bösen Gerlind waschen will ich nimmermehr.
Nun verschmäh' ich Dienste zu leisten so geringe[3],
Da mich zwei Könige küßten und mit den Armen herzend mich
[umfingen."

1269.

„Ihr dürft mir nicht verdenken[4]," hub Hildburg wieder an,
„Daß ich zum Waschen rate; wir thäten klüger dran,
Als daß wir so die Kleider in die Kammer tragen,
Sonst wird uns beiden der Rücken übel heute noch zerschlagen."

1270.

Da sprach die Enkelin Hagens; „Freude nahet mir,
Trost und hohe Wonne; ob[5] sie bis morgen hier
Mich mit Besen schlügen, daran würd' ich nicht sterben,
Doch die uns so mißhandeln, deren müssen Viele bald verderben."

1271.

„Nun will ich diese Kleider tragen zu der Flut :
Sie sollen wohl erfahren," sprach das Mägdlein gut,

---

1. Und wird das Gerlind inne. « Et si Gerlind s'en aperçoit. »
2. Schlagen, infinitif pris substantivement.
3. So geringe, adjectif se rapportant à Dienste.
4. Verdenken, savoir mauvais gré.
5. Ob, quand même.

„Daß ich mich vergleichen dürfe Königinnen :
Ich werfe sie ins Wasser, daß ich sie lustig fließen seh' von hinnen."

1272.

Was auch Hildburg redete[1], Gudrun trug hindann[2]
Gerlindens edles Linnen; zu zürnen hub sie an :
Sie schwang sie aus den Händen weit in die Wogen.
Sie schwebten[3] eine Weile; ich weiß nicht, ob sie je hervor sie
[zogen[4];

Simrock.

---

## L'Epopée chevaleresque ou courtoise.

A l'exemple des chevaliers français, avec lesquels les croisades les mirent en contact, les clercs et surtout les chevaliers allemands des XIIe et XIIIe siècles cultivèrent avec ardeur la poésie épique et les chants d'amour (Minnegesang). Ils délaissèrent les vieilles légendes germaniques dont le paganisme inquiétait le clergé et dont la rudesse commençait à déplaire. Nos jongleurs, nos trouvères et nos troubadours firent école en Allemagne: ils fournirent à la fois la matière et la forme de la poésie nouvelle. L'épopée chevaleresque présentait toujours, quelque sujet qu'elle traitât, un tableau idéal de la société contemporaine; dans un décor féerique, la beauté et la vertu des dames, la valeur guerrière et la courtoisie des chevaliers en venaient aux prises avec la fatalité ou la méchanceté des hommes et finissaient par en triompher.

Invraisemblables aventures de chasse, de guerre et de tournoi, enchantements magiques, embuscades, enlève-

---

1. Was auch Hildburg redete. « Quoi que Hildburg pût dire. »
2. Hindann = dann, alors.
3. Sie schwebten, ils flottèrent.
4. Comparez à cette scène le chant VI de l'*Odyssée*. (Entrevue d'Ulysse et de Nausicaa).

ments, reconnaissances de parents ou d'amants longtemps séparés, mariages conclus après des traverses sans nombre, tel est le fond invariable de ces poèmes où les descriptions abondent et dont l'intérêt est rarement soutenu.

On peut diviser en quatre cycles principaux les compositions épiques de cette période :

1° *Le cycle de l'antiquité*, auquel appartiennent : *La guerre de Troie* (en 60,000 vers), de Conrad de Wurzbourg (mort en 1287), *le poème d'Alexandre*, du curé Lamprecht, l'*Enéide*, de Henri de Veldeke, le père de la poésie chevaleresque;

2° *Le cycle carolingien*, avec *Flore et Blancheflur*, de Konrad Fleck, *Willehalm*, de Wolfram d'Eschenbach, etc.;

3° *Le cycle d'Arthur*, ou de la Table ronde, dont les œuvres principales sont : *Erec, Iwein*, de Hartmann d'Aue, *Lancelot du Lac*, d'Ulrich de Zazichoven, *Parcival*, de Wolfram d'Eschenbach, *Lohengrin*, etc.;

4° *Le cycle religieux*, représenté par une foule de légendes des saints, (légendes de *Saint-Alexis* et de *Saint-Sylvestre*, de Conrad de Wurzbourg, etc.)

Le vers de la poésie chevaleresque se compose de quatre syllabes accentuées ou *Hebungen* et d'un nombre indéterminé de syllabes non accentuées ou *Senkungen*. Peu à peu l'usage s'établit de faire suivre chaque *Hebung* d'une *Senkung*.

Au commencement du vers se trouvent une ou plusieurs syllabes non accentuées : c'est ce que l'on nomme *Auftakt*. La rime est masculine (stumpf) ou féminine (klingend).

---

## Hartmann von Aue.

Né en Souabe, entre 1160 et 1170, il était, quoique chevalier, au service des seigneurs d'Aue en qualité de *Dienstmann* (ministérial). Il prit part à la croisade de 1197 et mourut vers 1220.

Homme de savoir et d'étude, il composa des chants d'amour, un *Büchlein* (débat d'amour), et quatre poèmes

épiques, dont deux appartiennent à la légende d'Arthur, que Hartmann a introduite dans la littérature allemande : *Erec et Enide*, — et *Ivain*, imités de Chrétien de Troyes, — *la légende de Grégoire* (Gregorius auf dem Stein)[1], imitée du français, — et *la légende du Pauvre Henri*, vraisemblablement imitée d'un poème latin, qui ne nous est pas parvenu.

Le principal mérite de Hartmann, aux yeux de ses contemporains, est la « *mâze* », la mesure, la modération. Il ne se contente pas de chanter l'amour et les vertus chevaleresques; il veut édifier ses lecteurs et leur inspirer l'humilité et la confiance en Dieu.

Hartmann fut un maître du style et un versificateur habile; son influence sur la poésie épique du moyen-âge a été profonde. « Nul n'a été plus aimé, plus lu et, hommage qui a son prix, plus pillé. »[2]

BIBLIOGRAPHIE

Editions: Fedor Bech (Leipzig); Haupt (Leipzig) et H. Paul (Halle).

Traductions : Simrock (Heilbronn 1875) ; O. Marbach et Fr. Koch ; Hans von Wolzogen.

Il faut lire sur Hartmann d'Aue l'étude substantielle et originale de M. F. Piquet.

---

## Le pauvre Henri.

Henri d'Aue, chevalier souabe d'illustre naissance, possédait toutes les qualités du corps et de l'esprit ; il était riche, heureux, considéré. Mais il ne pensait pas assez à son salut, et Dieu, pour l'éprouver, le frappa de la lèpre. Les médecins de Montpellier et de Salerne, consultés, déclarèrent que le malade ne guérirait que si une vierge consentait à se laisser immoler pour lui. Désespéré, le pauvre Henri, de retour en Souabe, distribue ses biens et

1. Grégoire est l'Œdipe du moyen âge.
2. F. Piquet. — *Etude sur Hartmann d'Aue*. Paris. E. Leroux, 1898.



se retire dans une métairie. La fille du métayer, une enfant de douze ans, apprend comment le seigneur, dont la misère l'a touchée, pourra être sauvé. Elle se décide à se dévouer pour lui, espérant mériter ainsi le bonheur éternel. Elle triomphe des refus du pauvre Henri, des touchantes prières de ses parents et se rend à Salerne. Au moment où le couteau va la frapper, Henri pénètre dans la salle et, malgré les reproches de la jeune fille, arrête le bras du médecin. Il ne veut plus consentir au sacrifice, il se résigne humblement à sa destinée. Mais Dieu, qui a vu sa conversion, le guérit et le pauvre Henri épouse la fille du métayer.

---

## Der arme Heinrich.

Herr Heinrich höret mit Entsetzen
Das Messer auf dem Steine wetzen.
Er springt empor, ein wilder Schmerz
Ergreifet um die Maid sein Herz.
Er soll sie lebend nimmer sehn[1],
Durch die ihm solches Heil gescheh'n,
Er denkt an ihren treuen Sinn
Und eilet zu der Thüre hin
Und will hinein — sie ist verschlossen.
Da hat sein Auge sich ergossen
In heißen Thränen, umgestaltet
Fühlt er sein Inn'res, es entfaltet
Ein neues Leben seine Brust.
Er denkt : „Soll meines Herzens Lust,
Die holde, süße, reine Maid,
Für mich dem Tode sein geweiht?
Willst du, ein Thor, den Höchsten zwingen,
Von ihm Gesundheit dir erringen[2]?

1. Er soll sie... « Il ne la verra plus en vie. »
2. Erringen, obtenir de force.

Glaubst du, daß Jemand Einen Tag
Zu leben ohne ihn vermag[1]?
Und wenn dir Gott nun helfen wollte,
Sag an, warum sie sterben sollte.
Es kann Gott Alles, was er will;
Drum halte aus[2] geduldig still,
Versuche nicht mit neuen Sünden
Den Ew'gen, seinen Zorn entzünden
Nur kannst du, doch zu seiner Gnade
Geleite nur der Buße Pfade[3]."
Er war entschlossen alsobald
Und schlug die Thüre mit Gewalt
Und rief dem Meister[4] : „Laßt mich ein."
Der Meister sprach : „Das kann nicht sein,
Ich habe wichtiger zu thun."
Doch Heinrich schrie : „Nein, lasset ruhn
Was Ihr begonnen, hört mich an." —
„So sagt mir's durch die Thüre dann."
„Nein, laßt mich ein, ich schwör' Euch zu[5]

---

1. Cf. quelques vers du texte:

« dû hâst ein tumben gedanc,
daz dû sunder sînen danc
gerst ze lebenne einen tac,
wider den niemen niht enmac.
du enweist ouch rehte was dû tuost,
sît dû benamen sterben muost,
daz dû diz lesterlîche leben
daz dir got hât gegeben
niht vil willeclîchen treist,
unde ouch dar zuo enweist
ob dich diss kindes tôt ernert.
swaz dir got hât beschert,
daz lâ dir allez geschehen.
ich enwil diss kindes tôt niht sehen. »

2. Halte aus, supporte.
3. Der Buße Pfade. Construire: daß nur der Pfad der Buße zu seiner Gnade geleite.
4. Dem Meister, au médecin.
5. Ich schwör' Euch zu, je vous conjure.

Es ist um[1] meine ewige Ruh."
Da ließ der Meister ihn herein,
Und Heinrich sah das Mägdelein
Dort auf dem Tisch gebunden liegen,
Bereit, den Tod zu übersiegen.
Da sprach er : „Meister, höret mich,
Dies Kind ist also wonniglich,
Ich kann sein Sterben nicht ersehn,
Gott's Wille mag an mir geschehn.
Was ich versprach, will ich Euch geben,
Doch laßt die treue Magd am Leben."
Da nun die Jungfrau hört' und sah,
Daß nicht der Tod an ihr geschah,
Und als sie los der Meister band[2],
Ward sie betrübt; mit ihrer Hand
Zerraufte sie ihr Haar und schrie
So kläglich, daß, wer sie gesehn,
Gemeint[3], ihr wär' groß Leid geschehn.

. . . . . . . . . . . . . . .

Wie sehr sie flehte ihn und bat,
Er ging nicht ab von seinem Rat[4],
Sie mußte wider Willen
Zuletzt die Klage stillen
Und sich darein ergeben[5],
Daß sie behielt das Leben.
Herr Heinrich that als braver Mann,
Blieb treu dem Mut[6], den er gewann[7],
Er legte selbst das Kleid ihr an,
Gab seinen Lohn dem Arzte dann

1. Es ist um... Il y va de.
2. Los... band, délia ses liens.
3. gesehn, gemeint, suppléez hätte.
4. Rat, résolution.
5. Sich darein ergeben, se résigner à.
6. Mut, sentiments.
7. Gewann = hatte.

Und zog nach seinem Heimatlande,
Obschon er wußte, neue Schande
Erwart' ihn dorten[1], Schimpf[2] und Spott,
Er trag's geduldig, weil es Gott
So über ihn verhangen,
Wie es mit ihm ergangen.
So war er durch die reine Maid
Von einer Krankheit doch befreit
Zwar nicht von seines Leibes Leid,
Doch von des Herzens Härtigkeit[3].
Nun erst war all sein Übermut
Erlegen[4] ganz, ein höher Gut,
Als jemals ihm entschwunden
Das war von ihm gefunden :
Des reinen Herzens Freudigkeit,
Das Gott vertraut ob[5] Schmerz und Leid.

(Marbach.)

## Wolfram von Eschenbach.

Wolfram d'Eschenbach, né vers 1170 près d'Ansbach en Franconie, mort vers 1220, était, comme Hartmann, chevalier; mais, fils cadet, il semble avoir connu la gêne. Il est probable qu'il voyagea beaucoup. On sait qu'il passa plusieurs années, à partir de 1203, à la cour du landgrave Hermann de Thüringe, où il rencontra Walther de la Vogelweide. Wolfram n'avait pas les connaissances étendues de Hartmann; il se vantait de ne savoir ni lire ni écrire. Ses œuvres portent néanmoins la trace d'un esprit réfléchi et profond, et prouvent que Wolfram était doué d'une mémoire prodigieuse.

1. Dorten, archaïque pour dort.
2. Schimpf, est ici, comme au moyen âge, synonyme de Scherz et de Spott.
3. Härtigkeit = Härte.
4. Erlegen, abattu, tombé, vaincu.
5. Ob, malgré.

Son chef-d'œuvre est le poème de *Parcival* (1203-1216), imité de Chrétien de Troyes et peut-être de Guiot de Provins. C'est un poème allégorique à tendances religieuses et mystiques, qu'on a souvent comparé au *Faust* de Gœthe. Wolfram y mêle la légende d'Arthur, qui représente à ses yeux l'éclat de la vie chevaleresque et mondaine, et la légende du Saint-Graal, qui symbolise l'austérité de la vie spirituelle. Son héros, par un effort de sa volonté et par la grâce divine, renonce au bonheur terrestre pour obtenir les voluptés célestes.

Wolfram d'Eschenbach écrivit en outre des *Lieder* et deux poèmes épiques, *Titurel*, resté à l'état de fragment, et *Willehalm*.

## BIBLIOGRAPHIE

Editions de LACHMANN (1879).

Edition de *Parcival* et de *Titurel*, 3 vol. (BARTSCH).

Traductions : SAN MARTE, K. SIMROCK, BÖTTICHER (Extraits, avec d'intéressantes dissertations).

Sur la légende du Saint-Graal : FRANCISQUE MICHEL, *Le roman de Saint-Graal;* BIRCH-HIRSCHFELD, *Die Sage vom Gral*.

---

## Parcival.

Parcival, dont le père est mort à la guerre, est élevé par sa mère, loin du bruit des armes et des séductions du monde, dans la solitude d'une forêt. Mais les précautions maternelles sont vaines. Un jour, Parcival aperçoit, dans la forêt, des chevaliers revêtus d'armures éclatantes. Il se sent aussitôt pris d'un invincible désir de chercher aventures. Il se rend à la cour du roi Arthur, y reçoit bon accueil et est initié par le vieux Gurnemanz aux lois et aux traditions de la vraie courtoisie. On lui donne comme règle capitale de ne manifester aucune curiosité et de n'interroger que le moins possible. Parcival épouse la reine Conduiramur, dont il a vaincu les ennemis, puis après mainte aventure, arrive à Montsalvat, au château du Saint-Graal. Il y assiste à des scènes étranges, merveilleuses e

effroyables, mais, fidèle aux instructions de son précepteur temporel Gurnemanz, il ne pose aucune question. Cette indifférence sera cruellement expiée. Ce n'est qu'après de longues années d'épreuves physiques et morales, supportées avec humilité et repentir, que Parcival, instruit par son oncle, l'ermite Trevrizent, son précepteur spirituel, retrouve son épouse Conduiramur et est élu roi du Graal. A Parcival, dont l'âme profondément religieuse n'aspire qu'au salut, le poète oppose le chevalier Gawein, esprit inconstant et aventureux, qui n'aime que le monde et ses plaisirs frivoles.

---

## Parzival.

### Parzivals Erziehung[1] und Jugend.

Bezwungen von des Grams Gewalt
Zog aus dem Land zu einem Wald
Sie[2] in der Wildnis von Soltane;
Der Blumen halb[3] dort auf dem Plane
Doch wahrlich nicht : in Leid so ganz
Versenkt, wie schön sie mochten prangen,
Sie wand sie nimmer sich zum Kranz.
Hier barg die Flüchtige mit Bangen
Ihr Kind, ließ drauf von ihren Leuten
Notdürftig Acker bau'n und reuten[4],
Und allen auf das strengste sagen :

---

1. Parzivals Erziehung, L'éducation du chevalier est chez les poètes épiques de cette période un thème traditionnel et obligatoire.
2. Sie, sujet de zog. Il s'agit de Herzeloyd, la mère de Parcival.
3. Der Blumen halb... « non pas à cause des fleurs. » Remarque puérile comme on en rencontre à chaque pas dans les œuvres du temps.
4. Reuten, essarter.

So[1] einer würd', ob[2] Mann, ob Weib,
Von Ritterschaft zu sprechen wagen,
Er müßt' es büßen mit dem Leib;
Denn wenn ihr Traut[3] erführe je
Wie es um Rittersleben steh'[4] —
Nie würd' er davon abgelenkt,
Und sie in neuen Harm versenkt[5].
So ward der junge Knab' geborgen,
Und, einsam in der Wüst' erzogen,
Durch der Mutterliebe Sorgen
Um königliche Zucht betrogen[6].
Man ließ ihm nach[7], mit seiner Hand

1. So, archaïque pour wenn.
2. ob... ob, soit... soit; ou... ou.
3. Ihr Traut, son cher enfant.
4. Wie es um Ritterleben steh' — ce qu'était la vie chevaleresque.
5. Cf. quelques vers du texte :

Sich zôch diu frouwe jâmers balt
ûz ir lande in einen walt,
zer waste in Soltâne;
niht durch bluomen ûf die plâne.
ir herzen jâmer was sô ganz,
sine kêrte sich an keinen kranz,
er waere rôt oder val.
si brâhte dar durch flühtesal
des werden Gahmuretes kint.
liute, die bî ir dâ sint,
müezen bûwen unde riuten.
si kunde wol getriuten
ir sun. ê daz sich der versan,
ir volc si gar für sich gewan :
ez waere man oder wîp,
den gebôt si allen an den lîp,
daz se iemer rîters wurden lût.
« wan friesche daz mîns herzen trût,
welch rîters leben waere,
daz wurde mir vil swaere.
nu habt iuch an der witze kraft
und helt in alle rîterschaft. »

6. Um königliche Zucht betrogen, « privé d'une éducation royale. » Parcival est fils de roi.
7. Man ließ ihm nach. On lui permit...

Zu schnitzen Bogen sich und Pfeile.
Das war den Vögeln nicht zum Heile;
Er tötet' alle, die er fand.
Doch schoß er einen ihrer nieder[1],
Der kurz zuvor so süße Lieder
Gesungen noch, sah man den Kleinen
Mit Schmerzgeberden[2] um ihn weinen.
Er wusch am Fluß sich alle Morgen;
Noch wußte nicht sein Sinn von Sorgen:
Doch wenn der Vögel holder Sang
Ihm dann zu Ohr und Herzen drang,
Da schwoll die kleine Brust ihm. Hin
Lief er weinend zur Königin,
Doch fragte sie[3]: was ihm geschehen?
So wußt' er Rede nicht zu stehen[4],
Wie's oft bei Kindern noch geschieht.
Frau Herzeleide sorgenwach[5]
Ging lang' umsonst dem Wesen nach[6],
Bis sie den Knaben einst ersieht,
Wie ganz verloren er in Träumen
Den Vöglein lauschet auf den Bäumen.
Nun wohl erkennend, wie ihr Sang
Des Söhnleins Herz so sehnend zwang,
Schwur Haß den bösen Vögeln sie[7],
Und daß[8] ihr Singen nie mehr hie[9]
Ihr Kind betrübe, sandte Knechte

1. Doch schoß er einen ihrer nieder, mais lorsqu'il en abattait un.
2. Mit Schmerzgeberden, avec des signes de douleur.
3. Doch fragte sie: mais si elle demandait.
4. Rede stehen, répondre.
5. Sorgenwach, soucieuse.
6. Ging... nach, rechercha la cause.
7. Sie, la mère de Parcival.
8. Daß, pour que.
9. Hie, = hier.

Sie aus, die Vöglein, gut' und schlechte,
Zu fangen all und umzubringen.
Doch Vöglein waren wohlberaten[1];
Gar manche schlüpften aus den Schlingen,
Und süßer nur durch Hain und Saaten
Schien nun ihr Liedchen zu erklingen.
Der Knabe drauf zur Kön'gin sprach :
„Was stellt man doch den Vöglein nach[2]?
Weh, Mutter, wende ihre Not[3],
Gieb ihnen Frieden noch zur Stund."
Die Mutter küßt' ihn auf den Mund,
Und rief : „Wie konnt' ich das Gebot
Des höchsten Gottes auch verkehren[4],
Der sie zu Freuden nur erschuf!"
Der Knabe horchte ihrem Ruf
Mit Acht, und sagte : „Laß mich hören,
Mutter mein, was ist das : Gott?"
„Mein Sohn, ich sag' dir sonder Spott[5] —
Begann sie — wie der Tag so licht
Ist er, von Menschenangesicht[6];
Ihn flehe an in jeder Not,
Denn stete Hülfe immer bot
Barmherzig er der Welt und liebend[7].

---

1. Wohl beraten, bien avisés.

2. Was stellt man... nach? « Pourquoi tendre des pièges aux petits oiseaux ? »

3. Wende ihre Not, « éloigne leur misère. »

4. Wie konnt' ich... verkehren. « Comment ai-je pu transgresser. »

5. Sonder Spott, « sans raillerie. » Une de ces chevilles, comme il s'en trouve fréquemment dans les poésies du moyen âge.

6. Cf. la Bible, Moïse, I, 26 :
Und Gott sprach : Laffet uns Menschen machen, ein Bild das uns gleich sei.

7. Liebend, avec amour.

Doch Eluter heißt der Hölle Wirt;
Schwarz ist er, Untreu' stets nur übend.
Wie der auch lockend dich umgirrt[1],
Stets wende von ihm die Gedanken,
Von ihm und von des Zweifels[2] Wanken."

So lernt' er's Licht' und Finstre unterscheiden
Und Gutes üben und das Böse meiden.

---

## Les Minnesænger.

Sie singen von Lenz und Liebe, von sel'ger goldner Zeit,
Von Freiheit, Männerwürde, von Treu' und Heiligkeit;
Sie singen von allem Süßen, was Menschenbrust durchbebt,
Sie singen von allem Hohen, was Menschenherz erhebt.

(UHLAND).

Les poètes lyriques du douzième et du treizième siècle célèbrent l'amour (Frauendienst), le prince ou le grand seigneur qui les protège (Herrendienst), Dieu et la Vierge (Gottesdienst). Les Minnesænger allaient de ville en ville, de château en château, et chantaient, en s'accompagnant d'une sorte de lyre ou de violon, les «lieder» que les circonstances leur inspiraient, ou qu'ils avaient composés à loisir dans le silence de quelque manoir hospitalier. On connait les noms de près de deux cents Minnesænger. La plupart étaient chevaliers. L'empereur Henri VI (mort en 1197), le roi Wenceslas de Bohême (mort en 1305), Con-

---

1. Wie der auch lockend dich umgirrt, «de quelques séductions qu'il t'entoure.»

2. Des Zweifels. Wolfram d'Eschenbach recommande, à mainte reprise, de fuir le doute, c.-à-d. l'incertitude morale. Au début du poème il dit :

Ist zwivel herzen nâchgebûr, (Nachbar)
daz muoz der sêle werden sûr.
(das muß) (Seele) (sauer)

Sur le „Zweifel" voir, plus haut, page 49, et la note 4 de cette même page.

radin, le dernier des Hohenstaufen (mort en 1268) furent des « chanteurs d'amour ».

Les plus illustres de ces poètes qui, eux aussi, puisèrent souvent leurs inspirations dans les chansons de nos troubadours et de nos trouvères sont : le chevalier de Kürenberg, le Bavarois Dietmar d'Aist, Henri de Veldeke, Reinmar le Vieux et Walther de la Vogelweide.

Les Minnesænger, à la fois poètes et musiciens, composaient la mélodie (Weise) de leurs lieder. Ceux-ci étaient ordinairement divisés en trois parties. Deux strophes composées de vers de même structure et appelées *Stollen* formaient l'*Aufgesang;* l'*Abgesang*, plus long, comprenait des vers d'un mètre différent. On voit que cette division a quelque rapport avec celle du sonnet.

La versification (Ton) des Minnesænger est plus correcte que celle des poètes épiques. Les *Hebungen* et les *Senkungen* se succèdent régulièrement et donnent aux vers plus de grâce, de cadence et d'harmonie.

BIBLIOGRAPHIE

Outre les ouvrages déjà cités : FR. PFAFF, Der Minnegesang des 12. bis 14. Jahrhunderts (Kürschners National-Litteratur).

W. SCHERER, Die Anfänge des Minnegesangs.

O. LYON, Minne und Meistergesang, 1883.

LECHLEITNER, Der deutsche Minnesang.

---

## Walther von der Vogelweide.

Walther de la Vogelweide est né, selon la plupart des critiques, en Tyrol, aux confins du Tyrol italien et du Tyrol allemand, vers 1170. Chevalier errant de la poésie, il parcourut l'Allemagne, visita peut-être même la France, et passa une grande partie de sa vie en Autriche. On le trouve à la cour des princes les plus illustres de son temps, du duc Frédéric le Catholique, du landgrave Hermann de Thüringe; il a vécu dans la familiarité de trois empereurs, Philippe de Souabe, Othon IV et Frédéric II.

Néanmoins il resta pauvre. Il mourut probablement vers 1230 à Würzbourg, où se trouve son tombeau.

C'est le plus grand des Minnesænger, non seulement par la fraîcheur et la grâce de son imagination, par le sentiment vif et profond de la nature, mais encore et surtout par le caractère élevé et sérieux, parfois mélancolique de son inspiration.

BIBLIOGRAPHIE

A. LANGE, *Un trouvère allemand, Walther de la Vogelweide.* Paris, 1879.

UHLAND, *Schriften zur Geschichte der Dichtung und Sage.* Band V.

WILMANNS, *Leben und Dichten Walthers von der Vogelweide.* 1882.

SCHÖNBACH, *Walther von der Vogelweide.* 1890.

LEO, *Die gesamte Litteratur Walthers von der Vogelweide.* 1880, etc.

---

## Frühlingssehnsucht[1].

Überall ist uns der Winter zu Leide :
Fahl[2] ist der Wald nun schon lang und die Heide[3],

1. Uns hât der winter geschadet über al:
heide unde walt die sint beide nû val
dâ manic stimme vil suoze inne hal.
sæhe ich die megde an der strâze den bal
werfen, sô kæme uns der vogele schal.
Möhte ich verslâfen des winters gezît!
wache ich die wîle, so hân ich sîn nît,
daz sîn gewalt ist sô breit und so wît;
weiz got, er lât och dem meien den strît:
sô lis' ich bluomen dâ rîfe nû lît.

2. Fahl, pâle, décoloré. Comparez le latin *palleo*, être pâle, *pallidus*, pâle, l'anglais *fallow*, qui a le même sens. Même racine : falb, fauve.

3. Die Heide ou Haide, lande ou bruyère. Der Heide, le païen, a peut-être la même racine. Comparez le latin *paganus*, païen, et *pagus* — sorte de village.

Le sens primitif de Heide semble être : plaine non cultivée, déserte, sans végétation.

Wo sonst lieblicher Sang uns erfreute.
Spielten erst[1] Ball auf Straßen die Maide,
Sängen auch Vöglein in lieblichem Streite.

Möcht' ich verschlafen[2] des Winters Zeit!
Wach' ich die Weile[3], so plagt mich der Neid[4],
Daß er Gewalt hat so breit und so weit.
Endlich doch weicht er dem Maien[5] im Streit[6],
Der statt des Reifes uns Blumen verleiht.

(Trad. par Fr. Koch.)

---

1. Spielten erst... Si les jeunes filles jouaient.
2. Verschlafen, passer à dormir.
3. Wach' ich die Weile = da ich die Weile wache.
4. Der Neid = der Gram.
5. Dem Maien, au mois de mai, au printemps.
6. Streit. Il ne faut pas voir simplement dans cette expression une métaphore poétique. Les anciens Germains s'imaginaient l'hiver et l'été sous la forme de deux divinités qui chaque année, se faisaient la guerre. Aujourd'hui encore on célèbre à Eisenach, où Walther de la Vogelweide séjourna quelque temps, une fête symbolique appelée der Sommergewinn, dont l'origine remonte au XIIe siècle. L'Hiver est chassé par l'Eté, que la foule salue par des cris d'allégresse. Autrefois on noyait un mannequin de paille représentant l'Hiver; les jeunes gens qui procédaient à cette exécution portaient à la main une branche de sapin. L'hiver se confondait souvent avec la mort et la fête du printemps était appelée „Todaustreiben." Les enfants qui avaient chassé la mort, c'est-à-dire noyé ou brûlé le hideux mannequin qui la personnifiait, parcouraient la ville en chantant :

Nun haben wir den Tod ausgetrieben
Und bringen den lieben Sommer wieder,
Den Sommer und auch den Mayen,
Die Blümlein sind mancherleien.

---

## Lob der Frauen[1].

Wie süß und wunderlieblich sind die reinen Frauen!
So wonnigliches gab es niemals anzuschauen
In Lüften, noch auf Erden, noch in allen grünen Auen.
Wenn durch das frische Gras im Maientaue blicken
Die Lilien und Rosenblumen, und die Vöglein singen,
Nichts ist es gegen[2] sie, die solche Lust uns bringen,

---

1. Le poète grec Anacréon a vanté la beauté des femmes avec moins de grâce, ce semble, et non sans quelque ironie:

Macht der Schönen.

Zeus gab den Stieren Hörner
Den Rossen gab er Hufe,
Schnellfüßigkeit den Hasen,
Den Leu'n bezähnte Rachen,
Den Fischen Kunst zu schwimmen,
Den Vögeln Kunst zu fliegen,
Den Männern Überlegung;
Nichts blieb ihm für die Weiber.
Was gab er also? — Schönheit,
Statt aller Kriegesschilde,
Statt aller Kriegeslanzen,
Drum sieget über Eisen
Und Feuer eine Schöne. —

(Trad. par Richter).

Tous les Minnesænger, comme d'ailleurs nos troubadours et nos trouvères, ont chanté la beauté et les vertus des femmes. Le Minnesænger *Heinrich von Meissen*, surnommé *Frauenlob*, leur voua un culte tout particulier, presque exclusif :

Ich lob' die Frauen früh und spat,
Ihr Lob, das will ich immer mehren.

Schiller a célébré en beaux vers la « Dignité des femmes » :

„Ehret die Frauen! sie flechten und weben
Himmlische Rosen ins irdische Leben,
Flechten der Liebe beglückendes Band,
Und in der Grazie züchtigem Schleier
Nähren sie wachsam das ewige Feuer
Schöner Gefühle mit heiliger Hand."

2. Gegen sie, au prix d'elles.

Die schönen Frau'n. Ihr Anblick kann den trüben Sinn erquicken;
Es löschet alles Trauern aus zur selben Stund[1],
Wenn lieblich lacht in Lieb' ihr süßer, roter Mund,
Ihr strahlend Auge Pfeile schießt tief in des Mannes Herzens-
[grund.

Fr. Koch.

---

## Frühling und Frauen.

Wenn aus dem Gras hervor die Blumen dringen,
Als lachten sie hinauf zum Glanz der Sonne,
An einem frischen Morgen früh im Mai,
Dazu[2] die kleinen Vöglein lieblich singen
In ihrer besten Weise; welche Wonne
Meint ihr, daß dem wohl zu vergleichen sei?
Es ist wohl halb ein Himmelreich.
Soll ich es sagen, was dem scheine gleich,
So sag' ich's, was mir mehr Entzücken
In meinen Augen stets gebracht
Und immer thut, mag ich's erblicken[3].
Seht ihr ein Fräulein wandeln hold und schön,
Gekleidet wohl, und wohl das Haupt geschmückt,
Daß ihre Lust sie bei den Leuten mehre;
Seht ihr sie dort mit ihren Maiden[4] gehn,
Wie sie bisweilen züchtig[5] um sich blickt,

---

1. Zur selben Stund, à l'instant même.
2. Dazu. Et qu'avec cela.
3. Mag ich's erblicken, si je viens à l'apercevoir.
4. Maiden. Die Maid, la jeune fille; ici, la compagne ou la suivante. Comparez l'anglais *maid*.
5. Züchtig. Epithète que l'on trouve souvent chez les Minnesænger. Die Zucht (moyen haut-allemand *zuht*) c'est la décence, la bonne éducation, les belles manières, tout ce qui distingue le chevalier, l'homme de cour et les nobles dames de la foule grossière. Zucht chez Walther von der Vogelweide est synonyme de Artigkeit, Höflichkeit, Anstand, etc

Der Sonne gleichend in dem Sternenheere, —
— Der Mai zeig' uns all' seine Wunder,
Es ist doch nichts so wonnigliches drunter,
Als ihr so minniglicher Leib[1].

Fr. Koch.

---

1. Minniglicher, de Minne, amour, terme vieilli et qu'on ne trouve pas en prose. Le sens propre et primitif du mot est : souvenir. Comparez l'anglais *mind*, esprit, pensée, le latin : *memini*, *reminiscor*, je me souviens, *mens*, esprit; l'allemand meinen, mahnen.

Dans un de ses « lieder » Walther de la Vogelweide distingue le vrai et le faux amour, « minne und unminne, » et il dit que la « minne, » le véritable amour, est la source de nombreuses vertus. Un autre Minnesænger, *Ulrich von Lichtenstein* a donné une gracieuse définition de la « minne. »

Stete Liebe heißet Minne;
Lieb' und Minne, das ist eins!
Mittel, auch nur in dem Sinne (par la pensée)
Sie zu trennen, wüßt' ich keins.
Liebe in dem Herzen mein
Muß treu und beständig sein.

(Graeter).

Dans la *Pucelle d'Orléans*, Schiller nous peint une cour d'amour et insiste sur le rôle de la Minne.

Charles VII parle ainsi du roi René :

Er will die alten Zeiten wieder bringen,
Wo zarte M i n n e herrschte, wo die Liebe
Der Ritter große Heldenherzen hob,
Und edle Frauen zu Gerichte saßen,
Mit zartem Sinne alles Feine schlichtend
In jenen Zeiten wohnt der heitre Greis,
Und wie sie noch in alten Liedern leben,
So will er sie, wie eine Himmelsstadt
In goldnen Wolken, auf die Erde setzen —
Gegründet hat er einen Liebeshof,
Wohin die edlen Ritter sollen wallen,
Wo keusche Frauen herrlich sollen thronen,
Wo reine M i n n e wiederkehren soll. "

Le poète Geibel s'est certainement souvenu du lied de Walther von der Vogelweide dans son Minnelied.

Es giebt wohl Manches, was entzücket,
Es giebt wohl Vieles, was gefällt :

## Der Wahlstreit[1].

Ich saß auf einem Steine
Und deckte Bein mit Beine,
Darauf der Ellenbogen stand,
Geschmiegt hatt' ich in meine Hand
Das Kinn und eine Wange[2].

---

Der Mai, der sich mit Blumen schmückt,
Die goldne Sonn' im blauen Zelt.
Doch weiß ich Eins, das schafft mehr Wonne,
Als jeder Glanz der Morgensonne,
Als Rosenblüt' und Lilienreis.
Das ist: getreu im tiefsten Sinne
Zu tragen eine fromme Minne,
Davon nur Gott im Himmel weiß.

1. Lorsque l'empereur Henri VI mourut à la fleur de l'âge, le 28 septembre 1197 à Messine, l'Allemagne qui, sous le règne de Frédéric I[er] et de son fils, avait joui de quelques années de paix et de prospérité, fut de nouveau déchirée par les Guelfes et les Gibelins. Innocent III, qui venait d'être élevé au trône pontifical, refusa de reconnaître le fils de Henri VI, Frédéric, un enfant de trois ans, que les Allemands avaient élu roi, et qui régna plus tard sous le nom de Frédéric II. Othon de Brunswick et Philippe de Souabe se disputèrent alors la couronne. Des luttes sanglantes et une confusion extrême s'en suivirent. Walther de la Vogelweide, qui est partisan de Philippe de Souabe, déplore ici et dans plusieurs « lieder » les maux dont souffre sa patrie.

Cette pièce n'est pas un lied, mais un „Spruch“ (sentence, proverbe). Le lied diffère du Spruch par la forme et par le fond ; le lied était chanté avec accompagnement d'instrument; le Spruch était récité, déclamé. La versification des lieder est plus savante, plus compliquée que celle des « Sprüche ». Le lied chante le printemps, la nature et l'amour; le « Spruch », souvent didactique, aborde des sujets d'actualité, des questions morales ou politiques.

2. C'est dans cette attitude, celle de la réflexion, que deux manuscrits nous représentent Walther de la Vogelweide.

Da dacht' ich nach sehr lange,
Wie's ginge mit dem Menschenleben :
Doch wußt' ich keinen Rat[1] zu geben,
Wie man drei Ding' erwürbe,
Daß[2] keines nicht verdürbe.
Von zweien, Ehr' und ird'schem Gut,
Oft eins dem andern Schaden thut;
Das dritte, Gottes Wort,
Ist uns ein größrer Hort.
Die wollt' ich gern in einen Schrein[3] :
Doch wird es leider nimmer sein,
Daß Gut und Ehre der Welt
Zu Gottesfurcht gesellt
Zusammen in einem Herzen kommen[4].

Fr. Koch.

---

1. Rat, moyen.
2. Daß, de telle sorte que.
3. Schrein = Schrank, armoire, cassette. Cette cassette c'est le cœur. (Sous-entendu legen).
4. Cf. le texte.

Ich saz ûf eime steine
und dahte bein mit beine,
dar ûf sast' ich den ellenbogen;
ich hete in mîne hant gesmogen
mîn kinne und ein mîn wange.
dô dâhte ich mir vil ange,
wes man zer werlte solte leben.
dekeinen rât kond' ich gegeben,
wie man driu dinc erwurbe,
der keines niht verdurbe.
diu zwei sint êre und varnde guot,
daz dicke ein ander schaden tuot;
daz dritte ist gotes hulde,
der zweier übergulde.
die wolde ich gerne in éinen schrîn,
jâ leider des'n mac niht gesîn,
daz guot und werltlich êre
und gotes hulde mêre
zesamene in ein herze komen.

# QUATRIÈME PÉRIODE

## (1300-1500)

Les guerres qui désolèrent l'Allemagne pendant cette période, la décadence de la chevalerie et du clergé, l'indifférence des empereurs et des grands pour la poésie, la suprématie de la bourgeoisie, qui apporta dans la littérature son amour de l'ordre et de la mesure, mais aussi une certaine sécheresse de cœur et d'esprit, — la misère générale, la famine, les inondations, la peste, telles sont les principales raisons de l'indigence de ces deux siècles.

La fondation de nombreuses Universités servit sans doute la cause de l'érudition et de la science, mais n'eut qu'une faible influence sur le mouvement littéraire.

Les rares poètes épiques remanièrent sans goût et sans talent les vieilles légendes héroïques ou les romans de la Table-Ronde. L'épopée de Renart, imitée du français, est, en ce genre, la seule œuvre intéressante de cette période.

La poésie lyrique est aux mains des Meistersänger, artisans-poètes qui se sont donné une organisation fixe, un code poétique, des écoles et des critiques. Il leur manquait le sentiment vrai de la poésie et l'inspiration, auxquels leur bonne volonté ne put suppléer. Ces mérites, on les trouve du moins dans la chanson populaire, le Volkslied, qui fleurit surtout au xv^e^ siècle. Le théâtre commence à sortir de l'église, mais ne produit aucune œuvre durable.

Le genre didactique est cultivé avec quelque succès, et l'histoire de la philosophie allemande débute brillamment avec les mystiques Eckard, Tauler et Suso.

### APERÇU CHRONOLOGIQUE (1300-1500).

**1300.** *Der Renner*, de Hugo von Trimberg, recueil de sentences, maximes, proverbes et fables.

**1327.** Mort, à Cologne, de maître Eckard, le plus grand mystique du moyen âge.

1340. Der Edelstein, recueil de fables d'Ulrich Boner.
1348. Fondation de l'Université de Prague.
1350. Mort d'Ulrich Boner.
1365. Fondation de l'Université de Vienne.
Mort du mystique Heinrich Suso, élève d'Eckard et ami de Tauler.
1386. Fondation de l'Université de Heidelberg.
1388. — — de Cologne.
1392. — — d'Erfurt.
1409. — — de Leipzig.
1419. — — de Rostock.
1456. — — de Greifswald.
1457. — — de Fribourg.
1460. — — de Bâle.
1472. Das Heldenbuch, recueil des vieilles légendes chevaleresques de Kaspar von der Roen.
Fondation de l'Université d'Ingolstadt.
1477. Fondation de l'Université de Tübingen.
1483. « Eulenspiegel ».
1494. « La Nef des Fous », de Brant.
1498. La plus ancienne édition de *Reineke der Fuchs*, paraît à Lübeck, en bas-allemand.

## BIBLIOGRAPHIE

BARTSCH, *Deutsche Liederdichter des 12.-14. Jahrhunderts.*

LILIENCRON, *Die historischen Volkslieder der Deutschen vom 13.-16. Jahrhundert. 5 B.*

LILIENCRON, *Deutsches Leben im Volkslied um 1530.* Kürschners Nationallitteratur).

SCHURÉ, *Histoire du Lied.* (Très attrayant).

*Deutsche Mystiker des 14. Jahrhunderts*, publiés par PFEIFFER. 2 vol.

R. PRUTZ, *Geschichte des deutschen Theaters.*

WACKERNAGEL, *Geschichte des deutschen Dramas bis zum Anfang des 17. Jahrhunderts.*

## Sebastian Brant (1458-1521).

Placé à la limite de deux siècles, Brant a ses regards tournés vers le passé et c'est au passé qu'il appartient. Il a le tour d'esprit d'un moine du moyen âge. L'Empereur et le Pape sont, à ses yeux, les représentants de Dieu sur la terre. Ajoutez à cela qu'il a tous les préjugés de son temps; il est superstitieux, pédant et doctrinaire; nullement fanatique d'ailleurs, souple à l'occasion, prudent et pacifique.

Né à Strasbourg en 1458, il avait reçu une éducation très soignée. A l'âge de 17 ans, il alla étudier le droit à l'Université de Bâle (fondée en 1460) et conquit le grade de docteur en droit romain et en droit canonique en 1489. Il enseigna quelques années à Bâle, écrivit divers ouvrages de droit et plusieurs poèmes latins dont l'un célèbre la Sainte-Vierge.

En 1494 Brant publia, à Bâle, la *Nef des fous* (das Narrenschiff), son œuvre capitale, qui fut bientôt traduite en bas-allemand, en français, en anglais, en néerlandais, en latin (1497) et devint un des livres les plus populaires de l'Europe. Un ami du poète, Geiler von Kaisersberg (1445-1510), prédicateur à la cathédrale de Strasbourg, et le plus célèbre orateur du temps, commenta, à partir de 1498, la *Nef des fous*, dans une série de 146 sermons prononcés en latin.

C'est à ce même personnage que Brant dut d'être appelé à Strasbourg en 1500, lorsque Bâle se sépara de l'Empire. D'abord avocat et syndic de la ville, deux ans plus tard (1503), secrétaire et archiviste, le poète strasbourgeois rendit à sa ville natale d'éminents services. Il fut, à plusieurs reprises, chargé de missions difficiles et envoyé en ambassade. L'empereur Maximilien le distingua et lui conféra le titre de conseiller impérial. A Strasbourg, Brant devint bientôt le centre d'un cercle littéraire très actif. Il écrivit des annales qui furent brûlées en 1870 pendant le bombardement de la ville.

Il fit, en 1520, la connaissance d'Erasme qui traversait

Strasbourg et qui, ravi de l'accueil qu'il avait reçu, resta en relations avec l'auteur de la *Nef des fous*. On attribue à Brant le mérite d'avoir institué des représentations théâtrales à Strasbourg. Il fit jouer une pièce écrite en latin, « Hercule entre le Vice et la Vertu. »

Il mourut en 1521 sans avoir pris ouvertement parti dans la guerre religieuse allumée par Luther.

La *Nef des fous* est un ouvrage d'édification. Brant veut corriger ses compatriotes et les ramener au bien, à la foi. Il semble s'être proposé surtout de commenter et d'illustrer les *Proverbes de Salomon*, qu'il cite et paraphrase à tout propos. A l'exemple de l'Ecriture, et suivant l'habitude du moyen âge, il considère tous les vices et tous les crimes comme des variétés de la folie et pour lui tous les pécheurs sont des fous.

Naturellement, les citations de l'Ancien Testament abondent. Mais Ovide, Juvénal et Sénèque interviennent aussi, et l'auteur mêle d'étrange façon les leçons du christianisme aux préceptes et aux fables de l'antiquité.

Le livre se compose de 112 images dessinées par Brant et par ses amis: elles ont dû contribuer pour une large part au succès de l'ouvrage. Ces images représentent les fous recueillis pêle-mêle dans la Nef. Elles sont accompagnées d'un commentaire explicatif, satirique et moral. L'auteur, qui s'inspire des *Fastnachtspiele*, des jeux et mascarades du carnaval, s'efforce de donner à son poème un caractère dramatique. De là le décousu de l'ouvrage, où l'on chercherait vainement l'apparence d'un plan.

Brant n'est d'ailleurs pas un véritable poète. Il est pauvre d'imagination et de verve ; il n'a pas le sentiment du style. La rime seule, dans la *Nef des fous*, rappelle vaguement la poésie.

Toutefois, l'influence de l'auteur fut très grande. Il a servi de modèle aux satiriques du seizième et du dix-septième siècle et notamment à Grimmelshausen.

La *Nef des fous* est écrite dans le dialecte de la Haute-Alsace (â est changé en ô, e ou ê devient ö, i se transforme souvent en ü et u).

Le vers, ordinairement iambique, a quatre syllabes accentuées (Hebungen).

## BIBLIOGRAPHIE

Edition du *Narrenschiff*, par KARL GŒDEKE (Leipzig, BROCKHAUS.

(Bonne introduction; le texte est accompagné de notes et suivi d'un vocabulaire).

Traduction en allemand moderne avec reproduction des images du texte, par SIMROCK.

---

## Narrenschiff.

### Von unnützen Büchern.

(Texte original.)

Den vordantz[1] hat man mir gelan[2],
Dann[3] ich on[4] nutz vil bücher han[5],
Die ich nit lis[6] und nit verstan[7].
Daß ich sitz' vornan in dem schif,
Das hat worlich[8] ein sundren[9] grif[10]:
On ursach[11] ist das nit gethan.

---

1. Den vordanz = den Vortanz; les prérogatives du chef de danse. Ces trois vers servent d'épigraphe à une gravure représentant un savant habillé en fou de cour, qui, armé d'un chasse-mouches, fait sentinelle auprès d'un livre.
2. gelan, vieille forme pour gelassen; se dit encore en Alsace.
3. dann = denn.
4. on = ohne; nutz = Nutzen.
5. han = habe.
6. nit lis = nicht lese.
7. verstan = verstehe.
8. worlich = wahrlich.
9. sundren = sondern, particulier.
10. grif = Absicht.
11. On ursach, sans motif.

Uf min libri[1] ich mich verlan[2].
Von büchern hab ich großen hort[3],
Verstand doch drin gar wenig wort
Und halt sie dennacht[4] in den eren[5],
Daß ich inn[6] wil der fliegen weren[7].
Wo man von künsten reden dut[8],
sprich ich : „doheim hab ichs fast[9] gut!"
Domit loß[10] ich begnügen mich,
Daß ich vil bücher vor mir sich[11].
Der künig Ptolomeus bstelt[12],
Daß er all bücher het[13] der welt
Und hielt das für ein' großen schatz;
Doch hat er nit das recht gesatz[14],
Noch kund[15] daruß[16] berichten sich[17].
Ich hab vil bücher ouch[18] des glich[19]
Und lis doch ganz wenig darinn.
Worumb[20] wolt' ich brechen min sinn[21]

---

1. uf min libri = auf meine Büchersammlung.
2. verlan = verlasse.
3. hort, trésor. Cf. der Nibelungenhort, le trésor des Nibelungen.
4. dennacht, cependant.
5. eren = Ehren.
6. inn = ihnen.
7. weren = wehren.
8. reden dut = reden thut, c.-à-d. redet.
9. fast, = sehr.
10. domit loß = damit laß.
11. sich = sehe.
12. bstelt = bestellte, prit soin.
13. het = hätte.
14. das recht gesatz (Gesetz), la vraie loi, c.-à-d. la vraie foi.
15. noch kund = und konnte nicht.
16. daruß = daraus.
17. sich berichten, s'instruire.
18. ouch = auch.
19. des glich = desgleichen.
20. worumb = warum.
21. brechen min sinn (meinen Sinn), me rompre la tête.

Und mit der ler[1] mich bkümbren[2] fast?
Wer vil studirt würt[3] ein fantast.
Ich mag doch sunst wol sin[4] ein her'[5]
Und lonen eim[6], der für mich ler[7].
Ob ich schon hab ein groben sinn,
Doch, so[8] ich bi[9] gelerten bin
So kan ich ita sprechen jo[10].
Des tütschen orden bin ich fro[11],
Dann ich gar wenig kan latin;
Ich weiß, daß vinum heißet win,
Gucklus[12] ein gouch, stultus ein dor[13]
Und daß ich heiß domne doctor[14].
Die oren sint[15] verborgen mir,
Man säh' sunst bald eins müllers tier[16].

---

1. ler = Lehre.
2. bkümbren = bekümmern; fast = sehr.
3. würt = wird.
4. sunst wol sin = sonst wohl sein.
5. her, titre donné aux savants.
6. lonen eim (lohnen einem), payer quelqu'un.
7. ler = lerne.
8. so = wenn.
9. bi = bei.
10. jo. Je sais dire ita au lieu de ja.
11. bin ich fro = ich erfreue mich des tütschen orden, est une plaisanterie. Il n'est pas question de l'ordre teutonique, mais de ceux qui parlent allemand, « de la communauté allemande. »
12. gucklus = *cuculus*, le coucou; Gauch = benêt.
13. dor = Thor.
14. domne doctor, seigneur docteur.
15. die oren sint = die Ohren sind.
16. eins müllers tier, eines Müllers Tier, un âne.

Sébastien Brant a voulu tracer ici le portrait du faux-savant et non pas, comme on l'a cru parfois, le sien.

## Von der Kinder Zucht [1].

Wer seinen Kindern übersieht[2]
Ihren Mutwillen, und sie strafet nicht,
Dem selbst zuletzt viel Leids geschieht.
Der ist in Narrheit ganz verblind't,
Der nicht mag Acht han[3], daß seine Kind[4]
Mit Züchten[5] werden unterricht't,
Und er deß[6] sonders achtet nicht,
Daß sie irr gehn ohne Straf'
Wie ohn' den Hirten gehn die Schaf',
Und ihnen all' Mutwill' übersicht[7]
Und meint, sie bedürfen der Strafe nicht[8],
Sie seien noch nicht bei den Jahren[9],
Daß in den Ohren sie bewahren
Was man ihnen sag'[10], sie straf'[11] und lehr'.

---

1. Von der Kinder Zucht. Le problème de l'éducation est un de ceux qui ont le plus préoccupé les penseurs d'outre-Rhin. Presque tous les grands écrivains allemands ont une doctrine pédagogique; on a dit de la pédagogie que c'était une science allemande. Brant ne se pique pas d'originalité; il développe simplement quelques maximes empruntées à l'Ecriture.

2. Übersieht ihren Mutwillen. Construisez : ihren Mutwillen übersieht (ferme les yeux sur...).

3. han = haben.

4. Kind, ancienne forme pour Kinder; se trouve encore chez Gœthe.

5. Mit Züchten = züchtig.

6. deß, de cela (que le poète va dire).

7. übersicht = übersieht.

8. Der Strafe nicht. On voit que l'auteur ne craint pas de se répéter, ou plutôt qu'il est incapable de développer sa pensée.

9. Bei den Jahren, en âge.

10. Sag' pour sage.

11. Sie straf' pour sie strafe, de même que lehr' est pour lehre; ces deux verbes dépendent de daß.

O großer Thor[1], merk' auf und hör':
Der Jugend Gedächtnis ist nicht gering,
Sie merket wohl auf alle Ding'.
Was man in neue Häfen schütt't,
Derselbe Geschmack[2] verläßt sie nit[3].
Ein junger Zweig, der läßt sich biegen,
Doch wenn man einen alten zu biegen
Sich untersteht, so bricht er entzwei[4].
Ziemliche Straf' bringt kein bös Geschrei;
Die Rute der Zucht treibt ohne Schmerz
Die Narrheit aus des Kindes Herz[5].
Ohne Strafe wird selten Jemand belehrt[6],
Alles Übel wächst, dem man nicht wehrt,
Eli[7] war gerecht und lebt' ohne Sünd',
Aber daß er nicht gestraft sein Kind,
Deß[8] straft' ihn Gott, daß er mit Klag'[9]
Starb und sein Sohn an einem Tag.

1. Thor. L'habitude d'appeler Thor non pas tant les sots que ceux qui se trompent ou ceux qui agissent mal, s'est conservée jusqu'au XVIII[e] siècle.

2. Derselbe Geschmack, la même odeur (de ce qu'on a versé). Vers devenu proverbe.

3. Nit = nicht.

4. Entzwei. Cf. cette maxime, qui date du treizième siècle : « Et touz jours dit-on c'on doit ploier la verge tandis com ele est graille et tendre; quar puis qu'elle est grosse et dure, se on la veut ploier ele brise. » (*Livre de discipline des quatre âges*).

5. Cf. la Bible, Salomon, Proverbes 22, 15.

Thorheit steckt dem Knaben im Herzen; aber die Rute der Zucht wird sie ferne von ihm treiben.

6. Ici encore le poète s'inspire des paroles de l'Ecriture. Cf. Salomon, Proverbes 15, 32.

Wer sich nicht ziehen läßt, der macht sich selbst zu nichte,
wer aber Strafe höret, der wird klug.

7. Eli, le prophète.

8. Deß, pour cela.

9. Mit Klag' = kläglich.

Weil man die Kind' nicht ziehen will,
Drum find't man Catilinas[1] viel.
Um die Kind ständ's besser[2] offenbar,
Gäb' man Schulmeister ihnen, wie war
Phenix, den Peleus seinem Sohn
Achilles sucht' und zu wollt' thun[3].
Philipp[4] durchsuchte Griechenland,
Bis er seinem Sohn einen Meister fand:
Dem größten König in der Welt
War Aristoteles zugesellt,
Der war von Plato lang belehrt,
Wie Plato[5] Sokrates gehört.
Allein die Väter unsrer Zeit,
Weil sie verblendet ganz der Geiz,
Die nehmen solche Meister schön[6],
Die ihnen zu Narren machen die Söhn'
Und schicken sie wieder heim nach Haus
Noch närrischer, als sie kamen heraus.
Es ist zu wundern gar nichts dran,
Daß Narren närrische Kinder han.
Krates, der Alte[7], sprach, wenn es ihm
Zuständ', wollt' er mit heller Stimm'
Schreien : Ihr Narren unbedacht[8],

1. Catilinas, pluriel de Catilina. Jusqu'au XVIIIe siècle les Allemands usent et abusent des réminiscences classiques. Brant entend par « Catilinas » des hommes perdus de vices; il ne songe pas à faire allusion au rôle politique joué par ce personnage.
2. Ständs' besser. Il en irait mieux...
3. Zuthun, adjoindre.
4. Philipp, Philippe de Macédoine.
5. Plato, sujet.
6. Schön, se rapporte à Meister.
7. Krates der Alte, vraisemblablement le poète comique dont parle Aristote au cinquième chapitre de sa Poétique.
8. Ihr Narren unbedacht = ihr unbedachten Narren.

Ihr habt auf Gütersammeln Acht[1]
Und achtet nicht auf eure Kind,
Für die ihr Reichtumsammler sind[2];
Aber euch wird zuletzt der Lohn,
Wenn eure Söhne balde[3] schon
Stellen Züchten und Ehren nach[4]
Und sind zu allem Unwesen jach[5],
Wie sie von Jugend auf sind gelehrt.
. . . Das wird aus solchen Kindern gemacht,
Die man nicht in der Jugend zieht
Und mit einem Meister wohl versieht.
Denn Anfang, Mitte und End' der Ehre
Entspringt allein aus guter Lehre.
Ein löblich Ding ist adlig sein,
Aber ist fremd und ist nicht dein,
Es kommt von deinen Eltern her.
Reichtum auch ist köstlich sehr,
Aber das ist des Glücks Zufall
Und tanzt auf und ab wie ein Ball.[6]
Ein hübsch[7] Ding ist der Ruhm der Welt
Allein der Ruhm, er steigt und fällt.
Schönheit des Leibes man groß acht't[8],
Und währt doch oft kaum über Nacht.
. . . Große Stärke gilt für kostbar' Hab',

1. Ihr habt auf Gütersammeln Acht, « vous ne vous souciez que d'amasser des richesses. »
2. Sind = seid.
3. Balde (bald) a ici son sens primitif : audacieusement, effrontément.
4. Stellen nach (dressent des embûches), font fi de.
5. Jach, archaïque pour jäh, prompts à.
6. Wie ein Ball, vers heureux, comme il s'en trouve peu chez Brant.
7. Hübsch. L'adjectif neutre reste souvent invariable.
8. Man groß acht't. On fait grand cas de... Un proverbe du seizième siècle, que Brant eût sans doute approuvé dit :

Beauté et folie sont souvent en compagnie.

Und nimmt doch durch Alter und Krankheit ab.
Darum ist Nichts unsterblich mehr
Und bleibend, als die gute Lehr'.
Gorgias fragt', ob selig wär'
Von Persien der mächtig' Herr?
Sprach Sokrates[1]: Nicht weiß ich das,
Ob Lehr' und Tugend er besaß.
Als wenn[2] er damit sagen wollt',
Wer nicht der Tugendlehre hold,
Dem nützet nichts Gewalt und Gold[3].

---

## Till Eulenspiegel.

C'est le titre d'un recueil d'anecdotes burlesques et d'aventures comiques, qui fut d'abord rédigé en bas-allemand, puis traduit en haut-allemand, et dont la vogue fut considérable au seizième siècle. Il n'eut pas moins de dix-huit éditions en Allemagne, et fut traduit en français, en latin, en anglais, en danois et en polonais. Le plus ancien texte imprimé date de 1515 et le seul exemplaire qui en ait été conservé se trouve à la bibliothèque ducale de Gotha.

Le héros du livre est un certain Till Eulenspiegel [4], qui

---

1. Dans un dialogue de Platon.
2. Als wenn, comme si.
3. Si Brant aime à citer les anciens, il ne partage guère leurs opinions en matière d'éducation. « C'est merveille, dit Montaigne, combien Platon se montre soigneux, en ses Lois, de la gaieté et passetemps de la jeunesse de sa cité; et combien il s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses..... » Et Montaigne est de l'avis de Platon : « Otez-moi la violence et la force : il n'est rien à mon avis, qui abatardisse et étourdisse si fort une nature bien née. » De nos jours encore, Brant trouverait plus d'adeptes en Allemagne que notre Montaigne.
4. Eulenspiegel (miroir de hibou). Notre mot espiègle en dérive. Faut-il voir dans ce terme une altération d'Ulenspeigel qui signifiait polisseur de miroirs? Ce serait alors un surnom indiquant la profession du personnage, ou mê-

d'après la tradition, serait mort en 1530 à Mölln où l'on montre encore son tombeau. Il est hors de doute que les conteurs lui ont généreusement prêté nombre d'exploits et de méfaits dont il n'était pas l'auteur, et force traits d'esprit et de malice qu'ils ont imaginés.

L'ouvrage présente peu d'intérêt; le ton en est trivial; la plaisanterie, lourde et grossière, consiste surtout en jeux de mots. Eulenspiegel, compagnon en quête de rapines, est une sorte d'Agnelet qui prend à la lettre tout ce qu'on lui dit. C'est un personnage malfaisant, en qui s'incarnent les rancunes populaires contre les riches bourgeois, les nobles et le clergé.

L'ouvrage exerça une certaine influence sur la littérature du temps. Beaucoup d'écrivains le citent. Fischart le met en vers, Hans Sachs et Jacob Ayrer y puisent des sujets de comédies.

BIBLIOGRAPHIE

J. M. LAPPENBERG, Dr Thomas Murner, *Ulenspiegel*, 1854. (L'auteur y attribue à tort Eulenspiegel à Murner).

GÖRRES, *Die deutschen Volksbücher*.

---

## Wie Eulenspiegel nach Paris auf die hohe Schule[1] zog.

Auch nach Paris ging Eulenspiegel und besuchte dort die hohe Schule. Er stellte sich vor den Stuhl[2], auf welchem der Doktor saß, und sah ihn an. Der Doktor hielt in seinem

---

me son nom de famille. D'après certains critiques il faudrait interpréter Eulenspiegel de la manière suivante : l'homme en présence de l'image de ses travers est semblable à la chouette devant un miroir : ni l'un ni l'autre ne s'aperçoivent de leur laideur.

1. Auf die hohe Schule, à l'Université. Dès le quinzième siècle, un voyage en France était, aux yeux des Allemands, le complément indispensable d'une éducation libérale. La plupart des grands écrivains de cette période et de la période suivante ont fait un séjour en France. L'Université de Paris était célèbre dans le monde entier.

2. Den Stuhl, la chaire.

Vortrag[1] inne und fragte ihn: „Guter Freund, warum siehst du mich so an? Willst du etwas fragen?" Eulenspiegel faßte sich kurz[2] und sprach: Ja, Herr Doktor, ich habe eine wichtige Frage an Euch zu stellen: „Welches ist besser, daß ein Mensch dem nachkommt[3], was er weiß und bereits entdeckt ist, oder daß Einer dasjenige zu erforschen und zu lernen sucht, was noch nicht entdeckt ist und was er noch nicht weiß?" Oder: „Machen die Doktores[4] Bücher, oder machen die Bücher Doktores?" Die Gelehrten sahen einander an, und keiner konnte ihm in der Geschwindigkeit antworten. Sie beratschlagten sich mit einander, und die Meisten stimmten[5], daß der Mensch lieber das verfolgen soll, was er schon weiß, als das lernen, was er noch nicht weiß. Hierauf sprach Eulenspiegel: Auf diese Weise bleibt Ihr immer beim Alten[6]; die unvernünftigen Tiere machen es auch so. Hiemit kehrte er ihnen den Rücken und ging davon[7].

---

## Volkslied.

## La chanson populaire aux XIVe, XVe et XVIe siècles.

Dem Meistergesange gegenüber, gerade am andern Pole der lyrischen Dichtkunst, liegt eine andere Art Lyrik von ungleich höherer Bedeutung: das weltliche Volkslied. Ist der Meister-

---

1. Vortrag, leçon.
2. Faßte sich kurz, s'énonça en peu de mots.
3. Nachkommt, poursuive (l'étude de).
4. Doktores, pluriel latin.
5. Stimmten, furent d'avis.
6. Beim Alten bleiben, piétiner sur place.
7. Le mot d'Eulenspiegel n'est pas trop sévère s'il s'adresse aux vaines discussions des scolastiques, et à l'étude de la logique telle qu'on l'entendait alors. Cf. dans le Faust de Gœthe la scène entre Méphistophélès et l'étudiant.

gesang die bis zum Erstarren[1] getriebene Form der alten **Kunstlyrik**, des Minnegesangs, so bricht nun hier der ungekünstelte, frische, oft derbe und heftige, aber immer lebendige und nicht selten hochpoetische Laut der Volksfreude und des Volksliedes hervor; es strömt die alte **Volkspoesie**, wenn auch nicht als Epos, sondern als Lyrik, mit wunderbarer Kraft aus tief verborgen liegenden Quellen an das Licht; sie strömt aus mit so gesundem, reinem Lebenswasser, daß an den Ufern ihrer Bäche und Ströme die edelsten Blüten aller Lyrik sprossen konnten, die auf Erden[2] **jemals sich entfaltet haben**; sie strömt aus mit solcher Gewalt und Stärke, daß sie, später abermals auf zwei Jahrhunderte verschüttet, mit neuer Kraft hervorbrach und die Dichterauen dieser späten Jahrhunderte zu tränken vermochte, daß ein Herder und ein Goethe aus ihr schöpfen und zum Teile durch sie für sich und ihre Zeit und für uns das werden konnten, was sie geworden sind. —

Daß bereits in der ältern Zeit, im 12. Jahrhundert, ein Volkslied in dem Sinne, wie wir es hier betrachten, müsse existiert haben, — daß es Lieder müsse gegeben haben, welche die Erlebnisse und Empfindungen des Individuums mit einfacher Treue und Wahrheit, ebendarum aber auch mit der größten Intensität und Stärke aussprachen, zugleich jedoch nur eben bei den allgemeinsten, von jedem andern bereits gemachten Erfahrungen und sofort von ihm geteilten Empfindungen stehen blieben, ohne sich, wie die Kunstpoesie des Minneliedes, auf die umständliche und zusammenhängende Schilderung der nur den Einzelnen berührenden Ereignisse[3] einzulassen, — daß ein solches Volkslied bereits im 12. Jahrhundert müsse existiert haben, und daß dasselbe sogar eine der bedeutendsten Grundlagen der Minnepoesie müsse gewesen sein,

1. Bis zum Erstarren, « jusqu'à une fixité rigide. »
2. Auf Erden, ancienne forme du datif féminin, qui se rencontre dans plusieurs expressions et est encore fréquente en poésie.
3. Der nur den Einzelnen berührenden Ereignisse, « des événements qui n'intéressent que l'individu. »

das ist mehr als wahrscheinlich und sogar, namentlich aus den Erzeugnissen der ältesten Minnesänger, zur Genüge nachweisbar. Mögen selbst dergleichen Lieder[1] oder Liedesstrophen, Laute der augenblicklichen, starken Empfindung, des regsten Lebensgefühls, gleichsam nur Rufe und angeschlagene Töne[2], neben der Minnepoesie fortgedauert haben in den Kreisen, zu welchen die Kunstpoesie der Minnesänger nicht herabgelangte[3], so sind sie wenigstens der Natur der Sache nach[4] damals nicht aufgezeichnet[5] und in der Litteratur von dem Gesange der Ritter und Hofleute gleichsam erdrückt worden. Später, nachdem diese Kunstpoesie der höhern Stände abstarb, im 14. Jahrhundert, und der Minnegesang allmählich verstummte, drängen sich jene Naturlaute wieder hervor, gewinnen festen Boden[6] und beherrschen im 15. und 16. Jahrhundert die ganze Lyrik (wenn man den kaum in Anschlag zu bringenden Meistergesang ausnimmt) ausschließlich. Daß es im 14. Jahrhundert solche Lieder gegeben habe, welche allgemein, auf allen Straßen und in allen Herbergen, von Rittern und Knechten, zu Stadt und Land gesungen und „gepfiffen" worden seien, erzählt die Limburger Chronik unter Angabe des Anfangs solcher Lieder ausdrücklich; es scheinen diese Lieder ein Mittelglied zwischen der Minnepoesie und dem Volksgesange zu bilden, — sie scheinen Minnelieder mit volksmäßigen Stoffen, — wie diese Berührungen zwischen Minnegesang und Volksgesang auch noch im Verfolge[7] nachgewiesen werden sollen.

Das Volkslied unserer Periode hat ganz dieselbe Grundlage wie die alten Volkslieder, aus denen das alte Epos entstanden ist : das wirklich Erlebte, wirklich Erfahrene, das wahr-

1. Mögen selbst dergleichen Lieder... fortgedauert haben. « Quand bien même des lieds de ce genre... auraient continué à vivre à côté de... »
2. Angeschlagene Töne, des préludes.
3. Nicht herabgelangte, ne descendait pas.
4. Der Natur der Sache nach = naturgemäß.
5. Aufgezeichnet, écrits.
6. Gewinnen festen Boden, prennent racine.
7. Im Verfolge, dans la suite.

haftige Leben ist sein Stoff, wie der Stoff der alten, epischen Volksgesänge; nur mit dem bedeutenden Unterschiede, daß jetzt nicht Thaten und Erlebnisse des ganzen Volkes gesungen werden, sondern das, was der Einzelne erlebt hat und was ihm widerfahren ist, beides aber mit gleicher Unmittelbarkeit der Anschauung[1], beides mit gleicher Wahrheit: dort sind es Thaten, hier Empfindungen, welche dargestellt werden; aber beidemal nicht erdichtete Thaten oder durch Betrachtung angeregte Empfindungen, nicht Thaten und Empfindungen, für welche erst Teilnahme gewonnen werden müßte, sondern solche, welche diese Teilnahme wirklich besitzen, weil sie vor dem Liede bereits vorhanden waren; es sind Empfindungen von solcher Einfachheit, Wahrheit und Allgemeinheit, daß sie jeder schon in sich trägt, in gleicher Weise wie das Lied sie darstellt, und daß also auch dieses Volkslied nichts anderes thut, als Vorhandenes aussprechen. Diese wirklich erlebten Zustände, diese Empfindungen, von denen das Herz voll ist, werden von dem Volksliede im Augenblicke des Erlebens und Empfindens rasch und bewegt, wie das Herz in diesem Momente selbst ist, ausgesprochen, rhapsodisch hingeworfen[3], ohne sich um den Zusammenhang[4] der Erlebnisse und Gefühle unter einander zu kümmern, wie denn[5] im Momente der lebhaften Empfindung niemand sich Rechenschaft darüber zu geben versucht oder im stande ist, wie die Empfindung entstanden und wie die eine aus der andern hervorgegangen sein möge. Nur die bewegtesten Momente[6] werden festgehalten und diese gleichsam stoßweise[7] im Liede ausgesprochen, wie auch uns die Gefühle

1. Mit gleicher Unmittelbarkeit der Anschauung, avec la même spontanéité d'intuition.

2. Im Augenblicke des Erlebens und Empfindens, au moment où ils sont vécus et sentis.

3. Rhapsodisch hingeworfen, esquissés à la façon d'une rapsodie.

4. Den Zusammenhang, la liaison, la suite.

5. Wie denn, comme d'ailleurs.

6. Die bewegtesten Momente, les motifs les plus émouvants.

7. Stoßweise, par saccades.

im Zustande lebhafter Erregung[1] — wie Liebe und Leid den in wahrhafte Liebe und tiefen Abschiedsschmerz wirklich Eingetauchten — stoßweise bewegen. Auf die Ausfüllung der Mittelglieder, auf die Darstellung der Gedanken, auf die Färbung der Begebenheiten, auf die Ausmalung und Schilderung — lauter Eigenschaften der Kunstpoesie — legt das Volkslied auch nicht den geringsten Accent[2]; alles koncentriert sich in der einfachen, wahren, starken Empfindung. Daher ist das Volkslied, eben wie das alte Epos, voll scheinbarer Sprünge und Lücken, denn was sich von selbst versteht und verstehen soll, wird eben nicht erzählt, nicht besungen; unverweilt und raschen, aber kräftigen Schrittes eilt es vorwärts von Moment zu Moment und reißt den Hörer gewaltsam mit sich fort. Dies ist das, was Goethe als den „kecken Wurf"[3] des Volksliedes so sehr und mit dem vollsten Rechte bewunderte; und es ist dieser kecke Wurf eben nichts anderes als die volle, reine, starke Naturwahrheit, welche aus diesen Liedern spricht. Mit dem Texte derselben aber ist notwendig verbunden und gleichsam zusammengewachsen[4] die Melodie, ebenso kunstlos, ebenso einfach, ebenso bewegt und ergreifend wie der Text selbst; alle künstlichen Mittel, namentlich die Harmonie, verschmähend oder derselben geradezu widerstrebend[5], ist sie eben nichts als reine Melodie, aber in solcher wunderbaren Zusammenstimmung mit dem Texte, daß, wie allgemein zugestanden ist[6], auch die größten Künstler mit bewußtem Streben[7] nur äußerst selten eine dem Volksliede nahe kommende Übereinstimmung der Musik mit dem Texte erreicht haben.

---

1. Im Zustande lebhafter Erregung, « quand nous sommes en proie à une vive agitation. »
2. Nicht den geringsten Accent, pas la moindre importance.
3. Den „kecken Wurf", le jet hardi.
4. Zusammengewachsen, confondue.
5. Widerstrebend, rebelle.
6. Wie allgemein zugestanden ist, de l'aveu général.
7. Mit bewußtem Streben, par des efforts conscients.

Nicht gesungene Volkslieder sind halbe Volkslieder oder gar keine[1].

Und wer hat diese Lieder verfaßt[2]? und wo sind sie gedichtet worden? Niemand, könnte man antworten, niemand hat sie verfaßt, und nirgends sind sie gedichtet worden, von allen vielmehr und überall. Es ist hier eben wieder wie mit dem volksmäßigen, alten Epos: es ist kein Name erhalten und kann kein Name erhalten sein, weil Zustände und Erlebnisse, Gefühle und Empfindungen besungen werden, welche nicht einem allein und besonders, sondern allen, die demselben Volke entsprossen sind, allen, in denen gleiches Blut fließt, in ganz gleicher Weise angehören, und an denen jeder mithin seinen Teil Dichtung in Anspruch nimmt[3]. Der Dichter ist auch hier nur das Organ, durch welches die große Menge der Gleichempfindenden[4], Gleichgestimmten, zum Gesange gleich Befähigten sich ausspricht, und der eben darum in der großen Menge sich notwendig verliert. Finden sich doch dieselben Volksliederstoffe an den entgegengesetzten Enden Deutschlands vor, lauten sie doch in den verschiedensten Gegenden einander ganz ähnlich; jedesmal aber sind sie dem lokalen Sinne, dem

---

1. Cf. cette jolie définition du lied, de Marie von Ebner-Eschenbach :

Ein kleines Lied.

Ein kleines Lied, wie geht's nur an,
Daß man so lieb es haben kann,
Was liegt darin? Erzähle!
— Es liegt darin ein wenig Klang,
Ein wenig Wohllaut und Gesang
Und eine ganze Seele.

2. Und wer hat diese Lieder verfaßt? Beaucoup de lieds se terminent par cette question. Parfois l'auteur fait connaître sa profession, sa qualité :

Wer ist, der uns dies Liedlein sang?
Ein freier Reiter ist er genannt.

3. In Anspruch nehmen, prétendre à.
4. Der Gleichempfindenden, de ceux qui éprouvent les mêmes sentiments.

besondern Dialekte, der provinziellen Sitte genau assimiliert und dadurch im einzelnen wieder voneinander verschieden.

Die Stoffe dieser Volkslieder sind teils, und zwar in der ältern Zeit sehr häufig, historisch; es werden Begebenheiten gesungen, „von einem, der auch dabei gewesen", wie es oft in solchen Liedern am Schlusse heißt, gesungen nach dem nächsten und wahrsten Eindrucke, den die Begebenheiten auf den Einzelnen hervorbrachten; und durch die einfache Wahrheit der Schilderung dieses Eindruckes verbreiteten sich solche Lieder auch weit hinaus über den Kreis, dem sie ursprünglich angehörten. So sangen sich die Landsknechte[1] ihre Lieder auf die Pavier Schlacht[2] selbst im fröhlichen Jubel des Sieges, und dieser Siegesjubel und die kecke fröhliche Tapferkeit der Knechte Georg Frundsbergs, die aus diesen Liedern tönten, klangen gleichfalls ein volles Jahrhundert durch alle deutschen Gauen hin und aus allen deutschen Gauen wieder. Ebendahin sind die alten Schweizerlieder auf die Sempacher[3] und Murtener Schlacht zu rechnen; ebendahin die Lieder vom Möringer, von Heinrich dem Löwen, vom Ritter Trimunitas und viele andere.

Der größte Teil der Volkslieder aber besteht aus Liebesliedern, die zugleich Natur- und Wanderlieder sind, aus Abschiedsliedern, Liedern von der Treue und Untreue, vom Scheiden und Meiden, vom Wiedersehen nach dem Wandern, das sieben Jahre gedauert hat, und vom Nimmermehr-Wieder-

---

1. Die Landsknechte. Un lied du seizième siècle, composé par un lansquenet, nous renseigne sur l'origine et les mœurs de ces gens de guerre :

> Gott gnad' dem großmächtigen Kaiser frommen,
> Maximilian! bei dem ist aufkommen
> Ein Orden, durchzieht alle Land'
> Landsknecht' sind sie genannt.
>
> Fasten und beten laßen sie wohl bleiben,
> Und meinen, Pfaffen und Mönch' sollen's treiben.

2. Die Pavier Schlacht, 24 février 1525.

3. Sempacher Schlacht. Victoire des Suisses sur les Autrichiens (1386); Murten (Morat) 1476, victoire des Suisses sur les Bourguignons.

sehen; es sind Grüße an die Geliebte, zur Bestellung aufgetragen der lieben Frau Nachtigall[1], die das Bächlein entlang läuft; es ist die Trauerklage um die gestorbene Braut, die so lange dauern wird, bis daß alle Wasser zu Ende gehen, und da alle Wasser nimmermehr vergehen, auch selbst nimmermehr kein Ende nehmen wird. Es kann kaum etwas Ergreifenderes geben als diese einfachen Gruß- und Abschiedslieder mit ihrer innigen Melodie: „Insbruck, ich muß dich lassen, ich fahr' dahin mein' Straßen, ins fremde Land hinein"; oder: „Warum bist du denn so traurig? Bin ich aller Freuden voll? Meinst, ich sollte dich vergessen? Du gefällst mir gar zu wohl; Laub und Gras, das mag verwelken, aber treue Liebe nicht; kommst mir zwar aus meinen Augen, aber aus dem Herzen nicht"; — oder: „Soviel Stern' am Himmel stehen, an dem blauen, güldnen Zelt"; oder: „Es steht ein Baum im Odenwald, der hat viel grüne Äst'"; oder das Lied von der Untreue: „Es stehen drei Sternlein am Himmel[2]", und von der Treue:

1. Frau Nachtigall. Cf. lied suivant qui est du seizième siècle:

Frau Nachtigall, mach dich bereit,
Der Tag bricht an, es ist hoh' Zeit!
Du sollst mein treuer Bote sein
Wohl zu der Allerliebsten mein,
. . . . . . . . . . . . . .
So mach dich auf, säum' dich nicht lang,
Fahr' hin mit schön' und fröhlichem G'sang,
Sprich ihr mein' Gruß ins Herz hinein,
Sag, ich werd' selbst bald bei ihr sein!

2. Voici la traduction de ce lied :

LE JEUNE HOMME JALOUX

Trois étoiles sont aux cieux,
Elles éclairent un amoureux.
» Je vous salue, belle fillette,
Où vais-je attacher mon petit cheval? »

Prends ton petit cheval par les guides, par le mors,
Attache-le au figuier.
Près de moi, assieds-toi un peu
Pour me distraire.

„Es stund[1] eine Linde im tiefen Thal", und so viele andere, von denen oft ein einziges ganze Bände künstlicher Poesie voll erlogener oder nachgeahmter Empfindungen aufwiegt. Und welche Macht solche Volkslieder und alte Volksmelodien besitzen, wie sie augenblicklich wieder einschlagen[2] und aller[3] Herzen erfüllen und auf allen Lippen schweben, sowie sie nur wieder erweckt werden, das haben wir ja selbst gesehen — wie griff die Melodie des Mantelliedes mit einemmal so allgemein und so mächtig durch[4]! Und es war dies die aus dem 16. Jahrhundert stammende Volksmelodie eines Volksliedes, dessen Anfang lautet : „Es waren einmal drei Grafen (Reiter) gefangen."

---

« Je ne peux m'asseoir, je ne veux m'asseoir,
Gai je ne puis être,
Mon cœur est affligé,
Mignonne amie, à cause de toi. »

De sa poche que tira-t-il ?
Un couteau tranchant et pointu.
Il en transperça le cœur de sa bien-aimée,
Le sang vermeil jaillit vers lui.

Et quand il retira le couteau,
Il était pourpre de sang.
« Ah ! grand Dieu du ciel !
Que cette mort me fut amère ! »

Que lui enleva-t-il du doigt ?
Une petite bague d'or rouge.
Il la jeta dans l'eau courante,
Elle y rayonna brillante.

« Flotte ça et là, petite bague,
Va jusqu'à la mer profonde
Ma mignonne amie est morte,
Je n'ai plus de mignonne amie. »

1. Es stund = es stand.
2. Einschlagen, sont en vogue.
3. Aller, génitif pluriel.
4. La fameuse chanson du Mantellied débute ainsi :

Schier dreißig Jahre bist du alt,
Hast manchen Sturm erlebt,
Hast mich wie 'nen Bruder beschützet,
Und wenn die Kanonen geblitzet,
Wir beide haben nicht gebebt.

Andere Volkslieder sind Wein- oder Gesellschafts-lieder, voll echter, ungekünstelter Lust, voll Witz und Humor, voll aufsprudelnder Fröhlichkeit, voll heiterer Unbesorgtheit : „Der liebste Buhle, den ich han[1], der liegt beim Wirt im Keller, der hat ein hölzin[2] Röcklein an und heißt der Muskateller"; oder : „Wo soll ich mich hinkehren, ich dummes Brüderlein? Wie soll ich mich ernähren? Mein Gut ist allzu klein", — sämtlich ebenso wahr, so naturgetreu und einfach wie die Liebes-, Abschieds- und Naturlieder.

A. F. Chr. Vilmar.

---

## Histoire poétique du Volkslied (Sallet)[3].

### Das Volkslied.

Ein wandernder Geselle[4]
Zieht munter durch den Wald;
Vorüber rauscht die Quelle
Das Lied der Vögel schallt.

Und was ihn da durchdrungen,
Als er ans Lieb[5] gedacht,
Das hat er frisch gesungen,
Nicht lange nachgedacht[6] :

1. han = habe.
2. hölzin = hölzern.
3. Friedrich von Sallet (1812-1843), né à Neisse, a écrit des épigrammes, des ballades et des lieder. Son œuvre a une tendance religieuse et philosophique qui se marque surtout dans son „Laien-Evangelium" (1842) Le lied qui suit caractérise d'une manière très heureuse la chanson populaire allemande.
4. Personnification du peuple allemand.
5. Ans Lieb, expression fréquemment employée par les poètes populaires, — « à son amante. »
6. Nachgedacht, sans réfléchir longtemps.

„Wenn Röslein[1] aufblüht frisch und schön,
Die Nachtigall muß schlagen;
Als ich ihre roten Wangen gesehn,
Da mußte mein Herze[2] schlagen.

Der Bach, der rauscht gar süßen Klang,
Das Waldlaub muß erzittern[3],
Und als die Liebste sprach und sang,
Fühlt' ich mein Herz erzittern.

Erdbeeren rot[4] erglühn im Grund,
Der Wind bringt mir die Düfte;
Gern küßt' ich ihren roten Mund,
Gern flög' ich durch die Lüfte.

Die Wolken ziehn von Ort zu Ort,
Wohin nur mögen sie eilen[5]?
Ihr, meine Gedanken, was fliegt ihr fort,
Mögt ihr im Wald nicht weilen?

In Blümlein leuchten Tropfen klar,
Wenn Abends die Sonn' muß scheiden;
Das Weinen mir sehr nahe war,
Da ich sie mußte meiden[6],

Und Nachts da blinken weit und breit
Am Himmel tausend Sterne;
Mein Liebchen, ach, das ist gar weit,
Mein Liebchen ist gar ferne!"

So sang der gute Geselle
Und weilet nicht am Ort.

---

1. Röslein et Rose désignent dans la poésie du moyen âge et dans la poésie romantique la jeune fille et la femme.
2. Herze, archaïque pour Herz.
3. Allusion aux lieds qui chantent le printemps.
4. Erdbeeren rot = rote Erdbeeren.
5. Allusion aux lieds qui chantent la Sehnsucht.
6. Allusion aux chants d'adieu.

Dem Liede horcht die Welle
Und trägt es murmelnd fort,

Bis wo im Schatten ruhte
Der müde Jägersmann,
Der hub mit frohem Munde
Es nachzusingen an[1].

Das Waldlaub hat gelauschet
Und singet mit im Chor;
Das säuselt und das rauschet
Der frischen Dirn' ins Ohr,

Die Walderdbeeren pflückte
Und Waldesblumen brach;
Die sang, so gut ihr's glückte
Sogleich das Liedchen nach.

Echo nimmt ihr vom Munde
Und führt dahin den Klang,
Daß es vernimmt zur Stunde
Der Hirt[2] am Bergeshang.

Der singt es nach gar helle;
Hernieder weht's der Wind,
Wo mancher gute Geselle
Des Weges zog geschwind.

Und Manchem hat's gefallen
Und er behielt's im Sinn,
Und wo er mochte wallen,
Da sang er 's vor sich hin.

Und wie sich Vöglein bringen
Ein Lied von Wald zu Wald :
So hörte man's singen und klingen
Von Land zu Lande bald.

1. Es nachzusingen an. Cf. les Jagdlieder ou Jägerlieder.
2. Hirt. Allusion aux Hirtenlieder.

## Lieds des XVe et XVIe siècles.

### Liebesdienst.

Es war ein Markgraf über dem Rhein,
Der hatte drei schöne Töchterlein.

Zwei Töchterlein früh heiraten weg[1],
Die dritte hat ihn ins Grab gelegt.

Dann ging sie singen vor Schwesters[2] Thür :
„Ach braucht ihr keine Dienstmagd hier?“

. . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . .

Sie dingt das Mägdlein ein halbes Jahr
Das Mägdlein dient ihr sieben gar.

Und als die sieben Jahr' um war'n,
Da wurd' das Mägdlein schwach und krank.

„Ach Mägdlein, wenn du krank willst sein,
So sag' mir, wer sind die Eltern dein?

„Mein Vater war Markgraf über dem Rhein,
Und ich bin sein jüngstes Töchterlein.“

„Ach nein, ach nein, das glaub' ich nicht,
Daß du meine jüngste Schwester bist.“

„Und wenn du mir's nicht glauben willst,
So geh' nur an meine Kiste hin;

Daran wird es geschrieben stehn[3],
Du kannst es mit deinen Augen sehn.“

---

1. Heiraten weg, se marient et partent.
2. Schwesters, génitif incorrect de Schwester. On retrouve cet s possessif en anglais.
3. Geschrieben stehen, « il est écrit », stehen s'emploie très souvent dans le sens de notre verbe être.

Und als sie an die Kiste kam,
Da rannen ihr die Thränen herab :

„Ach bringt mir Weck, ach bringt mir Wein,
Das ist mein jüngstes Schwesterlein!"

„Ich will keinen Weck, ich will keinen Wein,
Will nur ein kleines Särgelein."

---

## Ein Spruch.

Befiehl dich Gott,
Sei stark in Not,
Bedenk' den Tod,
Gib Armen Brod.

Erduld' und leid',
Und keinen neid',
Fleuch[1] Krieg und Streit,
Hab' Acht der Zeit[2].

Auf dich selbst schau',
Nicht Allen trau',
Auf Gunst nicht bau',
Sei nicht genau[3].

Halt' deinen Bund[4],
Regier' den Mund,
Hüt' dich für[5] Sünd'
Und bösem Fund.[6]

---

1. Fleuch, fréquent en poésie pour fliehe.
2. Hab' Acht der Zeit, « sois ménager de ton temps. »
3. Genau, méticuleux ou avare.
4. Deinen Bund, tes engagements, ta parole.
5. Für pour vor.
6. C.-à.-d. ne garde pas le bien d'autrui.

Der Welt Geschmeiß[1],
Dich stets entreiß';
Mit höchstem Fleiß
Den Herren preis'

In Freud' und Scherz
In Leid und Schmerz,
Dein Sinn und Herz
Gedenk' aufwärts[2].

Halt dich fein[3] rein,
Sei gern allein;
Laß Andre sein,
Getreu es mein'!

Wer solches liebt,
Daran sich übt,
Wird nicht betrübt,
Gott[4] Freude gibt.

Schweig', leid', meid' und vertrag',
Dein' Not niemand klag',
An Gott nicht verzag',
Sein Hülf' kommt alle Tag'.

---

## Volksballade.

### Zwei Königskinder[5].

Es waren zwei Königeskinder,
Die hatten einander so lieb,

1. Geschmeiß, terme brutal et vulgaire. Trad. « tourbe. »
2. Formule populaire du *Sursum corda !*
3. Fein, souvent employé en poésie dans le sens de sehr.
4. Gott, sous-entendu ihm.
5. C'est la version populaire de la fameuse légende de Héro et Léandre.

Sie konnten zusammen nicht kommen,
Das Wasser war viel zu tief.

„Ach Liebster, kannst du schwimmen,
So schwimme doch her zu mir,
Drei Kerzchen will ich anzünden,
Die sollen auch leuchten dir."

Das hörte die falsche Nonne
Auf ihrer Schlafkammer, o weh!
Sie thät die Kerzchen ausblasen[1],
Der Jüngling blieb in der See.

Es war am Sonntagmorgen,
Die Leute war'n alle so froh,
Nicht so des Königes Tochter,
Die Augen die schmerzten sie so.

„Ach, Mutter, herzliebste Mutter,
Mein Kopf thut mir so weh,
Soll ich nicht gehn spazieren
Am Rande[2] der rauschenden See?" —

„Ach Tochter, herzliebste Tochter[3],
Allein[4] sollst du nicht gehn,
Ruf deinen jüngsten Bruder,
Und der soll mit dir gehn." —

„Ach Mutter, herzliebste Mutter,
Mein Bruder ist noch ein Kind,
Er schießt ja alle die Vögel,
Die auf der Seekante[5] sind." —

---

1. Sie thät... ausblasen, populaire pour sie blies aus.
2. Rande... rauschenden. Remarquez l'heureux effet de l'allitération.
3. Ces répétitions constituent un des procédés habituels de la poésie populaire.
4. Allein, seule.
5. Seekante, rivage de la mer.

„Ach Tochter, herzliebste Tochter,
Allein sollst du nicht gehn,
Weck' deine jüngste Schwester,
Und die soll mit dir gehn." —

„Ach Mutter, herzliebste Mutter,
Meine Schwester ist noch ein Kind,
Sie pflückt ja alle die Blümlein,
Die an der Seekante sind." —

„So komm' und geh' du zur Kirchen[1],
Herzliebste Tochter mein[2],
Mit Beten und mit Singen
Wird dir geholfen sein." —

„O Mutter," sagte sie, „Mutter,
Mein Herze thut mir so weh,
Laß andre geh'n zur Kirchen,
Ich bet' an der rauschenden See."

Die Mutter ging zur Kirchen,
Die Tochter zum Meeresrand,
Sie ging da so lange spazieren,
Bis sie einen Fischer fand.

„Ach Fischer, liebster Fischer,
Willst du verdienen Lohn,
So senke dein Netz ins Wasser,
Fisch mir den Königessohn."

Er senkte sein Netz ins Wasser
Und nahm sie in den Kahn,
Er fischte und fischte so lange,
Bis sie den Königssohn sahn.

Was nahm sie von ihrem Haupte?
Eine goldene Königskron':

1. Kirchen, ancienne forme du datif féminin.
2. Mein, génitif de ich.

„Sieh da, viel[1] edler Fischer,
Das ist dein verdienter Lohn.“

Was zog sie von ihrem Finger?
Ein Ringlein von Gold so[2] rot:
„Sieh da, du armer Fischer,
Kauf' deinen Kindern Brot.“

Sie schloß ihn[3] in ihre Arme,
Küßt ihm den bleichen Mund:
„Ach Mündlein, könntest du sprechen,
So wäre mein Herz gesund.“

Sie schloß ihn an ihr Herze
Und sprang mit ihm ins Meer:
„Gute Nacht, mein Vater und Mutter,
Ihr seht mich nimmermehr.“

Da hörte man Glöcklein läuten,
Da hörte man Jammer und Not.
Hier liegen zwei Königeskinder,
Die sind alle beide tot[4].

---

1. Viel = sehr.
2. So, souvent employé dans la poésie populaire avec le sens de sehr.
3. Ihn (den Königssohn).
4. Bürger s'est souvenu de plusieurs strophes de cette ballade dans *Lenore*, et Henri Heine, qui en a imité le rythme dans le *Pélérinage à Kevlaar*, lui doit sans doute quelques inspirations heureuses.

## Der Schwanritter[1].

(Eine Clevische Ballade.)

O sag' mir an, Frau Mutter lieb!
Wo treff' ich denn den Vater mein[2]?
„Laß ab, mein Sohn, du quälest sehr,
Weiß ich denn, wo der Vater dein!“

Wo ist denn wohl sein Heimatland?
Sag' an, daß ich ihn suchen kann. —
„Sein Heimatland ist unbekannt
Weiß[3] nicht, wohin er sich gewandt.“

Wie kam er denn hier in das Land?
Frau Mutter lieb, mach' es bekannt;
Damit ich kenn' den Vater mein,
Damit ich sein[4] mag kundig sein.

„Ich stand am Fenster im Gemach
Und weinte meinem Vater nach,
Da schwamm ein Schifflein auf dem Rhein,
Ein stolzer Ritter stand darein.“

„Er lenkte an der Hand den Schwan,
Ein gülden Kettlein glänzte dran,
Der Schwan er[5] schwamm dem Ufer zu,
Der Ritter grüßt in stolzer Ruh'.“

„Der Ritter trug ein gülden Schwert,
Das war die halbe Grafschaft wert;

---

1. Der Schwanritter. Le chevalier au cygne. C'est la légende de Lohengrin.
2. Mein et non pas meinen, parce que mein est ici le génitif de ich.
3. Weiß = ich weiß.
4. Sein, génitif de er.
5. Er. Tournure populaire.

Ein Hörnelein von rotem Gold,
Das hing um seinen Nacken hold[1]."

„Am Finger glänzte ihm ein Ring,
Der über alle Kleinod' ging;
Der Ritter führt ein' blanken Schild,
Sechs Königsstäbe[2] drauf gebild't." —

O Mutter, das ist selt'ne Mär'!
Kannst du mir sagen gar nichts mehr? —
„Ich kann dir sagen nur dies ein':
Das macht, daß ich jetzt immer wein'.

„Dem Vater, ich geloben[3] sollt'
Daß ich ihn nicht erfragen wollt',
Von wo er zu mir kommen[4] ist;
Doch frug ich ihn zu jener Frist."

„Die Frag' hat ihn getrieben fort.
Doch dacht' er seiner Kinder[5] dort!
Er ließ dir Schild, er ließ dir Schwert,
Sein ganzes Erb' ist dir bescheert."

„Dem Bruder dein[6] gab er sein Horn,
Der Gau zu Clev' ist ihm erkor'n[7],
Dem jüngsten Bruder ward der Ring,
Das Land von Hessen er empfing."

„Mir aber ließ der Eh'gemahl
Nichts sonst zurück als Leid und Qual;
Wer einmal ihn geliebt so sehr,
Der kann ihn nie vergessen mehr.

1. Hold, adjectif se rapportant à Nacken.
2. Königsstäbe, waren (sous-entendu).
3. Geloben, promettre.
4. kommen = gekommen.
5. Seiner Kinder, le génitif après denken est poétique.
6. Dein, génitif de du.
7. Erkor'n = beschieden.

## Kuckucks Tod.

Kuckuck hat sich zu Tod gefall'n[1]
Von einer hohlen Weiden,
Wer soll uns diesen Sommer lang
Die Zeit und Weil' vertreiben?

Ei, das soll thun Frau Nachtigall,
Die sitzt auf grünem Zweige,
Sie singt, sie springt, ist allzeit froh,
Wenn ander' Vögel schweigen.

---

## Scheiden.

(Texte original.)

Ganz ser[2] betrübt ist mir mein Herz,
Und leide darumb[3] großen Schmerz,
Ach, ach, mit traurigem Sinn
Scheid ich, herzlieb, jetzt von hinn[4].

Scheiden von Lieb und das tut We[5],
Ach, ach, und ach, und immer We,
Ach, ach, wie senliches Leiden[6]
Bringt mir das schwere Scheiden!

Scheiden, wer hat doch dich erdacht,
Das mich in großes Leid hat bracht[7]?

---

1. Hat sich zu Tod gefall'n, s'est tué en tombant.
2. ser = sehr.
3. darumb = darum.
4. von hinn, d'ici.
5. we = Weh.
6. wie senliches Leiden = welch sehnliches Leiden.
7. bracht = gebracht.

Ach, ach, scheiden bringt groß Pein
Dem gar jungen Herzen mein!

Gesegn' dich Got, mein feines Lieb'[1],
Ich bitt, dich ferner nit betrüb!
Ach, ach, von meinem Herzen
Scheid ich nicht ohne Schmerzen.

---

# CINQUIÈME PÉRIODE

## (1500—1600)

---

Trois grands faits dominent cette période: l'humanisme, la Réforme, la naissance du haut-allemand.

L'humanisme, dont les plus grands représentants furent Pétrarque (1304-1374) et Erasme (1467-1536) se manifesta par une réaction, d'abord inconsciente, contre l'ascétisme du moyen âge, et par le retour à l'antiquité dans les arts, les lettres et la doctrine.

En Allemagne, l'humanisme eut un caractère pratique et exerça une action religieuse et politique. Les humanistes allemands furent, presque tous, les précurseurs ou les auxiliaires de la Réforme; en même temps ils contribuèrent à fortifier le sentiment national. Wimpheling écrivit en latin la première histoire de l'Allemagne, et le savant Conrad Celtis en étudia les sources. Le réformateur Melanchton était un savant helléniste, qui seconda Luther dans sa traduction de la Bible.

Cette traduction est l'évènement capital de cette période et de toute l'histoire de la langue allemande. Si Luther divisa les esprits et partagea l'Allemagne en deux camps,

1. C'est la réponse de l'amant.

il établit cependant entre tous les Allemands un lien indestructible, le nouveau haut-allemand, qui fut désormais la seule langue littéraire.

On comprend aisément que la poésie de ce siècle si troublé ait voulu être didactique et satirique. Le théâtre, qui a les mêmes ambitions, sort à peine de l'enfance avec Paul Rebhun et Jacob Ayrer; la fable est cultivée avec quelque succès, mais le peuple applaudit surtout les vulgaires mascarades ou Fastnachtsspiele (pièces de carnaval) et se délecte au récit des aventures de *Faust* et du *Juif Errant* (der ewige Jude).

## Aperçu chronologique.

1502. Fondation de l'Université de Wittenberg.

1503. Mort du célèbre humaniste Johann von Dalberg, évèque de Worms.

1506. Université de Francfort sur l'Oder.

1508. Luther à Wittenberg.
Mort de l'humaniste Conrad Celtis.

1510. Mort du prédicateur Geiler von Kaisersberg, ami de Brant.

1512. „Narrenbeschwörung" de Murner.

1515. « Epistolæ obscurorum virorum », (Lettres d'hommes obscurs), satire contre le clergé.

1517. Thèses de Luther contre les indulgences. Deuxième partie des « Epistolæ obscurorum virorum. »

*Teuerdank*, épopée allégorique dans laquelle l'empereur Maximilien raconte l'histoire de son mariage avec Marie de Bourgogne.

1519. Schimpf (= Scherz) und Ernst, recueil de contes de Johannes Pauli.

1520. « Dialogi » d'Ulrich von Hutten.
Luther brûle la bulle du pape.

1522. Luther : Traduction du Nouveau Testament.
Mort de l'humaniste Reuchlin.
„Von dem großen Lutherischen Narren..." de Thomas Murner.

1524. Premier livre de cantiques de Luther (renfermant 8 cantiques de Luther).
1527. Fondation de l'Université de Marburg.
1530. Fables de Luther.
1532. Traduction de l'Ancien Testament par Luther.
1533. Drames bibliques de Hans Sachs.
1534. Fables d'Erasmus Alberus.
1535. „Die vier Haimonskinder."
1536. Mort de Thomas Murner, d'abord partisan, puis adversaire de la Réforme.
1537. Traduction de la Bible par Johann Eck (catholique).
Vers 1541 mort de Faust.
1541. Mort de Nicolas Decius, auteur de cantiques protestants.
1544. Université de Königsberg.
1545. Naissance, à Mayence, de Johann Fischart, imitateur de Rabelais.
1546. Mort de Luther.
1548. « Esopus », recueil de fables de Burkard Waldis.
Vers 1550. Naissance de Johann Fischart.
1553. Mort d'Erasmus Alberus, auteur d'un recueil de fables.
1554. Mort de Paul Speratus, auteur de cantiques protestants.
1557. Goldfaden, de Georg Wickram (le premier roman bourgeois de la littérature allemande).
1558. Université d'Iéna.
1560. Mort de Philippe Melanchton, réformateur et humaniste, qui fit de Wittenberg le centre des études classiques.
1572. Fischart : Eulenspiegel mis en vers. „Aller Praktik Großmutter," satire des superstitions populaires.
„Claus Narr," du même.
1575. Fischart : Gargantua.
1576. Fischart : „Glückhaft Schiff von Zürich," poème narratif.
Mort de Hans Sachs.
Université de Helmstädt.
1581. Université d'Altorf.

1587. Le premier livre allemand sur Faust est publié chez Johann Spies à Francfort.

1590. Mort de Johann Fischart.

1595. Rollenhagen : „Froschmäuseler," poème didactique et satirique imité de la Batrachomyomachie d'Homère (?)

1597. Naissance du poète Martin Opitz.

1599. Widmann : Faustbuch.

## BIBLIOGRAPHIE

TITTMANN. *Deutsche Dichter des 16. Jahrhunderts.* 2 vol. Leipzig 1868.

FELIX BOBERTAG. *Geschichte des Romans und der ihm verwandten Dichtungsgattungen in Deutschland.* Breslau 1876.

CHARLES SCHMIDT. *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du* XV[e] *et au commencement du* XVI[e] *siècle.*

L. GEIGER. Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland. Berlin 1882.

G. VOIGT. Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahr des Humanismus.

D. NISARD. Renaissance et Réforme : *Erasme.*

L. VON RANKE. Die deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation.

G. BESSON. *Etude sur J. Fischart.* Paris 1890.

PH. WACKERNAGEL. Das deutsche Kirchenlied von der ältesten Zeit bis zu Anfang des XVII. Jahrhunderts. 5 vol. Leipzig 1864-77.

---

## Luther.

(1483—1546)

Martin Luther, né à Eisleben, le 10 novembre 1483, était le fils d'un mineur. Il fréquenta, jusqu'en 1501, l'école du couvent des Franciscains à Eisenach, étudia, à partir de 1501, le droit, puis la théologie, à Erfurt, et entra, quatre ans plus tard, au couvent des Augustins de cette ville.

Il fait, en 1508, à l'Université de Wittenberg, des conférences sur l'Ecriture sainte; il est reçu docteur en théo-

ogie en 1512 après un voyage à Rome (1510) où l'appelaient les intérêts de son ordre. Indigné du trafic des indulgences auquel se livrait, de connivence avec le pouvoir temporel, le dominicain Jean Tetzel, Luther afficha, le 31 octobre 1517, aux portes de l'église du château de Wittenberg, 95 thèses contre les indulgences.

Deux ans après, il conteste l'infaillibilité des papes et des conciles en matière de foi; en 1520, il brûle la bulle du pape qui l'excommunie et les livres du droit canon; il refuse d'abjurer (1521). Mis au ban de l'empire, il est retenu par l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage, au château de la Wartburg, (du mois de mai 1521 au mois de mars 1522) où il commence la traduction de la Bible (terminée en 1532). Il retourne ensuite à Wittenberg, d'où il dirige le grand mouvement qu'il avait provoqué. En 1525, il épouse Catherine de Bora, et meurt à Eisleben le 18 février 1546. Outre la traduction de la Bible, Luther publia deux cathéchismes et plusieurs traités et pamphlets, une traduction d'Esope et un recueil de fables.

Le nouveau haut-allemand n'est pas une langue artificielle, créée de toutes pièces par Luther [1]. C'était la langue dont se servait la chancellerie saxonne; elle tenait un juste milieu entre les dialectes du nord et ceux de l'Allemagne du sud. Le grand mérite du réformateur fut de répandre cette langue, de la rendre populaire. La Bible fut désormais le livre de chevet de l'Allemagne protestante et elle ne cessera plus d'exercer une influence profonde sur les mœurs, la littérature et la langue.

---

1. „Ich habe keine gewisse, sonderliche, eigne Sprache im Deutschen, sondern brauche der gemeinen deutschen Sprache, daß mich beide, Ober- und Niederländer, verstehen mögen. Ich rede nach der sächsischen Kanzlei, welcher nachfolgen alle Fürsten und Könige in Deutschland. Alle Reichsstädte und Fürstenhöfe schreiben nach der sächsischen und unsers Fürsten Kanzlei. Darum ist's auch die gemeinste deutsche Sprache. Kaiser Maximilian und Kurfürst Friedrich, Herzog von Sachsen, haben im römischen Reiche die deutschen Sprachen also in eine gewisse Sprache zusammengezogen."

(Tischreden, Kap. 69).

## BIBLIOGRAPHIE

*Biographie, von* Julius Köstlin, 2 vol. Elberfeld 1875.

*Von Luther bis Lessing*, KLUGE.

P. PIETSCH. *Luther und die neuhochdeutsche Schriftsprache.* Breslau 1883.

OPITZ. *Die Sprache Luthers*. Halle 1869.

H. RÜCKERT. *Geschichte der neuhochdeutschen Schriftsprache bis zur Mitte des 18. Jahrhunderts.* Leipzig 1875.

A. LEHMANN. *Luthers Sprache in seiner Uebersetzung des neuen Testaments*. Halle 1873.

H. LICHTENBERGER. *Histoire de la langue allemande.*

G. FREYTAG. *Doctor Luther*. Leipzig, Hirzel, 1884.

---

## Luthers Persönlichkeit.

Das Wetter bricht los. Durch die ganze Nation zuckt es wie elektrisches Feuer, die Worte des Augustiners von Wittenberg dröhnen gleich Donnerschlägen, und jeder Schlag bezeichnet einen Fortschritt, einen Sieg. Noch jetzt, nach viertehalb hundert Jahren, zieht die ungeheure Bewegung der Nation mit unwiderstehlichem Zauber an. Niemals, solange das deutsche Volk lebt, hat sein innerstes Wesen sich so rührend und großartig offenbart. Alle schönen Eigenschaften deutschen Gemütes und Charakters treten zu dieser Zeit in Blüte : Begeisterung, Hingebung, ein tiefer sittlicher Zorn, inniges Suchen des Höchsten und ernstliche Freude an systematischem Denken. Jeder einzelne nahm teil an dem Streit. Der reisende Händler focht am Nachtfeuer des Herdes für oder gegen den Ablaß[1], der Landmann im entlegensten Thale hörte erstaunt von dem neuen Ketzer, dem sein geistlicher Vater jetzt bei jeder Predigt fluchte; der Sack des Bettelmönchs blieb leer, nicht einmal die Frauen im Dorfe spendeten Käse und Eier. Die kleine Litteratur schwoll zu einem Meere; hundert Drucker-

1. Den Ablaß, les indulgences.

pressen waren thätig, die zahlreichen Streitschriften, gelehrte und populäre, zu verbreiten. An jeder Pfarrkirche, in jedem Domkapitel zürnen die Parteien, überall erklären sich entschlossene Geistliche für die neue Lehre, die schwächeren ringen in bangem Zweifel; die Klosterpforten werden geöffnet, bald stehen die Zellen leer. Jeder Monat bringt dem Volk Neues, Unerhörtes.

Es ist kein Streit mehr zwischen Pfaffen, wie im Anfang Hutten[1] verächtlich den Zwist der Wittenberger mit Tetzel genannt hatte; es ist ein Krieg geworden der Nation gegen die römische Herrschaft und die Helfer derselben. Immer mächtiger erhebt sich die Gestalt Luthers vor den Augen seiner Zeitgenossen. Verbannt, verflucht, verfolgt von Papst und Kaiser, von Fürsten und hoher Geistlichkeit, wird er in vier kurzen Jahren der gefeierte Held des Volkes. Schon wird seine Reise nach Worms[2] im Ton der heiligen Schrift beschrieben und er von Übereifrigen[3] mit den Blutzeugen[4] des Neuen Testaments in Parallele gestellt. Aber auch die Gebildeten fühlen sich unwiderstehlich in den Kampf hineingerissen; sogar Erasmus[5]

---

1. Ulrich von Hutten (1488-1523), chevalier franconien, humaniste distingué, étudia le droit en Italie, et prit part à la querelle de Reuchlin contre les théologiens de Cologne. Il collabora à la seconde partie des « *Epistolæ obscurorum virorum* » et se déclara pour la Réforme dans un lied fameux :

Ich hab's gewagt mit Sinnen.

La plupart de ses ouvrages sont écrits en latin. Cf. sur Hutten une belle étude de D. F. Strauss.

2. En 1521.
3. Übereifrigen, des admirateurs trop zélés.
4. Blutzeugen, les martyrs.
5. Erasmus. Né à Rotterdam, en 1467, Erasme entra jeune dans l'état monastique, dont il se dégoûta bientôt, prit le grade de docteur en théologie à Bologne (1506) et parcourut l'Italie. Esprit délicat et souple, enthousiaste de l'antiquité, il jouit, de son vivant, d'une réputation immense, d'une véritable royauté littéraire. Le pape Léon X, Henri VIII, François Ier, s'efforcèrent de le retenir auprès

lächelt noch Beifall[1], und Huttens Seele brennt hell auf für das Recht der neuen Lehre; nicht mehr lateinisch schreibt er; in deutscher Sprache, stürmischer und wilder als die Wittenberger, mit einem Feuer, das ihn selbst verzehrt, ficht der Ritter seine letzten Fehden für den Bauersohn.

So tritt das Bild des Einen, in dem sich während eines halben Menschenalters das beste Leben seiner Nation konzentrierte, sehr nahe. Er war damals vierunddreißig Jahre alt[2], in der Blüte seiner Kraft, von mittlerer Größe, noch magerem aber kräftigem Leibe, der neben der kleinen, zarten Knabengestalt des Melanchthon[3] hoch erschien. In einem Antlitz, dem man Nachtwachen[4] und innere Kämpfe ansah, glühten zwei feurige Augen, deren mächtiger Glanz schwer zu ertragen war. Ein angesehener Mann nicht nur in seinem Orden, auch an

---

d'eux, et Charles-Quint lui accorda une pension avec le titre de conseiller. De Bâle, où il s'était fixé, il correspondait avec les savants du monde entier. Philologue, critique, poète latin, controversiste, il exerça une influence qu'on ne peut comparer qu'à celle de Voltaire au XVIII^e^ siècle.

Il mourut en 1536. Son œuvre principale est l'*Eloge de la Folie*, satire spirituelle et mordante, dirigée surtout contre le clergé. Dans un autre ouvrage, les *Adages*, « il ressuscita à la fois les mœurs, les usages, la vie publique et privée, l'esprit, l'imagination, le bon sens des temps anciens. » (D. Nisard, *Renaissance et Réforme* : Erasme).

1. lächelt... Beifall, approuve en souriant.

2. En 1517.

3. Melanchton, qui traduisit en grec son véritable nom Schwarzerde, naquit en 1497 dans le Bas-Palatinat, à Bretten. Il se lia, à l'Université de Wittenberg où il enseignait le grec, avec Luther qui y professait la théologie. D'une humeur douce et conciliante, il rédigea en 1530 la fameuse Confession d'Augsbourg, qui permettait d'espérer un rapprochement avec l'Eglise catholique. Il mourut à Worms en 1560.

4. Nachtwachen, les veilles fréquentes.

der Universität[1]; kein großer Gelehrter[2], er lernte erst später bei Melanchthon das Griechische, gleich darauf das Hebräische; er besaß keine umfangreiche Buchweisheit und hatte nie den Ehrgeiz gehabt, als lateinischer Dichter zu glänzen[3]. Aber er war erstaunlich belesen in der heiligen Schrift und einzelnen Kirchenvätern, und was er in sich aufgenommen, hatte er mit deutscher Gründlichkeit verarbeitet. Er war ein unermüdlicher Seelsorger[4] seiner Gemeinde, ein eifriger Prediger, ein warmer Freund, damals schon wieder mit ehrbarer Fröhlichkeit, von sicherer Haltung, höflich und gewandt, im Verkehr von innerlicher Sicherheit, welche als heitere Laune oft sein Antlitz verklärte.

Wohl konnten ihn kleine Ereignisse des Tages bewegen und stören; er war reizbar, er weinte leicht; aber wenn eine große Forderung[5] an ihn herantrat und er die erste Aufregung seiner Nerven überwunden hatte, die ihn z. B. bei seinem ersten Auftreten auf dem Reichstage zu Worms noch befangen machte, dann war er von einer wundervollen Ruhe und Sicherheit. Er kannte keine Furcht; ja, seine Löwennatur fand ein Behagen in den gefährlichsten Lagen. Zufällige Lebensgefahr, in die er geriet, tückische Nachstellungen seiner Feinde waren ihm damals kaum der Rede wert. Der Grund solches, man darf sagen, übermenschlichen Heldenmutes war wieder das feste persönliche Verhältnis zu seinem Gott. Er hatte lange

1. An der Universität, à l'Université de Wittenberg, où Luther attira des centaines d'étudiants de toutes les parties de l'Allemagne.

2) „Ja, wie leid ist mir's jetzt, daß ich nicht mehr Poeten und Historien gelesen habe, und mich auch dieselben niemand gelehret hat." (An die Ratsherrn aller Städte deutschen Landes, daß sie christliche Schulen aufrichten und halten sollen).

3. La plupart des lettrés et des savants du temps composaient des poésies latines.

4. Seelsorger, pasteur des âmes.

5. Eine große Forderung, une grande tâche.

Zeiten, wo er sich das Martyrium wünschte, lächelnd und innerlich froh, um der Wahrheit und seinem Gott zu dienen[1].

G. Freytag (1816-1895).

---

## Influence de Luther.

Indem Luther den Satz aussprach, daß man seine Lehre nur durch die Bibel selber oder durch vernünftige Gründe[2] widerlegen müsse, war der menschlichen Vernunft das Recht eingeräumt, die Bibel zu erklären, und sie, die Vernunft, war als oberste Richterin in allen religiösen Streitfragen anerkannt. Dadurch entstand in Deutschland die sogenannte Geistesfreiheit, oder, wie man sie ebenfalls nennt, die Denkfreiheit. Das Denken ward ein Recht, und die Befugnisse[3] der Vernunft wurden legitim. Freilich[4], schon seit einigen Jahrhunderten hatte man ziemlich frei denken und reden können, und die Scholastiker haben über Dinge disputiert, wovon wir kaum begreifen, wie man sie im Mittelalter auch nur aussprechen durfte. Aber dieses geschah vermittelst der Distinktion, welche man zwischen theologischer und philosophischer Wahrheit machte, eine Distinktion, wodurch man sich gegen Ketzerei ausdrücklich verwahrte; und das geschah auch nur innerhalb der

1. Cf. à ce portrait si vivant et si coloré le jugement de Bossuet dans son « *Histoire des variations des églises protestantes*, » :

« Il est vrai qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse qui entraînait les peuples et les ravissait ; une hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisait trembler devant lui ses disciples; de sorte qu'ils n'osaient le contredire, ni dans les grandes choses, ni dans les petites. »

2. Durch vernünftige Gründe, « par des arguments empruntés à la raison. »

3. Die Befugnisse, les droits.

4. Freilich, sans doute.

Hörsäle der Universitäten und in einem gotisch abstrusen Latein, wovon doch das Volk nichts verstehen konnte, so daß wenig Schaden für die Kirche dabei zu befürchten war. Dennoch hatte die Kirche solches Verfahren[1] nie eigentlich erlaubt, und dann und wann[2] hat sie auch wirklich einen armen Scholastiker verbrannt. Jetzt aber, seit Luther, machte man gar keine Distinktion mehr zwischen theologischer und philosophischer Wahrheit, und man disputierte auf öffentlichem Markt und in der deutschen Landessprache und ohne Scheu und Furcht. Die Fürsten, welche die Reformation annahmen, haben diese Denkfreiheit legitimisiert, und eine wichtige, weltwichtige Blüte derselben ist die deutsche Philosophie.

(H. Heine, 1797-1856.)

---

## Luther.

### „Eine feste Burg ist unser Gott[3]."

Ein' feste Burg ist unser Gott,
Ein' gute Wehr und Waffen[4]:
Er hilft uns frei[5] aus aller Not,

---

1. Solches Verfahren, de tels procédés.
2. Dann und wann, de temps en temps.
3. Imité du psaume 46 « Deus noster refugium et virtus. » Ce cantique qu'on appelle souvent „ Das Lutherlied " est le chant de guerre et de victoire de la Réforme. Le premier livre de cantiques de Luther parut à Wittenberg en 1524.
4. Wehr und Waffen. Remarquez l'allitération, fréquente dans ces locutions proverbiales qu'il ne faut pas essayer de traduire littéralement. Le sens en est ordinairement déterminé par le premier mot. Waffen ancienne forme de Waffe. Cf. *Nibelungenlied*, aventure 7, vers 445.

unt hete mîn bruoder Hagene sîn wâfen an der hant.

5. Er hilft uns frei = er hilft uns und befreit uns.

Die uns jetzt hat betroffen[1].
Der alt' böse Feind[2],
Mit Ernst es jetzt meint[3].
Groß' Macht und viel List
Sein' grausam' Rüstung ist,
Auf Erd' ist nicht sein's Gleichen.

Mit unsrer Macht ist nichts gethan,
Wir sind gar bald verloren.
Es streit' für uns der rechte Mann,
Den Gott selbst hat erkoren[4].
Fragst du, wer der ist?
Er heißt Jesus Christ,
Der Herr Zebaoth,
Und ist kein andrer Gott,
Das Feld muß er behalten.

Und wann die Welt voll Teufel wär',
Und wollten uns verschlingen,
So fürchten wir uns nun nicht so sehr,
Es soll uns doch gelingen.
Der Fürst dieser Welt[5],
Wie sau'r[6] er sich stellt[7],
Schadet uns doch nicht,

1. Betroffen, archaïque dans le sens de getroffen.
2. Le diable, Satan.
3. Mit Ernst es jetzt meint, « nous livre un rude assaut. »
4. Erkoren, participe passé de erküren ou erkiesen, élire, choisir. (Cf. le latin *gustus*, *gustare*). De là die Kur, l'élection, der Kurfürst, le prince électeur.
5. Der Fürst dieser Welt, nom fréquemment attribué à Satan, qu'on appelle aussi le prince des ténèbres.
6. Sauer, pris ici dans son sens étymologique „roh."
7. Sich stellt, se montre.

Das macht[1] er ist gericht'[2],
Ein Wörtlein kann ihn fällen[3].

Sie sollen lassen stehn das Wort,
Und kein' Dank darzu haben;
Er ist bei uns, als unser Hort,
Mit seinem Geist und[4] Gaben.
Nehmen sie[5] den Leib,
Gut, Ehr', Kind und Weib,
Laß es fahren hin[6],
Sie haben's[7] kein' Gewinn,
Das Reich muß uns doch bleiben.

---

1. Das macht, c'est que. Tournure fréquente chez Luther, dans les chansons populaires et dans le style familier.
Cf. *Gœthe*. Egmont I, 1. Das macht, daß Graf Egmont unser Statthalter ist... *Campe*, Robinson der Jüngere: Das machte, daß er in seiner Jugend sich gar nicht hatte unterrichten lassen.
et ces vers d'un Volkslied :

Das macht, mein Schatz, allerliebstes Kind,
Kommt mir nicht aus dem Sinn.

Schiller lui-même a employé cette expression dans la *Pucelle d'Orléans*, V, 1.

Das macht, weil sie den König nicht mehr fürchten.

Dans tous ces exemples das est le régime de macht dont le sujet est la proposition qui suit.
2. Gericht' pour gerichtet.
3. Fällen, abattre.
4. Und. Suppléez seinen devant Gaben.
5. Sie, nos ennemis, c.-à-d. Satan et ses adeptes.
6. « Ne t'en soucie point. »
7. Es, est ici un génitif archaïque = dessen.

## An sein liebes Söhnlein.

Gnade und Friede in Christo[1], mein herzliebes Söhnlein. Ich sehe gerne, daß du wohl lernest[2], und fleißig betest. Thue also[3], mein Söhnichen[4], und fahre fort; wenn ich heim komme, so will ich dir einen schönen Jahrmarkt mitbringen. Ich weiß einen schönen lustigen Garten, da gehen viele Kinder innen[5], haben güldene Röcklein an und lesen schöne Äpfel unter den Bäumen, und Birnen, Kirschen, Spilling'[6] und Pflaumen, singen, springen und sind fröhlich; haben auch schöne kleine Pferdlein mit güldenen Zäumen und silbernen Sätteln. Da fragte ich den Mann, dessen der Garten ist[7]: weß die Kinder wären? Da sprach er: „es sind die Kinder, die gerne beten, lernen und fromm sind". Da sprach ich: „Lieber Mann, ich habe auch einen Sohn, heißt Hänsichen[8] Luther, möchte er nicht auch in den Garten kommen, daß er auch solche schöne Äpfel und Birnen essen möchte, und solche Pferdlein reiten, und mit diesen Kindern spielen?" Da sprach der Mann: „wenn er gerne betet, lernet und fromm ist, so soll er auch in den Garten kommen, Lippus und Just auch, und wenn sie alle zusammen kommen, so werden sie auch Pfeifen, Pauken, Lauten und allerlei Saitenspiel haben, auch tanzen und mit kleinen Armbrüsten schießen." Und er zeigte mir dort eine feine Wiese im Garten, zum Tanzen zugerichtet, da hingen

1. Christo, datif latin de Christus.
2. Lernest. Luther donne toujours à la seconde et à la troisième personne du présent et de l'imparfait les terminaisons est, et, etc.
3. Also = so.
4. Söhnichen, dialectal pour Söhnchen.
5. Da... innen = darin.
6. Spilling', des prunes jaunes.
7. Dessen der Garten ist, tournure vieillie.
8. Hänsichen = Häuschen, Jeannot.

Luther forme parfois les diminutifs en ichen; mais il préfère le suffixe lein.

eitel[1] güldene Pfeifen, Pauken und feine silberne Armbrüste. Aber es war noch frühe, daß die Kinder noch nicht gessen[2] hatten; darum konnte ich des Tanzens nicht erharren und sprach zu dem Manne: „Ach, lieber Herr, ich will flugs hingehen, und das alles meinem lieben Söhnlein Hänsichen schreiben, daß er ja[3] fleißig bete und wohl lerne und fromm sei, auf daß[4] er auch in diesen Garten komme, aber er hat eine Muhme Lehne, die muß er mitbringen." Da sprach der Mann: „Es soll ja sein, gehe hin und schreibe ihm also". — Darum liebes Söhnlein Hänsichen, lerne und bete ja getrost[5], und sage es Lippus und Justen auch, daß sie auch lernen und beten, so werdet ihr mit einander in den Garten kommen. Hiemit dem allmächtigen Gott befohlen[6], und grüsse Muhme Lehnen und gib ihr einen Kuß von meiner wegen[7].

(Anno[8] 1530.)

Dein lieber Vater

Martinus Luther[9].

---

1. Eitel = nichts als.
2. Gessen, participe passé régulier de essen. Mais la forme incorrecte et populaire gegessen a prévalu.
3. Ja, surtout.
4. Auf daß = damit er.
5. Getrost = mit Vertrauen.
6. Befohlen. Sous-entendu sei.
7. Von meiner wegen, de ma part, meiner, génitif de ich.
8. Anno, en l'année.
9. Lettre charmante, où se révèle toute la souplesse du génie de Luther. Ce n'est plus le pamphlétaire ardent, le poète audacieux du cantique „Eine feste Burg ist unser Gott", — c'est un père tendre qui écrit à son petit enfant et invente pour lui un conte bleu. Le style même devient enfantin. C'est un modèle de conte de fée.

## Die deutsche Treue.

(Commentaire du psaume 101.)

Uns Deutsche hat keine Tugend so hoch gerühmt und, wie ich glaube, bisher so hoch erhoben und erhalten, als daß man uns für treue, wahrhaftige, beständige Leute gehalten hat, die da haben Ja Ja, Nein Nein lassen sein[1], wie des[2] viel Historien und Bücher Zeugen sind. Wir Deutschen haben noch ein Fünklein (Gott woll's erhalten und anblasen) von derselben alten Tugend, nämlich, daß wir uns doch ein wenig schämen und nicht gern Lügner heißen, nicht dazu lachen, wie die Welschen[3] und Griechen, oder einen Scherz daraus treiben. Und obwohl die welsche und griechische Unart einreißt[4] (Gott erbarm's!), so ist dennoch gleichwohl noch das übrig bei uns, daß kein ernster, gräulicher Scheltwort jemand reden oder hören kann, denn so[5] er einen[6] Lügner schilt oder gescholten wird.

Und mich dünkt, daß kein schädlicher Laster auf Erden sei, denn Lügen und Untreu beweisen, welches alle Gemeinschaft der Menschen zertrennt. Denn Lüge und Untreue zertrennt erstlich die Herzen; wenn die Herzen zertrennt sind, so gehen die Hände auch voneinander; wenn die Hände voneinander sind, was kann man da thun oder schaffen[7]?

---

1. Lassen sein, pour lequel oui est oui et non, non.
2. Des = dessen.
3. Die Welschen, les Italiens et les Français.
4. Einreißt, se propage.
5. So = wenn.
6. Einen = Jemand.
7. Cf. pages 32 et 36.

## Entschwundene Jugendzeit.

(Traduction de la Bible).

O daß ich wäre wie in vorigen Monden[1]
in den Tagen, da mich Gott behütete!
Da seine Leuchte über meinem Haupte schien
und ich bei seinem Licht in der Finsternis ging;
wie ich war zu der Zeit meiner Jugend,
da Gottes Geheimnis über meiner Hütte war
da der Allmächtige noch mit mir war,
und meine Kinder um mich her.

(Livre de Job, chap. 29, v. 1-6.)

---

## Lebensweisheit.

Es ist auf Erden kein besser List[2],
Denn[3] wer seiner Zungen[4] ein Meister ist.
Viel wissen und wenig sagen.
Nicht antworten auf alle Fragen,
Rede wenig und mach's wahr;
Was du borgest, bezahle bar[5].
Laß einen jeden sein, wer er ist,
So bleibst du auch wohl wer du bist[6].

1. Monden = Monaten.
2. List, était autrefois du masculin.
3. Denn = als.
4. Zungen, ancien génitif féminin.
5. Bar, comptant.
6. Ces vers semblent être la devise de Gœthe.

## Klageschrift der Vögel an Lutherum[1] über seinen Diener Wolfgang Siebergern[2].

**Unserm günstigen Herrn, Doctori Martino Luthern, Prediger zu Wittenberg.**

Wir Drosseln, Amseln, Finken, Hänflinge, Stieglitzen, samt andern frommen, ehrbaren Vögeln, so[3] diesen Herbst über Wittenberg[4] reisen sollen, fügen Euer Lieben[5] zu wissen[6], wie wir gläublich[7] berichtet werden, daß einer, genannt Wolfgang Sieberger, Euer Diener, sich unterstanden habe einen großen freventlichen Thurst[8] und etliche[9] alte verdorbene Netze aus großem Zorn und Haß über uns teuer gekauft, damit einen Finkenherd anzurichten und nicht allein unsern lieben Freunden und Finken, sondern auch uns allen die Freiheit zu fliegen in der Luft und auf Erden Körnlein zu lesen, von Gott uns gegeben, zu wehren vornimmet. Darzu uns nach[10] unserm Leib und Leben stellet, so[11] wir doch gegen ihn gar nichts verschuldet, noch solche ernstliche und geschwinde Thurst um ihn[12] verdienet.

Weil denn das alles, wie Ihr selbst könnt bedenken, uns

---

1. Lutherum. Jusqu'au dix-huitième siècle, les savants et les théologiens allemands donnèrent à leur nom une terminaison latine.
2. Ce serviteur de Luther avait tendu un piège aux petits oiseaux. Pour lui témoigner son mécontentement son maître lui adressa la jolie lettre qu'on va lire.
3. So, archaïque pour welche.
4. Wittenberg, séjour habituel de Luther.
5. Euer Lieben, « à Votre Amitié. »
6. Fügen... zu wissen, faisons assavoir.
7. Gläublich, de source sûre.
8. Thurst, a disparu de la langue = Kühnheit
9. Etliche, vieilli, pour einige.
10. Nach. Rattachez nach à stellet.
11. So = da.
12. Um ihn, de sa part.

armen freien Vögeln (so zuvor[1] weder Scheune noch Häuser noch etwas darinnen haben) eine gefährliche und große Beschwerung[2], ist an Euch unser' demütige und freundliche Bitte, Ihr wollet Euren Diener von solcher Thurst weisen[3], oder wo[4] das nicht sein kann, doch ihn dahin halten[5], daß er uns des Abends zuvor streue Körner auf den Herd und morgens vor acht Uhr nicht aufstehe und auf den Herd gehe; so wollen wir unsern Zug über Wittenberg hinnehmen. Wird er das nicht thun, sondern uns also freventlich nach unserm Leben stehen, so wollen wir Gott bitten, daß er ihm steure[6] und er des Tages auf dem Herde Frösche, Heuschrecken und Schnecken an unser[7] Statt fahe[8] und zu Nacht von Mäusen, Flöhen, Läusen, Wanzen überzogen werde, damit er unser vergesse und den freien Flug uns nicht wehre.

Warum gebraucht er solchen Zorn und Ernst nicht wider die Sperlinge, Schwalben, Elstern, Dolen, Raben, Mäuse und Ratten? — welche Euch doch viel Leids thun, stehlen und rauben und auch aus den Häusern Korn, Hafer, Malz, Gersten, etc... enttragen; welches wir nicht thun, sondern allein das kleine Bröcklein und einzeln verfallene Körnlein suchen. Wir stellen solche unsere[9] Sache auf rechtmäßige Vernunft, ob uns von ihm nicht mit Unrecht so hart wird nachgestellet : wir hoffen aber zu Gott, weil unsere Brüder und Freunde so viel in diesem Herbst vor ihm blieben[10] und entflohen sind, wir wollen auch seinen losen faulen Netzen, so

1. Zuvor. Rattachez à haben.
2. Beschwerung, sous-entendu ist.
3. Weisen, détourner.
4. Wo = wenn.
5. Dahin halten, l'obliger à.
6. Daß er ihm steure, pour qu'il y pourvoie.
7. Unser, génitif de wir.
8. Fahe, archaïque pour fange.
9. Solche unsere = diese unsere.
10. Vor ihm blieben, ont été épargnés par lui, lui ont échappé.

wir gestern gesehen, entfliehen. Gegeben in unserm himmlischen Sitz unter den Bäumen, unter unserm gewöhnlichen Siegel und Federn.

## Vom Frosch und der Maus.

(Traduit d'Esope, 1530.)

Eine Maus wäre gern über ein Wasser gewest[1] und konnte nicht, und bat einen Frosch um Rat und Hülfe. Der Frosch war ein Schalk, und sprach zur Maus : Binde deinen Fuß an meinen Fuß, so will ich schwimmen und dich hinüber ziehen. Da sie aber auf's Wasser kamen, tauchet der Frosch hinunter, und wollte die Maus ertränken. Indem aber die Maus sich wehret und arbeitet, fleuget[2] ein Weihe daher, und erhaschet die Maus, zeucht[3] den Frosch auch mit heraus, und frisset sie beide.

Lehre : Siehe dich für[4], mit wem du handelst; die Welt ist falsch und untreuvoll, denn welcher Freund den andern vermag[5], der steckt ihn in Sack. Doch schlägt Untreu allzeit ihren eigen' Herrn, wie dem Frosch hie geschicht[6].

## Vom Dolmetschen[7].

(Septembre 1530.)

Ich hab' mich des geflissen im Dolmetschen, daß ich rein und klar Deutsch geben möchte. Und[8] ist uns wohl oft begegnet,

1. Gewest, archaïque pour gewesen.
2. Fleuget = fliegt.
3. Zeucht = zieht.
4. Siehe dich für, de fürsehen, vorsehen.
5. Vermag = in seiner Macht hat.
6. Geschicht, archaïque pour geschieht. — Cf. la fable de La Fontaine intitulée la Grenouille et le Rat, livre IV.
7. Dolmetschen, mot d'origine turque, = übersetzen.
8. Und. Suppléez es.

daß wir vierzehn Tage, drei, vier Wochen haben ein einiges[1] Wort gesucht und gefragt, haben's dennoch zuweilen nicht funden[2].

Im Hiob[3] ärbeiten[4] wir also, Magister Philipps[5], Aurogallus[6] und ich, daß wir in vier Tagen züweilen kaum drei Zeilen kunnten[7] fertigen.

---

## Hans Sachs

(1494-1576)

Si Wittenberg est, au seizième siècle, la citadelle de l'humanisme et de la Réforme, les centres littéraires les plus actifs de l'Allemagne sont Strasbourg et Nuremberg. Le franciscain Thomas Murner, le satirique le plus spirituel de son temps, l'adversaire acharné de Luther, est né à Strasbourg, où Johann Fischart, le Rabelais allemand, a passé plusieurs années de sa vie. Nuremberg, où mourut Jacob Ayrer, un des auteurs dramatiques les plus féconds de cette période, était célèbre par ses maîtres-chanteurs et son théâtre. Hans Sachs (1494-1576) est le plus illustre des Meistersänger. Son père, qui était cordonnier, l'envoya à l'école latine, qu'il fréquenta jusqu'à l'âge de quinze ans. Après avoir appris le métier de son père, Hans Sachs parcourut l'Allemagne pendant cinq ans, puis vint s'établir à Nuremberg, où, cordonnier et poète à la fois, il prit la tête du mouvement littéraire de cette ville.

1. Einiges = einziges.
2. Funden = gefunden.
3. Im Hiob, au livre de Job.
4. Arbeiten = arbeiteten.
5. Magister Philipps, Melanchton. Magister était un titre universitaire, intermédiaire entre le baccalauréat et le doctorat, et correspondant à la licence.
6. Aurogallus, professeur d'hébreu à l'Université de Wittenberg.
7. Kunnten = konnten.

Hans Sachs n'est pas un poète de génie. Ce n'est même pas un poète au sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot. Armé de nombreuses lectures, il possédait, à un degré remarquable, le don d'observer, de conter et de peindre. Il sait mettre en scène, dans ses récits et ses farces, ses concitoyens de Nuremberg, le petit monde si vivant et si pittoresque auquel il appartient. Avec cela, le sens du théâtre, une certaine entente de la technique dramatique, beaucoup de verve, du naturel et de la sincérité. Comme ses confrères poétiques, il se propose de corriger son public, de lui enseigner le bien. Il fut, dès l'abord, un partisan enthousiaste de la Réforme. En 1523, il chanta Luther dans une poésie fameuse: „Die wittenbergische Nachtigall" et il pleura sa mort en vers émus et touchants.

Hans Sachs a abordé tous les genres; il n'a pas composé moins de 6000 ouvrages d'inégale importance, dont plus de 200 drames et plus de 4000 Meistergesänge. Il a surtout réussi dans la farce, dans le conte et dans les « Fastnachtsspiele. »

Son influence fut grande durant tout le seizième siècle; elle déclina au dix-septième. Mais Wieland et Gœthe remirent en honneur le vieux maître-chanteur de Nuremberg. [1]

## BIBLIOGRAPHIE

GENÉE. Hans Sachs und seine Zeit. Leipzig 1894.

SCHWEITZER. *Un poète allemand au* XVI^e^ *siècle*. Etude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs. Nancy 1889.

---

1. Cf. Gœthe „Dichtung und Wahrheit," livre 18.

„Hans Sachs, der wirklich meisterliche Dichter, lag uns am nächsten. Ein wahres Talent, freilich nicht wie jene Ritter und Hofmänner, (les Minnesänger) sondern ein schlichter Bürger, wie wir uns auch zu sein rühmten. Ein didaktischer Realismus sagte uns zu, und wir benutzten den leichten Rhythmus, den sich willig anbietenden Reim bei manchen Gelegenheiten."

Cf. encore, du même, Erklärung eines alten Holzschnittes vorstellend Hans Sachsens poetische Sendung.

# Sankt Peter[1] mit der Geis.

## Schwank.

Da noch auf Erden ging Christus
Und auch mit ihm wandert' Petrus,
Eins Tags aus ein'm Dorf mit ihm ging,
Bei einer Wegscheid' Petrus anfing :
O Herre[2] Gott und Meister mein[3],
Mich wundert sehr der Güte dein,
Weil du doch Gott allmächtig bist,
Läßt es doch gehn zu aller Frist[4]
In aller Welt gleich wie es geht,
Wie Habakuk sagt, der Prophet[5].

---

1. Sankt Peter. La tradition populaire a fait, de Saint Pierre, le portier, souvent maussade et parfois naïf du Paradis. C'est sous ces traits qu'il nous est dépeint dans le fabliau « le Vilain qui conquiert le Paradis par plaid. » Hans Sachs le met fréquemment en scène dans ses « farces » et le conte populaire s'est emparé de plusieurs anecdotes où l'apôtre joue un rôle important. (Cf. les Contes des frères Grimm). Le « Schwank » qui suit a inspiré à Gœthe sa *Parabole du fer à cheval*, (Legende vom Hufeisen, 1797). Il avait pu le lire, en effet, dans le *Mercure allemand* du mois d'avril 1776, où Wieland l'avait publié à la suite du poème de Gœthe sur la « Mission poétique de Hans Sachs. »

2. Herre, ancienne forme de Herr.

3. Mein, On a déjà vu que ce mein n'est pas un adjectif possessif, mais le génitif de ich. Il en est de même de dein, dans le vers suivant.

4. Zu aller Frist, en tout temps.

5. La mémoire de Saint Pierre est fidèle. Voici, en effet, ce que dit le prophète Habakuk, I.

3. Warum lässest du mich sehen Mühe und Arbeit? Warum zeigest du mir Raub und Frevel um mich? Es gehet Gewalt über Recht.

4. Darum gehet es gar anders, denn recht, und kann keine rechte Sache gewinnen; denn der Gottlose übervorteilt den Gerechten, darum gehen verkehrte Urteile.

13 ..... Warum siehest du denn zu den Verächtern, und schweigest, daß der Gottlose verschlinget den, der frömmer denn er ist?

Frevel und Gewalt gehn über Recht,
Der Gottlos' übervorteilt schlecht
Mit Schalkheit den Gerecht' und Frommen,
Auch könn'[1] kein Recht zu End' mehr kommen[2],
Die Lehr'n gehn[3] durch einander sehr[4]
Eben gleich wie die Fisch' im Meer,
Da[5] immer einer den andern verzehrt,
Der Böse den Guten verheert[6],
Des[7] steht es übel an allen Enden[8],
In den obern und niedern Ständen.
Des[9] siehst du zu und schweigest still,
Als kümmre dich die Sach' nicht viel
Und geh'[10] dich eben glatt[11] nichts an :

---

14. Und lässest die Menschen gehen, wie Fische im Meer, wie Gewürm, das keinen Herrn hat.

Les réminiscences bibliques abondent chez tous les écrivains du temps, partisans ou adversaires de Luther. On citera désormais la Bible comme au moyen âge on invoquait Aristote.

1. Könn'. On attendrait l'indicatif. Ces irrégularités ne sont pas rares chez notre poète.

2. Zu Ende kommen, aboutir, réussir.

3. Gehn durch einander, se croisent.

4. Sehr, a ici un sens très fort. Sehr, du moyen haut-allemand *sêre*, signifie à l'origine douloureux, douloureusement, fort, fortement. On le trouve employé comme substantif par Walther de la Vogelweide dans le sens de blessure, cuisante douleur.

« vil lihte wirt mîns mundes lop mîns herzen sêr. »
„viel leicht wird meines Mundes Lob meines Herzen Wunde."

5. Da = wo.

6. Verheert, ruine.

7. Des = deswegen, c'est pourquoi.

8. An allen Enden, en tous lieux.

9. Des = dessen. On emploierait maintenant le datif.

10. Geh'. Le sujet est die Sache; es geht dich nichts an, cela ne te regarde pas.

11. Glatt, tout simplement, « uniment ».

Könnst[1] doch alles Übel unterstahn[2],
Nähmst[3] recht in Hand die Herrschaft dein.
O sollt' ich ein Jahr Herr Gott sein,
Und sollt' die Gewalt haben wie du,
Ich wollt' anders schauen darzu,
Führen ein viel besser Regiment
Auf dem Erdreich durch alle Ständ';
Ich wollt' steuern[4] mit meiner Hand
Wucher, Betrug, Krieg, Raub und Brand,
Wollt' anrichten ein ruhig Leben."
Der Herr sprach: „Petre[5] sag' mir eben,
Meinst[6], du wollst je[7] besser regieren,
All' Ding auf Erd' baß[8] ordinieren,
Die Frommen schützen, die Bösen plagen?"
Sankt Peter thät hinwieder sagen[9]:
„Ja, es müßt' in der Welt baß stehn,
Nicht also durcheinander gehn;
Ich wollt' viel besser Ordnung halten."
Der Herr sprach: „Nun, so mußt[10] verwalten,
Petre, die hohe Herrschaft mein;
Heut den Tag sollst du Herr Gott sein,
Schaff' und gebeut[11] alles, was du willt,[12]
Sei hart, streng, gütig oder mild,

1. Könnst = du könntest, tournure populaire.
2. Unterstahn, dialectal pour unterstehn qui ne s'emploie plus guère dans le sens de *empêcher*.
3. Nähmst, sous-entendu du... si tu prenais...
4. Steuern, ici *réprimer* (gouverne le datif).
5. Petre, vocatif latin de Petrus.
6. Meinst, familier pour meinst du.
7. Je = immer.
8. Baß = besser.
9. Thät sagen = sagte. De même plus loin thust finden = findest.
10. Mußt, sous-entendu du.
11. Gebeut, impératif archaïque de gebieten, ordonner.
12. willt, = willst.

Gib aus[1] den Fluch oder den Segen,
Gib schön Wetter, Wind oder Regen,
Du magst strafen oder belohnen,
Plagen, schützen oder verschonen,
In Summa, mein ganz Regiment
Sei heut den Tag in deiner[2] Händ'!"
Damit reichet der Herr sein'n Stab
Petro, den in sein' Hände gab.
Petrus war des gar wohlgemut,
Däucht sich der Herrlichkeit sehr gut[3].
Indem kam her ein armes Weib,
Ganz dürr, mager und bleich von Leib,
Barfuß, in ei'm zerrissen' Kleid,
Die trieb ihr' Geis hin auf die Weid'.
Da sie mit[4] auf die Wegscheid' kam
Sprach sie : „Geh hin in Gottes Nam';
Gott hüt' und schütz' dich immerdar,
Daß dir kein Übel widerfahr'
Von Wölfen oder Ungewitter,
Denn ich kann wahrlich je[5] nicht mit dir;
Ich muß arbeiten das Taglohn[6],
Heint[7] ich sonst nichts zu essen hon[8]
Daheim mit meinen kleinen Kinden[9].
Nun geh hin, wo du Weid' thust finden;
Gott, der b'hüt' dich mit seiner Hand!"
Mit dem[10] die Frau wieder wandt'

1. Gib aus, distribue.
2. Deiner, génitif de du.
3. Gut = geeignet zu.
4. Mit, sous-entendu ihr (der Geis).
5. Je = ja.
6. Taglohn, est neutre dans le sens de salaire, gages.
7. Heint ou hinte, hint = diese Nacht.
8. Hon ou han = habe.
9. Kinden, archaïque pour Kindern.
10. Mit dem, là-dessus.

Ins Dorf, so ging die Geis ihr' Straß'.
Der Herr zu Petro[1] saget das:
„Petre, hast das Gebet der Armen
Gehört, du mußt dich ihr[2] erbarmen;
Weil ja den Tag bist Herr Gott du,
So stehet dir auch billig zu[3],
Daß du die Geis nimmst in dein' Hut,
Wie sie von Herzen bitten thut,
Und behüt' sie den ganzen Tag,
Daß sie sich nicht verirr' im Hag,
Nicht fall', noch mög' gestohlen werden,
Noch sie zerreißen Wölf', noch Bären,
Daß auf den Abend wiederum
Die Geis unbeschädigt heim kumm'[4]
Der armen Frauen[5] in ihr Haus;
Geh hin und richt' die Sach' wohl aus!"
Petrus nahm nach des Herren Wort
Die Geis in sein' Hut an dem Ort
Und trieb sie an die Weid' hintan.
Nun fing Sankt Peters Unruh' an.
Die Geis war mutig[6], jung und frech
Und blieb' drum gar nicht in der Näch'[7],
Lief auf der Weide hin und wieder[8],
Stieg ein' Berg auf, den andern nieder
Und strich hin und her durch die Stauden.
Petrus mit Ächzen, Blas'n und Schnauden[9]
Mußt' immer nachtrollen der Geis,

1. Petro, datif.
2. Ihr, pour ihrer.
3. So steht dir... zu, il te convient.
4. Kumm' = komme.
5. Frauen, ancien datif.
6. Mutig, pétulante.
7. Näch' = Nähe.
8. Hin und wieder, en tous sens.
9. Schnauden = Schnaufen.

Und schien die Sonne gar sehr heiß.
Der Schweiß von seinem Leibe rann,
Mit Unruh' verzehrt der alte Mann
Den Tag bis auf den Abend spat[1],
Machtlos, hellig[2], ganz müd' und matt,
Die Geis er dann nach Hause bracht'.
Der Herr sah Petrum an und lacht',
Sprach : „Petre, willst mein Regiment
Noch länger han[3] in deiner Händ?"
Petrus sprach : „Lieber Herre mein,
Nimm wieder hin den Stab nur dein[4]
Und dein' Gewalt, ich begehr' mit nichten[5]
Forthin dein Amt mehr auszurichten.
Ich merke, die Weisheit, die ich han,
Nicht mal ein' Geis regieren kann
Mit großer Angst, Müh' und Arbeit.
O Herr, vergib mir mein' Thorheit!
Ich will fort[6] der Regierung[7] dein,
Weil[8] ich leb', nicht mehr reden ein."
Der Herr sprach : „Petre, dasselb' thu,
So lebst du fort mit stiller Ruh,
Und vertrau' mir in meine Händ'
Das allmächtige Regiment[9]."

---

1. Spat, dialectal pour spät.
2. Hellig, bas-allemand, « languissant de fatigue. »
3. Han = haben.
4. Dein. Construisez : Nimm nur wieder deinen Stab hin.
5. Mit nichten, en aucune façon; nichten est ici un substantif.
6. Fort = fortan, désormais.
7. Der Regierung, au datif, dépend de einreden.
8. Weil = während. Assez rare dans ce sens. (Cf. l'anglais while).
9. La Fontaine nous montre dans le *Gland et la Citrouille* (livre IX) un paysan présomptueux comme Saint Pierre et corrigé comme lui.



# SIXIÈME PÉRIODE

## (1600-1720)

Les divisions intestines de l'Allemagne, et surtout la guerre de Trente ans, rendirent à peu près stériles les grandes conquêtes et les nobles efforts du seizième siècle. L'humanisme dégénéra en une érudition aride et pédantesque, apanage exclusif des Universités; la doctrine si vivante de Luther fit place à une sorte de scolastique religieuse, à un formalisme rigide et étroit. La poésie, devenue le passe-temps des désœuvrés, l'ornement frivole des nobles et des gens en place, le gagne-pain de quelques auteurs faméliques, est généralement méprisée.[1] Elle est d'ailleurs toute d'imitation, comme aussi le théâtre qui, plongé pour longtemps encore dans la barbarie, ne vit que de pâles imitations des drames anglais et des tragédies françaises.[2] On ne trouve d'inspiration sincère que dans les satires et les cantiques. Le Volkslied, dépourvu d'art et de

1. „Heute, écrit Christian Weise, en 1691, bezeichnet der Name Poet als kaiserlicher Titel eine Art gelehrten Adels, steht aber sonst in großer Verachtung... Die Dichtkunst wird erst ästimirt, wenn der Mann etwas anders daneben hat, davon er sich bei Mitteln und Respekt erhalten könne." Il en fut ainsi jusqu'au temps de Klopstock.

2. Des troupes de comédiens ambulants, composées à l'origine de baladins venus d'Angleterre, puis d'étudiants, parcouraient l'Allemagne et représentaient fort souvent des pièces de leur invention et accommodées au goût public. Les scènes de meurtre et de carnage, les dialogues grandiloquents et les tirades emphatiques en étaient le principal ornement. Les drames ainsi construits s'appelaient Haupt- und Staatsactionen. Hanswurst, le Polichinelle de l'Allemagne, le clown national, était chargé d'égayer les spectateurs. Pour y parvenir, une verve grossière et licencieuse était suffisante.

style, a du moins le mérite de refléter fidèlement l'âme populaire. Le roman, qui emprunte ordinairement à des modèles français ses héros et son cadre, est aussi emphatique qu'ennuyeux.

Vers la fin de cette période, si vide de grands noms et de grandes œuvres, s'annonce une réaction salutaire. Le piétisme oppose à la sécheresse de l'orthodoxie officielle l'élan spontané du cœur et crée un courant littéraire dont l'influence fut considérable; la philosophie se dégage de la scolastique et de la théologie et s'apprête à donner naissance au grand mouvement de l'Aufklärung.

Le réveil du sentiment national provoqué par les travaux des érudits et des sociétés de langue (Sprachgesellschaften) assure le triomphe définitif du haut-allemand qui, un instant, avait semblé reculer devant les autres dialectes.

## Aperçu chronologique.

**1600.** Naissance du satirique Moscherosch.

**1601.** *La Légende du Juif-Errant* (Volksbuch). Elle a servi de thème à une foule de poètes allemands, particulièrement au XVIII[e] et au XIX[e] siècles.

**1604.** Naissance de Friedrich von Logau (première école silésienne).

**1605.** „Vier Bücher vom wahren Christentum" du piétiste Johann Arndt. — Naissance du poète Simon Dach, disciple d'Opitz.

**1607.** Naissance, à Gräfenhainichen, près de Wittenberg, de Paulus Gerhardt, le plus célèbre auteur de cantiques après Luther.

**1609.** Naissance du poète Paul Fleming, disciple d'Opitz.

**1610.** Naissance de Johann Balthasar Schupp, satirique.

**1612.** „Morgenröte im Aufgang," du mystique Jacob Böhme.

**1616.** **Naissance, à Glogau, en Silésie, d'Andreas Gryphius, (seconde école silésienne).**

**1617.** « Aristarque ou du Mépris de la langue allemande », d'Opitz. — „Die fruchtbringende Gesellschaft" fondée à Cöthen, puis établie à Weimar.

**1618.** Commencement de la guerre de Trente ans. —

Naissance de Christian Hoffmann von Hoffmannswaldau, poète emphatique et précieux (2e école silésienne) et du satirique Rachel.

1624. „Buch von der deutschen Poeterei", d'Opitz. — Mort du mystique Jacob Böhme.

1625. Hugo Grotius dans son ouvrage *De jure belli et pacis* pose les fondements du droit des gens qu'il s'efforce de rendre indépendant de la théologie.

1627. « Daphnis » d'Opitz, le premier opéra allemand (imité de l'italien).

1629. Naissance du mystique Scheffler surnommé Angelus Silesius (première école silésienne).

1630. Opitz à Paris.

1632. Naissance de Pufendorf, jurisconsulte et historien. — Naissance du philosophe Spinoza.

1633. „Straßburger aufrichtige Tannengesellschaft."

1635. Mort, à Trèves, du jésuite Friedrich Spee, mystique, auteur de Trutznachtigall, recueil de poésies religieuses. — Naissance du piétiste protestant Spener. — Naissance du poète Kaspar von Lohenstein.

1639. Mort d'Opitz.

1640. Naissance, à Brême, du prédicateur piétiste Neander. — „Geschichte Philanders von Sittewalt," de Moscherosch.

1642. Naissance de Christian Weise, poète dramatique, satirique et romancier, précurseur de Thomasius.

1643. „Deutschgesinnte Genossenschaft" fondée à Hambourg par Philipp von Zesen.

1644. „Die Gesellschaft der Pegnitzschäfer," fondée à Nuremberg par Johann Klai. — Naissance d'Abraham a Santa Clara.

1646. Naissance de Leibniz.

1647. « Peter Squenz », comédie d'Andreas Gryphius.

1648. Paix de Westphalie. Fin de la guerre de Trente ans. — „Der poetische Trichter," de Harsdörfer. (« Entonnoir poétique pour faire absorber l'art poétique allemand en six heures. »)

1649. „Trutznachtigall", du jésuite Friedrich von Spee.

1650. « Carolus Stuardus », tragédie d'Andreas Gryphius, le premier drame historique de l'Allemagne. —

Mort du poète Weckherlin, précurseur d'Opitz et auteur de poésies patriotiques.

1653. Naissance du romancier Ziegler von Klipphausen.

1654. Sinngedichte, de Logau. — Naissance de Johann von Besser, qui fut poète de cour à Berlin. — Naissance du poète Ludwig von Canitz.

1655. Naissance de Christian Thomasius, jurisconsulte et philosophe. — Mort de Friedrich von Logau.

1657. „Cherubinischer Wandersmann," d'Angelus Silesius; „Heilige Seelenlust," du même. — „Katharina von Georgien, — Cardenio und Celinde," d'Andreas Gryphius.

1658. „Elbschwanenorden," fondé par Rist. — Mort du satirique Johann Lauremberg, adversaire de l'école d'Opitz.

1659. Mort du poète de Königsberg, Simon Dach, auteur de cantiques. — « Papinianus », tragédie d'A. Gryphius.

1661. Mort de Balthasar Schupp, prédicateur et écrivain satirique, adversaire d'Opitz. — Horribilicribrifax, comédie d'Andreas Gryphius.

1663. Naissance du piétiste August Hermann Francke.

1664. „Satirische Gedichte," de Joachim Rachel. — Mort d'Andreas Gryphius.

1665. Université de Kiel. — « Agrippina, — Epicharis », drames de Lohenstein.

1666. « Sophonisbe », de Lohenstein.

1667. Mort de Johann Rist, fondateur du « Schwanenorden an der Elbe ».

1668. « Simplicissimus ». — Christian Weise: „Überflüssige Gedanken der grünenden Jugend" (recueil de poésies et de lieds).

1669. Mort du satirique Moscherosch.

1671. Mort d'Angelus Silesius. — Mort du pédagogue Comenius.

1672. Christian Weise : „Die drei ärgsten Erznarren," (roman satirique).

1673. Christian Weise : „Die drei klügsten Leute," (roman satirique).

1674. „Faustbuch," de Pfitzer.

1675. Angelus Silesius : „Sinnliche Betrachtung der vier letzten Dinge." — Spener : « Pia desideria », programme du piétisme.



76. Mort de Christoffel von Grimmelshausen.
77. Mort de Johann Frank, auteur de cantiques. — de Spinoza.
78. Ouverture de l'Opéra de Hambourg.
79. Premières tragédies de Ch. Weise. — Naissance, eslau, du philosophe Christian Wolff. — Mort du poète mann von Hoffmannswaldau.
79-1690. Drames et comédies de Christian Weise.
80. Mort du piétiste Neander, auteur de cantiques.
82. Fondation, à Leipzig, de la revue savante « Acta itorum ». (Collaborateurs : le grammairien Morhof, niz, Thomasius).
87. Thomasius fait, à l'Université de Leipzig, son s en langue allemande.
88. „Monatsgespräche," de Thomasius. — Naissance du e Karl Friedrich Drollinger, à Bâle. — „Die asiatische se," œuvre emphatique et incohérente de Ziegler von phausen, le roman le plus lu au XVII^e siècle.
89. „Arminius und Thusnelda," de Lohenstein.
91. Le piétiste Spener à Berlin. — Mort du grammai- Morhof. — Naissance de Matthias Gessner, philologue ngué qui réforma l'enseignement des langues et des atures anciennes.
94. Fondation de l'Université de Halle.
95. Naissance de Christian Günther, un des rares es originaux de cette période.
98. Naissance de Johann Jacob Bodmer.
99. Mort du poète Ludwig von Canitz.
00. Fondation de l'Académie de Berlin. — Naissance ohann Christoph Gottsched. — Naissance du comte inzendorf, fondateur de la secte piétiste des « Herrn- r. »
01. Naissance de Johann Jacob Breitinger. — Nais- e du satirique Christian Ludwig Liscow.
05. Mort du piétiste Spener.
06. Ch. Wolff, professeur à l'Université de Halle.
07. Mort d'Otto Mencke, fondateur de la revue savante la Eruditorum ».
08. Théâtre permanent à Vienne. — Mort de Christian e, adversaire de l'école de Lohenstein. — Naissance

de Haller, naturaliste et poète, et de Friedrich von Hagedorn, poète lyrique.

1709. Mort, à Vienne, du moine augustin Abraham à Santa Clara, un des plus célèbres prédicateurs du temps.

**1710.** **« Théodicée », de Leibniz.**

**1712.** **Naissance de Jean-Jacques Rousseau.**

**1713.** **Naissance de Diderot.**

**1714.** **Première revue allemande „Der Vernünftler" (à Hambourg). — Naissance du satirique Rabener.**

**1715.** **Naissance du poète Ewald von Kleist et de Gellert.**

**1716.** **Mort de Leibniz.**

**1717.** **Naissance de Johann Joachim Winckelmann.**

**1719.** ***Robinson Crusoé*, de l'Anglais Daniel de Foe, — bientôt traduit et imité dans toute l'Europe. — Naissance du poète Gleim. — Naissance du poète tragique Johann Elias Schlegel et du fabuliste Lichtwer.**

**1720.** **Naissance du poète Johann Peter Uz. — Naissance, à Winterthur, de Johann Georg Sulzer, auteur d'une théorie des beaux-arts. — Commencement de la lutte du piétisme contre le rationalisme. — „Die vernünftigen Gedanken von der Menschen Thun und Lassen zur Beförderung ihrer Glückseligkeit," de Ch. Wolff.**

## BIBLIOGRAPHIE

Julian Schmidt. *Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland*, von Leibniz bis auf Lessings Tod. Leipzig, 1862.

Karl Lemcke. *Von Opitz bis Klopstock*, 1871 et 1882.

Emile Grucker. *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*. Paris, Berger-Levrault, 1883.

Hans Wolff. *Der Purismus in der deutschen Litteratur des 17. Jahrhunderts*. Strasbourg, 1888.

Ritschl. *Geschichte des Pietismus*.

A. Tholuck. *Das akademische Leben des 17. Jahrhunderts*.

Otto Schulz. *Die deutschen Sprachgesellschaften des 17. Jahrhunderts*. Berlin, 1824.

L. Cholevius. *Die bedeutendsten Romane des 17. Jahrhunderts*. Leipzig, 1866.

F. Bobertag. *Geschichte des Romans und der ihm verwandten Dichtungsgattungen*. Breslau, 1876.

von Waldberg. *Deutsche Renaissance-Lyrik.* Berlin,

ssow. *Das deutsche Drama im siebzehnten Jahrhundert.* ramme, 1847.

pp. *Über den Begriff des Dramas in den deutschen ken des 17. Jahrhunderts.* 1895.

---

## e intellectuelle de l'Allemagne après la guerre de Trente ans.

eit dem dreißigjährigen Kriege beginnt bei den großen urvölkern die systematische Darstellung der Überzeugungen, e die Wissenschaft nach ihrem damaligen Standpunkte Gott, die Schöpfung und Regierung der Welt geben te. Der Franzose Descartes[1], der Engländer Locke[2], der änder Spinoza[3], unter starkem Einfluß der Nachbarvölker Deutschen Leibniz, Thomasius, Wolff[4]; sie alle, mit Ausne des freieren Spinoza, waren sorglich bemüht, ihre eme von der göttlichen Ordnung in der Natur und dem

Descartes, né à la Haye en Touraine, le 31 mars 1596, t à Stockholm le 11 février 1650, a posé dans le « Diss de la méthode pour bien conduire sa raison et cher- la vérité dans les sciences (1637) » les fondements de hilosophie moderne.

Locke (1632-1704) est peut-être le philosophe qui a cé la plus grande influence sur le dix-huitième siècle. principaux ouvrages sont l'*Essai sur l'entendement hu-n*, les *Pensées sur l'Education* et l'*Essai sur le gouverne-t civil*.

Spinoza est le plus grand et le plus original des panstes. Son action a été considérable, surtout en Allegne. Né en 1632, il mourut après une vie toute d'abation, consacrée à l'étude et à la science, en 1677. Son re capitale est l'*Ethique* ou science des mœurs.

. Leibniz, Thomasius, Wolff. Voir plus loin les notices sur philosophes.

Menschengeiste mit den Lehren der christlichen Theologie in Einklang zu erhalten[1]. Allerdings brach der innere Gegensatz bei jedem von ihnen hervor.

Denn seit Descartes den Satz aufgestellt, nichts dürfe dem forschenden Menschengeiste wahr und fest sein, als was ihm unwiderleglich bewiesen worden[2], — seitdem war es mit dem Autoritätsglauben[3] vorbei. Freudig trat die Wissenschaft ihre neue Herrschaft an, indem sie Gott und die Welt, Seele und Leib, aber auch Pflichten und Rechte des Menschen zu erweisen suchte, als existierend, als vernünftig und notwendig. Die sichtbare Welt wurde von großen Mathematikern in unendlich viele Einheiten zerlegt, aus deren Verbindung alles Leben hervorgehe, und das Göttliche aus dem Leben des Geistes wie der Körperwelt als Ureinheit, als Weltseele begriffen. Der Gottesgelehrte aber, einst der strenge Herr der Wissenschaft, — auch Luther hatte noch das Wort der heiligen Schrift über alle Vernunft hinausgestellt, — erfand jetzt eine „natürliche" Theologie als Bundesgenossin zu der „offenbarten." Eifrig suchten junge Theologen in der Weltweisheit neue Stützen ihres Glaubens. Aus der Bewegung der Sterne, aus dem vulcanischen Feuer, ja aus den Windungen der Schneckengehäuse wurde Notwendigkeit und Weisheit des Schöpfers mit vielem

---

1. La prudence de Descartes notamment est bien connue. « M. Descartes, écrivait Bossuet, a toujours craint d'être noté par l'Eglise, et on lui voit prendre sur cela des précautions qui allaient jusqu'à l'excès. »

2. Bewiesen worden. « Le premier (précepte) était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle, c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute. » (*Discours de la Méthode*).

3. Autoritätsglauben, le principe d'autorité, en vertu duquel une chose était considérée comme vraie parce qu'elle avait été affirmée par Aristote ou par la scolastique.

agen demonstriert[1]. Und schon fehlen solche nicht, welche persönlichen Gott, seinen Actus der Schöpfung und die terblichkeit der Seele leugneten. Gegen solche einzelne ten und Atheisten erhob sich aber noch die Mehrzahl der losophen und die christliche Frömmigkeit des gesamten kes.

ie großen deutschen Gelehrten, welche um den Aufgang achtzehnten Jahrhunderts Führer dieser Bewegung wurden, en das heilige Feuer in die verschiedenen Kreise des deut- n Lebens. Leibniz, die große schöpferische Kraft seiner Zeit, wundervolle Mischung von elastischer Schmiegsamkeit und r Ruhe, von souveräner Sicherheit und tolerantem, ver- lichem Wesen, wirkte durch seine zahlreichen Monogra- en und seinen unendlichen Briefwechsel vorzugsweise auf die rer der Nation und das Ausland, auf Fürsten, Staats- nner, Gelehrte, nach allen Seiten Bahn brechend, voraus- nd, die weitesten Aussichten eröffnend. Und wieder Tho- ius, geistvoll, leichtbewegt, kampflustig, beifallsbedürftig, e auch die Gleichgültigen und Kleinen durch seine ge- schvolle Thätigkeit zu Parteien auf. Er kämpfte als der e deutsche Journalist in der Presse mit Spott und Ernst, Verbündeter der Pietisten gegen die intolerante Ortho- ie, bald Gegner der schwärmerischen Wiedererweckten[2], für eranz, reinere Moral, gegen jede Art Aberglauben und anismus. Endlich der jüngere Christian Wolff, der große ofessor, wurde ein regelrechter, klarer, nüchterner Lehrer, cher in langjähriger, segensvoller Wirksamkeit das System ammenschloß und die Schule gründete[3].

Solche Zeit, in welcher das Große, was der einzelne Mann unden, zahlreiche Schüler begeistert, ist eine glückliche Periode

1. Demonstriert. C'est la démonstration « par les causes ales. »

2. Wiedererweckten ou Wiedergeborenen, noms que se don- ient les piétistes.

3. L'école de Wolff ou école rationaliste dont l'influence dominante au XVIIIe siècle.

für Millionen, welche an dem neuen Erwerb vielleicht gar keinen unmittelbaren Teil haben. Immer liegt auf der ersten Thätigkeit einer Schule etwas von der apostolischen Weihe. Was in der Seele des Lehrers sich mühsam unter innern Kämpfen herausgebildet hat, das wirkt auf die jungen Seelen als etwas Großes, Festes, Erhebendes. Mit der Begeisterung und der Pietät verbindet sich der Drang, selbstschöpferisch[1] den neuen Erwerb fortzubilden. Schnell erfüllen die Lehrsätze das gesamte Leben des Volkes, sie wirken nicht nur in den einzelnen Wissenschaften, auch in allen Richtungen des praktischen Geistes, auf Gesetzgebung und Staatsverwaltung, auf Hausordnung und Familienzucht, in der Werkstätte des Künstlers und Handwerkers[2].

Zuerst flammt das neue Licht seit 1700 in allen Wissenschaften auf. Akademien, gelehrte Zeitschriften, Preisaufgaben werden gestiftet. Durch die Führer wird die deutsche Sprache als Sprache der Wissenschaft gleichberechtigt, bald siegreich neben die lateinische gestellt, und diese glorreiche That wird der erste Schritt, die gesamte Nation in eine ganz neue Verbindung zu den Gelehrten zu setzen.

Aber das neue Leben dringt auch kurz nach 1700 mit unwiderstehlicher Gewalt in die Häuser, in Schreibstube und Werkstatt des Bürgers. Jeder Kreis menschlicher Thätigkeit wird prüfend durchforscht. Landwirtschaft, Handel, die Technik der Gewerbe werden in handlichen Lehrbüchern zugänglich gemacht, welche noch heute die Grundlagen unserer technologischen Literatur sind. Über Rohstoffe und ihre Verarbeitung, über Mineralien, Farben, Maschinen wird geschrieben, an vielen Orten schießen populäre Zeitschriften auf, welche die neuen Entdeckungen der Naturwissenschaft für den Handwerker

1. Selbstschöpferisch, par des productions personnelles.
2. C'est un des caractères les plus frappants de l'Aufklärung, de la philosophie rationaliste : à côté des hautes spéculations, qu'elle s'efforce de rendre accessibles à tous, elle donne des directions pour la vie pratique, et s'intéresse à toutes les formes de l'activité humaine.

Fabrikanten zu verwerten suchen. Selbst in die Hütte des
t Bauern fallen einzelne Strahlen des hellen Lichtes,
für ihn entsteht eine kleine menschenfreundliche Literatur.
auch die sittliche Wirkung jedes irdischen Berufes wird
tellt, über die Tüchtigkeit und Bedeutung des Arbeiters,
Beamten wird Erhebendes gesagt, der innige Zusam-
ang der materiellen und geistigen Interessen der Nation
verkündet, unablässig wird auf die Notwendigkeit hinge-
t, den Schlendrian alter Bräuche zu verlassen, sich um
orgeschrittene Ausland zu kümmern, Bedürfnisse desselben
remdes Wesen kennen zu lernen. Und wieder über Tracht
Sitten wird in ganz neuer Weise geschrieben, launig,
sch, tadelnd, immer mit dem Wunsche zu bilden, zu
t. Sogar die besondern Fehler der Stände und Berufs-
t[1], die Schwäche der Frauen, die Roheit und Unredlich-
er Männer werden unablässig beurteilt und gezüchtigt.
ungeschickt, zuweilen pedantisch und kleinlich, aber doch
frigem Sinn und mit Redlichkeit. —
gerät das gesamte Privatleben der Deutschen in eine
ige Bewegung, überall ringen neue Ideen mit alten
rteilen, überall sieht der Bürger um sich und in sich eine
lung, der er nur schwer widerstehen kann. Noch ist die
rm an einzelnen großen Erscheinungen, aber überall in
einen eine treibende Kraft erkennbar. Nur wenige Jahr-
, und die neue Aufklärung sollte aller Welt zur Freude
Blüten tragen. Immer noch ist die Weltweisheit und die
äre Bildung des Volkes vorzugsweise abhängig von
ematik und Naturwissenschaft, aber schon beginnt seit
n Matthias Geßner[2] die Altertumskunde, der zweite
ller wissenschaftlichen Bildung, die geschichtliche Ent-

Berufsklassen, corps d'état.
Matthias Gessner, né le 9 avril 1691, fut pendant 27
rofesseur de philologie à l'Université de Göttingen,
enseignement y attira une foule d'étudiants. Il publia
urs éditions classiques où se révélait une érudition
et élégante. Il mourut en 1761.

wicklung der Völkerseelen zu begreifen. Wenige Jahre nach 1750 reist Winckelmann nach Italien.

Gustav Freytag.

(Bilder aus der deutschen Vergangenheit, t. 4. Hirzel, Leipzig.)

---

## Martin Opitz.

(1597-1639)

La Silésie, qui eut moins à souffrir de la guerre de Trente ans que les autres provinces de l'Allemagne, et dont on vantait les poètes latins dès le seizième siècle, devint, au dix-septième, un important centre littéraire.

On a donné le nom de première école silésienne aux poètes qui se réclament d'Opitz (Fleming, Logau, etc...). Martin Opitz naquit à Bunzlau, le 23 septembre 1597, fit de solides études, fut successivement précepteur, professeur à l'Université de Weissenburg en Transylvanie, conseiller intime du duc de Liegnitz et de Brieg, secrétaire du burgrave de Dohna, et historiographe du roi de Pologne Wladislas (1636). Il mourut de la peste à Danzig, le 20 août 1639. Il avait été couronné poète à Vienne en 1625 et l'Empereur l'avait anobli sous le nom de Boberfeld.

La vie d'Opitz est médiocrement édifiante. Il déploya une extraordinaire souplesse d'esprit et de caractère pour solliciter et conserver la faveur des grands; il leur prodigua les dédicaces les plus flatteuses et usa, en leur faveur, des plus audacieuses métaphores. Et cependant, par la situation qu'il sut conquérir, il releva singulièrement le prestige du nom de poète. Sa réputation fut immense, et jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, on le vénéra comme le premier écrivain classique de l'Allemagne moderne, et le père de la poésie allemande.

On ne saurait contester qu'il en fut le législateur. Ses œuvres critiques formèrent le code littéraire du Parnasse germanique pendant plus d'un siècle. Dans un traité en latin, œuvre de jeunesse, *Aristarque ou du mépris de la langue allemande*, et surtout dans son *Livre de l'art poétique allemand* (1624) Opitz pose les principes qui doi-

guider le poète. Ses théories ne diffèrent pas de s des humanistes, de Scaliger, de Ronsard. La poésie à ses yeux, affaire de labeur patient, de goût épuré, on sens aiguisé, d'imitation intelligente. L'inspiration uperflue, la passion est dangereuse, l'originalité sus-e. La clarté, la précision, la correction, un tour ingé-x, un style orné et aimable, telles sont les qualités ntielles d'un favori des Muses. On voit aisément les ts faibles d'une poétique qui ignore l'enthousiasme et pontanéité. Les œuvres d'Opitz se ressentent de ses ries. Il s'est exercé dans tous les genres et n'a excellé s aucun. Son érudition lui permit de puiser aux sour-les plus diverses; quand il ne traduit pas, il imite. — arot, Ronsard sont ses modèles préférés, mais il ne ige ni Sophocle, ni Anacréon, ni Sénèque, ni Stace.[1] on grand mérite est d'avoir réformé la prosodie alle-nde. Il a remis en honneur le principe de l'accent, et a combiné avec celui de la quantité. Il établit en outre règles pour la rime, la césure, l'hiatus, et préconisa nploi de l'alexandrin.

## BIBLIOGRAPHIE

. Strehlke. *M. Opitz.* Leipzig, 1856.
. Palm. *Opitz.* Bunzlau, 1862 et 1871.
. Weinhold. *Opitz.* Kiel, 1862.
eckherrn. *Opitz, Ronsard und Heinsius.* Diss. 1888.
eranek. *Martin Opitz in seinem Verhältnis zu Scaliger l Ronsard.* 1883.

. Il traduisit les *Troyennes*, de Sénèque et l'*Antigone*, Sophocle, et imita de l'italien un opéra, *Daphnis*, dont succès fut considérable. Citons parmi ses autres rages :
Troſtgedicht in Widerwärtigkeiten des Krieges, le meilleur; uvius, poème descriptif; die Schäferei der Nymphe Hercinia, lle en vers et en prose, etc...

r ſelber
rſch v
über
d etw
erhabe
ls ſei
e Leute
währen
d ſelbſ
ick, mi
ich, ihn
an, i
ehrung
Über e
für ab
Dienſt
Prochen
werden
Namen
Hn ge-
s Bild
te, ihn
ichtig,
Punkt
us der
s).
oute
sure

## Eile zum Lieben.

Ach, Liebste, laß uns eilen,
Wir haben Zeit!
Es schadet uns Verweilen,
Uns beiderseit.

Der edlen Schönheit Gaben
Flieh'n Fuß für Fuß[1]:
Das alles, was wir haben,
Verschwinden muß.

Der Wangen Zier erbleichet,
Das Haar wird greis[2];
Der Augen Feuer weichet,
Die Brust wird Eis.

Das Mündlein von Korallen
Wird ungestalt;
Die Händ' als Schnee verfallen
Und du wirst alt.

Drum laß uns jetzt genießen
Der Jugend Frucht;
Eh' als wir folgen müssen
Der Jahre Flucht.

Wo du dich selber liebest,
So liebe mich;
Gieb mir, das was du giebest
Verlier' auch ich[3].

---

1. Fuß für Fuß, pas à pas.
2. Greis, même racine que le français gris.
3. Comparez à cette poésie un peu maniérée les vers si gracieux de notre Ronsard, dont Opitz s'est certainement souvenu.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil,

## Grabschrift auf Alexander den Großen.

erst die Welt zu eng, wird weit ein Grab allein,
Klein' ist ihm jetzt groß, sonst war das Groß' ihm klein[1].

## Grabschrift eines Bettlers.

Ich lebte ohne Haus; tot hab' ich eins dahier;
Im Leben hatt' ich nichts, tot bin ich reich dafür;
Mein Leben war nur Flucht, das Grab ist meine Ruh;
Im Leben ging ich bloß, und jetzt deckt man mich zu.

## Auf einen Reichen.

Du hast des Reichen Gut, des Armen Harm,
Den Erben bist du reich, dir selber arm.

---

A point perdu, ceste vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las! las! ses beautez laissé cheoir!
O vrayment marastre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, Mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

mparez encore *la bonne Vieille*, de Béranger.
Cf. Juvénal, satire X.
ende Hannibalem : quot libras in duce summo Invenies?

## Paul Fleming.

(1609-1640)

Paul Fleming est surtout un poète lyrique; quelques-uns de ses cantiques sont restés célèbres. Il a aussi composé des sonnets, à l'exemple d'Opitz, dont il était un fervent admirateur, et, — comme tous les poètes du temps, — des pièces de circonstance. Le ton élégiaque domine dans ses œuvres qui portent souvent la trace d'une inspiration sincère, d'un talent souple et facile.

Né le 5 octobre 1609 à Hartenstein en Saxe, Fleming fit ses premières études à la Fürstenschule de Meissen, étudia la médecine à Leipzig et accompagna en Russie et en Perse une ambassade envoyée par le duc Frédéric de Schleswig-Holstein. Il mourut au retour de ce voyage qui avait duré six ans, en 1640. En 1642 furent publiés ses trois livres de sonnets et ses cinq livres d'odes.

Editions : Lappenberg, Stuttgart, 1865. 3 vol.
Tittmann, 1870 (Extraits); Österley (Extraits).
K. W. Schmitt. *Paul Fleming*, 1851.
Varnhagen von Ense. *Biographische Denkmäler*, vol. 4.

---

### Lebensspruch [1].

Laß dich nur nichts nicht[2] dauern
Mit Trauern[3]!
Sei stille!
Wie Gott es fügt,
So sei vergnügt,
Mein Wille[4].

---

1. Lebensspruch, règle de vie.
2. Nicht, cette négation renforce la précédente.
3. Laß dich... mit Trauern = „Traure nie zu lange um etwas."
4. Cf. Malherbe, Consolation à M. du Périer :
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

Was willst du heute sorgen
Auf morgen?
Der Eine
Steht Allem für[1],
Der giebt auch dir
Das Deine.

Sei nur in allem Handel[2]
Ohn' Wandel[3]!
Steh' feste!
Was Gott beschleußt[4],
Das ist und heißt
Das Beste[5].

---

## Friedrich von Logau.[6]

(1604-1655)

Disciple d'Opitz, il composa plusieurs milliers d'épigrammes, qui, malgré de sérieuses qualités de fond et de forme, furent bientôt oubliées. Lessing et Ramler remirent Logau en honneur.

---

1. Steht Allem für, pourvoit à toutes choses.
2. In allem Handel = in allen deinen Thaten.
3. Comme les poètes du moyen âge qui prisent de préférence à toute autre vertu *diu staete*, c'est la constance la fermeté d'âme que Fleming recommande surtout.
4. Beschleußt = beschließt. On prononçait évidemment schleißt; de même, plus haut, fir au lieu de für.
5. La même idée est développée par le poète dans le cantique qu'il composa avant d'entreprendre [son grand voyage en Perse.

In allen meinen Thaten
Laß ich den Höchsten raten
Der alles kann und hat.

6. Cf. page 29.

## BIBLIOGRAPHIE

*Edition complète*. Stuttgart, 1873 (Gustav Eitner).
*Choix d'épigrammes* (Karl Simrock), 1874.
KARL HAEHNEL. *Friedrich von Logau, eine litterarhistorische Charakteristik*. Pilsen, 1883.

---

## Hoffnung und Geduld.

Hoffnung ist ein fester Stab
Und Geduld ein Reisekleid,
Da man mit[1] durch Welt und Grab
Wandert in die Ewigkeit.

---

## Französische Kleidung.

Diener tragen in gemein[2] ihrer Herren Liverey[3],
Soll's dann sein, daß Frankreich Herr, Deutschland aber Diener [sei?
Freies Deutschland, schäm' dich doch dieser schnöden Knechterei.

---

## Recht und Wahrheit.

Recht und Wahrheit werden stets, was sie sind, auch bleiben;
Denn sie pflegen durch den Brauch sich nicht abzureiben.

---

1. Da man mit = damit man, avec lesquels.
2. In gemein, en général.
3. Liverey, livrée.

## Andreas Gryphius.

(SECONDE ÉCOLE SILÉSIENNE)

(1616-1664)

.a seconde école silésienne veut affranchir la poésie de discipline trop étroite que lui a imposée Opitz, et nner une plus large part à l'imagination et à la passion. s les deux poètes qui représentent surtout l'esprit de e école, Daniel Kaspar von Lohenstein (1635-1683) et fmann von Hoffmannswaldau (1618-1679) ont contribué s que personne à la corruption du goût et à la déca- ce de la poésie[1]. Leurs œuvres semblent jeter le défi bon sens et à la raison. Débauche de l'imagination et la pensée, invraisemblance grotesque des situations, personnages, des caractères et des passions, sentimen- sme fade et libertinage grossier, érudition de mauvais , rhétorique ampoulée et vulgarité choquante, — tout trouve, hors une pensée noble, une émotion vraie, une piration franche, une langue pure et simple.

ndreas Gryphius est loin de tomber dans les mêmes ès que Lohenstein. S'il est ordinairement guindé et vent déclamatoire dans ses tragédies, s'il n'évite pas ours la platitude et la vulgarité dans ses comédies, il u moins le sens de la vie, du pittoresque, le don de servation et une haute idée de son art et de sa mis- de poète. On l'a appelé le père de la tragédie alle- nde. Il développe dans ses tragédies (*Carolus Stuardus*, ), *Papinianus*, 1659, *Leo Arminius*, 1646-1651) les idées ales qui lui sont chères et il ne manque pas de verve ique dans ses comédies. (*Peter Squenz*, 1647, *Horribi- brifax*, 1661).

---

Lohenstein, dont l'influence subsista jusque vers le eu du XVIIIe siècle, a surtout écrit des tragédies d'un sme brutal. Il emprunte ses sujets aux auteurs les divers et notamment à Mlle de Scudéry. Hoffmanns- lau, qui se réclame d'Ovide et qui imite surtout les es latins de la décadence, donne tantôt dans le pré- x et tantôt dans le burlesque.

„Die geliebte Dornrose" (1660) est la première „Dorfgeschichte" dramatisée que l'on rencontre dans la littérature allemande. Comme tous ses contemporains, Gryphius est rarement original. Il traduit ou imite Sénèque, Plaute, et le Hollandais Jost van den Vondel (1587-1679).

Né à Glogau en 1616, Andreas Gryphius eut une jeunesse malheureuse. Il voyagea en Hollande, en Italie, en France; nommé syndic de la principauté de Glogau, il mourut en 1664.

BIBLIOGRAPHIE

Editions: Palm, (Tübingen) 1878, 1882.

Morceaux choisis : Tittmann, (Leipzig) 1870, Palm 1884.

L.-G. Wysocki. *A. Gryphius et la tragédie allemande au XVII^e siècle*. Paris, 1893.

Spina. *Der Vers in den Dramen des Andreas Gryphius und sein Einfluss auf den tragischen Stil*. 1895.

---

## Tout n'est que vanité.

Du siehst, wohin du siehst, nur Eitelkeit auf Erden.
Was dieser heute baut, reißt jener morgen ein;
Wo jetzund[1] Städte stehn, wird eine Wiese sein,
Auf der ein Schäferskind wird spielen mit der Herden[2].

---

1. Jetzund = jetzt.
2. Herden, datif archaïque du féminin singulier.

Cf. la poésie de Jean Richepin intitulée le *Bohémien*, dont voici les premiers vers :

Quand sur mon chariot pour la première fois
En courant l'univers j'arrivai dans ces lieux,
Une ville y grouillait, avec ses vieilles lois,
Ses murs, ses ateliers, ses palais et ses dieux.
Et quand je demandai, voyageur curieux,
Depuis quand florissait la superbe cité,
Un homme répondit, grave et l'orgueil aux yeux :
— C'est ma patrie. Elle a de tout temps existé.
Cinq mille ans il s'écoula.
Je suis repassé par là.
Murs, palais, temples, dieux, tout avait disparu.

etzund prächtig blüht, soll bald zertreten werden.
etzt so pocht[1] und trotzt, ist morgen Asch' und Bein.
ist, das ewig sei, kein Erz, kein Marmorstein;
acht das Glück uns an, bald donnern die Beschwerden.

ohen Thaten Ruhm muß wie ein Traum vergehn:
enn das Spiel der Zeit, der leichte Mensch bestehn?
was ist alles dies, was wir für köstlich achten,

hlechte Nichtigkeit, als Schatten, Staub und Wind;
ne Wiesenblum, die man nicht wieder find't?
will, was ewig ist, kein einig[2] Mensch betrachten.

---

## Gewalt der Liebe.

Keine Lieb' ist's, die nichts zwinget,
Ob[3] der Erden Abgrund kracht,
Ob durch schwarze Lüfte dringet
Der entbrannten Strahlen Macht.
Keiner Thaten Wunderwerke
Dämpfen treuer Liebe Stärke.

Spannt der Tod schon seinen Bogen,
Steckt er Trauerfackeln an,
Sie hat ihre Sehn' gezogen,
Der[4] nichts widerstehen kann.
Ihre Glut brennt, wann wir Erden
Und zur Handvoll Aschen werden.

---

Rien! plus rien! Le soleil allumait des rubis
Aux javelots mouillés et verts d'un gazon dru;
Et seul un vieux berger dans ses grossiers habits
Se dressait sur la plaine en mangeant son pain bis.

Pocht, est arrogant.
Einig = einzig.
Ob = wenn auch, quand bien même.
Der, datif féminin.

Wann die Hölle sich erschüttert,
Und mit Ach[1] und Folter schreckt,
Und der Ängsten Angst sich wittert,
Wird ihr Eifer mehr entsteckt[2],
Lieb' ist nichts, denn Glut und Flammen,
Wie Gott, Licht und Feu'r zusammen.

Laßt die stolzen Wellen toben,
Schäumt ihr Meere! braust und schmeißt,
Wenn der strenge Nord von oben
In des Salzes Fluten reißt[3] :
Wird doch Wind- und Wasserskämpfen[4]
Nicht den Brand der Liebe dämpfen.

Lieb' ist, der nichts gleich zu schätzen
Wenn man alles Gold der Welt
Gleich[5] wollt' auf die Wage setzen :
Lieb' ist, die den Ausschlag hält[6],
Lieb' ist, trotz der Silberhaufen,
Nur durch Liebe zu erkaufen.

---

1. Ach, exclamation (hélas, ah !) souvent employée comme substantif en poésie dans le sens de plainte, gémissement. Cf. Platen, *sonette*, 42.

Es scheint ein langes, ew'ges Ach zu wohnen
In diesen Lüften.

2. Entsteckt = entzündet.
3. Reißt = wütet.
4. Wasserskämpfen = die Kämpfe der Winde und des Wassers. — Infinitif.
5. Gleich. Rattachez à wenn, si même.
6. Die den Ausschlag hält, qui fait pencher la balance.

## Canitz.

(1654-1699)

à Brandebourg, Friedrich Rudolf Ludwig, baron de , fit ses études aux Universités de Leyde et de g, fut attaché au service de l'Electeur de Brande- , voyagea en Italie, en France, — où il fut présenté uphin et à la cour de Saint-Germain, — en Angle- fut nommé conseiller de cour et de légation, et fut é de négociations importantes par l'Electeur.

itz fut avant tout un grand seigneur et un homme que; la poésie ne fut jamais pour lui qu'un agréable issement. Son goût s'était formé au contact de la é française. Grand admirateur de la France, il imita crivains. Dans ses satires, dont la meilleure est la sur la poésie, il s'inspire de Boileau, qu'il tra- même quelquefois. Il n'a garde de se prononcer tement contre les poètes à la mode, Lohenstein et annswaldau, mais il réagit de son mieux contre hase, la rhétorique creuse et le style maniéré du s. Ses œuvres, qui ne furent publiées qu'après sa mort, 00, comprennent des cantiques, dont plusieurs res- t populaires, des poésies didactiques et lyriques. On longtemps son élégie sur la mort de sa femme.

### BIBLIOGRAPHIE

meilleure édition de ses œuvres est celle de 1727.
Lutz. *Canitz, sein Verhältnis zu dem französischen izismus und zu den lateinischen Satirikern, nebst einer ligung seiner dichterischen Thätigkeit für die deutsche atur.* Diss. 1887.

---

### Die Vergänglichkeit.

Erdenlebens Pracht ist Schaum, und sein Vergnügen
Nur Schatten, Rauch und Schein;

Weil unter jeder Lust gerechte Strafen liegen,
Die unvermeidlich dräu'n[1].

Hier ist nur Unbestand; die Menschen müssen sterben,
Der Weltbau selbst vergeht;
Die Wange, die heute glüht, kann morgen sich entfärben,
Nichts Irdisches besteht.

Nur eine Spanne trennt die Gräber von den Wiegen,
Der Tod schläft niemals ein.
Der erste Tag, da wir im Arm der Mutter liegen,
Kann auch der letzte sein.

Der Tod ehrt keine Zeit, nichts kann ihm widerstehen[2],
Er achtet alles gleich;
Und klopft er, muß der Herr so wie der Diener gehen
Ins finstre Schattenreich[3].

Dein Haus, worin du heut' behaglich dich bewirtest,
Es sei groß oder klein,
Kann morgen wie dein Schwert, das du zum Schutze gürtest,
Dein Sarg, dein Mörder sein.

---

1. Dräu'n, archaïque pour drohen, — est encore employé par Gœthe et par Schiller.
2. Cf. La Fontaine :

Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
(*La Mort et le Mourant*).

3. Canitz se souvient ici des beaux vers de Malherbe :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

immel selbst, der früh dir tauend Segen spendet,
Bedeckt sich unverhofft,
höbus noch den Lauf in Thetis' Fluten[1] endet,
Mit Wetterwolken oft.

ird auf Erden wohl sich dieser Wechsel ändern,
Drum reiche mir die Hand,
, und führe mich schnell aus der Prüfung Ländern
In der Verheißung Land[2]!

---

## La Satire.

### Moscherosch.

(1600-1669)

en 1600 à Willstädt, dans le comté de Hanau-Lich-erg (Alsace), Johann Michael Moscherosch nous pré-, dans les « Visions merveilleuses et véritables de nder de Sittewald [3] » (1640), une suite de satires où

---

In Thetis Fluten. Ces réminiscences mythologiques dent chez tous les poètes du dix-septième siècle.

In der Verheißung Land, dans la Terre promise. Le e de la fragilité des choses humaines a inspiré la art des poètes de ce temps qui fut si fertile en stres et en ruines. Cf. Andreas Gryphius, Wechsel des s:

Sterbliche, was ist dies Leben,
Als ein ganz vermischter Traum?
Das, was Fleiß und Schweiß uns geben,
Schwindet, als der Welten Schaum.

„Wunderliche und wahrhafte Gesichte Philanders von Sitte-" Moscherosch a emprunté à une satire contemporaine Espagnol Quevedo (1570-1645) « les Visions », la forme on ouvrage. Il est probable que Moscherosch s'est d'une traduction française.

les vers se mêlent parfois à la prose et qui nous dépeignent, sous le jour le plus sombre, la triste situation de l'Allemagne pendant la guerre de Trente ans. La verve de Moscherosch n'épargne ni la noblesse ni le clergé; mais l'auteur, animé d'un ardent patriotisme, raille surtout la fureur d'imitation, la « gallomanie » de ses compatriotes. Malheureusement, Moscherosch n'est pas exempt des ridicules qu'il blâme chez les autres. Une érudition touffue et maladroite dépare son œuvre, et sa langue toute farcie de latin, de français, d'italien et d'espagnol, offre une image saisissante de la confusion qui régnait en Allemagne. Moscherosch mourut en 1669, après avoir publié plusieurs éditions, augmentées et remaniées, de son ouvrage.

---

## Modesucht[1].

A la mode macht mir bang,
Weil der Teutschen[2] Untergang
In der Neuen-Sucht
Seinen Anfang sucht.

Denn, was haben will ein' Schein,
Muß nur à la mode sein,
Danach sieht die Welt.
Wer sich also stellt[3],

1. Modesucht. Manie, fureur de la mode. Le mot Sucht, dont la racine est la même que celle de siech, malade, languissant, forme des mots composés désignant des maladies ou des passions : Schwindsucht, phtisie; Gelbsucht, jaunisse; Wassersucht, hydropisie; Habsucht, cupidité, etc.

2. Teutschen, dialectal (oberdeutsch) pour Deutschen. Luther écrivait deudsch. L'orthographe teutsch pour deutsch s'est conservée fort longtemps chez les écrivains de la Haute-Allemagne. Le sens étymologique du mot est : « populaire, qui se rattache au peuple. »

3. Also stellt, c'est-à-dire wer sich diesen Schein giebt.

Der wird vorgezogen heut.
Sind wir nicht elende Leut'?
Ein fromm' Biedermann
Kommt bei niemand an[1],

A la mode helf' ihm dann[2];
Sonst er nicht fortkommen kann.
Diese Narrenplag'
Machet, daß ich sag :

A la mode bringt uns noch
Unter ein fremd Reich und Joch.
Übel laut't es zwar,
Doch so ist es wahr

Und bleibt bei dem ersten Klang,
Daß der Teutschen Untergang
In der Neuen-Sucht
Seinen Anfang sucht[3]

---

Kommt an... réussit.
Helf' ihm dann, à moins que...
Seinen Anfang sucht. La plupart des satiriques du
s combattent pour la même cause. Citons notam-
t Johann Lauremberg, adversaire d'Opitz (1591-1659),
écrivit ses satires dans le dialecte bas-allemand (platt-
h), parce qu'il le trouvait plus national et plus alle-
d ; Joachim Rachel (mort en 1669) disciple d'Opitz,
hasar Schupp (mort en 1661) qui attaqua le pédan-
e des auteurs du temps, et surtout le fameux pré-
teur Abraham a Santa Clara (mort en 1709), dont
meur caustique et la verve populaire furent longtemps
ées. Schiller a introduit un de ses sermons dans le
p *de Wallenstein* (die Kapuzinerpredigt).

# Le Roman.

## Christoffel von Grimmelshausen.

La plupart des romanciers du XVII^e siècle cherchent leurs modèles en France, en Italie ou en Espagne, (en pays de langue romane [1]) et leurs héros sont empruntés aux légendes de la chevalerie.

*Johann Jacob Christoffel von Grimmelshausen* (1626-1676) eut le grand mérite d'observer et de peindre le monde dans lequel il vivait. C'est sa propre histoire, sa vie nomade et aventureuse, c'est l'odyssée d'un enfant du peuple pendant la guerre de Trente ans qu'il nous raconte avec une émotion communicative et une verve entraînante, dans *Simplicissimus*, la première « Robinsonade allemande ».

Gervinus a comparé avec raison Simplicissimus à Parzival. Si l'inspiration est plus grave et plus noble chez Wolfram d'Eschenbach, on s'intéresse peut-être davantage à Simplicissimus parce qu'il est plus naturel, plus humain et surtout plus malheureux.

L'élément mystique et le merveilleux ne sont d'ailleurs pas bannis de ce roman, le meilleur de ceux que Grimmelshausen ait écrits. [2]

### BIBLIOGRAPHIE

Editions : H. Kurz. Leipzig, 1863-64, 4 vol.
J. Tittmann. Leipzig, 1874, 2 vol.
Kögel. Halle, 1880.
Bobertag. *(Kürschners National-Litteratur)*, 1874.
F. Antoine. *Etude sur le Simplicissimus de Grimmelshausen*. Paris (Klincksieck), 1882.

---

1. De là le nom de ce genre littéraire.
2. *Dietwald und Amelinde*, *Springinsfeld*, *Der deutsche Michel*, etc.

## Simplicissimus.

Simpler vermeldet warum er die Welt
Wieder verlassen, weils ihm nicht gefällt.

ldieu Welt! denn auf dich ist nicht zu trauen, noch von nichts zu hoffen; in deinem Hause ist das Vergangene schon chwunden, das Gegenwärtige verschwindet uns unter den den, das Zukünftige hat nie angefangen; das allerbe-digste fällt, das allerstärkste zerbricht, und das allerewigste mt ein Ende; also, daß du ein Toter bist unter den Toten, in hundert Jahren läßt du uns nicht eine Stunde leben. eu Welt! denn du nimmst uns gefangen und läßt uns t wieder ledig; du bindest uns, und lösest uns nicht wieder du betrübest und tröstest nicht; raubest und giebest nicht er; du verklagest uns, und hast keine Ursache; du verur-st, und hörest keine Partei; also daß du uns tötest ohne eil und begräbest uns ohne Sterben! Bei dir ist keine de ohne Kummer, kein Fried' ohne Uneinigkeit, keine e ohne Argwohn, keine Ruhe ohne Furcht, keine Fülle Mangel, keine Ehre ohne Makel, kein Gut ohne bös issen, kein Stand ohne Klage und keine Freundschaft ohne chheit. . . . .

---

## Les commencements de l'Aufklärung.

a plupart des critiques distinguent dans l'histoire de la rature allemande, une période (ordinairement de 1720 70) qu'ils appellent siècle des lumières, de l'émanci-on intellectuelle, période rationaliste, „Aufklärungs-ode."

i l'Aufklärung n'est autre chose que l'effort de la rai- pour se dégager des liens de l'autorité, de la super-on et des préjugés, il est vrai de dire qu'elle a eu, de temps et en tout pays, des champions résolus[1]. Mais

. Cf. cette définition de Kant, qui fut lui-même un klärer, et le plus grand de tous :

l'ensemble des doctrines philosophiques et le courant d'idées auquel s'applique de préférence ce nom, sont surtout l'œuvre de Thomasius, de Leibniz et de Wolff.

En théologie, l'Aufklärung a commencé avec la Réforme; elle consiste d'abord dans une interprétation plus large des dogmes; à l'exemple des piétistes (et notamment de Spener) elle oppose l'esprit qui vivifie à la lettre qui tue; avec Thomasius, Leibniz et Wolff, elle essaie de concilier la raison et la foi, d'expliquer le surnaturel ou de le ramener aux lois générales de la nature; des esprits hardis iront même plus loin (Semler, Reimarus, Lessing) et sacrifieront la foi à la raison.

D'autre part, Thomasius sépare nettement la philosophie de la théologie et revendique pour elle une indépendance complète.[1]

Leibniz, génie universel, amoureux d'harmonie, fait œuvre de conciliation et de synthèse; on l'a appelé, à juste titre, le père du rationalisme allemand. Wolff vulgarisa, en la défigurant presque toujours, la doctrine leibnizienne; il fut pendant plus d'un demi-siècle, par son enseignement, par ses œuvres et ses disciples « l'instituteur », « le maître à penser » de l'Allemagne. Les adeptes de sa doctrine manifestent, en général, une vive répugnance pour la métaphysique et les spéculations abstraites et un goût prononcé pour la morale. Ils se proposent le bonheur de l'humanité et, pour y atteindre, ils prêchent la vertu, mais une vertu accessible, nullement stoïque, très humaine.

Les écrivains se voient appelés à une haute mission

---

**Was ist Aufklärung? (1784)**

Aufklärung ist der Ausgang des Menschen aus seiner selbstverschuldeten Unmündigkeit. Unmündigkeit ist das Unvermögen, sich seines Verstandes ohne Leitung eines Anderen zu bedienen. Selbstverschuldet ist diese Unmündigkeit, wenn die Ursache derselben nicht am Mangel des Verstandes, sondern der Entschließung und des Mutes liegt, sich seiner ohne Leitung eines Andern zu bedienen. Sapere aude! Habe Mut, dich deines eigenen Verstandes zu bedienen! ist also der Wahlspruch der Aufklärung!

1. Il écrivait en 1687 : „Der Zweck der Philosophie ist das irdische Wohlsein des Menschengeschlechts, der Zweck der Theologie das himmlische.

ation, et ils secondent avec ardeur les efforts des
ophes. La littérature devient utilitaire, pratique,
ique. Il n'est presque pas de poète qui n'ait son plan
ation, sa philosophie du bonheur, et cette fureur
ogique ne s'arrêtera plus en Allemagne. Il en fut de
lärung comme de toutes les doctrines systématiques:
iscita presque autant de préjugés qu'elle en avait
ttu et ne fut guère moins intolérante que ses adver-
Son œuvre toutefois ne resta pas stérile, et les
es causes du libre-examen, de la tolérance, de la
é humaine lui doivent, sinon leur triomphe, du
l'espérance d'une future et décisive victoire.

---

## Thomasius.

(1655-1728)

ller écrit à Gœthe le 29 mai 1799: „Ich bin gestern zu-
über ein Leben des Christian Thomasius geraten, das mich
nterhalten hat. Es zeigt das interessante Loswinden eines
s von Geist und Kraft aus der Pedanterei des Zeitalters;
gleich die Art, wie er es angreift, selbst noch pedantisch genug
ist er doch seinen Zeitgenossen gegenüber ein philosophischer,
schöner Geist zu nennen. Er erwählte dasselbe Mittel das auch
r das kräftigste halten, die Gegner durch immerfort und schnell
holte Streiche zu beunruhigen, und schrieb das erste Journal
dem Titel: „Monatliche Gespräche" worin er auf satirische
nd mit einem satirischen Kupferstich vor jedem Stücke seinen
n, den Theologen und aristotelischen Philosophen tapfer zu-
Er wagte es, akademische Schriften zuerst auch in deutscher
e zu schreiben."

d'un professeur de l'Université de Leipzig qui eut
iz pour élève, Christian Thomasius (né le 1er janvier
obtint, en 1672, le titre de magister; en 1679, celui
cteur en droit, enseigna le droit naturel à Leipzig et
e et mourut en 1728. Il combattit avec une élo-
e familière et sarcastique les préjugés encore très
dus sur la magie, l'astrologie et la sorcellerie. En

1687 il inaugura à l'Université de Leipzig des cours en langue allemande, et prononça, à cette occasion, le discours dont on lira plus loin quelques passages.

La philosophie de Thomasius est celle du sens commun; c'était plus qu'il n'en fallait pour s'attirer beaucoup d'ennemis. Le style, généralement terne, rappelle la manière de Christian Weise dont Thomasius est un admirateur convaincu. [1]

## BIBLIOGRAPHIE

Lire sur Thomasius et son temps :

Windelband. *Geschichte der neueren Philosophie*, I, 490.

Bluntschli. *Geschichte des allgemeinen Staatsrechts und der Politik.*

Biedermann. *Deutschland im 18. Jahrhundert.*

Roscher. *Geschichte der Nationalökonomie.*

Prutz. *Geschichte des deutschen Journalismus.*

Wagner. *Christian Thomasius.* (Programme), Berlin, 1872.

A. Tholuck. *Das akademische Leben des 17. Jahrhunderts.*

Julian Schmidt. *Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland.* Grunow. Leipzig.

Lecky. *Geschichte des Geistes der Aufklärung in Europa.* — Dürr, Leipzig.

---

1. Outre un manuel de droit naturel et les „Monatsgespräche," Thomasius publia (1720-21) „Ernsthafte aber doch vernünftige Gedanken von allerhand juristischen Händeln" et (1723-1726) „ Vernünftige und christliche aber nicht scheinheilige Gedanken und Erinnerungen über allerhand philosophische und juristische Händel."

## Christian Thomasius.

em Discours: Welcher Gestalt[1] man denen[2] Franzosen im gemeinen Leben und Wandel[3] nachahmen solle?

Meine Herren!

ist kein Zweifel, und schon von vielen angemerket worden, enn unsere Vorfahren, die alten Deutschen, anitzo[4] aufn und in Deutschland kommen sollten, ihnen im gen nicht dünken würde, daß sie in ihrem Vaterlande und ren Landsleuten wären, sondern sie würden sich vielmehr den, daß sie in einem fremden Lande bei unbekannten anz andern Menschen sich aufhielten; so große Ändei sind, ich will nicht sagen, in tausend, sondern nur in i hundert Jahren darinnen fürgegangen[5], unter welchen die geringste ist, daß, da für diesem[6] die Franzosen bei Deutschen in keine sonderliche Hochachtung kommen[8], i Tage alles bei uns französisch sein muß, französische r, französische Speisen, französischer Hausrat, französische he, französische Sitten, französische Sünden.... sind ehends im Schwunge[9]. Sollten wir uns nun nicht schämen, daß, wenn unsere Vorfahren einen Blick in ige[10] Welt thun sollten, sie anstatt ihresgleichen in hland anzutreffen, dasselbe mit deutschen Franz-Männern finden würden, welche von denen uralten Gebräuchen so

Welcher Gestalt, en quelle manière.
Denen, archaïque pour den.
Wandel = Verkehr, Umgang, commerce, relations es.
Anitzo = jetzt.
Fürgegangen = vorgegangen.
Für diesem = vorher.
Denen = den.
Kommen = gekommen.
Im Schwunge sein, être en vogue.
Itzige = jetzige.

gar abgewichen sind, daß von selbigen[1] fast nicht das geringste mehr, welches uns von den vorigen eine Anzeigung geben könnte, übrig bliebe; ich meine ja, sie würden uns. . . . . . . eher mit unsern französischen Bärtchen für feige und weibliche Memmen, als ansehnliche wackere Männer achten, ich meine, sie würden uns entweder einen derben und nachdrücklichen Verweis geben, oder aber[2] uns nicht einmal ihres Zorns würdig achtend mit einem bittern Gelächter von sich stoßen[3]?

Auf diese Weise pflegt man öfters von unserer heutigen Lebensart und Wandel zu urteilen; aber meines Bedünkens, wenn man keine andere Ursachen wider dieselbe fürbringen[4] kann, möchte man wohl mit diesen in Ruhe stehen, und die guten alten Deutschen in ihren Gräbern ebenfalls ruhen lassen. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . Eine Nachahmung ist allezeit lobenswürdig, wenn die Sache selbst nicht scheltwürdiges an sich hat, in Mitteldingen verdienet selbige weder Lob noch Tadel.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . Derowegen[5] sei es so, man ahme denen Franzosen nach, denn sie sind doch heut zu Tage die geschicktesten Leute, und wissen allen Sachen ein recht Leben zu geben. Sie verfertigen die Kleider wohl und bequem, und ersinnen solche

---

1. Selbigen, archaïque pour denselben.
2. Aber, ici : *encore;* s'emploie assez souvent dans ce sens qui est le plus ancien.
3. Thomasius fait allusion à un passage de Moscherosch. Le satirique nous y montre un Allemand du dix-septième siècle comparaissant devant une cour présidée par Arioviste et composée de Tuisko, d'Arminius et de Wittekind. Les héros germains ont grand peine à reconnaître un homme de leur race dans ce personnage étrangement attifé et habillé à la dernière mode de Paris; ils le prennent d'abord pour un « Welche » et l'accablent ensuite de reproches.
4. Fürbringen = vorbringen.
5. Derowegen = deswegen.

Moden, die nicht nur das Auge belustigen, sondern mit
ahreszeit wohl übereinkommen. Sie wissen die Speisen so
präparieren, daß sowohl der Geschmack als der Magen
üget wird. Ihr Hausrat ist reinlich und proper, ihre
che anmutig und liebreizend, und ihre unerzwungene[1]
ietige Freiheit ist geschickter sich in die Gemüter der
chen einzuschleichen als eine affectirte bauerstolze Gra-
Nichts destoweniger ist auch nicht zu läugnen, daß, wenn
emand, der hochgeachtet wird, nachahmen will, man sich
leinigkeiten, welche nichts zur Sache thun, nicht ver-
muß, sondern das Hauptwerk ergründen, durch welches
derjenige, so nachgeahmet wird, seine Hochachtung er-
en.

---

## Leibniz.

(1646-1716)

bniz, un des plus grands génies des temps modernes,
a sur la pensée allemande une influence décisive.
t lui qui, avant Herder et avant Gœthe, lui imprima
ractère de cosmopolitisme intellectuel dont les Alle-
s sont si fiers.

n ne lui fut étranger, et il ne s'intéressa pas moins
subtilités de la scolastique, aux questions les plus
uses de la jurisprudence et de la théologie, qu'aux
es politiques de son temps et aux plus hautes spécu-
s de la science.

r être compris de l'Europe savante, il était obligé
re en latin ou en français. Mais il ne cachait point
références pour la langue allemande dont il fait à plu-
s reprises une ardente apologie. Il propose la fonda-
d'une académie littéraire ; il demande, comme Fé-
, l'établissement d'un dictionnaire, d'une grammaire.
lui qui rédigea le plan de l'Académie de Berlin, la-

[1] Unerzwungen, aisée.

quelle, dans sa pensée, devait avoir une section consacrée à la langue allemande. L'influence française, toute-puissante à la cour de Prusse, annihila ces efforts et l'Académie de Berlin fut et resta une association purement scientifique.

Né le 21 juin 1646, à Leipzig, où son père était professeur à l'Université, Leibniz fit ses études dans cette ville, conquit en 1666 le grade de docteur en droit, voyagea ensuite pendant plusieurs années et séjourna trois ans à Paris (1673-1676), où il se lia avec le théologien Arnauld et plusieurs savants; il traversa la Hollande et vit Spinoza à Amsterdam.

Le prince Frédéric de Brunswick-Lünebourg le nomma, en 1676, conservateur de la bibliothèque de Hanovre. Chargé d'écrire l'histoire de la maison de Brunswick, Leibniz fit un voyage de trois ans en Allemagne et en Italie afin de recueillir les documents qui lui étaient nécessaires; il passa deux ans à Vienne (1712-1714) où l'empereur l'avait appelé comme conseiller particulier, et mourut à Hanovre le 14 novembre 1716.

## BIBLIOGRAPHIE

FONTENELLE. *Eloge de M. de Leibniz (1717).*

GUHRAUER. *Gottfried Wilhelm Freiherr von Leibniz, eine Biographie.*

NOURRISSON. *La philosophie de Leibniz.*

BOUILLIER. *Histoire de la philosophie cartésienne.*

KUNO FISCHER. *Geschichte der neuern Philosophie*, t. II.

ED. ZELLER. *Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz.*

JULIAN SCHMIDT. *Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland.*

GRUCKER. *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne.*

LÉVY BRUHL. *L'Allemagne depuis Leibniz.*

# Über Verbesserung der deutschen Sprache.

ch finde, daß die Deutschen ihre Sprache bereits hoch ge-
ht in allem dem, so[1] mit den fünf Sinnen zu begreifen[2]
auch dem gemeinen Manne vorkommt; absonderlich[3] in
lichen Dingen, auch Kunst- und Handwerkssachen, weil
lich die Gelehrten fast allein mit dem Latein beschäftigt
esen und die Muttersprache dem gemeinen Laufe über-
n[4], welche nichts desto weniger auch von den sogenannten
gelehrten nach Lehre der Natur gar wohl getrieben worden.
ich halte dafür, daß keine Sprache in der Welt sei, die
n Exempel) von Erz und Bergwerken reicher und nachdrück-
r rede, als die deutsche. Dergleichen[5] kann man von allen
eren gemeinen Lebensarten und Professionen sagen, als[6]
Jagd- und Waidwerk, von der Schifffahrt und dergleichen.
dann[7] alle die Europäer, so auf dem großen Weltmeere
en, die Namen der Winde und viele andere Seeworte von
Deutschen, nämlich von den Sachsen, Normannen, Öster-
en und Niederländern entlehnet.

s ereignet sich aber einiger Abgang bei unserer Sprache in
n[8] Dingen, so man weder sehen noch fühlen, sondern al-
durch Betrachtung erreichen kann: als bei Ausdrückung
Gemüts-Bewegungen, auch der Tugenden und Laster und
r Beschaffenheiten, so[9] zur Sittenlehre und Regierungs-
t gehören; so die Liebhaber der Weisheit in ihrer Denk-
t und in der allgemeinen Lehre von den Dingen unter

So = was.
Zu begreifen. Suppléez ist.
Absonderlich = besonders.
Überlassen. Suppléez haben.
Dergleichen, la même chose.
Als = wie.
Dann = denn.
Denen = den.
So = welche.



selben
nsch vo
über d
etwa
erhaben
ls sein
Leute,
während
selbst
, mit
, ihm

an, in
hrung
ber es
ir ab-
ienste
chen
erden
amen
n ge-
Bild
ihn
tig,
unft

der

te
re

dem Namen der Logik und Metaphysik auf die Bahn bringen; welches alles dem gemeinen deutschen Manne etwas entlegen und nicht so üblich, da hingegen der Gelehrte und Hofmann sich des Lateins oder anderer fremden Sprachen in dergleichen fast allein und, in so weit, zu viel beflissen: also daß es denen Deutschen nicht am Vermögen, sondern am Willen gefehlt, ihre Sprache durchgehends zu erheben. Denn weil alles, was der gemeine Mann treibt, wohl in Deutsch gegeben, so ist kein Zweifel, daß dasjenige, so vornehmen und gelehrten Leuten mehr vorkommt, von diesen, wenn sie gewollt, auch sehr wohl, wo nicht besser, in reinem Deutsch[1] gegeben werden können.

---

## Von der Glückseligkeit.

Weisheit ist nichts anderes als die Wissenschaft der Glückseligkeit, so uns nämlich zur Glückseligkeit zu gelangen lehrt. Die Glückseligkeit ist der Stand einer beständigen Freude. Wer glückselig ist, empfindet zwar seine Freude nicht alle Augenblicke; denn er ruht bisweilen vom Nachdenken, wendet auch gemeiniglich[2] seine Gedanken auf anständige Geschäfte. Es ist aber genug, daß er im Stande sei, die Freude zu empfinden so oft er daran denken will, und daß inzwischen daraus eine Freudigkeit in seinem Thun und Wesen besteht. Die gegenwärtige Freude macht nicht glücklich, wenn kein Bestand dabei, und ist vielmehr derjenige unglücklich, der, um kurzer Freude willen, in lange Traurigkeit verfällt. Die Lust ist die Empfindung einer Vollkommenheit oder Vortrefflichkeit, es sei an uns oder an etwas anderm; denn die Vollkommenheit auch fremder Dinge ist angenehm, als[3] Verstand, Tapferkeit und sonderlich[4] Schönheit eines andern Menschen oder wohl eines

1. In reinem Deutsch. Suppléez hätte.
2. Gemeiniglich, archaïque pour im allgemeinen, überhaupt.
3. Als = wie.
4. Sonderlich, inusité pour besonders.

, ja gar eines leblosen Geschöpfes, Gemäldes oder Kunst-
s; denn das Bild solcher fremden Vollkommenheit in uns
rückt, macht daß auch etwas davon in uns selbst gepflanzet
rweckt wird, wie denn kein Zweifel, daß wer viel mit
chen Leuten und Sachen umgeht, auch davon vortrefflich
. . . . .

---

## Christian Wolff.

(1679-1754)

à Breslau le 24 janvier 1679, Christian Wolff obtint
l'entremise de Leibniz, qui l'appréciait beaucoup
ne mathématicien, une chaire à l'Université de Halle,
ominait alors l'esprit piétiste. Le jeune professeur y
gna avec succès les mathématiques et la philosophie,
tira à ses cours une foule d'étudiants que séduisaient
arté et la nouveauté de sa doctrine. Les théologiens,
iets des rapides progrès d'un système qui leur parut
ect, crièrent à l'athéisme, et Wolff fut banni de Prusse
). Il trouva, à l'Université de Marburg, un auditoire
oreux et enthousiaste, et sa renommée emplit bien-
oute l'Allemagne. Frédéric II, rationaliste militant,
ppela à Halle dès son avènement (1740); il y mourut
754.

disciple de Leibniz avait entrepris de bonne heure
pliquer à l'exposition et à la démonstration des vé-
théologiques et philosophiques, la méthode déductive
géométrie. Ce fut l'œuvre de sa vie entière et la
originalité de son système. Est-il besoin de dire qu'il
ouvait aboutir qu'à des tautologies, à des conclu-
banales, stériles ou sophistiques? Il ne s'en aperçut
et ses contemporains ne furent pas plus clairvoyants
lui. Cette philosophie d'un accès si facile, qui ne
ssait guère le niveau moyen de l'intelligence des fou-
conquit la plupart des esprits. On était heureux de
roclamer philosophe à si bon compte. L'appareil

scolastique, avec lequel se présentaient les théories wolffiennes, et qui en dissimulait souvent la faiblesse, loin de déplaire, forçait la conviction par un air d'austérité et de rigueur scientifique.

Au reste, les leçons et les écrits du philosophe de Halle eurent longtemps une action salutaire sur la moralité publique. Ils répandirent en outre le goût de la discussion philosophique, l'amour de la clarté, de la précision, de l'ordre. Mais Wolff ne sut pas garder une juste mesure. Ses traités de morale ne sont pas seulement des œuvres spéculatives, ce sont aussi des codes du savoir-vivre, des manuels du bel usage; en entrant dans un détail minutieux, « l'éducateur du genre humain » comme l'appelait le cardinal Fleury, ne sut pas toujours éviter le ridicule.

Son système avait des défauts plus graves : il excluait ou ignorait, au profit d'une raison froide et utilitaire, le libre élan du cœur, les envolées de l'imagination, le culte fervent et désintéressé du beau; il ne répondait pas aux plus hautes aspirations de l'âme humaine. Wolff eut du moins le grand mérite de donner à l'Allemagne la langue philosophique qui lui manquait encore.

Ses principaux ouvrages, ceux qui établirent sa réputation, sont :

„Vernünftige Gedanken von den Kräften des menschlichen Verstandes und ihrem richtigen Gebrauch in Erkenntnis der Wahrheit" (1712).

— „Vernünftige Gedanken von Gott, der Welt und der Seele des Menschen, auch allen Dingen überhaupt." C'est le programme de l'Aufklärung (1719).

— „Vernünftige Gedanken von der Menschen Thun und Lassen zur Beförderung ihrer Glückseligkeit," système de morale théorique (1720).

— „Vernünftige Gedanken von dem gesellschaftlichen Leben der Menschen und insonderheit dem gemeinen Wesen zur Beförderung der menschlichen Glückseligkeit," cours de morale pratique (1721).

Wolff publia encore plusieurs dissertations scientifiques, et un assez grand nombre d'ouvrages écrits en latin.

Pour la Bibliographie, cf. plus haut, pages 204 et 208.

## Wolff.

ysik, oder vernünftige Gedanken von Gott, der Welt und der Seele des Menschen.

### Das erste Kapitel.

Wir sind uns unser und anderer Dinge bewußt, daran iemand zweifeln, der nicht seiner Sinne völlig beraubt d wer es leugnen wollte, derjenige würde mit dem anders vorgeben, als er es bei sich befindet, könnte ald überführet werden, daß sein Vorgeben ungereimet Denn wie wollte er mir etwas leugnen oder in Zweifel wenn er sich nicht selber und anderer Dinge bewußt Wer sich nun aber dessen, was er leugnet oder in l zieht, bewußt ist, derselbige ist. Und demnach ist daß wir sind.

Vielleicht werden sich einige verwundern, andere aber[3], gen ihrer nicht gar zu tiefen Einsicht mit Erklären und sen nicht wohl können zurecht kommen[4], es gar verlachen, erst beweise, daß wir sind! Denn es ist ja noch kein unter der Sonnen[5] gewesen, der solches geleugnet; enn einer sich so weit verginge, würde er nicht wert

---

n voit que le point de départ de la philosophie de est emprunté à Descartes. Son *criterium* est l'évi- Mais quelle différence entre la vigoureuse dialecti- l'auteur du *Discours de la Méthode* et le raisonne- erne et traînant du disciple de Leibniz!

Volff et son école rejettent, comme fausses et dange- , les idées qui ne sont pas claires et distinctes. De prédilection pour la prose et leur antipathie pour sie lyrique, en particulier. L'Aufklärung n'a inspiré poète digne de ce nom.

ber, au contraire.

urecht kommen mit = sich finden in, se faire à, s'habituer

Erklären, Beweisen, infinitifs pris substantivement.

Sonnen, ancienne forme du datif féminin.

sein, daß man ihn widerlegte, weil er entweder seines Verstandes beraubet wäre, und also nicht wüßte, was er sagte, oder so halsstarrig sein müßte, daß er vorsätzlich wider sein besser Wissen alles leugnete. Daher auch die allerseltsamste Secte der Egoisten, die vor weniger Zeit in Paris entstanden, und von allen Dingen geleugnet, daß sie sind, doch das : Ich bin, zugegeben[1].

§ 3. Ich hoffe, sie werden bald aufhören, sich zu verwundern, wenn ich ihnen die Ursache sage, die mich solches zu thun bewogen. In dem Vorberichte von der Weltweisheit, die sich zu Anfange meiner vernünftigen Gedanken von den Kräften des menschlichen Verstandes (Logik) befindet, ist angemerkt worden, es müsse ein Weltweiser nicht allein wissen, daß etwas möglich sei oder geschehe, sondern auch den Grund anzeigen können, warum es möglich ist oder geschieht. Da wir nun davon, daß wir sind, eine solche Gewißheit haben, daß wir es auf keine Art und Weise in Zweifel ziehen können, so lieget ihm[2] auch ob, zu zeigen, woher denn diese Gewißheit komme. Und weil wir hier die Weltweisheit abzuhandeln gesonnen sind, so müssen auch wir danach forschen, woher doch eine so große Gewißheit komme.

§ 4. Und (welches die andere Ursache ist) diese Untersuchung hat ihren sehr großen Nutzen. Denn wenn ich weiß, warum wir davon eine so große Gewißheit haben, daß wir sind, so ist mir bekannt, wie etwas müsse beschaffen sein, damit ich es so gewiß erkenne, als daß ich selbst bin. Das ist aber was Großes, wenn ich von wichtigen Wahrheiten ohne Furcht sagen kann : sie sind so gewiß, als ich bin, oder auch : ich erkenne so gewiß, daß sie sind, als ich weiß, daß ich bin. Und ist uns sonderlich hieran viel gelegen, da wir die natürliche Erkenntnis von Gott und der Seele, und auch der Welt und allen Dingen

---

1. Il s'agit des « pyrrhoniens » si nombreux à Paris à la fin du dix-septième siècle et surtout au dix-huitième.
2. Ihm, c'est-à-dire dem Weltweisen.

pt in einer unzweifelhaften Gewißheit auszuführen gesind[1].

---

n ne peut s'empêcher, en lisant ces lignes, de penplaisante leçon que Méphistophélès donne à l'étudans *Faust*. C'est une satire directe de la philosoe Wolff, qui était enseignée à Leipzig, et dont n'était guère édifié.

Mein teurer Freund, ich rat' Euch drum
Zuerst Collegium logicum.
Da wird der Geist Euch wohl dressiert,
In spanische Stiefel eingeschnürt,
Daß er bedächtiger so fortan
Hinschleiche die Gedankenbahn,
Und nicht etwa, die Kreuz und Quer,
Irrlichtelire hin und her.
Dann lehret man Euch manchen Tag,
Daß, was Ihr sonst auf einen Schlag
Getrieben, wie Essen und Trinken frei,
Eins! Zwei! Drei! dazu nötig sei.
Zwar ist's mit der Gedanken-Fabrik
Wie mit einem Weber- Meisterstück,
Wo ein Tritt tausend Fäden regt,
Die Schifflein herüber hinüber schießen,
Die Fäden ungesehen fließen,
Ein Schlag tausend Verbindungen schlägt.
Der Philosoph, der tritt herein,
Und beweist Euch, es müßt' so sein:
Das Erst' wär' so, das Zweite so,
Und drum das Dritt' und Vierte so;
Und wenn das Erst' und Zweit' nicht wär',
Das Dritt' und Viert' wär' nimmermehr.

ncore Dichtung und Wahrheit, livre VI:
ne Collegia besuchte ich anfangs emsig und treulich; die phie wollte mich jedoch keineswegs aufklären. In der Logik mir wunderlich vor, daß ich diejenigen Geistesoperationen, on Jugend auf mit der größten Bequemlichkeit verrichtete, inander zerren, vereinzeln und gleichsam zerstören sollte, um en Gebrauch derselben einzusehen."

---

# SEPTIÈME PÉRIODE

## (1720-1770)

On a dit avec raison que la littérature allemande
fille de la critique. La critique est née de l'*Aufklär*
C'est l'esprit rationaliste qui domine la querelle des Su
avec Gottsched[1], et les rudes batailles où Lessing fit
dre la poussière à tant de redoutables champions. Ba
garten[2] qui fonda la science de l'esthétique était un
ciple de Wolff; disciples de Wolff aussi Nicolaï[3], le fa

---

1. Gottsched (1700-1766) voulut réformer la langue
littérature et le théâtre; il débuta par des revues mora
imitées des « Discours des Peintres » de Bodmer e
Breitinger, écrivit plusieurs ouvrages de critique
eurent un grand retentissement et fut de 1730 à 174
dictateur incontesté de la littérature allemande. Ses i
sur la poésie ne différaient point de celles d'Opitz. I
commandait la clarté, la correction, préconisait l'imita
des Français. Il entreprit, avant Lessing, de créer
scène allemande, mais ses propres œuvres étaient
valeur. Les Suisses portèrent à Gottsched les prem
coups; il fut bientôt abandonné de ses disciples. Les
a nié les services, très réels cependant, qu'il a rendu
l'a jugé avec une impitoyable sévérité.

2. Baumgarten enseigna la philosophie à l'Universit
Halle.

3. Nicolaï, né à Berlin en 1733. Cf. le joli portait
Julian Schmidt en a tracé dans „Geschichte des geistigen Le
in Deutschland": „In Nicolai tritt zum ersten mal der echte
liner auf den literarischen Kampfplatz. Ein rasches, zuversicht
Urteil, durch wenig Vorkenntnisse bedingt und begrenzt; der Gr
satz: bange machen gilt nicht! ein starker Disputirer, der, mit ei
Vorbildung in der Wolffischen Schule, überall ausschließlich
Deutlichkeit der Begriffe ausging; viel gesunder Mutterwitz;
muntrer, leicht fließender Ton, nicht sehr wählerisch; Talen
Propaganda und Parteiung — daneben aber, was ihn sehr
Gottsched unterscheidet, die entschiedenste Vorliebe für alles P
hafte, Verachtung aller Gravität und selbst einige Anlage
Hanswurst."

l'homme d'affaires de l'Aufklärung, le fondateur de
liothèque universelle allemande, — et le tendre Men-
hn, l'auteur du *Phédon*.

genre qui est cultivé de préférence est la fable, re-
andée à cause de son utilité morale par Gottsched,
ause du merveilleux qu'elle met en scène par Bod-
t Breitinger. Quelques anacréontiques, faibles imita-
d'Horace, s'attardent à chanter des sentiments qu'ils
ent et des passions qu'ils réprouvent. L'épopée reli-
e apparaît comme un brillant météore avec la *Mes-*
On lui préfère, sans oser en convenir, l'idylle, le
e bucolique.

poésie philosophique débute, non sans éclat, avec
r; l'archéologie, la critique d'art, la philologie, étroite-
unies, commencent une brillante carrière avec
kelmann, Heyne et Lessing. Cependant l'influence
aise, longtemps souveraine à la cour de Berlin, mais
e en brêche par Klopstock et par Lessing, faiblit avec
clin de notre prestige politique et militaire. Le senti-
national, tenu en haleine par les victoires du grand
éric, s'affirme dans des chants de guerre et des disser-
s philosophiques. Les Allemands s'aperçoivent sou-
de leur affinité avec les Anglais; on traduit et on
Milton, Pope, Young, Sterne, de Foe, Thomson et sur-
Shakespeare. C'est à la renaissance du patriotisme
and autant qu'à l'influence des théories de Rousseau
faut attribuer l'extraordinaire succès des poésies de
herson-Ossian et du recueil des anciennes ballades
ercy.

ntiquité étudiée aux sources, l'imitation des Anglais
ituée à celle des Français, l'observation, la médita-
le sentiment religieux pénétrant dans la poésie, la
ue devenue une puissance redoutable qui soumet
à son contrôle, tels sont les principaux résultats de
vité de ce demi-siècle, un des plus féconds de l'his-
de la littérature allemande.

## Aperçu chronologique

30. Naissance du poète lyrique Uz, auteur d'une *Théo-*

*dicée* où il s'inspire de Wolff. — Naissance de Johann Georg Sulzer, auteur d'une *Théorie des beaux-arts*.

1721. „Discourse der Maler", organe des Suisses (Bodmer et Breitinger). — Naissance de Götz, poète anacréontique. — „Irdisches Vergnügen in Gott", de Brockes (1er volume).

1722. Création des célèbres galeries de peintures de Dresde.

1723. Gottsched, « privat docent » à Königsberg. — Naissance à Hambourg, de Johann Arnold Ebert, traducteur des *Nuits* d'Young. — Christian Wolff exilé de Prusse.

1724. Naissance du philosophe Kant. — „Der Patriot", revue mensuelle, paraît à Hambourg. — 2 juillet. Naissance de Klopstock.

1725. Gottsched fait un cours de philosophie à l'Université de Leipzig. „Vernünftige Tadlerinnen", revue de Gottsched. — Naissance de Ramler, imitateur et traducteur d'Horace. — *Lettres sur les Anglais et les Français*, de Ludwig Beat von Muralt, (en français). Il recommande l'imitation des Anglais.

1726. Naissance de Zachariä, imitateur des poèmes héroi-comiques de Pope et de Boileau, traducteur de Milton et auteur du „Renommist". — Naissance de Christian Félix Weisse, un des meilleurs poètes tragiques du temps.

1727. „Der Biedermann", revue dirigée par Gottsched.

1728. Faustbuch des „Christlich Meinenden".

1729. Naissance du philosophe Moses Mendelssohn, ami de Lessing. — 22 janvier. Naissance de Lessing. — „Versuch einiger Gedichte", de Hagedorn. — „Die Alpen", poème didactique et descriptif de Haller.

1730. „Versuch einer critischen Dichtkunst", de Gottsched. — Naissance de Salomon Gessner, auteur d'idylles. — Naissance à Königsberg du « Stürmer und Dränger » Johann Georg Hamann.

1731. „Insel Felsenburg" (terminée en 1743), imitation du *Robinson Crusoé*, de Daniel de Foe et du *Simplicissimus*, par Johann Gottfried Schnabel.

1732. Traduction du *Paradis perdu* de Milton, par Bodmer (dans le dialecte suisse). — „Der sterbende Cato", tragédie très médiocre de Gottsched. — „Versuch schweizerischer Gedichte". de Haller.

. Fondation de l'Université de Göttingen. — Nais-
de Friedrich Nicolaï, le plus ardent champion de
*ärung*. — 5 septembre. Naissance de Wieland.
. „Charakter der deutschen Gedichte", de Bodmer.
. Naissance de Johann Karl August Musäus, imita-
e Wieland et auteur des „Volksmärchen der Deutschen".
. Naissance, à Colmar, de Gottlieb Konrad Pfeffel,
de fables et de récits moraux. — „Gedichte", de
ned.
Naissance de Heinrich Wilhelm von Gerstenberg,
seur du *Sturm und Drang*. — „Tempel der wahren
nst", de Pyra.
„Fabeln und Erzählungen", de Hagedorn.
Naissance du « Stürmer » Christian Friedrich
Schubart, qui a exercé une grande influence sur le
Schiller. — „Sammlung satirischer und ernsthafter
n", de Liscow, imitateur des Anglais.
„Critische Dichtkunst", de Johann Jacob Breitinger;
ste de l'école de Zurich. — Avènement de Fré-
I. — Wolff rappelé à Halle. — Naissance du piétiste
tilling. — Bodmer: „Critische Abhandlung von dem
baren".
Joh. Joachim Schwabe, disciple de Gottsched,
a revue mensuelle „Belustigungen des Verstandes und
. (Collaborateurs: Gellert, Kästner, Rabener, Joh.
chlegel). — Naissance du mystique Lavater; de
riste Hippel.
Deuxième édition du *Paradis perdu*, de Bodmer
mand). — Naissance de l'humoriste Lichtenberg.
hling", d'Uz. — Mort du poète Drollinger, un des
eurs de Haller dans la poésie philosophique.
Ch. Mylius publie à Halle „Die Bemühungen zur Be-
g der Kritik und des guten Geschmacks." — Pyra: „Er-
ß die gottschedianische Secte den Geschmack verderbe".
„Neue Beiträge zum Vergnügen des Verstandes und
(Bremer Beiträge). Collaborateurs: Joh. Adolf et
ias Schlegel, Rabener, Konrad Arnold Schmid,
Zachariä, plus tard Gleim, Gellert et Giseke. —
. Naissance de Herder.
„Neuer Büchersaal" (terminé en 1754), de Gottsched.

**1746.** Naissance du romancier Wilhelm Heinse, imitateur de Wieland. — Naissance du pédagogue Pestalozzi. — „Fabeln und Erzählungen", de Gellert.

**1747.** Naissance, à Strasbourg, de Heinrich Leopold Wagner, un des « Stürmer ». — „Oden und Lieder", de Hagedorn. — „Theatralische Werke", d'Elias Schlegel.

**1748.** „Deutsche Sprachkunst", de Gottsched. — Lessing à Berlin. — Les trois premiers chants de la *Messiade*, de Klopstock, paraissent dans les *Bremer Beiträge*. — Naissance du poète élégiaque Hölty, de Bürger.

**1749.** Mort de Johann Elias Schlegel, poète dramatique de grand talent. — „Der Frühling", poème didactique et descriptif d'Ewald de Kleist. — Naissance du « Stürmer » Friedrich Muller (Maler Muller). — 28 août. Naissance de Gœthe.

**1750.** Naissance de Friedrich Leopold de Stolberg, auteur d'odes, d'hymnes, de ballades, traductenr de l'*Iliade*; disciple de Klopstock. — « Aesthetica », de Baumgarten. — Voltaire à Berlin.

**1751.** Naissance de Johann Heinrich Voss, auteur de *Louise* et traducteur de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*. — Naissance du « Stürmer » Lenz. — „Sammlung satirischer Schriften", de Rabener.

**1752.** Naissance de Maximilian Klinger, un des principaux « Stürmer ». — Naissance de l'historien Johannes von Muller.

**1753.** Lessing : Schriften (Teil 1 und 2).

**1754.** „Daphnis", de Gessner.

**1755.** „Miß Sara Sampson", de Lessing, la première tragédie bourgeoise. — „Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst", de Winckelmann. — Mallet : *Introduction à l'histoire de Danemark.*

**1756.** *Idylles*, de Gessner. — Mallet : *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves.*

**1757.** „Kriegslieder", de Gleim. — „Geistliche Oden und Lieder", de Gellert. — Bataille de Rossbach.

**1758.** Mort du poète tragique Friedrich von Cronegk. — Poésies patriotiques de Louise Karsch. — „Vom National-

de J. G. Zimmermann. — „Geistliche Lieder", de
ock.

). Mort du poète lyrique Ewald von Kleist, l'original
rsonnage de Tellheim dans *Minna de Barnhelm*, de
g. — Naissance d'Iffland, poète dramatique et ac-
— 10 novembre. Naissance de Schiller. — Lessing:
aturbriefe".

). Mort de la célèbre comédienne Caroline Neuber.
rt de Christian Ludwig Liscow, un des meilleurs
ins satiriques du temps, adversaire de Gottsched. —
erson: *Fragments d'ancienne poésie recueillis dans les
nds d'Ecosse.* — Naissance du conteur et poète popu-
ohann Peter Hebel.

. „Vom Tode fürs Vaterland", de Thomas Abbt. —
nce de l'auteur dramatique Kotzebue. — Naissance
ète Matthisson.

. Naissance du poète suisse Gaudenz von Salis-See-
— Naissance du philosophe Fichte. — *Idylles*, de
er. — *Fingal*, de Macpherson (Ossian).

. Naissance de l'humoriste Jean Paul Richter. —
*a*, de Macpherson (Ossian).

. „Geschichte der Kunst des Altertums", de Winckel-
. — „Don Sylvio von Rosalva", roman de Wieland. —
„Beobachtungen über das Gefühl des Schönen und Erha-
.

. (— 1806) Nicolaï : „Allgemeine deutsche Bibliothek".
il des ballades de Percy.

. „Gedicht eines Skalden", de Gerstenberg (la mytho-
du nord y est substituée à la mythologie classique).
gathon", de Wieland. — 12 décembre. Mort de Gott-
à Leipzig. — Lessing: „Laokoon".

7. „Phädon oder die Unsterblichkeit der Seele", de Moses
elssohn (1729-1786). — „Minna von Barnhelm oder das
englück", de Lessing. — (— 1769) „Hamburgische Drama-
", du même. — „Fragmente über die neuere deutsche Litte-
", de Herder. — Naissance d'August Wilhelm von
gel.

8. Mort du critique d'art Winckelmann. — „Ugolino",
die de Gerstenberg. — „Musarion", de Wieland. —

Naissance de Krummacher; du poète fataliste Zacharias Werner; du théologien Schleiermacher.

**1769.** Mort de Christian Fürchtegott Gellert, auteur de cantiques, de lieds, de fables, de comédies et d'idylles. — „Kritische Wälder", de Herder. — Lessing bibliothécaire à Wolfenbüttel. — Naissance d'Arndt, un des poètes de la guerre d'indépendance.

**1770.** Naissance du philosophe Hegel. — „Über den Ursprung der Sprache", dissertation de Herder. — Gœthe à Strasbourg. — Naissance du poète Hölderlin.

## BIBLIOGRAPHIE

*Les ouvrages allemands relatifs à cette période et à celles qui suivent sont si nombreux qu'il est impossible d'indiquer même les plus importants.* (Cf. p. 9 et 10 la *Bibliographie générale*, voir aussi le catalogue *Bibliotheca Germanica*, de G. Fock à Leipzig; pour les éditions, consulter les catalogues des célèbres librairies Cotta (Stuttgart); Göschen (Stuttgart); Hempel (Berlin); Spemann (Berlin et Stuttgart), etc.

Editions populaires :

Reclam (Universal Bibliothek. Leipzig). 4000 volumes parus en 1900;

Editions classiques de Velhagen et Klasing (Bielefeld et Leipzig), etc., etc.

Pour le commentaire, cf. entre autres :

GUDE, *Erläuterungen deutscher Dichtungen* (cinq volumes), et les commentaires de DÜNTZER (*Erläuterungen zu den deutschen Klassikern*, Wartig, Leipzig).

### *Ouvrages d'un caractère général*[1].

GŒTHE. *Dichtung und Wahrheit* (livre VII).

K. BIEDERMANN. *Deutschland im 18. Jahrhundert.*

J. HILLEBRAND. *Die deutsche Nationalliteratur im XVIII. und XIX. Jahrhundert.*

ERICH SCHMIDT. *Richardson, Rousseau und Gœthe.*

W. DANZEL. *Gottsched und seine Zeit.*

---

1. Cf. la bibliographie des périodes précédentes et suivantes.

BÆCHTHOLD. *Geschichte der deutschen Litteratur in der* *eiz.*
FLE. *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf* *reich.*
NO FISCHER. *Geschichte der neuern Philosophie.*
DDINGEN. *Geschichte der Einwirkungen der deutschen* *atur auf die Litteratur der andern Völker.*
RL HASE. *Kirchengeschichte.*
THAUPT. *Dramaturgie der Klassiker.*
DE STAEL. *De l'Allemagne.*
LICHTENBERGER. *Histoire des idées religieuses en Alle-* *e depuis le milieu du XVIII*e *siècle.* 3 vol. 1873.
ROSSEL. *Histoire des relations littéraires entre la France* *llemagne.*
TEXTE. *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopoli-* *littéraire.*

---

## Winckelmann.

(1717-1768)

ann Joachim Winckelmann, né en 1717 à Stendal, la Vieille-Marche, de parents très pauvres, ne put nencer ses études et les poursuivre à Halle et à Iéna prix des plus dures privations. Il fut quelque temps thécaire à Nöthenitz près de Dresde. Passionné pour e des beaux-arts, il visitait souvent les fameuses ies de peinture et de sculpture de cette capitale. à Dresde qu'il fit la connaissance de quelques artistes res et notamment d'Œser, qui lui communiqua sa lection pour l'allégorie. Mais bientôt les collections capitale saxonne ne suffirent plus à son ardente sité. Il voulut visiter Rome, y obtenir un emploi. Il se convertir au catholicisme. Winckelmann n'hésita Son premier ouvrage, une dissertation de quelques „Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke Malerei und Bildhauerkunst" obtint un vif succès (1755). t une protestation éloquente contre le matérialisme nt, une apologie quelque peu incohérente, mais re de l'art et de la vie antiques.

En novembre 1755 Winckelmann est à Rome. — Bibliothécaire du cardinal Archinto, puis du cardinal Albani, il est nommé en 1763 directeur des antiquités de Rome, et publie l'année suivante, le plus important de ses ouvrages, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité.* On y admire bien plus, et avec raison, l'enthousiasme et l'imagination d'un poète que l'érudition consciencieuse et la méthode scientifique d'un archéologue. En 1768, au retour d'un court voyage en Allemagne, Winckelmann est assassiné à Trieste.

L'influence exercée par les idées de Winckelmann fut très grande. Lessing, Gœthe, Schiller (cf. Die Götter Griechenlands), les romantiques (les frères Schlegel), des philologues comme Otfried Müller, sont, à des degrés divers, ses admirateurs et ses disciples.

## BIBLIOGRAPHIE

Gœthe. *Etude sur Winckelmann.*

Karl Justi. *Winckelmann, sein Leben, seine Werke und seine Zeitgenossen.* 2 vol. Leipzig, 1866-72.

---

## Der vatikanische Apollo[1].

Die Bildsäule des Apollo ist das höchste Ideal der Kunst unter allen Werken des Altertums, welche der Zerstörung entgangen sind. Er übertrifft alle andern Bilder desselben, soweit Homers Apollo den, welchen die folgenden Dichter malen. Über die Menschheit erhaben ist seine Gestalt, und sein Stand zeugt von der ihn erfüllenden Größe. Ein ewiger Frühling, wie in dem glücklichen Elysium, bekleidet die reizende Männlichkeit vollkommener Jahre und spielt mit sanfter Zärtlichkeit auf dem stolzen Gebäude seiner Glieder.

1. Der vatikanische Apollo, appelé ordinairement l'Apollon du Belvédère, retrouvé en 1495 à Antium (Porto d'Anzo), a été considéré longtemps comme le chef-d'œuvre de l'art grec. On l'estime moins aujourd'hui. C'est déjà une œuvre de la décadence, savante, froide, maniérée.

ehe mit deinem Geiste in das Reich unkörperlicher Schön-
n und versuche, Schöpfer einer himmlischen Natur zu
en und den Geist mit Bildern, die sich über die Materie
en, zu erfüllen[1]! Denn hier ist nichts Sterbliches, noch
die menschliche Dürftigkeit erfordert. Keine Adern noch
nen erhitzen und regen diesen Körper, sondern ein himm-
r Geist, der sich wie ein sanfter Strom ergossen, hat
sam die ganze Umschreibung dieser Figur erfüllt. Er hat
Python, wider welchen er seinen Bogen gebraucht, ver-
, und sein mächtiger Schritt hat ihn erreicht und erlegt[2].
der Höhe seiner Genügsamkeit geht sein erhabener Blick,
ins Unendliche, weit über seinen Sinn hinaus. Ver-
ng sitzt auf seinen Lippen, und der Unmut, welchen er in
ieht[3], bläht sich in den Nüstern der Nase und tritt bis in
stolze Stirn hinauf. Aber der Friede, welcher in einer
en Stille auf derselben schwebt, bleibt ungestört, und sein
ist voll Süßigkeit, wie unter den Musen, die ihn zu
rmen wünschen. In allen uns übrig gebliebenen Bildern
Vaters der Götter, welche die Kunst verehrt, nähert er sich
der Größe, in welcher er sich dem Verstande des göttlichen
ters offenbarte, wie hier in dem Gesichte des Sohnes, und
inzelnen Schönheiten der übrigen Götter treten hier, wie
er Pandora, in Gemeinschaft zusammen.
ine Stirn des Jupiter, aus welcher die Göttin der Weis-
entspringen soll, Augenbrauen, die durch ihr Winken
n Willen erklären, und Augen der Königin der Göt-
en, mit Großheit gewölbt[4]. Sein weiches Haar spielt wie

Schiller a souvent exprimé cette pensée dans ses
ies et dissertations philosophiques.
Lorsqu'on découvrit la statue, on se figura qu'elle
ésentait Apollon tuant Python; c'était une erreur.
Welchen er in sich zieht, qu'il refoule en lui-même.
« La beauté de l'œil, en sculpture, tient uniquement
forme et à son enchâssement. Aux têtes idéales anti-
, ainsi que Winckelmann l'a observé, les yeux sont
ours plus enfoncés qu'ils ne le sont d'ordinaire dans
ature, ce qui ajoute à la saillie de l'os frontal. En exa-

die zarten und flüssigen Schlingen edler Weinreben, gleichsam von einer sanften Luft bewegt, um dieses göttliche Haupt. Es scheint gesalbt mit dem Öle der Götter. . . . .

Ich vergesse alle andern Bilder über den Anblick dieses Wunderwerkes der Kunst und nehme selbst einen erhabenen Stand an, um mit Würdigkeit anzuschauen. Mit Verehrung scheint sich meine Brust zu erweitern und zu erheben, wie diejenige, die ich vom Geiste der Weissagung aufgeschwellt sehe, und ich fühle mich im Geiste weggerückt nach Delos und in die lycischen Haine, Orte, die Apollo mit seiner Gegenwart beehrte[1].

---

## Laokoon[2].

Laokoon ist eine Statue im höchsten Schmerze, nach dem Bilde eines Mannes gemacht, der die bewußte Stärke des

---

gérant les cavités, le sculpteur augmente le jeu de la lumière et de l'ombre, et par là il donne plus de vivacité, plus de caractère aux yeux des figures qui, à une certaine distance, produiraient trop peu d'effet sans un tel artifice. Ainsi enchâssé, l'œil annonce plus de concentration dans la pensée et il ne dispute point à la saillie intelligente du front. » Charles Blanc (*Grammaire des arts du dessin*).

1. Gœthe a bien raison de dire que Winckelmann se montre poète dans ses descriptions : „Er sieht mit den Augen, er faßt mit dem Sinn unaussprechliche Werke, und doch fühlt er den unwiderstehlichen Drang mit Worten und Buchstaben ihnen beizukommen... „Er muß Poet sein, er mag daran denken, er mag wollen oder nicht."

2. Laokoon. Le fameux groupe de Laocoon, retrouvé en 1506, à Rome, sur l'emplacement des Thermes de Titus est l'œuvre de trois sculpteurs de l'école de Rhodes, Agésandre, Polydore et Athénodore. Il appartient donc aussi à la période de décadence. On s'accorde à admirer la beauté et le pathétique de l'œuvre, mais on fait remarquer une disproportion presque choquante entre les têtes très petites des deux éphèbes et leurs corps. Le groupe se trouve au Vatican.

tes gegen denselben zu sammeln sucht; und indem sein
n die Muskeln aufschwellet und die Nerven anzieht, tritt
mit Stärke bewaffnete Geist in der aufgetriebenen Stirne
or, und die Brust erhebt sich durch den beklemmten Atem
durch Zurückhaltung des Ausbruchs der Empfindung, um
Schmerz in sich zu fassen und zu verschließen. Das bange
zen, welches er in sich, und der Atem, den er an sich zieht,
öpft den Unterleib und macht die Seiten hohl, welches
gleichsam von der Bewegung seiner Eingeweide urteilen
Sein eigenes Leiden aber scheint ihn weniger zu beäng-
t als die Pein seiner Kinder, die ihr Angesicht zu ihrem
r wenden und um Hülfe schreien; denn das väterliche
offenbaret sich in den wehmütigen Augen, und das Mit-
n scheint in einem trüben Dufte auf denselben zu schwim-
. Sein Gesicht ist klagend, aber nicht schreiend; seine
n sind nach der höheren Hülfe gewandt. Der Mund ist
von Wehmut, und die gesenkte Unterlippe schwer von der-
n; in der überwärts[2] gezogenen Oberlippe aber ist dieselbe
Schmerz vermischt, welcher mit einer Regung von Un-
wie über ein unverdientes unwürdiges Leiden, in die

---

Cette opinion est particulière à Winckelmann. Cf. en
Lévêque, la *Science du Beau* : « Que fait ce Laocoon,
s prisé de nos jours et jugé moins sublime, et que
dit-il? L'instinct de la conservation lutte en lui vio-
nent contre la mort; il en est venu à ce degré d'an-
e où la douleur égoïste ne connaît plus personne.
s père que ce naufragé de la *Méduse* qui, dans les tor-
de la faim, veillait encore sur le corps gisant de son
Laocoon n'a pour ses deux enfants ni une larme, ni
egard; dans ce groupe trop vanté, le père souffre
lement, mais à lui tout seul; il souffre en cadence,...
s que ses enfants sentent leurs os broyés sous les
ntes de deux monstres. Mais on ne prend pas garde
défaut, énorme à notre sens. Et pourquoi? c'est que
auté persiste sur la figure de cet homme, en dépit de
upplice; c'est que la forme de son corps résiste en-
aux suprêmes assauts de la mort. »
Überwärts, archaïque pour oberwärts.

Nase hinauf tritt, dieselbe schwülstig macht und sich in den erweiterten und aufwärts gezogenen Nüstern offenbaret. Unter der Stirn ist der Streit zwischen Schmerz und Widerstand, wie in Einem Punkte vereinigt, mit großer Weisheit gebildet; denn indem der Schmerz die Augenbrauen in die Höhe treibet, so drückt das Sträuben wider denselben das obere Augenfleisch niederwärts und gegen das obere Augenlied zu, so daß dasselbe durch das übergetretene Fleisch beinahe ganz bedeckt wird. Die Natur, welche der Künstler nicht verschönern konnte, hat er ausgewickelter, angestrengter und mächtiger zu zeigen gesucht; da, wohin der größte Schmerz gelegt ist, zeigt sich auch die größte Schönheit[1]. Die linke Seite, in welche die Schlange mit dem wütenden Bisse ihr Gift ausgießet, ist diejenige, welche durch die nächste Empfindung zum Herzen am heftigsten zu leiden scheint, und dieser Teil des Körpers kann ein Wunder der Kunst genannt werden.

Seine Beine wollen sich erheben, um seinem Übel zu entrinnen; kein Teil ist in Ruhe; ja die Meißelstriche selbst helfen zur Bedeutung einer erstarrten Haut[2].

---

1. Winckelmann disait déjà dans les „Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst", en parlant du groupe de Laocoon : Der Ausdruck einer so großen Seele gehet weit über die Bildung der schönen Natur; der Künstler mußte die Stärke des Geistes in sich selbst fühlen, welche er seinem Marmor einprägete. Griechenland hatte Künstler und Weltweisen in einer Person..... Die Weisheit reichte der Kunst die Hand, und blies den Figuren derselben mehr als gemeine Seelen ein."

2. L'admiration passionnée de Winckelmann pour l'art grec lui a inspiré bien des pages aussi émues que celles qu'on vient de lire. Il a plusieurs fois essayé de donner une formule de l'art antique. On lira avec intérêt celle qu'il propose dans les „Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke" parce qu'elle a été acceptée par Gœthe, Schiller et toute l'école classique, malgré quelques réserves de Lessing.

„Das allgemeine vorzügliche Kennzeichen der griechischen Meisterstücke ist endlich eine edle Einfalt, und eine stille Größe, so



## La Satire.

### Rabener.

(1714 — 1771)

…tlieb Wilhelm Rabener, né à Wachau, près de Leip-
…tudia le droit à l'Université de cette dernière ville, où
… lia avec les poètes du groupe de Leipzig. Il fut un
…de Gellert et de Klopstock, qui l'a chanté dans son
„An meine Freunde" (1747).

…in der Stellung als im Ausdruck. So wie die Tiefe des Meers
…t ruhig bleibt, die Oberfläche mag noch so wüten, ebenso zeiget
…usdruck in den Figuren der Griechen bei allen Leidenschaften
…roße und gesetzte Seele." Il était impossible de déterminer
…une plus élégante concision l'idéal que se propose-
…l'art et la poésie classiques en Allemagne.
…ons, pour terminer, quelques lignes de la conclusion
…*Histoire de l'art:*

…ai déjà passé les bornes que je m'étais prescrites
…ue je formai le plan de cet ouvrage. Quoiqu'en réflé-
…ant sur la destruction de l'art, j'aie ressenti le même
…isir qu'éprouverait un homme qui, écrivant l'histoire
…on pays, se verrait obligé de tracer le tableau de sa
…, après en avoir été le témoin, je n'ai pu me défendre
…ivre le sort des ouvrages de l'antiquité aussi loin que
…ue a pu s'étendre. Ainsi une amante éplorée reste
…obile sur le rivage de la mer, et suit des yeux le vais-
… qui lui ravit son amant, sans espérance de le revoir:
… son illusion, elle croit apercevoir encore sur la voile
…'éloigne l'image de cet objet chéri. Semblables à cette
…te, nous n'avons plus, pour ainsi dire, que l'ombre
…bjet de nos vœux; mais sa perte accroît nos désirs,
…ous contemplons les copies avec plus d'attention que
… n'aurions fait les originaux, s'ils eussent été en notre
…ssion. »

…tte nostalgie de l'antiquité, a été éprouvée et chantée
…Gœthe, Schiller, et bien d'autres; aucun n'a été plus
…ère que Winckelmann.

Nommé Steuerrevisor, inspecteur des taxes[1], il écrivit dans les „Belustigungen" de Schwabe, puis fut un collaborateur assidu de la *Revue de Brême* (Bremer Beiträge) fondée en 1744. Il mourut à Dresde le 22 mars 1771.

Rabener, que ses contemporains appelèrent le Swift allemand, écrivit surtout des satires. Il y eut, de son vivant, dix éditions de ses œuvres. Il doit beaucoup aux revues anglaises, mais il se rattache aussi à Sebastian Brant et à Thomas Murner. Comme eux, il affecte de croire que tous les travers et tous les vices ne sont que des formes diverses de la folie. Au reste, il n'aborde pas les grands sujets. La sévérité bien connue de la censure saxonne et la crainte de blesser des susceptibilités particulières lui inspirèrent une extrême prudence. Tandis que dans sa correspondance privée il exhale souvent des plaintes amères contre l'état de choses existant, on en chercherait vainement un écho dans les quatre volumes des satires. Elles sont bénignes et sans fiel; écrites en prose, elles ne sont remarquables ni par la peinture des caractères ni par la vigueur du style, clair, précis et correct mais incolore.

Le ton de la prédication domine. L'auteur recommande le respect de l'autorité, la pratique de la religion, l'amour du prochain.

Ce qui a dû contribuer principalement au succès de ces satires c'est la variété des formes qu'elles revêtent : apologies ironiques, parodies, contes, articles de dictionnaire, etc.

## BIBLIOGRAPHIE

Une page intéressante de Gœthe dans le septième livre de *Vérité et Poésie*.

P. Richter. *Rabener und Liscow*. (*Dresden*. Programme, 24 pages, 1884).

---

1. Le satirique Kästner (1719-1800) écrivit à ce propos l'épigramme suivante :

Zu spotten und uns arm zu machen
Ist Rabners doppeltes Bemühn;
Man sieht ihn über alle lachen,
Und alle seufzen über ihn.

## Compliment.

hört unter die nichtsbedeutenden Wörter. Einem ein
pliment machen, ist eine gleichgültige Bewegung eines
des Körpers, oder auch eine Krümmung des Rückens
Bewegung des einen Fußes; und ordentlicher Weise[1] hat
Verstand noch Wille einigen Anteil daran. Ein Gegen-
iment[2] ist also eine höfliche Versicherung des andern,
r den Rücken auch beugen könne, ohne etwas dabei zu
t.

s der Krümme des Rückens kann man urteilen, wie vor-
diejenigen sind, welche einander begegnen, und dieses
h beinahe der einzige Nutzen, welchen die Complimente
. Ein Mensch ohne Geld, er mag so klug und geschickt
als er will, kann sich nicht tief genug bücken, denn er ist
eringste unter allen seinen Mitbürgern. Ein begüterter
n aber, den der Himmel bloß dazu erschaffen hat, daß er
ge ißt und trinkt, bis er stirbt, der hat das Recht, nur
en Lippen ein wenig zu wackeln[3], wenn ihm jener be-
.

tern sah ich einen alten ehrwürdigen Bürger, welcher in
Jugend das Vaterland verteidigt, bei zunehmendem
sich von seinem Handwerk ehrlich genährt, dem Landes-
seit vierzig Jahren Steuern und Gaben richtig abge-
, dem gemeinen Wesen sechs Kinder wohl erzogen, und
en seinen Nachbarn den Ruhm eines redlichen Mannes
Dieser machte einem jungen und begüterten Ratsherrn
var altväterisches[4], doch sehr tiefes Compliment. Der
Ratsherr beugte seinen ehrenfesten Nacken nur ein klein

---

Ordentlicher Weise = gewöhnlich.
Gegencompliment, réponse à un compliment.
Mit den Lippen zu wackeln, de remuer les lèvres. Expres-
nusitée et d'ailleurs impropre. On dit; mit dem Kopf
n, et : die Lippen bewegen.
Altväterisches, patriarcal, vieillot.

wenig, und überließ seinem Bedienten die Mühe, den Hut abzunehmen. Hieraus sieht man die Verhältnisse der Complimente eines Armen gegen einen Reichen sehr deutlich. Ich aber sah bei dieser Gelegenheit noch dieses daraus, daß der junge begüterte Ratsherr ein Narr war. Dieses mag genug sein von den Complimenten, soweit sie die mechanische Stellung des Körpers betreffen. Die Formulare sind gewöhnlich, wenn wir sprechen : Ich bitte dem Herrn mein Compliment zu machen; und : Machen Sie dem Herrn wieder mein Compliment. Was aber dieses eigentlich heiße, das läßt sich im Deutschen gar nicht erklären, weil es selbst im französischen Grundtexte nicht das Geringste bedeutet.

„Ohne Complimente, mein Herr, ich bitte gehorsamst, ohne alle Complimente; wir sind ja gute Freunde!" Wenn ich dieses nach dem rechten Sprachgebrauch übersetzen sollte, so könnte es ungefähr also lauten : „Ich würde Sie für den gröbsten Menschen von der Welt halten, wenn Sie glaubten, daß wir wirklich so gute Freunde wären, daß Sie nicht nötig hätten, mir so viel Complimente zu machen." Unterthäniger Diener; ganz unterthäniger Diener; unterthänigster Diener; ich verharre Ew. Hochedl. gehorsamst ergebenster; ich verbleibe mit aller geziemender Devotion; ich werde zeitlebens nicht ermangeln, zu sein Deroselben, u. s. w. Dieses sind lauter Complimente, und bedeuten unter Leuten, welche nach der wahren Methode der heutigen Welt artig und galant sind, nichts.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Deutsch ist ein Schimpfwort[1]. Die Franzosen sprechen : Er hat den Fehler, daß er ein Deutscher ist. Denn wie bei vielen Franzosen der Verstand überhaupt sehr sonderbar und merkwürdig ist, so haben sie gefunden, daß alle die, welche dies-

1. Tout ce passage est une allusion à un mot bien connu du Père Bouhours qui disait « que rien n'est plus rare que le bel esprit en Allemagne, et que les Allemands n'en ont pas plus que les Moscovites. » Thomasius avait déjà protesté contre cette boutade.



es Rheins geboren sind, weder witzig, noch tapfer, son-
ute ehrliche Menschengesichter, mit einem Wort Deutsche

deutsch heißt daher in einigen Gesellschaften so viel,
ob. —
tsche Redlichkeit ist ein verbum obsoletum[1], oder
ns nur ein Provinzialwort.

---

## Klopstock [2].

(1724 — 1803).

ostock est le « maître de poésie » de la grande géné-
qui vit naître l'âge d'or dont il avait prédit l'avè-
nt. C'est une loi bien connue que les tendances
ctuelles et morales d'une époque trouvent leur ex-
on dans quelque œuvre littéraire : elles se reflètent
lieu du XVIIIe siècle dans la *Messiade* et dans les odes
opstock. L'âme allemande se reconnut et s'admira
cette sentimentalité extatique, souvent délirante,
ces aspirations ardentes et vagues, dans ces nébu-
rêveries. Parmi tant de versificateurs, Klopstock se
it poète : il chantait un sujet sublime, il célébrait la
l'amitié, l'amour; il exaltait l'orgueil national.
son influence fut-elle immense. Aucun des poètes
mps ne put s'y soustraire.
la forme non moins que par le fond, il se montra
eur. Il créa la langue, ignorée jusqu'alors, de la poé-
en emprunta les principaux éléments aux Suisses,
er, à Pyra. Procédant avec une méthodique ardeur,
richit le vocabulaire de près de 2000 expressions
nies ou créées; il donna à la syntaxe plus d'aisance
liberté, il forma des mots composés, des alliances de
hardies, évita scrupuleusement les termes étrangers,
en quête de vocables sonores, pittoresques, saisis-

---

Verbum obsoletum, mot tombé en désuétude.
Klopstock. Cf. page 30.

sants, pleins de sens; il bannit les phrases languissantes, les périodes interminables des chancelleries; il renonça à la clarté vulgaire, souvent insipide, de Gottsched et de Bodmer, au profit d'une pénombre mystérieuse, mais attrayante. Il sut donner à sa prose une énergie nerveuse et une grande précision; à ses vers du tour, du trait, de l'essor et de l'harmonie. Sa versification marqua un progrès décisif. Il rendit populaire l'hexamètre que d'autres avaient employé sans succès avant lui; il mit en honneur tous les mètres antiques et fit un heureux usage des vers libres; il alla toutefois trop loin en proscrivant la rime. L'étoile de Klopstock pâlit lorsque parurent les premiers chefs-d'œuvre de Gœthe : son rôle était terminé; mais les services qu'il avait rendus ne furent pas oubliés, et l'esprit même qui anima son œuvre n'a point complètement disparu de la littérature allemande.

Né le 2 juillet 1724 à Quedlinburg, il fit de fortes études à la Fürstenschule de Pforta (Schulpforta), étudia la théologie à Iéna et à Leipzig, où il se lia avec les poètes du groupe saxon (Gärtner, Andreas Cramer, Ad. Schlegel, Rabener, Zachariä, Giseke, Ebert, etc...), fut quelque temps précepteur à Langensalza (1748), passa sept mois à Zurich (1750-1751) et s'établit à Copenhague, où le roi Frédéric V le pensionna. Lorsque le comte de Bernstorf, son bienfaiteur, tomba en disgrâce, Klopstock se retira à Hambourg (1770), où il mourut le 14 mars 1803.

Outre la *Messiade* (1748-1773) son œuvre capitale, Klopstock a écrit des odes, des cantiques (à partir de 1756), six drames (trois drames bibliques : Der Tod Adams (1757), Salomo (1764), David (1772) et trois bardits[1] ou drames na-

1. Bardits, c.-à-d. poèmes des bardes. Le Genevois Mallet, professeur de belles-lettres à Copenhague, avait publié, en 1755, une *Introduction à l'histoire de Danemark* (en français) et l'année suivante, les *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes et particulièrement des anciens Scandinaves*. Mallet ne connaissait pas le norrois, il confondait les Celtes et les Germains; il attribuait à ces derniers des *bardes*, et pensait que l'*Edda*, le vieux poème scandinave, était l'œuvre des druides. Malgré ces erreurs,

onaux : Hermanns Schlacht (1769), Hermann und die Fürsten 784), Hermanns Tod (1787); plusieurs traités et ouvrages n prose, relatifs à la langue, à la littérature et à la gram- aire; le plus important est: die deutsche Gelehrtenrepublik 774).

## BIBLIOGRAPHIE


FRANZ MUNCKER. *Friedrich Gottlieb Klopstock. Geschichte ines Lebens und seiner Schriften*. Stuttgart, 1888.

R. HAMEL. *Klopstockstudien*. Rostock, 1880.

ERICH SCHMIDT. *Charakteristiken*.

D. F. STRAUSS. *Kleine Schriften*. (Etude sur la jeunesse e Klopstock).

E. BAILLY. *Etude sur la vie et les œuvres de Klopstock*. aris, 1888.

PETRI. *Kritische Beiträge zur Geschichte der Dichtersprache lopstocks*.

WURFL. *Beitrag zum Sprachgebrauch Klopstocks*.


---

## Portrait de Klopstock

### Par GŒTHE.

Die deutschen Dichter..... genossen in der bürgerlichen Welt nicht der mindesten Vorteile[1]. Sie hatten weder Halt,

---

u'il propagea et qui furent partagées par tous les écri- ains contemporains, son ouvrage eut un immense reten- ssement en Angleterre, en France et surtout en Alle- agne où il donna naissance à la poésie bardique dont erstenberg est, après Klopstock, le principal représen- nt.

1. Cf. l'épigramme suivante d'un disciple de Klopstock, e Schubart :

Kunstgespräch.

— rt. Ein Künstler sind Sie? — seh es wohl!
Doch nicht vom stolzen Kapitol?
Nicht aus dem Land der Briten? der Franzosen?
—`lt. Aus Teutschland bin ich! seh'n Sie's nicht
An meinem hageren Gesicht?
An meinem Rock und Hosen.

Stand noch Ansehn,... und es kam daher bloß auf den Zufall an[1], ob das Talent zu Ehren oder Schanden geboren sein sollte. Ein armer Erdensohn, im Gefühl von Geist und Fähigkeiten, mußte sich kümmerlich ins Leben hineinschleppen und die Gabe, die er allenfalls von den Musen erhalten hatte, von dem augenblicklichen Bedürfnis gedrängt, vergeuden[2]. . . . .

Nun sollte aber die Zeit kommen, wo das Dichtergenie sich selbst gewahr würde, sich seine eigenen Verhältnisse selbst schüfe und den Grund zu einer unabhängigen Würde zu legen verstünde. Alles traf in Klopstock zusammen, um eine solche Epoche zu begründen.

... Ernst und gründlich erzogen, legt er von Jugend an einen großen Wert auf sich selbst und auf alles, was er thut, und indem er die Schritte seines Lebens bedächtig vorausmißt[3], wendet er sich im Vorgefühl der ganzen Kraft seines Innern gegen den höchsten denkbaren Gegenstand. Der Messias, ein Name, der unendliche Eigenschaften bezeichnet, sollte durch ihn aufs neue verherrlicht werden; der Erlöser sollte der Held sein, den er durch irdische Gemeinheit und Leiden zu den höchsten himmlischen Triumphen zu begleiten gedachte. Alles, was Göttliches, Englisches, Menschliches in der jungen Seele

---

1. Es kam... an, il dépendait.
2. Vergeuden. C'est l'histoire d'une foule de poètes du XVIIe et du XVIIIe siècle.
3. Vorausmißt. Klopstock avait conçu l'idée de sa *Messiade* à Schulpforta. Cf. la célèbre lettre de Bodmer à Zellweger, du 5 septembre 1750.

„Mosen und die Propheten versteht er vollkommen. In denselben hat er seine Poesie formiert Seine Imagination ist in der höchsten Stärke. Er hat sein Sujet völlig in seiner Gewalt. Er hat den Plan bis auf die kleinsten Teile ausgedacht. Er war noch auf der Landschule, als er zuerst daran dachte. Er weiß von der kleinsten Dichtung, von der geringsten Ausbildung die richtigste Antwort zu geben.“ C'est dans ce style que sont écrits presque tous les „Discourse der Maler.“ Les mots français y abondent. La langue de Gottsched, moins savoureuse et moins colorée que celle des Suisses, était en général plus correcte et plus claire.



ng, ward hier in Anspruch genommen. Er, an der Bibel er-
ogen und durch ihre Kraft genährt, lebt nun mit Erzvätern,
Propheten und Vorläufern als Gegenwärtigen[1]; doch Alle
nd seit Jahrhunderten nur dazu berufen, einen lichten Kreis
m den Einen zu ziehen, dessen Erniedrigung sie mit Staunen
eschauen, und an dessen Verherrlichung sie glorreich teil-
ehmen sollen. Denn endlich, nach trüben und schrecklichen
Stunden, wird der ewige Richter sein Antlitz[2] entwölken,
inen Sohn und Mitgott wieder anerkennen, und Dieser
ird ihm dagegen die abgewendeten Menschen, ja sogar einen
bgefallenen Geist wieder zuführen. Die lebendigen Himmel
uchzen in tausend Engelstimmen um den Thron, und ein
iebesglanz übergießt das Weltall, das seinen Blick kurz vorher
uf eine greuliche Opferstätte gesammelt hielt. Der himmlische
riede, welchen Klopstock bei Conception und Ausführung
ieses Gedichtes empfunden, teilt sich noch jetzt einem jeden
nit, der die ersten zehn Gesänge liest, ohne die Forderungen
ei sich laut werden zu lassen, auf die eine fortrückende Bildung
icht gerne Verzicht thut.

Die Würde des Gegenstandes erhöhte dem Dichter das Ge-
ühl eigener Persönlichkeit[3]. Daß er selbst dereinst zu diesen
Chören eintreten, daß der Gottmensch ihn auszeichnen, ihm

---

1. La famille de Klopstock était piétiste; le piétisme
égnait d'ailleurs dans les Universités (et principalement
Halle) dans les églises et dans les écoles.

2. Antlitz, poétique pour Angesicht.

3. C'est le jugement que portent sur Klopstock la plu-
art de ses contemporains. Il y a cependant des voix dis-
ordantes. L'austère Bodmer, après que Klopstock l'eut
uitté, écrivait à Zellweger : „Wenn er nur strenger und nicht
leichtsinnig wäre.... Er denkt nicht nach, was für ein gutes,
roßes Exempel der Messiasdichter der Welt schuldig ist; daher steht
ein Wandel mit der Messiade ziemlich im Widerspiel. Er ist nicht
eilig; als ich ihm erzählt, daß wir an dem Dichter des Messias einen
eiligen, strengen Jüngling erwartet hätten, fragte er : ob wir ge-
laubt hätten, er äße Heuschrecken und wildes Honig?“ (5 sept.
750).

von Angesicht zu Angesicht den Dank für seine Bemühungen abtragen würde, den ihm hier schon jedes gefühlvolle fromme Herz durch manche reine Zähre lieblich genug entrichtet hatte; dies waren so unschuldige kindliche Gesinnungen und Hoffnungen, als sie nur ein wohlgeschaffenes Gemüt haben und hegen[1] kann. So erwarb nun Klopstock das völlige Recht, sich als eine geheiligte Person anzusehen, und so befliß er sich auch in seinem Thun der aufmerksamsten Reinigkeit.

...Dieses ehrenhafte Verfahren gegen sich selbst ward noch dadurch erhöht, daß er in dem wohlgesinnten Dänemark in dem Hause eines großen und auch, menschlich betrachtet, vortref-

---

1. Haben und hegen = haben. Schubart a bien traduit le sentiment général des contemporains sur la *Messiade* dans ces vers ·

In eine Messiade.

Willst du dich auf gen Himmel schwingen,
Und hören wie die Engel singen,
Und hören, was Jehovah spricht;
So lies dies himmlische Gedicht.

Willst du den Mittler hangen sehen,
Ach! auf des Schädelberges Höhen
Mit jammerbleichem Angesicht;
So lies dies christliche Gedicht.

Willst du in Glut und Schwefelmeeren
Das Brüllen der Satane hören,
Gedrückt vom Fluch und vom Gericht;
So lies dies schreckliche Gedicht.

Willst du gesalbte Männer, Frauen,
Und Mädchen, gleich den Engeln, schauen,
Getreu der gottgeweihten Pflicht;
So lies dies heilige Gedicht.

Willst du, bei Harmonie der Sphären,
Die deutsche Sprache donnern hören
Mit felsensplitterndem Gewicht;
So lies dies Vaterlandsgedicht.

Willst du in süßen Sympathien
Von Ahndung jenes Lebens glühen,
Und wünschen, daß dein Auge bricht;
So lies dies göttliche Gedicht!

n Staatsmanns[1] eine Zeit lang wohl aufgenommen war.
, in einem höhern Kreise, der zwar in sich abgeschlossen,
auch zugleich der äußern Sitte, der Aufmerksamkeit gegen
Welt gewidmet war, entschied sich seine Richtung noch
. Ein gefaßtes Betragen, eine abgemessene Rede, ein La-
smus, selbst wenn er offen und entscheidend sprach, gaben
durch sein ganzes Leben ein gewisses diplomatisches, mi-
rielles Ansehen[2], das mit jenen zarten Naturgesinnungen
Widerstreit zu liegen schien, obgleich beide aus Einer
lle entsprangen. Von allem diesem geben seine ersten
ke ein reines Ab- und Vorbild, und sie mußten daher
t unglaublichen Einfluß gewinnen[3]. Daß er jedoch per-
ch andere Strebende im Leben und Dichten gefördert, ist
als eine seiner entschiedenen Eigenschaften zur Sprache
nmen.

(„Dichtung und Wahrheit", livre X.)

---

## Caractère de la poésie de Klopstock

(SCHILLER.)

eine Sphäre ist immer das Ideenreich, und ins Unendliche
er alles, was er bearbeitet, hinüberzuführen. Man möchte
, er ziehe allem, was er behandelt, den Körper aus, um
Geist zu machen, so wie andere Dichter alles Geistige mit
n Körper bekleiden. Beinahe jeder Genuß, den seine
ungen gewähren, muß durch eine Übung der Denkkraft
ngen werden; alle Gefühle, die er und zwar so innig und

---

Staatsmanns, le comte de Bernstorf.
Ce portrait de Klopstock pourrait être celui de Gœthe
ême dans les dernières années de sa vie.
L'influence religieuse de Klopstock fut assurément
considérable encore que son action littéraire. La
*ade* devint le livre d'édification des âmes pieuses et
e des profanes. Cf. *Dichtung und Wahrheit*, fin du
II.

so mächtig in uns zu erregen weiß, strömen aus übersinnlichen Quellen hervor. Daher dieser Ernst, diese Kraft, dieser Schwung, diese Tiefe, die alles charakterisieren, was von ihm kommt; daher auch diese immerwährende Spannung des Gemüts[1], in der wir bei Lesung desselben erhalten werden. Kein Dichter (Young etwa[2] ausgenommen, der darin mehr fordert als er, aber ohne es, wie er thut, zu vergüten) dürfte sich weniger zum Liebling und zum Begleiter durchs Leben schicken, als gerade Klopstock[3], der uns immer nur aus dem Leben herausführt, immer nur den Geist unter die Waffen ruft, ohne den Sinn mit der ruhigen Gegenwart eines Objects zu erquicken[4].

---

1. Spannung des Gemüts. La sensibilité qui dégénère souvent en sensiblerie est l'élément dominant dans la poésie de Klopstock. Il possède à un degré invraisemblable le don des pleurs; quand il ne verse pas des larmes de joie, il pleure d'attendrissement ou de douleur. Cf. le portrait de Lebbäus, au troisième chant de la *Messiade* : c'est Klopstock, non pas tel qu'il est, mais tel qu'il veut paraître.

So zärtlich und fühlend,
Als die Seele des stillen Lebbäus, sind wenig erschaffen
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Die Mutter gebar ihn
Unter den Palmen . . . . .
. . . . .er weinte schon dazumal mehr, als die Sterblichen weinen,
Wenn sie mit dunkler Empfindung den Tod von fern schon fühlen.
Also bracht' er bei jeglicher Thräne, die Freunde vergossen,
Zärtlich gerührt, beim leichtesten Schmerz der Menschen empfindlich,
Seine wehmütige Jugendzeit hin.

2. Young (1681-1765), le mélancolique auteur des *Nuits*, qui furent traduites en allemand par un ami de Klopstock, Ebert, et dont le succès fut immense dans toute l'Europe. Klopstock lut l'ouvrage de Young, dans le texte, en 1752; cette même année il dédie une ode au poète anglais avec lequel il entretint plus tard (1757) une correspondance assez active.

3. La poésie, d'après une théorie chère à Schiller et aux romantiques, a été dans l'antiquité et doit être de nos jours l'éducatrice du genre humain. Le mérite littéraire d'une œuvre n'est pas indépendant de sa valeur morale.

4. Herder juge de même : « Von seinen Oden bleibt auch nichts als Dämmerungston dunkler Empfindungen in der Seele! Nachhall der Glocke!"

eusch, überirdisch, unkörperlich, heilig, wie seine Religion, ine dichterische Muse, und man muß mit Bewunderung hen, daß er, wiewohl zuweilen in diesen Höhen verirrt, niemals davon herabgesunken ist. Ich bekenne daher unver- en, daß mir für den Kopf desjenigen bang ist, der wir- und ohne Affectation[1] diesen Dichter zu seinem Lieblings- machen kann, zu einem Buche nämlich, bei dem man zu Lage sich stimmen, zu dem man aus jeder Lage zurück- n kann; auch, dächte ich, hätte man in Deutschland Früchte g von seiner gefährlichen Herrschaft gesehen. Nur in ge- n exaltierten Stimmungen des Gemüts kann er gesucht empfunden werden : deswegen ist er auch der Abgott der nd, obgleich bei weitem nicht ihre glücklichste Wahl. Die nd, die immer über das Leben hinausstrebt, die alle Form und jede Grenze zu enge findet, ergeht sich mit Liebe und in den endlosen Räumen, die ihr von diesem Dichter auf- n werden[2].

enn dann der Jüngling Mann wird und aus dem Reiche deen in die Grenzen der Erfahrung zurückkehrt, so ver- sich vieles, sehr vieles von jener enthusiastischen Liebe, nichts von der Achtung, die man einer so einzigen Er- nung, einem so außerordentlichen Genius, einem so ver- n Gefühl, die der Deutsche besonders einem so hohen Ver- te schuldig ist.

h nannte diesen Dichter vorzugsweise in der elegischen ung groß, und kaum wird es nötig sein, dieses Urteil noch ders zu rechtfertigen. Fähig zu jeder Energie und Meister dem ganzen Felde sentimentalischer Dichtung[3], kann er

ohne Affectation. Cette restriction n'est pas superflue. stock eut toujours plus d'admirateurs que de lecteurs. ing le constatait déjà.

Schiller qui fut, au début de sa carrière, comme la art des poètes du temps, un disciple de Klopstock, le lanta dans le cœur de la jeunesse allemande.

Sentimentalischer Dichtung. Schiller distingue la *poésie* e, qui reflète directement la nature, sans que le poète

uns bald durch das höchste Pathos erschüttern, bald in himmlisch süße Empfindungen wiegen; aber zu einer hohen, geistreichen Wehmut neigt sich doch überwiegend sein Herz; und, wie erhaben auch seine Harfe, seine Lyra tönt, so werden die schmelzenden Töne seiner Laute doch immer wahrer und tiefer und beweglicher klingen. Ich berufe mich auf jedes reingestimmte Gefühl, ob es nicht alles Kühne und Starke, alle Fictionen, alle prachtvolle Beschreibungen, alle Muster oratorischer Beredsamkeit im Messias, alle schimmernde Gleichnisse, worin unser Dichter so vorzüglich glücklich ist, für die zarten Empfindungen hingeben würde, welche in der „Elegie an Ebert", in dem herrlichen Gedicht „Bardale", „den frühen Gräbern", „der Sommernacht[1]", „dem Züricher See" und mehreren andern aus dieser Gattung atmen. So ist mir die Messiade als ein Schatz elegischer Gefühle und idealischer Schilderungen teuer, wie wenig sie mich auch als Darstellung einer Handlung und als ein episches Werk befriedigt.

(Schiller. „Über die naive und sentimentalische Dichtung.")

---

fasse intervenir ses sentiments personnels, et la *poésie sentimentale*, où domine la personnalité de l'auteur. Les anciens sont généralement naïfs, les modernes sentimentaux.

1. Klopstock manque ordinairement de naturel. Dans trois des odes citées par Schiller (Elegie an Ebert, Die frühen Gräber, Die Sommernacht), le poète suppose que tous ses amis sont morts et il pleure sur leur tombe. Mais en dépit de ses efforts, son émotion reste factice. Platen a bien noté le faible de Klopstock lorsqu'il a dit :

Klopstock suchte, beschränkt wie Horaz auf Hymnus und Ode,
Immer erhaben zu sein; aber es fehlte der Stoff.
Denn nicht lebte Horaz als deutscher Magister in Hamburg,
Aber in Cäsars Rom, als es der Erde gebot.

## Der Zürchersee.

(1750).

odmer pensait trouver en Klopstock un prophète, un t, en même temps qu'un disciple soumis dont les chefs-ıvre confirmeraient ses théories sur « le merveil- ». Lorsque parurent, dans la *Revue de Brême* (1748), trois premiers chants de la *Messiade*, le patriarche ma-sta un enthousiasme lyrique. Il invita le jeune poète rendre à Zurich. Klopstock y arriva en juillet 1750, compagnie du philosophe Sulzer. Accueilli avec faveur la jeunesse de Zurich, le chantre du Messie ne songea se divertir et goûta médiocrement l'austérité biblique on protecteur. Celui-ci, dont les plus chères espérances ent déçues, lui retira bientôt son estime et son appui. bout de sept mois, Klopstock quitta la Suisse pour se dre à Copenhague. Le roi Frédéric V, auquel le comte Bernstorf, ambassadeur danois à Paris, l'avait recom-ndé, lui offrait une pension pour lui permettre d'ache- la *Messiade*.

a promenade sur le lac de Zurich eut lieu le jeudi uillet 1750. Dix-huit personnes y prirent part. C'étaient jeunes gens appartenant à de bonnes familles de Zu- et grands admirateurs de leur hôte.

a poésie qu'on va lire porta d'abord le titre : „Von der rt auf dem Zürchersee." C'est un hymne à l'amitié. Klop-k, inférieur en cela à Haller, qui, dès 1729, avait chanté Alpes, ne sait point manier le pinceau. On chercherait nement dans cette ode une description de Zurich, du ou des Alpes. Le poète ne sait exprimer que des senti-nts et des réflexions sur ces sentiments. Il invoque bord la Joie et la prie de lui inspirer de juvéniles ac-ts, puis il énumère les objets qui l'ont charmé : la uté du paysage, la grâce de ses compagnes de voyage, chants qui ont égayé la traversée, les agréments de la versation. Tous ces plaisirs, c'est à l'amitié qu'il doit de avoir goûtés ; ni le printemps, ni le vin, ni la gloire ne nnent de jouissances aussi pures.

Et en terminant, Klopstock se souvient avec mélancolie

des amis absents qu'il aurait voulu associer au bonheur de cette belle journée.

Le mètre employé est l'asclépiade :

— ∪ — ∪ ∪ — | — ∪ ∪ — ∪ —
— ∪ — ∪ ∪ — | — ∪ ∪ — ∪ —
— ∪ — ∪ ∪ — ∪
— ∪ — ∪ ∪ — ∪ —

1.

Schön ist, Mutter Natur[1] deiner Erfindung[2] Pracht
Auf die Fluren verstreut, schöner ein froh Gesicht,
Das den großen Gedanken
Deiner Schöpfung noch einmal denkt[3].

2.

Von des schimmernden Sees Traubengestaden her[4],
Oder, flohest du schon wieder zum Himmel auf,

1. Mutter Natur. Cette invocation à la nature, que nous rencontrons pour la première fois, est un signe des temps. Nature, le mot d'ordre de Rousseau, sera la devise du *Sturm und Drang*.

2. Erfindung. Remarquez l'abus des termes abstraits. — Klopstock célèbre souvent la nature créatrice et ordonnatrice.

3. C.-à-d. un visage dont la joie exprime l'admiration réfléchie des beautés de la nature. Les expressions telles que einen Gedanken denken, einen Kampf kämpfen, einen Flug fliegen, se présentent à chaque instant chez l'auteur du Messie. Les vers qu'on vient de lire semblent avoir été inspirés par un lied médiocre de Hagedorn sur la Beauté :

Wie lieblich ist des heitern Himmels Wonne,
Der reine Mond, der hellen Sterne Heer,
Aurorens Licht, der Glanz der güldnen Sonne!
Und doch ergetzt ein schön Gesicht weit mehr!

La même pensée se trouvait exprimée dans un ouvrage de Sulzer qui avait paru depuis peu : *les Entretiens sur les beautés de la nature*.

4. Exemple de ces inversions poétiques dont Klopstock fut le premier à recommander l'emploi. Construisez : Süße Freude, komm von den Traubengestaden des schimmernden Sees her (comparez la septième strophe) oder, flohest du, etc.

Komm in rötendem Strahle
Auf dem Flügel der Abendluft[1],

3.

Komm, und lehre mein Lied jugendlich heiter sein,
Süße Freude[2], wie du; gleich dem beseelteren[3]
Schnellen Jauchzen des Jünglings,
Sanft, der fühlenden[4] Fanny gleich.

4.

Schon lag hinter uns weit Uto[5], an dessen Fuß
Zürch in ruhigem Thal freie[6] Bewohner nährt;

1. Der Abendluft, le poète travaillait de préférence le soir.

2. Freude. A l'exemple des anciens, le poète fait de la Joie une déesse. Schiller a écrit un hymne à la Joie, que l'on chante encore.

3. Beseelteren. Remarquez cet emploi du comparatif; c'est un latinisme voulu, très fréquent chez notre auteur. (Cf. strophe 15).

4. Fühlenden. La sensibilité était à la mode. Sous le nom de Fanny, Klopstock chante la sœur d'un de ses amis (Schmidt); mais son amour n'était pas partagé.

5. Uto, montagne qui domine Zurich.

6. Freie. Cette épithète flatteuse était sincère lorsque le poète composa cette ode; mais plus tard, en voyant l'influence despotique dont jouissaient les familles patriciennes et l'abaissement des autres classes de la société zurichoise, il écrivit à Gleim qu'il ne devait pas admirer ces républicains „das wären fast durchgehends Leute, die sich schrecklich tief bückten.“ Klopstock mérite autant que Schiller d'être appelé un chantre de la liberté. Il salua avec enthousiasme les débuts de la Révolution. En avril 1792 il écrivit sa belle ode : der Freiheitskrieg, énergique et éloquente protestation contre les armements de l'Europe; il l'envoya le 2 juillet, avec une lettre très courageuse, au duc de Brunswick. D'autres odes, non moins intéressantes, ont encore trait à la Révolution (Die Etats-Généraux, 1788; Ludwig der Sechzehnte, 1789; Kennet euch selbst, 1789:

Frankreich schuf sich frei. Des Jahrhunderts edelste That hub
Da sich zu dem Olympus empor.

Sie und nicht wir, 1790; An Cramer den Franken, etc.)

Schon war manches Gebirge,
Voll von Reben, vorbeigeflohn.

5.

Jetzt entwölkte sich fern silberner Alpen Höh',
Und der Jünglinge Herz schlug schon empfindender,
Schon verriet es beredter
Sich der schönen Begleiterin.

6.

„Hallers Doris", die sang, selber des Liedes wert,
Hirzels Daphne[1], den Kleist[2] innig wie Gleimen[3] liebt;

---

1. Hirzels Daphne, la jeune femme du médecin Hirzel; elle chanta un lied de Haller intitulé Doris (1730) qui ne manque ni de grâce, ni de poésie, mais dont le grand défaut est d'avoir 22 strophes de six vers. — Construisez : Hirzels (den Kleist innig wie Gleimen liebt) Daphne, selber des Liedes wert sang Hallers Doris. Les poésies de Haller étaient fort goûtées, surtout en Suisse.

2. Kleist. Christian Ewald de Kleist, né en 1715 à Zeblin en Poméranie, mort en 1759 des suites d'une blessure reçue à la bataille de Kunersdorf, fut d'abord au service du Danemark, puis de la Prusse. Il fit à Potsdam, où il était en garnison, la connaissance de Gleim, alors précepteur dans cette ville; celui-ci éveilla en lui le goût de la poésie. Kleist a écrit des idylles, des fables, une « ode à l'armée prussienne »; son œuvre capitale, restée à l'état de fragment, est le *Printemps* (1749) où il s'inspire des *Saisons* de Thomson et des *Alpes* de Haller. Le *Printemps* exerça une influence durable sur la littérature allemande : Schiller s'en est souvenu dans sa belle poésie „der Spaziergang" et Uhland l'a imité dans ses *Frühlingslieder*. Kleist vint à Zurich en 1752 en vue d'y recruter des soldats pour Frédéric II. Il logea chez Hirzel. Kleist forme avec Uz (1720-1796), Götz (1721-1781), Ramler, Gleim et quelques autres le groupe des poètes de Halle. (Der Hallesche Dichterkreis).

3. Gleimen. Johann Wilhelm Ludwig Gleim (1719-1803) est le chef du groupe de Halle; il imite Horace et Anacréon dans ses lieds, parfois gracieux, plus souvent puérils et plats, Phèdre et La Fontaine dans ses fables, qu'on lit

Und wir Jünglinge sangen,
Und empfanden, wie Hagedorn[1].

7.

Jetzo nahm uns die Au[2] in die beschattenden
Kühlen Arme des Walds, welcher die Insel krönt.
Da, da kamest du, Freude,
Volles Maßes auf uns herab[3]!

8.

Göttin Freude, du selbst, (dich, wir empfanden dich!)
Ja, du warest es selbst, Schwester der Menschlichkeit[4],
Deiner Unschuld Gespielin,
Die sich über uns ganz ergoß!

9.

Süß ist, fröhlicher Lenz, deiner Begeistrung Hauch[5],
Wenn die Flur dich gebiert, wenn sich dein Odem[6] sanft
In der Jünglinge Herzen,
Und die Herzen der Mädchen gießt.

---

encore de nos jours. Ses „Preußische Kriegslieder von einem Grenadier" (1758) lui valurent, à peu de frais, le titre glorieux de Tyrtée de l'Allemagne. L'affabilité de son caractère et sa générosité lui avaient acquis de solides amitiés.

1. Hagedorn (1708-1754) se forma par l'étude des Anglais et des Français; il collabora au *Patriote* de Hambourg, resta neutre dans la querelle de Gottsched et des Suisses, et écrivit des satires morales, des contes, des lieds et des fables.

2. Die Au, île qui se trouve sur le lac de Zurich.

3. Auf uns herab. C'est pourquoi le poète dit, dans la seconde strophe :

Oder, flohest du schon wieder zum Himmel auf.

4. Menschlichkeit = Menschenliebe.

5. Deiner Begeistrung Hauch = dein begeisternder Hauch.

6. Odem = Atem.

10.

Ach du machst das Gefühl siegend; es steigt durch dich
Jede blühende Brust schöner und bebender;
Lauter redet der Liebe
Nun entzauberter Mund durch dich!

11.

Lieblich winket[1] der Wein, wenn er Empfindungen,
Beſſ're sanftere Lust, wenn er Gedanken winkt,
Im sokratischen Becher[2]
Von der tauenden Ros' umkränzt;

12.

Wenn er dringt bis ins Herz, und zu Entschließungen,
Die der Säufer verkennt[3], jeden Gedanken weckt,
Wenn er lehret verachten,
Was nicht würdig des Weisen ist[4].

13.

Reizvoll klinget des Ruhms lockender Silberton
In das schlagende Herz, und die Unsterblichkeit
Ist ein großer Gedanke,
Ist des Schweißes der Edlen wert.

14.

Durch der Lieder Gewalt bei der Urenkelin[5]
Sohn und Tochter noch sein[6], mit der Entzückung Ton

---

1. Winket = ladet ein, reizt.
2. Im sokratischen Becher, rattachez à Wein; dans la coupe de Socrate, c.-à-d. pris modérément. Dans le *Banquet* de Xénophon, Socrate recommande de se servir de petites coupes.
3. Verkennt, ignore. Verkennen a perdu ce sens et ne signifie plus que méconnaître.
4. Ces deux strophes scandalisèrent Bodmer.
5. Der Urenkelin, génitif, complément de Sohn und Tochter qui sont au datif et qu'il faut rattacher à bei.
6. Sein = fortleben.

Oft beim Namen genennet[1],
Oft gerufen vom Grabe her[2],

15.

Dann ihr sanfteres Herz bilden und, Liebe, dich,
Fromme Tugend, dich auch gießen ins sanfte Herz,
Ist, beim Himmel! nicht wenig,
Ist des Schweißes der Edlen wert.

16.

Aber süßer ist's noch, schöner und reizender,
In dem Arme des Freunds wissen ein Freund zu sein[3]!
So das Leben genießen,
Nicht unwürdig der Ewigkeit!

17.

Treuer Zärtlichkeit voll, in den Umschattungen,
In den Lüften des Walds, und mit gesenktem Blick
Auf die silberne[4] Welle,
That ich schweigend den frommen Wunsch :

18.

Wäret ihr auch bei uns, die ihr mich ferne liebt,
In des Vaterlands Schoß einsam[5] von mir verstreut,
Die in seligen Stunden
Meine suchende Seele fand!

---

1. Genennet = genannt.
2. L'esprit du poète dont les œuvres sont lues après sa mort est en quelque sorte évoqué de la tombe.
3. Ein Freund zu sein. Klopstock est le premier qui ait donné une si grande place à l'amitié dans sa poésie; son exemple fut suivi par les Stürmer et par Schiller (*Don Carlos*).
4. Silberne. Le poète abuse de cette épithète. Le lac, les Alpes, la voix de la gloire sont „silbern."
5. Einsam = vereinzelt.

19.

O so bauten[1] wir hier Hütten der Freundschaft[2] uns;
Ewig wohnten wir hier, ewig! Der Schattenwald
Wandelt' uns sich in Tempe,
Jenes Thal in Elysium[3].

---

1. Bauten, imparfait du subjonctif.
2. Hütten der Freundschaft. — Souvenir biblique : „Hier ist gut sein! Lasset uns drei Hütten machen!“ Marc 9, 5.
3. Klopstock est encore fidèle ici à la mythologie antique ; il la bannira bientôt de ses vers pour faire place à la mythologie germanique.

En 1775, le 15 juillet, Gœthe fit, lui aussi, en compagnie des frères Stolberg, une promenade sur le lac de Zurich et il écrivit le lied suivant :

Auf dem See.

Und frische Nahrung, neues Blut
Saug' ich aus freier Welt;
Wie ist Natur so hold und gut,
Die mich am Busen hält!
Die Welle wieget unsern Kahn
Im Rudertakt hinauf,
Und Berge, wolkig himmelan,
Begegnen unserm Lauf.

Aug', mein Aug', was sinkst du nieder?
Goldne Träume, kommt ihr wieder?
Weg, du Traum! so Gold du bist;
Hier auch Lieb' und Leben ist.

Auf der Welle blinken
Tausend schwebende Sterne;
Weiche Nebel trinken
Rings die türmende Ferne;
Morgenwind umflügelt
Die beschattete Bucht,
Und im See bespiegelt
Sich die reifende Frucht.

## Frühlingsfeier[1].

(1759.)

1. Pour bien comprendre cette ode, il n'est pas inutile de connaître les sentiments religieux du poète et d'être fixé sur ses procédés de composition.

La piété de Klopstock est assurément sincère, bien qu'elle ait été parfois mise en doute par des témoins de sa vie et notamment par Bodmer. Elle fut nourrie, dès son enfance, par la lecture journalière de la Bible et une habitude précoce de la contemplation religieuse.

Dans une introduction dont Klopstock fit précéder cette ode, publiée en 1760 dans le *Nordische Aufseher* de Cramer, le poète nous raconte que son père l'accoutuma de bonne heure à interrompre ses jeux par des pensées pieuses et des actes d'adoration. « Un jour, pendant une pluie qui succédait à une longue période de sécheresse, je le vis pleurer; interrogé par moi, il me fit connaître la cause de ses larmes et ajouta : « Habitue-toi, mon fils, au « milieu de tes plaisirs les plus vifs à saisir chaque occa- « sion de te souvenir de Dieu. C'est pourquoi je préfère la « vie des champs à celle de la ville : elle m'offre plus d'oc- « casions de penser à Dieu. » . . . . . »

Klopstock a prouvé dans ses œuvres qu'il n'oublia point la leçon paternelle. Dans cette même année 1759 où il écrit cette ode, il nous donne en quelque sorte la théorie de « l'extase » ou de la contemplation, et par suite un commentaire précieux de ses odes, où la contemplation a tant de part.

Sa dissertation a pour titre : « De la meilleure manière de penser à Dieu » (Von der besten Art über Gott zu denken). Klopstock y partage la vie en trois moments : le sommeil, l'assoupissement (der Schlummer) et l'état de veille. Ce dernier état, le plus heureux des trois, est celui où nous « pensons Dieu. » Il est une preuve de l'immortalité de l'âme. Le plus haut degré de « notre pensée sur Dieu » est atteint lorsque notre pénétration aboutit à l'étonnement. „Erstaunen über Gott (ist) das Höchste wozu ein endlicher Geist fähig ist.“ — . . . « Je dis que l'on s'approche du degré suprême quand l'âme tout entière est tellement pleine de son objet (et quel peut-il être sinon Dieu ?), que toutes ses autres facultés sont si puissamment émues, qu'elles tendent toutes à une même fin ; quand tous les doutes et les inquiétudes de toute espèce sur les voies impénétrables de Dieu disparaissent ; quand nous ne pouvons nous empêcher

## Frühlingsfeier (1759.)

1

Nicht in den Ocean der Welten alle[1]
Will ich mich stürzen! Schweben nicht,
Wo die ersten Erschaffnen[2], die Jubelchöre der Söhne des Lichts,
Anbeten, tief anbeten, und in Entzückung vergehn!

2

Nur um den Tropfen am Eimer[3],
Um die Erde nur, will ich schweben und anbeten!
Halleluja! Halleluja[4]! Der Tropfen am Eimer
Rann aus der Hand des Allmächtigen auch!

---

d'interrompre nos réflexions par quelques courtes exclamations d'adoration; quand, voulant exprimer par des paroles ce que nous pensons, nous trouvons que la langue manque d'expressions et que ces expressions sont trop faibles. » — C'est d'après ces principes que l'ode « die Frühlingsfeier » écrite en vers libres, est composée.

1. Welten alle, pour Weltalle. Allusion à la *Messiade*, à laquelle le poète travaillait.

2. Die ersten Erschaffnen, les premiers êtres créés, les archanges — schweben, signifie ordinairement chez Klopstock : demeurer en contemplation, en extase.

3. Am Eimer. Réminiscence biblique. Voir Isaïe 40, 15. „Siehe, die Heiden sind (vor Gott) geachtet, wie ein Tropfen, so am Eimer bleibet."

4. Halleluja! Halleluja. Voilà bien ces „kurze Ausrufungen der Anbetung" qui marquent l'émotion croissante, les extases du poète. En présence de la divinité, les mots lui manquent. De courtes exclamations rendent seules le trouble de sa pensée et de son cœur. Notez que ce procédé répond à une tendance générale du dix-huitième siècle; on se piquait de ne parler que le langage de la nature. (Cf. Diderot, *Paradoxe sur le Comédien*). Klopstock est, sur ce point, un précurseur du *Sturm und Drang*; mais il se montre surtout un adepte du piétisme, dont la doctrine essentielle est précisément cette communication étroite avec la divinité, ce sentiment immédiat de Dieu, que notre poète essaie d'exprimer dans toutes ses odes religieuses. Il se rendit par là suspect aux orthodoxes.

3

Da der Hand des Allmächtigen
Die größeren Erden[1] entquollen,
Die Ströme des Lichts rauschten und Siebengestirne[2] wurden,
Da entrannst[3] du, Tropfen! der Hand des Allmächtigen!

4

Da ein Strom des Lichts rauscht', und unsre Sonne wurde,
Ein Wogensturz[4] sich stürzte wie vom Felsen
Der Wolk' herab[5], und Orion gürtete[6],
Da entrannst du, Tropfen! der Hand des Allmächtigen!

5

Wer sind die tausendmal tausend, wer die Myriaden alle,
Welche den Tropfen bewohnen und bewohnten? Und wer bin
[ich[7]?
Halleluja dem Schaffenden! Mehr wie die Erden[8], die quollen!
Mehr wie die Siebengestirne, die aus Strahlen zusammen-
[strömten.

6

Aber du, Frühlingswürmchen[9],

1. Die größeren Erden. Saturne et Jupiter.
2. Siebengestirne. Groupes d'étoiles fixes.
3. Remarquez la justesse de l'expression : le poète emploie rinnen, entrinnen, en parlant de la terre ; entquellen, pour les planètes ; rauschen, pour la Pleïade.
4. Wogensturz, une avalanche de lumière.
5. Felsen der Wolke, c.-à-d. ein himmelhoher Felsen, ein Felsen der bis in die Wolken reicht.
6. Orion gürtete, forma le baudrier d'Orion (groupe d'étoiles fixes) : Gürtel des Orion.
7. Comparez les *Pensées*, de Pascal, article I, éd. Havet.
8. La pensée est incomplètement développée, comme il arrive souvent chez Klopstock. — L'homme, l'être animé en général, est supérieur à la matière, parce qu'il a une âme.
9. Frühlingswürmchen = Goldkäfer ou Rosenkäfer, scarabée doré, cétoine.

Das grünlichgolden neben mir spielt,
Du lebst und bist vielleicht
Ach, nicht unsterblich!

7

Ich bin herausgegangen[1], anzubeten
Und ich weine? Vergieb, vergieb
Auch diese Thräne dem Endlichen,
O! du, der sein wird!

8

Du wirst die Zweifel alle mir enthüllen,
O! du, der mich durch das dunkle Thal
Des Todes führen wird! Ich lerne dann,
Ob eine Seele das goldne Würmchen hatte[2].

9

Bist du nur gebildeter Staub[3],
Sohn des Mais, so werde denn
Wieder verfliegender Staub,
Oder was sonst der Ewige will!

10

Ergeuß von neuem du, mein Auge,
Freudenthränen!
Du, meine Harfe,
Preise den Herrn!

11

Umwunden wieder, mit Palmen

1. Expression biblique, de même que, plus loin, das dunkle Thal des Todes.
2. La question de savoir si les bêtes ont une âme préoccupait vivement les philosophes de toutes les écoles depuis Leibniz.
3. Gebildeter Staub, — « une forme de la poussière ».

Ist meine Harf'[1] umwunden! Ich singe dem Herrn!
Hier steh' ich. Rund um mich
Ist alles Allmacht, und Wunder alles!

12

Mit tiefer Ehrfurcht schau' ich die Schöpfung an;
Denn du
Namenloser, du
Schufest sie :

13

Lüfte, die um mich wehn, und sanfte Kühlung
Auf mein glühendes Angesicht hauchen,
Euch, wunderbare Lüfte,
Sandte der Herr, der Unendliche!

14

Aber jetzt[2] werden sie still, kaum atmen sie.
Die Morgensonne wird schwül;
Wolken strömen herauf;
Sichtbar ist, der kommt, der Ewige.

15

Nun schweben sie, rauschen sie, wirbeln die Winde[3]!
Wie beugt sich der Wald! Wie hebt sich der Strom!
Sichtbar, wie du es Sterblichen sein kannst,
Ja, das bist du, sichtbar, Unendlicher!

---

1. Harfe, la harpe, symbole de la poésie religieuse.
2. Ici commence la seconde partie de l'ode, la plus célèbre, la description d'un orage. Herder et Gœthe (dans *Werther*) en parlent avec enthousiasme.
3. Remarquez l'allitération, que Klopstock a, l'un des premiers, remise en honneur. Remarquez aussi les inversions qui, en 1759, étaient rares, même en poésie. Gottsched les condamnait formellement. L'auteur du *Messie* en usa et en abusa.

16

Der Wald neigt sich, der Strom fliehet, und ich
Falle nicht auf mein Angesicht?
Herr! Herr! Gott! barmherzig und gnädig!
Du Naher[1], erbarme dich meiner!

17

Zürnest du, Herr,
Weil Nacht dein Gewand ist[2]?
Diese Nacht ist Segen der Erde
Vater[3], du zürnest nicht!

18

Sie kommt, Erfrischung auszuschütten
Über den stärkenden Halm[4],
Über die herzerfreuende Traube!
Vater, du zürnest nicht!

19

Alles ist still vor dir, du Naher!

---

1. Naher, Dieu présent.

2. « Est-ce parce que tu es irrité que tu t'es enveloppé de la nuit comme d'un manteau? » Non, pense le poète, car cette nuit annonce une pluie bienfaisante.

Cf. Lenau, qui doit beaucoup à Klopstock : „die drei Indianer“ :

Mächtig zürnt der Himmel im Gewitter.

3. Vater. Trois vers plus haut, le poète a dit : Herr. Cette appellation est donnée à Dieu dans l'Ancien Testament; l'autre est plus fréquente dans le Nouveau Testament.

4. Den stärkenden Halm. — Klopstock emploie et prescrit d'employer le participe présent de préférence aux adjectifs; il estime qu'il donne plus de vie à la phrase. Stärkenden est une épithète homérique, « l'épi de blé qui fortifie, qui nourrit l'homme. » — herzerfreuende Traube. Idée exprimée par la Bible, et fort souvent par Klopstock lui-même. Il aimait beaucoup le vin, un peu trop, s'il faut en croire Bodmer.

Rings umher ist alles still!
Auch das Würmchen mit Golde bedeckt, merkt auf.
Ist es vielleicht nicht seelenlos? Ist es unsterblich?

20

Ach, vermöcht' ich dich, Herr, wie ich dürste[1], zu preisen:
Immer herrlicher offenbarest du dich!
Immer dunkler wird die Nacht um dich
Und voller von Segen!

21

Seht ihr den Zeugen des Nahen, den zückenden Strahl?
Hört ihr Jehovahs Donner?
Hört ihr ihn? Hört ihr ihn,
Den erschütternden Donner[2] des Herrn?

22

Herr! Herr! Gott!
Barmherzig und gnädig!
Angebetet, gepriesen
Sei dein herrlicher Name!

23

Und die Gewitterwinde! Sie tragen den Donner!
Wie sie rauschen! Wie sie mit lauter Woge den Wald durch-[strömen!
Und nun schweigen sie. Langsam wandelt
Die schwarze Wolke.

24

Seht ihr den neuen Zeugen des Nahen, den fliegenden Strahl?
Höret ihr hoch in der Wolke den Donner des Herrn?

---

1. Wie ich dürste. Expression biblique.
„Es dürstet meine Seele nach dir." Ps. 63, 2.
2. Très bel effet d'harmonie imitative.

Er ruft: Jehovah! Jehovah!
Und der geschmetterte Wald dampft!

25

Aber nicht unsre Hütte!
Unser Vater gebot
Seinem Verderber[1]
Vor unserer Hütte vorüberzugehen!

26

Ach, schon rauscht, schon rauscht
Himmel und Erde vom gnädigen Regen!
Nun ist, wie dürstete sie! die Erd' erquickt,
Und der Himmel der Segensfüll' entlastet!

27

Siehe, nun kommt Jehovah nicht mehr im Wetter[2];
In stillem, sanftem Säuseln[3]
Kommt Jehovah,
Und unter ihm neigt sich der Bogen des Friedens[4]!

---

1. Verderber, son ange exterminateur. Allusion biblique. Cf. Moïse II, 12, 23.
2. Wetter = Gewitter.
3. Säuseln. Remarquez l'allitération.
4. Avant Klopstock, Brockes, Haller, Ewald de Kleist avaient écrit des hymnes religieux, mais chez le premier l'inspiration et le ton étaient prosaïques, le second est ordinairement pénible et obscur; Kleist, bien supérieur aux deux autres, n'a pas l'énergique concision et l'élan de Klopstock. Cf. quelques strophes de Haller. „Morgengedanken" (1725):

O Schöpfer, was ich seh', sind deiner Allmacht Werke,
Du bist die Seele der Natur;
Der Sterne Lauf und Licht, der Sonne Glanz und Stärke,
Sind deiner Hand Geschöpf und Spur.

Du steckst die Fackel an, die in dem Mond uns leuchtet,
Du giebst den Winden Flügel zu;

## Wieland.[1]

(1733 — 1813)

Le nom de Wieland évoque l'image de nobles dames galamment parées, qui rêvent et soupirent dans des jardins enchantés, d'amoureux chevaliers qui, par force prouesses, ravissent les cœurs des belles, de rhéteurs, de sophistes et de sages qui dissertent et discutent, dans un monde de grâce et de beauté, invraisemblable et charmant, où le vice perd sa laideur, la vertu son austérité. Il rappelle les tableaux de Watteau et de Boucher. La Muse de Wieland avait eu une jeunesse plus sérieuse. A l'école des piétistes, de Bodmer et de Klopstock, elle avait chanté

Du leihst der Nacht den Tau, womit sie uns befeuchtet,
Du teilst der Sterne Lauf und Ruh.

Du hast der Berge Stoff aus Thon und Staub gedrehet,
Der Schachten Erz aus Sand geschmelzt;
Du hast das Firmament an seinen Ort erhöhet,
Der Wolken Kleid darum gewälzt.

1. Christoph Martin Wieland, né le 5 septembre 1733, à Oberholzheim, près de Biberach, en Souabe, reçut une éducation profondément religieuse. Il suivit (1749-1750) les cours des Universités d'Erfurt et de Tübingen, séjourna sept ans à Zurich (1752-1759), où il consola Bodmer de l'ingratitude de Klopstock, fit connaissance, à Berne, avec Julie Bondeli, l'amie de Rousseau, et accepta la charge de sénateur, puis de directeur de chancellerie à Biberach (1760). Le comte de Stadion et son intendant M. de la Roche, avec lesquels il se lia, fortifièrent en lui le goût de la littérature française. En 1769, l'archevêque électeur de Mayence lui confie une chaire à l'Université d'Erfurt. Le roman politique le *Miroir d'or* (1772) attira sur Wieland l'attention de la duchesse régente Amélie de Saxe-Weimar, nièce du grand Frédéric : elle lui confia l'éducation de ses deux fils, Constantin et Charles-Auguste. Le poète ne quitta plus Weimar, où il tint une place honorable à côté de Gœthe, de Herder et de Schiller. Il mourut le 20 janvier 1813.

les patriarches, célébré l'inévitable *Hermann*, et maudit les anacréontiques (Gleim et Uz). Quelques esprits, peu charitables ou clairvoyants, doutèrent alors de la sincérité du poète ou prédirent une réaction. Nicolaï disait que : „Die Muse des Herrn Wielands sei ein junges Mädchen, das die Betschwester spielen wolle und sich der alten Witwe (Bodmer) zu gefallen in ein altväterliches Käppchen einhülle."

L'influence de Rousseau et des philosophes français transforma « l'ascète, le prophète, le mystique » en un rationaliste convaincu mais tolérant. Il lit Boccace, Sterne, l'Arioste, Lucien et même Helvétius.[1]

Il veut enseigner :

„Die reizende Philosophie...
Die, was Natur und Schicksal uns gewährt
Vergnügt genießt und gern den Rest entbehrt,
Die Dinge dieser Welt gern von der schönen Seite
Betrachtet, dem Geschick sich unterwürfig macht;
Nicht wissen will, was alles das bedeute,
Was Zeus aus Huld in rätselhafte Nacht
Verbarg." (Musarion.)

Ces leçons, d'un épicurisme délicat, où perce souvent une fine ironie, Wieland nous les prodigue dans de nombreux romans.[2] Les plus célèbres sont :

*Agathon* (3 volumes), 1766, véritable autobiographie, où l'auteur veut nous montrer « à quel degré de vertu et de sagesse un simple mortel peut atteindre par les seules forces de la nature. » C'est le prototype du *Wilhelm Meister* de Gœthe.[3]

---

1. „Wo die Franzosen des achtzehnten Jahrhunderts zerstörend sind, dit Gœthe dans les *Maximes et Réflexions*, ist Wieland neckend."

2. Cf. cette jolie description du roman, par Gœthe : „Der Roman ist eine subjective Epopöe, in welcher der Verfasser sich die Erlaubnis ausbittet die Welt nach seiner Weise zu behandeln. Es fragt sich also nur, ob er eine Weise habe, das andere wird sich schon finden."

3. Les romantiques, qui se réclamèrent de *Wilhelm Meister*, auraient pu faire remonter leur origine à *Agathon*. Mais Wieland ne leur était pas sympathique. Et cependant il offre avec eux beaucoup de points de ressemblance : la

*Les Abdéritains* (1774), plaisante peinture des mœurs des petites villes; *Aristippe* (1800-1801), tableau d'Athènes au temps de son apogée.[1]

L'intérêt n'est pas toujours soutenu dans ces productions, où les hors-d'œuvre abondent, mais dont le style est ordinairement clair, facile et coulant.

En poésie, Wieland remit en honneur la rime condamnée par Klopstock.

Dans *Musarion ou la Philosophie des Grâces* (1768), poème didactique, il expose longuement sa doctrine. « Je me suis efforcé d'exprimer dans le personnage de Musarion ce que je pense, ce que je sens, ce que je suis. »

Son chef-d'œuvre, *Obéron*, épopée romantique en douze chants, passe pour être le modèle du genre.

Outre de nombreuses « poésies romantiques » de moindre importance (comme *Gandalin* 1776, *Geron der Adelige* 1777, *Schach Lolo* 1778), on doit à Wieland des traductions de vingt-deux pièces de Shakespeare (Zurich 1762-66), des Epitres et des Satires d'Horace, des œuvres de Lucien, etc. Il s'assura une autorité presque incontestée par sa revue critique et littéraire le *Mercure allemand*, qu'il dirigea pendant près de trente ans.

Si Wieland « apprit aux Grâces à parler l'allemand » il apprit à ses compatriotes à le lire, et c'est là son principal titre de gloire. Sa fantaisie souriante séduisit les lecteurs mondains et sceptiques que la harpe de Klopstock avait laissés insensibles. L'auteur d'*Obéron*, de même que le chantre du *Messie*, n'est toutefois qu'un précurseur; ce n'est pas un classique au sens le plus élevé du mot. Son œuvre vaste, mais un peu frivole, n'a pas résisté au

---

forme littéraire (le roman psychologique); le choix des sujets, empruntés à l'antiquité et au moyen-âge; l'abus des dissertations, des épisodes, des hors-d'œuvre; l'ironie; l'intervention fréquente et déconcertante de l'auteur; le culte de la beauté.

1. Wieland a créé, en Allemagne, le roman semi-historique, semi-philosophique que l'on appelle le *Kulturroman*. Il a eu, dans ce genre, de nombreux disciples.

temps; aucun de ses ouvrages n'offre ces qualités de forme et de fond qui méritent une éternelle durée. [1]

## BIBLIOGRAPHIE

Edition complète des œuvres (en 53 volumes) avec une biographie d'Uhland, par Gruber. Leipzig (1818-1828).

Editions: Hempel, Kürschner.

Döring. *Christoph Martin Wieland, ein biographisches Denkmal*. Sangerhausen, 1840.

Raumer. *Historisches Taschenbuch*, 10, 359 seqq.

Löbell. *Entwickelung der deutschen Poesie*. (Brunswick 1858), 2e vol.

Hallberg. *Wieland, Etude littéraire*. Paris 1869.

Ofterdinger. *Wielands Leben in Schwaben und in der Schweiz*. 1877.

Bodemann. *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis*. 1874.

Doell. *Wieland und die Antike* (81 pages). *Prog*. 1896.

Thalmayr. *Ueber Wielands Classicität, Sprache und Stil. Prog*. 1894.

---

## Wieland.

### Etwas von Haupt- und Staatsactionen. [2]

Man tadelt an Shakspeare — demjenigen unter allen Dichtern seit Homer, der die Menschen, vom Könige bis zum

1. Wieland a eu quelques imitateurs: les plus célèbres sont: Johann Jacob Wilhelm Heinse (1746-1803), dont l'œuvre principale est un roman rempli de dissertations scientifiques, philosophiques et politiques: *Ardinghello ou les Iles fortunées;* Musäus (1735-1787), qui a écrit des romans satiriques et des contes populaires; l'humoriste Thümmel (1738-1817) auteur d'un *Voyage dans le Midi de la France.*

2. Lessing a cité ce passage dans la *Dramaturgie de Hambourg*. C'est une de ces digressions comme on en rencontre fréquemment dans les romans de Wieland et même dans ceux de Gœthe.

Bettler, von Julius Cäsar bis zu Jack Fallstaff, am besten gekannt und mit einer seltnen Anschauungskraft[1] durch und durch gesehen hat —, daß seine Stücke meistens keinen oder doch nur einen sehr fehlerhaften, unregelmäßigen und schlecht ausgesonnenen Plan haben; daß Komisches und Tragisches darin auf die seltsamste Art durcheinander geworfen ist, und oft eben dieselbe Person, die uns durch die rührende Sprache der Natur Thränen in die Augen gelockt hat, in wenigen Augenblicken darauf durch irgend einen seltsamen Einfall oder barockischen Ausdruck ihrer Empfindungen, wo nicht[2] zu lachen macht, doch dergestalt abkühlt, daß es schwer wird, uns wieder in die gehörige Fassung zu setzen. Man tadelt dies — und denkt nicht daran, daß seine Stücke eben darum desto natürlichere Abbildungen des menschlichen Lebens sind.

Der Lebenslauf der meisten Menschen und (wenn wir es sagen dürfen) der großen Staatskörper selbst, insofern sie als moralische Wesen betrachtet werden, gleicht den Haupt- und Staatsactionen, die ehemals im Besitz der Schaubühne waren[3], in so vielen Punkten, daß man beinahe auf die Gedanken kommen möchte, die Erfinder dieser letztern wären klüger gewesen, als man gemeiniglich denkt[4], und hätten, wofern sie nicht gar die Absicht gehabt, das menschliche Leben lächerlich zu machen, wenigstens die Natur ebenso getreu nachahmen wollen, als die Griechen sich angelegen sein ließen[5], sie zu verschönern. Um jetzt nichts von der zufälligen Ähnlichkeit zu sagen, daß in jenen Stücken, so wie im Leben, die wichtigsten Rollen sehr oft gerade durch die schlechtesten Schauspieler gespielt werden: was kann ähnlicher sein, als es beide Arten von Haupt- und Staatsactionen einander in der Anlage, in der Abteilung und Verbindung der Scenen, im Knoten und in der Entwicklung

---

1. Anschauungskraft, intuition.
2. Wo nicht, sinon.
3. Cf. page 173, note 2, et plus loin « Le théâtre allemand avant Lessing. »
4. Tout ce passage est évidemment ironique.
5. Sich angelegen sein ließen, avaient à cœur de.

zu sein pflegen? Wie selten fragen die Urheber der einen und der andern sich selbst, warum sie dieses oder jenes gerade so und nicht anders gemacht haben! Wie oft überraschen sie uns durch Begebenheiten, zu denen wir nicht im mindesten vorbereitet waren! Wie oft sehen wir Personen kommen und wieder abtreten, ohne daß sich begreifen läßt, warum sie kamen, oder warum sie wieder verschwinden! Wie viel wird in beiden dem Zufall überlassen! Wie oft sehen wir die größten Wirkungen durch die armseligsten Ursachen hervorgebracht! Wie oft das Ernsthafte und Wichtige mit einer leichtsinnigen Art und das Nichtsbedeutende mit lächerlichem Ernst behandelt! Und wenn in beiden endlich alles so kläglich verworren und durch einander geschlungen ist, daß man an der Möglichkeit der Entwicklung zu verzweifeln anfängt, wie glücklich sehen wir nicht durch irgend einen unter Blitz und Donner aus papiernen Wolken herabspringenden Gott oder durch einen frischen Degenhieb den Knoten auf einmal zwar nicht aufgelöst, aber doch zerschnitten, welches insofern auf Eines hinausläuft, als auf die eine oder andere Art das Stück nun ein Ende hat, und die Zuschauer klatschen oder zischen können, wie sie wollen oder — dürfen! Was übrigens der edle Hans Wurst in den komischen Tragödien, wovon wir reden, für eine wichtige Rolle zu spielen hatte, wird vielen unserer Leser noch in frischem Andenken liegen. Wie viel Mühe hat es nicht gekostet, diesen Lieblingscharakter der oberdeutschen Provinzen von der Schaubühne zu verdrängen! Und gleichwohl — möchte er immer auf der Schaubühne bleiben, insofern er nirgends als dort geduldet würde! Aber wie manche große Aufzüge auf dem Schauplatze der Welt hat man nicht in allen Zeiten mit Hans Wurst — oder, welches noch ein wenig ärger ist, durch Hans Wurst — aufführen gesehen! Wie oft haben große Männer, geboren, die schützenden Engel eines Throns, die Wohlthäter ganzer Völker und Zeitalter zu sein, alle ihre Weisheit und Tapferkeit durch einen kleinen schnakischen Streich von solchen Leuten vereitelt sehen müssen, welche, ohne eben das rote Wams und die gelben Hosen ihres Urbildes zu tragen, durch ihre ganze Aufführung

bewiesen, daß sie ihm in den wesentlichen Zügen seines Charakters desto ähnlicher waren! Wie oft entsteht in beiden Arten der Tragikomödien die Verwicklung selbst lediglich daher, daß Hans Wurst durch irgend ein dummes oder schelmisches Stückchen von seiner Arbeit den klugen Leuten, ehe sie sich dessen versehen können, ihr Spiel verderbt!

(Agathon XII. 1.)

---

# HUITIÈME PÉRIODE

## (1770-1832)

Les points d'arrêt que les historiens supposent dans la trame ininterrompue des évènements, les divisions qu'ils établissent dans la succession des causes et des effets ont presque toujours un caractère provisoire et arbitraire.

Il s'en faut que les critiques soient d'accord pour déterminer avec netteté les limites de la période classique et de la période romantique, et cependant chacun d'eux donne, pour défendre les dates qu'il a adoptées, des raisons péremptoires.

Veut-on, en effet, comprendre dans la période classique quelques écrits de Winckelmann, les premiers romans de Wieland et plusieurs chefs-d'œuvre de Lessing, la date initiale sera 1750; si, au contraire, excluant de l'âge d'or les quelques années du *Sturm und Drang*, on regarde Kant comme l'éducateur de la génération qui vit naître l'ère classique, l'année 1786 en marquera les débuts. Il est des critiques qui englobent toute l'histoire du romantisme dans celle de l'évolution de Gœthe : pour eux, la période classique se termine à la mort de leur héros (1832).

D'autres font remonter aux dernières années du dix-huitième siècle, ou aux premières du dix-neuvième, les origines de l'école romantique.

Peut-être serait-il plus conforme à la réalité des choses

de dire que les frontières de l'une et de l'autre période sont fort indécises. Il y a eu des écrivains classiques avant 1770 et après 1832; plusieurs des productions les plus importantes de l'école romantique sont antérieures à 1800, beaucoup d'autres sont postérieures à 1832. Les auteurs exclusivement classiques ou romantiques ont toujours été en petit nombre. Il y a, si l'on veut, un esprit classique et un esprit romantique qu'il est souvent difficile d'analyser, plus malaisé encore de distinguer: mais il y a surtout des *ouvrages* que l'on range sous l'une ou l'autre rubrique.

Si donc on divise ici en deux parties le cycle de soixante années durant lequel la littérature allemande atteignit son apogée, c'est uniquement par commodité, et pour se conformer à l'usage le plus répandu.

## I

## LES CLASSIQUES

Depuis Thomasius, les rationalistes avaient enrichi la pensée allemande d'un fonds indestructible d'optimisme. Piétistes et orthodoxes s'unirent contre eux : divisés sur une foule de questions, ils s'accordaient à ne voir dans l'existence terrestre qu'une période d'épreuves; le monde était une vallée de larmes, la raison « une maîtresse d'erreur et de fausseté ». Une seule étude était digne de l'homme : la théologie.

Wolff fit redescendre l'idéal sur la terre. Il soutint que la raison étant le propre de l'homme, une humanité raisonnable était possible, et qu'elle serait l'idéal. Pour Gottsched, la France du dix-septième siècle réalisait cette humanité rêvée. Rousseau ramène tous les esprits à la nature. L'homme parfait, c'est l'homme primitif, que la civilisation n'a point corrompu. La nature doit être le guide unique : elle est la seule et infaillible raison. En poésie, la nature, dira-t-on, c'est Shakespeare, c'est Ossian, ce sont les chants populaires.

La vaste et curieuse intelligence de Herder retrouva d'abord « l'homme-nature » dans tous les temps et chez tous les peuples, mais bientôt son patriotisme aigri se refusa

à l'admirer en dehors de la race germanique. Humain et germanique, allemand et chrétien sont pour lui des termes synonymes. L'âme allemande est le miroir fidèle des plus hautes vertus.

Une semblable théorie ne pouvait que plaire; elle fit école. Aujourd'hui encore elle rencontre aussi peu d'adversaires en Allemagne que de partisans dans les autres pays.

Disciples de Winckelmann, épris comme lui de belles formes, de contours arrêtés, de mesure, d'harmonie, de sobriété, Gœthe et Schiller détournèrent le plus souvent leurs regards, avec indifférence ou avec mépris, de la réalité présente. Ils les reportaient vers la Grèce, leur véritable patrie. C'est à l'Athènes de Périclès, de Phidias, de Socrate, que leur imagination demande le spectacle d'une humanité idéale. Ils consacreront tous leurs efforts à rappeler à une vie nouvelle, grâce aux prestiges de l'art, les splendeurs du passé. Comme les rationalistes, et avec plus de ferveur, les classiques ont foi au progrès, en la perfectibilité humaine. Ils proclament avec Kant la valeur absolue de la personnalité ; mais, moins austères que lui, ils pensent, après Platon, que le beau est le symbole du bien. Pleins du noble enthousiasme que le culte de la beauté allumait dans leurs cœurs, ils entreprennent l'éducation esthétique de l'Allemagne et de l'humanité. Autour d'eux et grâce à eux, la philosophie, l'histoire, la poésie, les arts plastiques s'épanouissent en même temps avec une merveilleuse richesse et se prêtent une mutuelle et féconde assistance.

Il en est de la littérature classique de l'Allemagne comme de la plupart des autres : elle est plutôt humaine que nationale. Son horizon est plus large que celui de notre dix-septième siècle : après Voltaire, Rousseau et l'Encyclopédie d'une part, après Winckelmann, Lessing et la renaissance des études antiques, d'autre part, ce progrès ne saurait étonner. Mais notre littérature garde peut-être le mérite d'une originalité plus grande, d'une forme plus achevée, d'un goût plus raffiné et plus sûr, et elle a fourni aux écrivains allemands d'admirables modèles qu'ils critiquèrent sans réserve tout en les imitant.

## Aperçu chronologique.

(1771-1832)

**1771.** Gœthe à Strasbourg et à Francfort. — Naissance du poète Collin. — *Odes*, de Klopstock. — *Usong*, roman politique (éducation des princes), de Haller. — *Théorie générale des beaux-arts*, de Sulzer. — Matthias Claudius fonde la revue „Der Wandsbecker Bote."

**1772.** Wieland à Weimar. — Naissance du poète romantique Novalis, — de Frédéric Schlegel. — Le *Göttinger Dichterbund*. — *Chansons pour le peuple*, de Gleim. — *Emilia Galotti*, tragédie de Lessing. — *Les Annonces savantes de Francfort* (Merck, Herder, Gœthe), manifeste du *Sturm und Drang*. — *Le Miroir d'or*, roman politique de Wieland.

**1773.** Naissance des romantiques Wackenroder, Louis Tieck. — Schiller à l'Ecole de Charles. — *La Messiade*, achevée. — *Lénore*, ballade de Bürger. — *Alceste*, opéra de Wieland, obtient un vif succès. — *Gœtz de Berlichingen*, drame de Gœthe. — „Blätter von deutscher Art und Kunst" (Herder et Gœthe). — Wieland fonde le *Mercure allemand*.

— 1776) *Sebaldus Nothanker*, roman de Nicolaï, contre les piétistes.

**1774.** Lavater et Klopstock à Weimar. — *Clavigo*, drame de Gœthe. — *Le Précepteur*, drame de Lenz. — *Werther*, roman de Gœthe. — *La République des Lettres*, roman de Klopstock.

— 1778) *Fantaisies patriotiques*, de Möser.

**1775.** Gœthe à Weimar. — « Physiognomik », de Lavater. — Der Philosoph für die Welt, roman rationaliste de J. J. Engel.

**1776.** Mort du poète élégiaque Hölty. — Herder à Weimar. — Naissance des historiens Niebuhr, Schlosser. — *Les Soldats*, drame de Lenz. — *Les Jumeaux*, — *Sturm und Drang*, drames de Klinger. — *Jules de Tarente*, drame de Leisewitz. — *Stella*, de Gœthe. — *Les Abdéritains*, roman de Wieland. — *Siegwart*, roman de Miller.

**1777.** Naissance de Henri de Kleist, de F. de la Motte-Fouqué. — *Géron le Courtois*, poème romantique de Wie-

land. — *Fragments de l'Anonyme de Wolfenbüttel*, publiés par Lessing (depuis 1774 jusqu'en 1778).

**1778.** Naissance de Clemens Brentano et de F. L. Jahn. — *Schach Lolo*, poème romantique de Wieland. — *Chansons populaires*, de Herder. — *Poésies*, de Bürger. — *Vie de Faust* (dramatisée), de Maler Müller. — *Anti-Gœze*, *Ernst et Falk*, de Lessing.

**1779.** Naissance du poète romantique Oehlenschläger. — Ouverture du théâtre national de Mannheim. — *Poésies*, des frères Stolberg. — *Nathan le Sage*, de Lessing.

**1780.** *Obéron*, poème romantique de Wieland. — *Education du genre humain*, de Lessing. — *De la littérature allemande* (en français), par Frédéric II.

— 1795) *Histoire de la Confédération suisse*, de Jean de Müller.

**1781.** Mort de Lessing. — Naissance d'Achim d'Arnim, de Chamisso, de l'historien Raumer. — Traduction de l'*Odyssée*, par Voss. — Schiller publie *Les Brigands* à ses frais. — *Critique de la raison pure*, de Kant. — *Lienhard et Gertrude*, de Pestalozzi.

**1782.** Vie errante de Schiller. — Première représentation des *Brigands*, à Mannheim. — *De l'esprit de la poésie hébraïque*, de Herder.

— 1786) *Contes populaires*, de Musäus.

**1783.** Naissance de Maximilien de Schenkendorf. — *La Conjuration de Fiesque*, drame de Schiller. — *Les Procès groenlandais*, roman de Jean-Paul Richter.

**1784.** Naissance du poète Léopold Schefer, du poète dramatique Raupach, de Ludwig Börne. — *Intrigue et Amour*, drame de Schiller. — *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Herder.

**1785.** Naissance de Jacob Grimm, de Varnhagen von Ense. — *Poésies*, de Voss. — *Les Chasseurs*, d'Iffland. — *Heures matinales*, de Mendelssohn.

**1786.** Mort de Frédéric II. — Gœthe en Italie. — Naissance de Justinus Kerner. — *Lettres philosophiques*, de Schiller.

**1787.** Naissance d'Uhland. — Mort de Musäus. — *Poésies*, de Matthisson. — *Iphigénie en Tauride*, *Egmont*, de Gœthe.

— *Don Carlos*, de Schiller. — *Ardinghello*, roman de Heinse.

**1788.** 7 septembre. Première entrevue de Gœthe et de Schiller. — Naissance de F. Rückert, de Joseph von Eichendorff, de Schopenhauer. — Mort de Hamann. — *Elégies romaines*, de Gœthe. — *Les Artistes*, de Schiller. — *Révolte des Pays-Bas*, de Schiller.

**1789.** Schiller professeur d'histoire à l'Université d'Iéna. — *Torquato Tasso*, drame de Gœthe. — *Misanthropie et Repentir*, de Kotzebue.

**1790.** Schiller épouse Charlotte de Lengefeld. — *Faust*, fragment, de Gœthe. — *La Critique du jugement*, de Kant. — Schulmeisterlein Wuz, de Jean-Paul Richter.

— 1792) *Histoire de la guerre de Trente ans*, de Schiller.

**1791.** Gœthe directeur du théâtre de Weimar. — Mort du poète Schubart. — Naissance de Grillparzer, de Th. Körner.

**1792.** Gœthe fait la campagne de France avec le duc de Weimar. — Mort du poète Lenz. — Naissance du poète Gustav Schwab. — *Critique de toute révélation*, de Fichte.

**1793.** Naissance du philologue Karl Lachmann. — *La Loge invisible*, roman de Jean-Paul Richter. — *Sur la Grâce et la Dignité*, dissertation de Schiller.

— 1797) Briefe zur Beförderung der Humanität, de Herder.

**1794.** Mort du poète Bürger, de l'historien Justus Möser. — Naissance du poète Wilhelm Müller. — Fichte à Iéna. — *Reinecke Fuchs*, de Gœthe. — *Faust*, roman de Klinger. — *Doctrine de la science*, de Fichte.

**1795.** Naissance de l'historien Ranke. — Schiller fonde la revue „Die Horen" (les Heures). — *Louise*, poème de Voss. — *Hesperus*, roman de Jean-Paul Richter. — Plusieurs traités philosophiques de Schiller. — *William Lowell*, roman de Tieck. — *Lorenz Stark*, roman de J. J. Engel.

**1796.** Naissance de Platen, de Karl Immermann. — Mort de l'humoriste Hippel. — Iffland dirige le théâtre de Berlin. — *Les Xénies*, de Gœthe et de Schiller. — *Quintus Fixlein*, roman de Jean Paul. — *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, de Gœthe.

**1797.** Naissance de Henri Heine à Düsseldorf, — du philologue Otfried Müller. — *Hermann et Dorothée*, de Gœthe. — Nombreuses ballades de Schiller. — *Le Chat*

*botté*, drame satirique de Tieck. — *Hypérion*, roman de Hölderlin. — *Idées sur la philosophie de la nature*, de Schelling.

— 1802) *Titan*, roman de Jean-Paul.

**1798.** Naissance du romancier Willibald Alexis. — Mort du romantique Wackenroder. — *Le Camp de Wallenstein*, de Schiller. — *Pérégrinations de Franz Sternbald*, roman de Tieck. — *L'Athenäum*, revue romantique.

**1799.** Schiller à Weimar. — *La Cloche*, de Schiller. — *Vie et mort de sainte Geneviève*, tragédie de Tieck. — *Lucinde*, roman de F. Schlegel. — *Essais esthétiques*, de G. de Humboldt.

**1801.** Mort de Lavater, de Novalis. — Naissance de Christian Grabbe. — *La Pucelle d'Orléans*, de Schiller. — *Uranie*, poème didactique de Tiedge.

**1802.** Naissance de Lenau, de W. Hauff, de Karl Simrock, de Bauernfeld. — Frédéric Schlegel à Paris. — *Alarcos*, tragédie de Frédéric Schlegel.

**1803.** Mort de Klopstock, de Herder. — Mme de Staël à Weimar. — *Poésies*, d'Arndt. — *La Fiancée de Messine*, de Schiller. — *La Petite ville allemande*, de Kotzebue. — *La Famille Schroffenstein*, de H. de Kleist.

**1804.** Mort de Kant. — Naissance de Mörike. — *Guillaume Tell*, de Schiller. — *L'empereur Octavien*, de Tieck. — *Vorschule der Aesthetik*, de Jean-Paul.

— 1805) *Flegeljahre*, roman de Jean-Paul.

**1805.** 9 mai. Mort de Schiller.

**1806.** Naissance d'Adalbert Stifter, de Friedrich Halm, de Heinrich Laube, d'Anastasius Grün. — *Martin Luther*, drame de Zacharias Werner.

— 1808) *Le Cor merveilleux de l'enfant*, de Brentano et Arnim.

— 1818) Geist der Zeit, d'Arndt.

**1807.** Naissance de Friedrich Theodor Vischer. — *Discours à la nation allemande*, de Fichte.

**1808.** Entrevue de Gœthe et de Napoléon Ier à Erfurt. — Naissance du théologien David Friedrich Strauss. — Première partie du *Faust*, de Gœthe. — *Penthésilée*, drame de H. de Kleist. — *Sur la langue et la sagesse des Indiens*, de Frédéric Schlegel.

**1809.** Guillaume de Humboldt dirige l'instruction publique en Prusse. — *Poésies*, de Fr. Schlegel. — *Le Vingt-quatre février*, drame fataliste de Zacharias Werner. — *Les Affinités électives*, roman de Gœthe.

**1810.** Uhland à Paris. — Ouverture de l'Université de Berlin. — *Kätchen von Heilbronn*, drame de H. de Kleist. — *Comtesse Dolorès*, roman d'Achim d'Arnim. — Deutsches Volkstum, de Jahn.

**1811.** Naissance de Karl Gutzkow. — *Histoire romaine*, de Niebuhr. — *Ondine*, de Fouqué.

**1812.** Naissance de Berthold Auerbach. — *La Cruche cassée*, comédie de Henri de Kleist. — *Le Vingt-neuf février*, drame fataliste de Müllner. — *Phantasus*, roman de Tieck. — *Kinder- und Hausmärchen*, des frères Grimm.

**1813.** Naissance d'Otto Ludwig, de Friedrich Hebbel, de Richard Wagner. — Mort de Th. Körner.

**1814.** Mort du philosophe Fichte. — Naissance de l'historien Curtius. — *Lyre et Glaive*, de Th. Körner. — *Peter Schlemihl*, de Chamisso.

**1815.** Naissance du poète Karl Gerok. — Mort d'Iffland. — Poésies de Schenkendorf, d'Arndt, d'Uhland. — Ahnung und Gegenwart, roman d'Eichendorff. — Cours de littérature ancienne et moderne, de F. Schlegel.

**1816.** Naissance de Gustav Freytag, de Friedrich Hackländer. — *Histoire universelle*, de Schlosser.

**1817.** Gœthe renonce à la direction du théâtre de Weimar. — Naissance de Theodor Storm, de Theodor Mommsen. — *Le duc Ernest de Souabe*, d'Uhland. — Die Kronenwächter, roman historique d'Achim d'Arnim. — *L'Aïeule*, tragédie fataliste de Grillparzer.

**1818.** Naissance de l'historien Ludwig Häusser. — Fondation de l'Université de Bonn. — Guillaume Schlegel, professeur à Bonn. — *Müllerlieder*, de Wilhelm Müller. — *Sappho*, tragédie de Grillparzer.

**1819.** Naissance de Wilhelm Jordan, de Theodor Fontane, de Gottfried Keller. — Mort de Kotzebue. — *Divan occidental-oriental*, de Gœthe. — *Le Monde comme Volonté et Représentation*, de Schopenhauer.

**1820.** Naissance de Hermann Lingg. — *La Mère des Macchabées*, tragédie de Werner.

**1821.** *Ghasels*, de Platen. — *Chants des Grecs*, de Wilhelm Müller. — *Poésies*, de Tieck. — *Prince de Homburg*, drame de H. de Kleist. — *La Toison d'or*, de Grillparzer. — *La foi chrétienne*, de Schleiermacher.

**1822.** *Poésies*, de Henri Heine. — *Roses d'Orient*, de Rückert. — *La Campagne de France*, de Gœthe.

**1823.** Naissance de R. von Gottschall. — Mort de Zacharias Werner. — *La Pantoufle de verre*, comédie de Platen. — *Histoire du XVIII^e siècle*, de Schlosser.

— 1825) *Histoire des Hohenstaufen*, de Raumer.

**1824.** *Le Trésor de Rampsinit*, comédie de Platen.

**1825.** Mort du poète F. Müller (Maler Müller), de Jean-Paul Richter. — König Ottokars Glück und Ende, de Grillparzer. — *Amaryllis*, de Rückert.

**1826.** Naissance de Joseph Victor von Scheffel. — Fondation de l'Université de Munich. — *Poésies*, de Hölderlin, de Justinus Kerner. — *La Fourchette fatale*, comédie de Platen. — *Cardenio et Celinde*, tragédie d'Immermann. — *Lichtenstein*, roman historique de Hauff.

— 1831) *Reisebilder*, de Henri Heine.

**1827.** Mort de Wilhelm Müller. — *Traduction du Nibelungenlied*, par Simrock. — *Livre des chants*, de Heine. — *Andreas Hofer*, drame d'Immermann.

**1828.** Mort du duc de Weimar, Charles-Auguste. — *Totenkränze*, de Zedlitz. — *L'Empereur Frédéric II*, drame d'Immermann.

— 1829) Publication de la correspondance de Gœthe et de Schiller.

**1829.** Naissance de F. Spielhagen. — *Œdipe romantique*, comédie de Platen. — *Frédéric Barberousse*, — *Don Juan et Faust*, drames de Grabbe. — *Années de voyage de Wilhelm Meister*, de Gœthe.

**1830.** Naissance du poète Robert Hamerling, de Paul Heyse. — *Le dernier chevalier*, poème épique d'Anastasius Grün. — *Henri IV*, drame de Grabbe.

— 1837) Drames de Raupach sur les Hohenstaufen.

**1831.** Heine à Paris. — Mort de Matthisson, de Hegel, de Niebuhr, de Klinger. — Des Meeres und der Liebe Wellen, de Grillparzer. — *Napoléon ou les Cent-Jours*, drame de Grabbe.

— 1834) *Lettres de Paris*, de Börne.

1832. Mort de Gœthe (22 mars). — *Faust* (2e partie).

## BIBLIOGRAPHIE[1]

* R. Gottschall, *Die deutsche Nationallitteratur des XIX. Jahrhunderts*. 4 vol.

* H. Kurz, *Geschichte der deutschen Litteratur*. 4 vol. (1864-1873).

Salomon, *Geschichte der deutschen Nationallitteratur des 19. Jahrhunderts*. 1887.

Hirsch, *Geschichte der deutschen Litteratur*. 3 vol. 1885.

* W. Löbell, *Die Entwickelung der deutschen Poesie von Klopstocks erstem Auftreten bis zu Gœthes Tode*. 3 vol. (1856-1865).

* J. Hillebrand, *Geschichte der deutschen Nationallitteratur des 18. und 19. Jahrhunderts* (revue par K. Hillebrand). 3 vol. 1875.

Schæfer, *Geschichte der Litteratur des 18. Jahrhunderts*. 1856.

Moritz Rapp, *Das goldene Zeitalter der deutschen Poesie*. 1861. 2 vol.

L. Wachler, *Vorlesungen über die Geschichte der deutschen Nationallitteratur*.

* K. Barthel, *Die deutsche Nationallitteratur der Neuzeit*. 1879.

E. Griesebach, *Die deutsche Litteratur* (1770-1870).

* Joret, *Herder et la renaissance littéraire en Allemagne au XVIIIe siècle*.

* H. Hettner, *Die romantische Schule*. 1885.

* G. Brandes, *Die romantische Schule in Deutschland*. 1892.

* R. Haym, *Die romantische Schule*.

* Harnack, *Die klassische Aesthetik der Deutschen*. 1892.

* Chuquet, *Etudes de littérature allemande*. Paris. Plon, 1900.

* Bossert, *Histoire de la littérature allemande*. Paris. Hachette, 1901.

---

1. Cf. la bibliographie des autres périodes. Les ouvrages les plus importants sont marqués d'un astérisque.

## Friedrich der Grosse.

Gœthe est le premier qui ait donné à la période classique le nom de siècle de Frédéric le Grand. Il déclare, dans son autobiographie (livre 7) que les exploits du roi de Prusse procurèrent à la poésie nationale le fonds sérieux qui lui manquait.

Le merveilleux développement de la monarchie prussienne et le prestige personnel de Frédéric, qui fut très habile à cultiver sa gloire, inspirèrent sans doute beaucoup de bonnes volontés et quelques poètes[1]; la Prusse donna dès lors à l'Allemagne une unité morale, mais le vainqueur de Rossbach assista, indifférent au grand mouvement littéraire de son temps.[2] Il savait à peine l'allemand, et n'écrivait qu'en français. De son éducation toute française il avait conservé un goût très vif pour les anciens et une admiration sans réserve pour notre littérature classique. Il mettait Racine et Voltaire au-dessus de tous les poètes de l'antiquité et des temps modernes. Dans sa fameuse dissertation sur la littérature allemande, publiée à Berlin en 1780, il ne fait mention ni de Winckelmann, ni de Klopstock, ni de Lessing, alors universellement connus; il ne cite pas même les poètes qui l'ont chanté, Ramler, Gleim, la poétesse Karsch; il ignore Herder, que l'Académie de Berlin avait trois fois couronné. Il juge que la langue allemande est inapte à la poésie ; il ne voit point de salut en dehors de l'imitation des anciens et des Français.

1. Lange, Pyra, Ramler, Ewald de Kleist, Hippel, Baumgarten, Willamov, Scheffner, Gleim, Weisse, Kästner, etc. Les grands noms, on le voit, sont rares. Wieland commença une épopée intitulée *Cyrus*, où le roi des Perses empruntait les traits de Frédéric, et Schiller songea quelque temps à écrire une apologie poétique du roi de Prusse. Mais ces projets furent abandonnés.

2. Gœthe dit : Daß Friedrich der Große aber gar nichts von ihnen wissen wollte, das verdroß die Deutschen doch, und sie thaten das Möglichste, als etwas vor ihm zu erscheinen." Est-ce une raison suffisante pour faire honneur à Frédéric II du magnifique épanouissement de la poésie allemande?

Plus tard, lorsque le Suisse Myller, professeur dans un gymnase de Berlin, lui offrit, avec une dédicace en français, un exemplaire du *Nibelungenlied*, le vieux roi lui répondit :

Ihr urteilt viel zu vorteilhaft von den Gedichten aus dem 12. 13. und 14. Seculo, deren Druck Ihr befördert habet und zur Bereicherung der deutschen Sprache so brauchbar haltet. Meiner Einsicht nach, sind solche nicht einen Schuß Pulver wert; und verdienen nicht aus dem Staube der Vergessenheit gezogen zu werden.

On est en droit de parler du siècle d'Auguste, du siècle de Louis XIV; mais l'histoire littéraire ne connaît point de siècle de Frédéric II. Aucun des grands esprits du XVIII[e] siècle allemand n'a subi son influence[1]. La poésie classique s'est developpée spontanément, à son insu, et l'on pourrait presque dire contre son gré[2] :

Kein Augustisch Alter blühte,
Keines Medicäers Güte
Lächelte der deutschen Kunst;
Sie ward nicht gepflegt vom Ruhme,
Sie entfaltete die Blume
Nicht am Strahl der Fürstengunst.

Von dem größten deutschen Sohne,
Von des großen Friedrichs Throne
Ging sie schutzlos, ungeehrt.

---

1. Que Frédéric ait éveillé et fortifié le sentiment national, cela ne fait point de doute. Mais le patriotisme est-il la vertu dominante des grands Allemands du XVIII[e] siècle? Lessing, Herder, Gœthe et Schiller sont plutôt cosmopolites.

2. Consulter sur Frédéric II et son influence : *Friedrich der Grosse und die deutsche Litteratur*. (Pröhle, Berlin, 2[e] édition, 1878); Krause, *Friedrich der Grosse und die deutsche Poesie* (Halle 1884); Joseph Bayer, *Von Gottsched bis Schiller;* Daniel Jacoby, *Friedrich der Grosse und die deutsche Litteratur*. (Bâle 1875); Bernhard Suphan, *Aufsätze über Friedrichs des Grossen Schrift* : « *De la littérature allemande.* » — (*Supp. du dimanche de la Gazette de Voss,* 1886, n[os] 34-39); Arnold Berger, *Friedrich der Grosse und die deutsche Litteratur*. (Academische Antrittsrede. Bonn 1890).



Rühmend darf's der Deutsche sagen,
Höher darf das Herz ihm schlagen :
  Selbst erschuf er sich den Wert.

Darum steigt in höherm Bogen,
Darum strömt in vollern Wogen
  Deutscher Barden Hochgesang,
Und, in eigner Fülle schwellend
Und aus Herzens Tiefen quellend,
  Spottet er der Regeln Zwang.

(Die deutsche Muse. — SCHILLER).

## Friedrich der Große

Mit Friedrich II. kam eine ganz neue Richtung in die gesamte europäische Politik; die alte absolute Monarchie ward durch eine neue verdrängt. Gegenüber dem bekannten « L'État c'est moi » tauchte hier ein Königtum auf, das sich als den ersten Diener des Staates betrachtete, das, getreu der Tradition der hohenzollernschen Vorfahren, den Wohlstand des Landes förderte, nicht die Verarmung, das die Duldung der Meinungen und Glaubensformen auf seine Fahne schrieb, nicht deren gewaltthätige Unterdrückung. Wie das Versailler Königtum und seine Nachbeter den Wert der Monarchie in äußerem Prunke gesucht, so war hier weise Selbstbeschränkung und Einfachheit oberster Grundsatz; wie man dort im Scheine, zuletzt im leeren Pathos sich verloren, so war hier auf das Wesen, auf die schlichte Prosa und Wahrhaftigkeit der Dinge alles berechnet. Wie dort orientalische Verweichlichung und weibisches Wesen den Thron und Hof umgab, so überwog hier die strenge, männliche Erscheinung eines Heldenkönigs, der, um mit Fürst Kaunitz[1] zu reden, wie kaum ein zweiter in der Geschichte den Thron und das Diadem geadelt hat.

Diese neue Art des absoluten Königtums, die schon in dem großen Kurfürsten sich angekündigt, aber in Friedrich erst ihren

1. Fürst Kaunitz. Le prince de Kaunitz (1711-1794) s'était acquis une haute réputation comme diplomate.

genialen und vollendeten Ausdruck gefunden, wirkte umgestaltend[1] auf die ganze damalige Geschichte. Anfangs mit Widerwillen, ja mit dem bittern Hasse betrachtet, den das Gefühl eigener Nichtigkeit erzeugte, aber gefürchtet, zuletzt bewundert auch von denen, deren Haß unvermindert blieb — so wurde er das europäische Vorbild eines neuen Königtums, das dem persönlichen Werte der Monarchie eine neue Weihe gab, aber auch die Aufgabe und die Ansprüche an das Königtum außerordentlich steigerte. In den meisten Ländern Europas, in großen wie in den kleinsten, mit Glück oder Unglück nachgeahmt, nicht selten karikiert, ward Friedrich nicht nur das gültige Muster eines neuen Königtums, sondern zum Schaden der Mittelmäßigkeit zugleich der populäre Maßstab königlichen Wertes und Verdienstes.

Um die Monarchie bewegten sich die Gedanken des Königs, aber es hat nie ein Fürst auf einem Throne gesessen, dessen Anforderungen an die Monarchie größer gewesen wären als die Friedrichs. „Sie ist", sagte er, „die schlechteste oder die beste aller Regierungsformen, je nachdem sie geführt wird." Er verlangte von einem rechten Könige eine Kenntnis, eine Fürsorge, eine Klugheit und Unabhängigkeit, wie sie sich selten in einer Persönlichkeit vereinigt findet; er schilderte die Folgen eines abhängigen, unentschlossenen, verworrenen und planlosen Fürstenregiments so beredt und treu, als wäre er selber noch lebender Zeuge des Verfalles und Unterganges seiner glorreichen Monarchie gewesen. Eine Monarchie, in welcher durch die Unthätigkeit oder Unfähigkeit des Regenten die Gänge des Uhrwerkes gestört sind, eine Monarchie, worin man sich gewöhnt hat, die Interessen der Krone und die des Volkes als verschieden zu betrachten, erscheint ihm so verderblich, als es nur immer die „abscheuliche Junker-Aristokratie" in Polen sein mochte. „Der Fürst", sagte er, „ist für die Gesellschaft, was der Kopf für den Körper ist: er muß sehen, denken, handeln für die ganze Gemeinschaft, um ihr

1. Wirkte umgestaltend, produisit une réaction.



alle Vorteile, deren sie fähig ist, zu verschaffen. Will man, daß die Monarchie den Sieg behalte über die Republik, so muß der Monarch thätig und unbescholten sein und alle seine Kräfte zusammennehmen, um seinen Pflichten zu genügen." Die Monarchie ist ihm eine lebendige und unermüdet thätige Vorsehung auf Erden; aber ihre Stärke und Lebenskraft sieht er nicht in irgend einem mystischen Zauber göttlichen Ursprunges, sondern nur in dem Grade ihres Verdienstes.

So stolz und gewichtig Friedrich den Monarchen in sich fühlte, so liegen doch in dieser Auffassung bereits Anklänge an eine andere Zeit menschlicher Entwickelung, die neue Gedanken und neue Forderungen in die Welt warf, und mancher seiner Aussprüche erinnert an die Ideen, die bald nach seinem Tode anfingen, die Welt zu erschüttern[1]. Der mystische, gleichsam übernatürliche Zauber ist von seinem Königtume abgestreift, es ist eine sichtbare menschliche Institution, deren Wert von dem Grade ihres Verdienstes abhängt. Der Monarch ist ihm nur der „erste Diener des Staates"; er hält ihn für „verpflichtet, denselben so redlich, weise und uneigennützig zu verwalten, als wenn er jeden Augenblick seinen Bürgern (citoyens) Rechenschaft ablegen müßte". Er hält ihn für „strafbar", wenn er „das Geld seines Volkes verschwendet", wenn er, statt der Wächter guter Sitten zu sein, „die Volkserziehung durch sein eigenes verkehrtes Exempel verderbe". Er stellt an seinen König die Forderung, daß er sich in die Seele des armen Landmannes oder Arbeiters hineindenke und sich frage : „Wenn ich einer von denen wäre, deren Kapital nur in ihrer Hände Arbeit besteht, was würde ich von meinem Fürsten verlangen?" Er spricht den inhaltschweren Grundsatz aus, daß kein Mensch dazu geboren und bestimmt sei, der Sklave der andern zu sein; er findet es unverzeihlich, in die Gewissen und Gedanken der Menschen hineinregieren zu

1. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Frédéric II est l'élève de Voltaire; il est nourri des idées libérales du dix-huitième siècle.

wollen; nur um uns die Gesetze zu bewahren — so läßt er die Unterthanen zu ihrem König sprechen —, wollen wir dir gehorchen, damit du uns weise regierst und uns beschirmst; daneben verlangen wir, daß du unsere Freiheit achtest.

Hat Friedrich II. durch diese Ideen wie durch seine geschichtlichen Thaten den Zusammenhang der alten europäischen Verhältnisse durchbrochen und die hergebrachten[1] Meinungen von der Beziehung des Königtums zu den Regierenden mächtig erschüttert, so ist seine besondere Rückwirkung auf Deutschland nicht minder bedeutungsvoll gewesen. Es ist ein bekanntes Wort von Goethe: „Der erste und wahre höhere eigentliche Lebensgehalt kam durch Friedrich den Großen und die Thaten des siebenjährigen Krieges in die deutsche Poesie.“ Aber es war nicht die Poesie allein, welche die große Rückwirkung einer solchen Persönlichkeit empfand. Unser ganzes Leben, unsere eigentliche Natur hat durch Friedrich eine ungemeine Veränderung erfahren. Eine Persönlichkeit wie die des Königs, so außerordentlich überlegen den leeren Kopien des siècle de Louis XIV., von denen die deutschen Fürstenhäuser und ihre Höfe noch erfüllt waren, so gesund und einfach und, ungeachtet seiner französischen Politur, so kerndeutsch, war an sich schon ein Ereignis. Das Fürstentum nach Versailler Muster erhielt erst jetzt den tödlichen Stoß, nachdem in Friedrich der Gegensatz hervorgetreten, der Gegensatz eines tüchtigen deutschen Fürsten, an dessen Erscheinung sich die persönliche Achtung und Liebe wieder aufrichten und nähren konnte. Daß dieser König mit einer in Deutschland längst entwöhnten Kühnheit und einem stolzen Selbstgefühl den alten Autoritäten im Innern Trotz bot wie den auswärtigen Gewalten, daß er den Hochmut der vornehmen europäischen Politik züchtigte und gegen das vereinigte Europa heldenmütig sich behauptete, daß er die alte deutsche Waffenehre wieder zur vollen, glänzenden Anerkennung brachte, daß er allen den Fremdlingen, die sich so lange übermütig als die Herren ge-

1. Hergebrachten, traditionnelles.



bärdet auf deutschem Boden, jetzt blutig heimzahlte und überall als der Überlegene, Rasche und Unbezwingliche erschien, dem auch die Gegner ihre Bewunderung nicht versagten : das war von unberechenbarer Wirkung für das ganze deutsche Leben. Hier ward der schlimme Ruf unserer schwerfälligen und unbeholfenen Art zum erstenmal glänzend widerlegt; hier ward nach langer Öde zum erstenmal ein deutscher Mann mit seinem Volke der Gegenstand des Neides und der Bewunderung eines ganzen Weltteils; hier entfaltete sich nach einer langen Zeit von nationalem Unglück und Demütigung eine Größe, an der die Nation sich mit ganzer Genugthuung erheben konnte. Es wirkte auf alle Kreise diese Kühnheit und dieses Selbstgefühl zurück, dessen Träger[1] Friedrich gewesen; der Deutsche richtete sich wieder einmal aus jener gedrückten und demütigen Stellung auf, welche die üble Frucht der letzten Zeiten war.

So ist denn auch in unserer ganzen Geschichte bis dahin keine Persönlichkeit zu erwähnen, an deren Größe sich die gesamte Nation so ohne Unterschied der Stämme, der Meinungen, der religiösen Bekenntnisse wieder erhob. Der unermüdliche, thätige und wachsame König, in seiner schlichten, anspruchslosen Erscheinung, mit seinem scharfen Auge, seinem unverwüstlich gesunden Sinne, seiner Verachtung des Scheines, der Lüge, der Schmeichelei, seiner Gerechtigkeitsliebe — ist in zahllosen Geschichten, Erzählungen und Anekdoten in alle Kreise des Volkslebens eingedrungen und wie keine andere Persönlichkeit unserer Geschichte das lebendige Eigentum der Nation geworden. Er ist der einzige Mann, dem es mitten in der Zerrissenheit gelang, im ganzen Kreise der Nation populäre Wurzel zu schlagen, mit dem ein wirklicher Kultus getrieben ward, wie mit keiner andern unserer geschichtlichen Größen. Sein Bildnis war in die entlegensten Gegenden eingedrungen; es ward in den Reichsstädten verehrt, die ihr Kontingent zur Reichsarmee gegen ihn stellten, und hing in

1. Träger, représentant.

katholischen Gegenden neben dem Bilde des Landespa-trons.

L. Häusser[1].

---

## Lessing.[2]

(1729 — 1781)

« Lorsqu'en avançant dans l'histoire de la littérature allemande on arrive à Lessing, on se sent transporté de la lourde atmosphère d'une chambre dans l'air frais du matin, et, avec des forces retrempées, on poursuit avec

---

1. Ludwig Häusser, né le 26 octobre 1818, à Clébourg, dans la Basse-Alsace, appartient au même groupe d'historiens politiques que Schlosser et Gervinus. Il s'attache à démontrer par des arguments plutôt que par des faits la supériorité de la race germanique. La voie était tracée depuis longtemps. Bien d'autres s'y engagèrent. Häusser joua un rôle politique assez considérable dans le grand-duché de Bade. Nommé professeur d'histoire à l'Université de Heidelberg en 1845, il mourut en 1867.

Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire du Palatinat* (1845), une *Histoire de l'Allemagne depuis la mort de Frédéric le Grand jusqu'à la fondation de la Confédération germanique* (1854-1857); une *Histoire de la Révolution française* (1867); une *Etude sur la Légende de Tell;* une *Histoire* (inachevée) *du règne de Frédéric II.*

2. Gotthold Ephraim Lessing naquit à Kamenz dans la Lusace saxonne, le 22 janvier 1729. Sa famille était pauvre et le jeune Gotthold connut la gêne et même la misère. Son père, qui était pasteur, le destinait à l'état ecclésiastique. Après avoir fait de brillantes études à l'*Ecole du Prince*, de Meissen, Lessing se rendit à l'Université de Leipzig (1746). Il s'y créa des relations littéraires et ne tarda pas à négliger la théologie au profit des lettres et du théâtre. On le trouve ensuite, à diverses reprises, à Berlin, où il se lie avec Nicolaï et Mendelssohn; de 1760 à 1765 il est secrétaire du général de Tauentzien à Breslau; en 1767, critique dramatique à Hambourg. Deux ans plus tard, il obtint la place de bibliothécaire à Wolfenbüttel. Il mourut pendant un court séjour à Brunswick, le 15 février 1781.

confiance sa marche rapide. Educateur, libérateur par ses écrits et sa vie, Lessing jouit d'une vénération presque sans bornes. Si, dans la tourmente littéraire de son temps, il a paru comme un phare, aujourd'hui encore nos regards s'élèvent vers lui, c'est à lui que nous demandons du courage et des lumières lorsque les ténèbres menacent d'envahir l'horizon intellectuel. L'indifférence n'est pas de mise à son égard; il réclame ce que lui-même a donné à pleines mains, l'amour sincère ou la haine sincère. L'énergie virile et franche de son esprit a fait, même des adversaires de sa philosophie ou de son œuvre littéraire, autant d'admirateurs de la grandeur et de la liberté d'allure de sa vie errante. Un railleur comme Heine[1] devient pathétique lorsqu'il nomme Luther et Lessing[2]. »

C'est à Luther, en effet, que l'on compare d'ordinaire l'auteur de *Nathan le Sage*. Même âpreté de caractère, tempérée par un fonds de bonté familière et narquoise, même amour de la discussion, même dialectique subtile et hardie.

La vie de Lessing a été une lutte incessante. Archéologue, critique d'art, critique dramatique, philosophe, théologien, il a frayé en tous sens des voies nouvelles, semé des idées fécondes, combattu les préjugés et les préventions de tous les partis extrêmes et proclamé, avec une ardente conviction, l'autonomie de la raison. Il ne fut pas toujours à l'abri des justes critiques dont il harcela ses nombreux adversaires. Il abuse maintes fois de cette logique impitoyable et de ce raisonnement abstrait dont il avait pris le goût à l'école de nos philosophes. Il jure avec une opiniâtreté imprudente sur la parole d'Aristote; il se com-

1. Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland (1834) : „Seit Luther hat Deutschland keinen größeren und besseren Mann hervorgebracht, als Gotthold Ephraim Lessing. Diese beiden sind unser Stolz und unsere Wonne. In der Trübnis der Gegenwart schauen wir hinauf nach ihren tröstenden Standbildern, und sie nicken eine glänzende Verheißung."

2. Ainsi s'exprime l'auteur de la meilleure biographie de Lessing, M. Erich Schmidt. (Lessing. Geschichte seines Lebens und seiner Schriften. — Berlin. — Weidmannsche Buchhandlung. 1892. 2e éd. 1899).

plaît à déduire d'un principe incertain une suite de propositions plus contestables encore. Il est sophiste à ses heures, cultive le paradoxe et recherche le coup de théâtre, par crainte d'être banal et par amour du bruit. Il n'est peut-être pas toujours absolument sincère, — à moins qu'il ne soit trop habile, — dans ses écrits philosophiques et théologiques.

Lessing n'en est pas moins un grand esprit et un noble caractère. Il possède, au plus haut degré, le génie critique. Sa vaste et consciencieuse érudition était au service d'un jugement aiguisé et vigoureux. Il y a peut-être plus d'unité dans sa vie, toute consacrée à l'étude, que dans sa doctrine. Quelques idées directrices dominent cependant son œuvre. Lessing croit au progrès indéfini de l'humanité. L'art et la littérature sont les plus hautes manifestations de ce progrès. L'antiquité classique, amoureuse de la belle nature, a laissé dans tous les genres des modèles parfaits : il nous faut imiter les anciens et ceux d'entre les modernes qui, tels que Shakespeare, s'en rapprochent le plus. Aristote reste le législateur incontesté du Parnasse.

Quelques critiques veulent même apercevoir l'influence d'Aristote dans les idées philosophiques de Lessing. S'il est vrai que « tout homme naît aristotélicien ou platonicien » il faudra ranger l'auteur de l'*Education du genre humain* au nombre des disciples du philosophe de Stagyre. Il serait moins hasardeux de soutenir qu'il fut, en religion et en philosophie, un éclectique et un virtuose. Lessing n'était pas insensible à la grandeur morale du christianisme; il s'était épris du panthéisme de Giordano Bruno[1]; la mé-

---

1. Giordano Bruno, né à Noles, en Campanie en 1550, entra jeune dans l'ordre des dominicains, et étudia avec ardeur Pythagore, Platon et les Alexandrins. Il quitta bientôt son ordre, parcourut l'Europe, essaya de s'entendre avec Théodore de Bèze et Calvin, enseigna la philosophie à Paris, visita Londres et Wittemberg. Rentré en Italie, il fut livré à l'Inquisition et brûlé vif (1600).

Les idées de Bruno ont exercé une grande influence sur toute la philosophie allemande. Elles contiennent en germe la métaphysique de Spinoza et la théorie des monades de Leibniz. — L'infini est partout, et Dieu est l'infini ; il ne



thode géométrique de Spinoza devait avoir pour lui des charmes puissants; au fond il était déiste, à la manière de Voltaire et de Rousseau, avec un besoin plus vif d'idéal, de mystère et d'immortalité: de là, sans doute, sa croyance en la migration des âmes. Mais aucune école n'a su le retenir, et il n'en a fondé aucune. Son influence n'en a été que plus pénétrante et plus durable. Il est avec Gœthe et Schiller le seul grand classique qui offre un intérêt encore vivant.

Il a fondé le théâtre allemand. La prose lui doit une précision, une clarté et une vigueur jusqu'alors inconnues.

On peut distinguer trois groupes principaux dans l'œuvre si vaste de Lessing.

1° Les ouvrages ayant un caractère purement littéraire.

Ce sont des *lieds*, qui ne sont pas supérieurs aux faibles productions des anacréontiques du temps; des *épigrammes*, imitées de Martial. Lieds et épigrammes parurent en 1751 sous le titre de *Bagatelles* (Kleinigkeiten). Les *fables* en prose (1759) obtinrent plus de succès. On ne lit plus les premières comédies de Lessing, écrites d'après des modèles français : *le Jeune savant* (1747), *le Misogyne* (1748), *les*

---

se distingue pas du monde, dont il est l'âme et la substance. Cette âme, qui se reflète dans les existences individuelles est répandue dans l'univers, et y entretient une éternelle vie, car la mort n'est elle-même qu'une manifestation et une métamorphose de la vie. Cette doctrine qui prêtait une âme aux choses était éminemment poétique. Gœthe s'intéressa vivement au système de Giordano Bruno; un esprit panthéiste anime d'ailleurs toute la poésie allemande.

1. „Das schöne Wort Buffons „der Stil ist der Mensch selber!" ist auf niemand anwendbarer als auf Lessing. Seine Schreibart ist ganz wie sein Charakter, wahr, fest, schmucklos, schön und imposant durch die inwohnende Stärke. Sein Stil ist ganz der Stil der römischen Bauwerke: höchste Solidität bei der höchsten Einfachheit; gleich Quadersteinen ruhen die Sätze aufeinander, und wie bei jenen das Gesetz der Schwere, so ist bei diesen die logische Schlußfolge das unsichtbare Bindemittel. Daher in der Lessingschen Prosa so wenig von jenen Füllwörtern und Wendungskünsten, die wir bei unserem Periodenbau gleichsam als Mörtel gebrauchen." Heine (Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland).

*Juifs* (1749), *l'Esprit fort* (1749), *le Trésor*, imité de Plaute (1750). Mais *Minna de Barnhelm ou la Fortune du soldat* (1767) reste un des rares chefs-d'œuvre de la comédie allemande.

La tragédie bourgeoise, née en Angleterre, produisit en Allemagne *Miss Sara Sampson* (1755) dont le sujet est emprunté à *Clarisse Harlowe*, roman de Richardson (1748). *Philotas* (1759) (en un acte) est une tragédie patriotique, inspirée par la guerre de Sept ans. Les personnages seuls sont empruntés à l'antiquité. *Emilia Galotti* (1772) est le premier en date des chefs-d'œuvre tragiques du dix-huitième siècle.

*Nathan le Sage*, poème dramatique écrit en vers iambiques (1779) est le couronnement de l'œuvre littéraire et philosophique de Lessing.

2° LES OUVRAGES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE.

Les plus importants sont :

Les *Dissertations sur la fable* (1759) dans lesquelles l'auteur se prononce contre la manière de La Fontaine et vante la simplicité et la concision d'Esope ; — les *Lettres sur la littérature* (Briefe die neueste Litteratur betreffend) publiées à partir de 1759, en collaboration avec Mendelssohn et Nicolaï. C'est une suite d'articles d'un tour original et vif, où le critique s'attaque aux mauvais traducteurs, à Gottsched, aux partisans de l'imitation française. Shakespeare est proposé comme modèle aux poètes dramatiques. — Le *Laocoon* ou les *Limites de la Peinture et de la Poésie* (1766) ; les *Lettres sur l'antiquité*, à partir de 1768, dirigées contre Klotz, professeur à l'Université de Halle, qui avait critiqué le *Laocoon;* la *Dramaturgie de Hambourg* (1767-1769); une foule d'articles et d'essais, un fragment d'un drame sur *Faust*, une belle dissertation sur la *Manière dont les Anciens ont représenté la Mort* (1769).

3° LES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES.

Citons seulement : les dissertations accompagnant les *Fragments de Wolfenbüttel*, les pamphlets contre le théologien Gœze, *Ernst et Falk*, dialogue sur la franc-maçonnerie, et surtout l'*Education du genre humain* (1780).

Cette longue énumération ne donne encore qu'une idée très imparfaite de la prodigieuse activité de Lessing. Il

s'essaya dans tous les genres et entretint une active correspondance avec son frère Charles, avec Ebert, Gleim, Campe, Ramler, Mendelssohn, etc.

## BIBLIOGRAPHIE[1]

Karl Lachmann a donné une édition historique et critique des œuvres de Lessing, en 13 volumes (1838-1840).

Cette édition a été revue et corrigée par MALTZAHN, Stuttgart, Göschen (1853-1857) et par MUNCKER.

L'édition Hempel (Berlin) est moins renommée.

Autre édition : BOXBERGER et BLÜMNER, (Cotta). *Deutsche Nationallitteratur, de Kürschner.*

On trouvera une bibliographie raisonnée et à peu près complète sur Lessing à la fin du beau travail de M. Erich Schmidt : *Lessing, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften* (2 vol. in-8°). Weidmann, Berlin.

Cf. aussi : K. BORINSKI, *Lessing,* vol 34 et 35 de la collection *Geisteshelden.* (Berlin, Ernest Hofmann. 1900.) Paradoxal et subtil.

En français :

L. CROUSLÉ, *Lessing et le goût français en Allemagne.* Paris 1863. (Critique de la Dramaturgie de Hambourg).

E. FONTANÈS, *Le Christianisme moderne,* étude sur Lessing, 1867. (La religion de Lessing).

V. CHERBULIEZ, *Etudes de littérature et d'art.* Paris, 1873. Etude d'ensemble brillante et nourrie.

J. KONT, *Lessing et l'Antiquité.* 2 vol. Paris, 1894-1899.

E. GRUCKER, *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne : Lessing.* Paris, 1896.

PAUL STAPFER, *Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques.* Paris, 2e éd. 1886. Intéressant parallèle entre Lessing et Gœthe.

---

1. Cf. la bibliographie des périodes précédentes et de la période suivante.

## Le théâtre allemand avant Lessing.[1])

Es ist unglaublich, wie roh und verkommen noch immer die deutschen Bühnenzustände[2] bei Lessings erstem Auftreten waren. Um so überraschender und bewunderungswürdiger ist es, daß es trotz alledem das Drama war, welches in Deutschland unter allen Dichtarten zuerst ein richtiges und sicheres Stilgefühl gewann.

Freilich rühmte sich Wien schon einer stehenden Bühne. Aber nichts als burleske Stegreifspiele[3], teils von der eigenen Erfindung der Schauspieler, teils nach spanischen, italienischen und französischen Scenerien.[4] Um die Mitte der vierziger Jahre hatte man es eine Zeitlang mit den sogenannten regelmäßigen Stücken der Gottschedschen Schule versucht und sich zu diesem Behufe mit einigen guten Kräften der Neuberschen Gesellschaft[5] verstärkt. Bald aber wucherte das alte Übel wieder

1. Sur le même sujet, et sur les réformes introduites par Lessing, il faut lire Kuno Fischer, Lessing als Reformator der deutschen Litteratur. (Stuttgart, Cotta, 1880). 2 vol.

2. Die deutschen Bühnenzustände, l'état de la scène allemande.

3. Stegreifspiele, pièces improvisées.

4. La Cour de Vienne favorisait surtout les troupes italiennes et françaises. Le célèbre acteur Stranitzky qui incarna avec bonheur le personnage de Hanswurst, le bouffon national, fut le directeur du premier théâtre permanent de Vienne. Il mourut en 1727.

5. Der Neuberschen Gesellschaft, la troupe de M^me^ Neuber. — Frédérique Caroline Weissenborn, née en 1697, à Reichenbach, était la fille d'un avocat de Zwickau et avait reçu une éducation très soignée. A l'âge de 21 ans, elle entra dans une troupe de comédiens. Elle était d'une rare beauté, douée d'un talent remarquable, avait l'esprit d'organisation, beaucoup d'énergie et d'entrain. Après avoir épousé l'acteur Jean Neuber, elle forma une troupe qui fut bientôt composée des meilleurs acteurs de l'Allemagne. Elle se rendit à Leipzig en 1727, y obtint un vif succès, et, ce qui valait mieux, le puissant patronage de Gottsched. Pendant une dizaine d'années, Leipzig fut le quartier général de la

in üppigster Blüte; auch diese regelmäßigen Stücke wurden nur als Unterlage der altgewohnten Hanswurstiaden benutzt. Noch 1759 wurde selbst in „Miß Sara Sampson"[1] an die Stelle des Dieners Norton der Hanswurst eingeschoben.

Und in Berlin stand es nicht besser. Friedrich der Große hielt von 1740—1756 eine französische Truppe, welche alle Mittwoch-Abende auf einer kleinen, im Kurfürstensaal des Schlosses eingerichteten Bühne spielte; die Mitglieder waren trefflich; alle beliebtesten Dramen Molières, Corneilles, Racines, Regnards und Marivaux' kamen zur Aufführung. Das deutsche Theater dagegen blieb lediglich dem Zufalle und der elendesten Spekulation überlassen. Auch hier nichts als Burlesken und die alten Haupt- und Staatsaktionen.[2] Zuweilen wanderten bessere Truppen zu, aber ohne Dauer und

troupe Neuber, qui donnait en même temps des représentations à Dresde, à Brunswick, à Hanovre, à Hambourg, à Nuremberg et à Strasbourg. On jouait, outre les pièces de Gottsched et de sa femme, des tragédies de Corneille, de Racine et de Voltaire. A l'instigation de Gottsched qui voulait réformer le théâtre allemand selon le goût français, Mme Neuber bannit solennellement Hanswurst de la scène en 1737. Mais, deux ans plus tard, une brouille survint entre le dictateur de la poésie allemande et sa protégée. Appelée en Russie, Mme Neuber n'y récolta que des déboires, et, lorsqu'elle revint à Leipzig, elle y trouva une troupe nouvelle, celle de Schönemann, en possession de la faveur populaire et des bonnes grâces de Gottched. En vain la célèbre comédienne mit-elle le critique sur la scène, le livrant sous un accoutrement grotesque à la risée du parterre (1741) ; en vain s'adressa-t-elle à tous ceux que devait intéresser l'avenir de la scène allemande; elle ne recueillit que des promesses. Elle lutta longtemps avec une virile énergie. En 1750 sa troupe se dispersa. Dix ans plus tard, la première grande comédienne de l'Allemagne mourut dans l'oubli et la misère. On sait qu'elle avait deviné le talent de Lessing, dont elle joua le *Jeune Savant* (1748).

1. C'est un drame de Lessing.
2. Cf. page 173, note 2.

ohne Erfolg. Im Januar 1743 kam Schönemann.[1] Die Truppe war in ihrer Art vorzüglich. Es wurde alles Beste gespielt, was damals vorhanden war. Von deutschen Dramen wurden gegeben: Canut von Johann Elias Schlegel[2], Cato von Gottsched, Der Hypochondrist von Quistorp, Das Testament von Frau Gottsched[3], die Gellertschen und Krügerschen Stücke; in Übersetzungen Zaïre, Alzire und Mahommed von Voltaire, Der Geizige, Der Tartüffe und Die erzwungene Heirat von Molière, die meisten Stücke von Corneille, Regnard und Marivaux. Wie aber war die Aufnahme? In einem Briefe an Gottsched vom 3. Mai 1743 klagt Schönemann, daß das Vorurteil des Königs gegen die deutschen Dichter und Schauspieler nie in Berlin ein deutsches Schauspiel aufkommen lassen werde; das deutsche Schauspiel sei in Verachtung, weil es nicht gelinge, den König zum Besuche desselben zu bewegen. Und welch seltsames Licht wirft es auf Sitte und Bildung, wenn Schönemann in der Vorrede seines 1748 von ihm herausgegebenen Repertoires mit tiefster Ent-

1. Schönemann s'était engagé dans la troupe de Mme Neuber en 1730. Il la quitta dix ans plus tard.

2. Johann Elias Schlegel (1719-1749), l'oncle des deux poètes romantiques, resta neutre dans la querelle de Gottsched avec Bodmer. C'est l'auteur dramatique le mieux doué que l'Allemagne ait eu avant Lessing. Ses tragédies, *les Troyennes*, *Oreste et Pylade*, *Canut* (1745) manquent d'action, mais sont bien supérieures aux autres productions du temps. Il donna aussi un « Hermann » et plusieurs comédies, dans lesquelles il s'inspirait de Molière, de Marivaux et de Regnard. La plus connue est intitulée *la Beauté muette*.

3. Frau Gottsched, la femme de Gottsched. Luise Adelgunde Victoria Kulmus fut la collaboratrice intelligente et dévouée de son mari. Elle traduisit plusieurs ouvrages d'Addison, de Pope, de Newton, quelques pièces de Destouches, *Zaïre* et *Alzire* de Voltaire, le *Misanthrope* de Molière; elle écrivit en outre des comédies; la moins mauvaise est *le Testament*. Elle mourut en 1762. Gottsched publia l'année suivante un recueil de ses poésies, accompagné d'une biographie.

rüstung erzählt, daß dieselben Herren, „welche seidene Kleider nach französischem Schnitte, reiche Westen und Federhüte tragen, im Schauspielhause den Tabakrauch auf die frechste Weise um sich her ausschütten, ganze Wolken desselben auf die Bühne jagen und die spielenden Personen darin einhüllen": eine Schilderung, welche durch den Bericht in Lessings Beiträgen zur Historie und Aufnahme des Theaters, daß selbst auf der französischen Hofbühne im Schlosse, wenn der König nicht zugegen sei, der Lärm des Amphitheaters und des Parterre den Schauspieler übertäube, traurig bestätigt wird! „In der größten deutschen Residenzstadt, wo die vortrefflichsten deutschen Genies, ein Sulzer[1], Moses Mendelssohn, Ramler[2], Lessing und Nicolai sich aufhalten," sagt Löwen[3] noch in der 1766 geschriebenen Geschichte des deutschen Theaters, „hat mit hoher obrigkeitlicher Erlaubnis[4] gerade die schlechteste Truppe ihre Bühne."

Es ist der Aufschrei eines tiefverstimmten Herzens, wenn Lessing im einundachtzigsten Litteraturbriefe ausruft: „Wir haben kein Theater, wir haben keine Schauspieler, wir haben keine Zuhörer. Der Franzose hat doch wenigstens noch eine Bühne, da der Deutsche kaum Buden hat. Die Bühne des Franzosen ist doch wenigstens das Vergnügen einer großen Hauptstadt, da in den Hauptstädten der Deutschen die Bude der

1. Sulzer (1720-1779). Il était membre de l'Académie de Berlin. On lui doit une *Théorie des beaux-arts*, dans laquelle il développait quelques-unes des idées de Wolff et de Bodmer, et dont la vogue fut très grande jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

2. Ramler (1725-1798), l'ami et le conseiller de Lessing, célébra, dans des odes imitées d'Horace, la gloire de Frédéric II. Il jouissait d'une grande réputation de théoricien et de critique.

3. Löwen, un acteur du théâtre de Hambourg, que Lessing connut pendant son séjour dans cette ville. C'était le gendre de Schönemann.

4. Mit hoher obrigkeitlicher Erlaubnis, avec la permission de l'autorité supérieure.

Spott des Pöbels ist. Der Franzose kann sich doch wenigstens rühmen, oft seinen Monarchen, einen ganzen prächtigen Hof, die größten und würdigsten Männer des Reichs, die feinste Welt zu unterhalten, da der Deutsche sehr zufrieden sein muß, wenn ihm ein paar Dutzend ehrliche Privatleute, die sich schüchtern nach der Bude geschlichen, zuhören wollen. Doch lassen Sie uns recht aufrichtig sein. Daß es mit dem deutschen Drama noch gar so elend aussieht, ist vielleicht nicht einzig und allein die Schuld der Großen, die an ihrem Schutze, an ihrer Unterstützung es mangeln lassen. Die Großen geben sich nicht gern mit Dingen ab, bei welchen sie wenig oder gar keinen glücklichen Fortgang voraussehen. Und wenn sie unsere Schauspieler betrachten, was können ihnen diese versprechen? Leute ohne Erziehung, ohne Welt, ohne Talente. Was können die Großen an solchen Leuten erblicken, das ihnen im geringsten ähnlich wäre und sie auffrischen könnte, diese ihre Repräsentanten auf der Bühne in einen bessern und geachtetern Stand zu setzen?"

Der letzte Grund dieser Erbärmlichkeit war die Erbärmlichkeit der dramatischen Dichtung selbst. Wie kann die Schauspielkunst, wie kann die lebendige Wirksamkeit der Bühne gedeihen, wenn die unerläßliche Grundlage einer guten und volkstümlichen Bühnendichtung fehlt? Wie aber hätten die französischen Übersetzungen, wie hätten vollends die französierenden Nachahmungen aus der Gottschedschen Schule diesen Mangel ersetzen können? Weil die Bühne auf dem lebendigsten gesellschaftlichen Wechselverkehre mit dem Zuschauer ruht, kann sich, wie die Theatergeschichte aller neuern Völker sattsam bezeugt, auf ihr zwar zeitweise die platteste Natürlichkeit, nie aber die hohle Gespreiztheit eines gemachten und unwahren Idealismus einbürgern. Den Franzosen waren Corneille und Racine echte Volksdichter[1]; unter dem Spiegelbilde der alten Geschichte und

1. C'est aussi l'opinion de Heine. Cf. Die romantische Schule, zweites Buch.

„Dieser große Dichter (Racine) steht schon als Herold der mo-

Sage verherrlichte ihre Tragödie die Macht und Größe des eigenen Vaterlandes, die Feinheit französischer Sitte und Bildung, und auch die antikisierende Form war so sehr mit dem vorwiegend romanischen Volksnaturell verwachsen, daß sie bis auf den heutigen Tag in Frankreich noch ihre ungeschwächte Geltung und Anziehungskraft behauptet. Den Deutschen aber waren diese Empfindungen und Darstellungsformen durchaus fremdartig, nur zufällig und willkürlich aufgezwungen. Wie also mußten Übersetzungen wirken, denen die Bibliothek der schönen Wissenschaften[1] mit Recht vorwarf, daß sie „die Sentiments, die ein Franzose edel, prächtig, nachdrücklich gesagt habe, im Deutschen pöbelhaft gemein, matt und unverständlich ausdrücken"? wie die deutschen Nachahmungen, von denen es ebendaselbst heißt, daß diejenigen Stücke, welche in Frankreich

---

dernen Zeit neben dem großen Könige, mit welchem die moderne Zeit beginnt. Racine war der erste moderne Dichter, wie Ludwig XIV. der erste moderne König war. In Corneille atmet noch das Mittelalter. In ihm und in der Fronde röchelt noch das alte Rittertum. Man nennt ihn auch deshalb manchmal romantisch. In Racine ist aber die Denkweise des Mittelalters ganz erloschen; in ihm erwachen lauter neue Gefühle; er ist das Organ einer neuen Gesellschaft; in seiner Brust dufteten die ersten Veilchen unseres modernen Lebens; ja, wir könnten sogar schon die Lorberen darin knospen sehen, die erst später, in der jüngsten Zeit, so gewaltig emporgeschossen. Wer weiß, wie viel Thaten aus Racines zärtlichen Versen erblüht sind! Die französischen Helden, die bei den Pyramiden, bei Marengo, bei Austerlitz, bei Moskau und bei Waterloo begraben liegen, sie hatten alle einst Racines Verse gehört, und ihr Kaiser hatte sie gehört aus dem Munde Talmas. Wer weiß, wie viel Zentner Ruhm von der Vendomesäule eigentlich dem Racine gebührt. Ob Euripides ein größerer Dichter ist als Racine, das weiß ich nicht. Aber ich weiß, daß letzterer eine lebendige Quelle von Liebe und Ehrgefühl war und mit seinem Tranke ein ganzes Volk berauscht und entzückt und begeistert hat."

On voit que l'idée de considérer Racine comme un poète romantique est moins neuve qu'on le pourrait croire.

1. Die Bibliothek der schönen Wissenschaften und der freien Künste, revue critique et esthétique, fondée en 1757 par Nicolaï, et dont les principaux collaborateurs furent Lessing et Mendelssohn. Elle parut jusqu'en 1806.

mittelmäßig und schlecht genannt werden, gleichwohl die besten deutschen ungemein übertreffen? Von Tag zu Tag zeigte es sich immer unabweislicher[1], daß die dramatische Dichtung Gottscheds nur eine gewaltsame, eine totgeboren gelehrte war, ohne Zusammenhang mit dem Leben, ohne ergreifende Kraft und Erhebung. Auch Theaterunternehmer, wie Schönemann und Koch und Ackermann[2], sahen sich genötigt, zuweilen wieder zu den alten Haupt- und Staatsaktionen und zu den vielbeliebten Hanswurstiaden zurückzugreifen.[3]

Auf der sogenannten gereinigten Bühne Gottscheds eine erkünstelte Idealität, der alle Volkstümlichkeit, ja alle Naturwirklichkeit fehlt; auf der Volksbühne zwar Volkstümlichkeit und Naturwirklichkeit, aber von Grund aus verpöbelt und aller klärenden Idealität beraubt!

In allen Dichtarten war das bewußte und rastlose Streben rege, den verderblichen und unnatürlichen Gegensatz[4] zwischen der Kunstdichtung, welche in ihrer Idealitätsforderung berechtigt, aber in ihrer einseitigen Anlehnung an die Franzosen und in ihrer vornehmen Abwendung vom Volksleben entartet und verflacht war, und zwischen der Volksdichtung, die in ihrer Eigenart nicht minder berechtigt war, aber in ihrer schmachvollen Erniedrigung allen künstlerischen Sinn eingebüßt hatte, wieder aufzuheben und das seiner innersten Natur nach Zu-

1. Unabweislicher, plus impérieusement.

2. Schönemann n'avait ni la culture, ni les vues larges et désintéressées de Mme Neuber. Il ne recherchait que le succès et garda la faveur du public tant que le célèbre Eckhof, l'ami de Lessing fit partie de sa troupe. Le départ de ce grand artiste (1757) fut le signal de la décadence. Koch, un des premiers comédiens de son temps, prit la direction de la troupe (1758) et remit en honneur, avec moins d'audace, les idées de Mme Neuber. La troupe d'Ackermann poursuivit l'œuvre d'épuration dont Gottsched avait été le promoteur.

3. Ce fut surtout à Vienne que Hanswurst conserva de fidèles admirateurs.

4. Gegensatz, complément de aufzuheben.

sammengehörige und Untrennbare zu seiner naturgemäßen Einheit und Versöhnung zurückzuführen. Und im Drama, wo dieser unnatürliche Gegensatz am schroffsten und empfindlichsten war, hätte derselbe noch länger Bestand haben können?

Lessings großartige Bedeutung in der Geschichte des deutschen Dramas ist, daß er diese große Aufgabe der Versöhnung des künstlerisch Idealen und des eigenartig Volkstümlichen, welche die Bremer Beiträge, die Rabener und Gellert, die Hallesche Dichterschule und selbst Klopstock in den andern Dichtarten nur höchst unzulänglich gelöst hatten, zur entscheidenden und für immer maßgebenden Lösung brachte. Lessing wurde der Retter und Begründer des deutschen Dramas, weil er die Natur dieser Aufgabe tiefer und klarer erkannte als alle die andern, und weil es ihm gelang, seiner kritischen Einsicht durch dichterische That wirksamen Nachdruck zu geben.

H. Hettner.[1]

(Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts. Friedrich Vieweg und Sohn, Braunschweig.)

---

1. Hermann Hettner (12 mars 1821 — 29 mai 1882), professeur d'histoire de l'art à Dresde (depuis 1855), a écrit une excellente histoire de la littérature au XVIII$^e$ siècle, en six volumes, et divers ouvrages de critique littéraire et artistique dont les plus remarquables sont : Die romantische Schule in ihrem inneren Zusammenhange mit Goethe und Schiller (1850); Italienische Studien. Zur Geschichte der Renaissance (1879). Les écrits de Hettner, et particulièrement son histoire de la littérature au dix-huitième siècle, se recommandent par la largeur des vues, la richesse et l'originalité des idées, traduites en une langue chaude, colorée, scintillante, parfois surchargée d'épithètes.

## Lessing.

### Théâtre.

## Minna von Barnhelm. (1767.)

### Erster Aufzug.

#### Achter Auftritt.

Just. von Tellheim.[1]

v. Tellheim. Bist du da?

Just (indem er sich die Augen wischt). Ja!

v. Tellheim. Du hast geweint?

Just. Ich habe in der Küche meine Rechnung geschrieben, und die Küche ist voll Rauch. Hier ist sie, mein Herr!

v. Tellheim. Gieb her.

Just. Haben Sie Barmherzigkeit mit mir, mein Herr. Ich weiß wohl, daß die Menschen mit Ihnen keine haben; aber —

v. Tellheim. Was willst du?

Just. Ich hätte mir eher den Tod als meinen Abschied vermutet.

v. Tellheim. Ich kann dich nicht länger brauchen; ich muß mich ohne Bedienten behelfen lernen. (Schlägt die Rechnung auf und liest.) „Was der Herr Major mir schuldig: Drei und einen halben Monat Lohn, den Monat 6 Thaler, macht 21 Thaler. Seit dem ersten dieses[2] an Kleinigkeiten ausgelegt 1 Thaler 7 Groschen 9 Pfennige. Summa Summarum 22 Thaler 7 Groschen 9 Pfennige." — Gut, und es ist billig, daß ich diesen laufenden Monat ganz bezahle.

Just. Die andere Seite, Herr Major —

v. Tellheim. Noch mehr? (Liest.) „Was dem Herrn Major ich schuldig: „An den Feldscher für mich bezahlt 25 Thaler.

1. Le commandant de Tellheim, fiancé de Minna de Barnhelm, se trouvant sans ressources, veut congédier Just, son domestique.

2. Dieses. Sous-entendu Monats.

Für Wartung und Pflege während meiner Kur für mich bezahlt 39 Thaler. Meinem abgebrannten und geplünderten Vater auf meine Bitte vorgeschossen, ohne die zwei Beutepferde zu rechnen, die er ihm geschenkt, 50 Thaler. Summa Summarum 114 Thaler. Davon abgezogen vorstehende 22 Thaler 7 Groschen 9 Pfennige. Bleibe dem Herrn Major schuldig 91 Thaler 16 Groschen 3 Pfennige." — Kerl, du bist toll! —

Just. Ich glaube es gern, daß ich Ihnen weit mehr koste. Aber es wäre verlorne Tinte, es dazu zu schreiben. Ich kann Ihnen das nicht bezahlen, und wenn Sie mir vollends die Liverei nehmen, die ich auch noch nicht verdient habe, — so wollte ich lieber, Sie hätten mich in dem Lazarette krepieren lassen.

v. Tellheim. Wofür siehst du mich an? Du bist mir nichts schuldig, und ich will dich einem von meinen Bekannten empfehlen, bei dem du es besser haben sollst[1] als bei mir.

Just. Ich bin Ihnen nichts schuldig, und doch wollen Sie mich verstoßen?

v. Tellheim. Weil ich dir nichts schuldig werden will.

Just. Darum? nur darum? — So gewiß ich Ihnen schuldig bin, so gewiß Sie mir nichts schuldig werden können, so gewiß sollen Sie mich nun nicht verstoßen. — Machen Sie, was Sie wollen, Herr Major; ich bleibe bei Ihnen; ich muß bei Ihnen bleiben.

v. Tellheim. Und deine Hartnäckigkeit, dein Trotz, dein wildes, ungestümes Wesen gegen alle, von denen du meinst, daß sie dir nichts zu sagen haben, deine tückische Schadenfreude, deine Rachsucht — —

Just. Machen Sie mich so schlimm, wie Sie wollen, ich will darum doch nicht schlechter von mir denken, als von meinem Hunde. Vorigen Winter ging ich in der Dämmerung an dem Kanale und hörte etwas winseln. Ich stieg herab und griff nach der Stimme und glaubte ein Kind zu retten, und zog einen Pudel aus dem Wasser. Auch gut, dachte ich. Der

1. Besser haben sollst, — es gut haben, se trouver bien.

Pudel kam mir nach; aber ich bin kein Liebhaber von Pudeln. Ich jagte ihn fort, umsonst; ich prügelte ihn von mir[1], umsonst. Ich ließ ihn des Nachts[2] nicht in meine Kammer; er blieb vor der Thüre auf der Schwelle. Wo[3] er mir zu nahe kam, stieß ich ihn mit dem Fuße; er schrie, sah mich an und wedelte mit dem Schwanze. Noch hat er keinen Bissen Brot aus meiner Hand bekommen, und doch bin ich der einzige, dem er hört, und der ihn anrühren darf. Er springt vor mir her und macht mir seine Künste[4] unbefohlen vor. Es ist ein häßlicher Pudel, aber ein gar zu guter Hund. Wenn er es länger treibt, so höre ich endlich auf, den Pudeln gram zu sein.

v. Tellheim (bei Seite). So wie ich ihm! Nein, es giebt keine völligen Unmenschen! — — Just, wir bleiben beisammen.

Just. Ganz gewiß! — Sie wollten sich ohne Bedienten behelfen? Sie vergessen Ihrer Blessuren[5], und daß Sie nur eines Armes mächtig sind. Sie können sich ja nicht allein ankleiden. Ich bin Ihnen unentbehrlich, und bin — — ohne mich selbst zu rühmen, Herr Major — und bin ein Bedienter, der — wenn das Schlimmste zum Schlimmen kommt[6] — für seinen Herrn betteln und stehlen kann.

v. Tellheim. Just, wir bleiben nicht beisammen.

Just. Schon gut![7]

---

1. Ich prügelte ihn von mir, je le chassai à coups de bâton.
2. Des Nachts, locution adverbiale formée irrégulièrement sur des Tags, des Morgens, des Abends.
3. Wo = wenn.
4. Seine Künste, ses tours.
5. Blessuren, les mots français abondent dans *Minna de Barnhelm*.
6. Zum Schlimmen kommt, si les choses vont au pis.
7. Schon gut! C'est bon.

# Nathan der Weise[1].

(1779)

## Dritter Aufzug[2].

### Siebenter Auftritt.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nathan.

Vor grauen[3] Jahren lebt' ein Mann[4] im Osten,
Der einen Ring von unschätzbarem Wert
Aus lieber Hand[5] besaß. Der Stein war ein
Opal, der hundert schöne Farben spielte,
Und hatte die geheime Kraft, vor Gott
Und Menschen angenehm zu machen, wer
In dieser Zuversicht[6] ihn trug. Was Wunder,
Daß ihn der Mann im Osten darum nie
Vom Finger ließ, und die Verfügung traf,
Auf ewig ihn bei seinem Hause zu

---

1. Nathan der Weise. Suivant le conseil de son ami Ramler, Lessing s'est servi dans cette pièce du vers iambique à cinq pieds (fünffüßiger Jambus) qui est devenu le mètre préféré de la poésie dramatique. *Nathan le Sage* est une des œuvres les plus admirées et les plus critiquées de la scène allemande. (Cf. E. Schmidt, *Lessing*, tome 2, page 805).

2. Le sultan Saladin ayant fait appeler le Juif Nathan, aussi célèbre par sa sagesse que par ses immenses trésors, lui demande, pour l'embarrasser, quelle est la meilleure des trois religions, chrétienne, musulmane et juive. Nathan répond par le *Conte des trois anneaux*. Cette parabole, empruntée par Lessing à Boccace, est vraisemblablement d'origine orientale.

3. Grauen, gris (comparez der Greis, le vieillard), sombre, lointain, reculé.

4. Ein Mann, l'humanité primitive, dont le berceau semble avoir été en Orient.

5. Aus lieber Hand. La main de Dieu.

6. In dieser Zuversicht, en ayant foi dans la vertu de la bague.

Erhalten? Nämlich so. Er ließ den Ring
Von seinen Söhnen dem Geliebtesten;
Und setzte fest, daß dieser wiederum
Den Ring von seinen Söhnen dem vermache,
Der ihm der liebste sei; und stets der liebste,
Ohn' Ansehn der Geburt, in Kraft allein
Des Rings, das Haupt, der Fürst[1] des Hauses werde. —
Versteh' mich, Sultan.

Saladin.

Ich versteh' dich. Weiter!

Nathan.

So kam nun dieser Ring, von Sohn zu Sohn,
Auf einen Vater endlich von drei Söhnen[2],
Die alle drei ihm gleich gehorsam waren,
Die alle drei er folglich gleich zu lieben
Sich nicht entbrechen[3] konnte. Nur von Zeit
Zu Zeit schien ihm bald der, bald dieser, bald
Der dritte, — so wie jeder sich mit ihm
Allein befand, und sein ergießend Herz
Die andern zwei nicht teilten, — würdiger
Des Ringes, den er denn auch einem jeden
Die fromme Schwachheit hatte, zu versprechen.
Das ging nun so, so lang' es ging. — Allein
Es kam zum Sterben, und der gute Vater
Kommt in Verlegenheit. Es schmerzt ihn, zwei
Von seinen Söhnen, die sich auf sein Wort
Verlassen, so zu kränken. — Was zu thun?
Er sendet in geheim[4] zu einem Künstler,

---

1. Der Fürst, le chef, le premier. (Cf. l'anglais *the first*, le premier).
2. Von drei Söhnen. Il y a quelque confusion ou quelque obscurité dans ce symbole. Les trois fils représentent évidemment les trois religions, mais que représente le père? D'après ce qui suit, il semble bien que ce soit encore Dieu.
3. Sich entbrechen, s'empêcher.
4. In geheim, archaïque pour insgeheim.

Bei dem er nach dem Muster seines Ringes
Zwei andere bestellt, und weder Kosten
Noch Mühe sparen heißt, sie jenem gleich,
Vollkommen gleich zu machen. Das gelingt
Dem Künstler. Da er ihm die Ringe bringt,
Kann selbst der Vater seinen Musterring
Nicht unterscheiden[1]. Froh und freudig ruft
Er seine Söhne, jeden insbesondere!
Giebt jedem insbesondre seinen Segen, —
Und seinen Ring, — und stirbt. — Du hörst doch, Sultan?

Saladin (der sich betroffen von ihm gewandt).

Ich hör', ich höre! — Komm mit deinem Märchen
Nur bald zu Ende. — Wird's?

Nathan.

Ich bin zu Ende.
Denn was noch folgt, versteht sich ja von selbst —
Kaum war der Vater tot, so kommt ein jeder
Mit seinem Ring, und jeder will der Fürst
Des Hauses sein. Man untersucht, man zankt,
Man klagt. Umsonst; der rechte Ring war nicht
Erweislich; —

(Nach einer Pause, in welcher er des Sultans Antwort erwartet.)

Fast so unerweislich, als
Uns jetzt — der rechte Glaube.

Saladin.

Wie? das soll

---

1. Nicht unterscheiden. L'interprétation symbolique est de nouveau très malaisée. Si le père n'est autre que Dieu lui-même, comment ne reconnait-il pas le *véritable* anneau, c'est-à-dire la *vraie* religion? Est-il admissible qu'il veuille tromper ses enfants, et qu'il consente à être — ou qu'il soit *malgré lui* la dupe de l'orfèvre?

Lessing n'a peut-être pas exposé ici toute sa pensée avec une entière franchise. Il a déclaré ailleurs que la vérité n'était bonne que pour Dieu seul. Le père discerne sans doute le véritable anneau, mais garde son secret.

Die Antwort sein auf meine Frage?...

Nathan.

Soll
Mich bloß entschuldigen, wenn ich die Ringe
Mir nicht getrau' zu unterscheiden, die
Der Vater in der Absicht machen ließ,
Damit sie nicht zu unterscheiden wären.

Saladin.

Die Ringe! — Spiele nicht mit mir! — Ich dächte,
Daß die Religionen, die ich dir
Genannt, doch wohl zu unterscheiden wären.
Bis auf die Kleidung; bis auf Speis' und Trank!

Nathan.

Und nur von Seiten ihrer Gründe nicht. —
Denn gründen alle sich nicht auf Geschichte?
Geschrieben oder überliefert! — Und
Geschichte muß doch wohl allein auf Treu'
Und Glauben angenommen werden [1]? — Nicht? —
Nun wessen Treu' und Glauben zieht man denn
Am wenigsten in Zweifel? Doch der Seinen?
Doch deren Blut wir sind? doch deren, die
Von Kindheit an uns Proben ihrer Liebe
Gegeben? die uns nie getäuscht, als wo
Getäuscht zu werden uns heilsamer war? —
Wie kann ich meinen Vätern weniger,
Als du den deinen glauben? Oder umgekehrt:
Kann ich von dir verlangen, daß du deine
Vorfahren Lügen strafst [2], um meinen nicht
Zu widersprechen? Oder umgekehrt.
Das nämliche gilt von den Christen. Nicht? —

1. Lessing dit quelque part que l'histoire, pour être digne de foi ne doit pas se trouver en contradiction avec la raison.
2. Lügen strafen, donner un démenti.

Saladin.

(Bei dem Lebendigen[1]! Der Mann hat Recht.
Ich muß verstummen.)

Nathan.

Laß auf unsre Ring'
Uns wieder kommen. Wie gesagt : die Söhne
Verklagten sich; und jeder schwur dem Richter,
Unmittelbar aus seines Vaters Hand
Den Ring zu haben — wie auch wahr! — nachdem
Er von ihm lange das Versprechen schon
Gehabt, des Ringes Vorrecht einmal zu
Genießen. — Wie nicht minder wahr! — Der Vater,
Beteu'rte jeder, könne gegen ihn
Nicht falsch gewesen sein; und eh' er dieses
Von ihm, von einem solchen lieben Vater,
Argwohnen lass' : eh' müss' er seine Brüder,
So gern er sonst von ihnen nur das beste
Bereit zu glauben sei, des falschen Spiels
Bezeihen; und er wolle die Verräter
Schon auszufinden wissen; sich schon rächen.

Saladin.

Und nun, der Richter? — Mich verlangt[2] zu hören,
Was du den Richter sagen lässest. Sprich!

Nathan.

Der Richter sprach : wenn ihr mir nun den Vater
Nicht bald zur Stelle schafft, so weis' ich euch
Von meinem Stuhle. Denkt ihr, daß ich Rätsel
Zu lösen da bin? Oder harret ihr,
Bis daß der rechte Ring den Mund eröffne? —
Doch halt! Ich höre ja, der rechte Ring
Besitzt die Wunderkraft beliebt zu machen;
Vor Gott und Menschen angenehm. Das muß
Entscheiden! Denn die falschen Ringe werden

---

1. Bei dem Lebendigen! Par le Dieu vivant!
2. Mich verlangt = ich verlange.

Doch das nicht können! — Nun, wen lieben zwei
Von euch am meisten? — Macht, sagt an! Ihr schweigt?
Die Ringe wirken nur zurück [1]? und nicht
Nach außen? Jeder liebt sich selber nur
Am meisten? — O so seid ihr alle drei
Betrogene Betrüger! Eure Ringe
Sind alle drei nicht echt. Der echte Ring
Vermutlich ging verloren. Den Verlust
Zu bergen, zu ersetzen, ließ der Vater
Die drei für einen machen.

Saladin.

Herrlich! herrlich!

Nathan.

Und also, fuhr der Richter fort, wenn ihr
Nicht meinen Rat, statt meines Spruches, wollt :
Geht nur! — Mein Rat ist aber der : ihr nehmt
Die Sache völlig wie sie liegt. Hat von
Euch jeder seinen Ring von seinem Vater :
So glaube jeder sicher seinen Ring
Den echten [2]. — Möglich, daß der Vater nun
Die Tyrannei des einen Rings nicht länger
In seinem Hause [3] dulden wollen! — Und gewiß,
Daß er euch alle drei geliebt, und gleich
Geliebt : indem er zwei nicht [3] drücken mögen,
Um einen zu begünstigen. — Wohlan!
Es eifre jeder seiner unbestochnen,
Von Vorurteilen freien Liebe nach [4]!
Es strebe von euch jeder um die Wette,
Die Kraft des Steins in seinem Ring an Tag

1. Wirken. . . zurück, ont une action répulsive.
2. Den echten. C'est une sorte de morale provisoire, — à la manière de Descartes, — que le juge préconise. Est-ce une solution?
3. Suppléez hat.
4. Es eifre jeder . . . nach. Que chacun s'efforce d'égaler.

Zu legen! komme dieser Kraft mit Sanftmut,
Mit herzlicher Verträglichkeit, mit Wohlthun,
Mit innigster Ergebenheit in Gott,
Zu Hülf'! Und wenn sich dann der Steine Kräfte
Bei euern Kindes-Kindeskindern äußern:
So lad' ich über tausend tausend Jahre
Sie wiederum vor diesen Stuhl. Da wird
Ein weis'rer Mann auf diesem Stuhle sitzen,
Als ich, und sprechen. Geht! — So sagte der
Bescheidne Richter[1].

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## Vierter Aufzug.

### Zweiter Auftritt.

Der Patriarch[2], welcher mit allem geistlichen Pomp den einen Kreuzgang[3] heraufkommt, und die Vorigen.

Tempelherr.[4]

Ich wich' ihm lieber aus. — Wär' nicht mein Mann! —

---

1. Une belle leçon de tolérance se dégage de ces paroles, comme d'ailleurs de la pièce entière.

2. Der Patriarch, le patriarche de Jérusalem. Lessing nous le peint comme un prélat fanatique, intrigant et vaniteux.

3. La scène se passe au cloître.

4. Tempelherr. C'est un prisonnier de guerre de Saladin, qui lui a laissé la vie sauve à cause de sa ressemblance avec Assad, un frère qu'il a perdu. On découvrira, à la fin de la pièce, que le templier est le fils d'Assad. Il a sauvé, dans un incendie, la jeune Recha, la fille adoptive de Nathan et il en est tombé amoureux. On apprendra plus tard qu'elle est sa sœur. Le patriarche avait chargé le frère (Klosterbruder), qui paraît dans cette scène, d'une mission secrète auprès du templier. Celui-ci devait profiter de la confiance que lui accordait Saladin pour l'entraîner dans un guet-apens, le tuer et faciliter ainsi l'entrée des chrétiens dans Jérusalem. Le templier, indigné du rôle odieux qu'on lui offrait, avait refusé avec mépris.

Ein dicker, roter, freundlicher[1] Prälat!
Und welcher Prunk!

KLOSTERBRUDER.

Ihr solltet ihn erst sehn
Nach Hofe sich erheben. Jetzo kommt
Er nur von einem Kranken.

TEMPELHERR.

Wie sich da
Nicht Saladin wird schämen müssen!

PATRIARCH (indem er näher kommt, winkt dem Bruder).

Hier! —
Das ist ja wohl der Tempelherr. Was will
Er?

KLOSTERBRUDER.

Weiß nicht.

PATRIARCH (auf ihn zugehend, indem der Bruder und das Gefolge zurücktreten).

Nun, Herr Ritter! — Sehr erfreut
Den braven jungen Mann zu sehn! — Ei, noch
So gar jung[2]! — Nun, mit Gottes Hülfe, daraus
Kann etwas werden.

TEMPELHERR.

Mehr, ehrwürd'ger Herr,
Wohl schwerlich, als schon ist. Und eher noch
Was weniger.

PATRIARCH.

Ich wünsche wenigstens,
Daß so ein frommer Ritter lange noch

---

1. freundlicher, réjoui. Ce patriarche fait penser au prélat du *Lutrin*.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage.

2. So gar jung, « si jeune, si inexpérimenté ». Allusion au refus opposé par le templier aux propositions antérieures du patriarche.

Der lieben Christenheit, der Sache Gottes
Zu Ehr' und Frommen[1] blühn und grünen möge!
Das wird denn auch nicht fehlen, wenn nur fein
Die junge Tapferkeit dem reifen Rate
Des Alters folgen will! — Womit wär' sonst[2]
Dem Herrn zu dienen?

Tempelherr.

Mit dem nämlichen,
Woran es meiner Jugend fehlt: mit Rat.

Patriarch.

Recht gern! — Nur ist der Rat auch anzunehmen.

Tempelherr.

Doch blindlings nicht?

Patriarch.

Wer sagt denn das? — Ei freilich
Muß niemand die Vernunft, die Gott ihm gab,
Zu brauchen unterlassen, — wo sie hin
Gehört. Gehört sie aber überall
Denn hin? — O nein! — Zum Beispiel: wenn uns Gott
Durch einen seiner Engel, — ist zu sagen,
Durch einen Diener seines Worts — ein Mittel
Bekannt zu machen würdiget, das Wohl
Der ganzen Christenheit, das Heil der Kirche,
Auf irgend eine ganz besondre Weise
Zu fördern, zu befestigen[3]: wer darf
Sich da noch unterstehn, die Willkür des,
Der die Vernunft erschaffen, nach Vernunft
Zu untersuchen? und das ewige
Gesetz der Herrlichkeit des Himmels nach

1. Frommen. infinitif employé comme substantif; fromm signifie primitivement *utile*.
2. Sonst = übrigens.
3. Nouvelle allusion aux projets du patriarche, — contrariés par l'opposition du templier.

Den kleinen Regeln einer eiteln Ehre
Zu prüfen? — Doch hiervon genug. Was ist
Es denn, worüber unsern Rat für jetzt
Der Herr verlangt?

Tempelherr.

Gesetzt[1], ehrwürd'ger Vater,
Ein Jude hätt' ein einzig Kind, — es sei
Ein Mädchen, — das er mit der größten Sorgfalt
Zu allem Guten auferzogen, das
Er liebe mehr als seine Seele, das
Ihn wieder mit der frömmsten Liebe liebe.
Und nun würd' unser einem hinterbracht,
Dies Mädchen sei des Juden Tochter nicht;
Er hab' es in der Kindheit aufgelesen,
Gekauft, gestohlen, — was Ihr wollt[2]; man wisse,
Das Mädchen sei ein Christenkind, und sei
Getauft; der Jude hab' es nur als Jüdin
Erzogen; lass' es nur als Jüdin und
Als seine Tochter so verharren : — sagt,
Ehrwürd'ger Vater, was wär' hierbei wohl
Zu thun?

Patriarch.

Mich schaudert! — Doch zu allererst[3]
Erkläre sich der Herr, ob so ein Fall
Ein Faktum oder eine Hypothes'.
Das ist zu sagen : ob der Herr sich das
Nur bloß so dichtet, oder ob's geschehn,
Und fortfährt zu geschehn.

Tempelherr.

Ich glaubte, das
Sei eins, um Euer Hochehrwürden Meinung

---

1. Gesetzt, supposé que.
2. C'est l'histoire de Nathan et de Recha.
3. Zu allererst, tout d'abord.

Bloß zu vernehmen.

Patriarch.

Eins? — Da seh' der Herr,
Wie sich die stolze menschliche Vernunft
Im Geistlichen doch irren kann. — Mit nichten[1]!
Denn ist der vorgetragne Fall nur so
Ein Spiel des Witzes : so verlohnt es sich
Der Mühe nicht im Ernst ihn durchzudenken.
Ich will den Herrn damit auf das Theater
Verwiesen haben, wo dergleichen pro
Et contra sich mit vielem Beifall könnte
Behandeln lassen. — Hat der Herr mich aber
Nicht bloß mit einer theatral'schen Schnurre
Zum besten[2] : ist der Fall ein Faktum; hätt'
Er sich wohl gar in unsrer Diöces',
In unsrer lieben Stadt Jerusalem,
Ereignet : — ja alsdann —

Tempelherr.

Und was alsdann?

Patriarch.

Dann wäre an dem Juden förderſamſt[3]
Die Strafe zu vollziehn, die päpstliches
Und kaiserliches Recht so einem Frevel,
So einer Lasterthat bestimmen.

Tempelherr.

So?

Patriarch.

Und zwar bestimmen obgesagte Rechte
Dem Juden, welcher einen Christen zur
Apostasie verführt, — den Scheiterhaufen, —
Den Holzstoß —

---

1. Mit nichten. Nichten est au datif; nicht était un substantif et se déclinait. (Cf. Zu nichte machen, réduire à néant).
2. Zum besten haben, se moquer de.
3. Förderſamſt, archaïque, « au plus vite ».

Tempelherr.

So?

Patriarch.

Und wie vielmehr dem Juden,
Der mit Gewalt ein armes Christenkind
Dem Bunde seiner Tauf' entreißt! Denn ist
Nicht alles, was man Kindern thut, Gewalt? —
Zu sagen : — ausgenommen, was die Kirch'
An Kindern thut.

Tempelherr.

Wenn aber nun das Kind,
Erbarmte seiner sich der Jude nicht,
Vielleicht im Elend umgekommen wäre?

Patriarch.

Thut nichts! der Jude wird verbrannt. — Denn besser,
Es wäre hier im Elend umgekommen,
Als daß zu seinem ewigen Verderben
Es so gerettet ward. — Zudem, was hat
Der Jude Gott denn vorzugreifen? Gott
Kann, wen er retten will, schon ohn' ihn retten.

Tempelherr.

Auch trotz ihm, sollt' ich meinen, — selig machen.

Patriarch.

Thut nichts! der Jude wird verbrannt.

Tempelherr.

Das geht
Mir nah'! Besonders da man sagt, er habe
Das Mädchen nicht sowohl in seinem, als
Vielmehr in keinem Glauben auferzogen,
Und sie von Gott nicht mehr, nicht weniger
Gelehrt, als der Vernunft genügt.

Patriarch.

Thut nichts!
Der Jude wird verbrannt... Ja, wär' allein

Schon dieserwegen[1] wert, dreimal verbrannt
Zu werden! — Was? ein Kind ohn' allen Glauben
Erwachsen lassen? — Wie? die große Pflicht,
Zu glauben, ganz und gar ein Kind nicht lehren?
Das ist zu arg! Mich wundert sehr, Herr Ritter,
Euch selbst. . .

Tempelherr.

Ehrwürd'ger Herr, das übrige,
Wenn Gott will, in der Beichte. (Will gehen.)

Patriarch.

Was? mir nun
Nicht einmal Rede stehn[2]? — Den Bösewicht,
Den Juden mir nicht nennen? — mir ihn nicht
Zur Stelle schaffen? — O da weiß ich Rat!
Ich geh' sogleich zum Sultan. — Saladin,
Vermöge der Capitulation,
Die er beschworen[3], muß uns, muß uns schützen;
Bei allen Rechten, allen Lehren schützen,
Die wir zu unsrer allerheiligsten
Religion nur immer rechnen dürfen!
Gottlob! wir haben das Original.
Wir haben seine Hand[4], sein Siegel. Wir! —
Auch mach' ich ihm gar leicht begreiflich, wie
Gefährlich selber für den Staat es ist,
Nichts glauben! Alle bürgerliche Bande
Sind aufgelöset, sind zerrissen, wenn
Der Mensch nichts glauben darf. — Hinweg! hinweg
Mit solchem Frevel! . . .

Tempelherr.

Schade, daß ich nicht
Den trefflichen Sermon mit beßrer Muße

---

1. Dieserwegen = deshalb.
2. Rede stehn, répondre.
3. Beschworen. On dirait plutôt geschworen.
4. Seine Hand, écrit de sa main.

Genießen kann! Ich bin zum Saladin
Gerufen.

Patriarch.

Ja? — Nun so — Nun freilich — Dann —

Tempelherr.

Ich will den Sultan vorbereiten, wenn
Es Euer Hochehrwürden so gefällt.

Patriarch.

O, oh! — Ich weiß, der Herr hat Gnade funden[1]
Vor Saladin! Ich bitte meiner nur
Im besten bei ihm eingedenk zu sein. —
Mich treibt der Eifer Gottes lediglich.
Was ich zu viel thu', thu' ich ihm[2]. — Das wolle
Doch ja der Herr erwägen! — Und nicht wahr,
Herr Ritter, das vorhin Erwähnte von
Dem Juden war nur ein Problema? — ist
Zu sagen —

Tempelherr.

Ein Problema. (Geht ab.)

Patriarch.

(Dem ich tiefer
Doch auf den Grund zu kommen[3] suchen muß.
Das wär' so wiederum ein Auftrag für
Den Bruder Bonafides.) — Hier, mein Sohn!
(Er spricht im Abgehen mit dem Klosterbruder.)

---

1. Funden, populaire pour gefunden.
2. Ihm, c.-à-d. Gott.
3. Auf den Grund kommen, approfondir.

## Critique.

### Laokoon[1].

(1766)

Les corps sont l'objet de l'art plastique, les actions l'objet de la poésie.

Ich schließe so. Wenn es wahr ist, daß die Malerei zu ihren Nachahmungen ganz andere Mittel, oder Zeichen gebraucht, als die Poesie: jene nämlich Figuren und Farben in dem Raume, diese aber artikulierte Töne in der Zeit; wenn unstreitig die Zeichen ein bequemes Verhältnis zu dem Bezeichneten haben müssen: so können neben einander geordnete Zeichen, auch nur Gegenstände, die neben einander, oder deren Teile neben einander existieren, auf einander folgende Zeichen

1. C'est moins un livre qu'un recueil d'observations ingénieuses et profondes sur les arts plastiques et la poésie. L'auteur, se séparant de Winckelmann, qui préconisait l'emploi de l'allégorie, veut réagir, au nom des règles du beau, contre la recherche des images en poésie et l'allégorie en peinture. Il prend comme point de départ la définition de la beauté grecque que Winckelmann avait donnée. Il l'applique au groupe de Laocoon d'une part, au Laocoon de Virgile d'autre part. Si le Laocoon de Virgile pousse des cris effroyables, c'est que les cris sont l'expression naturelle de la douleur physique. Tous les héros d'Homère crient. Le sculpteur obéit nécessairement à d'autres lois que le poète et emploie des moyens différents pour produire les mêmes effets. Son Laocoon ne crie pas, parce qu'une bouche largement ouverte déforme le visage. — Les pages qui suivent résument les principales idées du Laocoon.

La critique moderne n'accepte plus toute la doctrine de Lessing. L'ouvrage n'en reste pas moins, par la richesse des aperçus et l'agrément d'un style clair et vigoureux, un des chefs-d'œuvre de la prose allemande. Il exerça sur la poésie et les arts une influence prodigieuse.

aber auch nur Gegenstände ausdrücken, die auf einander, oder deren Teile auf einander folgen.

Gegenstände, die neben einander, oder deren Teile neben einander existieren, heißen Körper. Folglich sind Körper mit ihren sichtbaren Eigenschaften die eigentlichen Gegenstände der Malerei.

Gegenstände, die auf einander, oder deren Teile auf einander folgen, heißen überhaupt Handlungen. Folglich sind Handlungen der eigentliche Gegenstand der Poesie.

Doch alle Körper existieren nicht allein in dem Raume, sondern auch in der Zeit. Sie dauern fort, und können in jedem Augenblicke ihrer Dauer anders erscheinen, und in anderer Verbindung stehen. Jede dieser augenblicklichen Erscheinungen und Verbindungen ist die Wirkung einer vorhergehenden, und kann die Ursache einer folgenden, und sonach gleichsam das Centrum einer Handlung sein. Folglich kann die Malerei auch Handlungen nachahmen, aber nur andeutungsweise[1] durch Körper. —

Auf der andern Seite können Handlungen nicht für sich selbst bestehen, sondern müssen gewissen Wesen anhängen[2]. Insofern nun diese Wesen Körper sind, oder als Körper betrachtet werden, schildert die Poesie auch Körper, aber nur andeutungsweise durch Handlungen.

Die Malerei kann in ihren coexistierenden Compositionen nur einen einzigen Augenblick der Handlung nutzen, und muß daher den prägnantesten[3] wählen, aus welchem das Vorhergehende und Folgende am begreiflichsten wird.

Eben so kann auch die Poesie in ihren fortschreitenden Nachahmungen nur eine einzige Eigenschaft der Körper nutzen, und muß daher diejenige wählen, welche das sinnlichste Bild des Körpers von der Seite erweckt, von welcher sie ihn braucht.

---

1. Andeutungsweise, par des signes, symboliquement.
2. Anhängen, se rapporter à.
3. Den prägnantesten, le plus fécond, le plus riche, le plus plein.

Hieraus fließt die Regel von der Einheit der malerischen Beiwörter, und der Sparsamkeit[1] in den Schilderungen körperlicher Gegenstände.

Ich würde in diese trockene Schlußkette weniger Vertrauen setzen, wenn ich sie nicht durch die Praxis des Homer vollkommen bestätigt fände, oder wenn es nicht vielmehr die Praxis des Homer selbst wäre, die mich darauf gebracht hätte. Nur aus diesen Grundsätzen läßt sich die große Manier des Griechen bestimmen und erklären, sowie der entgegengesetzten Manier[2] so vieler neuern Dichter ihr Recht erteilen[3], die in einem Stücke[4] mit dem Maler wetteifern wollen, in welchem sie notwendig von ihm überwunden werden müssen.

Ich finde, Homer malt nichts als fortschreitende Handlungen, und alle Körper, alle einzelne Dinge malt er nur durch ihren Anteil an diesen Handlungen, gemeiniglich nur mit Einem Zuge.

Was Wunder also, daß der Maler, da wo Homer malt, wenig oder nichts für sich zu thun sieht, und daß seine Ernte nur da ist, wo die Geschichte eine Menge schöner Körper, in schönen Stellungen, in einem der Kunst vorteilhaften Raume zusammenbringt, der Dichter selbst mag diese Körper, diese Stellungen, diesen Raum so wenig malen, als er will? Man gehe die ganze Folge der Gemälde, wie sie Caylus aus ihm vorschlägt[5], Stück vor Stück durch, und man wird in jedem den Beweis von dieser Anmerkung finden.

---

1. Sparsamkeit, la sobriété.
2. Der entgegengesetzten Manier. Il s'agit du goût de l'allégorie et des longues descriptions que Haller et les imitateurs de Thomson avaient mises en vogue.
3. Recht erteilen = gerecht werden, juger.
4. In einem Stücke, en une partie.
5. Le comte de Caylus (1692-1765), fils de la célèbre marquise de Caylus (nièce de M^me de Maintenon) voyagea plusieurs années en Orient et en rapporta de précieux matériaux. Peintre, critique d'art, archéologue, il a laissé plusieurs ouvrages estimés. Le plus remarquable est son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, etc.* Il

Ich lasse also hier den Grafen, der den Farbenstein des Malers zum Probiersteine[1] des Dichters machen will, um die Manier des Homers näher zu erklären.

Für Ein Ding, sage ich, hat Homer gemeiniglich nur Einen Zug. Ein Schiff ist ihm bald das schwarze Schiff, bald das hohle Schiff, bald das schnelle Schiff, höchstens das wohlberuderte schwarze Schiff.

Weiter läßt er sich in die Malerei des Schiffes nicht ein. Aber wohl das Schiffen, das Abfahren, das Anlanden des Schiffes macht er zu einem ausführlichen Gemälde, zu einem Gemälde, aus welchem der Maler fünf, sechs besondere Gemälde machen müßte, wenn er es ganz auf seine Leinwand bringen wollte.

Zwingen den Homer ja[2] besondere Umstände, unsern Blick auf einen einzelnen körperlichen Gegenstand länger zu heften : so wird demohngeachtet kein Gemälde daraus, dem der Maler mit dem Pinsel folgen könnte; sondern er weiß durch unzählige Kunstgriffe diesen einzelnen Gegenstand in eine Folge von Augenblicken zu setzen, in deren jedem er anders erscheint, und in deren letztem ihn der Maler erwarten muß, um uns entstanden zu zeigen, was wir bei dem Dichter entstehen sehen. Z. E. Will Homer uns den Wagen der Juno sehen lassen, so muß ihn Hebe vor unsern Augen Stück vor Stück zusammensetzen. Wir sehen die Räder, die Achsen, den Sitz, die Deichsel und Riemen und Stränge, nicht sowohl wie es beisammen ist, als wie es unter den Händen der Hebe zusammenkömmt. Auf die Räder allein verwendet der Dichter mehr als einen Zug, und weiset uns die ehernen acht Speichen, die goldenen Felgen, die Schienen von Erz, die silberne Nabe, alles insbesondere.

Man sollte sagen : Da der Räder mehr als eines war, so

---

engageait les peintres à s'inspirer d'Homère, et il leur proposait plusieurs sujets choisis dans l'*Iliade*.

1. Farbenstein — Probierstein. Jeu de mots difficile à traduire.

2. Ja = etwa.

mußte in der Beschreibung eben so viel Zeit mehr auf sie gehen, als ihre besondere Anlegung deren[1] in der Natur selbst mehr erforderte.

Ἥϐη δ' ἀμφ' ὀχέεσσι θοῶς βάλε καμπύλα κύκλα,
Χάλκεα ὀκτάκνημα, σιδηρέῳ ἄξονι ἀμφίς·
Τῶν ἤτοι χρυσέη ἴτυς ἄφθιτος, αὐτὰρ ὕπερθεν
Χάλκε' ἐπίσσωτρα, προσαρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι·
Πλῆμναι δ' ἀργύρου εἰσὶ περίδρομοι ἀμφοτέρωθεν·
Δίφρος δὲ χρυσέοισι καὶ ἀργυρέοισιν ἱμᾶσιν
Ἐντέταται· δοιαὶ δὲ περίδρομοι ἄντυγές εἰσιν·
Τοῦ δ' ἐξ ἀργύρεος ῥυμὸς πέλεν· αὐτὰρ ἐπ' ἄκρῳ
Δῆσε χρύσειον καλὸν ζυγὸν, ἐν δὲ λέπαδνα
Κάλ' ἔϐαλε, χρύσει'...[2]

Will uns Homer zeigen, wie Agamemnon bekleidet gewesen, so muß sich der König vor unsern Augen seine völlige Kleidung Stück für Stück umthun; das weiche Unterkleid, den großen Mantel, die schönen Halbstiefeln, den Degen; und so ist er fertig, und ergreift das Scepter.

Wir sehen die Kleider, indem der Dichter die Handlung des Bekleidens malt; ein anderer würde die Kleider bis auf die geringste Franze gemalt haben, und von der Handlung hätten wir nichts zu sehen bekommen.

---

1. Deren, se rapporte à Zeit.
2. *Iliade*, V, vers 722-731. Cf. la traduction suivante de Voss :

Hebe fügt' um den Wagen alsbald die geründeten Räder,
Eherne mit acht Speichen, umher an die eiserne Achse.
Gold ist ihnen der Kranz, unalterndes; aber umher sind
Eherne Schienen gelegt, anpassende, Wunder dem Anblick.
Silbern glänzen die Naben in schönumlaufender Ründung.
Dann in goldenen Riemen und silbernen schwebet der Sessel
Ausgespannt, und umringt mit zween umlaufenden Rändern.
Vorhin streckt aus Silber die Deichsel sich; aber am Ende
Band sie das goldene Joch, das prangende; dem sie die Seile,
Schön und golden umschlang.

## Une des raisons de la stérilité littéraire de l'Allemagne.

Das meiste, was wir Deutsche noch in der schönen Literatur haben, sind Versuche junger Leute[1]. Ja das Vorurteil ist bei uns fast allgemein, daß es nur jungen Leuten zukomme, in diesem Felde zu arbeiten. Männer, sagt man, haben ernsthaftere Studien oder wichtigere Geschäfte, zu welchen sie die Kirche oder der Staat auffordert[2]. Verse und Komödien heißen Spielwerke; allenfalls nicht unnützliche[3] Vorübungen, mit welchen man sich höchstens bis in sein fünfundzwanzigstes Jahr beschäftigen darf. Sobald wir uns dem männlichen Alter nähern, sollen wir fein[4] alle unsere Kräfte einem nützlichen Amte widmen; und läßt uns dieses Amt einige Zeit, etwas zu schreiben, so soll man ja[5] nichts anderes schreiben, als was mit der Gravität und dem bürgerlichen Range desselben bestehen kann : ein hübsches Compendium aus den höhern Facultäten, eine gute Chronik von der lieben Vaterstadt, eine erbauliche Predigt und dergleichen.

*(Dramaturgie de Hambourg*[6]*.)*

---

1. Cette assertion est quelque peu exagérée. En 1769 Klopstock avait 45 ans, Wieland 36, Uz 49, Gœtz 48, Christian Félix Weisse et Zachariä étaient nés en 1726. Cronegk avait trente-huit ans; Brawe, auteur d'un *Brutus* (1757) en vers iambiques (non rimés) de cinq pieds, et d'une bonne comédie, l'*Esprit fort*, n'avait que 31 ans.

2. On en était encore resté aux idées du dix-septième siècle. Cf. page 173 et note 1.

3. Unnützliche, moins usité que unnütze.

4. Fein, « bien gentiment. » Lessing emploie fréquemment cette expression.

5. Ja, surtout.

6. *Dramaturgie de Hambourg*. — En avril 1767 quelques amis de la scène avaient essayé de fonder à Hambourg un théâtre national. Ils avaient fait appel au concours de Lessing, déjà célèbre dans toute l'Allemagne. On lui demanda d'être l'auteur dramatique de l'institution nouvelle. Il préféra en être le critique; il écrivit une centaine d'articles

## Über die drei aristotelischen Einheiten[1] im französischen Drama.

Ein anderes ist[2], sich mit den Regeln abfinden, ein anderes, sie wirklich beobachten. Jenes thun die Franzosen; dieses scheinen nur die Alten verstanden zu haben[3].

Die Einheit der Handlung war das erste dramatische Gesetz der Alten; die Einheit der Zeit und die Einheit des Ortes waren gleichsam nur Folgen aus jener, die sie schwerlich strenger beobachtet haben würden, als es jene[4] notwendig erfordert hätte, wenn nicht die Verbindung des Chors dazu gekommen wäre. Da nämlich ihre Handlungen eine Menge Volks[5] zum Zeugen haben mußten, und diese Menge immer die nämliche blieb, welche sich weder weiter von ihren Wohnungen entfernen, noch länger aus denselben wegbleiben konnte, als man gewöhnlichermaßen[6] der bloßen Neugierde wegen zu

---

généralement sans lien entre eux, sur les pièces représentées, sur le jeu des acteurs, sur une foule de questions qui intéressent l'art dramatique. Il expose les idées d'Aristote et les commente, il relève avec une âpreté pointilleuse les faiblesses du grand Corneille, il s'acharne sur Voltaire, il combat sans relâche l'influence française et met Shakespeare seul au même rang que les anciens.

Après une année de tentatives malheureuses, l'entreprise dramatique de Hambourg échoua à cause de l'indifférence universelle.

1. Die drei aristotelischen Einheiten. Boileau a cru les résumer ainsi :

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
> Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Mais Aristote n'avait prescrit que l'unité d'action.

2. Ein anderes ist, autre chose est.

3. Les tragiques grecs n'ont suivi d'autres lois que celles du beau.

4. Jene = die Einheit der Handlung.

5. Eine Menge Volks, le chœur qui représentait l'opinion publique, la conscience populaire.

6. Gewöhnlichermaßen, archaïque pour gewöhnlich.

thun pflegt : so konnten sie fast nicht anders, als den Ort auf einen und eben denselben individuellen Platz, und die Zeit auf einen und eben denselben Tag einschränken. Dieser Einschränkung unterwarfen sie sich denn auch bona fide, aber mit einer Biegsamkeit, mit einem Verstande, daß sie unter neun Malen siebenmal weit mehr dabei gewannen, als verloren. Denn sie ließen sich diesen Zwang einen Anlaß sein, die Handlung selbst so zu simplificieren, alles Überflüßige so sorgfältig von ihr abzusondern, daß sie[1], auf ihre wesentlichsten Bestandteile gebracht, nichts als ein Ideal von dieser Handlung ward, welches sich gerade in derjenigen Form am glücklichsten ausbildete, die den wenigsten Zusatz von Umständen der Zeit und des Ortes verlangte.

Die Franzosen hingegen, die an der wahren Einheit der Handlung keinen Geschmack fanden, die durch die wilden Intriguen der spanischen Bühne schon verwöhnt waren, ehe sie die griechische Simplicität kennen lernten, betrachteten die Einheiten der Zeit und des Ortes nicht als Folgen jener Einheit, sondern als für sich zur Vorstellung einer Handlung unumgängliche Erfordernisse, welche sie auch ihren reichern und verwickelteren Handlungen in eben der Strenge anpassen müßten, als es nur immer der Gebrauch des Chors erfordern könnte, dem sie doch gänzlich entsagt hatten. Da sie aber fanden, wie schwer, ja wie unmöglich öfters[2] dieses sei, so trafen sie mit den tyrannischen Regeln, welchen sie ihren völligen Gehorsam aufzukündigen nicht Mut genug hatten, ein Abkommen. Anstatt eines einzigen Ortes, führten sie einen unbestimmten Ort ein, unter dem man sich bald den, bald jenen einbilden könne; genug, wenn diese Orte zusammen nur nicht gar zu weit auseinander lägen, und keiner eine besondere Verzierung bedürfe, sondern die nämliche Verzierung ungefähr dem einen so gut als dem andern zukommen könne. Anstatt des Tages schoben sie die Einheit der Dauer[3] unter;

1. Sie, c.-à-d. die Handlung.
2. Öfters, la plupart du temps.
3. Die Einheit der Dauer, l'unité de temps.



und eine gewisse Zeit, in der man von keinem Aufgehen und Untergehen der Sonne hörte, in der niemand zu Bette ging, mochte sich doch sonst noch so viel und mancherlei darin ereignen, ließen sie für Einen Tag gelten.

Niemand würde ihnen dieses verdacht haben, denn unstreitig lassen sich auch so noch vortreffliche Stücke machen, und das Sprichwort sagt : bohre das Brett, wo es am dünnsten ist. — Aber ich muß meinen Nachbar nur auch da bohren lassen. Ich muß ihm nicht immer nur die dickste Kante, den ästigsten Teil des Brettes zeigen, und schreien : Da bohre mir durch! da pflege ich durchzubohren! — Gleichwohl schreien die französischen Kunstrichter alle so; besonders wenn sie auf die dramatischen Stücke der Engländer kommen. Was für ein Aufhebens machen[1] sie von der Regelmäßigkeit, die sie sich so unendlich erleichtert haben.

(*Dramaturgie*.)

---

## Lessings Urteil über sich selbst.

Ich bin weder Schauspieler noch Dichter[2]. Man erweiset mir zwar manchmal die Ehre, mich für den letztern zu erkennen. Aber nur, weil man mich verkennt. Aus einigen dramatischen Versuchen, die ich gewagt habe[3], sollte man nicht so freigebig folgern[4]. Nicht jeder, der den Pinsel in die Hand nimmt und Farben verquistet ist ein Maler. Die ältesten von jenen Versuchen[5] sind in den Jahren hingeschrieben, in wel-

1. Aufhebens machen, faire du bruit, du vacarme, crier au scandale.

2. La pensée complète serait : « et cependant je donne des conseils aux acteurs et aux poètes; je critique leur jeu et leurs pièces. »

3. Lessing avait déjà publié *Miss Sara Sampson* et *Minna de Barnhelm*.

4. So freigebig folgern, tirer des conclusions si favorables.

5. Les premières comédies de Lessing sont en effet médiocres.

chen man Lust und Leichtigkeit so gern für Genie hält. Was in den neuern Erträgliches ist, davon bin ich mir sehr bewußt, daß ich es einzig und allein der Kritik zu verdanken habe. Ich fühle die lebendige Quelle nicht in mir, die sich durch eigene Kraft emporarbeitet, durch eigene Kraft in so reichen, so frischen, so reinen Strahlen aufschießt : ich muß alles durch Druckwerk und Röhren aus mir herauspressen. Ich würde so arm, so kalt, so kurzsichtig sein, wenn ich nicht einigermaßen gelernt hätte, fremde Schätze bescheiden zu borgen, an fremdem Feuer mich zu wärmen und durch die Gläser der Kunst meine Augen zu stärken. Ich bin daher immer beschämt und verdrießlich geworden, wenn ich zum Nachteil der Kritik etwas las oder hörte. Sie soll das Genie ersticken : und ich schmeichelte mir etwas von ihr erhalten zu haben, was dem Genie sehr nahe kommt. Ich bin ein Lahmer, den eine Schmähschrift auf die Krücke unmöglich erbauen kann. Doch freilich, wie die Krücke dem Lahmen wohl hilft, sich von einem Orte zum andern zu bewegen, aber ihn nicht zum Läufer machen kann : so auch die Kritik. Wenn ich mit ihrer Hülfe etwas zu Stande bringe, welches besser ist, als es einer von meinen Talenten ohne Kritik machen würde : so kostet es mir so viel Zeit, ich muß von andren Geschäften so frei, von unwillkürlichen Zerstreuungen so ununterbrochen sein, ich muß meine ganze Belesenheit so gegenwärtig haben, ich muß bei jedem Schritt alle Bemerkungen, die ich jemals über Sitten und Leidenschaften gemacht, so ruhig durchlaufen können, daß zu einem Arbeiter, der ein Theater mit Neuigkeiten unterhalten soll[1], niemand ungeschickter sein kann, als ich.

(*Dramaturgie*).

1. Comme Lessing devait le faire à Hambourg.

## Philosophie.

---

### Die Erziehung des Menschengeschlechts[1].

§ 1. Was die Erziehung bei dem einzeln Menschen ist, ist die Offenbarung bei dem ganzen Menschengeschlechte.

§ 2. Erziehung ist Offenbarung, die dem einzeln Menschen geschieht, und Offenbarung ist Erziehung, die dem Menschengeschlechte geschehen ist und noch geschieht[2].

§ 3. Ob die Erziehung aus diesem Gesichtspunkte zu betrachten in der Pädagogik Nutzen haben kann, will ich hier nicht untersuchen. Aber in der Theologie kann es gewiß sehr großen Nutzen haben und viele Schwierigkeiten heben, wenn man sich die Offenbarung als eine Erziehung des Menschengeschlechts vorstellet.

§ 4. Erziehung giebt dem Menschen nichts, was er nicht auch aus sich selbst haben könnte[3]; sie giebt ihm das, was er aus sich selber haben könnte, nur geschwinder und leichter. Also giebt auch die Offenbarung dem Menschengeschlechte nichts, worauf die menschliche Vernunft, sich selbst überlassen,

---

1. L'unité de dogme et de doctrine morale qui caractérise notre dix-septième siècle avait fait place, en Allemagne, après la Réforme, à une variété presque infinie de sectes religieuses et de théories philosophiques. Donner au peuple allemand, à défaut de l'unité religieuse, un même code moral, devint la préoccupation incessante de tous les grands esprits d'outre-Rhin. De là tant de systèmes philosophiques, tant de traités de pédagogie, tant de drames et de romans où le problème de l'éducation est agité et reçoit les solutions les plus diverses.

L'*Education du genre humain*, de Lessing, est moins un traité qu'une suite d'aphorismes (au nombre de cent). C'est une conception générale de l'évolution de l'esprit humain.

2. D'après Lessing, la révélation n'est pas bornée dans le temps et dans l'espace : elle est éternelle et universelle.

3. C'est la doctrine de Rousseau.

nicht auch kommen würde[1], sondern sie gab und giebt ihm die wichtigsten dieser Dinge nur früher.

§5. Und so wie es der Erziehung nicht gleichgültig ist, in welcher Ordnung sie die Kräfte des Menschen entwickelt; wie sie dem Menschen nicht alles auf einmal beibringen kann: eben so hat auch Gott bei seiner Offenbarung eine gewisse Ordnung, ein gewisses Maß halten müssen.

§6. Wenn auch der erste Mensch mit einem Begriffe von einem einigen Gotte sofort ausgestattet wurde[2], so konnte doch dieser mitgeteilte und nicht erworbene Begriff unmöglich lange in seiner Lauterkeit bestehen. Sobald ihn die sich selbst überlassene menschliche Vernunft zu bearbeiten anfing, zerlegte sie den einzigen Unermeßlichen[3] in mehrere Ermeßlichere und gab jedem dieser Teile ein Merkzeichen[4].

§7. So entstand natürlicherweise Vielgötterei und Abgötterei. Und wer weiß, wie viele Millionen Jahre sich die menschliche Vernunft noch in diesen Irrwegen würde herumgetrieben haben — ohngeachtet[5] überall und zu allen Zeiten einzelne Menschen erkannten, daß es Irrwege waren — wenn es Gott nicht gefallen hätte, ihr[6] durch einen neuen Stoß eine bessere Richtung zu geben[7]!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

§78. Es ist nicht wahr, daß Spekulationen über diese Dinge jemals Unheil gestiftet und der bürgerlichen Gesellschaft nachteilig geworden. — Nicht den Spekulationen — dem

---

1. On voit que Lessing se sépare ici du protestantisme orthodoxe.
2. Allusion à la Genèse.
3. Den einzigen Unermeßlichen, le Dieu unique et infini.
4. Cette analyse n'est pas confirmée par l'histoire des religions.
5. Ohngeachtet = obgleich.
6. Ihr, c.-à-d. der menschlichen Vernunft.
7. Suit une revue rapide de l'histoire de l'humanité jusqu'à Jésus-Christ.

Unsinne, der Tyrannei, diesen Spekulationen zu steuern[1], Menschen, die ihre eigenen hatten, nicht ihre eigenen zu gönnen, ist dieser Vorwurf zu machen.

§79. Vielmehr sind dergleichen Spekulationen — mögen sie im einzeln doch ausfallen, wie sie wollen — unstreitig die schicklichsten Übungen des menschlichen Verstandes überhaupt so lange das menschliche Herz überhaupt höchstens nur vermögend ist, die Tugend wegen ihrer ewigen glückseligen Folgen zu lieben.

§.80. Denn bei dieser Eigennützigkeit des menschlichen Herzens auch den Verstand nur allein an dem üben wollen, was unsere körperlichen Bedürfnisse betrifft, würde ihn mehr stumpfen als wetzen heißen. Er will schlechterdings an geistigen Gegenständen geübt sein, wenn er zu seiner völligen Aufklärung gelangen und diejenige Reinigkeit des Herzens hervorbringen soll, die uns die Tugend um ihrer selbst willen zu lieben fähig macht.

§81. Oder soll das menschliche Geschlecht auf diese höchste Stufe der Aufklärung und Reinigkeit nie kommen? Nie?

§82. Nie? — Laß mich diese Lästerung nicht denken, Allgütiger! — Die Erziehung hat ihr Ziel, bei dem Geschlechte nicht weniger als bei dem Einzeln. Was erzogen wird, wird zu etwas erzogen.

§83. Die schmeichelnden Aussichten, die man dem Jünglinge eröffnet, die Ehre, der Wohlstand, die man ihm vorspiegelt: was sind sie mehr als Mittel, ihn zum Manne zu erziehen, der auch dann, wenn diese Aussichten der Ehre und des Wohlstandes wegfallen, seine Pflicht zu thun vermögend sei.

§84. Darauf zweckte die menschliche Erziehung ab, und die göttliche reichte dahin nicht? Was der Kunst mit dem Einzeln gelingt, sollte der Natur nicht auch mit dem Ganzen gelingen? Lästerung! Lästerung!

§85. Nein, sie wird kommen, sie wird gewiß kommen, die

1. Steuern, empêcher, faire obstacle à.

Zeit der Vollendung, da der Mensch, je überzeugter sein Verstand einer immer bessern Zukunft sich fühlet, von dieser Zukunft gleichwohl Bewegungsgründe zu seinen Handlungen zu erborgen nicht nötig haben wird[1]; da er das Gute thun wird, weil es das Gute ist, nicht weil willkürliche Belohnungen darauf gesetzt sind, die seinen flatterhaften Blick ehedem bloß heften und stärken sollten, die innern bessern Belohnungen desselben zu erkennen.

§86. Sie wird gewiß kommen, die Zeit eines neuen, ewigen Evangeliums, die uns selbst in den Elementarbüchern des Neuen Bundes versprochen wird.

---

## Le groupe poétique de Göttingen.

Quelques étudiants de l'Université de Göttingen se réunirent, à partir de 1770, sous l'invocation de Klopstock. Ils avaient voué à l'auteur du *Messie* un culte fervent et exclusif; ils s'affublaient de noms de bardes, composaient des *bardits*, exaltaient les vertus germaniques, déclamaient contre les tyrans, et manifestaient une haine vigoureuse pour les Français et pour Wieland, leur imitateur. Le *Hainbund* (le *Hain* est le bois sacré où s'assemblaient les bardes) fut fondé en 1772. Son organe fut l'*Almanach des Muses de Göttingen* que Heinrich Christian Boie publiait depuis 1770[2]. Peu à peu, l'admiration idolâtre de Klopstock fit place à des idées plus sages et à des conceptions moins étroites. Sous l'influence des Anglais, de Rousseau et surtout de Herder, on prêcha le retour à la nature, on

1. C'est la profession de foi des grands penseurs du dix-huitième siècle.
2. Son existence se prolongea, avec des fortunes diverses jusqu'en 1803. Les principaux collaborateurs furent Klopstock, Hölty, K. F. Cramer, Ramler, Gleim, Voss, Gœthe, Gotter, et les deux frères Stolberg.

s'enthousiasma pour la poésie populaire [1]. Mais, en somme, il n'y eut pas, — à peu d'exceptions près, — entre les membres du groupe, communauté d'aspirations et de doctrines. Chacun garda son individualité propre [2].

## Bürger.

(1747-1794)

Si la poésie hautaine et souvent obscure de Klopstock resta inaccessible à la foule, l'auteur de *Lenore* sacrifia peut-être trop au goût populaire. Schiller, dans sa célèbre critique des poésies de Bürger (1791) lui reproche, non sans dureté, d'être souvent superficiel, de blesser la délicatesse et le bon goût, d'abuser du cliquetis et du tintamarre des mots, de ne pas idéaliser les sujets, de faire, en un mot, de la popularité la loi suprême de son art.

Il y a cependant, dans l'œuvre de Bürger et même dans ses compositions érotiques et bachiques, des poésies et surtout des vers d'une grâce exquise, que l'on pourrait attribuer aux plus raffinés des romantiques. Sa versification, bien supérieure à celle de Klopstock, est souple, variée, harmonieuse.

Mais son véritable titre de gloire est d'avoir donné à la ballade droit de cité en Allemagne. L'étude du Volkslied et du recueil de Percy [3] fortifia en lui ce sens du mysté-

1. Le célèbre Heyne qui enseignait les langues anciennes à l'Université de Göttingen éveilla chez les membres du Hainbund le goût de l'antiquité. Voss (1751-1826) qui fut l'âme du groupe et qui prit, après Boie, la direction de l'*Almanach*, publia des traductions de l'*Odyssée*, de l'*Iliade* et de *Virgile*.

2. A consulter : R. Prutz, *Der Göttinger Dichterbund*. — Leipzig 1841.

3. Ce recueil d'anciennes ballades anglaises et écossaises parut en 1765. Il obtint en Angleterre d'abord, puis en Allemagne, un très vif succès. Gerstenberg, encouragé par Klopstock, attira bientôt l'attention du public sur les vieux

rieux, du fantastique, auquel on doit *Lenore* et quelques autres ballades qui restent les modèles du genre.

Bürger a écrit en outre quelques lieds d'un caractère franchement populaire, des contes burlesques, des poésies morales, dont l'intention seule est louable, et plusieurs sonnets.

En général, son œuvre a, comme il le pressentait lui-même, quelque chose d'incomplet et d'imparfait. Le désordre de sa vie n'a pas permis à son talent d'arriver à la maturité.

Gottfried August Bürger naquit le 31 décembre 1747 à Molmerswende, dans le district de Halberstadt, fit ses premières études à l'école d'Aschersleben et au Pædagogium de Halle, étudia, sans enthousiasme, la théologie à l'Université de Halle, et le droit à Göttingen. C'est là qu'il fit la connaissance de Christian Boie (1744-1806), le fondateur de l'*Almanach des Muses de Göttingen* (1770). Celui-ci s'intéressa au jeune poète et lui procura un emploi dans l'administration judiciaire, à Altengleichen, près de Göttingen. Bürger quitta ces fonctions pour faire des cours d'esthétique à l'Université de Göttingen où il fut nommé professeur en 1789. Il mourut le 8 juin 1794.

## BIBLIOGRAPHIE

Editions : Sauer (Collection Kürschner), 1883. — Grisebach, Berlin 1889.

Bonet-Maury. *Bürger et les origines anglaises de la ballade littéraire en Allemagne.* Paris, 1889.

Wurzbach. *G. A. Bürger.* Leipzig, 1900.

Sur la ballade : Ludwig Chevalier. *Zur Poetik der Ballade.* Progr. 1891-1895, Prague. (Etude confuse mais très documentée.)

---

chants des peuples scandinaves. Herder publia des dissertations sur les poésies d'Ossian et sur les ballades écossaises. Bürger, qui n'avait écrit jusqu'alors que des parodies de la poésie populaire, trouva enfin sa voie.

La ballade (de l'italien *ballata*, chant accompagné de danse) est ordinairement un lied d'un caractère surtout épique avec une allure lyrique et des passages dramatiques.

PAUL HOLZHAUSEN. *Die Ballade und Romanze von ihrem ersten Auftreten in der deutschen Kunstdichtung bis zu ihrer Ausbildung durch Bürger.* (Zeitschrift für deutsche Philologie von Höpfner-Zacher, 1884).

IGNAZ HUB. *Deutschlands Balladen- und Romanzendichter*, 1874.

F. VISCHER. *Aesthetik*, IV.

WEDDIGEN. *Geschichte der deutschen Volkspoesie*, Munich, 1884.

WERNER. *Lyrik und Lyriker.*

H. BAUMGART. *Handbuch der Poetik.*

J. GOLDSCHMIDT. *Die deutsche Ballade.* Programme, 1891.

Sur Lenore : ERICH SCHMIDT. *Characteristiken.* Berlin, 1886.

---

## Lenore.

On raconte que Bürger fut frappé, un jour, d'entendre sa servante chanter les vers suivants :

Der Mond scheint hell
Der Tod reit't schnell,
Feins Liebchen, grauet's dir?
— „Und warum sollt' mir's grauen?
Ist doch feins Lieb mit mir."

D'après une autre tradition, il aurait surpris sur les lèvres d'une jeune paysanne un lied qui débutait ainsi :

Der Mond der scheint so helle,
Die Toten reiten so schnelle,
Feins Liebchen, graut dir nicht?

Quoi qu'il en soit, son imagination hantée de visions funèbres, son goût naturel pour l'horrible le portèrent à développer ce thème. Après cinq mois d'un labeur assidu, il put écrire, le 22 août 1773, à son ami Boie : „Gottlob, nun bin ich mit meiner unsterblichen „Lenore" fertig!" Le sujet est de l'invention de Bürger, qui a emprunté au *Volkslied* et au recueil des ballades de Percy quelques détails heureux[1].

1. Dans la ballade écossaise du recueil de Percy, que Herder a traduite librement sous le titre de „Wilhelms

L'idée fondamentale de cette légende, à savoir que les morts souffrent des regrets qu'ils causent, est fort ancienne ; Bürger l'a quelque peu modifiée. *Lenore* parut dans l'*Almanach des Muses* de Göttingen en 1774. Plusieurs scènes de cette ballade ont été illustrées par la peinture [1].

---

Geist", la fiancée Gretchen consent à suivre Wilhelm, mais le spectre s'y oppose et la jeune fille meurt. Citons quelques strophes :

Da kam ein Geist zu Gretchens Thür
Mit manchem Weh und Ach!
Und drückt' am Schloß und kehrt' am Schloß
Und ächzte traurig nach.

. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . .

„O Gretchen süß, o Gretchen lieb,
Ich bitt' dich, sprich zu mir;
Gieb, Gretchen, mir mein Wort und Treu'
Das ich gegeben dir!

. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . .

— „Dein Wort und Treu' geb' ich dir nicht,
Geb's nimmer wieder dir,
Bis du mich führst zum Kirchhof hin
Mit Bräut'gamsring dafür."

— „Und auf dem Kirchhof lieg' ich schon
Fernweg, hin über dem Meer!
Es ist mein Geist nur, Gretchen,
Der hier kommt zu dir her."

Ausstreckt sie ihre Lilienhand,
Streckt eilig sie ihm zu :
„Da nimm dein Trauwort, Wilhelm,
Und geh und geh zur Ruh!"

. . . . . . . . . . . . . . .

1. Ary Scheffer s'est inspiré de la strophe 4 et Horace Vernet de la strophe 29.

## Lenore.

1. Lenore fuhr ums Morgenrot
Empor[1] aus schweren Träumen :
„Bist[2] untreu, Wilhelm, oder tot?
Wie lange willst du säumen[3]?" —
Er war mit König Friedrichs[4] Macht
Gezogen in die Prager Schlacht[5],
Und hatte nicht geschrieben,
Ob er gesund geblieben[6].

---

1. Fuhr empor, s'éveilla en sursaut.

2. Bist. La poésie populaire supprime fréquemment le pronom personnel.

3. Willst du säumen, « tarderas-tu ».

4. Friedrichs Macht. Il s'agit de Frédéric II. L'impératrice dont parle la seconde strophe est Marie-Thérèse d'Autriche, et la guerre dans laquelle Wilhelm a péri est la guerre de Sept-Ans, terminée en 1763 par le traité d'Hubertsbourg. — Macht signifie souvent *armée*.

5. In die Prager Schlacht, à la bataille de Prague, le 6 mai 1757, où Frédéric fut vainqueur, mais perdit 16,000 hommes et son meilleur général, Schwerin. La victoire de Prague eut un immense retentissement et impressionna d'une manière durable l'imagination populaire. Elle fut célébrée dans un Volkslied, dont voici deux strophes :

Drauf ward ein Ausfall gemacht,
Schwerin der reitet in die Schlacht.
Potz Donner, Hagel, Feuer und Flammen!
So schossen sie die Völker zusammen.
Und bei so großer Angst und Not
Schwerin der ward geschossen tot.

Da fing der König nun an :
„Ach, ach, was hab' ich gethan!
Meine halbe Armee wollt' ich drum geben,
Wenn mein Schwerin noch wär' am Leben;
Er war ein tapferer Kriegesheld,
Stund allezeit bereit im Feld."

6. Gesund geblieben. Bürger emploie à dessein des expressions simples, naïves, parfois même triviales.

2. Der König und die Kaiserinn[1],
Des langen Haders[2] müde,
Erweichten ihren harten Sinn
Und machten endlich Friede;
Und jedes Heer, mit Sing und Sang[3],
Mit Paukenschlag und Kling und Klang,
Geschmückt mit grünen Reisern,
Zog heim zu seinen Häusern[4].

3. Und überall allüberall,
Auf Wegen und auf Stegen,
Zog alt und jung dem Jubelschall
Der Kommenden entgegen.
„Gottlob!" rief Kind[5] und Gattin laut,
„Willkommen!" manche frohe Braut.
Ach! aber für Lenoren
War Gruß und Kuß verloren.

4. Sie frug den Zug[6] wohl auf und ab,
Und frug nach allen Namen[7];

---

1. Kaiserinn. Ancienne forme des féminins en in que l'on retrouve au pluriel.

2. Haders, pris ici dans son sens étymologique, *combat*, *lutte*.

3. Sing und Sang. C'est en grande partie à l'heureux emploi des allitérations, assonances, consonnances et onomatopées que la ballade de *Lenore* doit sa popularité. Nous avons déjà vu que dans les expressions proverbiales comme Sing und Sang, Kling und Klang, Weg und Steg, il ne faut traduire qu'un seul terme, le plus énergique.

4. Häusern rime assez mal avec Reisern et de plus est impropre. Dans plusieurs parties de l'Allemagne äu se prononce à peu près comme ei, ö comme e et ü comme i. Cf. strophe 6 Beten et vonnöten et strophe 10 Kinde et Sünde.

5. Kind, pluriel poétique pour Kinder.

6. Den Zug, la troupe en marche, la colonne; auf und ab, en allant des premiers aux derniers de la colonne.

7. Und frug nach allen Namen. Le poète veut dire sans doute que Lenore s'informe de tous les soldats dont elle

Doch keiner war, der Kundschaft gab,
Von allen, so[1] da kamen.
Als nun das Heer vorüber war,
Zerraufte sie ihr Rabenhaar,

---

connaît les noms afin d'avoir des nouvelles de Wilhelm. L'expression est certainement obscure.

Victor Hugo s'est souvenu de ce passage dans la *Fiancée du Timbalier*. Le duc de Bretagne a convoqué, de Nantes à Mortagne, l'arrière-ban de ses guerriers.

« Ce sont des barons dont les armes
Ornent des forts ceints d'un fossé;
Des preux vieillis dans les alarmes,
Des écuyers, des hommes d'armes;
L'un d'entre eux est mon fiancé.
. . . . . . . . . . . . . . .

« Il doit aujourd'hui de la guerre
Revenir avec monseigneur;
. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . .

« Le duc triomphant nous rapporte
Son drapeau dans les camps froissé;
Venez tous sous la vieille porte
Voir passer la brillante escorte,
Et le prince, et mon fiancé!

*Suit une longue, brillante et enthousiaste description du défilé*. Et voici les deux dernières strophes :

« Le duc n'est pas loin; ses bannières
Flottent parmi les chevaliers;
Quelques enseignes prisonnières,
Honteuses, passent les dernières. . . . .
Mes sœurs! voici les timbaliers! . . . . »

Elle dit, et sa vue errante
Plonge, hélas! dans les rangs pressés;
Puis, dans la foule indifférente,
Elle tomba froide et mourante. . . . .
Les timbaliers étaient passés.

1. So, biblique pour die.

Und warf sich hin zur Erde[1]
Mit wütiger Geberde.

5. Die Mutter lief wohl hin zu ihr: —
„Ach, daß sich Gott erbarme!
Du trautes Kind, was ist mit dir?“ —
Und schloß sie in die Arme. —
„„O Mutter, Mutter! hin ist hin[2]!
Nun fahre Welt und alles hin[3]!
Bei Gott ist kein Erbarmen.
O weh, o weh mir Armen!““

6. „Hilf Gott[4], hilf! Sieh uns gnädig an[5]!
Kind, bet' ein Vaterunser!
Was Gott thut, das ist wohl gethan.
Gott, Gott erbarmt sich[6] unser!“ —
„„O Mutter, Mutter! Eitler Wahn[7]!
Gott hat an mir nicht wohl gethan!
Was half, was half mein Beten?
Nun ist's nicht mehr vonnöten[8].““

7. „Hilf Gott, hilf! Wer den Vater kennt,
Der weiß[9], er hilft den Kindern.

---

1. Zur Erde. Réminiscence de la Bible, *Job*, I, 20: „Da stand Hiob auf, und zerriß sein Kleid, und raufte sein Haupt, und fiel auf die Erde. . .“
2. Hin ist hin. Aucune traduction ne peut rendre l'énergique concision de ces trois mots.
3. Nun fahre. . . hin, adieu, maintenant.
4. Hilf Gott. C'est la mère qui parle.
5. Sieh uns gnädig an. Formule fréquente dans les cantiques.
6. Erbarmt sich, présent pour le futur.
7. Eitler Wahn! Vain espoir! (La prière ne me consolera pas).
8. Vonnöten (von Nöten, de nécessité), nécessaire.
9. Der weiß, er hilft = der weiß daß Gott den Kindern hilft.

Das hochgelobte Sakrament[1]
Wird deinen Jammer lindern." —
„„O Mutter, Mutter! was mich brennt,
Das lindert mir kein Sakrament!
Kein Sakrament mag[2] Leben
Den Toten wieder geben[3].""

8. „Hör', Kind! Wie[4], wenn der falsche Mann
Im fernen Ungerlande[5]
Sich seines Glaubens abgethan,
Zum neuen Ehebande[6]?
Laß fahren, Kind, sein Herz dahin!
Er hat es[7] nimmermehr Gewinn!
Wann Seel' und Leib sich trennen,
Wird ihn sein Meineid[8] brennen." —

1. Das hochgelobte Sakrament, la confession et la communion. Cf. à ce passage le *Pélérinage à Kevlaar* de Heine, où la mère de Wilhelm joue le même rôle de consolatrice que la mère de Lenore ici.

2. Mag = vermag.

3. Wieder geben. Cf. encore la Bible, *Job*, 14, 14 : „Meinest du ein toter Mensch werde wieder leben?"

4. Wie, wenn, que serait-ce si.

5. Ungerlande pour Ungarlande, Hongrie. Pour faire diversion à la terrible douleur de sa fille, la mère cherche à éveiller en elle des soupçons : elle espère ainsi affaiblir ses regrets.

L'imagination populaire distinguait mal la Hongrie de la Turquie. On pensait que les prisonniers de guerre chrétiens ne pouvaient avoir la vie sauve qu'à la condition d'abjurer leur foi et d'épouser une Musulmane.

6. Zum neuen Ehebande. L'expression n'est pas très juste, mais aux yeux de la mère les fiançailles de Lenore avec Wilhelm étaient un lien sacré, une union véritable.

7. Es, ancienne forme de génitif = dessen, de cela, de son parjure.

8. Meineid, du moyen haut-allemand *mein* faux et de *eid*, serment.

9. „„O Mutter, Mutter! Hin ist hin!
Verloren ist verloren!
Der Tod, der Tod ist mein Gewinn!
O wär' ich nie geboren[1]!
Lisch aus, mein Licht, auf ewig aus!
Stirb hin, stirb hin in Nacht und Graus!
Bei Gott ist kein Erbarmen.
O weh, o weh mir Armen!""

10. „Hilf Gott, hilf! Geh nicht ins Gericht[2]
Mit deinem armen Kinde!
Sie weiß nicht, was die Zunge spricht[3].
Behalt' ihr nicht die Sünde[4]!
Ach, Kind, vergiß dein irdisch Leid,
Und denk' an Gott und Seligkeit!
So wird doch deiner Seelen[5]
Der Bräutigam[6] nicht fehlen." —

---

1. O wär' ich nie geboren. L'influence de la Bible se fait sentir dans chaque vers.

„Darnach that Hiob seinen Mund auf, und verfluchte seinen Tag."
Und Hiob sprach :

„Der Tag müsse verloren sein, darin ich geboren bin." Job 3, 1 seqq. et plus loin : „Auch wird das Licht der Gottlosen verlöschen." Job 18, 5.

Cf. encore Proverbes de Salomon 20, 20 : „Wer seinem Vater und seiner Mutter flucht, des Leuchte wird verlöschen mitten in der Finsternis."

2. Geh nicht ins Gericht. Autre réminiscence biblique, psaume 143 : „Herr, erhöre mein Gebet, vernimm mein Flehen... und gehe nicht ins Gericht mit deinem Knechte." La mère de Lenore, femme pieuse et simple est nourrie de la lecture de la Bible.

3. « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » a dit le Christ.

4. „Herr, behalte ihnen diese Sünden nicht." (Apostelgeschichte, 7, 59).

5. Deiner Seelen, datif archaïque.

6. Der Bräutigam. Titre fréquemment attribué à Jésus-Christ par les mystiques. Allusion à la parabole des vierges folles et des vierges sages.

11. „„„O Mutter! Was ist Seligkeit?
O Mutter! Was ist Hölle[1]?
Bei ihm, bei ihm ist Seligkeit,
Und ohne Wilhelm, Hölle!
Lisch aus, mein Licht, auf ewig aus!
Stirb hin, stirb hin in Nacht und Graus!
Ohn' ihn mag ich auf Erden,
Mag dort[2] nicht selig werden.“““ —

12. So wütete Verzweifelung
Ihr in Gehirn und Adern.
Sie fuhr[3] mit Gottes Vorsehung
Vermessen fort zu hadern[4];
Zerschlug den Busen und zerrang[5]
Die Hand, bis Sonnenuntergang,
Bis auf[6] am Himmelsbogen
Die goldnen Sterne zogen.

13. Und außen, horch! ging's trap trap trap,
Als wie von Rosses Hufen;
Und klirrend stieg ein Reiter ab
An des Geländers Stufen[7];
Und horch! und horch! den Pfortenring[8]
Ganz lose[9], leise, klinglingling!

---

1. Hölle, du moyen haut-allemand *helle* (racine *hel*, cacher, envelopper); *Hel*, dans la mythologie germanique est la déesse des morts, la divinité infernale et cachée.
2. Dort, au ciel.
3. Fuhr . . . fort, continua.
4. Hadern, biblique = grollen.
5. Zerrang die Hand = rang (wütend) die Hände.
6. Auf. Rattachez à zogen.
7. An des Geländers Stufen. Geländer est mis ici pour Treppe. Cf. Schiller, „Der Kampf mit dem Drachen“:

Erfüllend des Geländers Stufen.

8. Den Pfortenring, l'anneau de la porte (formant marteau) ou l'anneau de la sonnette.
9. Lose, très rare dans le sens de leise qu'il a ici.

9. „„O Mutter, Mutter! Hin ist hin!
Verloren ist verloren!
Der Tod, der Tod ist mein Gewinn!
O wär' ich nie geboren[1]!
Lisch aus, mein Licht, auf ewig aus!
Stirb hin, stirb hin in Nacht und Graus!
Bei Gott ist kein Erbarmen.
O weh, o weh mir Armen!""

10. „Hilf Gott, hilf! Geh nicht ins Gericht[2]
Mit deinem armen Kinde!
Sie weiß nicht, was die Zunge spricht[3].
Behalt' ihr nicht die Sünde[4]!
Ach, Kind, vergiß dein irdisch Leid,
Und denk' an Gott und Seligkeit!
So wird doch deiner Seelen[5]
Der Bräutigam[6] nicht fehlen." —

1. O wär' ich nie geboren. L'influence de la Bible se fait sentir dans chaque vers.

„Darnach that Hiob seinen Mund auf, und verfluchte seinen Tag." Und Hiob sprach :

„Der Tag müsse verloren sein, darin ich geboren bin." Job 3, 1 seqq. et plus loin : „Auch wird das Licht der Gottlosen verlöschen." Job 18, 5.

Cf. encore Proverbes de Salomon 20, 20: „Wer seinem Vater und seiner Mutter flucht, des Leuchte wird verlöschen mitten in der Finsternis."

2. Geh nicht ins Gericht. Autre réminiscence biblique, psaume 143 : „Herr, erhöre mein Gebet, vernimm mein Flehen... und gehe nicht ins Gericht mit deinem Knechte." La mère de Lenore, femme pieuse et simple est nourrie de la lecture de la Bible.

3. « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » a dit le Christ.

4. „Herr, behalte ihnen diese Sünden nicht." (Apostelgeschichte, 7, 59).

5. Deiner Seelen, datif archaïque.

6. Der Bräutigam. Titre fréquemment attribué à Jésus-Christ par les mystiques. Allusion à la parabole des vierges folles et des vierges sages.

11. „„O Mutter! Was ist Seligkeit?
O Mutter! Was ist Hölle[1]?
Bei ihm, bei ihm ist Seligkeit,
Und ohne Wilhelm, Hölle!
Lisch aus, mein Licht, auf ewig aus!
Stirb hin, stirb hin in Nacht und Graus!
Ohn' ihn mag ich auf Erden,
Mag dort[2] nicht selig werden."" —

12. So wütete Verzweifelung
Ihr in Gehirn und Adern.
Sie fuhr[3] mit Gottes Vorsehung
Vermessen fort zu hadern[4];
Zerschlug den Busen und zerrang[5]
Die Hand, bis Sonnenuntergang,
Bis auf[6] am Himmelsbogen
Die goldnen Sterne zogen.

13. Und außen, horch! ging's trap trap trap,
Als wie von Rosses Hufen;
Und klirrend stieg ein Reiter ab
An des Geländers Stufen[7];
Und horch! und horch! den Pfortenring[8]
Ganz lose[9], leise, klinglingling!

---

1. Hölle, du moyen haut-allemand *helle* (racine *hel*, cacher, envelopper); *Hel*, dans la mythologie germanique est la déesse des morts, la divinité infernale et cachée.
2. Dort, au ciel.
3. Fuhr . . . fort, continua.
4. Hadern, biblique = grollen.
5. Zerrang die Hand = rang (wütend) die Hände.
6. Auf. Rattachez à zogen.
7. An des Geländers Stufen. Geländer est mis ici pour Treppe. Cf. Schiller, „Der Kampf mit dem Drachen":

Erfüllend des Geländers Stufen.

8. Den Pfortenring, l'anneau de la porte (formant marteau) ou l'anneau de la sonnette.
9. Lose, très rare dans le sens de leise qu'il a ici.

Dann kamen durch die Pforte
Vernehmlich diese Worte:

14. „Holla, holla! Thu' auf, mein Kind!
Schläfst, Liebchen, oder wachst du?
Wie bist noch gegen mich gesinnt[1]?
Und weinest oder lachst du?" —
„„Ach, Wilhelm, du? — So spät bei Nacht? —
Geweinet hab' ich und gewacht!
Ach, großes Leid erlitten!
Wo kommst du hergeritten?""

15. „Wir satteln nur um Mitternacht[2].
Weit ritt ich her von Böhmen.
Ich habe spät mich aufgemacht,
Und will dich mit mir nehmen." —
„„Ach Wilhelm, erst herein geschwind!
Den Hagedorn durchsaust der Wind!
Herein, in meinen Armen,
Herzliebster, zu erwarmen!""

16. „Laß sausen durch den Hagedorn,
Laß sausen, Kind, laß sausen!
Der Rappe scharrt[3]; es klirrt der Sporn[4];
Ich darf allhier[5] nicht hausen.

---

1. Gesinnt, « disposé pour »; ne pas confondre avec gesonnen, décidé, disposé, résolu à.

2. Um Mitternacht, parce que c'est l'heure des spectres, die Geisterstunde.

3. Scharrt, piétine.

4. Es klirrt der Sporn. Bürger explique ainsi cet hémistiche : « Man muß sich in den Sporen eines Geistes eine magische Kraft vorstellen. Alles erinnert ihn zu eilen; der Rappe scharrt, der Sporn fängt von selbst an zu klirren, als wäre er begierig, wieder zu stacheln."

5. Allhier, archaïque pour hier.

Komm, schürze[1], spring und schwinge dich
Auf meinen Rappen hinter mich!
Muß heut noch hundert Meilen
Mit dir ins Brautbett eilen." —

17. „„Ach! wolltest[2] hundert Meilen noch
Mich heut ins Brautbett tragen?
Und[3] horch! es brummt die Glocke noch,
Die elf schon angeschlagen!"" —
„Sieh hin, sieh her! der Mond scheint hell.
Wir und die Toten reiten schnell[4].
Ich bringe dich, zur Wette[5],
Noch heut ins Hochzeitbette[6]!" —

18. „„Sag' an, wo ist dein Kämmerlein?
Wo? Wie dein Hochzeitbettchen?"" —
„Weit, weit von hier! — Still, kühl und klein!
Sechs Bretter und zwei Brettchen!" —
„„Hat's Raum für mich?"" — „Für dich und mich!
Komm, schürze, spring und schwinge dich!
Die Hochzeitgäste hoffen[7]!
Die Kammer steht uns offen!" —

19. Schön Liebchen schürzte, sprang und schwang
Sich auf das Roß behende;

---

1. Schürze . . . dich, retrousse-toi (pour monter plus facilement à cheval).
2. Wolltest, « tu voudrais ».
3. Und, et pourtant.
4. Bürger dit que l'expression est à dessein ambiguë. „Das Mädchen muß denken, daß wir und die Toten zweierlei sind. Sie versteht es so : wir reiten so schnell wie die Toten. — Zugleich liegt mystisch in dem „Wir und die Toten," daß der, welcher es sagt, ein Toter selbst ist."
5. Zur Wette, je le parie.
6. Hochzeitbette. Bette archaïque pour Bett. Il s'agit du cercueil.
7. Hoffen = warten, attendent.

Wohl um den trauten Reiter schlang
Sie ihre Liljenhände;
Und hurre[1], hurre, hop hop hop!
Ging's fort in sausendem Galopp,
Daß Roß und Reiter schnoben[2],
Und Kies und Funken stoben.

20. Zur rechten und zur linken Hand,
Vorbei vor ihren Blicken,
Wie flogen Anger, Heid' und Land!
Wie donnerten die Brücken! —
„Graut[3] Liebchen auch? — Der Mond scheint hell!
Hurra! die Toten reiten schnell!
Graut Liebchen auch vor Toten?" —
„„Ach nein! — Doch laß die Toten[4]!"" —

21. Was klang dort für Gesang und Klang?
Was flatterten die Raben? —
Horch Glockenklang! horch Totensang:
„Laßt uns den Leib begraben[5]!"
Und näher zog ein Leichenzug,
Der Sarg und Totenbahre trug.
Das Lied war zu vergleichen
Dem Unkenruf[6] in Teichen.

22. „Nach Mitternacht begrabt den Leib
Mit Klang und Sang und Klage!

---

1. Hurre, comme l'interjection hurra, vient du moyen haut-allemand *hurren* = eilen.
2. Schnoben, imparfait de schnauben; stoben (cf. Staub, poussière), imparfait de stieben.
3. Graut, sous-entendu es; Liebchen est au datif.
4. Doch laß die Toten : « Ne parle point des morts. »
5. Laßt uns den Leib begraben. Refrain d'un cantique des frères moraves.
6. Dem Unkenruf, au cri des crapauds flamboyants qui, d'après la croyance populaire, est de sinistre présage.

Jetzt führ' ich heim mein junges Weib.
Mit[1], mit zum Brautgelage!...
Komm, Küster[2], hier! Komm mit dem Chor,
Und gurgle mir das Brautlied vor[3]!
Komm, Pfaff[4], und sprich den Segen,
Eh' wir zu Bett uns legen!"

23. Still[5] Klang und Sang. — Die Bahre schwand. —
Gehorsam seinem Rufen,
Kam's[6], hurre, hurre! nachgerannt,
Hart[7] hinter's[8] Rappen Hufen.
Und immer weiter, hop hop hop!
Ging's fort in sausendem Galopp,
Daß Roß und Reiter schnoben,
Und Kies und Funken stoben.

24. Wie flogen rechts, wie flogen links
Gebirge, Bäum' und Hecken!
Wie flogen links und rechts und links
Die Dörfer, Städt' und Flecken! —
„Graut Liebchen auch? — Der Mond scheint hell!
Hurra! die Toten reiten schnell!
Graut Liebchen auch vor Toten?" —
""Ach! laß sie ruhn, die Toten!""

---

1. Mit, sous-entendu kommt.
2. Küster (du latin *custos*, gardien), sacristain.
3. Vorgurgle, hurle. „Statt gurgeln, dit Bürger, ist singen zu schwach. Der Geist muß eine eigene, gräßliche Sprache führen... Eben weil kein Mensch so spricht, so muß ein Gespenst so sprechen."
4. Pfaff = Pfarrer avec une nuance d'ironie et de mépris.
5. Suppléez wird.
6. Kam's; es désigne les spectres (der Spuk) auxquels Wilhelm s'est adressé.
7. Hart, « tout près. »
8. Hinter's = hinter des.

25. Sieh da! sieh da! Am Hochgericht[1]
Tanzt um des Rades Spindel[2],
Halb sichtbarlich, bei Mondenlicht,
Ein luftiges Gesindel[3]: —
„Sasa! Gesindel, hier! Komm hier!
Gesindel, komm und folge mir!
Tanz' uns den Hochzeitreigen,
Wann wir zu Bette steigen!" —

26. Und das Gesindel, husch husch husch!
Kam hinten nachgeprasselt[4],
Wie Wirbelwind am Haselbusch
Durch dürre Blätter rasselt.
Und weiter, weiter, hop hop hop!
Ging's fort in sausendem Galopp,
Daß Roß und Reiter schnoben,
Und Kies und Funken stoben.

27. Wie flog, was rund der Mond beschien,
Wie flog es in die Ferne!
Wie flogen oben über hin
Der Himmel und die Sterne! —
„Graut Liebchen auch? — Der Mond scheint hell!
Hurra! die Toten reiten schnell!
Graut Liebchen auch vor Toten?" —
„„O weh! Laß ruhn die Toten!""

28. „Rapp'! Rapp'[5]! Mich dünkt, der Hahn schon ruft[6]. —

---

1. Hochgericht = Galgen, potence, gibet.
2. Um des Rades Spindel, autour de l'arbre de la roue sur laquelle on rouait les criminels.
3. Ein luftiges Gesindel. — Luftig, aérien, suspendu en l'air. — Gesindel, cf. note 3 de la page 84.
4. Nachgeprasselt. — „Prasseln und rasseln habe ich nur aus Not genommen." (Bürger).
5. Rapp'! Rapp! Wilhelm s'adresse à son cheval.
6. Der Hahn schon ruft. Le soleil levant chasse les spectres.

Bald wird der Sand[1] verrinnen —
Rapp'! Rapp'! Ich wittre Morgenluft —
Rapp'! Tummle dich[2] von hinnen! —
Vollbracht, vollbracht ist unser Lauf!
Das Hochzeitbette thut sich auf!
Die Toten reiten schnelle!
Wir sind, wir sind zur Stelle." — —

29. Rasch auf ein eisern Gitterthor[3]
Ging's mit verhängtem Zügel[4].
Mit schwanker Gert' ein Schlag davor
Zersprengte Schloß und Riegel.
Die Flügel flogen klirrend auf,
Und über Gräber ging der Lauf.
Es blinkten Leichensteine
Rundum im Mondenscheine.

30. Ha sieh! Ha sieh! im Augenblick[5],
Huhu[6]! ein gräßlich Wunder!
Des Reiters Koller[7], Stück für Stück,
Fiel ab, wie mürber Zunder.

---

Dans *Egmont*, de Gœthe, Claire, après s'être empoisonnée, s'écrie : „Mich scheucht des Morgens Ahnung in das Grab." (Acte V, sc. 3). Cf. aussi le passage de Faust où Méphistophélès dit : „Meine Pferde schaudern, der Morgen dämmert auf."

1. Der Sand, le sable du sablier (Sanduhr).
2. Tummle dich, sauve-toi.
3. Gitterthor, la porte grillée du cimetière.
4. Mit verhängtem Zügel. Cf. Lenau, *Le Postillon* :

Weiter ging's durch Feld und Hag
Mit verhängtem Zügel (à bride abattue).

5. Im Augenblick, au même instant.
6. Huhu! Cri d'horreur et d'épouvante ; onomatopée rappelant le cri du hibou (Uhu).
7. Koller (der ou das), pourpoint de cuir protégeant la poitrine et le dos.

Zum Schädel, ohne Zopf und Schopf[1],
Zum nackten Schädel ward sein Kopf;
Sein Körper zum Gerippe,
Mit Stundenglas[2] und Hippe.

31. Hoch bäumte sich, wild schnob der Rapp'
Und sprühte Feuerfunken;
Und hui[3]! war's unter ihr hinab
Verschwunden und versunken.
Geheul! Geheul aus hoher Luft[4],
Gewinsel[5] kam aus tiefer Gruft.
Lenorens Herz, mit Beben,
Rang zwischen Tod und Leben.

32. Nun tanzten wohl bei Mondenglanz,
Rundum herum im Kreise,
Die Geister einen Kettentanz[6]
Und heulten diese Weise:
„Geduld! Geduld! Wenn's Herz auch bricht[7]!

---

1. Schopf = das Haar oben auf dem Kopf.

2. Stundenglas, sablier; Hippe, faux. Ce sont les emblèmes de la Mort au moyen-âge.

3. Hui! Interjection de surprise et d'effroi.

4. Aus hoher Luft, du haut des airs. Ce sont les spectres qui s'enfuient.

5. Gewinsel, rare, pour Gewimmer, gémissements plaintifs (pareils aux vagissements d'un enfant) du cavalier qui s'enfonce dans la tombe.

6. Kettentanz (die Kette, la chaîne), farandole.

7. « Et quand le cœur se briserait. » C'est la morale de la ballade; elle est assez banale. Cf. Hettner : „Schon Lenore hat trotz aller Macht und Pracht der Gestaltung ihre sehr fühlbaren Schwächen. Nicht nur in der Form viel Überladung der Tonmalerei, die dem schlichten Naturlaut, in welchem allein solche Dinge wirken, widerspricht und den Ernst der Stimmung in das Spielende herabzieht; auch die Fassung des Grundmotivs selbst erinnert weit mehr an die moralisierende Lehrhaftigkeit des achtzehnten Jahrhunderts als an die innige Sinnigkeit der Volkspoesie. Während in der alten Sage und in den auf sie bezüglichen Volksliederresten

Mit Gott im Himmel hadre nicht!
Des Leibes bist du ledig;
Gott sei der Seele gnädig[1]!„

---

## Ludwig Hölty.

(1748—1776)

L'œuvre peu étendue de Hölty a le grand mérite de la sincérité. Elle reflète les aspirations, les espérances toujours déçues et renaissantes, les sombres pressentiments d'un noble poète consumé par un mal implacable qui devait l'enlever en pleine jeunesse.

Ludwig Heinrich Christoph Hölty naquit en 1748 à Mariensee, près de Hanovre, étudia la théologie et les langues modernes à Göttingen, fut un des membres les plus enthousiastes du *Hainbund* et un collaborateur assidu de l'*Almanach des Muses*. Il marcha sur les traces de Klopstock, écrivit, à son exemple, des poèmes bardiques, chanta, comme lui, « la future bien-aimée », et pleura des morts

---

die Grundidee das tiefe Leid der Trennung und das unüberwindliche Sehnen nach dem Ruhen an der Seite des geliebten Toten ist, hat Bürger, der freilich nur sehr vereinzelte Nachklänge der alten Sage kannte, die undichterische Wendung, daß die schmerzvolle Klage Lenorens als mit Gott hadernde Lästerung und daher der gespenstige Bräutigam, welcher sie zum Tod holt, als der vom Himmel gesendete Rächer geschildert wird."

1. Peu d'œuvres ont joui d'une vogue aussi considérable que cette ballade. L'influence profonde qu'elle a exercée sur la poésie allemande se manifeste dans plusieurs lieds de Heine et dans une foule de productions romantiques. Cf. aussi „die Braut von Korinth", „der Totentanz" de Gœthe et *Cita mors ruit* de Geibel. Notre langue est trop claire, elle a des contours trop nets et trop arrêtés pour permettre des évocations lugubres et ténébreuses comme celles de *Lenore*. Dans la *Christine* de Leconte de Lisle (la Lenore française), l'horreur fait place à la pitié et les ténèbres se sont adoucies en un clair-obscur mélancolique.

imaginaires. Sa vie, qui ne fut qu'une longue souffrance, lui inspira d'autres accents. On a souvent comparé Hölty à Lenau[1]. Ses vers, par leur fraîcheur et par leur grâce un peu ténue, font penser quelquefois aux productions les plus délicates des romantiques.

Hölty mourut en 1776 emporté par la phtisie.

## BIBLIOGRAPHIE

Poésies, éditées par K. Halm. Leipzig, 1869.

Rhoades. — *Höltys Verhältnis zu der englischen Litteratur.* Dissertation, 1892.

---

## Lebenspflichten[2].

Rosen auf den Weg gestreut
Und des Harms vergessen!
Eine kurze Spanne Zeit
Ward uns zugemessen.

Heute hüpft im Frühlingstanz
Noch der frohe Knabe,
Morgen weht der Totenkranz
Schon auf seinem Grabe.

Ungewisser, kurzer Dau'r
Ist dies Erdenleben,
Und zur Freude, nicht zur Trau'r
Uns von Gott gegeben.

Gebet Harm und Grillenfang,
Gebet ihn[3] den Winden;
Ruht bei frohem Becherklang
Unter grünen Linden.

---

1. Cf. plus loin la belle étude d'A. Grün sur Lenau.
2. Lebenspflichten. Cette pièce emprunte son principal intérêt à la douloureuse destinée du poète qui l'a écrite.
3. Ihn, c.-à-d. Harm und Grillenfang.

Lasset keine Nachtigall
Unbehorcht verstummen,
Keine Bien' im Frühlingsthal
Unbelauschet summen.

Fühlt, solang' es Gott erlaubt,
Wonn' im Saft der Trauben,
Bis der Tod, der alles raubt,
Kommt sie euch zu rauben[1].

---

## Totengräberlied[2].

Grabe, Spaten, grabe!
Alles, was ich habe,
Dank' ich, Spaten, dir!

---

1. Cf. les deux premières strophes d'un lied très populaire d'Usteri (1763-1827) :

Freut euch des Lebens,
Weil noch das Lämpchen glüht!
Pflücket die Rose,
Eh' sie verblüht!

So mancher schafft sich Sorg' und Müh',
Sucht Dornen auf und findet sie,
Und läßt das Veilchen unbemerkt,
Das ihm am Wege blüht.

2. Cette poésie a été inspirée par la fameuse scène des fossoyeurs, dans *Hamlet*. Voici quelques lignes de l'admirable traduction que Guillaume de Schlegel a donnée de cette pièce :

Hamlet. Der Schädel hatte einmal eine Zunge und konnte singen; wie ihn der Schuft auf den Boden schleudert, als wär' es der Kinnbacken Kains, der den ersten Mord beging! Dies mochte der Kopf eines Politikers sein, den dieser Esel nun überlistet; eines, der Gott den Herrn hintergehn wollte: nicht wahr?

Horatio. Es ist möglich.

Hamlet. Oder eines Hofmannes, der sagen konnte: „Guten Morgen, geliebtester Prinz! wie geht's, bester Prinz?" Dies mochte der gnädige Herr

Reich' und arme Leute
Werden meine Beute,
Kommen einst zu mir[1].

Weiland[2] groß und edel,
Nickte dieser Schädel
Keinem Gruße Dank[3]!
Dieses Beingerippe
Ohne Wang' und Lippe
Hatte Gold und Rang.

Jener Kopf mit Haaren
War vor wenig Jahren
Schön, wie Engel sind.
Tausend junge Fäntchen[4]
Leckten ihm das Händchen,
Gafften sich halb blind!

Grabe, Spaten, grabe!
Alles, was ich habe,
Dank' ich, Spaten dir!
Reich' und arme Leute
Werden meine Beute
Kommen einst zu mir!

---

von So und So sein, der des gnädigen Herrn von So und So sein Pferd lobte, wenn er es gern zum Geschenk gehabt hätte: nicht wahr?

Horatio. Ja, mein Prinz.

Hamlet. Ja, ja, und nun Junker Wurm; eingefallen und mit einem Totengräberspaten um die Kinnbacken geschlagen...

1. Remarquez l'emploi du trimètre trochaïque qui convient aux poésies d'un caractère triste et mélancolique.

— ∪ | — ∪ | — ∪

2. Weiland, archaïque = vormals.

3. Dank... nicken, une de ces expressions concises et énergiques que recommandait Klopstock.

4. Fäntchen, diminutif de Fant (bas-allemand), qui fut d'abord synonyme de Kerl, Schalk et qui signifie maintenant : « galant, petit-maître, faquin. »

## Matthisson.

(1761—1831)

Friedrich von Matthisson, né le 23 janvier 1761 à Hohendodeleben, près de Magdebourg, d'une famille de pasteurs protestants, étudia d'abord la théologie à l'Université de Halle, y renonça pour se vouer à l'étude de la philosophie et des sciences naturelles et se destina à l'enseignement. Successivement professeur au célèbre « Philanthropinum » de Dessau, précepteur à Altona, lecteur de la princesse de Dessau, il fut, en 1812, appelé à Stuttgart par le roi de Würtemberg, nommé conseiller intime de légation, intendant du théâtre de Stuttgart et conservateur de la bibliothèque royale. Il prit sa retraite en 1828 et mourut, le 12 mars 1831, à Wörlitz.

Matthisson dut surtout sa fortune littéraire au jugement trop indulgent que Schiller porta sur ses poésies, dont il vantait l'harmonie et le sentiment. Mais ce sentiment n'est pas toujours naturel, et la mélancolie qui règne dans les poésies les plus connues de Matthisson est fort souvent affectée. Poète descriptif, il abonde en images variées et brillantes, mais il est inhabile à les grouper avec art, il les présente sans ordre, confusément, en les entremêlant de réflexions vagues et sans portée. C'est, en somme, un versificateur de grand talent avec du goût et une pointe de sentiment, mais non pas un poète véritable.

### BIBLIOGRAPHIE

Choix de ses œuvres dans la collection Kürschner.
Boschulte. — *Zur Charakteristik der Poesie Matthissons.* Dissertation, 1899.

---

## Lebenslied[1].

Kommen und Scheiden,
Suchen und Meiden,
Fürchten und Sehnen,
Zweifeln und Wähnen,
Armut und Fülle, Verödung und Pracht
Wechseln auf Erden, wie Dämm'rung und Nacht[2]!

Fruchtlos hienieden
Ringst du nach Frieden!
Täuschende Schimmer
Winken dir immer;
Doch wie die Furchen des gleitenden Kahns
Schwinden die Zaubergebilde des Wahns!

Auf zu der Sterne
Leuchtender Ferne
Blicke vom Staube
Mutig der Glaube!

---

1. Les quatre premiers vers de chaque strophe se composent d'un dactyle et d'un trochée — u u | — u et les deux derniers de trois dactyles et d'une longue ;
— u u | — u u | — u u | —

2. Cf. *Le Voyage*, de Florian :

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers de chemin jusqu'à près de midi;
Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir;
On appelle cela naître, vivre et mourir :
La volonté de Dieu soit faite!

Dort nur verknüpft ein unsterbliches Band
Wahrheit und Frieden, Verein und Bestand[1].

Günstige Fluten
Tragen die Guten,
Fördern die Braven
Sicher zum Hafen,
Und ein harmonisch verklingendes Lied
Schließt sich das Leben dem edlen Gemüt!

Männlich zu leiden,
Kraftvoll zu meiden,
Kühn zu verachten,
Bleib' unser Trachten,
Bleib' unser Kämpfen! in eherner Brust
Uns des unsträflichen Willens bewußt[2]!

---

1. Pensée souvent exprimée par Schiller. (Cf. die Worte des Glaubens et die Hoffnung.)

2. Cf. ces beaux vers de Gœthe, qui pourraient servir d'épigraphe à l'histoire de sa vie :

Feiger Gedanken
Bängliches Schwanken,
Weibisches Zagen
Ängstliches Klagen
Wendet kein Elend,
Macht dich nicht frei.

Allen Gewalten
Zum Trutz sich erhalten;
Nimmer sich beugen,
Kräftig sich zeigen,
Rufet die Arme
Der Götter herbei.

## Der Abend[1].

Purpur malt die Tannenhügel
Nach der Sonne Scheideblick[2],
Lieblich strahlt des Baches Spiegel
Hespers Fackelglanz[3] zurück.

Wie in Totenhallen[4] düster
Wird's im Pappelweidenhain,
Unter leisem Blattgeflüster
Schlummern alle Vögel ein.

Nur dein Abendlied, o Grille[5],
Tönt noch aus betautem Grün,
Durch der Dämm'rung Zauberhülle,
Süße Trauermelodie'n.

---

1. Brockes et Haller furent les premiers qui mêlèrent à l'expression de leurs émotions la description de la nature. Matthisson suivit leur exemple. On pourrait comparer à la poésie qui suit la belle élégie de Schiller : Der Spaziergang.

2. Scheideblick, les derniers regards, le regard expirant.

3. L'intervention de la mythologie antique dans une poésie d'un sentiment tout moderne ne laisse pas d'être choquante. Schiller est sujet au même reproche dans nombre de ses plus belles compositions.

4. Totenhallen. Les visions funèbres, les invocations à la mort, à la nuit, si fréquentes chez les romantiques, furent introduites dans la poésie allemande par Klopstock, qui les emprunta à Young (cf. note 2 de la page 240).

5. Die Grille, le grillon et la cigale ont toujours joui de la faveur des poètes. Anacréon a chanté la cigale en une ode délicate et gracieuse qui a été souvent traduite. Cf. la traduction de Gœthe :

An die Cicade.

Selig bist du, liebe Kleine,
Die du auf der Bäume Zweigen,
Von geringem Trank begeistert,

Tönst du einst im Abendhauche,
Grillchen, auf mein frühes Grab[1],
Aus der Freundschaft[2] Rosenstrauche,
Deinen Klaggesang herab :

Wird noch stets mein Geist dir lauschen,
Horchend, wie er jetzt dir lauscht,
Durch des Hügels Blumen rauschen,
Wie dies Sommerlüftchen rauscht.

---

Singend, wie ein König lebest!
Dir gehöret eigen alles,
Was du auf den Feldern siehest,
Alles, was die Stunden bringen;
Lebest unter Ackersleuten,
Ihre Freundin, unbeschädigt,
Du den Sterblichen Verehrte,
Süßen Frühlings süßer Bote!
Ja, dich lieben alle Musen,
Phöbus selber muß dich lieben,
Gaben dir die Silberstimme,
Dich ergreifet nie das Alter,
Weise, zarte, Dichterfreundin,
Ohne Fleisch und Blut geborne,
Leidenlose Erdentochter,
Fast den Göttern zu vergleichen.

Cf. aussi Leconte de Lisle : *Poèmes antiques*, *Odes anacréontiques*, VIII.

1. Frühes Grab. Réminiscence de Klopstock qui, dans les „frühen Gräber", s'était avisé de pleurer la mort « précoce » de ses amis encore vivants... et la sienne. Le besoin de sensibilité était si général et si profond que, loin de rire, personne ne songea même à s'étonner de l'étrangeté de cet artifice poétique. Matthisson ne mourut d'ailleurs qu'à l'âge de 70 ans.

2. Freundschaft, le terme abstrait au lieu du concret : Freunde. L'éloge de l'amitié est un des thèmes favoris, non seulement de Klopstock et de son école, mais du *Sturm und Drang*.

## J. Gaudenz von Salis-Seewis[1].

(1762—1834)

Salis-Seewis occupe une place intermédiaire entre Hölty, qui lui est supérieur par l'émotion et par le coloris, et Matthisson, plus riche et plus harmonieux, mais moins naturel et moins sincère. Il procède de Haller et de Klopstock. Poète idyllique et élégiaque, il oppose à la perversité d'une civilisation raffinée la fraîche et innocente simplicité de la nature. Il se complaît en descriptions vagues et abstraites. Le printemps, l'automne, l'hiver, la moisson, l'aurore, le coucher du soleil lui fournissent ses tableaux favoris. Mais sa palette est pauvre et son pinceau manque de souplesse.

### BIBLIOGRAPHIE

*Haller und Salis-Seewis*. (Choix par A. Frey). Deutsche National-Litteratur (Kürschner).

---

1. Johann Gaudenz, baron de Salis-Seewis, né le 26 décembre 1762 au château de Bothmar, près de Malans, dans le canton des Grisons, passa plusieurs années dans le collège militaire que le poète Pfeffel dirigeait à Colmar, compléta ses études à l'Académie de Lausanne, et entra, en 1779, au service de la France, dans les gardes suisses. Il avait le grade de capitaine au moment de la prise de la Bastille, à laquelle il assista sans intervenir. En 1793, après avoir pris part à plusieurs expéditions, il retourna en Suisse et s'établit à Coire. Il mourut en 1834 à Malans. Une étroite amitié l'unissait à Matthisson qui, à deux reprises, fit publier en un même volume les vers de son ami et les siens (en 1803 et en 1808).

## Herbstlied.

(1782)

Bunt sind schon die Wälder,
Gelb die Stoppelfelder,
Und der Herbst beginnt.
Rote Blätter fallen,
Graue Nebel wallen,
Kühler weht der Wind.

Wie die volle Traube
Aus dem Rebenlaube
Purpurfarbig strahlt!
Am Geländer reifen
Pfirsiche mit Streifen
Rot und weiß bemalt.

Sieh, wie hier die Dirne[1]
Emsig Pflaum und Birne
In ihr Körbchen legt!
Dort mit leichten Schritten,
Jene goldne Quitten
In den Landhof trägt!

Flinke Träger springen,
Und die Mädchen singen,
Alles jubelt froh!
Bunte Bänder schweben
Zwischen hohen Reben
Auf dem Hut von Stroh!

Geige tönt und Flöte
Bei der Abendröte

1. Die Dirne = das Mädchen.

Und im Mondenglanz;
Junge Winzerinnen
Winken und beginnen
Deutschen Ringeltanz.

---

## Das Grab[1]

Das Grab ist tief und stille,
Und schauderhaft sein Rand;
Es deckt mit schwarzer Hülle
Ein unbekanntes Land.

Das Lied der Nachtigallen
Tönt nicht in seinen Schoß,
Der Freundschaft Rosen fallen
Nur auf des Hügels Moos.

Verlass'ne Bräute ringen
Umsonst die Hände wund;
Der Waisen Klagen dringen
Nicht in der Tiefe Grund.

Doch sonst an keinem Orte
Wohnt die ersehnte Ruh';
Nur durch die dunkle Pforte
Geht man der Heimat zu.

---

1. „Das Grab“. La plus célèbre des poésies de Salis-Seewis. L'auteur était loin de s'en déclarer satisfait; il disait, avec raison, que toute l'idée de la pièce était exprimée dans la première strophe, les quatre strophes suivantes ne faisant que la répéter sous une autre forme. Le mètre est iambique.

Das arme Herz, hienieden
Von manchem Gram bewegt,
Erlangt den wahren Frieden
Nur, wo es nicht mehr schlägt[1].

---

## Herder.[2]

(1744-1803)

Herder et le *Sturm und Drang*, dont il fut l'initiateur et le principal représentant, ne se comprennent pas sans Rousseau. En 1760 parut la *Nouvelle Héloïse*, et, dès l'année sui-

1. Cf. la poésie de Matthisson intitulée : „Der Abend" et le lied suivant de Hoffmann von Fallersleben :

Abendlied.

Abend wird es wieder :
Über Wald und Feld
Säuselt Frieden nieder,
Und es ruht die Welt.

Nur der Bach ergießet
Sich am Felsen dort,
Und er braust und fließet
Immer, immer fort.

Und kein Abend bringet
Frieden ihm und Ruh',
Keine Glocke klinget
Ihm ein Rastlied zu.

So in deinem Streben
Bist, mein Herz, auch du :
Gott nur kann dir geben
Wahre Abendruh'.

2. Fils d'un pauvre maître d'école, Johann Gottfried Herder naquit à Mohrungen (Prusse orientale), le 25 août 1744. Il reçut de son père et du pasteur de l'endroit une éducation profondément religieuse. Un chirurgien russe voulut lui faire étudier la médecine et l'emmena à Königsberg; à la vue de la première opération, l'étudiant s'évanouit. Sur les conseils et avec l'assistance de généreux

vante, une traduction — fort médiocre d'ailleurs, — en fut publiée à Leipzig, chez Weidmann, sous le nom d'un certain Gellius. Le succès du livre, qu'on lut de préférence dans le texte, fut prodigieux. Caroline Flachsland, qui devint plus tard la femme de Herder, apprenait chaque jour d'interminables listes de mots français, pour pouvoir lire le roman à la mode. « *Emile* », et tous les autres écrits de Rousseau furent accueillis avec le même enthousiasme. Kant, Hamann, l'ami et le conseiller du jeune Herder, l'historien Justus Möser, Klinger, plus tard Gœthe, Schiller, pour ne citer que les plus célèbres, manifestèrent pour le philosophe de Genève une admiration presque sans bornes.

---

protecteurs, il se voua ensuite à la théologie. Mais en même temps, il étudia avec une ardeur infatigable les sciences naturelles, l'histoire, les langues anciennes et modernes et la philosophie sous la direction de Kant. Ses auteurs favoris furent Shakespeare, Ossian et surtout Rousseau. Le profond et énigmatique Hamann lui inspira le goût de la poésie populaire. En 1764, Herder quitte l'Université. Il cumule pendant cinq ans, à Riga, les fonctions d'instituteur à la Domschule et de prédicateur. Curieux d'étudier sur place les principaux établissements d'instruction publique, il se rendit par mer à Nantes. A Paris où il séjourna quelque temps, on lui proposa d'accompagner en Italie le prince de Holstein-Eutin, sujet à des accès de mélancolie : il accepta, il alla à Hambourg où il rencontra Lessing et à Kiel où se trouvait le prince. Le voyage commença au cours de l'été de 1770. A Darmstadt, dans la maison de Merck, Herder fit la connaissance de Caroline Flachsland, qu'il épousa trois ans plus tard. Il renonça bientôt à son emploi et séjourna plusieurs mois à Strasbourg pour y faire soigner ses yeux. Gœthe, encore inconnu, terminait à l'Université de cette ville ses études de droit; il entra en relations avec le critique déjà célèbre et subit docilement son influence. L'humeur chagrine, le caractère irascible et la morgue de Herder enlevèrent à cette liaison tout caractère d'affection et d'intimité. Prédicateur de cour à Bückebourg, de 1771 à 1776, appelé en 1776, à l'instigation de Gœthe, à Weimar où il fut revêtu des plus hautes dignités ecclésiastiques, Herder fit en 1788 un voyage en Italie et mourut le 18 décembre 1803.

La langue de la passion que parlent tous ses héros, cette éloquence entraînante, colorée, déclamatoire qui éblouit et fatigue, furent pour l'Allemagne, une révélation.

Les Suisses et leurs adeptes se contentaient du « merveilleux ». Gottsched et ses disciples ne réclamaient qu'une sage imitation des Français. Les uns et les autres partaient de principes arbitraires, développaient de savantes théories, proposaient leurs recettes. Ils restaient étrangers à la vie.

Rousseau ne se plie à aucune règle, à aucune doctrine. La nature est pour lui la loi suprême. Elle est la source de toute vertu, de toute félicité, de toute beauté. Tout ce qui s'en écarte est faux, malsain, corrompu. La civilisation sur laquelle repose la société moderne, en éloignant l'homme de l'heureuse simplicité des premiers âges, en a fait un être vicieux, artificiel et chétif, partant malheureux. Il faut donc retourner à la nature, fuir la société, et surtout cultiver dans l'homme ce qu'il tient de la nature et ce qui l'en rapproche le plus: le sentiment.

Ces idées, qui, sous des formes variées, reparaissent dans tous les ouvrages de Rousseau, n'étaient pas nouvelles : mais elles n'avaient jamais été formulées avec cette fougue révolutionnaire et cette âpre conviction. Elles trouvèrent en Allemagne des esprits déjà préparés par l'influence anglaise. [1]

*Nature* devint le cri de guerre et de ralliement de la jeune génération à laquelle ne suffisait plus le froid ratio-

---

1. C'est à Hambourg et en Suisse, républiques où dominait depuis longtemps l'élément bourgeois que l'influence anglaise s'exerça d'abord. La première revue allemande „Der Vernünftler" parut à Hambourg en 1714; les « Discours des Peintres » l'organe de Breitinger furent publiés en 1721 à Zurich. C'étaient des imitations des célèbres revues de Steele et d'Addison, *The Tattler* (1709), *The Spectator* (1713), *The Guardian* (1714). On sait que Rousseau s'est souvent inspiré de cette dernière revue.

Un Suisse, Louis Beat de Muralt, publiait, en 1725, des *Lettres sur les Anglais et les Français*, où il recommandait l'imitation des Anglais. Il y a une étroite corrélation entre l'influence anglaise et celle de Rousseau.

nalisme de Wolff ou le piétisme de Klopstock. Et *Nature* fut synonyme d'affranchissement intellectuel, de révolte contre toute autorité politique et religieuse, d'entier abandon aux libres élans du cœur, aux instincts primitifs, infaillibles et indestructibles de l'homme.

Les systèmes, les règles, les procédés d'école étouffent l'originalité créatrice, c'est-à-dire le génie, car le génie est l'enfant indompté de la nature. Il ne connaît aucune limite, il ne supporte aucun frein.

L'envolée de sa fantaisie et les impulsions de son cœur doivent seules guider l'artiste, le poète, le penseur. Telle est la doctrine du *Sturm und Drang*. [1]

Lutte contre le monde extérieur et ses vaines conventions, contre les lois imposées par les « tyrans » au mépris des lois éternelles de la nature, voilà le *Sturm*; le *Drang* c'est l'obscure mais invincible poussée du sentiment qui aspire à se faire jour et à éclater au dehors.

Herder resta toute sa vie sous l'influence de Rousseau, que subirent en même temps et plus tard, à des degrés divers, tous les grands écrivains et tous les philosophes de l'Allemagne.

Une sensibilité délicate et souvent capricieuse, une imagination inquiète et enfiévrée [2], une rare faculté de compréhension et d'assimilation jointes à une volonté opiniâtre plutôt qu'énergique et à un savoir solide, tels sont les grands traits de la physionomie de Herder. Où Lessing avait fait œuvre d'analyse, Herder esquisse de larges synthèses. Il est le Leibniz de la littérature. Mais le disciple de Rousseau se reconnaît dans le mépris des formules convenues et des définitions traditionnelles. En théologie, en philosophie, en histoire, en philologie, dans la critique littéraire, partout, il veut remonter aux sources. Qu'il commente le livre de la Genèse [3] ou qu'il analyse l'esprit

1. *Sturm und Drang*. C'est le titre d'un drame échevelé de Klinger (1776) où tout est faux, extravagant et outré, et dans lequel un vent de folie agite tous les personnages.
2. „Alles was ich schreibe dampft," disait Herder.
3. Die älteste Urkunde des Menschengeschlechts (1774-1776).



de la poésie hébraïque[1], qu'il recherche l'origine du langage[2] ou qu'il étudie et traduise les plus anciens chants populaires[3], c'est une même pensée qui le préoccupe : celle de démêler les manifestations naturelles, spontanées et primesautières de l'âme humaine, d'en suivre l'évolution, d'en marquer les progrès, d'en interpréter le sens et la portée.

A la lumière de cette idée directrice, il a, le premier, opposé nettement la poésie populaire (Homère, Ossian, le Volkslied) à la poésie savante[4], et cette distinction fut d'une importance capitale pour le développement ultérieur de la littérature allemande.

Avec un sentiment très raffiné de la poésie, Herder n'avait pas lui-même l'imagination créatrice. Aussi n'a-t-il laissé que des productions imparfaites[5]. Ses œuvres lyriques sont imprégnées de philosophie et pesamment didactiques. Il n'est original que dans ses traductions[6] et ses adaptations des chansons de tous les peuples. Là réside son impérissable gloire : il a ouvert une voie nouvelle au lyrisme allemand; il a été le maître de Gœthe et des grands lyriques du XIXe siècle. Ses écrits en prose, plus poétiques que ses vers, trahissent le trouble et la hâte fiévreuse d'un esprit occupé de mille objets. Son œuvre la

---

1. Vom Geist der ebräischen Poesie (1782).
2. Über den Ursprung der Sprache (1770), dissertation couronnée par l'Académie de Berlin.
3. „Volkslieder nebst untermischten anderen Stücken" (1778-1779). Le recueil parut plus tard sous le titre de „Stimmen der Völker in Liedern." Le *Cid*, qui ne fut imprimé qu'en 1805, se compose d'une suite de romances, imitées non pas, comme on l'a cru, d'un modèle espagnol, mais de la prose française de la *Bibliothèque universelle des romans*.
4. Dans les Kritische Wälder oder Betrachtungen, die Wissenschaft und Kunst des Schönen betreffend" (1769) et dans les „Blätter von deutscher Art und Kunst" (1773), (le manifeste du *Sturm und Drang*), publiés avec le concours de Gœthe.
5. Légendes, épigrammes, fables, lieds, cantiques.
6. Il a traduit des poésies de Pindare, de l'Anthologie grecque, d'Horace, etc...

plus considérable, les *Idées sur la philosophie de l'histoire* [1] (1784-1791) est restée inachevée : elle fourmille d'aperçus ingénieux, mais les contradictions y abondent; tour à tour rationaliste et spinoziste, partisan du libre arbitre et déterministe, l'auteur est aussi incapable de fixer notre pensée que d'exposer clairement la sienne. Sa conception de « l'humanité » est vague et indécise.

Les *Silves critiques*, les *Blätter von deutscher Art und Kunst* n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif. Il en est de même d'une foule d'opuscules et de dissertations : ils furent, en leur temps, autant d'actes révolutionnaires qui remuèrent les esprits et créèrent de puissants courants d'opinion.

C'est en effet par l'influence étendue et durable qu'il a exercée, beaucoup plus que par ses ouvrages, que Herder est vraiment grand.

Quelques-unes des idées les plus fécondes de Schelling et de Hegel sont en germe dans ses traités. La philologie et la littérature comparées, l'archéologie, l'histoire de la civilisation se réclament de son nom. Par lui se rattachent directement au *Sturm und Drang* plusieurs des plus notables romantiques. Son génie plane sur une longue période du XVIII^e siècle, dont il résume, jusqu'à un certain point, les aspirations souvent utopiques, mais généreuses et humanitaires.

## BIBLIOGRAPHIE

*Edition des œuvres* par Suphan, en 32 volumes. — Weidmann, Berlin, 1877-1879.

*Choix* dans la collection Kürschner.

*Aus Herders Nachlass*, éd. par H. Düntzer et F. G. von Herder. Francfort-sur-le-Mein, 3 vol. 1856-57.

Caroline von Herder. *Erinnerungen aus dem Leben Herders*. 2 vol. Stuttgart, 1820.

*Herders Lebensbild*, par son fils E. G. von Herder.

---

1. „Die Briefe zur Beförderung der Humanität" (1793-1797) développent quelques-unes des vues émises par Herder dans les « Idées ».



RUDOLF HAYM. *Herder nach seinem Leben und seinen Werken*. 2 vol. Berlin, 1880-1885. (Ouvrage capital).
KÜHNEMANN. *Herders Leben.* Münich, 1895.
LENGIN. *Die Sprache des jungen Herder*. Diss. 1891.
NAÜMANN. *Ueber Herders Stil*. Progr. 1884.
F. J. SCHMITT. *Herders pantheistische Weltanschauung.* Diss. 1888.
VESTERLING. *Herders Humanitätsprincip*. Diss. 1890.
CH. JORET. *Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au XVIII^e^ siècle*. Paris, 1875.
BLOCH, D. *Herder als Aesthetiker*. Diss. 1896.

---

## Lessing und Herder.

Lessing und Herder liegen sich einander so entschieden gegenüber[1], wie Schiller und Goethe; in großen Fragen waren sie einig, im allgemeinen Streben ungleich, und grundverschieden in Natur und Lebensweise, in Beruf und Schriftstellerei. Beschäftigte sich Herder direkt mit Lessing[2], so hören wir einen vagen Scholiasten zu dem[3] präcisesten Autor, Excurse der Empfindungen[4] über die schärfsten Begriffe, über die vierlötigsten[5] Sätze runde Bemerkungen, und wie Herder selbst einige Mal sagt: Träume. Bei Lessings Demonstrationen würde mit Einem Satze alles zusammenfallen, in Herders Deklamationen ist vieles Vortreffliche und Herrliche mit vielem Falschen und Schiefen

1. Sich gegenüber liegen, s'opposer.
2. Comme dans les *Fragments sur la littérature moderne* (1767) et dans les *Silves critiques* (1769).
3. Zu dem, épiloguant à propos de.
4. Excurse der Empfindungen, des digressions sentimentales.
5. Die vierlötigsten Sätze, les propositions les plus importantes. Vier lötig = de quatre demi-onces. Lot désigne primitivement un poids (en plomb) servant aux orfèvres et pesant une demi-once. Vierlötig ne s'emploie plus qu'au figuré.

gemischt; dort darf man nicht wählen, hier darf man nichts anders als wählen. Wo Lessing anregt und auffordert, verschließt Herder und stumpft ab[1]; jener will nur Funken schlagen, dieser nur selbst leuchten. Jener trifft überall den Nagel[2] auf den Kopf, der dann wohl haftet, Herder aber braucht selbst hie und da den Ausdruck, wenn er am Ziele seiner Untersuchung angelangt ist: jetzt stehe die Zunge der Wage inne! Dabei aber ist dem Zuschauer immer schwankend zu Mute, wie[3] geschickt die Handhabung ist. Herder versteht diese vortrefflich: sie besteht in den Kunstgriffen der Überredung, auf die die Theologen vor allen Menschen angewiesen sind. Dem mathematischen Lessing gegenüber wirkt er mit musikalischen Eindrücken; den knappen Heischesätzen[4] entgegen mit umstaltender Rede. Aus allen seinen Schriften blickt der glänzende Redner, der gewohnt ist, an Stellen zu predigen, wo kein Widerspruch erlaubt ist, und[5] schildert W. von Humboldt auch die einzige Rede des Mannes im persönlichen Umgang als eine unnahbare.

So vielen Vorhalt[6] Lessing auf eine Strecke zu den Verfechtern des gesunden Menschenverstandes hatte[7], so vielen hatte Herder mit den Genialitäten[8]; beide hielten bei näherem Zusehen inne, wie es zum Äußersten kam. Vor den Genialitäten zog sich Lessing schweigend zurück, achtungsvoll vor dem Zeichen

---

1. Antithèse forcée et jugement peu équitable pour Herder.
2. Den Nagel auf den Kopf treffen, frapper (rencontrer) juste.
3. Wie . . . ist, quelque . . . que.
4. Heischesätzen, phrases impératives.
5. Und. L'inversion après und est fréquente dans le style épistolaire; elle n'en est pas moins incorrecte.
6. Vorhalt haben zu, avoir une prédilection pour, être du parti de.
7. C'est-à-dire des rationalistes de l'école de Nicolaï.
8. Genialitäten, les « génies », les « esprits originaux », titres que se décernèrent les écrivains de la période de *Sturm und Drang*. Cf. la notice sur Herder.

der Zeit, aber Herder lehnte sich gegen die Kantische Philosophie feindlich auf, die kein geringes Zeichen der Zeit war[1]. So viel Lessing Vorhalt und Liebe zu den plastischen Künsten hatte, so viel hatte Herder zur Musik. Beide waren nicht Dichter, aber aus ganz verschiedenen Gründen; den einen hemmte das Überwiegende des Verstandes, den andern das der Empfindung; die Wissenschaft und Kritik jenen, und diesen die Theologie und Rhetorik; die zurückgebliebene Zeit jenen, und diesen die sich selbst überfliegende. Doch stellte jenen die sichere Einsicht besser, als diesen das sicherste und feinste Gefühl. Herders eigene Poesien sind sämtlich vergessen, aber Lessings dauerten aus; Herder selbst bewunderte gegen die Stimme der ganzen Welt den Dichter Lessing mehr als den Kritiker und hielt der gleißenden Theaterlitteratur Nathan und Emilie[2] als die Muster- und Meisterstücke entgegen. Im Genusse der Dichtungswerke aller Zeiten und Völker aber, in der Empfänglichkeit für den Ausdruck jedes Schönen und Edlen, im offenen Sinne für alle fremde Natur war Herder über alle Zeitgenossen weg[3] und hat in dieser Hinsicht an einen Fels geschlagen, aus dem uns der Strom der Poesie aller Zeiten zugeflossen ist.[4]

Gervinus.[5]

---

1. Herder a attaqué la *Critique du jugement*, de Kant, dans *Kalligone* (1800) et sa *Critique de la raison pure* dans „Verstand und Erfahrung, eine Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft" (1799). L'animosité de Herder contre Kant est due principalement au jugement sévère que celui-ci avait porté sur les *Idées sur la philosophie de l'histoire*.
2. Emilie, Emilia Galotti.
3. Über . . . weg, bien supérieur à.
4. Le « parallèle » est un genre faux; l'écrivain y est naturellement porté à l'antithèse; un certain besoin d'équilibre et d'harmonie l'oblige, semble-t-il, à opposer sans cesse l'un à l'autre les deux termes de sa comparaison ; il force les contrastes et s'évertue à en découvrir, il néglige ou altère les nuances; il juge, condamne ou approuve au lieu d'expliquer et de raisonner. Les « parallèles » abondent dans le grand ouvrage de Gervinus : c'est assez dire qu'il ne mérite pas toujours crédit.
5. Gervinus (Georg Gottfried), né à Darmstadt en 1805,

## Das Wesen des Lieds.[1]

Endlich kann ich nicht umhin, noch mit ein paar Worten merken zu lassen, was ich für das Wesen des Liedes halte. Nicht Zusammensetzung desselben als eines Gemäldes niedlicher Farben[2]; auch glaube ich nicht, daß der Glanz und die Politur seine einzige und Hauptvollkommenheit sei[3]; sie ist's nämlich nur von einer, weder der ersten noch einzigen Gattung von

---

mort en 1871, suivit, à Heidelberg, les cours de l'historien Schlosser (1776-1861), enseigna quelque temps à l'Université de Göttingen, prit une part assez active à la vie politique de son temps, fonda de concert avec l'historien Häusser la *Deutsche Zeitung* et écrivit une importante *Histoire du* XIX^e^ *siècle depuis les traités de Vienne*, et une *Histoire de la littérature poétique des Allemands* (1835-1842) qui reçut, à partir de 1853, le titre de *Histoire de la poésie allemande*.

Gervinus fait partie de cette brillante phalange d'érudits et d'historiens qui mirent la science au service de leurs desseins patriotiques. Leur inspirateur, leur maître était Herder, qui le premier avait recommandé l'étude approfondie du passé de l'Allemagne. On s'y adonna avec une pieuse ferveur. On se fit un devoir de retrouver les caractères de la nationalité germanique, d'en tracer une image, d'en montrer la grandeur et la beauté. C'est à cette pensée qu'obéirent Jahn écrivant son Deutsches Volkstum (1810), et Arndt dans son ouvrage sur l'*Esprit du temps* (à partir de 1805). Aux écrivains qui se plaçaient à ce point de vue exclusif, manquait évidemment la première qualité de l'historien : l'impartialité. Gervinus n'échappe pas à ce reproche. Pour lui, il n'existe rien de considérable en dehors du siècle de Périclès et du siècle de Gœthe. Il ignore toute mesure dans l'éloge et dans le blâme. Défaut plus grave : de temps à autre, les jugements qu'il porte prouvent évidemment qu'il n'a pas lu les œuvres dont il parle.

Son *Histoire de la littérature allemande* reste cependant une œuvre de grande valeur et qui, dans son ensemble, n'a pas été surpassée.

1. Das Wesen des Lieds. Cf. page 124 et suivantes.
2. Allusion aux productions des poètes descriptifs.
3. Allusion aux poètes anacréontiques.

Liedern, die ich lieber Kabinet- und Toilettestück, Sonett, Madrigal und dergleichen als ohne Einschränkung und Ausnahme Lied nennen möchte. Das Wesen des Liedes ist Gesang, nicht Gemälde[1]; seine Vollkommenheit liegt im melodischen Gange der Leidenschaft oder Empfindung, den man mit dem alten treffenden Ausdruck „Weise" nennen könnte[2]. Fehlt diese einem Liede, hat es keinen Ton, keine poetische Modulation, keinen gehaltenen Gang und Fortgang derselben — habe es Bild und Bilder und Zusammensetzung und Niedlichkeit der Farben, so viel es wolle, es ist kein Lied mehr. Oder wird jene Modulation durch irgend etwas zerstört, bringt ein fremder Verbesserer hier eine Parenthese von malerischer Komposition, dort eine niedliche Farbe von Beiwort u. s.[3] hinein, bei der wir den Augenblick aus dem Ton des Sängers, aus der Melodie des Gesanges hinaus sind und ein schönes, aber hartes und nahrungsloses Farbenkorn kauen : hinweg Gesang! hinweg Lied und Freude! Ist gegenteils in einem Liede Weise da, wohlangeklungene und wohlgehaltene lyrische Weise — wäre der Inhalt selbst auch nicht von Belange, das Lied bleibt und wird gesungen. Über kurz oder lang wird statt des schlechtern ein besserer Inhalt genommen und darauf gebaut werden[4]; nur die Seele des Liedes, poetische Tonart, Melodie ist geblieben. Hätte ein Lied von guter Weise einzelne merkliche Fehler — die Fehler verlieren sich, die schlechten Strophen werden nicht mit gesungen; aber der Geist des Liedes der allein in die Seele wirkt und Gemüter zum Chor regt, dieser Geist ist unsterblich und wirkt weiter. Lied muß gehört

1. Lessing avait déjà protesté contre les poésies descriptives; Herder a surtout en vue les poètes idylliques de l'école de Gessner (1730-1788).

2. Remarque très juste et que personne n'avait faite avant Herder.

3. u. s. = und ferner, etc.

4. Cette conception de la poésie populaire et de son développement a inspiré à Friedrich August Wolf (1759-1824) sa fameuse théorie des poèmes homériques.

werden, nicht gesehen; gehört mit dem Ohr der Seele, das nicht einzelne Silben allein zählt und mißt und wäget, sondern auf Fortklang horcht und in ihm fortschwimmet. Der kleinste Fels, der sie daran hindert, und wenn's auch ein Demantfels wäre, ist ihr widrig; die feinste Verbesserung, die sich giebt[1], statt den Sänger zu geben, die hundert Sänger und ihre tausend Gesänge über einen Leisten zieht und modelt, von dem jene nichts wußten, so willkommen die Verbesserung für alle Meister und Gesellen des Handwerks sein mag, und so viel sie an ihr, wie es heißt[2], lernen mögen, für Sänger und Kinder des Gesanges ist sie

— purer purer Schneiderscherz
Und trägt der Schere Spur,
— nichts mehr vom großen vollen Herz
Der tönenden Natur.

Auch beim Übersetzen ist das Schwerste, diesen Ton, den Gesangston einer fremden Sprache zu übertragen, wie hundert gescheiterte Lieder und lyrische Fahrzeuge am Ufer unserer und fremder Sprachen zeigen.

(„Stimmen der Völker." — Vorrede.)

---

## Edward.[3]

„Dein Schwert, wie ist's von Blut so rot?
Edward, Edward?

---

1. Die sich giebt, qui se produit.
2. Wie es heißt, comme on dit.
3. Edward, ballade écossaise, du recueil de Percy, traduite par Herder. « La ballade écossaise est moins un récit qu'un drame, ou plutôt, une scène lyrique : l'action ne suit pas un cours uniforme, elle avance par bonds et par saccades. Il y a des poésies où le récit est supprimé, où le dialogue seul nous fait connaître les événements : c'est un dialogue étrange où la note lyrique résonne sans cesse et où le sentiment personnel du poète se marque

Dein Schwert, wie ist's von Blut so rot?
Und gehst so traurig her? — O!"
„„O, ich hab' geschlagen meinen Geier[1] tot,
Mutter, Mutter!
O, ich hab' geschlagen meinen Geier tot,
Und keinen hab' ich wie er — O!""

„Deins Geiers Blut ist nicht so rot,
Edward, Edward!
Deins Geiers Blut ist nicht so rot,
Mein Sohn, bekenn' mir frei — O!"
„„O, ich hab' geschlagen mein Rotroß tot,
Mutter, Mutter!
O, ich hab' geschlagen mein Rotroß tot,
Und's war so stolz und treu — O!""

„Dein Roß war alt und hast's nicht not,
Edward, Edward!
Dein Roß war alt und hast's nicht not,
Dich drückt ein andrer Schmerz — O!"
„„O, ich hab' geschlagen meinen Vater tot,
Mutter, Mutter!
O, ich hab' geschlagen meinen Vater tot,
Und weh, weh ist mein Herz — O!""

„Und was für Buße willt[2] du nun thun,
Edward, Edward?
Und was für Buße willt du nun thun?
Mein Sohn, bekenn' mir mehr — O!"

---

dans la persistance du refrain. La poésie suivante, que Gœthe aimait à citer, est le modèle de ce genre de ballades. » E. Lichtenberger, *Etude sur les poésies lyriques de Gœthe*, p. 270.

1. Le texte original parle d'un faucon. — Rattachez tot à geschlagen.

2. Willt, archaïque pour willst.

„„Auf Erden soll mein Fuß nicht ruh'n,
Mutter, Mutter!
Auf Erden soll mein Fuß nicht ruh'n,
Will gehn fern übers Meer — O!““

„Und was soll werden dein Hof und Hall'?
Edward, Edward!
Und was soll werden dein Hof und Hall'?
So herrlich sonst und schön — O!“
„„Ich lass' es steh'n, bis es sink' und fall',
Mutter, Mutter!
Ich lass' es steh'n, bis es sink' und fall',
Mag nie es wiedersehn — O!““

„Und was soll werden dein Weib und Kind,
Edward, Edward?
Und was soll werden dein Weib und Kind,
Wann du gehst über Meer? — O!“
„„Die Welt ist groß, lass' sie betteln drin[1],
Mutter, Mutter!
Die Welt ist groß, lass' sie betteln drin,
Ich seh' sie nimmermehr — O!““

„Und was willt du lassen deiner Mutter teu'r,
Edward, Edward?
Und was willt du lassen deiner Mutter teu'r?
Mein Sohn, das sage mir — O!“
„„Fluch will ich Euch lassen und höllisch Feu'r!
Mutter, Mutter!
Fluch will ich Euch lassen und höllisch Feu'r;
Denn Ihr, Ihr rietet's mir! — O!““

1. Cf. Heine, die Grenadiere.

„Was schert mich Weib, was schert mich Kind!
Ich trage weit bessres Verlangen;
Laß sie betteln gehn, wenn sie hungrig sind.“ —

## Le suicide moral.

Der feinste Selbstmord findet nur bei den erlesensten Menschen statt. Menschen nämlich von äußerst zartem Gefühl haben ein Höchstes[1], wonach sie streben, eine Idee, an welcher sie mit unaussprechlicher Sehnsucht hangen, ein Ideal, auf welches sie mit unwiderstehlichem Triebe wirken; wird ihnen diese Idee genommen, wird dies schöne Bild vor ihren Augen zertrümmert, so ist das Herzblatt ihrer Pflanze gebrochen, der Rest steht mit unkräftigen welken Blättern da. Vielleicht gehen mehr Erstorbene dieser Art in unserer Gesellschaft umher, als man es anfangs glauben möchte, eben weil sie am meisten ihren Kummer verbergen und das Gift ihres langsamen Todes als ein trauriges Geheimnis ihres Herzens auch ihren Freunden verhehlen[2].

(„Tithon und Aurora.")

---

## Humanität ist der Zweck der Menschennatur.

Der Zweck einer Sache, die nicht bloß ein totes Mittel ist, muß in ihr selbst liegen. Wären wir dazu geschaffen, um, wie der Magnet sich nach Norden kehrt, einem Punkte der Vollkommenheit, der außer uns ist und den wir nie erreichen könnten, mit ewig vergeblicher Mühe nachzustreben, so würden wir als blinde Maschinen nicht nur uns, sondern selbst das

1. Ein Höchstes, un but suprême.
2. Cette page émue semble être une confession de l'auteur. — Cf. Hettner (Litteraturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts), qui consacre un excellent chapitre à Herder. „Der ist beglückt, der sein darf, was er ist. Dieses Glück war Herder nicht zu teil geworden. Er, der offen mit dem alten Kirchenglauben gebrochen hatte, war Geistlicher und Präsident der obersten Kirchenbehörde! Er, der strengsittliche und wahrheitliebende Mann mit dieser steten Lüge auf der Seele; entsetzlich!"

Wesen bedauern dürfen, das uns zu einem tantalischen Schicksale verdammte, indem es unser Geschlecht bloß zu seiner, einer schadenfrohen ungöttlichen[1] Augenweide schuf. Wollten wir auch zu seiner Entschuldigung sagen, daß durch diese leeren Bemühungen, die nie zum Ziele reichen, doch etwas Gutes befördert und unsere Natur in einer ewigen Regsamkeit erhalten würde[2], so bliebe es immer doch ein unvollkommenes, grausames Wesen, das diese Entschuldigung verdiente; denn in der Regsamkeit, die keinen Zweck erreicht, liegt kein Gutes, und es[3] hätte uns, ohnmächtig oder boshaft, durch Vorhaltung eines solchen Traumes von Absicht seiner selbst unwürdig getäuscht. Glücklicherweise aber wird dieser Wahn von der Natur der Dinge uns nicht gelehrt. Betrachten wir die Menschheit, wie wir sie kennen, nach den Gesetzen, die in ihr liegen, so kennen wir nichts Höheres als Humanität[4] im Menschen; denn, selbst wenn wir uns Engel oder Götter denken, denken wir sie uns nur als idealische, höhere Menschen.

Zu diesem offenbaren[5] Zweck, sahen wir, ist unsere Natur organisiert, zu ihm sind unsere feinern Sinne und Triebe, un-

1. Ungöttlichen, indigne d'un dieu.

2. C'est ainsi que dans le Faust de Gœthe, Dieu déclare associer Méphistophélès à l'homme pour empêcher l'activité humaine de s'assoupir trop rapidement :

„Des Menschen Thätigkeit kann allzuleicht erschlaffen,
Er liebt sich bald die unbedingte Ruh;
Drum geb' ich gern ihm den Gesellen zu,
Der reizt und wirkt . . . "

Gœthe s'est rencontré ici avec Herder qui, dans un éloquent chapitre, développe cette idée que : „Alle zerstörenden Kräfte in der Natur müßen den erhaltenden Kräften mit der Zeitenfolge nicht nur unterliegen, sondern auch selbst zuletzt zur Ausbildung des Ganzen dienen." (15e livre.)

3. Es, c.-à-d. das Wesen, la Divinité.

4. Humanität, c'est ici la conception idéale d'une humanité parfaite. C'est une « idée-force » qui s'impose aux générations successives et les contraint à réaliser un certain état de civilisation.

5. Offenbaren, évident.

sere Vernunft und Freiheit[1], unsere zarte und dauernde Gesundheit, unsere Sprache, Kunst und Religion uns gegeben. In allen Zuständen und Gesellschaften hat der Mensch durchaus nichts anderes im Sinne haben, nichts anderes anbauen können als Humanität, wie er sich dieselbe auch dachte[2]. Ihr zugute sind die Anordnungen unserer Geschlechter und Lebensalter von der Natur gemacht, daß unsere Kindheit länger dauere und nur mit Hilfe der Erziehung eine Art Humanität lerne. Ihr zugute sind auf der weiten Erde alle Lebensarten eingerichtet, alle Gattungen der Gesellschaft eingeführt worden. Jäger oder Fischer, Hirt oder Ackermann und Bürger : in jedem Zustande lernte der Mensch Nahrungsmittel unterscheiden, Wohnungen für sich und die Seinigen errichten; er lernte Kleidungen zum Schmucke erhöhen und sein Hauswesen ordnen. Er erfand mancherlei Gesetze und Regierungsformen, die alle zum Zwecke haben wollten, daß jeder, unbefehdet[3] vom andern, seine Kräfte üben und einen schönern, freiern Genuß des Lebens sich erwerben könnte. Hierzu ward das Eigentum gesichert und Arbeit, Kunst, Handel, Umgang mit mehrern

1. Freiheit, libre-arbitre.

2. Vérité un peu banale. Les idées que Herder exprime dans les pages qui suivent ne manquent souvent ni de justesse ni d'élévation : mais elles reposent sur un fond bien fragile. Tantôt l'auteur suppose que les hommes sont *fatalement* et presque *inconsciemment* entraînés à réaliser l'idéal qu'il appelle *humanité* : c'est leur refuser le libre-arbitre et c'est enlever à la civilisation ses meilleurs titres de noblesse; tantôt, et plus souvent il reconnaît hautement la liberté. Que signifie alors ce plan uniforme, selon lequel l'humanité aurait évolué dans le passé et évoluerait encore dans l'avenir? Ces « systématisations », ces interprétations dogmatiques de l'histoire, nombreuses au XVIII[e] siècle, plus fréquentes encore au XIX[e], sont aussi dangereuses qu'attrayantes. Elles asservissent à une passion, à un parti, à un système philosophique ou politique la science qui doit toujours rester indépendante et désintéressée.

3. Unbefehdet, archaïque. Racine Fehde (= Haß, Feindschaft).

Menschen erleichtert: es wurden Strafen für die Verbrecher, Belohnungen für die Vortrefflichen erfunden, auch tausend sittliche Gebräuche der verschiedenen Stände im öffentlichen und häuslichen Leben, selbst in der Religion angeordnet. Hierzu endlich wurden Kriege geführt, Verträge geschlossen, allmählich eine Art Kriegs- und Völkerrecht nebst mancherlei Bündnissen der Gastfreundschaft und des Handels errichtet, damit auch außer den Grenzen seines Vaterlandes der Mensch geschont und geehrt würde. Was also in der Geschichte je Gutes gethan ward, ist für die Humanität[1] gethan worden; was in ihr Thörichtes, Lasterhaftes und Abscheuliches in Schwung kam, ward gegen die Humanität verübt, so daß der Mensch sich durchaus keinen andern Zweck aller seiner Erdanstalten denken kann, als der in ihm selbst, d. i. in der schwachen und starken, niedrigen und edlen Natur liegt, die ihm sein Gott anschuf. Wenn wir nun in der ganzen Schöpfung jede Sache nur durch das, was sie ist und wie sie wirkt, kennen, so ist uns der Zweck des Menschengeschlechts auf der Erde durch seine Natur und Geschichte wie durch die hellste Demonstration gegeben ... In allen Einrichtungen der Völker, von Sina bis Rom, in allen Mannigfaltigkeiten ihrer Verfassung, sowie in jeder ihrer Erfindungen des Krieges und Friedens, selbst bei allen Greueln und Fehlern der Nationen blieb das Hauptgesetz der Natur kenntlich: „Der Mensch sei Mensch! er bilde sich seinen Zustand nach dem, was er für das Beste erkennt." ... Überall finden wir die Menschheit im Besitze und Gebrauche des Rechts, sich zu einer Art von Humanität zu bilden, nachdem sie solche erkannte. Irrten sie oder blieben sie auf dem halben Wege einer ererbten Tradition stehen, so litten sie die Folgen ihres Irrtums und büßten ihre eigene Schuld. Die Gottheit hatte ihnen in nichts die Hände gebunden, als durch das, was sie waren, durch Zeit, Ort und die ihnen einwohnenden Kräfte. Sie kam ihnen bei ihren Fehlern auch nirgend durch Wunder zu Hilfe, sondern ließ

1. Humanität, ici, la civilisation.



diese Fehler wirken, damit die Menschen solche selbst bessern lernten.

So einfach dieses Naturgesetz ist, so würdig ist es Gottes, so zusammenstimmend und fruchtbar an Folgen für das Geschlecht der Menschen. Sollte dies sein, was es ist, und werden, was es werden könnte, so mußte es eine selbstwirksame Natur und einen Kreis freier Thätigkeit um sich her erhalten, in welchem es kein ihm unnatürliches Wunder störte. Alle tote Materie, alle Geschlechter der Lebendigen, die der Instinkt führt, sind seit der Schöpfung geblieben, was sie waren[1]. Den Menschen machte Gott zu einem Gotte auf Erden, er legte das Principium eigener Wirksamkeit in ihn und setzte solches durch innere und äußere Bedürfnisse seiner Natur von Anfang an in Bewegung. Der Mensch konnte nicht leben und sich erhalten, wenn er nicht Vernunft brauchen lernte; sobald er diese brauchte, war ihm freilich die Pforte zu tausend Irrtümern und Fehlversuchen, eben aber auch, und selbst durch diese Irrtümer und Fehlversuche, der Weg zum bessern Gebrauch

---

1. Cf. Pascal, *Fragment d'un traité du vide :*

« Les ruches des abeilles étaient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne dépassent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs. »

der Vernunft eröffnet. Je schneller er seine Fehler erkennen lernt, mit je rüstigerer Kraft er darauf geht[1], sie zu bessern, desto weiter kommt er, desto mehr bildet sich seine Humanität; und er muß sie ausbilden oder Jahrhunderte durch unter der Last eigener Schulden ächzen.

Wir sehen also auch, daß sich die Natur zur Errichtung dieses Gesetzes einen so weiten Raum erkor, als ihr der Wohnplatz unseres Geschlechts vergönnte, sie organisierte den Menschen so vielfach, als auf unserer Erde ein Menschengeschlecht sich organisieren konnte. Nahe an den Affen stellte sie den Neger hin, und von der Negervernunft an bis zum Gehirn der feinsten Menschenbildung ließ sie ihr großes Problem der Humanität von allen Völkern aller Zeiten auflösen. Das Notwendige, zu welchem der Trieb und das Bedürfnis führt, konnte beinahe keine Nation der Erde verfehlen; zur feinern Ausbildung des Zustandes der Menschheit gab es auch feinere Völker sanfterer Klimate. Wie nun alles Wohlgeordnete und Schöne in der Mitte zweier Extreme liegt, so mußte auch die schönere Form der Vernunft und Humanität in diesem gemäßigtern Himmelsstrich ihren Platz finden. Und sie hat ihn, nach dem Naturgesetze dieser allgemeinen Konvenienz, reichlich gefunden. Denn ob man gleich fast alle asiatischen Nationen von jener Trägheit nicht freisprechen kann, die bei guten Anordnungen zu frühe stehen blieb und eine ererbte Form für unableglich und heilig schätzte, so muß man sie doch entschuldigen, wenn man den ungeheuern Strich ihres festen Landes und die Zufälle bedenkt, denen sie insonderheit von dem Gebirge her ausgesetzt waren. Im ganzen bleiben ihre ersten frühen Anstalten zur Bildung der Humanität, eine jede nach Zeit und Ort betrachtet, lobenswert, und noch weniger sind die Fortschritte zu verkennen, die die Völker an den Küsten des Mittelländischen Meeres in ihrer größten Regsamkeit gemacht haben. Sie schüttelten das Joch des Despotismus alter Regierungsformen und Traditionen ab und bewiesen

1. Er darauf geht, il s'applique.



damit das große, gütige Gesetz des Menschenschicksals : „Das, was ein Volk oder ein gesamtes Menschengeschlecht zu seinem eigenen Besten mit Überlegung wolle und mit Kraft ausführe, das sei ihm auch von der Natur vergönnt, die weder Despoten noch Traditionen, sondern die beste Form der Humanität ihnen zum Ziele setzte."

Wunderbar schön versöhnt uns der Grundsatz dieses göttlichen Naturgesetzes nicht nur mit der Gestalt unseres Geschlechts auf der weiten Erde, sondern auch mit den Veränderungen desselben durch alle Zeiten hinunter. Allenthalben ist die Menschheit das, was sie aus sich machen konnte, was sie zu werden Lust und Kraft hatte. War sie mit ihrem Zustande zufrieden oder waren in der großen Saat der Zeiten die Mittel zu ihrer Verbesserung noch nicht gereift, so blieb sie Jahrhunderte hin, was sie war, und ward nichts anderes. Gebrauchte sie aber der Waffen[1], die ihr Gott zum Gebrauche gegeben hatte, ihres Verstandes, ihrer Macht und aller der Gelegenheiten, die ihr ein günstiger Wind zuführte, so stieg sie künstlich höher, so bildete sie sich tapfer aus. That sie es nicht, so zeigt schon diese Trägheit, daß sie ihr Unglück minder fühlte; denn jedes lebhafte Gefühl des Unrechts, mit Verstand und Macht begleitet, muß eine rettende Macht werden...

Kein Zweifel aber, daß überhaupt, was auf der Erde noch nicht geschehen ist, künftig geschehen werde; denn unverjährbar sind die Rechte der Menschheit, und die Kräfte, die Gott in sie legte, unaustilgbar[2]. Wir erstaunen darüber, wie weit Griechen und Römer es in ihrem Kreise von Gegenständen in wenigen Jahrhunderten brachten; denn wenn auch der Zweck ihrer

1. Der Waffen. L'accusatif serait aujourd'hui plus correct.
2. Schiller semble s'être souvenu de cette belle pensée dans Guillaume Tell (Acte 2, sc. 2) :

„Wenn der Gedrückte nirgends Recht kann finden,
Wenn unerträglich wird die Last — greift er
Hinauf getrosten Mutes in den Himmel,
Und holt herunter seine ew'gen Rechte,
Die droben hangen unveräußerlich
Und unzerbrechlich, wie die Sterne selbst."

Wirkung nicht immer der reinste war, so beweisen sie doch, daß sie ihn zu erreichen vermochten. Ihr Vorbild glänzt in der Geschichte und muntert jeden ihresgleichen, unter gleichem und größerem Schutze des Schicksals, zu ähnlichen und besseren Bestrebungen auf. Die ganze Geschichte der Völker wird uns in diesem Betracht eine Schule des Wettlaufs zur Erreichung des schönsten Kranzes der Humanität und Menschenwürde. So viele glorreiche alte Nationen erreichten ein schlechteres Ziel; warum sollten wir nicht ein reineres, edleres erreichen? Sie waren Menschen, wie wir sind; ihr Beruf zur besten Gestalt[1] der Humanität ist der unsrige, nach unsern Zeitumständen, nach unserem Gewissen, nach unsern Pflichten. Was jene ohne Wunder thun konnten, können und dürfen auch wir thun; die Gottheit hilft uns nur durch unsern Fleiß, durch unsern Verstand, durch unsere Kräfte. Als sie die Erde und alle vernunftlosen Geschöpfe derselben erschaffen hatte, formte sie den Menschen und sprach zu ihm:

„Sei mein Bild, ein Gott auf Erden! Herrsche und walte! Was du aus deiner Natur Edles und Vortreffliches zu schaffen vermagst, bringe hervor; ich darf dir nicht durch Wunder beistehen, da ich dein menschliches Schicksal in deine menschliche Hand legte; aber alle meine heiligen, ewigen Gesetze der Natur werden dir helfen."

(„Ideen zur Geschichte der Menschheit", XV. Buch[2].)

---

1. Gestalt. On attendrait Gestaltung.
2. Gœthe avait certainement ce livre présent à l'esprit quand il a écrit les „Geheimnisse".

„Und fragst du mich, wie der Erwählte heiße,
Den sich das Aug' der Vorsicht auserſah?
Den ich zwar oft, doch nie genugsam preise,
An dem so viel Unglaubliches geschah?
Humanus heißt der Heilige, der Weise,
Der beste Mann, den ich mit Augen sah:
Und sein Geschlecht, wie es die Fürsten nennen,
Sollst du zugleich mit seinen Ahnen kennen."

## Der Mensch im Verbande mit der Menschheit[1].

Das Edelste, was wir besitzen, haben wir nicht von uns selbst; unser Verstand mit seinen Kräften, die Form, in welcher wir denken, handeln und sind, ist auf uns gleichsam herabgeerbt. Wir denken in einer Sprache, die unsere Vorfahren erfanden[2], in einer Gedankenweise, an der so viele Geister bildeten und formten, zu der auch in anderen Sprachen die schönsten Genien des Menschengeschlechtes beitrugen, und uns damit den edelsten Teil ihres Daseins, ihr innerstes Gemüt, ihre erworbenen Gedankenschätze huldreich vermachten. Täglich genießen und gebrauchen wir tausend Erfindungen, die aus alten Zeiten, ja, zum Teil von den fernsten Gegenden der Erde zu uns gekommen sind, und ohne die wir ein freudenloses, dürftiges Leben führen müßten.

Maximen und Sitten sind auf uns geerbt, die nicht nur das Gesetz der Natur, das dunkel in uns liegt, erhellen, sondern uns auch erwärmen und Kraft geben, uns über Bedrücknis[4] und Gewohnheit hinaufzuschwingen, Vorurteile abzuschütteln und, indem wir andere Gemüter von demselben Licht des Wahren, Guten und Schönen durchdrungen fühlen, uns mit ihnen in Freundschaft und Thätigkeit weit inniger zu ver-

1. Pascal avait déjà marqué dans une page admirable l'unité morale de l'humanité :

« De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » (*Fragment d'un traité du vide*).

2. Cf. ces beaux vers de *Lucrèce :*

Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et, quasi cursores, vitai lampada tradunt. (L. II.)
« Chaque race à son tour par une autre suivie
Lui transmet en courant le flambeau de la vie. »
(C. Martha).

3. Herder a écrit une dissertation sur l'*Origine du langage*.

4. Bedrücknis, peu usité = Druck ou Bedrückung.

einigen, als geist- und sinnlose Körper sich je vereinigen könnten. Diese Kette von Wirkungen ist zu uns gelangt, sie hat uns umfaßt und umschlungen; wider Willen müssen wir an ihr halten und im Guten oder Bösen, thätig oder hindernd, auf Welt und Nachwelt fortwirken. Dies ist das unsichtbare, verborgene Medium, das Geister durch Gedanken, Herzen durch Neigungen und Triebe, die Sinne durch Eindrücke und Formen, bürgerliche Gesellschaften durch Gesetze und Anstalten, Geschlechter durch Beispiele, Lebensweise und Erziehung, Freunde durch harmonische Freundschaft knüpft, also daß wir in diesem bindenden Medium auf die unseren, auf andere, auf die Nachkommenschaft wirken müssen und fortwirken werden.

Gedenken wir nur, um dies inne zu werden, an die lebendigsten Augenblicke unseres Lebens, insonderheit unserer Kindheit und Jugend; gingen wir nicht, da wir sie genossen, stets aus und heraus und teilten uns mit? oder wir empfingen von anderen, fühlten sie in uns, uns in ihnen. Da vergaßen wir unsere eingeschränkte sterbliche Form; wir waren im Lande ewiger Wahrheiten, einer reinen Güte, eines unsterblichen Genusses und Daseins[1]. So gingen in uns als Jünglinge die Gedanken derer über, die am meisten auf uns gewirkt haben, ihre Töne flossen in uns, wir sahen ihre Gestalten, verehrten ihre Schatten, und die Wirkung, die auf uns durch ihr inneres Wort gemacht ward, gedieh zur Form unserer Seele. Noch denken wir mit den Gedanken jener Großen und Weisen, die dem Körper nach längst verlebt sind; nicht bloß was, sondern wie sie es dachten, hat sich uns mitgeteilt, wir verarbeiten es weiter und senden es fort auf andere.

Schiene gleich manches im dunkeln Grunde unseres Gedankenmeeres tot und begraben zu liegen, zu rechter Zeit steigt's doch hervor und organisiert zu[2] und mit anderen Gedanken; denn in der menschlichen Seele ist nichts tot; alles lebt, oder ist da,

---

1. C'est l'état d'esprit d'un *Stürmer* que Herder nous dépeint ici.
2. Zu, en vue de.



daß es zum Leben geweckt werde, und da das Reich menschlicher Seelen im innigsten Zusammenhange ist, so belebt, so erweckt eine die andre. Noch in einem höheren Grade wirken so auf uns die Leidenschaften, Lebensweisen und Sitten der Menschen, insonderheit derer, mit denen wir täglich umgehen. Wir gewöhnen uns an des anderen Wort, Miene, Blick, Ausdruck, so daß wir solche unvermerkt an uns nehmen und auf andere fortpflanzen. Dies ist das unsichtbare magische Band, das sogar Geberden der Menschen verknüpft; eine ewige Mitteilung der Eigenschaften, eine Palingenesie[1] und Metempsychose ehemals eigener, jetzt fremder, ehemals fremder, jetzt eigener Gedanken, Gemütsneigungen und Triebe.

Wir glauben allein zu sein und sind's nie; wir sind mit uns selbst nicht allein; die Geister anderer, abgelebter Schatten, alter Dämonen, oder unserer Erzieher, Freunde, Feinde, Bildner, Mißbildner und tausend zudringender Gesellen wirken in uns. Wir können nicht umhin ihre Gesichter zu sehen, ihre Stimmen zu hören, selbst die Krämpfe ihrer Mißgestalten gehen in uns über. Wohl ihm, dem sein Leben ein Elysium und keinen Tartarus zum Himmel seiner Gedanken, zur Region seiner Empfindungen, Grundsätze und Handlungsweisen bereitet hat! Sein Gemüt ist in einer fröhlichen Unsterblichkeit gegründet.

---

## Gœthe.

(1749-1832.)

Goethe hat im geistigen Leben Deutschlands gewirkt, wie eine gewaltige Naturerscheinung im physischen gewirkt hätte. Unsere Steinkohlenlager erzählen von Zeiten tropischer Wärme, wo Palmen bei uns wuchsen. Unsere sich aufschließenden Höhlen berichten von Eiszeiten, wo Renntiere bei uns heimisch

1. Palingenesie = régénération, renaissance.

waren. In ungeheuren Zeiträumen vollzogen sich auf dem deutschen Boden, der in seinem heutigen Zustande so sehr den Anschein des ewig Unveränderlichen[1] trägt, kapitale Umwälzungen. Der Vergleich also läßt sich ziehen, daß Goethe auf die geistige Atmosphäre Deutschlands gewirkt habe etwa wie ein tellurisches Ereignis, das unsere klimatische Wärme um so und so viel Grade im Durchschnitte[2] erhöhte. Geschähe dergleichen, so würde eine andere Vegetation, ein anderer Betrieb der Landwirtschaft und damit eine neue Grundlage unserer gesamten Existenz eintreten.

Als Goethe zu schreiben begann[3], war die deutsche Sprache so beschränkt in ihrer allgemeinen Wirkung, wie es der deutsche nationale Wille in unserer Politik war. Die Nation existierte, fühlte sich im stillen und ahnte den Weg, der ihr bevorstände. Das war aber auch alles. Unter den Recensionen, welche Goethe in seinen litterarischen Anfängen schrieb, spricht er über den Begriff des „Vaterlandes" und begreift nicht, wie man von uns ein Gefühl wie das fordern könne, mit dem die Römer sich als Bürger eines Weltreiches empfanden[4]. Unmöglich dünkte uns eine nach außen gehende Bewegung. Die

---

1. Des ewig Unveränderlichen, d'une éternelle stabilité.
2. Im Durchschnitte, en moyenne.
3. Les *Nouveaux chants de Leipzig* parurent en 1770.
4. L'auteur fait allusion à un article qui parut en 1772 dans les *Annonces savantes de Francfort*, l'organe du *Sturm und Drang*. Gœthe y rend compte d'une dissertation superficielle et banale de Sonnenfels sur « l'Amour de la Patrie. » Voici le passage capital de cet article :

„Die ewigen mißverstandenen Klagen nachgesungen : „ Wir haben kein Vaterland, keinen Patriotismus." Wenn wir einen Platz in der Welt finden da mit unsern Besitztümern zu ruhen, ein Feld uns zu nähren, ein Haus uns zu decken; haben wir da nicht Vaterland? und haben das nicht tausend und tausende in jedem Staat? und leben sie nicht in dieser Beschränkung glücklich? Wozu nun das vergebne Aufstreben nach einer Empfindung, die wir weder haben können noch mögen, die bei gewissen Völkern, nur zu gewissen Zeitpunkten, das Resultat vieler glücklich zusammentreffender Umstände war und ist?

Römerpatriotismus! Davor bewahre uns Gott wie vor einer Riesengestalt! wir würden keinen Stuhl finden darauf zu sitzen; kein Bett, drinnen zu liegen.

englische, französische und italienische Kritik aber nahm von den **deutschen** litterarischen Produkten nur insoweit Notiz, als unsere **Autoren**, im Anschlusse an die fremden Litteraturen, ihre **Werke** gleich so erscheinen ließen, daß sie als ein Teil **derselben angesehen** werden konnten. Friedrich der Große galt — **wenn ihm** überhaupt die Ehre zu teil ward, mitgezählt zu **werden** — in Paris als französischer Autor, und er selbst sah sein **Verhältnis** nicht anders an. Französisch wurde in allen **Kreisen** Norddeutschlands als zweite Muttersprache gesprochen, während in Österreich das Italienische vorwaltete. Voltaire debattiert im Artikel „Langue“ der Encyklopädie die Qualitäten der verschiedenen Sprachen als litterarischer Ausdrucksweisen : die deutsche kommt darunter gar nicht vor. Erst seitdem Goethes „Werther“ von Engländern und Franzosen verschlungen worden war und selbst nach Italien vordrang, wurde auswärts die Möglichkeit einer deutschen Litteratur höhern Ranges zugegeben.

Versuche waren vor Goethe oft gemacht worden, die deutsche Sprache so weit zu erheben, daß in ihr die feinern Wendungen der Gedanken Ausdruck finden könnten. Über den persönlichen Kreis aber ging die Wirkung nicht hinaus. Klopstock, Lessing und Winckelmann hatten ihr eigenes Deutsch zu schaffen gesucht, indem sie sich die Bildung der klassischen Sprachen, sowie der französischen und italienischen[1] zu nutze machten, alle drei aber ohne durchgreifenden Erfolg. Noch mächtiger[2] als sie hat, neben Goethe, Herder eine deutsche Prosa mit höheren Eigenschaften herzustellen gewußt. Er zumeist hatte Einfluß auf Goethe, als dieser, alles zusammenfassend, was vor ihm geleistet worden war, und es sich zum Vorteile verwendend, das w i r k l i c h l e b e n d e D e u t s c h hervorbrachte, das alle

1. Italienischen. Inattendu. Il ne saurait être question de l'influence de l'italien sur Klopstock et Lessing, et Winckelmann ne semble pas avoir beaucoup pratiqué cette langue.

2. Noch mächtiger. Bien contestable. La prose de Lessing est supérieure à celle de Herder, qui est souvent touffue, obscure, pénible.

waren. In ungeheuren Zeiträumen vollzogen sich auf dem deutschen Boden, der in seinem heutigen Zustande so sehr den Anschein des ewig Unveränderlichen[1] trägt, kapitale Umwälzungen. Der Vergleich also läßt sich ziehen, daß Goethe auf die geistige Atmosphäre Deutschlands gewirkt habe etwa wie ein tellurisches Ereignis, das unsere klimatische Wärme um so und so viel Grade im Durchschnitte[2] erhöhte. Geschähe dergleichen, so würde eine andere Vegetation, ein anderer Betrieb der Landwirtschaft und damit eine neue Grundlage unserer gesamten Existenz eintreten.

Als Goethe zu schreiben begann[3], war die deutsche Sprache so beschränkt in ihrer allgemeinen Wirkung, wie es der deutsche nationale Wille in unserer Politik war. Die Nation existierte, fühlte sich im stillen und ahnte den Weg, der ihr bevorstände. Das war aber auch alles. Unter den Recensionen, welche Goethe in seinen litterarischen Anfängen schrieb, spricht er über den Begriff des „Vaterlandes" und begreift nicht, wie man von uns ein Gefühl wie das fordern könne, mit dem die Römer sich als Bürger eines Weltreiches empfanden[4]. Unmöglich dünkte uns eine nach außen gehende Bewegung. Die

1. Des ewig Unveränderlichen, d'une éternelle stabilité.
2. Im Durchschnitte, en moyenne.
3. Les *Nouveaux chants de Leipzig* parurent en 1770.
4. L'auteur fait allusion à un article qui parut en 1772 dans les *Annonces savantes de Francfort*, l'organe du *Sturm und Drang*. Gœthe y rend compte d'une dissertation superficielle et banale de Sonnenfels sur « l'Amour de la Patrie. » Voici le passage capital de cet article :

„Die ewigen mißverstandenen Klagen nachgesungen : „ Wir haben kein Vaterland, keinen Patriotismus." Wenn wir einen Platz in der Welt finden da mit unsern Besitztümern zu ruhen, ein Feld uns zu nähren, ein Haus uns zu decken; haben wir da nicht Vaterland? und haben das nicht tausend und tausende in jedem Staat? und leben sie nicht in dieser Beschränkung glücklich? Wozu nun das vergebne Aufstreben nach einer Empfindung, die wir weder haben können noch mögen, die bei gewissen Völkern, nur zu gewissen Zeitpunkten, das Resultat vieler glücklich zusammentreffender Umstände war und ist?

Römerpatriotismus! Davor bewahre uns Gott wie vor einer Riesengestalt! wir würden keinen Stuhl finden darauf zu sitzen; kein Bett, drinnen zu liegen.

englische, französische und italienische Kritik aber nahm von den deutschen litterarischen Produkten nur insoweit Notiz, als unsere Autoren, im Anschlusse an die fremden Litteraturen, ihre Werke gleich so erscheinen ließen, daß sie als ein Teil derselben angesehen werden konnten. Friedrich der Große galt — wenn ihm überhaupt die Ehre zu teil ward, mitgezählt zu werden — in Paris als französischer Autor, und er selbst sah sein Verhältnis nicht anders an. Französisch wurde in allen Kreisen Norddeutschlands als zweite Muttersprache gesprochen, während in Österreich das Italienische vorwaltete. Voltaire debattiert im Artikel „Langue" der Encyklopädie die Qualitäten der verschiedenen Sprachen als litterarischer Ausdrucksweisen : die deutsche kommt darunter gar nicht vor. Erst seitdem Goethes „Werther" von Engländern und Franzosen verschlungen worden war und selbst nach Italien vordrang, wurde auswärts die Möglichkeit einer deutschen Litteratur höhern Ranges zugegeben.

Versuche waren vor Goethe oft gemacht worden, die deutsche Sprache so weit zu erheben, daß in ihr die feinern Wendungen der Gedanken Ausdruck finden könnten. Über den persönlichen Kreis aber ging die Wirkung nicht hinaus. Klopstock, Lessing und Winckelmann hatten ihr eigenes Deutsch zu schaffen gesucht, indem sie sich die Bildung der klassischen Sprachen, sowie der französischen und italienischen[1] zu nutze machten, alle drei aber ohne durchgreifenden Erfolg. Noch mächtiger[2] als sie hat, neben Goethe, Herder eine deutsche Prosa mit höheren Eigenschaften herzustellen gewußt. Er zumeist hatte Einfluß auf Goethe, als dieser, alles zusammenfassend, was vor ihm geleistet worden war, und es sich zum Vorteile verwendend, das wirklich lebende Deutsch hervorbrachte, das alle

1. Italienischen. Inattendu. Il ne saurait être question de l'influence de l'italien sur Klopstock et Lessing, et Winckelmann ne semble pas avoir beaucoup pratiqué cette langue.

2. Noch mächtiger. Bien contestable. La prose de Lessing est supérieure à celle de Herder, qui est souvent touffue, obscure, pénible.



Spätern bei ihm schreiben lernten. Goethe will Wieland dieses Verdienst zuweisen, doch er selbst hat die übrigen Versuche zu Boden gedrückt. Seine Verse erst haben die Schillers in Fluß gebracht[1]. Goethe hat Schlegel[2] die Fülle verliehen, Shakespeare beinahe in einen deutschen Dichter umzuwandeln. Goethes Prosa ist nach und nach für alle Fächer des geistigen Lebens zur mustergültigen Ausdrucksweise geworden. Durch Schelling[3] ist sie in die Philosophie, durch Savigny in die Jurisprudenz, durch Alexander von Humboldt[4] in die Naturwissenschaften, durch Wilhelm von Humboldt[5] in die philologische Gelehrsamkeit eingedrungen. All unser Briefstil beruht auf dem Goethes. Unzählige Wendungen, die wir gebrauchen, ohne nach ihrer Quelle zu fragen, weil sie uns zu natürlich zu Gebote stehen, würden uns ohne Goethe verschlossen sein.

Aus dieser Einheit der Sprache ist bei uns die wahre Ge-

---

1. In Fluß gebracht, rendu coulants.

2. Schlegel. Il s'agit de Auguste Wilhelm, né en 1767 à Hanovre et mort en 1845 à Bonn. Il avait fait à Göttingen, sous la direction de Heyne, de fortes études philologiques. Son œuvre poétique (sonnets, élégies, ballades) n'a qu'une médiocre valeur. Il a plus de mérite comme critique et comme traducteur. Sa traduction de Shakespeare qu'il avait laissée inachevée fut complétée par Dorothée Tieck, la fille du poète et par le comte Baudissin (1833).

3. Schelling (1775-1854), un des grands philosophes de l'Allemagne, exerça une influence considérable sur les romantiques. Il ne semble pas que la langue presque technique, en tout cas très spéciale, de Schelling, doive grand'chose à la prose purement littéraire de Gœthe. Et lorsque l'auteur de *Faust* se mêle de philosopher, son style, ordinairement imprécis, ne mérite pas d'être cité en exemple.

4. Alexander von Humboldt. Cf. page 23, note 4.

5. Wilhelm von Humboldt. Guillaume de Humboldt, né à Potsdam le 22 juin 1767, mort à Tegel, le 8 avril 1835, est comme Schlegel un élève de Heyne. Il fut en relations avec les plus grands écrivains et savants de l'époque. Cf. plus loin sur W. Schlegel, Schelling et Guillaume de Humboldt les notices relatives à ces auteurs.

meinsamkeit der höhern geistigen Genüsse erst entsprungen, und ohne sie wäre unsere politische Einheit niemals erreicht worden, die einzig und allein der unablässig vordringenden Thätigkeit derjenigen bei uns verdankt wird, die wir im höchsten Sinne die „Gebildeten"[1] nennen, und denen Goethe zuerst die gemeinsame Richtung gab.

Es giebt drei große Dichter, welche vor Goethe auf die Völker, aus denen sie hervorgegangen sind, eine Wirkung gehabt haben, die mit dem Einflusse Goethes auf Deutschland verglichen werden kann: Homer, Dante und Shakespeare. Alles was sich unter dem Begriffe „geistiger Einfluß" denken läßt, ist von ihnen auf Griechen, Italiener und Engländer ausgeübt worden. Von jedem freilich in anderer Weise, dennoch so, daß der Erfolg sie in fast gleichem Range dastehen läßt. Von jedem einzelnen Griechen, Italiener, Engländer kann das Band gleichsam verfolgt werden, an dem er von einem dieser drei Völkerführer straff im Zügel gehalten wird. Ohne sie würden Griechenland und Italien kalte politische Begriffe sein. Homer und Dante haben die höhere Einheit Griechenlands und Italiens geschaffen, die über der politischen steht, und wer weiß, welche erhabene Rolle Shakespeare noch einmal zufallen wird, wenn bei dem Auseinanderbröckeln[2] aller derer, welche englisch sprechen, endlich nach einer höchsten Macht gesucht werden wird, auf deren Wort hin man sich dennoch vereinigt fühlen dürfe! Und wer weiß, welche Ämter Goethe für Deutschland noch vorbehalten sind in zukünftigen Wandlungen unserer Geschicke!

Aber sprechen wir von dem, was er bereits gethan hat! Kein Dichter oder Denker hat nach Luthers Zeiten einen in so viel Richtungen gleichzeitig wirkenden, vier aufeinander folgende Generationen voll durchdringenden Einfluß gehabt, als Goethe[3]. Wie völlig anders wirkte Voltaire in Frankreich!

---

1. Die Gebildeten, les esprits cultivés, les « honnêtes gens » comme on disait au XVII<sup>e</sup> siècle.
2. Auseinanderbröckeln, l'émiettement.
3. L'autorité et même le génie de Gœthe ne furent pas

Voltaire umfaßte, der Masse nach, weit mehr. Jedenfalls arbeitete er intensiver als Goethe.

Auch sind seine Schriften reicher und tiefer und augenblicklicher, solange er lebte, ins Volk gedrungen[1]. Aber es wurde ihm nicht so widerstandslos geglaubt. Er stand nicht auf der moralischen Höhe Goethes. Voltaire zerstörte, Goethe hat aufgebaut. Goethe hat niemals für augenblickliche Zwecke eine „Partei" bilden wollen. Goethe hat seine Gegner stets gewähren lassen[2]. Seine unsterblichen Waffen waren ihm zu lieb, um sie gegen Sterbliche zu gebrauchen.

---

reconnus dès l'abord par tous les contemporains. En 1795, après *Iphigénie en Tauride*, *Egmont*, et *Torquato Tasso*, les maîtres du théâtre allemand étaient le sentencieux Iffland (1759-1814) auteur de comédies larmoyantes et de drames bourgeois et le frivole Kotzebue (1761-1819).

On lisait avec délices les romans de Wieland et de La Fontaine (1758-1831); les poésies de Matthisson et de Salis-Seewis trouvaient partout de fervents admirateurs. En esthétique, on en était resté aux conceptions utilitaires de Nicolaï et de Sulzer. Kant avait plus d'adversaires que de disciples et n'était souvent compris ni des uns ni des autres.

Schiller écrivait à Gœthe le 15 mai 1795 :

„Das Publicum hat nicht mehr die Einheit des Kindergeschmacks, und noch weniger die Einheit einer vollendeten Bildung. Es ist in der Mitte zwischen beiden, und das ist für schlechte Autoren eine herrliche Zeit, aber für solche die nicht bloß Geld verdienen wollen, desto schlechter."

1. L'influence de Voltaire est en quelque sorte palpable : il est plus malaisé de déterminer l'action exercée par Gœthe sur les masses populaires.

2. La mordante ironie et les sarcasmes de Voltaire ne convenaient guère au génie harmonieux et placide (gelassen) du poète allemand. Mais l'auteur des *Xénies* a prouvé maintes fois qu'il savait se défendre et au besoin prendre l'offensive. Il s'efforçait toujours de rendre justice à ses adversaires.

Nicht größern Vorteil wüßt' ich zu nennen,
Als des Feindes Verdienst erkennen.

(*Proverbes*).

Goethe wirkt sanft und unmerklich, wie die Natur selber[1]. Neidlos sehen wir ihm überall zugestanden, ein Mensch von höherer Begabung zu sein. Einen Olympier, der über der Welt thronte, nennt ihn Jean Paul, dem niemand etwas geben könne, der sich selber genug sei. Goethe stand erhaben über Liebe und Abneigung. Die wenigen, die sich als seine Feinde bekannt haben, erscheinen von Anfang an wie Leute, die Mühe haben, ihren Standpunkt zu behaupten, während sie heute überhaupt kaum noch begriffen werden. Und selbst was diese anlangt : es war doch für jeden ein Glück, mit Goethe in Verbindung zu sein, und es war unmöglich, ihm aus dem Wege zu gehen.

Es konnte scheinen, als brächen heute bereits Zeiten an, in denen sich das deutsche Volk, nachdem es in seiner Verehrung zu weit gegangen, von Goethe wieder leise entfernte. Aber es hatte nur den Anschein. Goethe fing an, von einigen für abgethan[2] ausgegeben zu werden, für einen, der seine Dienste geleistet habe und ruhen könne. Dergleichen ist ausgesprochen worden. Doch was unsern Blicken an Goethe fremd zu werden anfing, war nicht er selbst, sondern nur das mit seinem Namen genannte Bild, welches die letzte Generation sich von ihm geformt hatte. Eine neue Zeit beginnt, die sich ihr eigenes Bild Goethes von frischem schaffen muß. Sie stürzt das alte, ihn selber aber berührt niemand. Gerade heute wird es wichtig, sich mit ihm zu beschäftigen. Nur ein anderer Standpunkt muß eingenommen werden.

Diese Veränderung des Standpunktes ergiebt sich aus der

---

Son attitude ordinaire était l'indifférence :

Was soll ich viel lieben, was soll ich viel hassen;
Man lebt nur vom leben lassen.

(*Proverbes*).

1. Gœthe était ennemi de toute exagération et de toute violence. La passion même s'exprime chez lui avec mesure et sobriété et n'atteint jamais son paroxysme.

2. Abgethan, « usé », démodé.

veränderten Stellung, die wir zu aller historischen Betrachtung überhaupt in Deutschland heute einnehmen.

Wir besitzen eine Gegenwart, weit über unsere Wünsche hinaus. Ihre Gaben sind nicht mehr, wie früher, erst zu erhoffen oder zu erringen, sondern festzuhalten, auszubilden und auszunutzen. Mit dem Lichte dieses neu angebrochenen Tages leuchten wir jetzt anders in die Zeiten hinein, welche hinter uns liegen.

Goethes Arbeit hat den Boden schaffen helfen, auf dem wir heute säen und ernten. Er gehört zu den vornehmsten Gründern der deutschen Freiheit[1]. Ohne ihn würden uns bei all unsern

---

1. Der deutschen Freiheit. Le mot aurait besoin d'être défini. Gœthe, en réalité, ne revendique d'autre liberté que celle de penser : la liberté politique lui est indifférente. Dès 1783, il se repent, dans son poème d'*Ilmenau*, d'avoir fourni des aliments aux passions révolutionnaires en écrivant *Werther* et *Gœtz de Berlichingen* :

Ich brachte reines Feuer vom Altar;
Was ich entzündet, ist nicht reine Flamme.
Der Sturm vermehrt die Glut und die Gefahr.

Plus tard il dira avec amertume :

Alle Freiheitsapostel, sie waren mir immer zuwider;
Willkür suchte doch nur jeder am Ende für sich.
Willst du viele befreien, so wag' es vielen zu dienen,
Wie gefährlich das sei, willst du es wissen? Versuch's.
(*Epigrammes*).

Egmont traduit la pensée intime de Gœthe lorsqu'il dit : „Ein ordentlicher Bürger, der sich ehrlich und fleißig nährt, hat überall so viel Freiheit als er braucht." (Acte 2, sc. 1.)

En 1827, le poète fera à Eckermann cette déclaration bien significative :

„Es ist mit der Freiheit ein wunderlich Ding, und jeder hat leicht genug, wenn er sich nur zu begnügen und zu finden weiß. . . Hat einer nur so viel Freiheit, um gesund zu leben und sein Gewerbe zu treiben, so hat er genug, und so viel hat leicht ein jeder. . ."

Gœthe assista, impassible sinon hostile, au grand mouvement patriotique de 1813. Il n'éprouvait aucune passion pour la cause de l'indépendance et de l'unité allemandes. Sa patrie, c'était le monde civilisé; ses compatriotes, tous les esprits cultivés. Il resta toujours cosmopolite. La „deutsche Freiheit" dont parle Herman Grimm n'est autre

Siegen die besten Gedanken fehlen, diese Siege auszunutzen.

Was war nun Goethe — in großen Zügen seine Gestalt hingestellt?

Unter vielen, die mit ihm zugleich strebten, einer der Glücklichsten und Mächtigsten, der, dem das Schicksal am offenbarsten die Wege ebnete, ein Landwirt auf dem Boden geistiger Arbeit, bei dem niemals Mißjahre[1] eingetreten sind, sondern immer volle Ernten, mochten es dürre oder regnerische Jahre sein. Goethe hatte immer die Früchte gerade auf dem Felde, denen das[2] zu gute kam. Sein Fortschreiten ist nie durch unnützen Aufenthalt unterbrochen worden, auf den er wie auf verlorene Zeit hätte zurückblicken müssen. Er war gesund, schön und kräftig[3]. Er hat immer ganz im Dasein der Gegenwart dringesteckt[4], die ihn umwebte, und ist zugleich dem allge-

---

chose que la liberté intellectuelle. Il faut beaucoup de subtilité pour découvrir dans la politique suivie par l'empire depuis 1870 les traces des idées de Gœthe. Au reste, c'est un peu la manie des Allemands que d'invoquer, en toute occasion, les grands noms du dix-huitième siècle. Les doctrines philosophiques les moins conciliables se réclament de Kant; Lessing est le cri de guerre des partis les plus opposés et le patronage de Gœthe est revendiqué par toutes les écoles littéraires.

1. Mißjahre, de mauvaises années, c.-à-d. de mauvaises récoltes.

2. Das, la sécheresse ou les pluies.

3. Ajoutez à cela ce grain d'heureuse insouciance qui est encore plus nécessaire aux poètes qu'aux autres hommes :

Laß nur die Sorge sein,
Das giebt sich alles schon,
Und fällt der Himmel ein,
Kommt doch eine Lerche davon.
(Sprichwörtlich).

4. Hat dringesteckt, (darin gesteckt) il était plongé. Gœthe, en effet, ne s'est jamais détourné du présent et il s'intéressait à tout, excepté aux questions politiques. Il tendait à l'universalité par un labeur multiple et continu:

„Willst du ins Unendliche schreiten,
Geh' nur im Endlichen nach allen Seiten."
(Gott, Gemüt und Welt).

meinen Fortschritte der Menschheit um ein gutes Stück stets vorausgewesen[1]. Er hat ein volles Menschenschicksal bis zum letzten Tage in ansteigender Entwicklung durchgemacht.

Die hohe Zahl seiner Lebensjahre ist wohl zu beachten. Goethe hat das doppelte Leben durchmessen, dessen zweite Hälfte für die Durchführung des in der ersten Hälfte Begonnenen so wichtig ist. Er hat die Eroberungen seiner Jugend, als sein eigener Erbe und Thronfolger gleichsam, zu einer ruhigen festen Herrschaft ausbilden dürfen. Wenigen war dieser Vorteil gegönnt. Lessing und Herder[2] ist die zweite Hälfte ihres Lebens verkümmert worden. Schiller begann schon leise zu sterben, als er eben anfangen wollte, recht zu leben, sich auszubreiten und frei seine schöpferische Kraft auszubeuten.

Die Namen so vieler andern sind uns geläufig, die vor dem 40. Jahre schon ihre Laufbahn unterbrechen mußten, während sie eine Kraft zu besitzen schienen, die durch das Doppelte nicht zu ersetzen gewesen wäre. Es ist wunderbar, zu beobachten, unter welch zweifelhaften Aspekten auch Goethe in diesen zweiten Teil seines Lebens eintrat. Er schien sich geistig erschöpft zu haben.

Da erhebt er sich wieder : Faust erscheint[3]. Im neuen Jahrhundert steht Goethe mit diesem Gedichte auf in Deutschland, als wäre es zum erstenmal. Niemand hatte so Großes erwartet. Abermals reißt er die Jugend mit sich fort, während die Ältern sich zu ihm zurückwenden. Jetzt erst nimmt er ganz und gar von Deutschland Besitz. Es hatte immer noch Männer bei uns gegeben, denen er nicht näher gekommen war : dem

1. Ist... vorausgewesen, « il a toujours eu une avance considérable. »
2. Lessing und Herder, au datif.
3. La première partie de *Faust*, parut en 1808. Depuis 1797, date de la publication d'*Hermann et Dorothée*, Gœthe, qui s'était surtout occupé d'études scientifiques (théorie des couleurs, métamorphose des plantes) et archéologiques, n'avait fait paraître aucune grande œuvre poétique.

Freiherrn von Stein[1] war bis dahin noch nichts von Goethe bekannt gewesen. Jetzt erst lernte Stein ihn kennen. In anderer Weise als früher zeigt sich nun Goethes Einfluß. Nach allen Seiten hin gewinnt er die Übermacht. Es scheint, als habe es jetzt nur bedurft, daß er die Hand ausstreckte, um seine Macht fühlbar zu machen.

Nun aber das Höchste, die innern Gaben des Schicksals: hier sehen wir eine harmonische Entfaltung geistiger Kraft, die auch andern vor ihm vielleicht zu teil geworden ist, die sich bei niemand aber beobachten läßt wie bei ihm.

Es ist, als hätte die Vorsehung ihn, damit durch nichts seine Entfaltung gestört werde, in die simpelsten Verhältnisse versetzen wollen. Mit drei Worten ist sein gesamter bürgerlicher Lebenslauf berichtet.

Reicher Leute Kind in Frankfurt[2], macht er, nach zurückge-

---

1. Le baron de Stein, grand-écuyer du duc de Saxe-Weimar est moins connu que sa femme Charlotte, dame d'honneur de la duchesse Amélie. Charlotte de Stein (1742-1827) inspira à Gœthe un amour profond, auquel on doit bon nombre des plus admirables lieds du poète et la noble figure d'Iphigénie. (Cf. H. Düntzer, *Charlotte von Stein, die Freundin Gœthes*, 2 vol. 1874 et E. Höfer, *Gœthe und Charlotte von Stein*, 1878).

2. Rappelons brièvement quelques faits et quelques dates. Johann Wolfgang Gœthe, fils du conseiller aulique Johann Kaspar Gœthe (1710-1782) et de Katharina Elisabeth Textor (morte en 1808), fille d'un bourgmestre, naquit à Francfort-sur-le-Mein le 28 août 1749. Il fit ses premières études sous la direction de son père, suivit quelque temps, sans grande ardeur, les cours de l'Université de Leipzig, (1765-1768), termina ses études de droit à Strasbourg en 1771, fut appelé à Weimar en 1775, fit de 1786 à 1788 un voyage en Italie qui eut une influence décisive sur son génie, accepta en 1791 la direction du théâtre de Weimar, accompagna le duc de Weimar dans l'expédition de Brunswick (1792) et se lia avec Schiller en 1794. Une étroite et féconde amitié unit les deux poètes. La mort de Schiller (9 mai 1805) jeta Gœthe dans un profond découragement. En 1806 il épouse Christiane Vulpius; il a une entrevue avec Napoléon, à Erfurt, deux ans plus tard, voit mourir

letzten Universitätsjahren, in seiner Vaterstadt, einer etwas herabgekommenen freien Stadt, den Versuch, als Advokat ein-

---

successivement Mme de Stein (1827), son protecteur Charles-Auguste (1828) et son propre fils, Auguste Gœthe (1830) qu'il suit dans la tombe le 22 mars 1832.

On peut établir dans l'œuvre si considérable de Gœthe sept groupes principaux :

1° Poésie lyrique. — *Lieds et ballades*, publiés à diverses dates à partir de 1770; *Odes* (1772-1774); *Elégies* (Sur la mort de Mieding, 1782; Elégies romaines, 1788-1790; Second livre des élégies, 1796-1797; Epilogue à la Cloche de Schiller, 1815; Elégie de Marienbad, 1823). — *Sonnets* (en l'honneur de Minna Herzlieb, 1807); *Idylles, Poésies orientales* (Divan oriental-occidental, 1815-1816), etc.

2° Poésie épique. — *Le Juif-Errant* (fragment 1774); *Hermann et Dorothée* (1797); *Achilléide* (fragment 1798). *Reineke Fuchs* (1793) est une traduction en hexamètres du *Roman de Renart.*

3° Poésie dramatique. — Cinq chefs-d'œuvre : *Gœtz de Berlichingen* (en prose, 1773); *Egmont* (en prose, 1787); *Iphigénie en Tauride* (1787); *Torquato Tasso* (1789); *Faust* (fragment, 1790; toute la première partie 1808, le tout, 1832).

Œuvres secondaires : *Clavigo* (1774); *Stella*, le *Grand-Cophte*, le *Citoyen-Général*, la *Fille Naturelle*, etc.

Traductions : *Mahomet* et *Tancrède*, de Voltaire.

4° Poésie didactique, satirique et scientifique. — *Epigrammes; Proverbes;* les *Xénies* (1796); *Les Prédictions de Bakis* (1798); *Les Mystères* (fragment, 1785), etc.

5° Romans et contes. — *Les Souffrances du jeune Werther* (1774); *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1774-1795); *Les Années de voyage de Wilhelm Meister* (1821-1829); les *Affinités électives* (1809).

6° Histoire et autobiographie. — *Winckelmann et son siècle* (1805); *Vérité et Poésie* (1811-1831); *Annales*; *Voyage en Italie*; *Campagne de France*, etc.

7° Ouvrages scientifiques. — *Sur l'architecture allemande* (1773); *Métamorphose des plantes* (1790); *Optique* (1791-1792); *Idées sur la formation organique* (1807); *Théorie des couleurs* (1810).

Etudes de minéralogie, de géologie, de météorologie.

Une immense correspondance.

1828-29. Publication de la *Correspondance* de Gœthe et de Schiller.

zutreten. Er begegnet zufällig dann einem eben majorenn[1] gewordenen Fürsten, dessen Vertrauen er gewinnt, halb noch wie das eines Kindes, und dem er nach Weimar folgt, um dort als erster Minister und Hofdichter einzutreten und dort für immer zu bleiben[2].

Goethe war aber nicht der in Träume verlorene Poet oder der hinter abgeschlossenen Thüren sitzende Schriftsteller, den niemand stören durfte. Sein dichterisches Schaffen vollzog sich unmerklich als eine kaum Zeit in Anspruch nehmende Nebenarbeit[3], von der wenig die Rede sein darf, als thue das dem Abbruch[4], was Goethe mit gesamter Kraft, wie es schien, als Aufgaben des täglichen Lebens absolvierte. Goethe war immer und war für jeden zu haben, als Advokat in Frankfurt[5], als Minister in Weimar. Um Recht und Verwaltung bis in die geringfügigsten Kleinigkeiten hinein kümmerte er sich unab-

1. Majorenn, majeur; *majorité*, dans ce sens, se dit Majorennität (synonymes: Mündigkeit, Volljährigkeit).

2. Gœthe a chanté à plusieurs reprises son bienfaiteur, en particulier dans le beau poème d'*Ilmenau* (1783) et dans les vers suivants (*Epigrammes*, 1790):

Klein ist unter den Fürsten Germaniens freilich der meine,
  Kurz und schmal ist sein Land, mäßig nur, was er vermag.
Aber so wende nach innen, so wende nach außen die Kräfte
  Jeder; da wär's ein Fest, Deutscher mit Deutschen zu sein.
Doch was priesest du Ihn, den Thaten und Werke verkünden,
  Und bestochen erschien' deine Verehrung vielleicht;
Denn mir hat er gegeben, was Große selten gewähren,
  Neigung, Muße, Vertraun, Felder und Garten und Haus.
Niemand braucht' ich zu danken als Ihm, und manches bedurft' ich,
  Der ich mich auf den Erwerb schlecht, als ein Dichter, verstand.
Hat mich Europa gelobt, was hat mir Europa gegeben?
  Nichts! Ich habe, wie schwer! meine Gedichte bezahlt.
Deutschland ahmte mich nach, und Frankreich mochte mich lesen.
  England! freundlich empfingst du den zerrütteten Gast. (*Werther*)
Doch was fördert es mich, daß auch sogar der Chinese
  Malet mit ängstlicher Hand Werthern und Lotten auf Glas?
Niemals frug ein Kaiser nach mir, es hat sich kein König
  Um mich bekümmert, und Er war mir August und Mäcen.

3. Nebenarbeit, travail accessoire, secondaire.

4. Abbruch thun, faire tort.

5. Il ne plaida que deux fois et sans grand succès.

lässig und trat mit voller persönlicher Macht aus eigener Kenntnis der Dinge da ein[1], wo es sich darum handelte, gemeinnützige Maßregeln zu beraten oder durchzuführen. Goethe war der erste Verwaltungsbeamte in den weimarischen Landen und ist es geblieben, auch nachdem er dem Anscheine nach sich von den Geschäften zurückgezogen hatte. Er empfing nicht bloß das Gehalt eines Ministers, er that auch Arbeit dafür. Immer trägt er das Schicksal des Herzogs und des Landes als das im Herzen, wofür er einzustehen hatte. Immer ist bis zuletzt Goethes persönliches Regiment neben dem des Großherzogs hergelaufen. Wenn er von den wissenschaftlichen Instituten Jenas redet, ist ihm ebenso natürlich, statt, „unsere" „meine" Institute zu sagen.

Neben dieser Thätigkeit als vornehmster, verantwortlicher Beamter eine zweite als Gelehrter.

Kein Gebiet hier (die rein mathematischen Wissenschaften vielleicht allein ausgenommen), auf dem er die Fortschritte nicht verfolgte. Als Naturforscher wie als Historiker[2] — um mit diesem Worte den Umfang alles philologisch-philosophischen Wissens am einfachsten zu ziehen — arbeitete er mit solchem Eifer und Erfolge, daß seine Leistungen nach der einen oder der andern Richtung hin genügt hätten, das Leben eines Mannes überhaupt auszufüllen. Seine Entdeckungen sind bekannt[3]. Der Wert seiner Mitarbeiterschaft und Teilnahme war den Gelehrten unschätzbar. Eine Reihe von Sprachen war ihm geläufig, und noch im Alter wußte er sich neuer zu bemächtigen. Die Fürsorge einer Universität lag ihm ob, die ihrer Zeit von bei weitem größerer Wichtigkeit in Deutschland

---

1. Trat ein, intervenait.
2. Historiker. — Gœthe avait peu de goût pour l'histoire. „Das Beste, was wir von der Geschichte haben, ist der Enthusiasmus, den sie erregt." (Maximes et Réflexions).
3. La découverte de l'os intermaxillaire chez l'homme, l'assimilation des os du crâne aux vertèbres, la conception de l'unité organique, etc... Il est vrai que la plupart de ces découvertes de Gœthe ont été contestées.

war, als sie heute sein kann, auf der er Anstalten für wissenschaftliche Zwecke hervorrief oder förderte, wo er die öffentliche Kritik organisierte und ihre Leitung in Händen behielt.

Und zu diesen Ämtern für lange Jahre die Direktion des Weimarer Theaters[1], bei dem peinlichsten Einstehen auch hier für technische und ästhetische Einzelheiten.

Und schließlich alles dies doch wieder nur Nebensache neben den Obliegenheiten seines scheinbar höchsten Amtes, das den Zeitgenossen als der eigentliche Zweck seines Lebens erschien : dem intimen Verkehre mit unzähligen Personen jedes Alters und jeder Lebensstellung.

Goethe, ohne es zu wollen, drängte sich in die Gedanken der Menschen ein.

Von ihm ist unablässig die Rede in Weimar vom ersten Tage seines Erscheinens dort bis zum letzten seines Lebens. Jeder dort weiß immer von ihm und hält nach ihm hin Augen und Ohren offen. Wenn in Weimar nicht von Goethe gesprochen wird, so ist das nur der Fall, weil es eben unmöglich war, immer nur ihn im Munde zu führen. Wo wir einen Brief finden, der im Laufe seines Lebens geschrieben ist, suchen wir unwillkürlich gleich die Stelle darin, die von Goethe handelt, und wundern uns, wenn sie fehlt. Wissen die Leute nichts zu sagen, so melden sie wenigstens, ob Goethe anwesend oder ob er verreist sei. Und zwar das letztere als den anormalen Zustand : als habe man ein Recht auf seine Gegenwart. Seine geistige Gegenwart aber schien man in ganz Deutschland in Anspruch zu nehmen. Immer wieder treten von ungeahnter Seite neue Beweise hervor für die Ausdehnung des Verkehrs, in welchem Goethe mit seinen Zeitgenossen gestanden hat. Liest man seine Korrespondenz, von der sicherlich ein erhebli-

1. De 1791 à 1817. Jusqu'en 1796, Gœthe se contenta de surveiller le répertoire; à partir de 1796, il fut secondé par Iffland, artiste de grand talent et par Schiller. Après la représentation du *Camp de Wallenstein*, les deux poètes firent de la scène de Weimar un théâtre d'essai, qui leur facilitait la création d'un répertoire national.



lässig und trat mit voller persönlicher Macht aus eigener Kenntnis der Dinge da ein[1], wo es sich darum handelte, gemeinnützige Maßregeln zu beraten oder durchzuführen. Goethe war der erste Verwaltungsbeamte in den weimarischen Landen und ist es geblieben, auch nachdem er dem Anscheine nach sich von den Geschäften zurückgezogen hatte. Er empfing nicht bloß das Gehalt eines Ministers, er that auch Arbeit dafür. Immer trägt er das Schicksal des Herzogs und des Landes als das im Herzen, wofür er einzustehen hatte. Immer ist bis zuletzt Goethes persönliches Regiment neben dem des Großherzogs hergelaufen. Wenn er von den wissenschaftlichen Instituten Jenas redet, ist ihm ebenso natürlich, statt, „unsere" „meine" Institute zu sagen.

Neben dieser Thätigkeit als vornehmster, verantwortlicher Beamter eine zweite als Gelehrter.

Kein Gebiet hier (die rein mathematischen Wissenschaften vielleicht allein ausgenommen), auf dem er die Fortschritte nicht verfolgte. Als Naturforscher wie als Historiker[2] — um mit diesem Worte den Umfang alles philologisch-philosophischen Wissens am einfachsten zu ziehen — arbeitete er mit solchem Eifer und Erfolge, daß seine Leistungen nach der einen oder der andern Richtung hin genügt hätten, das Leben eines Mannes überhaupt auszufüllen. Seine Entdeckungen sind bekannt[3]. Der Wert seiner Mitarbeiterschaft und Teilnahme war den Gelehrten unschätzbar. Eine Reihe von Sprachen war ihm geläufig, und noch im Alter wußte er sich neuer zu bemächtigen. Die Fürsorge einer Universität lag ihm ob, die ihrer Zeit von bei weitem größerer Wichtigkeit in Deutschland

1. Trat ein, intervenait.
2. Historiker. — Gœthe avait peu de goût pour l'histoire. „Das Beste, was wir von der Geschichte haben, ist der Enthusiasmus, den sie erregt." (Maximes et Réflexions).
3. La découverte de l'os intermaxillaire chez l'homme, l'assimilation des os du crâne aux vertèbres, la conception de l'unité organique, etc... Il est vrai que la plupart de ces découvertes de Gœthe ont été contestées.

war, als sie heute sein kann, auf der er Anstalten für wissenschaftliche Zwecke hervorrief oder förderte, wo er die öffentliche Kritik organisierte und ihre Leitung in Händen behielt.

Und zu diesen Ämtern für lange Jahre die Direktion des Weimarer Theaters[1], bei dem peinlichsten Einstehen auch hier für technische und ästhetische Einzelheiten.

Und schließlich alles dies doch wieder nur Nebensache neben den Obliegenheiten seines scheinbar höchsten Amtes, das den Zeitgenossen als der eigentliche Zweck seines Lebens erschien : dem intimen Verkehre mit unzähligen Personen jedes Alters und jeder Lebensstellung.

Goethe, ohne es zu wollen, drängte sich in die Gedanken der Menschen ein.

Von ihm ist unablässig die Rede in Weimar vom ersten Tage seines Erscheinens dort bis zum letzten seines Lebens. Jeder dort weiß immer von ihm und hält nach ihm hin Augen und Ohren offen. Wenn in Weimar nicht von Goethe gesprochen wird, so ist das nur der Fall, weil es eben unmöglich war, immer nur ihn im Munde zu führen. Wo wir einen Brief finden, der im Laufe seines Lebens geschrieben ist, suchen wir unwillkürlich gleich die Stelle darin, die von Goethe handelt, und wundern uns, wenn sie fehlt. Wissen die Leute nichts zu sagen, so melden sie wenigstens, ob Goethe anwesend oder ob er verreist sei. Und zwar das letztere als den anormalen Zustand : als habe man ein Recht auf seine Gegenwart. Seine geistige Gegenwart aber schien man in ganz Deutschland in Anspruch zu nehmen. Immer wieder treten von ungeahnter Seite neue Beweise hervor für die Ausdehnung des Verkehrs, in welchem Goethe mit seinen Zeitgenossen gestanden hat. Liest man seine Korrespondenz, von der sicherlich ein erhebli-

1. De 1791 à 1817. Jusqu'en 1796, Gœthe se contenta de surveiller le répertoire; à partir de 1796, il fut secondé par Iffland, artiste de grand talent et par Schiller. Après la représentation du *Camp de Wallenstein*, les deux poètes firent de la scène de Weimar un théâtre d'essai, qui leur facilitait la création d'un répertoire national.



cher Teil noch ungedruckt ist, so meint man, Goethe habe nichts zu thun gehabt, als fortwährend Briefe zu empfangen und zu beantworten, welche sämtliche Interessen betrafen, die innerhalb einer Epoche im Umlaufe sind[1].

Vierzig Jahre lang hat Goethe als geistiger Autokrat von Weimar aus Deutschland so regiert. An allen Höfen gleichsam hat er Gesandte gehabt, die für seine Rechte eintraten. Man hat ihn spöttlich den „Kunstpapst" genannt : er repräsentierte etwas, das sich so nennen ließ, Kunst im weitesten Umfange genommen. Es ging eine unwiderstehliche Übergewalt von ihm aus. Seine Gunst und Zustimmung waren bei Unternehmungen höherer Art nicht gut zu entbehren. Er erteilte sie nicht immer bedingungslos, er verweigerte sie zuweilen. Er hatte seine feste Politik, seine hergebrachten, begründeten Überzeugungen. Jetzt erst, im 19. Jahrhundert, begann bei uns die ruhige Verbreitung der „Sprache Goethes", die nun von Goethe selber als ein festes Idiom angewandt wurde.

Und all diese Macht auf natürlichem Wege, langsam wie Bäume wachsen[2], erworben, ohne die leiseste Anwendung litterarischer Reklame. Goethe hatte einen solchen Widerwillen dagegen, sich dem Publikum aufzudrängen, daß ihm oft genug die Geflissentlichkeit zum Vorwurfe gemacht worden ist, mit

---

1. Les principaux correspondants de Gœthe sont Merck, Lavater, F. H. Jacobi, le duc de Weimar, M[me] de Stein, Knebel, Zelter, Reinhard, les deux Humboldt et Schiller. Toutes ces correspondances et d'autres encore ont été publiées. (Cf. *Verzeichnis einer Gœthe-Bibliothek*, 1884, Salomon Hirzel, Leipzig).

2. La comparaison est de Gœthe lui-même. Il eut, de bonne heure, conscience de son génie. Dans un lied de 1776 il s'écrie, s'adressant à la Fortune :

Schaff', das Tagwerk meiner Hände,
Hohes Glück, daß ich's vollende!
Laff', o laff' mich nicht ermatten!
Nein, es sind nicht leere Träume :
Jetzt nur Stangen, diese Bäume
Geben einst noch Frucht und Schatten.

der er sich zurückzog[1]. Seine ruhig ausharrende Persönlichkeit ließ die Gegenbestrebungen zu Boden sinken. Es ist zu Goethes Gunsten von Anfang an viel geschrieben und gesprochen worden : es hätte ungedruckt und ungesagt bleiben können, ohne an seiner Machtstellung zu ändern.

So stirbt er endlich in hohem Alter. Das Land war erschüttert von seinem Verluste. Man kam sich verlassen und verwaist vor. Dann aber mußte man sich helfen ohne ihn, und schließlich : man half sich. Denn all das, was oben aufgezählt ist als Goethes Thätigkeit, war sterblich wie er selber[2].

---

1. Cf. *Faust*, Prologue sur le théâtre :

Dichter

O sprich mir nicht von jener bunten Menge,
Bei deren Anblick uns der Geist entflieht.

Dans les *Proverbes*, Gœthe dit :

Wer dem Publikum dient, ist ein armes Tier;
Er quält sich ab, niemand bedankt sich dafür.

Et, ailleurs, avec plus de modération :

„Tief und ernstlich denkende Menschen haben gegen das Publikum einen bösen Stand (Ethisches).“

2. Cf. ces beaux vers de Simrock (1802-1876) :

Der sterbende Goethe.

Der Dichtkunst Morgenröte,
Ihr letzter Sonnenstrahl,
Er ist geschieden, Goethe
Verließ der Erde Thal.
Er ist so schön gestorben,
Als schön sein Leben war :
Wer solchen Tod erworben,
Ist selig immerdar.

In seiner Lieben Kreise
Mit Enkeln liebevoll
Scherzt' er nach alter Weise,
Als seine Stunde scholl.
Nahm aus der Tochter Händen
Den Becher noch und trank :
Da traf sein Aug' ein Blenden,
Daß er ins Kissen sank.

Nun aber das, was unsterblich ist. Wie ein mächtiger Strom, auf dem weder gesäet noch geerntet wird, aber der die gewaltige Ader ist, die das Land belebt, ohne die ein Volk stumm und verlassen wäre, so belebt und beherrscht Goethes Gefilde der Strom seiner Dichtung. Mag er sich noch so sehr dem Gewühle der Menschen und der Geschäfte hingeben: einsam ist er zu gleicher Zeit, und nur das bewegt seine Einsamkeit, was er da, aus eigener Kraft, zu unsterblicher Dauer geschaffen hat. Goethe hatte die uns unbegreifliche Fähigkeit, in zwei Welten zugleich zu leben, die er völlig verbindet und

---

Die Augen halb geschlossen,
Wie vor zu hellem Licht,
Belauscht' er unverdrossen
Das schöne Traumgesicht.
Soll es umsonst verstrahlen?
Nein, gerne hielt' er fest
Mit Zeichnen und mit Malen,
So viel sich halten läßt.

Auch mocht' er Worte hören
Von hohem Sinn und Klang
Von vollen Himmelschören
Entzückenden Gesang.
Und Alles sollt' uns bleiben,
Was Aug' und Ohr empfand:
Sie sahen eifrig schreiben
Und zeichnen seine Hand.

Die Hand war lang geschäftig,
Und nur im leeren Raum,
Mit vollen Zügen kräftig
Zu fesseln seinen Traum.
Dann sank sie müde nieder,
Schrieb auf dem Knie noch fort,
Bis englisches Gefieder
Ihn trug zum sel'gen Ort.

Er ist uns nicht entrissen,
Er schwand uns nicht in Nacht,
Wir trauern nur, zu missen,
Was er uns zugedacht:
Wie viel wir auch erwarben,
Dies letzte blieb uns nicht,
In Worten oder Farben
Sein herrlichstes Gedicht!

(Gedichte, 1842).

dennoch zugleich völlig voneinander getrennt hält[1]. Stück für Stück werden seine irdischen Schicksale für unsere Blicke sich zusammenziehen. Mit immer einfachern Worten wird man sie abthun. Immer einsamer wird er dazustehen scheinen und endlich nichts übrig bleiben, als Goethe, der Schöpfer von Gestalten, von ewiger Jugendkraft.

Herman Grimm[2].

(Besser'sche Buchhandlung. — W. Hertz, Berlin.)

## BIBLIOGRAPHIE

*Editions des œuvres complètes:*

Stuttgart, Cotta (1827-1842). Edition importante, parce que c'est d'après elle que le grand dictionnaire de Grimm fait ses citations.

Editions: Hempel (36 volumes); Kürschner, *Deutsche National-Litteratur* (36 volumes) — Depuis 1887 paraît à Weimar, sous les auspices de la grande-duchesse Sophie, une édition qui sera vraisemblablement définitive.

Sur la vie et les œuvres de Gœthe, consulter outre les histoires générales[3], les ouvrages suivants :

---

1. Pensée que le poète exprime de la manière suivante, dans ses *Aphorismes sur l'art* :

„Natur und Idee läßt sich nicht trennen, ohne daß die Kunst, so wie das Leben, zerstört werde."

2. Herman Grimm (1828-1901) — fils du philologue Wilhelm Grimm (1786-1859), — critique d'art, historien de la littérature, philosophe, est un des derniers représentants de l'esprit classique en Allemagne. Il excelle à placer les personnages qu'il dépeint dans leur milieu, à montrer les influences qu'ils ont subies. On lui doit une remarquable biographie de *Michel-Ange*, une étude sur les *Artistes et les Œuvres d'art, etc...*

Son livre sur Gœthe, très goûté des Allemands, a parfois un caractère trop apologétique. Les pages qui précèdent sont tirées de l'introduction de cet ouvrage (5e édit., 1894).

3. Cf. p. 9 et 10. K. Gœdeke donne dans le *Grundriss* une bibliographie complète. On trouvera aussi d'utiles renseignements dans l'*Histoire de la littérature allemande*, de Scherer, (à la fin de l'ouvrage); dans la *Vie de Gœthe*, de R. M. Meyer, etc.

*1° Ouvrages allemands :*

H. VIEHOFF. *Gœthes Leben, Geistesentwicklung und Werke*, 4 vol. 4e édit. Stuttgart, 1876.

J. W. SCHAEFER. *Gœthes Leben*, 2 vol. 3e éd. Leipzig, 1877.

K. GŒDEKE. *Gœthes Leben und Schriften*. 2e éd. Stuttgart, 1877.

A. STAHR. *Gœthes Frauengestalten* (Très intéressant). 5e éd. Berlin, 1875.

BRAUN. *Schiller und Gœthe im Urteile ihrer Zeitgenossen*. 6 vol. Berlin (Luckhardt), 1883.

MINOR UND SAUER. *Studien zur Gœthe-Philologie*. Vienne, 1880.

W. SCHERER. *Aufsätze über Gœthe*. Berlin, 1886.

BAUMGARTNER 1886. Hostile.

K. HEINEMANN. Leipzig, 1895.

R. M. MEYER. Berlin, 1895.

BIELSCHOWSKY. 1er vol. 1896, Munich.

V. HEHN. *Gedanken über Gœthe*. 4e éd. Berlin, 1895.

STEIN. *Gœthe und Schiller*. Beiträge zur Aesthetik der deutschen Klassiker. 1893.

Consulter aussi le *Gœthe-Jahrbuch*, qui paraît tous les ans depuis 1880 (à Francfort) et les publications du *Gœthe-Verein* (Weimar) depuis 1886.

*2° Ouvrages français :*

CARO. *La philosophie de Gœthe*. Paris, 1866.

LICHTENBERGER. *Etude sur les poésies lyriques de Gœthe*. Paris, 1882. 2e éd.

MÉZIÈRES. *Gœthe*; *les œuvres expliquées par la vie*. Paris, 1895.

BOSSERT. *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*. Paris, 1889.

BOSSERT. *Gœthe et Schiller*. Paris, 1889.

FIRMERY. *Gœthe*. Paris, 1890. (Lecène et Oudin).

TH. CART. *Gœthe en Italie*. Paris, 1881.

STAPFER. *Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques*. Paris, 1881.

E. Rod. *Essai sur Gœthe*. 1898.
Chuquet. *Etudes de littérature allemande*. Paris. Plon, 1900.

---

## Gœthe et le « Sturm und Drang. »

Während jene[1] nur die Titanen spielten und sich zuletzt wohlfeil genug mit der flachen Wirklichkeit abfinden ließen,

---

1. Jene, les *Stürmer*. Les plus connus sont :
Reinhold Lenz (1751-1792), nature passionnée et faible qui imita Shakespeare dans ses drames et Plaute dans ses comédies. Il se croyait l'égal et le rival de Gœthe, avec lequel il se lia à Strasbourg, mais dont malheureusement il ne subit pas l'influence. Dans son *Précepteur* (1774), il se révèle disciple de Rousseau. Ses poésies lyriques s'inspirent d'Ossian. D'autres écrits, comme le *Nouveau Mendoza* et l'*Angleterre*, qui prêchent le libertinage et la volupté, font déjà penser à certains romans peu édifiants de l'école romantique et aux audaces de la Jeune-Allemagne. La sensibilité maladive et la fougue du *Sturm und Drang*, se reflètent assez nettement dans la poésie suivante, de Lenz, qui ne manque pas de mérite :

An das Herz.

Kleines Ding, um uns zu quälen
Hier in diese Brust gelegt!
Ach, wer's vorsäh', was es trägt,
Würde wünschen, thätst ihm fehlen!
Deine Schläge, wie so selten
Mischt sich Lust in sie hinein!
Und wie augenblicks vergelten
Sie ihm jede Lust mit Pein!
Ach und weder Lust noch Qualen
Sind ihm schrecklicher als das :
Kalt und fühllos! O ihr Strahlen,
Schmelzt es lieber mir zu Glas!
Lieben, hassen, fürchten, zittern,
Hoffen, zagen bis ins Mark
Kann das Leben zwar verbittern,
Aber ohne sie wär's Quark!

Klinger (1752-1831), qui écrivit des drames et des romans réalistes, fut toute sa vie sous l'influence de Rousseau. Il

hielt er ernst, stark und treu zu der Mutter[1], die dafür ihr Wunderkind in alle ihre Geheimnisse einweihte. Seine Poesie war und blieb eine Naturpoesie im höheren Sinne[2]. Da ist nichts Gemachtes[3]; in gesundem frischen Trieb greift sie fröhlich und ahnungsreich in die schöne weite Welt hinaus, sich von allem Nektar der Erde nährend und stärkend. Sie giebt alles, was die Natur Köstliches geben kann : plastische Vollendung und sinnliche Genüge, aber sie giebt auch nicht mehr. Ihre Harmonie ist ihre Schönheit, die Schönheit ihre Religion; so wächst sie unbekümmert in steigender Metamorphose bis zur natürlichen Symbolik des Höchsten[4], vor dem sie scheu verstummt. Eichendorff.

---

y a des idées ingénieuses dans ses ouvrages de critique. Il a écrit un roman sur *Faust*. Le même sujet tenta le peintre Müller (1749-1825), auteur d'une *Niobé*, d'une *Geneviève* et de plusieurs idylles.

Heinse (1746-1803), dont les deux œuvres principales *Hildegard de Hohenthal* et *Ardinghello ou les Iles fortunées* (1787), rappellent la manière de Wieland, avec moins de délicatesse, de retenue et de décence.

Léopold Wagner (1747-1779), qui écrivit une *Infanticide* (Kindesmörderin), dont il déroba l'idée à Gœthe, et Hahn (1746-1818), disciple de Klinger et de Gerstenberg, n'eurent qu'une vogue passagère.

Plus durable fut l'influence du malheureux Schubart (1739-1791), élève de Klopstock, et l'un des maîtres de Schiller. On le rattache souvent au groupe des poètes de Göttingen. Il chanta Frédéric II, la patrie et la liberté allemandes et maudit les tyrans.

1. Der Mutter, la Nature.

2. Gœthe écrivait à Jacobi : „Was doch alles Schreibens Anfang und Ende ist, das ist die Reproduktion der Welt um mich durch die innere Welt, die alles packt, verbindet, umschafft, knetet und in eigener Form und Manier wiederherstellt."

3. Cf. ce passage de la *Campagne de France*, où le poète parle des expériences de physique qu'il se trouva engagé à faire : „es ging mir mit diesen Entwickelungen natürlicher Phänomene wie mit Gedichten : ich machte sie nicht, sondern sie machten mich."

4. Allusion à la seconde partie de *Faust*.

## Gœthe jugé par Schiller[1].

Jena, den 23. August 1794.

Man brachte mir gestern die angenehme Nachricht, daß Sie

1. La première entrevue de Gœthe et de Schiller avait eu lieu le 7 septembre 1788. Mais, au grand regret de leurs amis communs, elle n'avait pas amené un rapprochement entre les deux poètes. Trop de distance les séparait. Une entente paraissait impossible.

Gœthe avait, dans le poème d'*Ilmenau* (1783) brûlé ses anciens dieux et renoncé aux idées du *Sturm und Drang*. Son voyage en Italie l'avait converti pour toujours à la religion de l'antiquité. Il revenait, le goût épuré, l'esprit rasséréné, l'imagination peuplée des plus nobles souvenirs; il avait publié *Iphigénie*, conçu le plan d'un drame de *Nausicaa*, et que voyait-il autour de lui? Le public qui avait applaudi *Gœtz de Berlichingen* acclamait l'auteur des *Brigands* (1781) et de la *Conjuration de Fiesque* (1784); *Ardinghello* (1787) de Heinse, ravissait tous les cœurs, et Gœthe, semblable à son Iphigénie sur la terre des Scythes, se voyait incompris au milieu d'une horde de barbares. Son dépit et son découragement s'expliquent aisément.

D'autre part, Schiller, arrivé à Weimar depuis un an, accueilli avec bienveillance par Herder et Wieland, était en quête d'une situation stable, et aux prises avec des difficultés sérieuses. Il avait l'esprit aigri; il ne pouvait se défendre de quelque jalousie à l'endroit de son rival, heureux, célèbre et riche. Il reprochait à Gœthe et à sa « secte » une certaine mesquinerie d'esprit, une conception étrange de l'univers. « Dans un minéral, dans un brin d'herbe, ces gens-là voient le monde. »

Il les blâmait aussi de n'avoir pas une idée assez haute de l'art et de sa mission.

Et ce fut cependant à l'intercession de Gœthe que l'auteur de la *Guerre de Trente ans* dut la chaire d'histoire de l'Université d'Iéna (1789). Il ne lui en sut pas gré. Aucune rétribution fixe n'était attachée à ces fonctions et il se voyait obligé d'y consacrer de longues heures de préparation aux dépens de son activité littéraire et de sa santé.

Il pensa même que Gœthe lui avait tendu un piège et il ne craignit pas d'écrire à un ami : « J'éprouve pour lui ce

von Ihrer Reise[1] wieder zurückgekommen seien. Wir haben also wieder Hoffnung, Sie vielleicht bald einmal bei uns zu

---

que Brutus devait éprouver pour César. Gœthe m'est odieux. »

Ses soupçons étaient injustes. Gœthe l'évitait, sans le haïr et sans le méconnaître. La répulsion qu'inspirait au disciple des Grecs le souvenir du *Sturm und Drang*, l'accueil réservé que l'on avait fait à ses dernières productions, les événements de la Révolution qui lui semblaient menaçants pour la civilisation moderne, le détournaient de la poésie : il se cantonnait résolument dans l'étude des sciences naturelles et dans l'exercice consciencieux de ses fonctions officielles. *Nature*, *activité pratique*, telle est à présent la devise de l'auteur de *Faust*.

Schiller, cruellement frappé par la maladie en 1791 et dans les années suivantes, sortait de ces épreuves le caractère mûri, la volonté fortement trempée. Il avait trouvé un refuge et une consolation dans l'étude de Kant. Il sentait qu'il lui restait peu d'années à vivre et qu'il devait se hâter de réaliser l'idéal esthétique qu'il avait conçu. Ce sentiment lui suggéra l'idée de la revue littéraire des *Heures*, pour laquelle il sollicita et obtint sans peine la collaboration de Gœthe.

Une conversation décisive, à laquelle il est fait allusion dans la lettre qu'on va lire, eut lieu en juillet 1794, au sortir d'une séance de la Société d'histoire naturelle de Weimar. Gœthe ne put résister au charme que Schiller exerçait sur ceux qui l'approchaient. Il lui exposa quelques-unes de ses idées sur la métamorphose des plantes et lui montra notamment comment il était arrivé à la notion d'une *plante-type*, forme élémentaire, primitive et symbolique de toutes les plantes. Gœthe pensait tenir cette conception de l'expérience. Schiller lui répondit que c'était une *idée*. Une discussion courtoise et intéressante s'en suivit. La glace était rompue.

Les deux grands hommes trouvèrent bientôt entre leurs idées et leurs théories sur l'art une concordance inattendue : ils associèrent leurs efforts et une amitié inaltérable les unit.

1. Reise. Gœthe avait visité, en compagnie de son ami Meyer et du duc Charles-Auguste, les villes de Dessau, de Leipzig et de Dresde.

sehen, welches ich an meinem Teil[1] herzlich wünsche. Die neulichen Unterhaltungen mit Ihnen haben meine ganze Ideenmasse in Bewegung gebracht, denn sie betrafen einen Gegenstand, der mich seit etlichen Jahren lebhaft beschäftigt. Über so manches, worüber ich mit mir selbst nicht recht einig werden konnte, hat die Anschauung Ihres Geistes (denn so muß ich den Totaleindruck Ihrer Ideen auf mich nennen) ein unerwartetes Licht in mir angesteckt. Mir fehlte das Object, der Körper, zu mehreren speculativischen Ideen, und Sie brachten mich auf die Spur davon. Ihr beobachtender Blick, der so still und rein auf den Dingen ruht[2], setzt Sie nie in Gefahr, auf den Abweg zu geraten, in den sowohl die Speculation als die willkürliche und bloß sich selbst gehorchende Einbildungskraft sich so leicht verirrt. In Ihrer richtigen Intuition[3] liegt alles und weit vollständiger, was die Analysis[4] mühsam sucht,

1. An meinem Teil, pour ma part.
2. C'est ce qu'on appelle l'*objectivité* de Gœthe.
3. Intuition. Schiller, occupé d'études philosophiques, se sert assez souvent de ce terme avec des significations diverses. (Voir, plus loin, la lettre de Schiller du 31 août 1794, dans laquelle il essaie de caractériser son génie). Ici l'intuition est une connaissance *a priori* des choses, une synthèse *a priori*. Gœthe assurait « qu'il existe dans la réalité, dans *l'objet*, une loi inconnue qui correspond à une loi inconnue dans le *sujet*, l'esprit humain. » L'auteur de la *Métamorphose des plantes* s'est toujours vivement intéressé à la méthodologie. En 1793, il avait écrit un petit traité sur l'*Expérience considérée comme médiatrice entre l'objet et le sujet*. Mais il n'a jamais donné une définition rigoureuse de sa propre méthode. La plupart des théories qu'il émet à ce sujet sont empreintes d'une sorte de panthéisme mystique.
4. Analysis. Par *analyse*, Gœthe et Schiller entendent l'expérience qui s'attache au détail. Gœthe se défiait de la méthode expérimentale ou *méthode des physiciens*. Il lui reprochait la stérilité de ses conclusions; il prétendait que dans l'expérience, telle qu'elle était pratiquée de son temps, on ne faisait pas état de tous les phénomènes et qu'on se laissait ordinairement égarer par des idées préconçues. A l'analyse, il préférait donc la *synthèse* qui dans

und nur weil es als ein Ganzes in Ihnen liegt, ist Ihnen Ihr eigener Reichtum verborgen; denn leider wissen wir nur das, was wir scheiden[1]. Geister Ihrer Art wissen daher selten, wie weit sie gedrungen sind, und wie wenig Ursache sie haben, von der Philosophie zu borgen, die nur von ihnen lernen kann[2]. Diese kann bloß zergliedern, was ihr gegeben wird,

---

le *particulier* pressent et découvre l'*universel*. En somme, la méthode de Gœthe était un mélange d'analyse, de synthèse et de raisonnement par analogie.

1. Scheiden, analyser.

2. Schiller, on le voit, est entièrement acquis aux théories de son ami. Pour lui, le *génie intuitif*, grâce à une révélation intérieure et à une divination continue, jouit par avance et sans efforts des fruits les plus précieux des spéculations de la science et de la philosophie.

Dans les *Aphorismes sur l'Art*, Gœthe résume ainsi ses idées sur la méthode qui convient à l'artiste : „Suchet in euch, so werdet ihr alles finden, und erfreuet euch wenn da draußen, wie ihr es immer heißen möget, eine Natur liegt, die Ja und Amen zu allem sagt, was ihr in euch selbst gefunden habt."

Cf. encore un important passage des *Années de voyage de Wilhelm Meister*, où l'on trouve une explication de l'*intuition* :

„Alles was wir Erfinden, Entdecken im höheren Sinne nennen, ist die bedeutende Ausübung, Bethätigung eines originalen Wahrheitsgefühles, das, im stillen längst ausgebildet, unversehens mit Blitzesschnelle zu einer fruchtbaren Erkenntnis führt. Es ist eine aus dem Innern am Äußern sich entwickelnde Offenbarung, die den Menschen seine Gottähnlichkeit vorahnen läßt. Es ist eine Synthese von Welt und Geist, welche von der ewigen Harmonie des Daseins die seligste Versicherung giebt."

Dans une poésie „Natur und Schule" qui parut dans *Les Heures* en 1795 et qui porte maintenant le titre „der Genius", Schiller exprime cette idée souvent développée par les romantiques, que l'âge d'or de l'humanité et de la poésie a disparu à jamais avec la naïve fraîcheur des sentiments. Le génie seul, en s'écoutant, perçoit encore la voix de la nature. Dans les vers qui suivent, Schiller pense évidemment à Gœthe :

Nur in dem stilleren Selbst vernimmt es der horchende Geist noch,
Und den heiligen Sinn hütet das mystische Wort.
Hier beschwört es der Forscher, der reines Herzens hinabsteigt,
Und die verlorne Natur giebt ihm die Weisheit zurück.

aber das Leben selbst ist nicht die Sache des Analytikers, sondern des Genies, welches unter dem dunkeln, aber sichern Einfluß reiner Vernunft nach objectiven Gesetzen verbindet[1].

Lange schon habe ich, obgleich aus ziemlicher Ferne, dem Gang Ihres Geistes zugesehen, und den Weg, den Sie sich vorgezeichnet haben, mit immer erneuter Bewunderung bemerkt. Sie suchen das Notwendige der Natur[2], aber Sie suchen es auf dem schwersten Wege, vor welchem jede schwächere Kraft sich wohl hüten wird. Sie nehmen die ganze Natur zusammen[3] um über das Einzelne Licht zu bekommen; in der Allheit ihrer Erscheinungsarten suchen Sie den Erklärungsgrund für das Individuum auf[4]. Von der einfachen Organisation steigen Sie, Schritt vor Schritt, zu der mehr ver-

Hast du, Glücklicher, nie den schützenden Engel verloren,
Nie des frommen Instinkts liebende Warnung verwirkt;
. . O, dann gehe du hin in deiner köstlichen Unschuld!
Dich kann die Wissenschaft nichts lehren. Sie lerne von dir!
Jenes Gesetz, das mit ehrnem Stab den Sträubenden lenket,
Dir nicht gilt's. Was du thust, was dir gefällt, ist Gesetz.

Cf. encore ce distique :

Mit dem Genius steht die Natur in ewigem Bunde;
Was der eine verspricht, leistet die andre gewiß.

1. Ainsi, d'après Schiller, un génie *intuitif* comme celui de Gœthe, forme, sous l'empire d'une raison infaillible, des synthèses qui obéissent à des lois *objectives*, c.-à-d. à la réalité extérieure. Théorie assez confuse, on le voit, et des plus contestables.

2. Das Notwendige der Natur, les lois nécessaires auxquelles la nature est soumise; la nature elle-même, dans ce qu'elle a d'immuable et d'universel.

3. C.-à-d. que Gœthe va de l'universel, du général, au particulier; il procède par larges vues d'ensemble. „Das Allgemeine und Besondere fallen zusammen; das Besondere ist das Allgemeine, unter verschiedenen Bedingungen erscheinend."

4. Gœthe insiste fréquemment sur l'enchaînement de toutes choses, sur le lien qui unit tous les êtres. Rien n'est isolé dans la nature : il y a partout action et réaction, affinité, attraction, sympathie. Pour expliquer l'individu, il faut le considérer dans son milieu; pour comprendre l'homme, il faut étudier la nature.

wickelten hinauf, um endlich die verwickeltste von allen, den Menschen, genetisch[1] aus den Materialien des ganzen Naturgebäudes zu erbauen. Dadurch, daß Sie ihn der Natur gleichsam nacherschaffen, suchen Sie in seine verborgene Technik einzudringen[2]. Eine große und wahrhaft heldenmäßige Idee, die zur Genüge zeigt, wie sehr Ihr Geist das reiche Ganze seiner Vorstellungen in einer schönen Einheit zusammenhält. Sie können niemals gehofft haben, daß Ihr Leben zu einem solchen Ziele zureichen werde, aber einen solchen Weg auch nur einzuschlagen, ist mehr wert, als jeden andern zu endigen, — und Sie haben gewählt wie Achill in der Ilias zwischen Phthia[3] und der Unsterblichkeit. Wären Sie als ein Grieche, ja nur als ein Italiener geboren worden[4], und hätte schon von der Wiege an eine auserlesene Natur und eine idealisierende Kunst[5] Sie

---

1. Genetisch erbauen, pour refaire la genèse de l'homme, c.-à-d. le suivre dans les diverses phases de son évolution, afin de démêler les éléments dont il se compose.

2. C'est-à-dire que Gœthe cherche à connaître le mécanisme des passions, des sentiments et des émotions.

3. Phthia, en Thessalie. C'est le royaume d'Achille.

4. Gœthe dit dans un article des *Propylées* intitulé „Antik und Modern", en parlant de lui-même :

„Ein jedes Talent, dessen Entwickelung von Zeit und Umständen nicht begünstigt wird, so daß es sich vielmehr erst durch vielfache Hindernisse durcharbeiten, von manchen Irrtümern sich losarbeiten muß, steht unendlich im Nachteil gegen ein gleichzeitiges, welches Gelegenheit findet sich mit Leichtigkeit auszubilden, und was es vermag, ohne Widerstand auszuüben."

Comparez aussi le passage suivant du *Voyage en Italie :*

„Meine alte Gabe die Welt mit Augen desjenigen Malers zu sehen, dessen Bilder ich mir eben eingedrückt, brachte mich auf einen eignen Gedanken. Es ist offenbar, daß sich das Auge nach den Gegenständen bildet, die es von Jugend auf erblickt, und so muß der Venetianische Maler alles klarer und heiterer seh'n als andere Menschen. Wir, die wir auf einem bald schmutz-kotigen, bald staubigen, farblosen, die Widerscheine verdüsternden Boden, und vielleicht gar in engen Gemächern leben, können einen solchen Frohblick aus uns selbst nicht entwickeln."

5. Eine idealisierende Kunst, un art qui idéalise la réalité au

umgeben, so wäre Ihr Weg, unendlich verkürzt, vielleicht ganz überflüssig gemacht worden. Schon in die erste Anschauung der Dinge hätten Sie dann die Form des Notwendigen aufgenommen[1] und mit Ihren ersten Erfahrungen hätte sich der große Stil[2] in Ihnen entwickelt. Nun, da Sie ein Deutscher geboren sind, da Ihr griechischer Geist in diese nordische Schöpfung geworfen wurde, so blieb Ihnen keine andere Wahl, als entweder selbst zum nordischen Künstler[3] zu werden, oder Ihrer Imagination das, was ihr die Wirklichkeit vorenthielt, durch Nachhülfe der Denkkraft zu ersetzen, und so gleichsam von innen heraus und auf einem rationalen Wege[4] ein Griechenland zu gebären. In derjenigen Lebensepoche, wo die Seele sich aus der äußern Welt ihre innere bildet, von mangelhaften Gestalten umringt, hatten Sie schon eine wilde und nordische Natur in sich aufgenommen[5], als Ihr siegendes, seinem Material[6] überlegenes Genie diesen Mangel von innen entdeckte, und von außen her durch die Bekanntschaft mit der griechischen Natur davon vergewissert[7] wurde. Jetzt mußten Sie die alte, Ihrer Einbildungskraft schon aufgedrungene schlechtere Natur[8] nach dem bes-

---

lieu de l'imiter servilement, comme faisaient certains *Stürmer* et des auteurs dramatiques tels que Kotzebue.

1. Schiller veut dire que si Gœthe était né en Italie ou en Grèce, il aurait eu, dès l'abord, une conception harmonieuse et artistique de l'univers.

2. „Der Stil in der Kunst, déclare Gœthe, ruht auf den tiefsten Grundfesten der Erkenntnis, auf dem Wesen der Dinge, insofern uns erlaubt ist, es in sichtbaren und greiflichen Gestalten zu erkennen." Par „Wesen der Dinge" Gœthe entend les phénomènes primitifs et primordiaux „die Urphänomene."

3. C'est-à-dire un artiste qui ne doit rien à la tradition classique.

4. Auf einem rationalen Wege, par la force de l'intelligence, intellectuellement.

5. Allusion aux premiers écrits de Gœthe.

6. Material = Stoff.

7. Vergewissert, peu employé : *assuré*.

8. Schlechtere Natur, c.-à-d. la nature germanique; aufgedrungene, imposée.

seren Muster, das Ihr bildender Geist sich erschuf, corrigieren, und das kann nun freilich nicht anders als nach leitenden Begriffen[1] von statten gehen. Aber diese logische Richtung, welche der Geist der Reflexion zu nehmen genötigt ist, verträgt sich nicht wohl mit der ästhetischen[2], durch welche allein er bildet. Sie haben also eine Arbeit mehr: denn so wie Sie von der Anschauung zur Abstraction übergingen, so mußten Sie nun rückwärts Begriffe wieder in Intuitionen umwandeln[3], und Gedanken in Gefühle verwandeln weil nur durch diese das Genie hervorbringen kann.

So ungefähr beurteile ich den Gang Ihres Geistes und ob ich Recht habe, werden Sie selbst am besten wissen[4]. Was Sie aber schwerlich wissen können (weil das Genie sich immer selbst das größte Geheimnis bleibt) ist die schöne Übereinstimmung Ihres philosophischen Instinctes[5] mit den reinsten Resultaten der speculierenden Vernunft[6]. Beim ersten Anblicke zwar scheint es, als könnte es keine größeren Opposita geben, als den speculativen Geist, der von der Einheit, und den intuitiven, der von der Mannigfaltigkeit ausgeht[7]. Sucht aber der erste mit keuschem und treuem Sinn die Erfahrung[8], und

1. Leitenden Begriffen, idées directrices.
2. Ästhetischen, sous-entendu Richtung.
3. Tout ce développement est à la fois subtil et confus. Begriff, c'est une idée abstraite, un concept. A en croire Schiller, Gœthe aurait changé en *intuitions*, c.-à-d. en « vues intérieures » l'idée abstraite qu'il avait acquise du monde antique.
4. Gœthe n'avait jamais tant philosophé sur la nature de son génie. Schiller l'engagea dans cette voie.
5. Philosophischen Instinctes; il s'agit sans doute de « l'intuition ». Le vocabulaire philosophique de Schiller n'a pas la rigueur scientifique de celui de Kant, qui fut son maître, mais qu'il ne comprit pas toujours.
6. Vernunft. On attendrait Verstand.
7. L'esprit *intuitif* prend comme point de départ l'objet, le monde extérieur; l'esprit *spéculatif* descend de l'idée à l'objet.
8. L'esprit *spéculatif*, dans la pensée de Schiller, c'est lui-même.

sucht der letzte mit selbstthätiger freier Denkkraft das Gesetz, so kann es gar nicht fehlen, daß nicht beide einander auf halbem Wege begegnen werden. Zwar hat der intuitive Geist nur mit Individuen und der speculative nur mit Gattungen zu thun. Ist aber der intuitive genialisch, und sucht er in dem Empirischen[1] den Charakter der Notwendigkeit auf[2], so wird er zwar immer Individuen, aber mit dem Charakter der Gattung erzeugen[3]; und ist der speculative Geist genialisch und verliert er, indem er sich darüber erhebt, die Erfahrung nicht[4], so wird er zwar immer nur Gattungen, aber mit der Möglichkeit des Lebens und mit gegründeter Beziehung auf wirkliche Objecte erzeugen.

Aber, ich bemerke daß ich anstatt eines Briefes eine Abhandlung zu schreiben im Begriffe bin — verzeihen Sie es dem lebhaften Interesse, womit dieser Gegenstand mich erfüllt hat; und sollten Sie Ihr Bild in diesem Spiegel nicht erkennen, so bitte ich sehr, fliehen Sie ihn darum nicht[5].

---

1. In dem Empirischen, dans l'expérience.

2. Den Charakter der Notwendigkeit, le général, l'universel par opposition à ce qui est accidentel et contingent.

3. C'est-à-dire qu'il créera des *types*. *Faust*, par exemple, n'est pas seulement un caractère, un individu, il est le représentant, le type, d'une foule d'hommes et peut-être même de l'humanité prise dans son ensemble.

4. Mais il est souvent arrivé à Schiller de négliger „die Erfahrung" surtout dans ses œuvres de jeunesse.

5. Voici les premières lignes de la réponse de Gœthe :
„Zu meinem Geburtstag, der mir diese Woche erscheint, hätte mir kein angenehmer Geschenk werden können als Ihr Brief, in welchem Sie mit freundschaftlicher Hand die Summe meiner Existenz ziehen und mich durch Ihre Teilnahme zu einem emsigern und lebhaftern Gebrauch meiner Kräfte aufmuntern."

## Poésies lyriques.

### Mailied[1].

Wie herrlich leuchtet
  Mir die Natur!
Wie glänzt die Sonne!
  Wie lacht die Flur!

Es dringen Blüten
  Aus jedem Zweig
Und tausend Stimmen
  Aus dem Gesträuch,

Und Freud' und Wonne
  Aus jeder Brust
O Erd', o Sonne!
  O Glück, o Lust[2]!

1. Ce lied, un des plus beaux de Gœthe, fut écrit en 1771. Il était adressé à Frédérique Brion. « Dans ce chant, dit M. E. Lichtenberger, la sève de la jeunesse circule avec le parfum des bourgeons. » (*Etude sur les poésies lyriques de Gœthe*). Il faut lire, dans cet ouvrage, les pages exquises consacrées aux poésies sur Frédérique.

Chaque vers se compose de deux iambes; cependant le premier et le troisième vers de chaque strophe comptent une syllabe supplémentaire (eine Überschlagssilbe).

2. Cf. ces vers d'Eugène Manuel (1823-1901).

PRINTEMPS

Champs et forêts, le sol tressaille;
Tout dit : « Le printemps est venu! »
Et sous la terre qui s'émaille
Circule un fluide inconnu.
. . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . .
Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
Tout se renouvelle en tout lieu;
Pour remettre la terre en joie,
Il suffit d'un souffle de Dieu;

O Lieb', o Liebe!
So golden schön,
Wie Morgenwolken
Auf jenen Höh'n!

Du segnest herrlich
Das frische Feld,
Im Blütendampfe
Die volle Welt.

O Mädchen, Mädchen,
Wie lieb' ich dich!
Wie blickt dein Auge!
Wie liebst du mich!

So liebt die Lerche
Gesang und Luft,
Und Morgenblumen
Den Himmelsduft,

Wie ich dich liebe
Mit warmem Blut,
Die du mir Jugend
Und Freud' und Mut

Zu neuen Liedern
Und Tänzen giebst.
Sei ewig glücklich,
Wie du mich liebst[1]!

---

Et pris d'une gaîté pareille,
Le poète, las des hivers,
Dit : » Quelque chose en moi s'éveille :
« C'est le printemps ! — faisons des vers. »

1. Formule fréquente dans les chansons populaires. On sait d'ailleurs que c'est au Volkslied que Gœthe est redevable de quelques-uns de ses plus beaux chants.

## Poésies lyriques.

### Mailied[1].

Wie herrlich leuchtet
  Mir die Natur!
Wie glänzt die Sonne!
  Wie lacht die Flur!

Es dringen Blüten
  Aus jedem Zweig
Und tausend Stimmen
  Aus dem Gesträuch,

Und Freud' und Wonne
  Aus jeder Brust
O Erd', o Sonne!
  O Glück, o Lust[2]!

1. Ce lied, un des plus beaux de Gœthe, fut écrit en 1771. Il était adressé à Frédérique Brion. « Dans ce chant, dit M. E. Lichtenberger, la sève de la jeunesse circule avec le parfum des bourgeons. » (*Etude sur les poésies lyriques de Gœthe*). Il faut lire, dans cet ouvrage, les pages exquises consacrées aux poésies sur Frédérique.

Chaque vers se compose de deux iambes; cependant le premier et le troisième vers de chaque strophe comptent une syllabe supplémentaire (eine Überschlagssilbe).

2. Cf. ces vers d'Eugène Manuel (1823-1901).

PRINTEMPS

Champs et forêts, le sol tressaille;
Tout dit : « Le printemps est venu! »
Et sous la terre qui s'émaille
Circule un fluide inconnu.
. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . .
Tout vit, tout pousse, tout verdoie,
Tout se renouvelle en tout lieu;
Pour remettre la terre en joie,
Il suffit d'un souffle de Dieu;

O Lieb', o Liebe!
So golden schön,
Wie Morgenwolken
Auf jenen Höh'n!

Du segnest herrlich
Das frische Feld,
Im Blütendampfe
Die volle Welt.

O Mädchen, Mädchen,
Wie lieb' ich dich!
Wie blickt dein Auge!
Wie liebst du mich!

So liebt die Lerche
Gesang und Luft,
Und Morgenblumen
Den Himmelsduft,

Wie ich dich liebe
Mit warmem Blut,
Die du mir Jugend
Und Freud' und Mut

Zu neuen Liedern
Und Tänzen giebst.
Sei ewig glücklich,
Wie du mich liebst[1]!

---

Et pris d'une gaîté pareille,
Le poète, las des hivers,
Dit: » Quelque chose en moi s'éveille :
« C'est le printemps! — faisons des vers. »

1. Formule fréquente dans les chansons populaires. On sait d'ailleurs que c'est au Volkslied que Gœthe est redevable de quelques-uns de ses plus beaux chants.

## Der König in Thule[1].

(1774)

Es war ein König in Thule[2]
Gar treu bis an das Grab,
Dem sterbend seine Buhle[3]
Einen goldnen Becher gab.

Es ging ihm nichts darüber,
Er leert' ihn jeden Schmaus;
Die Augen gingen ihm über,
So oft er trank daraus.

Und als er kam zu sterben[4],
Zählt' er seine Städt' im Reich,
Gönnt' alles seinem Erben,
Den Becher nicht zugleich.

Er saß beim Königsmahle,
Die Ritter um ihn her,
Auf hohem Vätersaale
Dort auf dem Schloß am Meer.

---

1. Cette ballade, que Gœthe met dans la bouche de Marguerite peu de temps avant son entrevue avec Faust, a été écrite en 1774 et souvent mise en musique (Schubert, Berlioz, Gounod).

2. Thule, île légendaire, que les poètes placent au nord de l'Europe. Cf. Virgile, *Géorgiques*, I:

Tibi serviant ultima Thule
Die äußerste Thule dir dienet.

et Schiller, *la Promenade :*

Was Arabien kocht, was die äußerste Thule bereitet.

3. Buhle, amante. Buhle (masc. et fém.) n'a pas toujours un sens défavorable. Luther l'emploie dans le sens de « compagnon chéri, ami. »

4. Als er kam zu sterben, non pas : « quand il vint à mourir, » mais : « lorsqu'il sentit sa mort prochaine. »

Dort stand der alte Zecher[1],
Trank letzte Lebensglut,
Und warf den heil'gen Becher
Hinunter in die Flut.

Er sah ihn stürzen, trinken[2]
Und sinken tief ins Meer;
Die Augen thäten ihm sinken[3],
Trank nie einen Tropfen mehr[4].

---

## Wandrers Nachtlied.

(1776)

Der[5] du von dem Himmel bist,
Alles Leid und Schmerzen[6] stillest,
Den, der doppelt elend ist,
Doppelt mit Erquickung füllest,

---

1. Der alte Zecher = der zechende Alte. L'expression n'a rien d'injurieux; c'est une épithète homérique. Cf. Schiller, „das Siegesfest" :

„Nestor jetzt, der alte Zecher,
Der drei Menschenalter sah..."

2. Trinken, plonger, se remplir.
3. Thäten... sinken, pour sanken. Thäten (moyen haut-allemand : *têten*) est, nous l'avons vu, une ancienne forme de l'imparfait de thun, qui, en composition avec des verbes à l'infinitif, donne un temps passé ayant le sens de notre passé défini. La poésie populaire se sert fréquemment de cette tournure.
4. Ce vers rappelle un passage bien connu de notre Joinville, que Gœthe n'a lu que plus tard. Le chapelain de Joinville s'était évanoui en célébrant la messe. Son seigneur, malade lui-même et alité, court à lui, le relève. « Il revint à soi, et fist son sacrement, et parchanta sa messe tout entièrement; ne oncques puis ne chanta. »
5. Der se rapporte à Süßer Friede.
6. Schmerzen, infinitif employé comme substantif.

Ach, ich bin des Treibens[1] müde!
Was soll all der Schmerz und Lust[2]?
Süßer Friede,
Komm, ach komm in meine Brust!

---

## Ein gleiches[3].

(1780)

Über allen Gipfeln[4]
Ist Ruh',
In allen Wipfeln
Spürest du
Kaum einen Hauch;
Die Vögelein schweigen im Walde.
Warte nur, balde
Ruhest du auch.

---

1. Treibens, agitation.
2. Dans ces sortes de locutions l'article se supprime devant le second substantif.
3. Gœthe écrivit ces vers sur la paroi d'une maison de chasse, au sommet du Gickelhahn, montagne qui domine Weimar. L'inspiration est la même que dans le lied précédent. Le poète, en proie à une violente passion, appelle de tous ses vœux la paix du cœur.

En 1831, cinquante ans plus tard, Gœthe étant retourné sur le Gickelhahn, relut ces lignes, et répéta les derniers vers avec une mélancolique émotion. Il sentait sa fin prochaine.

4. Gipfeln et Wipfeln sont le même mot. Mais Wipfel désigne particulièrement la cîme des arbres.

## An den Mond[1].

(1778)

Füllest wieder Busch und Thal
Still mit Nebelglanz,
Lösest endlich auch einmal
Meine Seele ganz;

Breitest über mein Gefild
Lindernd deinen Blick,
Wie des Freundes Auge mild
Über mein Geschick.

---

1. Young et Macpherson-Ossian mirent à la mode les promenades sentimentales au clair de la lune et les invocations mélancoliques ou passionnées au « flambeau des nuits. » Klopstock fut un de leurs premiers disciples et ses visions nocturnes trouvèrent une foule d'imitateurs. Les romantiques, en tous pays, vouèrent à la lune un culte maladif. Chez Gœthe, au contraire, nulle trace de procédé littéraire. Ici, comme dans presque tous ses lieds, il ne peint que la réalité immédiate, vécue et sentie : les vers si gracieux qui suivent lui furent inspirés par une promenade d'hiver qu'il fit, au clair de lune, dans sa propriété de Weimar.

Veut-on voir toute la distance qui sépare un poète véritable „einen Dichter von Gottes Gnaden," comme disent les Allemands, d'un versificateur, que l'on compare à la poésie de Gœthe, le début d'une pièce de Miller (1750-1814), empruntée à son roman sentimental *Siegwart* (1776), une imitation de Werther :

An den Mond.

Guter Mond! du gehst so stille
In den Abendwolken hin;
Bist so ruhig, und ich fühle,
Daß ich ohne Ruhe bin.
Traurig folgen meine Blicke
Deiner stillen heitern Bahn.
O, wie hart ist das Geschicke,
Daß ich dir nicht folgen kann!

Et des sept strophes que l'auteur adresse à la lune et... à sa belle, celle-ci est la meilleure!

Jeden Nachklang fühlt mein Herz
Froh-[1] und trüber Zeit,
Wandle[2] zwischen Freud' und Schmerz
In der Einsamkeit.

Fließe, fließe, lieber Fluß[3]!
Nimmer werd' ich froh!
So verrauschte Scherz und Kuß,
Und die Treue so.

Ich besaß es doch einmal,
Was so köstlich ist!
Daß man doch[4] zu seiner Qual
Nimmer es vergißt!

Rausche, Fluß, das Thal entlang,
Ohne Rast und Ruh,
Rausche, flüstre meinem Sang
Melodien zu.

Wenn[5] du in der Winternacht
Wütend überschwillst,
Oder um die Frühlingspracht
Junger Knospen quillst.

Selig, wer sich vor der Welt
Ohne Haß verschließt,
Einen Freund am Busen hält
Und mit dem genießt,

---

1. Froh pour froher; froh forme en quelque sorte une locution proverbiale avec und trüber. Cette tournure n'est pas rare chez Gœthe.
2. Wandle. Sous-entendu ich.
3. Fluß, l'Ilm, petite rivière qui passe à Weimar.
4. Daß man doch, « faut-il que. »
5. Wenn. Traduire comme s'il n'y avait qu'une virgule après zu.

Was von Menschen nicht gewußt
Oder nicht bedacht,
Durch das Labyrinth der Brust
Wandelt in der Nacht[1].

---

## Der Fischer[2].

(1778)

Das Wasser rauscht', das Wasser schwoll[3],
Ein Fischer saß daran,
Sah nach dem Angel[4] ruhevoll,
Kühl bis ans Herz hinan[5].
Und wie er sitzt und wie er lauscht,
Teilt sich die Flut empor;
Aus dem bewegten Wasser rauscht
Ein feuchtes Weib[6] hervor.

Sie sang zu ihm, sie sprach zu ihm[7]:

---

1. La pensée et l'expression sont noyées dans la même pénombre que le paysage nocturne esquissé par le poète. Gœthe est le premier qui ait su rendre, par la magie des mots, des sons, et du rythme, le clair-obscur de l'âme assoupie et inconsciente.

2. Beaucoup de poètes allemands ont chanté, à l'imitation de Gœthe, l'attraction mystérieuse et souvent funeste que le miroitement de l'eau exerce sur les sens. Cf. notamment le premier lied de la première scène de *Guillaume Tell*.

3. Remarquez l'harmonie imitative due à la fréquence des a, des ſ, des ſch et des r.

4. Dem Angel. Le féminin est plus usité.

5. Ans Herz hinan. « Pénétré d'une fraîcheur qui se glissait jusqu'au cœur. »

6. Ein feuchtes Weib, une Ondine.

7. Ces répétitions symétriques Sie sang... sie sprach, et plus loin Menschenwitz und Menschenlist rappellent le monotone balancement et le clapotis rythmé des vagues. Le chant de l'Ondine est une berceuse.

Jeden Nachklang fühlt mein Herz
Froh-[1] und trüber Zeit,
Wandle[2] zwischen Freud' und Schmerz
In der Einsamkeit.

Fließe, fließe, lieber Fluß[3]!
Nimmer werd' ich froh!
So verrauschte Scherz und Kuß,
Und die Treue so.

Ich besaß es doch einmal,
Was so köstlich ist!
Daß man doch[4] zu seiner Qual
Nimmer es vergißt!

Rausche, Fluß, das Thal entlang,
Ohne Rast und Ruh,
Rausche, flüstre meinem Sang
Melodien zu.

Wenn[5] du in der Winternacht
Wütend überschwillst,
Oder um die Frühlingspracht
Junger Knospen quillst.

Selig, wer sich vor der Welt
Ohne Haß verschließt,
Einen Freund am Busen hält
Und mit dem genießt,

---

1. Froh pour froher; froh forme en quelque sorte une locution proverbiale avec und trüber. Cette tournure n'est pas rare chez Gœthe.
2. Wandle. Sous-entendu ich.
3. Fluß, l'Ilm, petite rivière qui passe à Weimar.
4. Daß man doch, « faut-il que. »
5. Wenn. Traduire comme s'il n'y avait qu'une virgule après zu.

Was von Menschen nicht gewußt
Oder nicht bedacht,
Durch das Labyrinth der Brust
Wandelt in der Nacht[1].

---

## Der Fischer[2].

(1778)

Das Wasser rauscht', das Wasser schwoll[3],
Ein Fischer saß daran,
Sah nach dem Angel[4] ruhevoll,
Kühl bis ans Herz hinan[5].
Und wie er sitzt und wie er lauscht,
Teilt sich die Flut empor;
Aus dem bewegten Wasser rauscht
Ein feuchtes Weib[6] hervor.

Sie sang zu ihm, sie sprach zu ihm[7] :

---

1. La pensée et l'expression sont noyées dans la même pénombre que le paysage nocturne esquissé par le poète. Gœthe est le premier qui ait su rendre, par la magie des mots, des sons, et du rythme, le clair-obscur de l'âme assoupie et inconsciente.

2. Beaucoup de poètes allemands ont chanté, à l'imitation de Gœthe, l'attraction mystérieuse et souvent funeste que le miroitement de l'eau exerce sur les sens. Cf. notamment le premier lied de la première scène de *Guillaume Tell*.

3. Remarquez l'harmonie imitative due à la fréquence des a, des s, des sch et des r.

4. Dem Angel. Le féminin est plus usité.

5. Ans Herz hinan. « Pénétré d'une fraîcheur qui se glissait jusqu'au cœur. »

6. Ein feuchtes Weib, une Ondine.

7. Ces répétitions symétriques Sie sang... sie sprach, et plus loin Menschenwitz und Menschenlist rappellent le monotone balancement et le clapotis rythmé des vagues. Le chant de l'Ondine est une berceuse.

„Was lockst du meine Brut
Mit Menschenwitz und Menschenlist
Hinauf in Todesglut[1]?
Ach, wüßtest du, wie's Fischlein ist
So wohlig auf dem Grund,
Du stiegst herunter, wie du bist,
Und würdest erst gesund.

„Labt sich die liebe Sonne[2] nicht,
Der Mond sich nicht im Meer?
Kehrt wellenatmend[3] ihr Gesicht
Nicht doppelt schöner her[4]?
Lockt dich der tiefe Himmel nicht,
Das feuchtverklärte[5] Blau?
Lockt dich dein eigen Angesicht
Nicht her in ew'gen Tau?"

Das Wasser rauscht', das Wasser schwoll,
Netzt' ihm den nackten Fuß;
Sein Herz wuchs ihm so sehnsuchtsvoll,
Wie bei der Liebsten Gruß.
Sie sprach zu ihm, sie sang zu ihm :
Da war's um ihn gescheh'n;
Halb zog sie ihn, halb sank er hin,
Und ward nicht mehr geseh'n.

---

1. In Todesglut, dans la fournaise mortelle.
2. Liebe. Traduisez : « le beau soleil. » L'adjectif lieb est fréquemment employé pour désigner un objet familier. On dira: das liebe tägliche Brot, der liebe Tag, das liebe Bett, die liebe Jugend. Notre adjectif *bon* correspond assez bien à cette expression qui a souvent une nuance ironique.
3. Wellenatmend, « respirant les vagues », c.-à-d. « humecté par les vagues. »
4. Kehrt... her, se reflète.
5. Feuchtverklärte, « transfiguré par l'eau. »

## Erlkönig[1].

(1782)

Wer reitet so spät durch Nacht und Wind?
Es ist der Vater mit seinem Kind;
Er hat den Knaben wohl in dem Arm,
Er faßt ihn sicher, er hält ihn warm.

---

1. Erlkönig est, selon toute apparence, une altération populaire de Elfenkönig, roi des Elfes (génies des bois). L'imagination des anciens Germains peuplait les forêts, les montagnes et les eaux de démons fantasques et malfaisants, désireux d'entrer en commerce avec l'homme et se vengeant cruellement de son refus. C'est le fond de la plupart des contes et des poésies où les Nixes, les Ondines, les Kobolds jouent le principal rôle. Herder, dans les *Voix des Peuples*, avait cité deux ballades, traduites du danois, dans lesquelles les Elfes punissent de mort l'imprudent qui les a méprisées. L'une de ces poésies, intitulée „Erlkönigs Tochter", a servi de modèle à Gœthe. On la comparera peut-être avec intérêt au *Roi des aunes*.

Herr Oluf reitet spät und weit,
Zu bieten auf seine Hochzeitleut';

Da tanzen die Elfen auf grünem Land,
Erlkönigs Tochter reicht ihm die Hand.

„Willkommen, Herr Oluf, was eilst von hier?
Tritt her in den Reihen und tanz' mit mir!"

— „Ich darf nicht tanzen, nicht tanzen ich mag,
Frühmorgen ist mein Hochzeittag." —

„Hör' an, Herr Oluf, tritt tanzen mit mir,
Zwei güldne Sporen schenk' ich dir."

„Ein Hemd von Seide, so weiß und fein,
Meine Mutter bleicht's mit Mondenschein."

— „Ich darf nicht tanzen, nicht tanzen ich mag,
Frühmorgen ist mein Hochzeittag." —

„Hör' an, Herr Oluf, tritt tanzen mit mir,
Einen Haufen Goldes schenk' ich dir."

Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht? —
Siehst, Vater, du den Erlkönig nicht,
Den Erlenkönig mit Kron' und Schweif[1]? —
Mein Sohn, es ist ein Nebelstreif.

„Du liebes Kind, komm, geh mit mir!
„Gar schöne Spiele spiel' ich mit dir;
„Manch' bunte Blumen sind an dem Strand,
„Meine Mutter hat manch gülden Gewand."

Mein Vater, mein Vater, und hörest du nicht,
Was Erlenkönig mir leise verspricht? —

---

— „Einen Haufen Goldes nähm' ich wohl;
Doch tanzen ich nicht darf noch soll." —

„Und willt, Herr Oluf, nicht tanzen mit mir,
Soll Seuch' und Krankheit folgen dir."

Sie thät einen Schlag ihm auf sein Herz,
Noch nimmer fühlt' er solchen Schmerz.

Sie hob ihn bleichend auf sein Pferd:
„Reit heim nun zu dein'm Fräulein wert!"

Und als er kam vor Hauses Thür,
Seine Mutter zitternd stand dafür.

„Hör' an, mein Sohn, sag' an mir gleich,
Wie ist dein' Farbe blaß und bleich?"

— „Und sollt' sie nicht sein blaß und bleich?
Ich traf in Erlenkönigs Reich." —

„Hör' an, mein Sohn, so lieb und traut,
Was soll ich nun sagen deiner Braut?"

— „Sagt ihr, ich sei im Wald zur Stund',
Zu proben da mein Pferd und Hund." —

Frühmorgen, und als es Tag kaum war,
Da kam die Braut mit der Hochzeitschar.

Sie schenkten Met, sie schenkten Wein
„Wo ist Herr Oluf, der Bräut'gam mein?"

„Herr Oluf, er ritt in Wald zur Stund',
Er probt allda sein Pferd und Hund."

Die Braut hob auf den Scharlach rot,
Da lag Herr Oluf, und er war tot.

1. Schweif, la traîne du manteau.

Sei ruhig, bleibe ruhig, mein Kind;
In dürren Blättern säuselt der Wind. —

„Willst, feiner Knabe, du mit mir gehn?
„Meine Töchter sollen dich warten schön;
„Meine Töchter führen den nächtlichen Reihn,
„Und wiegen und tanzen und singen dich ein[1]."

Mein Vater, mein Vater, und siehst du nicht dort
Erlkönigs Töchter am düstern Ort? —
Mein Sohn, mein Sohn, ich seh' es genau,
Es scheinen[2] die alten Weiden so grau. —

„Ich liebe dich, mich reizt deine schöne Gestalt,
„Und bist du nicht willig, so brauch' ich Gewalt."
Mein Vater, mein Vater, jetzt faßt er mich an!
Erlkönig hat mir ein Leids[3] gethan! —

Dem Vater grauset's, er reitet geschwind,
Er hält in Armen das ächzende Kind,
Erreicht den Hof mit Mühe und Not;
In seinen Armen das Kind war tot[4].

---

1. Ein, se rapporte à wiegen, tanzen et singen. En prose, on dirait : „und werden dich tanzend und singend einwiegen."

2. Scheinen, signifie ici non pas *paraître*, mais « avoir un éclat, un reflet, une lueur. »

3. Ein Leids, du mal. L'adjectif invariable leid ne s'emploie qu'avec les verbes sein, werden, thun et machen : es ist mir leid, — es thut mir leid, je regrette, je suis peiné, fâché, contrarié ; leid thun, faire du mal. Leides ou Leids est une forme neutre de cet adjectif qui ne s'emploie guère que dans les expressions suivantes :

„Jemanden Leids zufügen," faire du mal à quelqu'un, et „sich ein Leides anthun," attenter à ses jours.

4. *Le Roi des aunes* a été mis en musique par Schubert, et souvent imité. Citons seulement la poésie suivante du peintre et poète populaire Robert Reinick (1805-1852) :

Mondwanderung.

„Der Förster ging zu Fest und Schmaus!"
Der Wildschütz zieht in den Wald hinaus.

# Der Sänger.

La ballade du Chanteur, écrite en 1783, figure dans le deuxième livre (chap. XI) des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*.

Le jeune Wilhelm se trouve, avec quelques comédiens, dans une auberge. L'aubergiste vient annoncer l'arrivée d'un vieillard, d'un joueur de harpe. Celui-ci, introduit dans la salle où les convives sont réunis, leur chante, en s'accompagnant de son instrument, des hymnes où il vante la poésie, les chants et le bonheur des chanteurs. Il célèbre aussi les bienfaits de la vie sociale, de la concorde. Wilhelm lui ayant promis l'appui charitable des assistants, le harpiste entonne le lied qui suit.

L'idée dominante de cette poésie est résumée dans les quatre premiers vers de l'avant-dernière strophe. Gœthe l'a souvent exprimée. Le poète ne demande à la vie que de lui fournir des sources d'inspiration. Son chant est

---

Es schläft sein Weib mit dem Kind allein,
Es scheint der Mond ins Kämmerlein.

Und wie er scheint auf die weiße Wand,
Da faßt das Kind der Mutter Hand.
„Ach, Mutter, wie bleibt der Vater so lang',"
„Mir wird so weh, mir wird so bang!"

„Kind, sieh nicht in den Mondenschein,
Schließ' deine Augen, schlaf' doch ein."
Der Mondschein zieht die Wand entlang,
Er schimmert auf der Büchse blank.

„Ach, Mutter! und hörst den Schuß du nicht?
Das war des Vaters Büchse nicht!"
„Kind, sieh nicht in den Mondenschein,
Das war ein Traum, schlaf' ruhig ein."

Der Mond scheint tief ins Kämmerlein
Auf des Vaters Bild mit blassem Schein.
„Herr Jesus Christus im Himmelreich!
O, Mutter, der Vater ist totenbleich!"

Und wie die Mutter vom Schlummer erwacht,
Da haben sie tot ihn heimgebracht.

Comparez aussi aux ballades de Herder et de Gœthe les *Elfes*, de Leconte de Lisle.

pour lui une récompense suffisante. Il n'aspire pas à d'autres biens, n'ambitionne pas d'autres honneurs. « Comment veux-tu, dit Wilhelm Meister (*Années d'apprentissage*, livre II, ch. 2), qu'il s'abaisse à un misérable métier? Lui qui est fait, comme l'oiseau, pour planer au-dessus du monde et habiter les hautes cîmes? »

Le mètre est iambique.

„Was hör' ich draußen vor dem Thor[1],
Was auf der Brücke[2] schallen?
Laß den Gesang vor unserm Ohr
Im Saale wiederhallen!"
Der König sprach's, der Page lief;
Der Knabe kam, der König rief:
„Laßt mir herein den Alten!"

„Gegrüßet seid mir, edle Herrn,
Gegrüßt ihr, schöne Damen!
Welch reicher Himmel! Stern bei Stern[3]!
Wer kennet ihre Namen?
Im Saal voll Pracht und Herrlichkeit
Schließt, Augen, euch; hier ist nicht Zeit,
Sich staunend zu ergetzen[4].

Der Sänger drückt' die Augen ein[5]
Und schlug in vollen Tönen;
Die Ritter schauten mutig drein,

1. Thor, la grande porte du château royal.
2. Brücke, le pont-levis (Fallbrücke, Zugbrücke).
3. Stern bei Stern. « Comme les étoiles se pressent! ». Il s'agit évidemment de la brillante assistance qui écoute le chanteur.
4. Remarquer l'emploi du participe présent avec l'infinitif, tournure fréquente chez Gœthe.
5. Le chanteur fait effort pour se recueillir et s'isoler du monde extérieur.

Und in den Schoß die Schönen[1].
Der König, dem das Lied gefiel,
Ließ, ihn zu ehren für sein Spiel[2],
Eine goldne Kette holen.

„Die goldne Kette gieb mir nicht,
Die Kette gieb den Rittern,
Vor deren kühnem Angesicht
Der Feinde Lanzen splittern[3].
Gieb sie dem Kanzler, den du hast[4],
Und laß ihn noch die goldne Last
Zu andern Lasten tragen[5].

---

1. In den Schoß die Schönen.
« Les belles baissèrent les yeux», vraisemblablement parce que le vieillard chante „von Lenz und Liebe." Cf. Uhland : „Des Sängers Fluch" et cette strophe du même poète, où il s'est inspiré de Gœthe :

Er (der Sänger) kommt zum Völkerfeste,
Er singt im Königssaal,
Ihm staunen alle Gäste,
Sein Lied verklärt das Mahl;
Der Frauen schönste krönen
Mit lichten Blumen ihn,
Er senkt das Aug' in Thränen
Und seine Wangen glühn.

2. Construire : Ließ eine goldne Kette holen (um) ihn für sein Spiel zu ehren. Au lieu de holen, quelques éditions donnent, à tort, semble-t-il, reichen, présenter, offrir. On avait coutume, au moyen âge, d'offrir aux chanteurs des bagues ou des chaînes d'or.

Cf. Die Jungfrau von Orleans, de Schiller (I, 2). Il s'agit de deux chanteurs envoyés par René de Guise :

Man muß sie wohl bewirten
Und jedem eine goldene Kette reichen.

3. Splittern. Hyperbole trop hardie. « Les lances des ennemis volent en éclats au seul aspect des hardis chevaliers ! » Der Splitter, éclat (de bois, de métal). Racine : spalten, fendre.

4. Den du hast, c'est-à-dire deinem Kanzler. Il y a une légère nuance de mépris dans ce tour.

5. On a parfois voulu voir dans ces deux derniers vers

Ich singe, wie der Vogel singt,
Der in den Zweigen wohnet;
Das Lied, das aus der Kehle dringt,
Ist Lohn, der reichlich lohnet[1];
Doch darf ich bitten, bitt' ich eins;
Laß mir den besten Becher Weins
In purem Golde[2] reichen.

Er setzt' ihn an[3], er trank ihn aus.
O Trank voll süßer Labe[4]!
O, wohl dem hochbeglückten Haus,
Wo das ist kleine Gabe!
Ergeht's euch wohl, so denkt an mich,
Und danket Gott so warm, als ich
Für diesen Trunk euch danke.

---

une plainte déguisée de Gœthe. C'est à tort; Gœthe ne songea jamais à se plaindre du duc, non plus que de la situation très honorable qui lui avait été faite.

1. Ces quatre vers, qui sont devenus proverbe, expriment l'idée dominante de la ballade.

2. « La meilleure coupe de vin dans de l'or pur », c'est-à-dire un vin précieux dans une coupe d'or pur. « Ces deux derniers vers n'offrent-ils pas, à côté de leur signification naturelle et directe, un sens subtil et symbolique? Le vin, c'est la riche substance de la poésie; la coupe d'or, sa forme pure et brillante. » (Lichtenberger, *Etude sur les poésies lyriques de Gœthe*).

3. Er setzt' ihn an. « Il la porta à ses lèvres. »

4. Labe, poétique pour Labsal.

## Mignon[1].

Kennst du das Land wo die Citronen blühn[2],
Im dunkeln Laub die Goldorangen glühn,
Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht,
Die Myrte still und hoch der Lorber steht?
Kennst du es wohl?
Dahin! Dahin
Möcht' ich mit dir, o mein Geliebter, ziehn.

Kennst du das Haus[3]? Auf Säulen ruht sein Dach,
Es glänzt der Saal, es schimmert das Gemach,
Und Marmorbilder stehn und sehn mich an[4]:
Was hat man dir, du armes Kind, gethan?
Kennst du es wohl?
Dahin! Dahin
Möcht' ich mit dir, o mein Beschützer[5], ziehn[6].

---

1. **Mignon.** Ce beau lied, qui fut probablement composé en 1784, se trouve dans le 3e livre des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister.*

Mignon est une jeune Italienne, enlevée par des saltimbanques et qui a été recueillie par Wilhelm Meister. Elle exprime dans les strophes admirables qui suivent la nostalgie de la terre natale et l'amour naissant qu'elle éprouve pour son bienfaiteur.

2. En 1784, Gœthe ne connaissait pas encore l'Italie dont son père lui avait beaucoup parlé et qu'il brûlait depuis longtemps de visiter. Ses vœux devaient se réaliser deux ans plus tard.

3. La villa que Mignon fréquentait dans son enfance.

4. Sous-entendu : « et semblent me dire ».

5. **Mein Beschützer.** Cette épithète vient tout naturellement après le vers : Was hat man dir... dans lequel Mignon fait allusion à son enlèvement.

6. Cf. ces beaux vers de Lamartine :

Pourquoi le prononcer ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin, etc.

(*Harmonies poétiques et religieuses.* Milly ou la Terre natale).

Kennst du den Berg[1] und seinen Wolkensteg?
Das Maultier sucht im Nebel seinen Weg,
In Höhlen wohnt der Drachen alte Brut;
Es stürzt der Fels[2] und über ihn die Flut.
Kennst du ihn wohl?
Dahin! Dahin
Geht unser Weg! o Vater laß uns ziehn!

---

## Epilogue à « La Cloche » de Schiller.

(1805)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Es glühte seine Wange rot und röter
Von jener Jugend, die uns nie entfliegt,
Von jenem Mut, der, früher oder später,
Den Widerstand der stumpfen Welt besiegt,
Von jenem Glauben, der sich stets erhöhter,
Bald kühn hervordrängt, bald geduldig schmiegt,
Damit das Gute wirke, wachse, fromme,
Damit der Tag dem Edlen endlich komme.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Und manche Geister, die mit ihm gerungen,
Sein groß Verdienst unwillig anerkannt,
Sie fühlten sich von seiner Kraft durchdrungen,
In seinem Kreise willig festgebannt :
Zum Höchsten hat er sich emporgeschwungen,
Mit allem, was wir schätzen, eng verwandt.
So feiert ihn! Denn was dem Mann das Leben
Nur halb erteilt, soll ganz die Nachwelt geben.

---

1. Den Berg, quelque cîme des Alpes.
2. Es stürzt der Fels, la roche s'incline.

## Eins und Alles[1].

(1821)

Im Grenzenlosen sich zu finden[2]
Wird gern der Einzelne verschwinden,
Da löst sich aller Überdruß;
Statt heißem Wünschen, wildem Wollen,
Statt läst'gem Fordern, strengem Sollen,
Sich aufzugeben ist Genuß[3].

---

1. Gœthe fut, toute sa vie, de son propre aveu, comme artiste un polythéiste, et comme penseur, un panthéiste. Mais, dans ce panthéisme, on peut discerner plusieurs nuances.

Enfant, le poète adorait, — sous l'influence de l'Ancien Testament, et par une tendance innée de son esprit — un Dieu nature, immanent à l'univers.

Der Gott, nous dit-il, dans *Vérité et Poésie*, der mit der Natur in unmittelbarer Verbindung stehe, sie als sein Werk anerkenne und liebe, dieser schien ihm der eigentliche Gott.

La lecture de Klopstock et plus tard le naturalisme de Rousseau et les rêveries d'Ossian fortifièrent cette disposition naturelle. *Werther* et le premier *Faust* sont les monuments de ce panthéisme très poétique mais vague et brumeux, qui cherche son principal aliment dans une contemplation extatique de la nature. L'étude de Giordano Bruno et de l'*Ethique*, de Spinoza, imprima à la pensée du poète une direction plus ferme. Il se convertit à la morale résignée et sereine du philosophe d'Amsterdam, en même temps que son imagination s'éprenait des immortelles créations de l'anthropomorphisme hellénique.

Dans sa vieillesse, Gœthe s'éloigne peu à peu de la réalité présente et tourne ses regards vers l'Orient; il se laisse envahir par le nirvâna indien : „Eins und Alles" est donc l'exposé du panthéisme oriental tel que l'a compris l'auteur du *Divan occidental-oriental*.

2. Im Grenzenlosen... « Pour se retrouver dans l'infini. »

3. C'est le renoncement prêché par Bouddha (600 ans avant J.-C.)

Weltseele komm uns zu durchdringen!
Dann mit dem Weltgeist selbst zu ringen
Wird unsrer Kräfte Hochberuf[1].
Teilnehmend führen gute Geister,
Gelinde leitend, höchste Meister[2],
Zu dem der alles schafft und schuf.

Und umzuschaffen das Geschaffne,
Damit sich's nicht zum Starren waffne,
Wirkt ewiges, lebendiges Thun.
Und was nicht war, nun will es werden,
Zu reinen Sonnen, farbigen Erden,
In keinem Falle darf es ruhn[3].

Es soll sich regen, schaffend handeln,
Erst sich gestalten, dann verwandeln;
Nur scheinbar steht's Momente still.
Das Ewige regt sich fort in allen:
Denn alles muß in Nichts zerfallen,
Wenn es im Sein beharren will[4].

---

1. Hochberuf, la haute mission.
2. Höchste Meister, les grands penseurs, les poètes et les artistes d'élite.
3. Comparez à cette image de l'éternel devenir ces deux strophes d'une autre poésie, animée du même esprit:

Die Weltseele.

Dann treibt ihr euch, gewaltige Kometen,
Ins Weit' und Weitr' hinan;
Das Labyrinth der Sonnen und Planeten
Durchschneidet eure Bahn.

Ihr greifet rasch nach ungeformten Erden
Und wirket, schöpfrisch jung,
Daß sie belebt und stets belebter werden,
Im abgemess'nen Schwung.

4. Ce n'est pas le dernier mot de la philosophie de Gœthe. Plus tard dans „Vermächtnis" il dira:

Kein Wesen kann zu nichts zerfallen!
Das Ew'ge regt sich fort in allen;

## Poésie épique[1]

### Der ewige Jude[2].

(Le poète nous montre le Christ revenant sur la terre.)

Am Sein erhalte dich beglückt!
Das Sein ist ewig; denn Gesetze
Bewahren die lebend'gen Schätze,
Aus welchen sich das All geschmückt.

1. Le chef-d'œuvre de la poésie épique en Allemagne est *Hermann et Dorothée*. Cf. la belle édition qu'en a donnée M. A. Chuquet. Paris. L. Cerf, 1890.

2. Der ewige Jude. La légende du Juif-Errant dont on trouve des traces dès le treizième siècle, (Cf. une étude sur le *Juif-Errant*, par Gaston Paris et Die Sage vom ewigen Juden, par Neubaur, — Leipzig, Hinrichs, 1893), se répandit dans toute l'Europe après l'apparition du *Volksbuch* de 1602. A partir de cette date, on signale la présence du Juif-Errant dans plusieurs villes de France et d'Allemagne. Une foule de chroniques locales font mention de son passage. On le vit notamment à Francfort-sur-le-Mein, et en Alsace. Ce sont peut-être ces récits de la superstition populaire qui ont engagé Gœthe à faire de l'éternel voyageur le héros d'une épopée. Son personnage n'a gardé qu'une ressemblance lointaine avec Ahasverus. Contemporain du Christ, il est :

halb Essener, halb Methodist,
Herrnhuter, mehr Separatist.

c.-à-d. en somme un piétiste, un adversaire des orthodoxes!

Gœthe se proposait apparemment de dérouler sous les yeux de l'immortel témoin, en une suite de scènes burlesques et satiriques, toute l'histoire de l'Eglise. Les fragments qui restent (297 vers en tout), ne permettent pas de se faire une idée précise du plan de l'ouvrage. Il appartient à la période de *Sturm und Drang* (1774).

Les aventures du Juif-Errant, diversement interprétées, ont inspiré une légion de poètes. Citons seulement : *Ahasver*, poème épique de Julius Mosen (1838); Die Wanderungen des Ahasverus, de Zedlitz; *Ahasverus*, *poème héroï-*

Als er sich nun hernieder schwung[1]
Und näher die weite Erde sah
Und Meer und Länder weit und nah :
Ergriff ihn die Erinnerung,
Die er so lange nicht gefühlt,
Wie man da drunten ihm mitgespielt[2].
Er auf dem Berge stille hält,
Auf den in seiner ersten Zeit
Freund[3] Satanas ihn aufgestellt
Und ihm gezeigt die volle Welt
Mit aller ihrer Herrlichkeit[4]. . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Er fühlt in vollem Himmelsflug
Der ird'schen Atmosphäre Zug,
Fühlt, wie das reinste Glück der Welt

*que*, de Heller (1868) et surtout le chef-d'œuvre de Hamerling, *Ahasver à Rome* (1866).

C'est aussi la légende d'Ahasver que Carmen Sylva (la reine de Roumanie) traite dans le beau poème de *Jéhovah*.

Presque toutes ces productions ont ce trait commun qu'elles nous présentent en raccourci un panorama de l'histoire universelle. Le personnage principal, le Juif-Errant, assiste d'ordinaire en spectateur impassible et forcément inactif à toutes les crises de l'humanité.

1. Schwung, archaïque pour schwang.

2. Mitgespielt. Gœthe et Schiller font souvent rimer ü et ie. Au reste, la rime est négligée à dessein dans ce fragment où le poète imite la manière de Hans Sachs.

3. Freund, ironique.

4. Cf. page 23 note 5. Gœthe se sert volontiers de cette expression. Comparez la seconde strophe de la gracieuse poésie intitulée „Im Sommer" :

Ach aber da
Wo Liebchen ich sah,
Im Kämmerlein
So nieder und klein,
So rings bedeckt,
Der Sonne versteckt,
Wo blieb die Erde weit und breit
Mit aller ihrer Herrlichkeit!

Schon eine Ahnung von Weh enthält.
Er denkt an jenen Augenblick,
Da er den letzten Todesblick
Vom Schmerzenshügel herab gethan.
Fing vor sich hin zu reden an :
„Sei, Erde, tausendmal gegrüßt!
Gesegnet all', ihr meine Brüder!
Zum erstenmal mein Herz ergießt
Sich nach dreitausend Jahren wieder,
Und wonnevolle Zähre fließt
Von meinem trüben Auge nieder.
O, mein Geschlecht, wie sehn' ich mich nach dir!
Und du, mit Herz-und Liebesarmen
Flehst du aus tiefem Drang zu mir!
Ich komm', ich will mich dein erbarmen.
O Welt, voll wunderbarer Wirrung,
Voll Geist der Ordnung, träger Irrung,
Du Kettenring von Wonn' und Wehe,
Du Mutter, die mich selbst zum Grab gebar,
Die ich, obgleich ich bei der Schöpfung war,
Im ganzen doch nicht sonderlich verstehe.
Die Dumpfheit deines Sinns, in der du schwebtest,
Daraus du dich nach meinem Tage[1] drangst,
Die schlangenknotige[2] Begier, in der du bebtest,
Von ihr dich zu befreien strebtest,
Und dann, befreit, dich wieder neu umschlangst :
Das rief mich her aus meinem Sternensaal[3],
Das läßt mich nicht an Gottes Busen ruhn[4];

1. Tage = Licht.
2. Schlangenknotige, semblable aux nœuds dans lesquels le serpent étreint sa victime.
3. Sternensaal = Sternenzelt.
4. Dans un autre passage, Gœthe met ces mots dans la bouche du Christ s'adressant à Dieu :

„Du fühlst nicht, wie es mir durch Mark und Seele geht,
Wenn ein geängstet Herz bei mir um Rettung fleht,
Wenn ich den Sünder seh' mit glühenden Thränen" . . .

Ich komme nun zu dir zum zweitenmal;
Ich säte dann, und ernten will ich nun.
Er sieht begierig rings sich um,
Sein Auge scheint ihn zu betrügen;
Ihm scheint die Welt noch um und um[1]
In jener Sauce da zu liegen,
Wie sie an jener Stunde lag,
Da sie bei hellem lichten Tag
Der Geist der Finsternis, der Herr der alten Welt,
Im Sonnenschein ihm glänzend dargestellt
Und angemaßt sich ohne Scheu,
Daß er hier Herr im Hause sei.

---

## Poésie dramatique.

### Torquato Tasso.[2]

(Acte V, sc. 5).

Antonio.

Ich höre, Tasso, dich mit Staunen an,
So sehr ich weiß, wie leicht dein rascher Geist

---

1. Um und um, tout à fait.

2. *Torquato Tasso* n'est pas un drame. C'est une suite d'analyses psychologiques, d'une science et d'une finesse merveilleuses qui rappellent les délicates peintures de Racine. L'action est purement intérieure. Les personnages semblent se mouvoir dans un monde idéal. Le poète nous conduit à Belriguardo, maison de plaisance des ducs de Ferrare. Le duc Alphonse II est le Charles-Auguste de ce Weimar de l'Italie. Le Tasse a plus d'un trait de ressemblance avec le Gœthe de 1780.

Une rivalité, d'abord sourde puis déclarée, met aux prises le ministre du duc, Antonio, diplomate habile, pondéré et froid et l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, inconstant,

Von einer Grenze zu der andern schwankt.
Besinne dich! Gebiete dieser Wut!
Du lästerst, du erlaubst dir Wort auf Wort,
Das deinen Schmerzen[1] zu verzeihen ist,
Doch das du selbst dir nie verzeihen kannst.

Tasso.

O sprich mir nicht mit sanfter Lippe zu,[2]
Laß mich kein kluges Wort von dir vernehmen!
Laß mir das dumpfe Glück[3], damit ich nicht
Mich erst besinne, dann von Sinnen komme.
Ich fühle mir das innerste Gebein
Zerschmettert, und ich leb', um es zu fühlen.
Verzweiflung faßt mit aller Wut mich an,
Und in der Höllenqual, die mich vernichtet,
Wird Lästrung nur ein leiser Schmerzenslaut.
Ich will hinweg! und wenn du redlich bist,
So zeig' es mir, und laß mich gleich von hinnen!

---

ombrageux et irritable. Alphonse de Ferrare réconcilie l'homme d'Etat et le rêveur. Mais le Tasse, fragile jouet de sa fantaisie et de son cœur, pense découvrir dans les paroles de Leonore d'Este, la sœur du duc, plus que de la sympathie. Il s'enhardit jusqu'à lui faire une brûlante déclaration d'amour. Il est repoussé; le duc et Antonio arrivent sur ces entrefaites. Rempli de bienveillance pour le poète, Alphonse II se borne à le recommander à la vigilance affectueuse du secrétaire d'Etat. Le Tasse désespéré, se voit à jamais disgracié et exhale sa douleur en plaintes violentes et injustes.

L'idée du poème occupait l'esprit de Gœthe dès le printemps de 1780; mais l'œuvre ne fut terminée qu'au mois de juillet 1789.

1. Deinen Schmerzen. Cf. Racine, *Britannicus*, I, 2.

> La douleur est injuste et toutes les raisons
> Qui ne la flattent point, aigrissent ses soupçons.

2. Sprich... zu, apaise, console.
3. Das dumpfe Glück, le bonheur de l'inconscience.



Antonio.

Ich werde dich in dieser Not nicht lassen;
Und wenn es dir an Fassung ganz gebricht,
So soll mir's an Geduld gewiß nicht fehlen.

Tasso.

So muß ich mich dir denn gefangen geben?
Ich gebe mich, und so ist es gethan;
Ich widerstehe nicht, so ist mir wohl —
Und laß es dann mich schmerzlich wiederholen,
Wie schön es war, was ich mir selbst verscherzte.
Sie gehn hinweg. — O Gott! dort seh' ich schon
Den Staub, der von den Wagen sich erhebt —
Die Reiter sind voraus. — Dort fahren sie,
Dort gehn sie hin! Kam ich nicht auch daher?
Sie sind hinweg, sie sind erzürnt auf mich.
O küßt' ich nur noch einmal seine Hand!
O daß ich nur noch Abschied nehmen könnte!
Nur einmal noch zu sagen : O verzeiht!
Nur noch zu hören ; Geh, dir ist verziehn!
Allein ich hör' es nicht, ich hör' es nie —
Ich will ja gehn! Laßt mich nur Abschied nehmen,
Nur Abschied nehmen! Gebt, o gebt mir nur
Auf einen Augenblick die Gegenwart
Zurück! Vielleicht genes' ich wieder. Nein,
Ich bin verstoßen, bin verdammt, ich habe
Mich selbst verbannt, ich werde diese Stimme
Nicht mehr vernehmen, diesem Blicke nicht,
Nicht mehr begegnen. —

Antonio.

Laß eines Mannes Stimme dich erinnern,
Der neben dir nicht ohne Rührung steht!
Du bist so elend nicht, als wie du glaubst.
Ermanne dich! Du giebst zu viel dir nach.

Tasso.

Und bin ich denn so elend, wie ich scheine?
Bin ich so schwach, wie ich vor dir mich zeige?
Ist alles denn verloren? Hat der Schmerz,
Als schütterte der Boden, das Gebäude
In einen grausen Haufen Schutt verwandelt?
Ist kein Talent mehr übrig, tausendfältig
Mich zu zerstreun, zu unterstützen?
Ist alle Kraft erloschen, die sich sonst
In meinem Busen regte? Bin ich Nichts,
Ganz Nichts geworden?
Nein, es ist alles da, nnd ich bin Nichts;
Ich bin mir selbst entwandt, sie ist es mir!

Antonio.

Und wenn du ganz dich zu verlieren scheinst,
Vergleiche dich! Erkenne, was du bist!

Tasso.

Ja, du erinnerst mich zur rechten Zeit! —
Hilft denn kein Beispiel der Geschichte mehr?
Stellt sich kein edler Mann mir vor die Augen,
Der mehr gelitten, als ich jemals litt,
Damit ich mich mit ihm vergleichend fasse?
Nein, alles ist dahin! — Nur Eines bleibt:
Die Thräne hat uns die Natur verliehen,
Den Schrei des Schmerzens, wenn der Mann zuletzt
Es nicht mehr trägt — Und mir noch über alles —
Sie ließ im Schmerz mir Melodie und Rede,
Die tiefste Fülle meiner Not zu klagen:
Und wenn der Mensch in seiner Qual verstummt,
Gab mir ein Gott, zu sagen wie ich leide.

Antonio (tritt zu ihm und nimmt ihn bei der Hand).

Tasso.

O edler Mann! Du stehest fest und still,

Ich scheine nur die sturmbewegte Welle.[1]
Allein bedenk', und überhebe nicht
Dich deiner Kraft! die mächtige Natur,
Die diesen Felsen gründete, hat auch
Der Welle die Beweglichkeit gegeben.
Sie sendet ihren Sturm, die Welle flieht
Und schwankt und schwillt und beugt sich schäumend über.
In dieser Woge spiegelte so schön
Die Sonne sich, es ruhten die Gestirne
An dieser Brust, die zärtlich sich bewegte.
Verschwunden ist der Glanz, entflohn die Ruhe. —
Ich kenne mich in der Gefahr nicht mehr
Und schäme mich nicht mehr, es zu bekennen.
Zerbrochen ist das Steuer, und es kracht
Das Schiff an allen Seiten. Berstend reißt
Der Boden unter meinen Füßen auf!
Ich fasse dich mit beiden Armen an!
So klammert sich der Schiffer endlich noch
Am Felsen fest, an dem er scheitern sollte.

---

1. Gœthe aime les métaphores empruntées à la mer et à la navigation. Cf. le lied „An die Erwählte“:

. . . . .manche Klippe
Fährt dein Liebster noch vorbei;
Aber wenn er einst den Hafen
Nach dem Sturme wieder grüßt,...

la dernière strophe du poème intitulé „Seefahrt“:

Doch er stehet männlich an dem Steuer;
Mit dem Schiffe spielen Wind und Wellen;
Wind und Wellen nicht mit seinem Herzen:

Cf. encore *Egmont*, acte 2, scène 2 :
„Auch ihm (au duc d'Albe) wird die Zeit vergehen, der Kopf schwindeln, und die Dinge wie zuvor ihren Gang halten, daß er, statt weite Meere nach einer vorgezognen Linie zu durchsegeln, Gott danken mag, wenn er sein Schiff in diesem Sturme vom Felsen hält.“

## Iphigenie auf Tauris.[1]

(Acte V, sc. 6).

Iphigenie. Thoas. Orest.

Iphigenie.

Befreit von Sorge mich, eh' ihr zu sprechen
Beginnet. Ich befürchte bösen Zwist,
Wenn du, o König, nicht der Billigkeit
Gelinde Stimme hörest, du, mein Bruder,
Der raschen[2] Jugend nicht gebieten willst.

---

1. C'est au printemps de l'année 1776 que Gœthe semble avoir conçu l'idée première de son *Iphigénie.*

La première esquisse (en prose) de la tragédie date de 1779 (du 14 février au 28 mars), et la première représentation en eut lieu à Weimar, quelques jours plus tard, le 6 avril, avec un grand succès. Mais le poète ne pensait pas que son œuvre fût achevée. Il la transposa en vers libres (1780), puis revint à la prose (1781); enfin, en 1786, il refondit complètement le drame et le mit en vers iambiques. Ce travail fut terminé en 1787.

Thoas, le roi des Scythes, offre vainement à Iphigénie, la prêtresse de Diane, sa main et son trône; la fille d'Agamemnon n'a point perdu l'espérance de revoir le beau ciel de l'Hellade. Pour se venger d'un refus qu'il ne peut comprendre, Thoas rétablit les sacrifices humains. Oreste et Pylade qui, sur la foi d'un oracle, ont débarqué en Tauride afin de ravir, dans le temple, l'image de la déesse, sont arrêtés et ils vont être les premières victimes de l'arrêt sanguinaire.

Iphigénie a une première fois imploré la grâce de son frère. Celui-ci, secondé par Pylade, est résolu à vendre chèrement sa vie.

*Iphigénie en Tauride* est l'une des œuvres les plus pures et les plus belles de la littérature moderne. Cf. Stapfer. *Gœthe et ses deux chefs-d'œuvre classiques* et l'excellente édition de M. Karl Breul (avec une ample introduction et des notes en anglais). Cambridge, *University Press*, 1899.

2. Raschen, signifie ici « impétueux, violent. » Cf. l'anglais *rash* et *rashly*.

Thoas.

Ich halte meinen Zorn, wie es dem Ältern
Geziemt, zurück. Antworte mir! Womit
Bezeugst du, daß du Agamemnons Sohn
Und Dieser Bruder bist? [1]

Orest.

Hier ist das Schwert,
Mit dem er Trojas tapfre Männer schlug.
Dies nahm ich seinem Mörder [2] ab und bat
Die Himmlischen, den Mut und Arm [3], das Glück [4]
Des großen Königes mir zu verleihn
Und einen schönern Tod mir zu gewähren.
Wähl' einen aus den Edeln deines Heers
Und stelle mir den Besten gegenüber. [5]
So weit die Erde Heldensöhne nährt, [6]
Ist keinem Fremdling dies Gesuch verweigert.

Thoas.

Dies Vorrecht hat die alte Sitte nie
Dem Fremden hier gestattet.

Orest.

So beginne
Die neue Sitte denn von dir und mir!
Nachahmend heiliget ein ganzes Volk
Die edle That der Herrscher zum Gesetz. [7]

---

1. Thoas désigne Iphigénie.
2. Mörder, Egisthe.
3. Den Mut und Arm. Cette suppression du second article est fréquente chez Gœthe.
4. Das Glück, la gloire guerrière.
5. Gœthe a emprunté à l'Iliade cette idée d'un combat singulier, qui devient ici une sorte de « jugement de Dieu. »
6. Nährt, hellénisme (τρέφει).
7. Zum Gesetz. Rattachez à heiliget.

Und laß mich nicht allein für unsre Freiheit,
Laß mich, den Fremden, für die Fremden kämpfen![1]
Fall' ich, so ist ihr Urteil mit dem meinen
Gesprochen; aber gönnet mir das Glück,
Zu überwinden, so betrete nie
Ein Mann dies Ufer, dem der schnelle Blick[2]
Hülfreicher Liebe nicht begegnet, und
Getröstet scheide jeglicher hinweg!

Thoas.

Nicht unwert scheinest du, o Jüngling, mir
Der Ahnherrn, deren du dich rühmst, zu sein.
Groß ist die Zahl der edeln, tapfern Männer,
Die mich begleiten, doch ich stehe selbst
In meinen Jahren[3] noch dem Feinde,[4] bin
Bereit, mit dir der Waffen Los zu wagen.

Iphigenie.

Mit nichten! Dieses blutigen Beweises
Bedarf es nicht, o König! Laßt die Hand
Vom Schwerte! Denkt an mich und mein Geschick![5]
Der rasche Kampf verewigt einen Mann;
Er falle gleich,[6] so preiset ihn das Lied.

---

1. Noble pensée qui révèle toute la générosité d'âme du héros.
2. Schnelle Blick, épithète homérique.
3. In meinen Jahren. Thoas est un vieillard.
4. Dem Feinde (ich stehe). Stehen a ici le sens de entgegenstehen, widerstehen.
5. Mein Geschick. Cf. Acte I, scène 1, ces plaintes d'Iphigénie sur la destinée de la femme:

Der Frauen Zustand ist beklagenswert.
Zu Haus und in dem Kriege herrscht der Mann
Und in der Fremde weiß er sich zu helfen.
Ihn freuet der Besitz; ihn krönt der Sieg;
Ein ehrenvoller Tod ist ihm bereitet.

6. Er falle gleich = wenn er auch fällt.

Allein die Thränen, die unendlichen[1],
Der überbliebenen, der verlaßnen Frau
Zählt keine Nachwelt, und der Dichter schweigt
Von tausend durchgeweinten[2] Tag- und Nächten,[3]
Wo eine stille[4] Seele den verlornen,
Rasch abgeschiednen Freund vergebens sich[5]
Zurückzurufen bangt und sich verzehrt.
Mich selbst hat eine Sorge gleich gewarnt,
Daß der Betrug nicht eines Räubers mich
Vom sichern Schutzort reiße, mich der Knechtschaft
Verrate. Fleißig hab' ich sie befragt,
Nach jedem Umstand mich erkundigt, Zeichen
Gefordert, und gewiß ist nun mein Herz.
Sieh hier an seiner rechten Hand das Mal
Wie von drei Sternen[6], das am Tage schon,
Da er geboren ward, sich zeigte, das
Auf schwere That, mit dieser Faust zu üben,
Der Priester deutete. Dann überzeugt
Mich doppelt diese Schramme, die ihm hier
Die Augenbraue spaltet. Als ein Kind
Ließ ihn Elektra, rasch und unvorsichtig
Nach ihrer Art, aus ihren Armen stürzen.
Er schlug auf einen Dreifuß auf — Er ist's —
Soll ich dir noch die Ähnlichkeit des Vaters,

1. Die unendlichen. Gœthe et Schiller placent souvent, en poésie, l'adjectif après le substantif en le faisant précéder de l'article : ils donnent ainsi plus de force à l'épithète.

2. Durchgeweinten; durchweinten serait plus correct.

3. Tag- und Nächten. Cette construction n'est pas rare, en poésie, au dix-huitième siècle. Elle est fréquente dans les proverbes et locutions proverbiales.

4. Stille = einsame.

5. Sich, (au datif), se rapporte à zurückzurufen, et non pas à bangt qui n'est pas un verbe réfléchi. Le sujet de bangt est eine stille Seele. Cet emploi du verbe impersonnel bangen est extrêmement rare.

6. Les anciens ne parlent point de ce signe.

Soll ich das innre Jauchzen[1] meines Herzens
Dir auch als Zeugen der Versichrung nennen?

Thoas.

Und hübe[2] deine Rede jeden Zweifel,
Und bändigt' ich den Zorn in meiner Brust,
So würden doch die Waffen zwischen uns
Entscheiden müssen; Frieden seh' ich nicht.
Sie sind gekommen, du bekennest selbst,
Das heil'ge Bild der Göttin mir zu rauben. —
Glaubt ihr, ich sehe dies gelassen an?
Der Grieche wendet oft sein lüstern Auge
Den fernen Schätzen der Barbaren zu,
Dem goldnen Felle, Pferden, schönen Töchtern;
Doch führte sie[3] Gewalt und List nicht immer
Mit den erlangten Gütern glücklich heim.

Orest.

Das Bild, o König, soll uns nicht entzweien!
Jetzt kennen wir den Irrtum, den ein Gott
Wie einen Schleier um das Haupt uns legte,
Da er den Weg hierher uns wandern hieß.
Um Rat und um Befreiung bat ich ihn
Von dem Geleit[4] der Furien; er sprach:
„Bringst du die Schwester, die an Tauris' Ufer
Im Heiligtume wider Willen bleibt,
Nach Griechenland, so löset sich der Fluch."

---

1. Jauchzen, le terme ne semble pas très juste, à cause de l'épithète innre. Jauchzen désigne une joie bruyante. Juchhe est un cri de joie. Cf. le patois bourguignon *hucher* qui traduit exactement jauchzen.

2. hübe, imparfait du subjonctif de heben; höbe est plus usité.

3. Sie, les Grecs. Gœthe se sert souvent du pronom pluriel pour représenter un terme collectif. Cf. *Egmont*, V, 3: „Ängstlich im Schlafe liegt das betäubte Volk und träumt von Rettung, träumt ihres ohnmächtigen Wunsches Erfüllung."

4. Geleit. L'expression est faible.

Wir legten's von Apollens Schwester aus,[1]
Und er gedachte d i ch! Die strengen Bande[2]
Sind nun gelöst: du bist den Deinen wieder,
Du Heilige, geschenkt. Von dir berührt,
War ich geheilt; in deinen Armen faßte
Das Übel mich mit allen seinen Klauen
Zum letztenmal und schüttelte das Mark
Entsetzlich mir zusammen; dann entfloh's
Wie eine Schlange zu der Höhle. Neu
Genieß' ich nun durch dich das weite Licht
Des Tages. Schön und herrlich zeigt sich mir
Der Göttin Rat. Gleich einem heil'gen Bilde,
Daran der Stadt unwandelbar Geschick
Durch ein geheimes Götterwort gebannt ist,
Nahm sie dich weg, dich Schützerin des Hauses;
Bewahrte dich in einer heil'gen Stille
Zum Segen deines Bruders und der Deinen.
Da alle Rettung auf der weiten Erde
Verloren schien, giebst du uns alles wieder.
Laß deine Seele sich zum Frieden wenden,
O König! Hindre nicht, daß sie die Weihe
Des väterlichen Hauses nun vollbringe,
Mich der entsühnten Halle wiedergebe,
Mir auf das Haupt die alte Krone[3] drücke!
Vergilt den Segen, den sie dir gebracht,[4]

---

1. Auslegen, interpréter.
2. Bande, les liens qui attachent Iphigénie au service de la déesse. L'interprétation donnée ici par Oreste était inconnue des anciens.
3. Krone, anachronisme. Le sceptre et non pas la couronne était l'insigne de la royauté.
4. Cf. Acte I, sc. 3 ces paroles de Thoas :

Was auch der Rat der Götter mit dir sei,
Und was sie deinem Haus und dir gedenken,
So fehlt es doch, seitdem du bei uns wohnst
Und eines frommen Gastes Recht genießest,
An Segen nicht, der mir von oben kommt.

Und laß des nähern Rechtes[1] mich genießen!
Gewalt und List, der Männer höchster Ruhm,
Wird durch die Wahrheit dieser hohen Seele
Beschämt, und reines kindliches Vertrauen
Zu einem edeln Manne wird belohnt.[2]

Iphigenie.

Denk' an dein Wort[3] und laß durch diese Rede
Aus einem graden, treuen Munde dich
Bewegen! Sieh' uns an! Du hast nicht oft
Zu solcher edeln That Gelegenheit.
Versagen kannst du's nicht; gewähr' es bald.

Thoas.

So geht!

Iphigenie.

Nicht so, mein König! Ohne Segen,
In Widerwillen, scheid' ich nicht von dir.
Verbann' uns nicht! Ein freundlich Gastrecht walte
Von dir zu uns: so sind wir nicht auf ewig
Getrennt und abgeschieden. Wert und teuer,
Wie mir mein Vater war, so bist du's mir,
Und dieser Eindruck bleibt in meiner Seele.
Bringt der Geringste deines Volkes je
Den Ton der Stimme mir ins Ohr zurück,
Den ich an euch gewohnt zu hören bin,
Und seh' ich an dem Ärmsten eure Tracht:
Empfangen will ich ihn wie einen Gott,
Ich will ihm selbst ein Lager zubereiten,
Auf einem Stuhl ihn an das Feuer laden

---

1. Des nähern Rechtes = des brüderlichen Rechtes.
2. C'est l'idée dominante de la tragédie.
3. Thoas avait dit (acte I, sc. 3):

Wenn du nach Hause Rückkehr hoffen kannst,
So sprech' ich dich von aller Fordrung los.

Und nur nach dir und deinem Schicksal fragen.
O geben dir die Götter deiner Thaten
Und deiner Milde wohlverdienten Lohn!
Leb' wohl! O wende dich zu uns und gieb
Ein holdes Wort des Abschieds mir zurück!
Dann schwellt der Wind die Segel sanfter an,
Und Thränen fließen lindernder vom Auge
Des Scheidenden. Leb' wohl! und reiche mir
Zum Pfand der alten Freundschaft deine Rechte.

Thoas.

Lebt wohl!

---

## Faust.[1]

### Nacht.

Faust.

(In einem hochgewölbten, engen, gotischen Zimmer unruhig auf seinem Sessel am Pulte).

Habe[2] nun, ach! Philosophie,[3]
Juristerei[4] und Medicin,

---

1. L'idée d'une tragédie de *Faust* préoccupa le poète dès 1770. Plusieurs fragments parurent en 1790; la première partie fut publiée en 1808, mais l'ouvrage complet ne fut achevé qu'en 1831. On peut donc dire que *Faust* est l'œuvre de la vie entière de Gœthe; c'est aussi un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. *Faust* représente à la fois Gœthe et l'humanité entière, avide d'idéal et d'infini.

Cf. *Etude sur quelques scènes du Faust de Gœthe*, par E. Lichtenberger. (Paris. Hachette, 1899).

2 Habe. Suppléez ich.

3. Cette scène a été écrite vers la même époque que le fragment du *Juif-Errant* cité plus haut. Gœthe emploie le mètre de Hans Sachs. Voir page 166, note 1.

4. Juristerei, terme ironique pour Jurisprudenz, Jura (pluriel de Jus) ou die Rechte.

Und, leider! auch Theologie
Durchausstudiert, mit heißem Bemühn.
Da steh' ich nun, ich armer Thor!
Und bin so klug, als wie zuvor;
Heiße Magister[1], heiße Doctor gar,
Und ziehe schon an die zehen Jahr'[2]
Herauf, herab, und quer und krumm,
Meine Schüler an der Nase herum —
Und sehe, daß wir nichts wissen können!
Das will mir schier[3] das Herz verbrennen.
Zwar bin ich gescheiter als alle die Laffen,
Doctoren, Magister, Schreiber[4] und Pfaffen;[5]
Mich plagen keine Scrupel noch Zweifel,
Fürchte mich weder vor Hölle noch Teufel.

Dafür ist mir auch alle Freud' entrissen,
Bilde mir nicht ein, was Recht's zu wissen,
Bilde mir nicht ein, ich könnte was lehren,
Die Menschen zu bessern und zu bekehren.
Auch hab' ich weder Gut noch Geld,
Noch Ehr' und Herrlichkeit der Welt;
Es möchte kein Hund so länger leben!
Drum hab' ich mich der Magie ergeben,[6]
Ob[7] mir durch Geistes Kraft und Mund,
Nicht manch Geheimnis würde kund,
Daß ich nicht mehr, mit saurem Schweiß,
Zu sagen brauche, was ich nicht weiß;

1. Magister. Cf. note 5 de la page 165.
2. An die zehen Jahr', dix ans ou peu s'en faut. Zehen, archaïque.
3. Schier, plus familier que fast.
4. Schreiber, barbouilleurs de papier.
5. Pfaffen, expression méprisante pour Priester.
6. Gœthe avait été initié aux sciences occultes et à l'alchimie par Mlle de Klettenberg, pendant la maladie qui le força à quitter Leipzig et le retint à Francfort (1768-1770).
7. Ob, pour voir si.

Daß ich erkenne, was die Welt
Im Innersten zusammenhält,[1]
Schau'[2] alle Wirkenskraft und Samen
Und thu'[3] nicht mehr in Worten kramen.

O sähst du, voller Mondenschein!
Zum letzten Mal auf meine Pein,[4]
Den[5] ich so manche Mitternacht
An diesem Pult herangewacht!
Dann, über Büchern und Papier,
Trübsel'ger Freund! erscheinst du mir,
Ach! könnt' ich doch auf Bergeshöh'n
In deinem lieben Lichte gehn,
Um Bergeshöhle mit Geistern schweben,
Auf Wiesen in deinem Dämmer weben,
Von allem Wissensqualm entladen,
In deinem Tau gesund mich baden!

(Une promenade le jour de Pâques).

Vom Eise befreit sind Strom und Bäche
Durch des Frühlings holden, belebenden Blick;
Im Thale grünet Hoffnungsglück;
Der alte Winter, in seiner Schwäche,
Zog sich in rauhe Berge zurück.[6]
Von dorther sendet er, fliehend, nur
Ohnmächtige Schauer körnigen Eises
In Streifen über die grünende Flur.
Aber die Sonne duldet kein Weißes;

1. Was die Welt . . . « les forces qui donnent au monde sa cohésion intime. »
2. Schau' dépend de daß ich.
3. Thu' kramen = krame (au subjonctif). Comparez l'emploi de *to do* en anglais.
4. Pein, tourment.
5. Den, se rapporte à Mondenschein.
6. Cf. page 104, Frühlingssehnsucht, de Walther de la Vogelweide et la note 8 de la page 105.

Überall regt sich Bildung und Streben,
Alles will sich mit Farben beleben;
Doch an Blumen fehlt's im Revier,
Sie nimmt geputzte Menschen dafür.
Kehre dich um,[1] von diesen Höhen
Nach der Stadt zurück zu sehen.
Aus dem hohlen, finstern Thor
Dringt ein buntes Gewimmel hervor.
Jeder sonnt sich heute so gern;
Sie feiern die Auferstehung des Herrn:
Denn sie sind selber auferstanden;
Aus niedriger Häuser dumpfen Gemächern,
Aus Handwerks- und Gewerbesbanden,
Aus dem Druck von Giebeln und Dächern,
Aus der Straßen quetschender Enge,
Aus der Kirchen ehrwürdiger Nacht
Sind sie Alle ans Licht gebracht.
Sieh nur, sieh! wie behend sich die Menge
Durch die Gärten und Felder zerschlägt,[2]
Wie der Fluß, in Breit' und Länge,
So manchen lustigen Nachen bewegt;
Und, bis zum Sinken überladen,
Entfernt sich dieser letzte Kahn.
Selbst von des Berges fernen Pfaden
Blinken uns farbige Kleider an.
Ich höre schon des Dorfes Getümmel;
Hier ist des Volkes wahrer Himmel,
Zufrieden jauchzet Groß und Klein:
Hier bin ich Mensch, hier darf ich's sein.

Faust a contracté un pacte avec Méphistophélès, un des diables, celui qui incarne l'esprit de négation. Aux promesses du démon il répond en ces termes :

1. Faust s'adresse à son disciple Wagner.
2. Sich zerschlägt, se dissémine.

Faust.

Du hörest ja, von Freud' ist nicht die Rede.
Dem Taumel weih' ich mich, dem schmerzlichsten Genuß,
Verliebtem Haß, erquickendem Verdruß.
Mein Busen, der vom Wissensdrang geheilt ist,[1]
Soll keinen Schmerzen künftig sich verschließen,
Und was der ganzen Menschheit zugeteilt ist,
Will ich in meinem innern Selbst genießen,
Mit meinem Geist das Höchst' und Tiefste greifen,
Ihr Wohl und Weh auf meinem Busen häufen,
Und so mein eigen Selbst zu ihrem Selbst erweitern,
Und, wie sie selbst, am End' auch ich zerscheitern.

(Deuxième partie).[2]

Faust répond au *Souci* qui lui demande:

Hast du die Sorge nie gekannt? —

Faust.

Ich bin nur durch die Welt gerannt
Ein jed' Gelüst ergriff ich bei den Haaren,
Was nicht genügte ließ ich fahren,
Was mir entwischte ließ ich zieh'n.

---

1. Faust a dit plus haut:

Des Denkens Faden ist zerrissen;
Mir ekelt lange vor allem Wissen.
. . . . . Stürzen wir uns in das Rauschen der Zeit,
Ins Rollen der Begebenheit!
Da mag denn Schmerz und Genuß,
Gelingen und Verdruß,
Mit einander wechseln, wie es kann;
Nur rastlos bethätigt sich der Mann.

2. La seconde partie de *Faust* abonde en symboles et en allégories qui la rendent obscure, souvent même inintelligible. Elle renferme toutefois d'admirables passages: les vers qui suivent forment en quelque sorte la conclusion de l'ouvrage; c'est la suprême leçon du vieux poète.

Ich habe nur begehrt und nur vollbracht,
Und abermals gewünscht, und so mit Macht
Mein Leben durchgestürmt; erst groß und mächtig,
Nun aber geht es weise, geht bedächtig.
Der Erdenkreis ist mir genug bekannt.
Nach drüben[1] ist die Aussicht uns verrannt;
Thor! wer dorthin die Augen blinzend richtet,
Sich über Wolken seines gleichen dichtet.[2]
Er stehe fest und sehe hier sich um;
Dem Tüchtigen ist diese Welt nicht stumm.[3]
Was braucht er in die Ewigkeit zu schweifen!
Was er erkennt läßt sich ergreifen.
Er wandle so den Erdentag entlang;
Wenn Geister[4] spuken geh' er seinen Gang;
Im Weiterschreiten find' er Qual und Glück,
Er! unbefriedigt jeden Augenblick.[5]

(Des anges emportent au ciel l'âme de Faust).

Gerettet ist das edle Glied
Der Geisterwelt vom Bösen
Wer immer strebend sich bemüht'
Den können wir erlösen;

---

1. Nach drüben, vers l'au-delà.
2. Sich dichtet, s'imagine (voir, découvrir); seines gleichen, son semblable, des êtres semblables à lui.
3. Vers souvent cités et qui résument toute la doctrine des positivistes.
4. Geister. Ces mauvais génies sont l'égoïsme, l'ignorance et la superstition.
5. « Quittez les vaines spéculations de la métaphysique, travaillez sans relâche au progrès de l'humanité », tel est le conseil de Faust expirant. Cf. cette pensée d'un philosophe contemporain : „Ich beschwöre euch, meine Brüder, bleibt der Erde treu und glaubt Denen nicht, welche euch von überirdischen Hoffnungen reden! . . . An der Erde zu freveln ist jetzt das Furchtbarste, und die Eingeweide des Unerforschlichen höher zu achten, als den Sinn der Erde! (F. Nietzsche. — Also sprach Zarathustra.)

Und hat an ihm die Liebe gar
Von oben teilgenommen,
Begegnet ihm die selige Schar
Mit herzlichem Willkommen.

---

## Prose.

### Werthers Leiden.[1]

(1774)

Am 12. Mai.

Ich weiß nicht, ob täuschende Geister[2] um diese Gegend schweben, oder ob die warme himmlische Phantasie[3] in meinem

---

1. Ce roman, dans lequel Gœthe a mêlé avec une science consommée la fiction et le réel, peint en traits impérissables l'âme de la génération élevée à l'école de Rousseau.

2. Täuschende Geister. Spectres, fantômes et revenants hantent l'imagination des *Stürmer*. Ils font profession d'être réalistes et sortent à chaque instant de la réalité. En ce point, comme en beaucoup d'autres, les romantiques leur ressemblent. Cf. cette vision de Gœthe :

Geistesgruß.

Hoch auf dem alten Turme steht
Des Helden edler Geist,
Der wie das Schiff vorübergeht
Es wohl zu fahren heißt.

„Sieh, diese Sehne war so stark,
Dies Herz so fest und wild,
Die Knochen voll von Rittermark,
Der Bächer angefüllt;

„Mein halbes Leben stürmt' ich fort,
Verdehnt' die Hälft' in Ruh',
Und du, du Menschen-Schifflein dort,
Fahr' immer immer zu!"

3. Phantasie. Gœthe l'a souvent chantée. Cf. notamment

Herzen ist, die mir alles rings umher so paradiesisch macht. Da ist gleich vor dem Ort ein Brunnen, ein Brunnen, an den ich gebannt bin, wie Melusina mit ihren Schwestern. — Du gehst einen kleinen Hügel hinunter und findest dich vor einem Gewölbe, da wohl zwanzig Stufen hinabgehen, wo unten das klarste Wasser aus Marmorfelsen quillt. Die kleine Mauer, die oben umher die Einfassung macht, die hohen Bäume, die den Platz rings umher bedecken, die Kühle des Ortes; das hat alles so was anzügliches, was schauerliches. Es vergeht kein Tag, daß ich nicht eine Stunde da sitze. Da kommen dann die Mädchen aus der Stadt und holen Wasser, das harmloseste Geschäft und das nötigste, das ehemals die Töchter der Könige selbst verrichteten.[1] Wenn ich da sitze, so lebt die patriarchalische Idee so lebhaft um mich, wie sie alle, die Altväter, am Brunnen Bekanntschaft machen und freien, und wie um die Brunnen und Quellen wohlthätige Geister schweben. O, der muß nie nach einer schweren Sommertagswanderung sich an des Brunnens Kühle gelabt haben, der das nicht mitempfinden kann!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Am 26. Mai.

Ungefähr eine Stunde von der Stadt liegt der Ort, den sie Wahlheim nennen. Die Lage an einem Hügel ist sehr interessant, und wenn man oben auf dem Fußpfade zum Dorf hinausgeht, übersieht man auf einmal das ganze Thal. Eine gute

---

l'ode „Meine Göttin" (1780), dont voici la première strophe :

Welcher Unsterblichen
Soll der höchste Preis sein?
Mit niemand streit' ich;
Aber ich geb' ihn
Der ewig beweglichen,
Immer neuen,
Seltsamen Tochter Jovis,
Seinem Schoßkinde,
Der Phantasie.

1. Souvenir de la Bible, qui fut toujours un des livres favoris du poète, et de l'Odyssée.

Wirtin, die gefällig und munter in ihrem Alter ist, schenkt Wein, Bier, Kaffee; und was über alles geht, sind zwei Linden, die mit ihren ausgebreiteten Ästen den kleinen Platz vor der Kirche bedecken, der ringsum mit Bauerhöfen, Scheuern und Höfen eingeschlossen ist. So vertraulich, so heimlich hab' ich nicht leicht ein Plätzchen gefunden, und dahin laß' ich mein Tischchen aus dem Wirtshause bringen und meinen Stuhl, trinke meinen Kaffee da, und lese meinen Homer.[1] Das erste Mal, als ich durch einen Zufall an einem schönen Nachmittage unter die Linden kam, fand ich das Plätzchen so einsam. Es war alles im Felde, nur ein Knabe von ungefähr vier Jahren saß an der Erde, und hielt ein anderes, etwa halbjähriges, vor ihm zwischen seinen Füßen sitzendes Kind mit beiden Armen wider seine Brust, so daß er ihm zu einer Art von Sessel diente, und ungeachtet der Munterkeit, womit er aus seinen schwarzen Augen herumschaute, ganz ruhig saß. Mich vergnügte der Anblick; ich setzte mich auf einen Pflug, der gegenüber stand, und zeichnete die brüderliche Stellung mit vielem Ergetzen. Ich fügte den nächsten Zaun, ein Scheunenthor und einige gebrochene Wagenräder bei, alles, wie es hintereinander stand, und fand nach Verlauf einer Stunde, daß ich eine wohlgeordnete, sehr interessante Zeichnung verfertigt hatte, ohne das mindeste von dem meinen hinzuzuthun. Das bestärkte mich in meinem Vorsatze, mich künftig allein an die Natur zu halten. Sie allein ist unendlich reich, und sie allein bildet den großen Künstler.[2] Man kann zum Vorteile der Regeln viel sagen, un-

---

1. Werther lit Homère en disciple de Rousseau. Il y cherche une peinture de la simplicité primitive, de l'humanité dans son enfance. Gœthe, pendant son séjour à Strasbourg, s'était mis, sur le conseil de Herder, à lire Homère dans le texte. L'influence de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* se fit sentir désormais dans un grand nombre de ses œuvres.

(*Iphigénie en Tauride*, plans d'une *Iphigénie à Delphes*, d'un drame de *Nausicaa*, d'une *Achilléide*; *Hermann et Dorothée*; *Faust*, etc.).

2. C'est Rousseau qui parle.

gefähr, was man zum Lobe der bürgerlichen Gesellschaft sagen kann. Ein Mensch, der sich nach ihnen bildet, wird nie etwas abgeschmacktes und schlechtes hervorbringen, wie einer, der sich durch Gesetze und Wohlstand modeln läßt, nie ein unerträglicher Nachbar, nie ein merkwürdiger Bösewicht werden kann; dagegen wird aber auch alle Regel, man rede was man wolle, das wahre Gefühl von Natur und den wahren Ausdruck derselben zerstören! Sag' du, das ist zu hart! sie schränkt nur ein, beschneidet die geilen Reben u. s. w. Guter Freund, soll ich dir ein Gleichnis geben? Es ist damit wie mit der Liebe. Ein junges Herz hängt ganz an einem Mädchen, bringt alle Stunden seines Tages bei ihr zu, verschwendet alle seine Kräfte, all sein Vermögen, um ihr jeden Augenblick auszudrücken, daß er sich ganz ihr hingiebt! Und da käme ein Philister,[1] ein Mann, der in einem öffentlichen Amte steht,[2] und sagte zu ihm: „Feiner junger Herr! Lieben ist menschlich, nur müßt ihr menschlich lieben! Teilet eure Stunden ein, die einen zur Arbeit, und die Erholungsstunden widmet eurem Mädchen. Berechnet euer Vermögen, und was euch von eurer Notdurft übrig bleibt, davon verwehre ich euch nicht, ihr ein Geschenk, nur nicht zu oft zu machen, etwa zu ihrem Geburts- und Namenstage u. s. w. — Folgt der Mensch, so giebt's einen brauchbaren jungen Menschen, und ich will selbst jedem Fürst raten, ihn in ein Collegium zu setzen — nur mit seiner Liebe ist's am Ende, und wenn er ein Künstler ist, mit seiner Kunst. O meine Freunde! warum der Strom des Genies so selten ausbricht, so selten in hohen Fluten hereinbraust, und eure staunende Seele erschüttert? — Liebe Freunde, da wohnen die gelassenen Herren auf beiden Seiten des Ufers, denen ihre Gartenhäuschen, Tulpenbeete und Krautfelder zu Grunde gehen wür-

1. Ein Philister, un philistin, c.-à-d. un bourgeois à l'esprit borné et dénué de tout sens artistique. C'est un terme d'étudiant. Nous disons *Béotien* dans le même sens.

2. Les *Stürmer* manifestaient une aversion plus bruyante que sincère contre toute fonction officielle.



den, die daher in Zeiten mit Dämmen und Ableiten der künftig drohenden Gefahr abzuwehren wissen.

---

## Werther und Ossian.

Am 12. Oktober.

Ossian[1] hat in meinem Herzen den Homer verdrängt. Welch eine Welt, in die der Herrliche mich führt! Zu wandern

---

1. Ossian. Il convient de s'arrêter un instant à ce nom, un des plus célèbres et des plus discutés de l'histoire littéraire.

En 1760, l'Ecossais James Macpherson (1738-1796) précepteur dans la maison d'un comte de Graham, publia sous le titre de *Fragments de poésie ancienne, recueillis dans les montagnes d'Ecosse, et traduits de la langue erse ou gaélique*, des traductions de chants populaires qu'il avait entendus dans son enfance. L'ouvrage fut accueilli avec enthousiasme. Des souscriptions furent ouvertes, qui permirent à l'heureux compilateur d'aller dans les montagnes d'Ecosse et d'y recueillir de nouveaux chants. Le poème de *Fingal* parut en 1762 et celui de *Temora* en 1763. La renommée d'Ossian, le barde écossais du deuxième siècle, traversa la mer et envahit l'Europe.

Les poésies ossianiques chantaient, en général, les sentiments primitifs, les émotions naturelles et universelles de l'âme humaine. L'expression naïve des passions d'une race inculte, mais forte et richement douée, paraissait s'y mêler à l'ample peinture d'un paysage grisâtre, étrange et tourmenté. Thomson (1700-1748), avec ses *Saisons* (1730), avait donné le premier modèle d'une description exacte des beautés de la nature; Young avait été le poète du clair de lune et des cimetières. Avec Ossian, les brumes et les brouillards, l'Océan et ses tempêtes, les montagnes couvertes de pins et les bruyères font leur entrée dans la littérature. La naïveté réelle ou affectée de cette poésie devait charmer les imaginations émoussées et les esprits blasés du dix-huitième siècle.

Les Anglais, jaloux des Ecossais, contestèrent les premiers l'authenticité des poésies d'Ossian. Macpherson laissa la question indécise et, malgré de nombreuses re-

über die Heide, umsaust vom Sturmwinde, der in dampfenden Nebeln die Geister der Väter, im dämmernden Lichte des Mondes hinführt! Zu hören vom Gebirge her, im Gebrülle des

---

cherches et de savantes discussions, elle n'est pas encore résolue.

Il est certain qu'Ossian a existé; il est vrai qu'il y a eu en Ecosse une poésie populaire en langue gaëlique qui était encore très vivante au seizième siècle. Il est probable que Macpherson a remanié, refondu, developpé, lié les fragments de chansons qu'il a surpris sur les lèvres de ses compatriotes.

Ce qui est hors de doute c'est l'ascendant prodigieux exercé par « le génie ossianique » en France et en Allemagne. Les contemporains admiraient à travers ces visions nébuleuses et dans ces fantômes plaintifs la touchante image d'une humanité primitive. Les bardes et les druides firent fortune. Klopstock et Gerstenberg s'instituèrent les apôtres et les parrains de la « poésie bardique. » Chez nous, la fureur ossianique sévit avec la même intensité. Napoléon consul, avait fait du recueil de Macpherson son livre de chevet.

Nos romantiques doivent beaucoup à Ossian. Chateaubriand l'a traduit et imité. Lamartine lui voua, sa vie durant, un culte fidèle. On lira peut-être avec plaisir les beaux vers qu'il consacre à son idole, et qui rendent assez fidèlement l'impression des chants écossais :

Ossian! Ossian! lorsque plus jeune encore
Je rêvais des brouillards et des monts d'Inistore;
Quand, tes vers dans le cœur et ta harpe à la main,
Je m'enfonçais l'hiver dans des bois sans chemin,
Que j'écoutais siffler dans la bruyère grise,
Comme l'âme des morts, le souffle de la bise,
Que mes cheveux fouettaient mon front, que les torrents,
Hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorants,
Précipités du ciel sur le rocher qui fume,
Jetaient jusqu'à mon front leurs cris et leur écume;
Quand les troncs des sapins tremblaient comme un roseau
Et secouaient leur neige où planait le corbeau;
Et qu'un brouillard glacé, rasant ses pics sauvages,
Comme un fils de Morven me vêtissait d'orages,
Si, quelque éclair soudain déchirant le brouillard,
Le soleil ravivé me lançait un regard,
Et d'un rayon mouillé, qui lutte et qui s'efface,
Eclairait sous mes pieds l'abîme de l'espace,

Waldstroms, halb verwehtes Ächzen der Geister aus ihren Höhlen, und die Wehklagen des zu Tode sich jammernden Mädchens, um die vier moosbedeckten, grasbewachsenen Steine des

---

Tous mes sens exaltés par l'air pur des hauts lieux,
Par cette solitude et cette nuit des cieux,
Par ces sourds roulements des pins sous la tempête,
Par ces frimas glacés qui blanchissaient ma tête,
Montaient mon âme au ton d'un sonore instrument
Qui ne rendait qu'extase et que ravissement;
Et mon cœur à l'étroit battait dans ma poitrine,
Et mes larmes tombaient d'une source divine,
Et je prêtais l'oreille et je tendais les bras,
Et comme un insensé je marchais à grands pas,
Et je croyais saisir dans l'ombre du nuage
L'ombre de Jéhovah qui passait dans l'orage,
Et je croyais dans l'air entendre en longs échos
Sa voix que la tempête emportait au chaos;
Et de joie et d'amour noyé par chaque pore,
Pour mieux voir la nature et mieux m'y fondre encore,
J'aurais voulu trouver une âme et des accents,
Et pour d'autres transports me créer d'autres sens!
(*Jocelyn*, 2e Epoque).

Gœthe a traduit, dans Werther, un des plus beaux chants d'Ossian. Voici les premières lignes de sa version :

„Stern der dämmernden Nacht, schön funkelst du in Westen, hebst dein strahlend Haupt aus deiner Wolke, wandelst stattlich deinen Hügel hin. Wornach blickst du auf die Heide? Die stürmenden Winde haben sich gelegt; von ferne kommt des Gießbachs Murmeln; rauschende Wellen spielen am Felsen ferne; das Gesumme der Abendfliegen schwärmt über's Feld. Wornach siehst du, schönes Licht? Aber du lächelst und gehst; freudig umgeben dich die Wellen, und baden dein liebliches Haar. Lebe wohl, ruhiger Strahl. Erscheine, du herrliches Licht von Ossians Seele!"

Tout le monde connaît la belle traduction d'Alfred de Musset : *Pâle étoile du soir*, etc.

Il ne faudrait pas croire que la poésie ossianique n'ait trouvé que des admirateurs. Elle eut des détracteurs passionnés.

Cf. ces vers d'Ecouchard-Lebrun (1729-1807). *(Homère et Ossian)*:

Sa sublimité monotone (d'*Ossian*)
Plane sur de tristes climats :
C'est un long orage qui tonne
Dans la saison des noirs frimas.

edel Gefallnen, ihres Geliebten. Wenn ich ihn dann finde, den wandelnden grauen Barden, der auf der weiten Heide die Fußstapfen seiner Väter sucht, und ach! ihre Grabsteine findet, und dann jammernd nach dem lieben Sterne des Abends hinblickt, der sich ins rollende Meer verbirgt, und die Zeiten der Vergangenheit in des Helden Seele lebendig werden, da noch der freundliche Strahl den Gefahren der Tapferen leuchtete, und der Mond ihr bekränztes, siegrückkehrendes[1] Schiff beschien. Wenn ich den tiefen Kummer auf seiner Stirn lese, den letzten, verlaßnen Herrlichen in aller Ermattung dem Grabe zuwanken sehe, wie er immer neue, schmerzlichglühende

---

Parmi les guerrières alarmes
Fatiguant sa lyre et sa voix,
Il parle d'armes, toujours d'armes;
Il entasse exploits sur exploits.

De mânes, de fantômes sombres,
Il charge les ailes des vents;
Et le souffle des pâles ombres
Se mêle au souffle des vivants.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il n'a point d'Hébé, d'ambroisie,
Ni dans le ciel ni dans ses vers;
Sa nébuleuse poésie
Est fille des rocs et des mers.

Son génie errant et sauvage
Est cet ange noir que Milton
Nous peint de nuage en nuage
Roulant jusques au Phlégéton.

Vive Homère et son Elysée,
Et son Olympe et ses héros,
Et sa muse favorisée
Des regards du Dieu de Claros.

Mes amis, qu'Apollon nous garde
Et des Fingals et des Oscars,
Et du sublime ennui d'un barde
Qui chante au milieu des brouillards!

Malheureusement, la Muse d'Ecouchard-Lebrun ressemblait aussi peu à celle d'Homère qu'à celle d'Ossian.

1. Siegrückkehrendes, revenant (de la victoire) victorieux.

Freuden in der kraftlosen Gegenwart der Schatten seiner Abgeschiedenen einsaugt, und nach der kalten Erde, dem hohen, wehenden Grase niedersieht, und ausruft: „Der Wanderer wird kommen, kommen, der mich kannte in meiner Schönheit, und fragen: Wo ist der Sänger, Fingals trefflicher Sohn? Sein Fußtritt geht über mein Grab hin, und er fragt vergebens nach mir auf der Erde." — O Freund! ich möchte gleich einem edlen Waffenträger das Schwert ziehn, meinen Fürsten von der zuckenden Qual des langsam absterbenden Lebens auf einmal befreien, und dem befreiten Halbgott meine Seele nachsenden.[1]

---

1. Gœthe voulant, en 1780, présenter à la duchesse Amélie „Die deutsche Litteratur der nächstvergangenen Jahre in einem Scherzbilde," trace de lui-même et des imitateurs de son *Werther* la plaisante peinture que voici :

Unter dem Leichnam auf seinem Rücken
Seht ihr einen jungen Herrn (Gœthe) sich drücken,
Ein Schießgewehr in seiner Hand:
So trug er seinen Freund (Werther) durch's Land,
Erzählt den traurigen Lebenslauf
Und fordert jeden zum Mitleid auf.
Kaum hält er sich auf seinen Füßen,
Die Thränen ihm von den Wangen fließen,
Beschreibt gar rührend des Armen Not,
Verzweiflung und erbärmlichen Tod;
Wie er ihn endlich aufgerafft:
Das alles ein wenig studentenhaft.
Da fing's entsetzlich an zu rumoren
Unter Klugen, Weisen und unter Thoren;
Drum wünscht er weit davon zu sein.
Denn seht, es kommen hinterdrein
Ein Chor schwermütiger Junggesellen
Die sich gar ungeberdig stellen.
Mehr sag' ich nicht: man kennt genug
Den ganzen uniformen Zug.

Jeder führt eine Jungfrau fein,
Die scheinen gleiches Sinns zu sein:
Denn sie tragen auf bunten Stangen
Paniere zierlich aufgehangen,
Die Zeichen ihrer Lust und Schmerz:
Einen vollen Mond, ein brennend Herz;
Wie denn nun fast jede Stadt
Ihren eignen Mondschein nötig hat.

## Antikes.

Der Mensch vermag gar manches durch zweckmäßigen Gebrauch einzelner Kräfte, er vermag das Außerordentliche durch Verbindung mehrerer Fähigkeiten; aber das Einzige, ganz Unerwartete leistet er nur, wenn sich die sämtlichen Eigenschaften gleichmäßig in ihm vereinigen. Das letzte war das glückliche Los der Alten, besonders der Griechen in ihrer besten Zeit; auf die beiden ersten sind wir Neuern vom Schicksal angewiesen.[1]

Wenn die gesunde Natur des Menschen als ein Ganzes wirkt, wenn er sich in der Welt als in einem großen, schönen, würdigen und werten Ganzen fühlt, wenn das harmonische

---

Die Herzen lärmen und pochen so sehr
Man hört sein eigen Wort nicht mehr,
Doch scheinen die Liebchen bei diesen Spielen
Noch seitwärts in die Welt zu schielen.
(Das Neueste von Plundersweilen).

Il faut lire cette spirituelle et amusante satire de la littérature du temps. Gœthe y fait preuve d'une extraordinaire maturité de jugement, d'un coup d'œil pénétrant et sûr.

1. La même pensée a été fréquemment exprimée par les romantiques et par Heine. Cf. le passage suivant d'Auguste Wilhelm Schlegel :

„Das griechische Ideal der Menschheit war vollkommene Eintracht und Ebenmaß aller Kräfte, natürliche Harmonie. Die Neuern hingegen sind zum Bewußtsein der innern Entzweiung gekommen, welches ein solches Ideal unmöglich macht; daher ist das Streben ihrer Poesie, diese beiden Welten, zwischen denen wir uns geteilt fühlen, die geistige und sinnliche, mit einander auszusöhnen und unaufhörlich zu verschmelzen. Die sinnlichen Eindrücke sollen durch ihr geheimnisvolles Bündnis mit höhern Gefühlen gleichsam geheiligt werden; der Geist hingegen will seine Ahnungen vom Unendlichen in der sinnlichen Erscheinung sinnbildlich niederlegen."

C'est, en deux mots, toute la doctrine philosophique du romantisme allemand.

Behagen[1] ihm ein reines, freies Entzücken gewährt! dann würde das Weltall, wenn es sich selbst empfinden könnte, als an sein Ziel gelangt aufjauchzen und den Gipfel des eigenen Werdens und Wesens bewundern. Denn wozu dient all der Aufwand von Sonnen und Planeten und Monden, von Sternen und Milchstraßen, von Kometen und Nebelflecken, von gewordenen und werdenden Welten, wenn sich nicht zuletzt ein glücklicher Mensch unbewußt seines Daseins erfreut?

Wirft sich der Neuere, wie es uns eben jetzt ergangen, fast bei jeder Betrachtung ins Unendliche, um zuletzt, wenn es ihm glückt, auf einen beschränkten Punkt wieder zurückzukehren[2], so fühlten die Alten, ohne weitern Umweg, sogleich ihre einzige Behaglichkeit innerhalb der lieblichen Grenzen der schönen Welt. Hieher waren sie gesetzt, hiezu berufen, hier fand ihre Thätigkeit Raum, ihre Leidenschaft Gegenstand und Nahrung[3].

Warum sind ihre Dichter und Geschichtschreiber die Bewunderung des Einsichtigen, die Verzweiflung des Nacheifernden, als weil jene handelnden Personen, die aufgeführt werden, an ihrem eigenen Selbst, an dem engen Kreise ihres Vaterlandes, an der bezeichneten Bahn des eigenen sowohl als des mitbürgerlichen Lebens einen so tiefen Anteil nehmen, mit allem Sinn, aller Neigung, aller Kraft auf die Gegenwart wirkten;

---

1. Behagen, mot que le poète emploie fort souvent. Il désigne un état d'âme qui lui était familier. Cf. *Faust :*

> Wenn ihr's nicht fühlt, ihr werdet's nicht erjagen,
> Wenn es nicht aus der Seele dringt,
> Und mit urkräftigem Behagen
> Die Herzen aller Hörer zwingt.

2. Cf. *Faust :*

> Wenn Phantasie sich sonst mit kühnem Flug
> Und hoffnungsvoll zum Ewigen erweitert,
> So ist ein kleiner Raum ihr nun genug,
> Wenn Glück auf Glück im Zeitenstrudel scheitert.

3. Cf. encore *Faust :*

> „Das Drüben kann mich wenig kümmern; . . . .
> . . . Aus dieser Erde quillen meine Freuden,
> Und diese Sonne scheinet meinen Leiden."

daher es einem gleichgesinnten Darsteller nicht schwer fallen konnte, eine solche Gegenwart zu verewigen.

Das, was geschah, hatte für sie den einzigen Wert, so wie für uns nur dasjenige, was gedacht oder empfunden worden, einigen Wert zu gewinnen scheint. Nach einerlei Weise lebte der Dichter in seiner Einbildungskraft, der Geschichtschreiber in der politischen, der Forscher in der natürlichen Welt. Alle hielten sich am Nächsten, Wahren, Wirklichen fest, und selbst ihre Phantasiebilder haben Knochen und Mark. Der Mensch und das Menschliche wurden am wertesten geachtet[1], und alle seine innern, seine äußern Verhältnisse zur Welt mit so großem Sinne dargestellt als angeschaut. Noch fand sich das Gefühl, die Betrachtung nicht zerstückelt, noch war jene kaum heilbare Trennung in der gesunden Menschenkraft nicht vorgegangen.

(Winckelmann).

## Der wahre Dichter.

Der Dichter muß ganz sich, ganz in seinen geliebten Gegenständen leben[2]. Er, der vom Himmel innerlich auf das köstlichste begabt ist, der einen sich immer selbst vermehrenden Schatz im Busen bewahrt, er muß auch von außen ungestört mit seinen Schätzen in der stillen Glückseligkeit leben, die ein Reicher vergebens mit aufgehäuften Gütern um sich hervorzubringen sucht. Sieh die Menschen an, wie sie nach Glück und Vergnügen rennen! Ihre Wünsche, ihre Mühe, ihr Geld jagen rastlos; und wonach[3]? Nach dem, was der Dichter von der Natur

1. « L'homme ne s'intéresse qu'à l'homme » disait Aristote.

2. Les romantiques n'auraient pas défini autrement la condition du poète et sa mission.

3. „Nach einem glücklichen, goldenen Ziel
Sieht man sie rennen und jagen."
(Schiller. — Hoffnung).

erhalten hat, nach dem Genuß der Welt, nach dem Mitgefühl seiner selbst in anderen, nach einem harmonischen Zusammensein mit vielen, oft unvereinbarlichen[1] Dingen.

Was beunruhigt die Menschen, als daß sie ihre Begriffe nicht mit den Sachen verbinden können, daß der Genuß sich ihnen unter den Händen wegstiehlt, daß das Gewünschte zu spät kommt, und daß alles Erreichte und Erlangte auf ihr Herz nicht die Wirkung thut, welche die Begierde uns in der Ferne ahnen läßt. Gleichsam wie einen Gott hat das Schicksal den Dichter über dieses alles hinübergesetzt. Er sieht das Gewirre der Leidenschaften, Familien und Reiche sich zwecklos bewegen, er sieht die unauflöslichen Rätsel der Mißverständnisse, denen oft nur ein einsilbiges Wort zur Entwicklung fehlt, unsäglich verderbliche Verwirrungen verursachen. Er fühlt das Traurige und das Freudige jedes Menschenschicksals mit. Wenn der Weltmensch in einer abzehrenden Schwermut über großen Verlust seine Tage hinschleicht, oder in ausgelassener Freude seinem Schicksal entgegengeht, so schreitet die empfängliche, leicht bewegliche Seele des Dichters wie die wandelnde Sonne von Nacht zu Tag fort, und mit leisen Übergängen stimmt seine Harfe zu Freude und Leid. Eingeboren auf dem Grunde seines Herzens, wächset die schöne Blume der Weisheit hervor, und wenn die anderen wachend träumen und von ungeheuren Vorstellungen aus allen ihren Sinnen geängstiget werden, so lebt er den Traum des Lebens als ein Wachender, und das Seltenste, was geschieht, ist ihm zugleich Vergangenheit und Zukunft. Und so ist der Dichter zugleich Lehrer, Wahrsager, Freund der Götter und Menschen. So haben die Dichter in Zeiten gelebt, wo das Ehrwürdige mehr erkannt ward, und so sollten sie immer leben. Genugsam in ihrem Innersten ausgestattet, bedurften sie wenig von außen; die Gabe, schöne Empfindungen, herrliche Bilder den Menschen in süßen, sich an jeden Gegenstand anschmiegenden Worten und Melodieen mit-

1. Unvereinbarlichen, incorrect pour unvereinbaren, qui a le même sens.

zuteilen, bezauberte von jeher die Welt, und war für den Begabten ein reichliches Erbteil. An der Könige Höfen, an den Tischen der Reichen horchte man auf sie, indem sich das Ohr und die Seele für alles andere verschloß, wie man sich selig preist und entzückt stille steht, wenn aus den Gebüschen, durch die man wandelt, die Stimme der Nachtigall gewaltig rührend hervordringt. Sie fanden eine gastfreie Welt, und ihr niedrig scheinender Stand erhöhte sie nur desto mehr. Der Held lauschte ihren Gesängen, und der Überwinder der Welt huldigte einem Dichter, weil er fühlte, daß ohne diesen sein ungeheures Dasein nur wie ein Sturmwind vorüberfahren würde, und selbst der Reiche konnte seine Besitztümer, seine Abgötter, nicht mit eigenen Augen so kostbar sehen, als sie ihm vom Glanz des allen Wert fühlenden und erhöhenden Geistes beleuchtet erschienen.

---

## Die Kanonade bei Valmy.[1]

Schon früher hatten wir den Feind vor der waldichten Gegend gelagert und aufmarschiert gesehen, nicht weniger ließ sich bemerken daß neue Truppen ankamen; es war Kellermann, der sich soeben mit Dumouriez vereinigte, um dessen linken Flügel

1. La *Campagne de France* est un supplément aux *Mémoires de Gœthe*, qui parut pour la première fois en 1822, sous le titre : „Aus meinem Leben; zweiter Abteilung fünfter Teil.“ Le poète n'écrivit donc pas sous l'impression directe des évènements. Son livre composé à l'aide de ses souvenirs, de ses notes et surtout de ses lectures n'est pas une source utile pour l'historien. Mais il intéressera toujours les amis des lettres. Cf. à ce passage le récit vivant et coloré de la canonnade de Valmy dans le second volume des *Guerres de la Révolution*, de M. A. Chuquet. (*Valmy*, chap. IX) à qui on doit aussi une excellente édition de la *Campagne de France* (23 août — 20 octobre 1792). Paris. Delagrave, 1899. 4e édit.

zu bilden. Die Unsrigen brannten vor Begierde auf die Franzosen loszugehen; Offiziere wie Gemeine hegten den glühenden Wunsch, der Feldherr[1] möge in diesem Augenblick angreifen; auch unser heftiges Vordringen schien darauf hinzudeuten. Aber Kellermann hatte sich zu vorteilhaft gestellt und nun begann die Kanonade, von der man viel erzählt, deren augenblickliche Gewaltsamkeit jedoch man nicht beschreiben, nicht einmal in der Einbildungskraft zurückrufen kann.

Schon lag die Chaussee[2] weit hinter uns, wir stürmten immerfort gegen Westen zu, als auf einmal ein Adjutant[3] gesprengt kam, der uns zurück beorderte; man hatte uns zu weit geführt und nun erhielten wir den Befehl wieder über die Chaussee zurückzukehren und unmittelbar an ihre linke Seite den rechten Flügel zu lehnen. Es geschah und so machten wir Fronte[4] gegen das Vorwerk la Lune, welches auf der Höhe, etwa eine Viertelstunde vor uns, an der Chaussee zu sehen war. Unser Befehlshaber kam uns entgegen; er hatte soeben eine halbe reitende Batterie hinaufgebracht; wir erhielten Ordre, im Schutz derselben vorwärts zu gehen, und fanden unterwegs einen alten Schirrmeister[5] ausgestreckt, als das erste Opfer des Tags, auf dem Acker liegen. Wir ritten ganz getrost weiter, wir sahen das Vorwerk näher; die dabei aufgestellte Batterie feuerte tüchtig.

Bald aber fanden wir uns in einer seltsamen Lage; Kanonenkugeln flogen wild auf uns ein, ohne daß wir begriffen, wo sie herkommen konnten; wir avancierten ja hinter einer be-

---

1. Der Feldherr, le général en chef, le duc de Brunswick.

2. Die Chaussee. Gœthe a dit plus haut: „Es war die Chaussee von Chalons auf Sainte Menehould, der Weg von Paris nach Deutschland."

3. Adjutant, aide de camp. Le terme Adjutant désigne un officier attaché à la personne d'un prince, d'un général, ou encore un officier d'ordonnance. On appelle General-Adjutant ou Flügel-Adjutant, l'aide de camp d'un souverain.

4. Fronte machen. On dirait maintenant Front machen.

5. Schirrmeister, sous-officier du train (employé comme garde-magasin).

freundeten Batterie und das feindliche Geschütz auf den entgegengesetzten Hügeln war viel zu weit entfernt, als daß es uns hätte erreichen sollen. Ich hielt seitwärts vor der Fronte und hatte den wunderbarsten Anblick; die Kugeln schlugen dutzendweise vor der Eskadron[1] nieder, zum Glück nicht ricochetierend, in den weichen Boden hineingewühlt. . .

Endlich kam der Befehl zurück und hinabzugehen; es geschah von den sämtlichen Kavallerieregimentern mit großer Ordnung und Gelassenheit[2].

Nachdem wir uns denn aus dem unbegreiflichen Feuer zurückgezogen, von Überraschung und Erstaunen uns erholt hatten, löste sich das Rätsel: wir fanden die halbe Batterie, unter deren Schutz wir vorwärts zu gehen geglaubt, ganz unten in einer Vertiefung. . . . Sie war von oben vertrieben worden und an der andern Seite der Chaussee in einer Schlucht heruntergegangen, so daß wir ihren Rückzug nicht bemerken konnten; feindliches Geschütz trat an die Stelle und was uns hätte bewahren sollen, wäre beinahe verderblich geworden. . . . .

Indessen dauerte die Kanonade immer fort. Kellermann hatte einen gefährlichen Posten bei der Mühle von Valmy, dem eigentlich das Feuern galt[3]. Dort ging ein Pulverwagen[4] in die Luft und man freute sich des Unheils, das er unter den Feinden angerichtet haben mochte. Und so blieb Alles eigentlich nur Zuschauer und Zuhörer, was im Feuer stand und nicht. Wir

1. Eskadron. Le terme allemand, moins usité, est Schwadron. L'escadron est commandé par le Rittmeister et il est divisé en Beritte (escouades) et en quatre pelotons (Züge).

2. Gelassenheit, « tranquillité, sang-froid ». Gœthe emploie souvent les mots Gelassenheit et gelassen qui désignent des qualités qui lui sont chères. Dans la plupart de ses œuvres nous rencontrons des personnages dont nous admirons le calme froid et résolu : ils sont „gelassen.“

3. Galt, était destiné.

4. Ein Pulverwagen. Exactement trois caissons. Une certaine confusion s'en suivit dans les lignes françaises.



hielten auf der Chaussee von Chalons an einem Wegweiser[1], der nach Paris deutete. . . . .

Alles dieses ging unter anhaltender Begleitung des Kanonendonners vor. Von jeder Seite wurden an diesem Tage zehntausend Schüsse verschwendet, wobei auf unserer Seite nur zweihundert Mann, und auch diese ganz unnütz, fielen. Von der ungeheuern Erschütterung klärte sich der Himmel auf; denn man schoß mit Kanonen völlig, als wär' es Pelotonfeuer, zwar ungleich, bald abnehmend, bald zunehmend. Nachmittags ein Uhr, nach einiger Pause, war es am gewaltsamsten; die Erde bebte im ganz eigentlichsten Sinne und doch sah man in den Stellungen nicht die mindeste Veränderung. Niemand wußte, was daraus werden sollte.

......So war der Tag hingegangen; unbeweglich standen die Franzosen, Kellermann hatte auch einen bequemern Platz genommen; unsere Leute zog man aus dem Feuer zurück, und es war eben, als wenn nichts gewesen wäre. Die größte Bestürzung verbreitete sich über die Armee. Noch am Morgen hatte man nicht anders gedacht, als die sämtlichen Franzosen anzuspießen und aufzuspeisen, ja mich selbst hatte das unbedingte Vertrauen auf ein solches Heer, auf den Herzog von Braunschweig, zur Teilnahme an dieser gefährlichen Expedition gelockt[2]; nun aber ging Jeder vor sich hin, man sah sich nicht an, oder wenn es geschah, so war es um zu fluchen oder zu verwünschen. Wir hatten, eben als es Nacht werden wollte, zufällig einen Kreis geschlossen, in dessen Mitte nicht einmal, wie gewöhnlich, ein Feuer konnte angezündet werden; die Meisten schwiegen, Einige sprachen und es fehlte doch eigentlich

1. Wegweiser, «poteau indicateur». Le même mot signifie « guide ».

2. Sans parler de l'invitation très pressante du duc de Saxe-Weimar; peut-être aussi pensait-il comme Tellheim dans *Minna de Barnhelm* : „Ich ward Soldat. . . . aus der Grille, daß es für jeden ehrlichen Mann gut sei, sich in diesem Stande eine Zeitlang zu versuchen, um sich mit allem, was Gefahr heißt, vertraulich zu machen, und Kälte (le sang-froid) und Entschlossenheit zu lernen."

einem Jeden Besinnung und Urteil. Endlich rief man mich auf, was ich dazu denke; denn ich hatte die Schar gewöhnlich mit kurzen Sprüchen erheitert und erquickt; diesmal sagte ich[1]: „Von hier und heute geht eine neue Epoche der Weltgeschichte aus, und Ihr könnt sagen, Ihr seid dabei gewesen.[2]"

---

## Schiller.

(1759-1805)

Johann Christoph Friedrich Schiller est né le 10 novembre 1759 à Marbach, dans le Würtemberg. Son père, officier würtembergeois, fut nommé plus tard inspecteur des jardins du château de la Solitude. Après avoir fait de bonnes études à l'école latine de Ludwigsburg (1766-1772), le jeune Schiller dut entrer, sur l'ordre du duc Charles-Eugène, à l'Académie que celui-ci avait fondée. Il y étudia successivement le droit et la médecine, et manifesta un goût très vif pour la poésie et le théâtre. Klopstock, J. J. Rousseau, Shakespeare, les œuvres des *Stürmer* furent,

1. Il est possible que Gœthe ait réellement prononcé cette parole mémorable; rien ne le prouve toutefois, en dehors du témoignage du poète lui-même.

2. « Telle fut la canonnade de Valmy qui dura, non pas quatorze heures, comme l'a dit et répété Kellermann, mais sept à huit heures. L'armée prussienne comptait environ 34,000 combattants, et celle des Français 52,000, dont 36,000 furent mis en ligne. Les Prussiens traînaient avec eux 58 pièces de canon; les Français établis sur le tertre disposaient de 40 bouches à feu. Ceux-ci perdaient près de 300 des leurs; ceux-là n'avaient que 184 hommes hors de combat, mais la plupart de leurs blessés moururent, faute de soins, le lendemain et les jours suivants.

« L'armée de la Révolution reçut à Valmy le baptême du feu; elle avait tenu tête aux troupes les plus redoutables de l'Europe; elle remportait une victoire morale, une de ces victoires qui enhardissent et fortifient les cœurs, rehaussent l'enthousiasme, et prouvent avec éclat l'énergie de la lutte et de la résistance. » A. Chuquet, *Valmy*.

avec la Bible, ses lectures favorites. En 1780, il quitte l'Académie (die Karlsschule) et obtient une place de chirurgien au régiment des grenadiers du général Augé, avec un traitement de 18 florins par mois. Mais sa vocation littéraire était trop impérieuse. Il publie à ses frais (1781) son drame des *Brigands* dont la première représentation, à Mannheim (13 janvier 1782), fut un triomphe. Le duc infligea 15 jours d'arrêts au jeune auteur pour avoir quitté son poste, et à la suite d'autres incidents, lui enjoignit de ne plus écrire que des ouvrages de médecine. Schiller s'enfuit de Stuttgart. Nous le trouvons bientôt à Mannheim, puis à Francfort, à Oggersheim et à Bauerbach.

Appelé, en 1783, à Mannheim par le baron de Dalberg, directeur du théâtre national, pour fournir la scène de pièces nouvelles, il se voit bientôt aux prises avec des difficultés multiples. Une entrevue, à Darmstadt, avec le duc de Weimar Charles-Auguste, lui vaut le titre purement honorifique de conseiller. Par bonheur, deux admirateurs de son talent l'appellent à Leipzig (1785); il reste quelque temps l'hôte de l'un d'eux, Körner, le père du poète Th. Körner. Puis il cherche en vain une situation stable à Weimar (1787). En 1789 seulement, il est appelé, par l'entremise de Gœthe, à l'Université d'Iéna : l'année suivante il épousa Charlotte de Lengefeld.

Dès 1791, il ressent les atteintes du mal qui devait l'emporter et il se trouve quelque temps dans une gêne extrême. Enfin, en 1799, Schiller, qu'une étroite amitié unissait depuis cinq ans à Gœthe, s'établit à Weimar. Il ne quitta cette ville que pour faire un voyage en Saxe (1801) et à Berlin (1804). Il mourut le 9 mai 1805.

L'œuvre de Schiller peut se diviser en quatre groupes :

1° Poésies lyriques et genres secondaires : Ballades et romances (*L'Anneau de Polycrate, Les Grues d'Ibycus, Le Plongeur*, etc.), écrites surtout en 1797 et 1798;

Des poésies didactiques et philosophiques (*Les Artistes ;* Die Ideale*; Résignation; L'Idéal et la Vie; La Cloche* (1799).

Des épigrammes et des paraboles.

2° Poésie dramatique. — Œuvres principales : *Les Brigands* (1781); *La Conjuration de Fiesque* (1783); *Intrigue et Amour* (1784); *Don Carlos* (1783-1787); *Trilogie de Wallen-*

*stein* (1799); *Marie Stuart* (1800); *La Pucelle d'Orléans* (1801); *La Fiancée de Messine* (1803); *Guillaume Tell* (1804).

3° OUVRAGES D'ESTHÉTIQUE ET DE PHILOSOPHIE : *Lettres philosophiques* (1786); *De l'origine du plaisir que nous trouvons aux objets tragiques* (1792); *Sur la Grâce et la Dignité, — Du Sublime* (1793-1794); *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, — De la poésie naïve et sentimentale* (1795-1796), etc...

4° OUVRAGES HISTORIQUES : Plusieurs dissertations (*Sur la Migration des peuples, sur les Croisades, sur le Moyen Age,* etc.). — *Histoire de la Révolution des Pays-Bas* (1788); *Guerre de Trente ans* (1790-92).

Citons encore des récits comme *Le Visionnaire, Le Jeu du Hasard,* etc.; plusieurs traductions d'*Iphigénie à Aulis*, d'Euripide, de *Macbeth*, de la *Phèdre*, de Racine, etc..., et une correspondance fort intéressante avec sa femme Charlotte, avec Gœthe, Guillaume de Humboldt, Körner, le libraire Cotta, etc....

## BIBLIOGRAPHIE

Les meilleures éditions sont celles de GŒDEKE (Stuttgart, 1867-1876), en 15 volumes, de HEMPEL (Berlin) et de BOXBERGER et BIRLINGER (dans la collection *Deutsche National-Litteratur* de Kürschner).

KARL HOFFMEISTER. *Schillers Leben, Geistesentwickelung und Werke*, remanié par H. Viehoff, 3 vol. Stuttgart, 1875. (Cf. une très bonne appréciation du génie de Schiller dans le troisième volume).

E. PALLESKE. *Schillers Leben und Werke.* 2 vol. Berlin, 1891.

DÜNTZER. *Schillers Leben* (1881).

WYCHGRAM. *Schiller.* (Bon ouvrage de vulgarisation avec de nombreuses illustrations). 1895.

Les biographies de Schiller par R. Weltrich (Stuttgart), Jac. Minor (Berlin) et O. Brahm (Berlin), ne sont pas encore terminées.

A consulter encore :

BELLING. *Die Metrik Schillers* (1883).

UEBERWEG. *Schiller als Historiker und Philosoph* (1884).

TOMASCHEK. *Schiller in seinem Verhältnis zur Wissenschaft* (1863).

KUNO FISCHER. *Schillerschriften*. 1891. (Excellent).

L. BELLERMANN. *Schillers Dramen* (1888-1891). (Belles études).

En français, outre les ouvrages cités à propos de Gœthe :

A. KONTZ. *Les drames de la jeunesse de Schiller*. Paris, Leroux, 1899. (Très intéressant).

---

## Le Génie de Schiller.

Schillers Dichtergenie kündigte sich gleich in seinen ersten Arbeiten an : ungeachtet aller Mängel der Form, ungeachtet vieler Dinge, die dem gereiften Künstler sogar roh erscheinen mußten, zeugten die „Räuber“ und „Fiesco“ von einer entschiedenen, großen Naturkraft. Es verriet sich nachher durch die bei ganz verschiedenartigen philosophischen und historischen Beschäftigungen immer durchbrechende, auch in seinen Briefen so oft angedeutete Sehnsucht nach der Dichtung, wie nach der eigentümlichen Heimat seines Geistes. Es offenbarte sich endlich in männlicher Kraft und geläuterter Reinheit in den Stücken, die gewiß noch lange der Stolz und der Ruhm der deutschen Bühne bleiben werden. Aber dieses Dichtergenie war auf das engste an das Denken in allen seinen Tiefen und Höhen geknüpft, es tritt ganz eigentlich auf dem Grunde einer Intellektualität hervor, die alles ergründend spalten und alles verknüpfend zu einem Ganzen vereinen möchte. Darin liegt Schillers besondere Eigentümlichkeit. Er forderte von der Dichtung einen tiefern Anteil des Gedankens und unterwarf sie strenger einer geistigen Einheit; letzteres auf zweifache Weise, indem er sie an eine festere Kunstform band und indem er jede Dichtung so behandelte, daß ihr Stoff unwillkürlich und von selbst seine Individualität zum Ganzen einer Idee erweiterte. Auf diesen Eigentümlichkeiten beruhen die Vorzüge, welche Schiller charakteristisch bezeichnen. Aus ihnen entsprang es, daß er, das Größte und Höchste hervorzubringen, dessen er fähig war, erst eines Zeitraumes bedurfte, in welchem sich seine

ganze Intellektualität, an die sein Dichtergenie unauflöslich geknüpft war, zu der von ihm geforderten Klarheit und Bestimmtheit durcharbeitete[1]. Diese Eigentümlichkeiten endlich erklären die tadelnden Urteile derer, die in Schillers Werken, ihm die Freiwilligkeit der Gabe der Musen absprechend, weniger die leichte, glückliche Geburt des Genies, als die sich ihrer selbst bewußte Arbeit des Geistes zu erkennen meinen, worin allerdings das Wahre liegt, daß nur die intellektuelle Größe Schillers die Veranlassung zu einem solchen Tadel darbieten konnte.

Was jedem Beobachter an Schiller am meisten als charakteristisch bezeichnend auffallen mußte, war, daß in einem höhern und prägnantern Sinne, als vielleicht je bei einem andern, der Gedanke das Element seines Lebens war[2]. Anhaltend selbstthätige Beschäftigung des Geistes verließ ihn fast nie und wich nur den heftigern Anfällen seines körperlichen Übels. Sie schien ihm Erholung, nicht Anstrengung. Dies zeigte sich am meisten im Gespräche, für das Schiller ganz eigentlich geboren schien. Er suchte nie nach einem bedeutenden Stoffe der Unterredung, er überließ es mehr dem Zufalle, den Gegenstand herbeizuführen, aber von jedem aus leitete er das Gespräch zu einem allgemeinen Gesichtspunkte, und man sah sich nach wenigen Zwischenreden in den Mittelpunkt einer den Geist anregenden Diskussion versetzt. Er behandelte den Gedanken immer als ein gemeinschaftlich zu gewinnendes Resultat, schien immer des Mitredenden zu bedürfen, wenn dieser sich auch bewußt blieb, die Idee allein von ihm zu empfangen, und ließ ihn nie müßig werden. Hierin unterschied sich sein Gespräch am meisten von dem Herderschen. Nie vielleicht hat ein Mann

---

1. Comparez, plus loin, „Schiller über sein eigenes Talent."

2. „Es sind durchaus Gedanken, welche Schiller vorträgt; diese Gedanken beschäftigen ihn sein ganzes Leben lang, einmal ist Laura und die Liebe, dann die Götterwelt Griechenlands, dann das Ideal, die Kultur und die Kunst das allegorische Kleid, welches er für sie wählt. Wenn ein Erlebnis von außen kommt, wenn es die Liebe selbst ist, er findet nur einen Anlaß darin, seine Lieblingsgedanken vorzutragen." (Werner, *Lyrik und Lyriker*).

schöner gesprochen als Herder, wenn man, was bei Berührung irgend einer leicht bei ihm anklingenden Saite nicht schwer war, ihn in aufgelegter Stimmung[1] antraf. Alle seltenen Eigenschaften dieses mit Recht bewunderten Mannes schienen — so geeignet waren sie für dasselbe — im Gespräche ihre Kraft zu verdoppeln. Der Gedanke verband sich mit dem Ausdrucke, mit der Anmut und Würde, die, da sie in Wahrheit allein der Person angehören, nur vom Gegenstande herzukommen schienen. So floß die Rede ununterbrochen hin in der Klarheit, die doch noch dem eigenen Erahnen übrig läßt, und in dem Helldunkel, das doch nicht hindert, den Gedanken bestimmt zu erkennen. Aber wenn die Materie erschöpft war, so ging man zu einer neuen über. Man förderte nichts[2] durch Einwendung, man hätte eher gehindert. Man hatte gehört, man konnte nun selbst reden, aber man vermißte die Wechselthätigkeit des Gesprächs.

Schiller sprach nicht eigentlich schön. Aber sein Geist strebte immer in Schärfe und Bestimmtheit einem neuen geistigen Gewinne zu, er beherrschte dieses Streben und schwebte in vollkommener Freiheit über seinem Gegenstande. Daher benutzte er in leichter Heiterkeit jede sich darbietende Nebenbeziehung[3], und daher war sein Gespräch so reich an den Worten, die das Gepräge glücklicher Geburten des Augenblickes an sich tragen. Die Freiheit that aber dem Gange der Untersuchung keinen Abbruch[4]. Schiller hielt immer den Faden fest, der zu ihrem Endpunkte führen mußte, und wenn die Unterredung nicht durch einen Zufall gestört wurde, so brach er nicht leicht vor Erreichung des Zieles ab.

So wie Schiller im Gespräche immer dem Gebiete des Denkens neuen Boden zu gewinnen suchte, so war überhaupt seine geistige Beschäftigung immer eine von angestrengter Selbst-

1. In aufgelegter Stimmung, de bonne humeur.
2. Man förderte nichts. « On ne gagnait rien à faire. »
3. Nebenbeziehung, circonstance accessoire, occasion fortuite.
4. Abbruch thun, faire tort.

thätigkeit. Auch seine Briefe zeigen dies deutlich. Er kannte sogar keine andere. Bloßer Lektüre überließ er sich nur spät abends und in seinen leider so häufig schlaflosen Nächten. Seinen Tag nahmen seine Arbeiten ein oder bestimmte Studien für dieselben, wo also der Geist durch die Arbeit und die Forschung zugleich in Spannung gehalten wird. Das bloße, von keinem andern unmittelbaren Zwecke als dem des Wissens geleitete Studieren, das für den damit Vertrauten einen so unendlichen Reiz hat, daß man sich verwahren muß, dadurch nicht zu sehr von bestimmterer Thätigkeit abgehalten zu werden, kannte er nicht und achtete er nicht genug. Das Wissen erschien ihm zu stoffartig[1] und die Kräfte des Geistes zu edel, um in dem Stoffe mehr zu sehen als ein Material zur Bearbeitung.

Nur weil er die allerdings höhere Anstrengung des Geistes, welche selbstthätig[2] aus ihren eigenen Tiefen schöpft, mehr schätzte, konnte er sich weniger mit der geringern befreunden. Es ist aber auch merkwürdig, aus welchem kleinen Vorrate des Stoffes, wie entblößt von den Mitteln, welche andern ihn[3] zuführen, Schiller eine sehr vielseitige Weltansicht gewann, die, wo man sie gewahr wurde, durch genialische Wahrheit überraschte; denn man kann die nicht anders nennen, die durchaus auf keinem äußerlichen Wege entstanden war. Selbst von Deutschland hatte er nur einen Teil gesehen, nie die Schweiz, von der sein „Tell" doch so lebendige Schilderungen enthält. Wer einmal am Rheinfalle steht, wird sich beim Anblicke unwillkürlich an die schöne Strophe des „Tauchers" erinnern, welche dieses verwirrende Wassergewühl malt, das den Blick gleichsam fesselnd verschlingt[4]; doch lag auch dieser keine eigene Ansicht zu Grunde. Aber was Schiller durch eigene

1. Stoffartig, matériel.
2. Selbstthätig, par un effort personnel.
3. Ihn, c.-à-d. den Stoff.
4. „Und es wallet und siedet und brauset und zischt,
Wie wenn Wasser mit Feuer sich mengt,
Bis zum Himmel spritzet der dampfende Gischt,
Und Flut auf Flut sich ohn' Ende drängt. . . .

Erfahrung gewann, das ergriff er mit einem Blicke, der ihm hernach auch das anschaulich machte, was ihm bloß fremde Schilderung zuführte. Dabei versäumte er nie, zu jeder Arbeit Studien durch Lektüre zu machen; auch was er in dieser Art Dienliches zufällig fand, prägte sich seinem Gedächtnisse fest ein, und seine rastlos angestrengte Phantasie, die in beständiger Lebendigkeit bald diesen bald jenen Teil des irgend je gesammelten Stoffes bearbeitete, ergänzte das Mangelhafte einer so mittelbaren Auffassung.

....... Dem Inhalte und der Form nach waren Schillers philosophische Ideen ein getreuer Abdruck seiner ganzen geistigen Wirksamkeit überhaupt.

..... Niemals vorher sind diese Materien so rein, so vollständig und lichtvoll abgehandelt worden. Es war aber damit unendlich viel, nicht bloß für die sichere Scheidung der Begriffe, sondern auch für die ästhetische und sittliche Bildung gewonnen. Kunst und Dichtung waren unmittelbar an das Edelste im Menschen geknüpft, dargestellt als dasjenige, woran er erst zum Bewußtsein der ihm inwohnenden, über die Endlichkeit hinausstrebenden Natur erwacht. So waren beide auf die Höhe gestellt, welcher sie wirklich entstammen. Sie auf dieser[1] vor der Entweihung jeder kleinlichen und herabziehenden Ansicht, jeder nicht aus ihrem reinen Elemente entsprungenen Empfindungen zu sichern, war im eigentlichsten Verstande Schillers beständiges Bemühen und erschien als seine wahre, ihm durch seine ursprüngliche Richtung gegebene Lebensbestimmung. Seine ersten und strengsten Forderungen ergehen daher an den Dichter selbst, von dem er nicht gleichsam bloß abgesondert wirkendes Genie und Talent, sondern eine der Höhe seines Berufes zusagende Stimmung des ganzen Gemütes, nicht bloß eine augenblickliche, sondern eine zum Charakter gewordene Erhebung verlangt. „Ehe er es unternimmt, die Vortrefflichen zu rühren, soll er es zu seinem ersten und wichtigsten Geschäfte machen, seine Individualität selbst

1. Dieser. Suppléez Höhe.

zur reinsten, herrlichsten Menschheit hinaufzuläutern." An niemand richtet er diese Forderungen so streng als an sich selbst. Man kann von ihm mit Wahrheit sagen, daß, was auch nur von fern an das Gemeine, selbst an das Gewöhnliche grenzte, ihn niemals berührte, daß er die hohen und edlen Ansichten, die sein Denken erfüllten, auch ganz in seine Empfindungsweise und sein Leben übertrug und im Dichten immer mit gleicher Lebendigkeit, auch bei kleinen Produktionen, vom Streben nach dem Ideale begeistert war. Daher findet sich in seinen Werken so weniges, was man matt oder mittelmäßig nennen müßte.

Allerdings trug dazu auch das, was ich früher berührte, sehr viel bei, daß nämlich seine Geisteskraft immer mit gleicher Anstrengung arbeitete, und daß es ihm durchaus fremd war, sie bei einer gleichsam erholenden Arbeit eine Abspannung finden zu lassen. Es mag Individualitäten geben, welchen seine ganze Dichtungsweise und seine ganze philosophische Ansicht minder zusagt. Allein nur wenig einzelnes wird man als seiner nicht würdig ausstoßen, indem man anderes enthusiastisch erhebt, und der Tadel selbst, um dies hier im Vorbeigehen zu bemerken, wird gerade seine individuellsten Seiten treffen und also die hohe Einheit seiner Natur in ein noch helleres Licht stellen. Die Strenge seines Urteiles über seine frühesten Produktionen spricht eine Stelle in der Bürgerschen Recension klar und mit Stärke aus, und noch deutlicher die zwei Jahre vor seinem Tode geschriebene Vorerinnerung zu der Sammlung seiner Gedichte. Allein was darin seinen großen und zarten Sinn verletzte, der in dem, was man die zweite Epoche seines Lebens nennen kann, im „Don Carlos", so hell leuchtend hervortrat und seitdem nie durch einen Flecken getrübt ward, ging nicht die Individualität, nicht die Persönlichkeit des Dichters an[1]. Seine hohe, reine, nach Totalität strebende Ansicht der menschlichen Natur und des Lebens spricht auch aus jenen Produktionen. Das in ihnen Verletzende bedurfte nur einer künstlerischen Berichtigung, ent-

1. Ging . . . an, concernait.



sprang nur aus mißverstandenen Begriffen von poetischer Wahrheit, aus noch nicht hinlänglich gefühlter Notwendigkeit der Unterordnung der Teile unter die Einheit des Ganzen, dann im einzelnen aus nicht gehörig geläutertem Geschmacke. Zugleich trugen die gewählten Stoffe dazu bei.....

...Eine Idee, mit der Schiller vorzugsweise gern sich beschäftigte, war die Bildung des rohen Naturmenschen, wie er ihn annimmt, durch die Kunst[1], ehe er der Kultur durch Vernunft übergeben werden konnte. Prosaisch und dichterisch hat er sie mehrfach ausgeführt. Auch bei den Anfängen der Civilisation überhaupt, dem Übergange vom Nomadenleben zum Ackerbau, bei dem, wie er es so schön ausdrückt, mit der frommen, mütterlichen Erde gläubig gestifteten Bunde, verweilte seine Phantasie vorzugsweise gern. Was die Mythologie hiemit Verwandtes darbot, hielt er mit Begierde fest. Ganz den Spuren der Fabel getreu bleibend, bildete er Demeter, die Hauptgestalt in diesem Kreise, indem er sich an ihrer Brust menschliche Gefühle mit göttlichen gatten ließ, zu einer ebenso wundervollen als tief ergreifenden Erscheinung aus. Es war lange ein Lieblingsplan Schillers, die erste Gesittung Attikas durch fremde Einwanderungen episch zu behandeln. Das „Eleusische Fest" ist an die Stelle dieses unausgeführt gebliebenen Planes getreten.

Was Schillers spätere dramatische Werke vorzugsweise auszeichnet, ist erstlich ein sorgfältigeres und richtiger verstandenes Streben nach einem Ganzen der Kunstform, dann eine tiefere Bearbeitung der Gegenstände, durch die sie in eine größere und reichere Weltumgebung treten und höhere Ideen sich an sie anknüpfen, endlich eine mehr vollendete Austilgung alles Prosaischen durch einen reinern Schwung des Poetischen in Darstellung, Gedanken und Ausdruck. In allen Punkten ist der Begriff der von einem Gedichte zu fordernden Kunst in ihnen gesteigert, und indem die lebendige poetische Form den

1. C'est ce que Schiller appelle « l'éducation esthétique de l'homme. »

Stoff vollkommener durchdringt, wird dieser wieder auch in höherem Sinne Natur. In mehreren Stellen seiner Briefe giebt Schiller die größere Rücksicht auf die Form[1] des Ganzen als den eigentlichen, von ihm gemachten Fortschritt an und tadelt das Hängen am Einzelnen, und die durch Vorliebe geleitete Behandlung der Teile.

Viel früher aber spricht er dieses höchste Erfordernis eines Kunstwerkes wundervoll klar und schön in den „Künstlern" aus. Was er unter einer solchen Behandlung eines dramatischen Stoffes verstand, zeigte er gleich an dem schwierigsten in dieser Hinsicht, am „Wallenstein". Alles Einzelne in der großen, so unendlich vieles umfassenden Begebenheit sollte der Wirklichkeit entrissen und durch dichterische Notwendigkeit verbunden erscheinen; alle Grundlagen, auf welche der kühne Held sein gefahrvolles Unternehmen stützen wollte, alle Klippen, an welchen es scheiterte, die politische Lage der Fürsten, der Gang des Krieges, der Zustand Deutschlands, die Stimmung des Heeres, sollte vor den Augen des Zuschauers dichterisch und anschaulich dargestellt werden. Selten hat ein Dichter größere Forderungen an sich und seinen Stoff gemacht, wenn man Shakespeare ausnimmt, nicht leicht ein zweiter eine solche Welt von Gegenständen, Bewegung und Gefühlen in einer Tragödie umfaßt.

Die auf „Wallenstein" folgenden Stücke zeigen, daß Schiller in gleicher Art fortarbeitete. In der That bestand sein Leben darin, daß er als Dichter übte, was er irgendwo vom idealisch gebildeten Menschen überhaupt sagt: soviel Welt, als er mit seiner Phantasie zu erfassen vermochte, mit der ganzen Mannigfaltigkeit ihrer Erscheinungen in sich zu ziehen und in die Einheit der Kunstform zu verschmelzen. Daher sind seine Tragödien nicht Wiederholungen eines zur Manier gewordenen Talents, sondern Geburten eines immer jugendlichen, immer neuen Ringens mit richtiger eingesehenen, höher aufgefaßten Anforderungen der Kunst. Sie haben längst das Urteil der

1. Die größere Rücksicht auf die Form, un souci plus grand de la forme.



Mitwelt erfahren; sie können mit Ruhe das der nachfolgenden Geschlechter erwarten. Lange noch werden sie die Bühne beschäftigen, dann ihren Platz in der Geschichte deutscher Dichtung einnehmen. Der Dichter führt nicht neue Wahrheiten ans Licht, sammelt nicht Thatsachen. Er wirkt in der Art, wie er schafft; der Phantasie aller Zeiten führt er Gestalten vor, die erheben und bilden; er leistet dies in der Form, in die er seinen Gegenstand kleidet, in den Charakteren, mit welchen er die Menschheit idealisch bereichert, in seinem eigenen, aus allen seinen Werken wiederstrahlenden Bilde. So begeisternd und bildend durch Erhebung und Rührung wird auch Schiller lange und mächtig auf seine Nation fortwirken.

Er wurde der Welt in der vollendetsten Reife seiner geistigen Kraft entrissen und hätte noch Unendliches leisten können. Sein Ziel war so gesteckt, daß er nie an einen Endpunkt gelangen konnte, und die immer fortschreitende Thätigkeit seines Geistes hätte keinen Stillstand besorgen[1] lassen; noch sehr lange hätte er die Freude, das Entzücken, ja, wie er es in einem Briefe so unnachahmlich beschreibt, die Seligkeit des dichterischen Schaffens genießen können. Sein Leben endete vor dem gewöhnlichen Ziele; aber solange es währte, war er ausschließlich und unablässig im Gebiete der Ideen und der Phantasie beschäftigt; von niemand läßt sich vielleicht mit so viel Wahrheit sagen, daß „er die Angst des Irdischen von sich geworfen hatte, aus dem engen, dumpfen Leben in das Reich des Ideals geflohen war"[2]; er

1. Besorgen, faire craindre.
2. Cf. Schiller:

Das Ideal und das Leben.

(3e strophe).

Nur der Körper eignet jenen Mächten,
Die das dunkle Schicksal flechten;
Aber frei von jeder Zeitgewalt,
Die Gespielin seliger Naturen,
Wandelt oben in des Lichtes Fluren,
Göttlich unter Göttern, die Gestalt.
Wollt ihr hoch auf ihren Flügeln schweben,
Werft die Angst des Irdischen von euch!
Fliehet aus dem engen dumpfen Leben
In des Ideales Reich!

lebte nur von den höchsten Ideen und den glänzendsten Bildern umgeben, welche der Mensch in sich aufzunehmen und aus sich hervorzubringen vermag. Wer so die Erde verläßt, ist nicht anders als glücklich zu preisen.[1]

Wilhelm von Humboldt.

---

## Schiller über sein eigenes Talent.

### Lettre à Körner[2] (25 février 1789).

Wieland wirft mir vor, daß ich nicht Leichtigkeit habe[3]; er spricht mir auch ab, sie mir in dem Grade, wie er sie hat, zu erwerben. Goethe habe sie auch gefehlt[4], aber er habe sie sich erworben. Ich fühle während meiner Arbeiten nur zu sehr, daß er recht hat, aber ich fühle auch, woran der Fehler liegt; und dies läßt mich hoffen, daß ich mich sehr darin verbessern kann. Die Ideen strömen mir nicht reich genug zu, so üppig meine

1. Un des plus grands esthéticiens de l'Allemagne, Friedrich Vischer, explique en ces termes la grande popularité de Schiller :

„Was unsern Schiller so ungemein beliebt gemacht hat, ist gar nicht bloß die Höhe seiner Ideale, sondern der eigentümliche Zug von Zutraulichkeit, Treuherzigkeit, der specifisch deutsch und näher schwäbisch ist. — Nicht nur die Liebe, wie namentlich zwischen Thekla und Max, spricht diese süße, herzensgute Sprache, sondern selbst der Held : „Max! Bleibe bei mir. — Geh' nicht von mir Max! — Max ! Du kannst mich nicht verlassen! Es kann nicht sein, ich mag's und will's nicht glauben, daß mich der Max verlassen kann!" (Kritische Gänge, I. Etude sur Strauss).

2. Körner (1756-1831), le père du poète Théodore Körner, fut successivement professeur à Leipzig, conseiller de consistoire et conseiller à la cour d'appel de Dresde et enfin conseiller intime de gouvernement au service de la Prusse. Il fut, toute sa vie, un ami dévoué de Schiller.

3. Comparez le début de l'étude de Guillaume de Humboldt sur le génie de Schiller.

4. Wieland se trompait.

Arbeiten auch ausfallen, und meine Ideen sind nicht klar, ehe ich schreibe. Fülle des Geistes und des Herzens von seinem Gegenstande[1], eine lichte Dämmerung der Ideen, ehe man sich hinsetzt sie aufs Papier zu werfen, und leichter Humor sind notwendige Requisiten zu dieser Eigenschaft[2]; und wenn ich es einmal mit mir selbst dahin bringe, daß ich jene drei Erfordernisse zusammenbringe, so soll es mit der Leichtigkeit auch werden.

Das lyrische Fach, das Du mir anweist, sehe ich eher für ein Exilium, als für eine eroberte Provinz an. Es ist das kleinlichste und auch undankbarste unter allen. Zuweilen ein Gedicht lasse ich mir gefallen; wiewohl mich die Zeit und Mühe, die mir die „Künstler" gekostet haben, auf viele Jahre davon abschrecken. Mit dem Dramatischen will ich es noch auf mehrere Versuche ankommen lassen. Aber mit Goethe messe ich mich nicht, wenn er seine ganze Kraft anwenden will. Er hat weit mehr Genie als ich, und dabei weit mehr Reichtum an Kenntnissen, eine sichere Sinnlichkeit[3], und zu allem diesem einen durch Kenntnis aller Art geläuterten und verfeinerten Kunstsinn; was mir in einem Grade, der ganz und gar bis zur Unwissenheit geht, mangelt. Hätte ich nicht einige andere Talente, und hätte ich nicht soviel Feinheit gehabt, diese Talente und Fertigkeiten[4] in das Gebiet des Dramas herüberzuziehen, so würde ich in diesem Fache gar nicht neben ihm sichtbar geworden sein. Aber ich habe mir eigentlich ein eigenes Drama nach meinem Talente gebildet, welches mir eine gewisse Excellence darin giebt, eben weil es mein eigen ist. Will ich in das natürliche Drama einlenken, so fühl' ich die Superiorität, die er und viele andere Dichter aus der vorigen Zeit über mich haben, sehr lebhaft. Deswegen lasse ich mich aber nicht abschrecken; denn eben, je mehr ich empfinde, wie viele und welche Talente oder Erfordernisse mir fehlen, so überzeuge ich mich desto lebhafter von

1. « Avoir l'esprit et le cœur remplis de son sujet... »
2. Dieser Eigenschaft, c.-à-d. die Leichtigkeit.
3. Eine sichere Sinnlichkeit, « une sensibilité qui ne le trompe pas. »
4. Fertigkeiten, qualités.

der Realität und Stärke desjenigen Talents, welches, jenes Mangels ungeachtet, mich soweit gebracht hat, als ich schon bin. Denn ohne ein großes Talent von der einen Seite hätte ich einen so großen Mangel von der anderen nicht so weit bedecken können als geschehen ist, und es überhaupt nicht so weit bringen können, um auf Köpfe zu wirken. Wieland selbst hat mir mehr als einmal eingestanden, daß ich ihm in verschiedenen Stücken[1] überlegen sei. Mit dieser Kraft muß ich doch etwas machen können, das mich so weit führt, ein Kunstwerk von mir neben eins von den seinigen zu stellen.

---

## Schiller peint par lui-même[2].

Jena, den 31. August 1794.

..... Erwarten Sie bei mir keinen großen materialen Reichtum von Ideen; dies ist es was ich bei Ihnen finden werde. Mein Bedürfnis und Streben ist, aus wenigem viel zu machen, und wenn Sie meine Armut an allem was man erworbene Kenntnis nennt, einmal näher kennen sollten, so finden Sie vielleicht, daß es mir in manchen Stücken damit mag gelungen sein. Weil mein Gedankenkreis kleiner ist, so durchlaufe ich ihn eben darum schneller und öfter, und kann eben darum meine kleine Barschaft besser nutzen, und eine Mannigfaltigkeit, die dem Inhalte fehlt, durch die Form erzeugen. Sie bestreben sich Ihre große Ideenwelt zu simplificieren, ich suche Varietät für meine kleinen Besitzungen. Sie haben ein Königreich zu regieren, ich nur eine etwas zahlreiche Familie von Begriffen, die ich herzlich gern zu einer kleinen Welt erweitern möchte.

Ihr Geist wirkt in einem außerordentlichen Grade intuitiv, und alle Ihre denkenden Kräfte scheinen auf die Imagination,

---

1. In verschiedenen Stücken, en divers points.
2. Voir plus haut la lettre du 23 août dans laquelle Schiller essaie d'apprécier le génie de Gœthe.

als ihre gemeinschaftliche Repräsentantin, gleichsam compromittiert zu haben[1]. Im Grund ist dies das Höchste was der Mensch aus sich machen kann, sobald es ihm gelingt, seine Anschauung zu generalisieren und seine Empfindung gesetzgebend zu machen. Darnach streben Sie, und in wie hohem Grade haben Sie es schon erreicht! Mein Verstand wirkt eigentlich mehr symbolisierend, und so schwebe ich[2], als eine Zwitterart, zwischen dem Begriff und der Anschauung, zwischen der Regel und der Empfindung, zwischen dem technischen Kopf[3] und dem Genie. Dies ist es, was mir, besonders in frühern Jahren, sowohl auf dem Felde der Speculation als der Dichtkunst ein ziemlich linkisches Ansehen gegeben; denn, gewöhnlich übereilte mich der Poet[4], wo ich philosophieren sollte und der philosophische Geist, wo ich dichten wollte. Noch jetzt begegnet es mir häufig genug, daß die Einbildungskraft meine Abstractionen und der kalte Verstand meine Dichtung stört. Kann ich dieser beiden Kräfte in so weit Meister werden, daß ich einer jeden durch meine Freiheit ihre Grenzen bestimmen kann, so erwartet mich noch ein schönes Los; leider aber, nachdem ich meine moralischen Kräfte recht zu kennen und zu gebrauchen angefangen, droht eine Krankheit meine physischen zu untergraben. Eine große und allgemeine Geistesrevolution werde ich schwerlich Zeit haben in mir zu vollenden, aber ich werde thun was ich kann, und wenn endlich das Gebäude zusammenfällt, so habe ich doch vielleicht das Erhaltungswerte aus dem Brande geflüchtet.

---

1. «Toutes vos facultés pensantes semblent avoir fait une sorte de compromis avec l'imagination qui les représente toutes à la fois. »

Gœthe reconnaît lui-même que l'imagination est, chez lui, la faculté dominante.

2. « Et c'est ainsi que j'oscille, comme un être hybride entre le concept et l'intuition... »

3. Dem technischen Kopf, le sens technique.

4. Übereilte mich... « la poésie me surprenait. »

## Die Kraniche des Ibykus[1].

(16 août 1797.)

*Ballade*[2].

1. Zum Kampf[3] der Wagen und Gesänge,

1. Plutarque, Antipater Sidonius et Suidas rapportent, avec de légères variantes, la légende de la mort d'Ibycus et du châtiment des meurtriers.

Ibycus, de Rhegium (en Italie) a vécu quelque temps à la cour de Polycrate, tyran de Samos. Il composa surtout des poésies érotiques dont il reste quelques fragments. (VIe siècle av. J.-C.)

Citons un de ces fragments, traduit par Bode:

Früh bei des Lenzes Erwachen treibt
Zwar der Kydonische (Kydon, dans l'île de Crète) Apfelbaum,
Dort von der Ströme Gewässer feucht,
Wo in den Gärten der hehren Jungfrau unverletzt die erblühenden Knospen [der Reben in
Schattigem Laube sich zeigen; in mir aber ruhet die Liebe zu keiner Jahreszeit.
Wie durch des Blitzes Gewalt entbrannt,
Stürmend der thrakische Nord daher brauset, von Kypris versengenden [Gluten, den rasenden,
Sinnebetäubt, unerschrocknen Mutes,
Herrscht von Jugend auf mir
Eros im Herzen.

2. Les ballades de Schiller n'ont pas l'accent populaire, le caractère sombre et tragique qui semblent convenir au genre: aussi les appelle-t-on parfois des « romances ». La *romance* emprunte ses sujets, ses personnages et son cadre au midi; le soleil de l'Espagne, où elle fut d'abord cultivée, l'égaie de sa lumière. A vrai dire, il est souvent malaisé de distinguer la ballade de la romance.

Schiller, avec grande raison, ne s'est point embarrassé de ces subtilités. Il a choisi ses sujets dans l'antiquité et dans les légendes du moyen âge, s'appliquant avant tout à développer une idée morale: il fut, en effet, toute sa vie un prédicateur laïque. Le ton oratoire qui dégénère, par endroits, en une déclamation pathétique, mais creuse, domine dans ses premiers drames, dans nombre de ses écrits philosophiques et dans la plupart de ses poésies lyriques.

3. Zum Kampf. Construisez: Ibykus . . . zog zum Kampf. Il

Der auf Korinthus' Landesenge
Der Griechen Stämme froh vereint,
Zog Ibykus, der Götterfreund.
Ihm schenkte des Gesanges Gabe,
Der Lieder süßen Mund[1] Apoll;
So wandert' er an leichtem[2] Stabe
Aus Rhegium, des Gottes voll[3].

2. Schon winkt auf hohem Bergesrücken
Akrokorinth[4] des Wandrers Blicken,
Und in Poseidons Fichtenhain[5]
Tritt er mit frommem Schauder[6] ein.
Nichts regt sich um ihn her, nur Schwärme
Von Kranichen begleiten ihn,
Die fernhin nach des Südens Wärme

---

s'agit des jeux isthmiques, célébrés, tous les trois ans, dans l'enceinte du temple de Neptune, près de Corinthe. D'après la tradition, ces jeux auraient été institués par Neptune et Hélios (le Soleil), et les premiers vainqueurs à la course auraient été Castor et Pollux.

1. Der Lieder süßen Mund, latinisme « des lèvres fécondes en douces chansons ».

2. Leichtem Stabe. Le bâton lui paraît léger parce qu'il est „des Gottes voll".

L'expression n'est d'ailleurs guère exacte puisque, pour aller de Rhegium (Reggio), sur le détroit de Messine, à Corinthe, il faut traverser la mer.

3. Des Gottes voll. Réminiscence de Virgile. « Plein du Dieu (Apollon) qui l'inspire. » (Trad. Régnier).

4. Akrokorinth. Acrocorinthe, l'Acropole, la citadelle de Corinthe, située sur une haute montagne isolée qui domine la ville.

5. Poseidons Fichtenhain, bois de pins consacré à Poseïdon (Neptune). Il n'existait pas de bois de pins près de Corinthe. Corinthe, qui honorait particulièrement Neptune, possédait une statue de ce dieu, œuvre de Lysippe.

6. Schauder. Cf. la poésie de Lenau intitulée „Der Eichwald."

In graulichtem Geschwader[1] ziehn[2].

3. „Seid mir gegrüßt, befreundte Scharen,
Die mir zur See Begleiter waren!
Zum guten Zeichen nehm' ich euch,
Mein Los, es ist dem euren gleich:
Von fern her kommen wir gezogen
Und flehen um ein wirtlich Dach —
Sei uns der Gastliche[3] gewogen,
Der von dem Fremdling wehrt die Schmach[4]!"

4. Und munter fördert er die Schritte,
Und sieht sich in des Waldes Mitte;
Da sperren auf gedrangem[5] Steg
Zwei Mörder plötzlich seinen Weg.

---

1. In graulichtem Geschwader, « en troupes, en volées grisâtres ». Graulicht, très rare, pour graulich. Geschwader = Schwadron, escadron (latin *quatuor*); signifie aussi *escadre*, *flotte*.

2. Schiller avait envoyé le 17 août 1797, sa ballade des *Grues d'Ibycus* à Gœthe, qui s'était proposé de traiter le même sujet, mais qui y renonça après avoir lu la poésie de son ami. C'est sur le conseil de Gœthe que Schiller écrivit la strophe qu'on va lire :

„*Meo voto*, écrit-il, le 23 août, würden die Kraniche schon von dem wandernden Ibykus erblickt; sich, als Reisenden, vergliche er mit den reisenden Vögeln, sich, als Gast mit den Gästen, zöge daraus eine gute Vorbedeutung, und riefe alsdann, unter den Händen der Mörder, die schon bekannten Kraniche, seine Reisegefährten, als Zeugen an. Ja, wenn man es vorteilhaft fände, so könnte er diese Züge schon bei der Schiffahrt gesehen haben."

3. Der Gastliche, traduction de *Xenios* l' « Hospitalier », épithète donnée à Zeus, considéré comme le dieu de l'hospitalité, le protecteur des étrangers. Gewogen = propice, favorable.

4. Wehrt die Schmach! « Détourne l'injure! » Emploi assez rare de wehren.

5. Gedrangem, de l'adjectif inusité gedrang = gedrängt, schmal, eng.

Zum Kampfe muß er sich bereiten,
Doch bald ermattet sinkt die Hand,
Sie hat der Leier zarte Saiten,
Doch nie des Bogens Kraft[1] gespannt.

5. Er ruft die Menschen an, die Götter,
Sein Flehen dringt zu keinem Retter;
Wie weit er auch die Stimme schickt,
Nichts Lebendes wird hier erblickt.
„So muß ich hier verlassen sterben,
Auf fremdem Boden, unbeweint[2],
Durch böser Buben Hand verderben,
Wo[3] auch kein Rächer mir erscheint!"

6. Und schwer getroffen sinkt er nieder,
Da rauscht der Kraniche Gefieder;
Er hört, — schon kann er nicht mehr sehn, —
Die nahen Stimmen furchtbar krähn.
„Von euch, ihr Kraniche dort oben,
Wenn keine andre Stimme spricht,
Sei meines Mordes Klag' erhoben!"
Er ruft es, und sein Auge bricht.

7. Der nackte Leichnam wird gefunden,
Und bald, obgleich entstellt von Wunden,

---

1. Des Bogens Kraft = den kräftigen, starken Bogen. Hellénisme (et latinisme) fréquent dans la poésie de Schiller.

Und sie nimmt die Wucht des Speeres.
(„Das Eleusische Fest").

2. Unbeweint. Trait de mœurs antiques. Il n'y avait pas d'appréhension plus cruelle pour un ancien que celle de mourir sans être pleuré.

3. Wo; suppléez hier. Cette préoccupation de la vengeance est bien conforme à l'esprit de l'antiquité. Dans les cérémonies funèbres, on portait devant le corps de celui qui avait péri assassiné une épée, symbole de la vengeance.

Erkennt der Gastfreund in Korinth
Die Züge, die ihm teuer sind :
„Und muß ich so dich wieder finden,
Und hoffte mit der Fichte[1] Kranz
Des Sängers Schläfe zu umwinden,
Bestrahlt[2] von seines Ruhmes Glanz!“

8. Und jammernd hören's alle Gäste,
Versammelt bei Poseidons Feste,
Ganz Griechenland[3] ergreift der Schmerz,
Verloren hat ihn jedes Herz.
Und stürmend drängt sich zum Prytanen[4]
Das Volk, es fordert seine Wut,
Zu rächen des Erschlagnen Manen[5],
Zu sühnen[6] mit des Mörders Blut.

9. Doch wo[7] die Spur, die aus der Menge,
Der Völker flutendem Gedränge,
Gelocket von der Spiele Pracht,
Den schwarzen Thäter[8] kenntlich macht?
Sind's Räuber, die ihn feig erschlagen?
That's neidisch ein verborgner Feind?

---

1. Fichte. Les vainqueurs étaient ordinairement couronnés de lierre. Au temps d'Ibycus, on leur décernait une couronne de pin.
2. Bestrahlt, « rayonnant de l'éclat de sa gloire » peut se rapporter à des Sängers Schläfe ou bien à ich (der Gastfreund). Le premier sens paraît préférable.
3. Ganz Griechenland, toute la Grèce assemblée à Corinthe.
4. Prytanen. A Athènes, on donnait le nom de prytanes aux sénateurs en service actif; ils présidaient aux assemblées du peuple. Au VI^e siècle, c'est le sénat de Corinthe, et non pas un prytane, qui exerçait le pouvoir judiciaire.
5. Manen, les Mânes. Ce terme latin constitue ici un de ces anachronismes qui ne sont pas rares chez Schiller.
6. Sühnen = versöhnen, apaiser. On dit ordinairement : ein Verbrechen sühnen, mais non pas einen Ermordeten sühnen.
7. Wo, suppléez ist.
8. Thäter, criminel.

Nur Helios vermag's zu sagen,
Der alles Irdische bescheint.

10. Er geht vielleicht mit frechem Schritte
Jetzt eben durch der Griechen Mitte,
Und während ihn die Rache sucht,
Genießt er seines Frevels Frucht.
Auf ihres eignen Tempels Schwelle
Trotzt er vielleicht den Göttern, mengt
Sich dreist in jene Menschenwelle,
Die dort sich zum Theater drängt.

11. Denn Bank an Bank gedränget sitzen,
Es brechen fast der Bühne[1] Stützen,
Herbeigeströmt von fern und nah,
Der Griechen Völker wartend da.
Dumpfbrausend wie des Meeres Wogen,
Von Menschen wimmelnd, wächst der Bau
In weiter stets geschweiftem Bogen[2]
Hinauf bis in des Himmels Blau[3].

12. Wer zählt die Völker, nennt die Namen,
Die gastlich hier zusammen kamen?
Von Theseus' Stadt[4], von Aulis' Strand[5],

---

1. Der Bühne. Le terme est impropre puisqu'il ne s'agit pas de la scène, mais des gradins de l'amphithéâtre.

2. In weiter stets geschweiftem Bogen, « formant un arc qui allait s'élargissant ».

3. In des Himmels Blau. Le théâtre antique était à ciel ouvert et les représentations se donnaient en plein jour. La scène était dressée sur des tréteaux; les gradins formaient un demi-cercle autour de l'orchestre où le chœur évoluait autour de la thymèle, autel de Bacchus, placé au centre du demi-cercle.

4. Theseus' Stadt, la ville de Thésée, Athènes. C'est Thésée qui, d'après la tradition, réunit en une cité les douze états attiques.

5. Aulis' Strand, bourg de Béotie, où les Grecs s'embarquèrent pour combattre Troie et où eut lieu le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon.

Von Phocis[1], vom Spartanerland,
Von Asiens entlegener Küste,
Von allen Inseln kamen sie,
Und horchen von dem Schaugerüste[2]
Des Chores grauser[3] Melodie[4],

13. Der streng und ernst, nach alter Sitte,
Mit langsam abgemessnem Schritte,
Hervortritt aus dem Hintergrund[5]
Umwandelnd des Theaters Rund.

---

1. Phocis, entre la Thessalie et le golfe de Corinthe.
2. Schaugerüste, l'amphithéâtre.
3. Grauser, au datif. Horchen demande le datif ou l'accusatif avec auf.
4. Dans la description, qui suit, des Euménides ou Erinnyes, Schiller s'est inspiré des *Euménides* d'Eschyle qu'il connaissait par la traduction de Guillaume de Humboldt. Dans les *Remarques détachées sur quelques questions d'esthétique*, Schiller, après avoir établi que le « grand » et le « terrible » peuvent être une source de jouissance esthétique ajoute :

« Il n'existe point, dans la mythologie grecque, de figure plus terrible et en même temps plus hideuse que celle des Furies ou Erinnyes, lorsqu'elles sortent des enfers pour poursuivre un criminel. Leurs visages horriblement grimaçants, leurs corps décharnés, leurs têtes couvertes de serpents, tout cela révolte nos sens et offense notre goût. Mais qu'on nous représente ces monstres à la poursuite d'Oreste, le meurtrier de sa mère, qu'on nous les montre brandissant la torche dans leurs mains, et pourchassant, sans repos ni trêve, leur proie de pays en pays, jusqu'à ce que le courroux de la justice étant apaisé, elles s'abîment dans les enfers, alors nous nous arrêtons à cette peinture avec une horreur mêlée de plaisir. »

Boileau avait déjà dit :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui, par l'art embelli, ne puisse plaire aux yeux.

5. Hintergrund. Le chœur sortait ordinairement, non pas du fond du théâtre, mais d'une porte latérale, située à la gauche des spectateurs.

So schreiten keine ird'schen Weiber[1]!
Die zeugete kein sterblich Haus!
Es steigt das Riesenmaß der Leiber[2]
Hoch über menschliches hinaus.

14. Ein schwarzer Mantel schlägt die Lenden[3];
Sie schwingen in entfleischten Händen
Der Fackel düsterrote[4] Glut;
In ihren Wangen fließt kein Blut.
Und wo die Haare lieblich flattern,
Um Menschenstirnen freundlich wehn,
Da sieht man Schlangen hier und Nattern
Die giftgeschwollnen Bäuche blähn.

15. Und schauerlich, gedreht im Kreise,
Beginnen sie des Hymnus Weise,
Der durch das Herz zerreißend dringt,
Die Bande um den Frevler schlingt[5];

---

1. Keine ird'schen Weiber. On sait que les femmes ne paraissaient point sur la scène chez les Grecs. Les acteurs portaient des masques et étaient chaussés de cothurnes, brodequins à semelles très épaisses.

2. Das Riesenmaß der Leiber, leur taille gigantesque.

3. Cette description est conforme à la tradition antique. Au commencement des *Euménides* d'Eschyle, on voit devant l'autel d'Apollon, auprès duquel Oreste cherche un refuge, les cinquante Euménides assises et endormies, les yeux injectés de sang, la tête hérissée de serpents. Leurs mains sont armées de fouets, et leurs robes noires portent des bandes de laine rouge.

C'est d'Eschyle encore que Gœthe s'est inspiré dans le portrait qu'il trace des Furies au troisième acte d'*Iphigénie en Tauride* (vers 1052 seqq.)

4. Düsterrote, d'un rouge sinistre.

5. Cf. la traduction d'Eschyle par G. de Humboldt :

Über dem geweihten Opfer
Sei dies unser Lied! Sinneraubend,
Herzzerrüttend, wahnsinnhauchend,
Schallt der Hymnos der Erinnyen,

Besinnungraubend, herzbethörend
Schallt der Erinnyen Gesang;
Er schallt, des Hörers Mark verzehrend,
Und duldet nicht der Leier Klang[1]:

16. „Wohl dem, der frei von Schuld und Fehle[2]
Bewahrt die kindlich reine Seele!
Ihm dürfen wir nicht rächend nahn,
Er wandelt frei des Lebens Bahn[3].
Doch wehe, wehe, wer verstohlen
Des Mordes schwere That vollbracht!
Wir heften uns an seine Sohlen,
Das furchtbare Geschlecht der Nacht[4]!

17. Und glaubt er fliehend zu entspringen,
Geflügelt[5] sind wir da, die Schlingen

---

Seelenfesselnd, sonder Leier
Und des Hörers Mark verzehrend.

L'hymne des Euménides débute ainsi chez le poète grec : « Allons, chantons en chœur. Le refrain formidable, ah! qu'on l'entende. Oui, disons comment aux hommes notre troupe se flatte de dispenser avec équité et le bien et le mal. Quiconque a les mains pures, jamais notre colère ne le visite; sa vie s'écoule exempte de tourments.

« Mais qu'un criminel, comme ce misérable, cache une main encore tout humide du meurtre, aussitôt, justes vengeresses, nous sommes là, impitoyables créanciers du prix du sang. » (Trad. Ad. Bouillet).

1. « Mais sur le coupable alors, c'est le chant terrible, délire, frénésie, folie; c'est l'hymne des Erinnyes, effarement des âmes, l'hymne sans lyre, effroi des mortels. » (Id.)

2. Fehle, datif de der Fehl ou die Fehle, peu usités et synonymes de Fehler, Sünde.

3. Des Lebens Bahn wandeln. Cf. les expressions : einen Kampf kämpfen, einen Tod sterben, einen Schlaf schlafen, etc... Klopstock les avait mises à la mode.

4. Dans Eschyle, les Euménides invoquent la Nuit qu'elles appellent leur mère; à Athênê (Minerve), qui les interroge, elles répondent : « Nous sommes les enfants de la sombre Nuit. »

5. Geflügelt. Non pas « ailées » mais « comme si nous avions des ailes. »

Ihm werfend um den flücht'gen Fuß,
Daß er zu Boden fallen muß.
So jagen wir ihn, ohn' Ermatten,
Versöhnen kann uns keine Reu',
Ihn fort und fort[1] bis zu den Schatten,
Und geben ihn auch dort nicht frei."

18. So singend, tanzen sie den Reigen[2],
Und Stille, wie des Todes Schweigen,
Liegt über'm ganzen Hause[3] schwer,
Als ob die Gottheit nahe wär'.
Und feierlich, nach alter Sitte,
Umwandelnd des Theaters Rund,
Mit langsam abgemessnem Schritte,
Verschwinden sie im Hintergrund[4].

19. Und[5] zwischen Trug[6] und Wahrheit schwebet
Noch zweifelnd jede Brust und bebet,
Und huldiget der furchtbarn Macht,[7]
Die richtend im Verborgnen wacht,
Die unerforschlich, unergründet,
Des Schicksals dunkeln Knäuel flicht,[8]

---

1. Fort und Fort, toujours plus loin.
2. Den Reigen. Les chants du chœur étaient accompagnés de danses.
3. Hause, fréquemment employé dans le sens de théâtre.
4. Verschwinden sie im Hintergrund. Détail inexact. Le chœur assistait à toute l'action et ne quittait point l'orchestre.
5. Schiller écrivit cette strophe sur le conseil de Gœthe. „Dann würde ich... noch einen Vers (Gœthe a voulu dire une strophe) einrücken, um die Gemütsstimmung des Volks in welche der Inhalt des Chors sie versetzt, darzustellen.
6. Trug, l'illusion. Les spectateurs se demandent si ce ne sont pas les Euménides elles-mêmes qu'ils viennent de voir et d'entendre.
7. Der furchtbaren Macht, la Némésis, la Vengeance.
8. « Qui tisse le sombre nœud de la destinée. »

Dem tiefen Herzen sich verkündet,
Doch fliehet vor dem Sonnenlicht.[1]

20. Da hört man auf den höchsten Stufen[2]
Auf einmal eine Stimme rufen :
„Sieh da! Sieh da, Timotheus,
Die Kraniche des Ibykus!“
Und finster plötzlich wird der Himmel,
Und über dem Theater hin
Sieht man, in schwärzlichtem Gewimmel,
Ein Kranichheer vorüberziehn.

21. „Des Ibykus!“ — der teure Name
Rührt jede Brust mit neuem Grame,

---

1. Ces réflexions, d'un caractère abstrait et philosophique, ne semblent pas en situation ici.

2. Schiller écrit à Gœthe le 7 septembre 1797 : „Der bloße natürliche Zweifel muß die Katastrophe erklären. Dieser Zufall führt den Kranichzug über dem Theater hin, der Mörder ist unter den Zuschauern; das Stück hat ihn zwar nicht eigentlich gerührt und zerknirscht, das ist meine Meinung nicht, aber es hat ihn an seine That und also auch an das was dabei vorgekommen erinnert, sein Gemüt ist davon frappiert, die Erscheinung der Kraniche muß also in diesem Augenblick ihn überraschen, er ist ein roher dummer Kerl, über den der momentane Eindruck alle Gewalt hat; der laute Ausruf ist unter diesen Umständen natürlich. Da ich ihn oben sitzend annehme, wo das gemeine Volk seinen Platz hat, so kann er erstlich die Kraniche früher sehen, eh' sie über der Mitte des Theaters schweben; dadurch gewinn' ich, daß der Ausruf der wirklichen Erscheinung der Kraniche vorhergehen kann, worauf hier viel ankommt, und daß also die wirkliche Erscheinung derselben bedeutender wird. Ich gewinne zweitens, daß er, wenn er oben ruft, besser gehört werden kann: denn nun ist es gar nicht unwahrscheinlich, daß ihn das ganze Haus schreien hört, wenn gleich nicht alle seine Worte verstehen. Dem Eindruck selbst, den seine Exclamation macht, habe ich noch eine Strophe gewidmet, aber die wirkliche Entdeckung der That, als Folge jenes Schreies, wollte ich mit Fleiß nicht umständlicher darstellen : denn sobald nur der Weg zur Auffindung des Mörders geöffnet ist (und das leistet der Ausruf, nebst dem darauf folgenden verlegenen Schrecken), so ist die Ballade aus; das andere ist nichts mehr für den Poeten.“

Und, wie im Meere Well' auf Well',
So läuft's von Mund zu Munde schnell:
„Des Ibykus, den wir beweinen,
Den eine Mörderhand erschlug?
Was ist's[1] mit dem? Was kann er meinen?
Was ist's mit diesem Kranichzug?" —

22. Und lauter immer wird die Frage,
Und ahnend fliegt's, mit Blitzesschlage[2],
Durch alle Herzen: „gebet Acht!
Das ist der Eumeniden Macht!
Der fromme Dichter wird gerochen[3]
Der Mörder bietet selbst sich dar!
Ergreift ihn, der das Wort gesprochen,
Und ihn, an den's gerichtet war!"

23. Doch dem war kaum das Wort entfahren,
Möcht' er's im Busen gern bewahren;
Umsonst! der schreckenbleiche Mund
Macht schnell die Schuldbewußten kund.
Man reißt und schleppt sie vor den Richter,
Die Scene wird zum Tribunal,
Und es gestehn die Bösewichter,
Getroffen von der Rache Strahl[4].

---

1. Was ist's mit... « Qu'en est-il de... Qu'y a-t-il avec. »
2. Blitzesschlage, pour Blitzschlage. « Et rapide comme l'éclair, un pressentiment envahit tous les cœurs. »
3. Gerochen, poétique et inusité pour gerächt.
4. Guillaume de Humboldt apprécie en ces termes la ballade de Schiller:
„Die Kraniche des Ibykus tragen die Farbe des Altertums so rein und treu an sich, als man es nur von irgend einem modernen Dichter erwarten kann, und zwar auf die schönste und geistvollste Weise. Der Dichter hat den Sinn des Altertums in sich aufgenommen, er bewegt sich darin mit Freiheit und so entspringt eine neue, in allen ihren Teilen nur einen Geist atmende Dichtung. Die Kraniche des Ibykus erlaubten eine ganz epische Ausführung; was den Stoff dem Dichter innerlich wert machte, war die daraus hervorspringende Idee der

## Die Räuber (1781)[1].

(Acte III sc. II)

## Repentir d'un brigand[2].

Gegend an der Donau.

Die Räuber (gelagert auf einer Anhöhe unter Bäumen, die Pferde weiden am Hügel hinunter).

Karl Moor. Hier muß ich liegen bleiben. (Wirft sich auf die Erde.) Meine Glieder wie abgeschlagen. Meine Zunge trocken wie eine Scherbe. (Schweizer verliert sich unvermerkt.) Ich wollt' euch bitten, mir eine Handvoll Wassers aus diesem Strome zu holen, aber ihr seid alle matt bis in den Tod[3].

Schwarz. Auch ist der Wein all[4] in unsern Schläuchen.

Moor. Seht doch, wie schön das Getreide steht! — Die

---

Gewalt künstlerischer Darstellung über die menschliche Brust. Die Macht der Poesie, einer unsichtbaren, bloß durch den Geist geschaffenen, in der Wirklichkeit verfliegenden Kraft, gehörte wesentlich in den Ideenkreis, der Schiller lebendig beschäftigte." A l'exemple de Schiller, les romantiques ont célébré à l'envi la puissance de la poésie.

1. *Gœtz de Berlichingen*, *Werther* et les *Brigands* sont les immortels monuments du *Sturm und Drang*. Le drame de Schiller est animé d'un bout à l'autre d'un souffle puissant d'indépendance et de révolte. C'est l'apologie enflammée de la révolution, droit inaliénable et sacré de tous les hommes; c'est la protestation juvénile et naïve d'un noble esprit contre les injustices, les lâchetés et les bassesses d'une société corrompue.

2. Ce brigand, Karl Moor, incarne les idées de Schiller, c.-à-d. celles de Rousseau. Don Quichotte forcené, il part en guerre contre les tyrans, contre les ministres prévaricateurs, contre le clergé débauché. Il est nourri de la lecture de Plutarque; il a soif d'héroïsme; il rêve de devenir un Alexandre, un César ou un Brutus.

3. Matt bis in den Tod. Réminiscence de la Bible, qui fut longtemps le livre de chevet du jeune Schiller.

4. All, fini, c.-à-d. bu. Cf. *Egmont*, I, 1 :

„Nun schießt nur hin, daß es alle wird!"

Bäume brechen fast unter ihrem Segen[1]. — Der Weinstock voll Hoffnung[2].

Grimm. Es giebt ein fruchtbares Jahr.

Moor. Meinst du? Und so würde doch ein Schweiß in der Welt bezahlt. Einer? — — Aber es kann ja über Nacht ein Hagel fallen und alles zu Grund schlagen.

Schwarz. Das ist leicht möglich. Es kann alles zu Grund gehen, wenig Stunden vor'm Schneiden.

Moor. Das sag' ich ja. Es wird alles zu Grund gehn. Warum soll dem Menschen das gelingen, was er von der Ameise hat, wenn ihm das fehlschlägt, was ihn den Göttern gleich macht? — Oder ist hier die Mark seiner Bestimmung?

Schwarz. Ich kenne sie nicht.

Moor. Du hast gut gesagt und noch besser gethan, wenn du sie nie zu kennen verlangtest! — Bruder — ich habe die Menschen gesehen, ihre Bienensorgen und ihre Riesenprojecte — ihre Götterplane und ihre Mäusegeschäfte, das wunderseltsame Wettrennen nach Glückseligkeit; — dieser dem Schwung seines Rosses anvertraut — ein anderer der Nase seines Esels — ein dritter seinen eigenen Beinen; dieses bunte Lotto des Lebens, worein so Mancher seine Unschuld und — seinen Himmel setzt, einen Treffer zu haschen, und — Nullen sind der Auszug — am Ende war kein Treffer darin. Es ist ein Schauspiel, Bruder, das Thränen in deine Augen lockt, wenn es dein Zwerchfell zum Gelächter kitzelt.

Schwarz. Wie herrlich die Sonne dort untergeht!

1. Segen, du latin *signum*, désignait, à l'origine, le signe de la croix qui amène la *bénédiction*. Par extension, il s'applique aux effets de la bénédiction : abondance des biens de la terre, riches moissons, nombreuse postérité, etc.

2. Ce style concis (kurz und gedankenvoll), déjà recommandé par Klopstock, était en faveur chez les « Stürmer ». La nouvelle école littéraire qui s'est fondée en Allemagne, il y a quelques années, semble avoir, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, repris les traditions du *Sturm und Drang*.



Moor (in den Anblick versenkt). So stirbt ein Held! — Anbetungswürdig!

Grimm. Du scheinst tief gerührt.

Moor. Da ich noch ein Bube war — war's mein Lieblingsgedanke, wie sie zu leben, zu sterben wie sie. — (Mit verbissenem Schmerz.) Es war ein Bubengedanke!

Grimm. Das will ich hoffen.

Moor (drückt den Hut über's Gesicht). Es war eine Zeit — Laßt mich allein, Kameraden!

Schwarz. Moor! Moor! Was zum Henker? — Wie er seine Farbe verändert!

Grimm. Alle Teufel! Was hat er? Wird ihm übel?

Moor. Es war eine Zeit, wo ich nicht schlafen konnte, wenn ich mein Nachtgebet vergessen hatte —

Grimm. Bist du wahnsinnig? Willst du dich von deinen Bubenjahren hofmeistern lassen?

Moor (legt sein Haupt auf Grimms Brust). Bruder! Bruder!

Grimm. Wie? Sei doch kein Kind — ich bitte dich —

Moor. Wär' ich's — wär' ich's wieder!

Grimm. Pfui! Pfui!

Schwarz. Heitre dich auf. Sieh diese malerische Landschaft — den lieblichen Abend.

Moor. Ja, Freunde! diese Welt ist so schön.

Schwarz. Nun, das war wohl gesprochen.

Moor. Diese Erde so herrlich!

Grimm. Recht — recht — so hör' ich's gerne.

Moor (zurückgesunken). Und ich so häßlich auf dieser schönen Welt — Und ich ein Ungeheuer auf dieser herrlichen Erde!

Grimm. O weh, o weh!

Moor. Meine Unschuld! meine Unschuld! — Seht! Es ist alles hinausgegangen, sich im friedlichen Strahl des Frühlings zu sonnen — warum ich allein die Hölle saugen aus den Freuden des Himmels? — Daß alles so glücklich ist, durch den Geist des Friedens alles so verschwistert! — Die ganze Welt eine Familie und ein Vater dort oben! — Mein Vater nicht — ich allein der Verstoßene, ich allein ausgemustert aus den

Reihen der Reinen — mir nicht der süße Name Kind — nimmer mir der Geliebten schmachtender Blick, nimmer, nimmer des Busenfreundes Umarmung. (Wild zurückfahrend.) Umlagert von Mördern — von Nattern umzischt — angeschmiedet an das Laster mit eisernen Banden — hinausschwindelnd ins Grab des Verderbens auf des Lasters schwankendem Rohr — mitten in den Blumen der glücklichen Welt ein heulender Abbadonna! [1]

Schwarz (zu den übrigen). Unbegreiflich! ich hab' ihn nie so gesehen.

Moor (mit Wehmut)..... Daß ich ein Bettler geboren werden dürfte! — Nein! ich wollte nicht mehr, o Himmel — daß ich werden dürfte wie dieser Taglöhner einer! — O ich wollte mich abmüden, daß mir das Blut von den Schläfen rollte — mir die Wollust eines einzigen Mittagsschlafs zu erkaufen — die Seligkeit einer einzigen Thräne.

Grimm (zu den Andern). Nur Geduld, der Paroxysmus ist schon im Fallen.

Moor. Es war eine Zeit, wo sie[2] mir so gern flossen — o ihr Tage des Friedens! du Schloß meines Vaters — ihr grünen schwärmerischen Thäler! O all ihr Elysiums-Scenen meiner Kindheit! — werdet ihr nimmer zurückkehren — nimmer mit köstlichem Säuseln meinen brennenden Busen kühlen? — Traure mit mir, Natur! — Sie werden nimmer zurückkehren, nimmer mit köstlichem Säuseln meinen brennenden Busen kühlen. — Dahin! dahin, unwiederbringlich! —

---

1. Abbadonna, un ange déchu, auquel la *Messiade* avait intéressé toute l'Allemagne. Remarquez l'énergie de l'expression : ces „Kraftausdrücke" étaient un des procédés familiers des « génies originaux. »

2. Sie = die Thränen. La « volupté des larmes » est un thème souvent traité par les poètes du temps.

---

# Wallensteins Tod.

(1799)

Acte I scène IV.[1]

Wallenstein (mit sich selbst redend).

Wär's möglich? Könnt' ich nicht mehr, wie ich wollte?
Nicht mehr zurück, wie mir's beliebt? [2] Ich müßte
Die That vollbringen, weil ich sie gedacht,
Nicht die Versuchung von mir wies — das Herz
Genährt mit diesem Traum, auf ungewisse
Erfüllung hin die Mittel mir gespart,
Die Wege bloß mir offen hab' gehalten? —
Beim großen Gott des Himmels! Es war nicht
Mein Ernst, beschloßne Sache war es nie
In dem Gedanken bloß gefiel ich mir;
Die Freiheit reizte mich und das Vermögen.[3]
War's Unrecht, an dem Gaukelbilde mich
Der königlichen Hoffnung zu ergetzen?
Blieb in der Brust mir nicht der Wille frei,
Und sah ich nicht den guten Weg zur Seite,

---

1. Sesina, un émissaire de Wallenstein, a été arrêté et livré à l'Empereur, qui connaîtra bientôt les ambitieux desseins de son général. Esprit indécis et chimérique, le duc se voit avec frayeur contraint de vouloir et d'agir. Son confident, Illo, lui a dit fort justement :

„Vorwärts mußt du,
Denn rückwärts kannst du nun nicht mehr."

Il s'agit, à présent, de négocier la trahison avec le colonel Wrangel, l'envoyé des Suédois et de rompre ouvertement avec l'Empire.

2 Wallenstein avait dit précédemment :

„Wie? sollt' ich's nun im Ernst erfüllen müssen,
Weil ich zu frei gescherzt mit dem Gedanken?
Verflucht, wer mit dem Teufel spielt!

3. Die Freiheit, das Vermögen, la liberté et la faculté d'agir.

Der mir die Rückkehr offen stets bewahrte?
Wohin denn seh' ich plötzlich mich geführt?
Bahnlos liegt's hinter mir, und eine Mauer
Aus meinen eignen Werken baut sich auf,
Die mir die Umkehr türmend[1] hemmt! (Er bleibt tiefsinnig
Strafbar erschein' ich, und ich kann die Schuld, [stehen.)
Wie ich's versuchen mag, nicht von mir wälzen;
Denn mich verklagt der Doppelsinn des Lebens,[2]
Und — selbst der frommen Quelle reine That
Wird der Verdacht, schlimmdeutend, mir vergiften.
War ich, wofür ich gelte, der Verräter,
Ich hätte mir den guten Schein gespart,
Die Hülle hätt' ich dicht um mich gezogen,
Dem Unmut Stimme nie geliehn. Der Unschuld,
Des unverführten Willens mir bewußt,
Gab ich der Laune Raum, der Leidenschaft —
Kühn war das Wort, weil es die That nicht war.
Jetzt werden sie[3], was planlos ist geschehn,
Weitsehend, planvoll mir zusammenknüpfen,
Und was der Zorn, und was der frohe Mut[4]
Mich sprechen ließ im Überfluß des Herzens,
Zu künstlichem Gewebe mir vereinen
Und eine Klage furchtbar draus bereiten,
Dagegen ich verstummen muß. So hab' ich
Mit eignem Netz verderblich mich umstrickt,
Und nur Gewaltthat kann es reißend lösen. (Wiederum still
Wie anders, da des Mutes freier Trieb [stehend.)
Zur kühnen That mich zog, die rauh gebietend
Die Not jetzt, die Erhaltung von mir heischt.
Ernst ist der Anblick der Notwendigkeit.
Nicht ohne Schauder greift des Menschen Hand

1. Türmend = wie ein Turm.
2. Des Lebens = meines Lebens.
3. Sie, l'entourage de l'Empereur.
4. Der frohe Mut. On disait au XVIIe siècle « la gaîté de courage. »

In des Geschicks geheimnisvolle Urne.
In meiner Brust war meine That noch mein;
Einmal entlassen aus dem sichern Winkel
Des Herzens, ihrem mütterlichen Boden,
Hinausgegeben in des Lebens Fremde,[1]
Gehört sie jenen tück'schen Mächten an,[2]
Die keines Menschen Kunst vertraulich macht.

(Er macht heftige Schritte durchs Zimmer, dann bleibt er wieder sinnend stehen).

Und was ist dein Beginnen? Hast du dir's
Auch redlich selbst bekannt? Du willst die Macht,[3]
Die ruhig, sicher thronende erschüttern,
Die in verjährt geheiligtem[4] Besitz,
In der Gewohnheit festgegründet ruht,
Die an der Völker frommem Kinderglauben
Mit tausend zähen Wurzeln sich befestigt.[5]
Das wird kein Kampf der Kraft sein mit der Kraft,
Den fürcht' ich nicht. Mit jedem Gegner wag' ich's,
Den ich kann sehen und ins Auge fassen,
Der, selbst voll Mut, auch mir den Mut entflammt.
Ein unsichtbarer Feind ist's, den ich fürchte,
Der in der Menschen Brust mir widersteht,

---

1. In des Lebens Fremde = in das fremde Leben.
2. Wallenstein est fataliste. Il est même superstitieux : au commencement de la pièce, nous le voyons, avec un astrologue, occupé à consulter les étoiles, afin d'apprendre le secret de sa destinée.
3. Die Macht, l'Empire.
4. Cette construction (l'adjectif précédé d'un adverbe) est très fréquente chez Gœthe et Schiller.
5. Cf. *Guillaume Tell*, Acte II, sc. 2 :

Denn so wie ihre Alpen fort und fort
Dieselben Kräuter nähren, ihre Brunnen
Gleichförmig fließen, Wolken selbst und Winde
Den gleichen Strich unwandelbar befolgen,
So hat die alte Sitte hier vom Ahn
Zum Enkel unverändert fortbestanden.
Nicht tragen sie verwegne Neuerung
Im altgewohnten gleichen Gang des Lebens.

Durch feige Furcht allein mir fürchterlich —
Nicht, was lebendig, kraftvoll sich verkündigt,
Ist das gefährlich Furchtbare. Das ganz
Gemeine ist's, das ewig Gestrige,
Was immer war und immer wiederkehrt
Und morgen gilt, weil's heute hat gegolten!
Denn aus Gemeinem ist der Mensch gemacht,
Und die Gewohnheit nennt er seine Amme.
Weh dem, der an den würdig alten Hausrat
Ihm rührt, das teure Erbstück seiner Ahnen!
Das Jahr übt eine heiligende Kraft;
Was grau vor Alter ist, das ist ihm göttlich.
Sei im Besitze, und du wohnst im Recht,
Und heilig wird's die Menge dir bewahren.

(Zu dem Pagen, der hereintritt.)

Der schwed'sche Oberst? Ist er's? Nun, er komme.

(Page geht. Wallenstein hat den Blick nachdenkend auf die Thüre geheftet.)

Noch ist sie rein — noch! das Verbrechen kam
Nicht über diese Schwelle noch — So schmal ist
Die Grenze, die zwei Lebenspfade scheidet!

---

## Die Jungfrau von Orleans.

### 1801

### Adieux à la terre natale.[1]

Johanna (allein).

Lebt wohl, ihr Berge, ihr geliebten Triften,
Ihr traulich stillen Thäler, lebet wohl!
Johanna wird nun nicht mehr auf euch wandeln,
Johanna sagt euch ewig Lebewohl!

1. Schiller excelle dans le genre élégiaque; il est vraiment le poète de l'aspiration, de la nostalgie mélancolique et passionnée, de la „Sehnsucht."

Ihr Wiesen, die ich wässerte, ihr Bäume,
Die ich gepflanzet, grünet fröhlich fort!
Lebt wohl, ihr Grotten und ihr kühlen Brunnen!
Du Echo, holde Stimme dieses Thals,
Die oft mir Antwort gab auf meine Lieder,
Johanna geht, und nimmer kehrt sie wieder!

Ihr Plätze alle meiner stillen Freuden,
Euch lass' ich hinter mir auf immerdar!
Zerstreuet euch, ihr Lämmer, auf der Heiden![1]
Ihr seid jetzt eine hirtenlose Schar;
Denn eine andre Herde muß ich weiden,
Dort auf dem blut'gen Felde der Gefahr.
So ist des Geistes Ruf an mich ergangen,
Mich treibt nicht eitles, irdisches Verlangen.

Denn der zu Mosen[2] auf des Horebs Höhen
Im feur'gen Busch sich flammend niederließ
Und ihm befahl, vor Pharao zu stehen,[3]
Der einst den frommen Knaben Isais,[4]
Den Hirten, sich zum Streiter ausersehen,
Der stets den Hirten gnädig sich bewies,
Er sprach zu mir aus dieses Baumes Zweigen :
„Geh hin! Du sollst auf Erden für mich zeugen."

„In rauhes Erz sollst du die Glieder schnüren,
Mit Stahl bedecken deine zarte Brust,
Nicht Männerliebe darf dein Herz berühren
Mit sünd'gen Flammen eitler Erdenlust.
Nie wird der Brautkranz deine Locken zieren,
Dir blüht kein lieblich Kind an deiner Brust:
Doch werd' ich dich mit kriegerischen Ehren,
Vor allen Erdenfrauen dich verklären".

1. Heiden, ancienne forme du datif féminin.
2. Mosen, Moïse.
3. Stehen. Cf. page 442 note 4.
4. Knaben Isais, David.

„Denn wenn im Kampf die Mutigsten verzagen,
Wenn Frankreichs letztes Schicksal nun sich naht,
Dann wirst du meine Oriflamme tragen
Und, wie die rasche Schnitterin die Saat,
Den stolzen Überwinder niederschlagen;
Umwälzen wirst du seines Glückes Rad,[1]
Errettung bringen Frankreichs Heldensöhnen
Und Rheims befrein und deinen König krönen!"

Ein Zeichen hat der Himmel mir verheißen,
Er sendet mir den Helm, er[2] kommt von ihm,
Mit Götterkraft berühret mich sein Eisen,
Und mich durchflammt der Mut der Cherubim;
Ins Kriegsgewühl hinein will es[3] mich reißen,
Es treibt mich fort mit Sturmes Ungestüm,
Den Feldruf hör' ich mächtig zu mir dringen,
Das Schlachtroß steigt, und die Trompeten klingen.
(Sie geht ab.)

---

## Wilhelm Tell.

1804

Acte IV scène 3.

Die hohle Gasse[4] bei Küßnacht.

Tell (tritt auf mit der Armbrust).

Durch diese hohle Gasse muß er[5] kommen,
Es führt kein andrer Weg nach Küßnacht. Hier
Vollend' ich's. — Die Gelegenheit ist günstig.

---

1. Schiller aime ces images empruntées à la mythologie: il n'en use pas toujours avec discrétion et propriété.
2. Er, c.-à-d. der Helm.
3. Es, une force mystérieuse.
4. Die hohle Gasse, le chemin creux, sur la route d'Immensée, non loin du lac de Zug.
5. Er, le bailli Gessler.

Dort der Hollunderstrauch verbirgt mich ihm;
Von dort herab kann ihn mein Pfeil erlangen;
Des Weges Enge wehret den Verfolgern. [1]
Mach' deine Rechnung mit dem Himmel, Vogt!
Fort mußt du, deine Uhr ist abgelaufen.

Ich lebte still und harmlos — das Geschoß
War auf des Waldes Tiere nur gerichtet,
Meine Gedanken waren rein von Mord —
Du hast aus meinem Frieden mich heraus
Geschreckt; in gärend Drachengift hast du
Die Milch der frommen Denkart mir verwandelt; [2]
Zum Ungeheuren hast du mich gewöhnt —
Wer sich des Kindes Haupt zum Ziele setzte,
Der kann auch treffen in das Herz des Feinds.

Die armen Kindlein, die unschuldigen,
Das treue Weib muß ich vor deiner Wut
Beschützen, Landvogt — Da, als ich den Bogenstrang
Anzog — als mir die Hand erzitterte —
Als du mit grausam teufelischer Lust

Mich zwangst, aufs Haupt des Kindes anzulegen —
Als ich ohnmächtig flehend rang vor dir, [3]
Damals gelobt' ich mir in meinem Innern
Mit furchtbarm Eidschwur, den nur Gott gehört
Daß meines nächsten Schusses erstes Ziel
Dein Herz sein sollte. Was ich mir gelobt
In jenes Augenblickes Höllenqualen,
Ist eine heil'ge Schuld; ich will sie zahlen.

Du bist mein Herr und meines Kaisers Vogt;
Doch nicht der Kaiser hätte sich erlaubt,

---

1. Wehret den Verfolgern, « empêche toute poursuite. »
2. Langage peu naturel dans la bouche de Tell. Réminiscence de Shakespeare.
3. « Je me tordais à tes pieds. »

Was du — Er sandte dich in diese Lande,
Um Recht zu sprechen — strenges,[1] denn er zürnet —
Doch nicht, um mit der mörderischen Lust
Dich jedes Greuels straflos zu erfrechen;
Es lebt ein Gott, zu strafen und zu rächen.

Komm du hervor[2], du Bringer bittrer Schmerzen,[3]
Mein teures Kleinod jetzt, mein höchster Schatz —
Ein Ziel will ich dir geben, das bis jetzt
Der frommen Bitte undurchdringlich war —
Doch dir soll es nicht widerstehn — Und du,
Vertraute Bogensehne, die so oft
Mir treu gedient hat in der Freude Spielen,[4]
Verlass' mich nicht im fürchterlichen Ernst.
Nur jetzt noch halte fest, du treuer Strang,
Der mir so oft den herben Pfeil beflügelt —
Entränn' er jetzo kraftlos meinen Händen,
Ich habe keinen zweiten zu versenden.

(Wanderer gehen über die Scene.)

Auf diese Bank von Stein will ich mich setzen,
Dem Wanderer zur kurzen Ruh' bereitet —
Denn hier ist keine Heimat — Jeder treibt
Sich an dem andern rasch und fremd vorüber,
Und fraget nicht nach seinem Schmerz. Hier geht
Der sorgenvolle Kaufmann und der leicht
Geschürzte Pilger — der andächt'ge Mönch,
Der düstre Räuber und der heitre Spielmann,
Der Säumer mit dem schwer beladnen Roß,

---

1. Strenges, suppléez Recht.
2. Tell s'adresse à la flèche qu'il tire de son carquois.
3. Epithète homérique.
4. In der Freude Spielen, « dans les joyeux divertissements », c.-à-d. dans les fêtes de tir „Freudeschießen." Gœthe nous fait assister à une de ces solennités populaires au commencement d'*Egmont*.

Der ferne herkommt von der Menschen Ländern[1];
Denn jede Straße führt ans End' der Welt.
Sie alle ziehen ihres Weges fort
An ihr Geschäft — und meines ist der Mord!
(Setzt sich.)

Sonst wenn der Vater auszog, liebe Kinder,
Da war ein Freuen[2] wenn er wieder kam;
Denn niemals kehrt' er heim, er bracht' euch etwas,[3]
War's eine schöne Alpenblume, war's
Ein seltner Vogel oder Ammonshorn[4],
Wie es der Wandrer findet auf den Bergen —
Jetzt geht er einem andern Waidwerk nach;
Am wilden Weg sitzt er mit Mordgedanken;
Des Feindes Leben ist's, worauf er lauert.
— Und doch an euch nur denkt er, liebe Kinder,
Auch jetzt. Euch zu verteidigen, eure holde Unschuld
Zu schützen vor der Rache des Tyrannen,
Will er zum Morde jetzt den Bogen spannen.
(Steht auf.)

Ich laure auf ein edles Wild — Läßt sich's
Der Jäger nicht verdrießen,[5] Tage lang
Umher zu streifen in des Winters Strenge,

---

1. Von der Menschen Ländern. Expression biblique.
2. Ein Freuen, infinitif très rarement employé comme substantif.
3. Er bracht' euch etwas. « Il ne rentrait jamais sans vous apporter quelque chose. » Cf. Acte II, sc. 2 :

Kein Thal war so versteckt, ich späht' es aus.

Dans cet idiotisme, la négation de la première proposition se porte également sur la seconde et la conjonction de subordination est supprimée, comme il arrive souvent.
4. Ammonshorn, *cornes d'Ammon* ou *ammonites*, coquilles fossiles ayant la forme d'une corne de bélier.
5. Sich etwas nicht verdrießen lassen, « ne pas épargner sa peine », — ne pas « plaindre sa peine » comme dit le peuple.

Von Fels zu Fels den Wagesprung zu thun,
Hinan zu klimmen an den glatten Wänden,
Wo er sich anleimt mit dem eignen Blut,[1]
— Um ein armselig Grattier[2] zu erjagen.
Hier gilt es einen köstlicheren Preis,
Das Herz des Todfeinds, der mich will verderben.
(Man hört von ferne eine Musik, welche sich nähert.)

Mein ganzes Leben lang hab' ich den Bogen
Gehandhabt, mich geübt nach Schützenregel;
Ich habe oft geschossen in das Schwarze,
Und manchen schönen Preis mir heimgebracht
Vom Freudenschießen — Aber heute will ich
Den Meisterschuß thun, und das Beste mir
Im ganzen Umkreis des Gebirgs gewinnen.[3]

---

1. Scheuchzer, dans son *Histoire naturelle de la Suisse* (1746), que Schiller a mise à profit, raconte que lorsque le chasseur de chamois s'est aventuré sur des glaciers escarpés d'où il ne peut descendre sans danger, il s'ouvre la plante des pieds: le sang qui coule de la blessure l'empêche de glisser et lui facilite la retraite.

2. Grattier, de Grat, arête d'un rocher ou d'une montagne.

3. Börne (1786-1837) a écrit une mordante satire du caractère de Tell, dont voici quelques extraits : „Aus Schillers liebevollem, weltumflutenden Herzen entsprang Tells beschränktes, häusliches Gemüt und seine kleine, enge That; die Fehler des Gedichtes sind die Tugenden des Dichters. — Es thut mir leid um den guten Tell, aber er ist ein großer Philister . .

. . . Tell hat den Mut des Temperaments, den das Bewußtsein körperlicher Kraft giebt; doch nicht den schönen Mut des Herzens, der, selbst unermeßlich, die Gefahr gar nicht berechnet. Er ist mutig mit dem Arm und furchtsam mit der Zunge; er hat eine schnelle Hand und einen langsamen Kopf, und so bringt ihn endlich seine gutmütige Bedenklichkeit dahin, sich hinter den Busch zu stellen und einen schnöden Meuchelmord zu begehen, statt mit edlem Stolze eine schöne That zu thun.

. . . Tell versteckt sich, und tötet, ohne Gefahr, seinen Feind, der sich ohne Gefahr glaubt."

## Philosophes et Savants.

### Kant.

(1724-1804)

« L'histoire de la vie d'Emmanuel Kant, dit Henri Heine, est difficile à écrire, car il n'eut ni vie ni histoire ; il vécut d'une vie de célibataire, vie mécaniquement réglée et presque abstraite, dans une petite rue écartée de Königsberg, vieille ville des frontières nord-est de l'Allemagne. Je ne crois pas que la grande horloge de la cathédrale ait accompli sa tâche visible avec moins de passion et plus de régularité que son compatriote Emmanuel Kant. Se lever, boire le café, écrire, faire son cours, dîner, aller à la promenade, tout avait son heure fixe, et les voisins savaient exactement qu'il était deux heures et demie quand Emmanuel Kant, vêtu de son habit gris, son jonc d'Espagne à la main, sortait de chez lui et se dirigeait vers la petite allée de tilleuls, qu'on nomme encore à présent, en souvenir de lui, l'allée du Philosophe. Il la montait et la descendait huit fois le jour, en quelque saison que ce fût ; et quand le temps était couvert ou que les nuages noirs annonçaient la pluie, on voyait son domestique, le vieux Lampe, qui le suivait d'un air vigilant et inquiet, le parapluie sous le bras, véritable image de la Providence. »

Né le 22 avril 1724 à Königsberg, Emmanuel Kant, dont la famille était pauvre, fit ses études à l'Université de cette ville, donna des leçons pour vivre, se fit recevoir « magister » ou maître ès arts en 1755, enseigna dès lors les mathématiques pures et appliquées et la philosophie à l'Université, mais n'obtint le titre de professeur qu'en 1770. Il mourut en 1804.

Kant a révolutionné la philosophie : tous les philosophes qui lui ont succédé relèvent de lui, et son influence a été immense sur tous les penseurs de son siècle. Dans la *Critique de la raison pure* (1781), son ouvrage capital, il montre le néant de toutes les spéculations métaphysiques sur l'immortalité de l'âme, sur le libre-arbitre et sur

l'existence de Dieu. Nous ne pouvons connaître que les *phénomènes*, c.-à-d. ce qui tombe sous nos sens. L'espace et le temps sont des *formes* ou *catégories* de notre sensibilité, que nous appliquons aux choses et qui n'ont peut-être aucune réalité extérieure. Les lois que la science impose au monde sensible sont uniquement les lois de notre entendement. Rien ne prouve qu'elles soient valables pour les *noumènes*, c.-à-d. pour la réalité objective.

La *Critique de la raison pure* (1788) expose la doctrine morale de Kant; le philosophe y admet, comme *postulats* de la conscience, la liberté, l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. La règle suprême de la morale kantienne est traduite dans la formule suivante : « Agis de telle sorte que la raison de ton action puisse être érigée en une loi universelle. »

Outre la *Critique du Jugement* (1790), Kant a écrit de pénétrantes « *Observations sur le sentiment du Beau et du Sublime* » (1764) dont Schiller s'est inspiré, et une foule de dissertations scientifiques et philosophiques. La langue de Kant est pure et généralement claire, si l'on a pris la précaution de s'assimiler, une fois pour toutes, son vocabulaire technique, d'ailleurs assez restreint.

## BIBLIOGRAPHIE

Toutes les histoires de la philosophie et notamment Kuno Fischer *Geschichte der neueren Philosophie*.

WINDELBAND. Même titre.

Les œuvres de Kant ont été publiées, avec une biographie, par K. ROSENKRANZ et FR. W. SCHUBERT, en 12 volumes (1838 et années suivantes) et par G. HARTENSTEIN (1838) en 10 volumes. Une édition définitive paraît en ce moment sous les auspices de l'Académie des sciences de Berlin.

ROSIKAT. *Kants Kritik der reinen Vernunft und seine Stellung zur Poesie*. 1901. W. Koch, Königsberg.

---





## L'éducation[1].

Der Mensch soll seine Anlagen zum Guten erst entwickeln; die Vorsehung hat sie nicht schon fertig in ihn gelegt; es sind bloße Anlagen und ohne den Unterschied der Moralität[2]. Sich selbst besser machen, sich selbst kultivieren, und wenn er böse ist, Moralität bei sich hervorbringen, das soll der Mensch. Wenn man das aber reiflich überdenkt, so findet man daß dieses sehr schwer sei. Daher ist die Erziehung das größeste Problem und das schwerste, was dem Menschen kann aufgegeben werden. Denn Einsicht hängt von der Erziehung, und Erziehung hängt wieder von der Einsicht ab. Daher kann die Erziehung auch nur nach und nach einen Schritt vorwärts thun, und nur dadurch, daß eine Generation ihre Erfahrungen und Kenntnisse der folgenden überliefert, diese wieder etwas hinzuthut, und es so der folgenden übergiebt, kann ein richtiger Begriff von der Erziehung entspringen. Welche große Kultur und Erfahrung setzt also nicht dieser Begriff voraus? Er konnte demnach auch nur spät entstehen, und wir selbst haben ihn noch nicht ganz ins Reine gebracht[3].

Ein Prinzip der Erziehungskunst, das besonders solche Männer[4], die Pläne zur Erziehung machen, vor Augen haben sollten, ist : Kinder nicht dem gegenwärtigen, sondern dem zukünftig möglich bessern Zustande des menschlichen Geschlechts,

---

1. L'éducation. — La plupart des grands écrivains de l'Allemagne ont été précepteurs, professeurs ou prédicateurs. On s'explique ainsi, en dehors des raisons qui ont été données plus haut, (Cf. page 323 note 1) l'intérêt passionné qu'ils portaient au problème de l'éducation. Kant est, en cette matière, le disciple de Rousseau.

2. Pour Rousseau, l'homme est naturellement bon : d'après Kant, il est, à l'origine, indifférent au bien et au mal.

3. Ins Reine gebracht, « tiré au clair, fixé d'une manière définitive. » Ins Reine bringen, signifie aussi, en langage d'écolier « mettre au net. »

4. Ils sont légion en Allemagne.

das ist: der Idee der Menschheit, und deren ganzer Bestimmung angemessen, erzogen werden. Dieses Prinzip ist von großer Wichtigkeit. Eltern erziehen gemeiniglich ihre Kinder nur so, daß sie in die gegenwärtige Welt, sei sie auch verderbt, passen. Sie sollten sie aber besser erziehen, damit ein zukünftiger besserer Zustand dadurch hervorgebracht werde. Es finden sich aber zwei Hindernisse: 1. Die Eltern nämlich sorgen gemeiniglich nur dafür, daß ihre Kinder gut in der Welt fortkommen und 2. die Fürsten betrachten ihre Unterthanen nur wie Instrumente zu ihren Absichten[1].

Eltern sorgen für das Haus, Fürsten für den Staat. Beide haben nicht das Weltbeste und die Vollkommenheit, dazu die Menschheit bestimmt ist[2], und wozu sie auch die Anlage hat, zum Endzwecke. Die Anlage[3] zu einem Erziehungsplane muß aber kosmopolitisch gemacht werden. Und ist dann das Welt-

---

1. Ce qui, aux yeux de Kant, est un véritable crime, la personne humaine ayant une valeur absolue et étant une fin en soi.

Toutefois, bien que le contraire soit généralement admis, Kant n'est point partisan de la liberté politique : „Der Mensch ist ein Tier, das, wenn es unter anderen seiner Gattung lebt, einen Herrn nötig hat . . . Er bedarf einen Herrn, der ihm den eigenen Willen breche. (Idee zu einer allgemeinen Geschichte in weltbürgerlicher Absicht).

Il n'admet pas le droit à la révolution :

„Wider das gesetzgebende Oberhaupt des Staats, giebt es keinen rechtmäßigen Widerstand des Volkes; denn nur durch Unterwerfung unter seinen allgemein- gesetzgebenden Willen ist ein rechtlicher Zustand möglich; also kein Recht des Aufstandes, noch weniger des Aufruhrs, am allerwenigsten gegen ihn, als einzelne Person, unter dem Vorwande des Mißbrauchs seiner Gewalt, Vergreifung an seiner Person, ja an seinem Leben."

(Rechtslehre II. Teil.)

Schiller semble avoir eu ce passage présent à l'esprit lorsqu'il a écrit le monologue de Guillaume Tell et la scène entre Tell et Jean le Parricide. Cf. aussi plus loin une page de Hegel.

2. Bestimmt ist. Kant se rencontre ici avec Herder.

3. Die Anlage; ici « l'ébauche ».

beste eine Idee, die uns in unserm Privatbesten kann schädlich sein? Niemals! Denn wenn es gleich[1] scheint, daß man bei ihr etwas aufopfern müsse, so befördert man doch nichts desto weniger durch sie immer auch das Beste seines gegenwärtigen Zustandes. Und dann, welche herrliche Folgen begleiten sie!

Der Mensch kann entweder bloß dressiert, abgerichtet, mechanisch unterwiesen, oder wirklich aufgeklärt werden. Man dressiert Hunde, Pferde, und man kann auch Menschen dressieren.

Mit dem Dressieren aber ist es noch nicht ausgerichtet, sondern es kommt vorzüglich darauf an, daß Kinder denken lernen. Das geht auf die Prinzipien hinaus, aus denen alle Handlungen entspringen. Man sieht also, daß bei einer Erziehung sehr vieles zu thun ist. Gewöhnlich wird aber bei der Privaterziehung die Moralisierung noch wenig in Ausübung gebracht, denn man erzieht die Kinder im Wesentlichen so, daß man die Moralisierung dem Prediger überläßt. Wie unendlich wichtig ist es aber nicht, die Kinder von Jugend auf das Laster verabscheuen zu lehren, nicht gerade allein aus dem Grunde, weil Gott es verboten hat, sondern weil es in sich selbst verabscheuungswürdig ist.

Wenn man bei Kindern einen Charakter bilden will, so kommt es viel darauf an, daß man ihnen in allen Dingen einen gewissen Plan, gewisse Gesetze bemerkbar mache, die auf das genaueste befolgt werden müssen. So setzt man ihnen z. B. eine Zeit zum Schlafe, zur Arbeit, zur Ergetzung fest, und diese muß man dann auch nicht verlängern oder verkürzen. Bei gleichgültigen Dingen kann man Kindern die Wahl lassen, nur müssen sie das, was sie sich einmal zum Gesetze gemacht haben, nachher immer befolgen.

Menschen, die sich nicht gewisse Regeln vorgesetzt haben, sind unzuverlässig, man weiß sich oft nicht in sie zu finden[2], und

1. Wenn... gleich, quand même.
2. Sich... in sie zu finden, « comment s'y prendre avec eux ».



man kann nie recht wissen, wie man mit ihnen daran ist. Zwar tadelt man Leute häufig, die immer nach Regeln handeln, z. E. den Mann, der, nach der Uhr, jeder Handlung eine gewisse Zeit festgesetzt hat, aber oft ist dieser Tadel unbillig, und diese Abgemessenheit, ob sie gleich nach Peinlichkeit aussieht[1], eine Disposition zum Charakter.

Zum Charakter eines Kindes, besonders eines Schülers, gehört vor allen Dingen Gehorsam. Dieser ist zwiefach, erstens: ein Gehorsam gegen den absoluten, dann zweitens aber auch gegen den für vernünftig und gut erkannten Willen eines Führers. Der Gehorsam kann abgeleitet werden aus dem Zwange, und dann ist er absolut[2], oder aus dem Zutrauen, und dann ist er von der andern Art. Dieser freiwillige Gehorsam ist sehr wichtig, jener aber auch äußerst notwendig, indem er das Kind zur Erfüllung solcher Gesetze vorbereitet, die es künftighin, als Bürger, erfüllen muß, wenn sie ihm auch gleich nicht gefallen.

Kinder müssen daher unter einem gewissen Gesetze der Notwendigkeit stehen. Dieses Gesetz aber muß ein allgemeines sein, worauf man besonders in Schulen zu sehen hat. Der Lehrer muß unter mehreren Kindern keine Prädilection, keine Liebe des Vorzuges[3] gegen ein Kind besonders zeigen. Denn das Gesetz hört sonst auf, allgemein zu sein. Sobald das Kind sieht, daß sich nicht alle übrigen auch demselben Gesetze unterwerfen müssen, so wird es aufsätzig[4].

Man redet immer viel davon, Alles müsse den Kindern in der Art vorgestellt werden, daß sie es aus Neigung thäten. In manchen Fällen ist das freilich gut, aber Vieles muß man ihnen auch als Pflicht vorschreiben. Dieses hat nachher großen Nutzen für das ganze Leben. Denn bei öffentlichen Abgaben, bei Arbei-

1. Nach... aussieht, ressemble à.
2. Absolut. Ici, Kant s'écarte des idées de Rousseau, qui n'aurait pas admis cette obéissance aveugle à un ordre inexpliqué.
3. Keine Liebe des Vorzugs = keine vorzügliche Liebe.
4. Aufsätzig « indocile, rebelle. » Archaïque pour aufsässig.

ten des Amtes und in vielen andern Fällen kann uns nur die Pflicht, nicht die Neigung leiten. Gesetzt[1] das Kind sehe die Pflicht auch nicht ein, so ist es doch so besser, und, daß etwas seine Pflicht als Kind sei, sieht es doch wohl ein, schwerer aber, daß etwas seine Pflicht als Mensch sei. Könnte es dieses auch einsehen, welches aber erst bei zunehmenden Jahren möglich ist, so wäre der Gehorsam noch vollkommener.

---

## Friedrich Heinrich Jacobi.

(1743—1819.)

Né à Düsseldorf, en 1743, mort à Münich en 1819, Friedrich Heinrich Jacobi, qui fut l'ami de Gœthe et l'adversaire de Kant, n'a pas laissé une trace profonde dans l'histoire de la pensée allemande. Il a subi l'influence de Hamann et de Rousseau, il a fondé « la philosophie du sentiment » qui veut s'opposer à la fois au dogmatisme prétentieux des rationalistes de l'école de Wolff et à l'inconscience de la foi populaire. Son œuvre principale est le roman de *Woldemar* (1799), où il fait l'apologie du sentiment.

BIBLIOGRAPHIE

Lévy Brühl. *La philosophie de Jacobi.*

---

## Herz und Verstand.

Brief an Johann Georg Hamann.

Pempelfort[2], den 16. Juni 1783.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Wir insgesamt, an Geist reicher oder ärmer, höher oder ge-

1. Gesetzt, supposé que.
2. Pempelfort, près de Düsseldorf. Jacobi y reçut plusieurs des grands écrivains du temps.

ringer, mögen es angreifen[1] wie wir wollen, wir bleiben abhängige, dürftige Wesen, die sich durchaus nichts selbst geben können. Unsere Sinne, unser Verstand, unser Wille sind öde und leer, und der Grund aller spekulativen Philosophie nur ein großes Loch, in das wir vergeblich hinein sehen. In allen Wegen läßt uns der Versuch, mittelst einer gewissen Form unseres armen Selbstes bestehen zu wollen, nicht in uns hinein, sondern nur rein[2] aus uns heraus, zu erkennen, zu handeln, zu genießen, zu Narren werden, wie jede Nacht im Traume. Ich kann Ihnen nicht beschreiben wie mir geschah, da ich jenes Loch zuerst gewahr wurde, und nun weiter nichts als einen ungeheuern finstern Abgrund vor mir sah...

Ich weiß nicht ob Sie mich verstehen. Wenn Sie mich verstehen, so erteilen Sie angemessenen Rat dem Rechtschaffenen, der an diese öde Stelle hingeängstigt wurde, und sich umsieht nach Rettung, allein noch aufrecht gehalten durch fromme Ahnung[3].

Licht ist in meinem Herzen, aber so wie ich es in den Verstand bringen will, so erlischt es[4]. Welche von beiden Klarheiten ist die wahre? die des Verstandes, die zwar feste Gestalten, aber hinter ihnen nur einen bodenlosen Abgrund zeigt? oder die des Herzens, welche zwar verheißend aufwärts leuchtet,

1. Es angreifen, nous y prendre.
Cf. cette pensée, du même: „Sich selbst findet er (l'homme) als ein durch und durch abhängiges, entsprungenes, sich selbst verborgenes Wesen, aber belebt von einem Triebe, seinen Ursprung zu erforschen, an ihm sich zu erkennen, durch ihn, aus ihm von sich selbst das Wahre zu erfahren."

2. Rein, purement et simplement.

3. Hamann, esprit confus mais profond, qui ne trouva jamais sa voie, écrivit, en 1785, à son ami : „Ich wünschte Sie so gern aus dem Labyrinth der Weltweisheit in die kindliche Einfalt des Evangeliums versetzen zu können!" Le romantique Novalis n'eût point parlé autrement.

4. Jacobi dit ailleurs : „Wahrhaftig über sich erhebt den Menschen nur sein Herz, welches das eigentliche Vermögen der Idee, der nicht leeren, ist."

aber bestimmtes Erkennen vermissen läßt? Kann der menschliche Geist Wahrheit ergreifen, wenn nicht an ihm jene beiden Klarheiten zu einem Lichte sich vereinigen? Und ist diese Vereinigung anders als durch ein Wunder denkbar?

---

## Fichte.

(1762-1814)

Johann Gottlieb Fichte est une des figures les plus nobles de l'histoire de la philosophie. Né en 1762 à Rammenau, près de Kamenz, dans la Haute-Lusace, il eut une jeunesse pauvre et malheureuse. Après avoir terminé ses études secondaires à Schulpforta, il étudia la théologie à Iéna, fut, pendant plusieurs années, précepteur en divers endroits, occupa de 1794 à 1798 la chaire de philosophie à l'Université d'Iéna, fut nommé, en 1810, professeur à l'Université de Berlin qui venait d'être fondée, et exerça, pendant deux ans, les fonctions de recteur de cette Université. Il mourut en 1814.

Ses principaux ouvrages sont : la *Critique de toute révélation* (1792), la *Doctrine de la science* (1794), la *Destination de l'homme* (1800), la *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse* (1806), la *Mission du savant* (1806), etc.

Ses *Discours à la nation allemande*, prononcés à Berlin (1807-1808), pendant l'occupation française, contribuèrent puissamment à réveiller le sentiment national. Fichte ne voyait le salut que dans une réforme radicale de l'enseignement public.

Le système de Fichte fait de l'idéal le principe de tous les êtres. La *Critique de la raison pure* de Kant refusait au *moi* la possibilité de rien connaître en dehors de lui-même. Pour Fichte, le *moi* est en même temps la forme et la matière de la pensée. C'est un être absolu qui ne se limite que par l'affirmation d'un *non-moi*; en l'affirmant, le *moi* crée le *non-moi*. Mais le *non-moi* est destiné à disparaître ; le *moi* se l'assimile par des efforts continus.

Dieu n'est pas une individualité distincte; c'est le moi universel, le moi de l'humanité et du monde. On voit que la doctrine de Fichte présente quelque analogie avec le panthéisme de Spinoza, auquel il fait en effet plusieurs emprunts. Le panthéisme est au fond de presque tous les systèmes philosophiques de l'Allemagne.

L'idéalisme subjectif de Fichte exerça une action très sensible sur le mouvement romantique. *La Doctrine de la science* fut la Bible des théoriciens de la nouvelle école. Mais, à la place du *moi* ils mirent « la fantaisie », l'imagination créatrice; ils proclamèrent que la fantaisie était tout; que la nature était « la fantaisie devenue machine et ayant pris corps ». De cette proposition à la fameuse *ironie romantique*, il n'y avait qu'un pas. Le sujet, le *moi* a toute liberté de se jouer de *l'objet*, du *non-moi*, qui n'a qu'une valeur éphémère et contingente : de même, le poète et l'artiste se jouent de l'œuvre qu'ils produisent. Leur unique souci doit être d'affirmer l'autonomie et la puissance de leur personnalité, de montrer qu'ils sont supérieurs à leurs créations et qu'ils les traitent à leur guise. Les *Stürmer* avaient déjà revendiqué une entière indépendance pour le génie créateur, et Hamann avait fait, dans ses écrits, une large place à l'ironie socratique; mais la *théorie de l'ironie*, qui joua un si grand rôle dans la poésie romantique, fut d'abord professée par Frédéric Schlegel.

## BIBLIOGRAPHIE

WINDELBAND. *Geschichte der neueren Philosophie.*

KUNO FISCHER. *Geschichte der neueren Philosophie.*

*Leben und Briefwechsel*, herausgegeben von seinem Sohne Immanuel Hermann FICHTE. (2 vol. 1830).

*Nachlass*, du même. 3 vol. 1834-35.

---

## Drei Grundfehler der Menschheit.

Jeder Mensch, selbst der kräftigste und thätigste, hat seinen Schlendrian, wenn man uns erlaubt, uns dieses niedrigen,

aber sehr bezeichnenden Ausdruckes zu bedienen, und wird lebenslänglich gegen ihn zu kämpfen haben. Dies ist die Kraft der Trägheit unserer Natur. Selbst die Regelmäßigkeit und Ordnung der meisten Menschen ist nicht anderes, als jener Hang zur Ruhe und zum Gewohnten. Es kostet stets Mühe, sich loszureißen. Gelingt es auch einmal, und dauert die erhaltene Erschütterung in einigen Nachklängen fort, so fällt doch der Mensch, sobald er aufhört, über sich selbst zu wachen, gar bald wieder in die gewohnte Trägheit zurück. Trägheit sonach[1], die durch lange Gewohnheit sich selbst ins Unendliche reproduciert und bald gänzliches Unvermögen zum Guten wird, ist das wahre, angeborene, in der menschlichen Natur selbst liegende radicale Übel, aus dem der Wille sich immer aufs neue loszureißen hat.

Aus der Trägheit entspringt zunächst Feigheit, das zweite Grundlaster der Menschen. Feigheit ist die Trägheit, in der Wechselwirkung mit anderen unsere Freiheit und Selbstständigkeit zu behaupten. Jeder hat Mut gegen denjenigen, von dessen Schwäche er schon entschieden überzeugt ist; hat er aber diese Überzeugung nicht, bekommt er mit einem zu thun[2], in welchem er mehr Stärke, sie sei von welcher Art sie wolle, vermutet, als in sich selbst, so erschrickt er vor der Kraftanwendung, die es bedürfen werde, seine Selbstständigkeit zu behaupten, und giebt nach. Nur so ist die Sklaverei unter den Menschen, die physische sowohl als die moralische zu erklären : die Unterthänigkeit und die Nachbeterei. Ich erschrecke vor der körperlichen Anstrengung des Widerstandes und unterwerfe meinen Leib; ich erschrecke vor der Mühe des Selbstdenkens, die mir jemand durch Anmutung[3] kühner und verwickelter anträgt, und glaube lieber seiner Autorität, um nur schnell seiner Anforderung mich zu entledigen. Der Feige tröstet bei dieser Unterwerfung, die ihm doch nicht von Herzen geht, sich besonders

1. Sonach, par conséquent.
2. Bekommt er zu thun, se trouve-t-il en présence de.
3. Durch Anmutung, par des suggestions.

der List und des Betruges; denn das Grundlaster der Menschen, das aus der Feigheit natürlich entsteht, ist die Falschheit.

Der Mensch kann seine Selbstheit nicht so ganz verleugnen und einem andern aufopfern, wie er wohl etwa vorgiebt, um der Mühe, sie im offenen Kampfe zu verteidigen, überhoben zu sein. Er sagt dies daher nur so, um sich seine Gelegenheit besser zu ersehen und seinen Unterdrücker dann zu bekämpfen, wenn die Aufmerksamkeit desselben nicht mehr auf ihn gerichtet sein wird. Alle Falschheit, alles Lügen, alle Tücke und Hinterlist kommt daher, weil es Unterdrücker giebt, und jeder, der andere unterjocht, muß sich darauf gefaßt halten. Nur der Feige ist falsch. Der Mutige lügt nicht, und ist nicht falsch, schon aus Stolz und Charakterstärke, wenn es auch nicht aus Tugend ist.

Diese Schilderung der menschlichen Grundfehler mag häßlich und widerlich scheinen; nur erhebe man dabei nicht das übliche Seufzen oder Schmähen über die Unvollkommenheit der menschlichen Natur. Gerade, daß diese Züge uns als häßlich erscheinen, beweist den Adel und die Erhabenheit der Menschheit!

---

## Schelling.

(1775—1854)

Friedrich Wilhelm Joseph Schelling, né à Leonberg, dans le Würtemberg, en 1775, et mort à Ragatz (Suisse) en 1854, fut un esthéticien et un poète plutôt qu'un philosophe original et profond. Il enseigna la philosophie à Iéna, — où il succéda à son maître Fichte (1798), — à Würzbourg, à Münich et à Berlin.

Le système de Fichte était, en dernière analyse, *dualiste*. Le *moi* et le *non-moi*, coexistaient, ne pouvant ni s'absorber ni s'anéantir. Schelling découvre un principe supérieur et unique, l'*absolu*, la *Raison* impersonnelle et inconsciente, qui englobe en une synthèse harmonieuse le *moi* et le *non-moi*. L'esprit, le *moi* enferme en soi la nature, le *non-moi*.

Rom

La nature est, pour l'artiste et le philosophe, le pâle reflet d'un monde qui n'est pas extérieur à lui, mais qui est en lui-même. L'art, suprême manifestation de l'esprit humain, nous révèle le principe absolu où le sujet et l'objet coïncident.

Il est aisé de voir tout le parti que les romantiques pouvaient tirer de ces théories. La poésie devenait une religion, une philosophie ou pour mieux dire *toute* la religion et *toute* la philosophie. L'imagination était, en quelque sorte, sanctifiée.

Le caractère chimérique de la doctrine était un attrait de plus.

Principaux ouvrages de Schelling :

*De l'âme du monde* (1798).

*Première esquisse d'un système d'une philosophie de la nature* (1799).

*Système de l'idéalisme transcendental* (1800).

*Philosophie et Religion* (1804).

### BIBLIOGRAPHIE

Kuno Fischer. Ouvrage cité.

Windelband. Ouvrage cité.

---

## Die Kunst.

Die Kunst entspringt aus der lebhaften Bewegung der innersten Gemüts- und Geisteskräfte, die wir Begeisterung nennen[1]. Alles, was von schweren oder kleinen Anfängen zu großer Macht und Höhe herangewachsen, ist durch Begeisterung groß geworden. So Reiche und Staaten, Künste und Wissenschaften. Aber nicht die Kraft des Einzelnen richtet es aus; nur der Geist der sich im Ganzen verbreitet. Denn die Kunst insbesondere ist, wie die zarteren Pflanzen von Luft und Witter-

1. Lire, plus loin, les beaux vers de Zedlitz sur l'*Enthousiasme*.

ung, so von öffentlicher Stimmung abhängig; sie bedarf eines allgemeinen Enthusiasmus für Erhabenheit und Schönheit, wie jener, der in dem Mediceäischen Zeitalter gleich einem warmen Frühlingshauch alle die großen Geister zumal und auf der Stelle hervorrief, einer Verfassung, wie sie uns Perikles im Lob Athens[1] schildert, und die uns die milde Herrschaft eines väterlichen Regenten[2] sicherer und dauernder als Volksregierung verheißt: wo jede Kraft freiwillig sich regt, jedes Talent mit Lust sich zeigt, weil jedes nur nach seiner Würdigkeit geschätzt wird. Nur dann, wenn das öffentliche Leben durch die nämlichen Kräfte gesetzt wird, durch welche die Kunst sich erhebt, nur dann kann diese von ihm Vorteil ziehen; denn sie kann sich, ohne den Adel ihrer Natur aufzugeben, nach nichts Äußerem richten. Kunst und Wissenschaft können beide sich nur um ihre eigene Achse bewegen; der Künstler, wie jeder geistig Wirkende, kann nur dem Gesetz folgen, das ihm Gott und Natur ins Herz geschrieben, keinem andern. Ihm kann niemand helfen, er selbst muß sich helfen, so kann ihm auch nicht äußerlich gelohnt werden, da, was er nicht um seiner selbst willen hervorbrächte, alsbald nichtig wäre; eben darum kann ihm auch niemand befehlen oder den Weg vorschreiben, welchen er wandeln solle. Ist er beklagenswert, wenn er mit seiner Zeit zu kämpfen hat, so verdient er Verachtung, wenn er ihr frönt. Und wie vermöchte er auch nur dieses? Ohne großen allgemeinen Enthusiasmus giebt es nur Secten, keine öffentliche Meinung. Nicht ein befestigter Geschmack, nicht die großen Begriffe eines ganzen Volkes, sondern die Stimme einzelner willkürlich aufgeworfener Richter entscheiden über Verdienst, und die Kunst, die in ihrer Hoheit selbstgenügsam ist, buhlt um Beifall und wird dienstbar, da sie herrschen sollte.

Verschiedenen Zeitaltern wird eine verschiedene Begeisterung zu teil. Dürfen wir keine für diese Zeit erwarten, da die neue,

1. Cf. Thucydide, *Guerre du Péloponèse*, livre II.
2. C'est ce que l'on a appelé « le despotisme éclairé », der aufgeklärte Despotismus.

jetzt sich bildende Welt, wie sie teils schon äußerlich, teils innerlich und im Gemüt vorhanden ist, mit allen Maßstäben bisheriger Meinung nicht mehr gemessen werden kann, alles vielmehr laut größere fordert und eine gänzliche Erneuung verkündet? Sollte nicht jener Sinn[1], dem sich Natur und Geschichte lebendiger wieder aufgeschlossen, auch der Kunst ihre großen Gegenstände zurückgeben? Aus der Asche des Dahingesunkenen Funken ziehen und aus ihnen ein allgemeines Feuer wieder anfachen wollen, ist eitle Bemühung. Aber auch nur eine Veränderung, welche in den Ideen selbst vorgeht, ist fähig, die Kunst aus ihrer Ermattung zu erheben; nur ein neues Wissen, ein neuer Glaube ist vermögend, sie zu der Arbeit zu begeistern, wodurch sie in einem verjüngten Leben eine den vorigen ähnliche Herrlichkeit offenbarte. Zwar eine Kunst, die nach allen Bestimmungen dieselbe wäre, wie die der früheren Jahrhunderte, wird nie wiederkommen; denn nie wiederholt sich die Natur. Ein solcher Raphael wird nicht wieder sein, aber ein anderer, der auf eine gleich eigentümliche Weise zum Höchsten der Kunst gelangt ist. Lasset nur jene Grundbedingung nicht fehlen, und die wiederauflebende Kunst[2] wird, wie die frühere, in ihren ersten Werken das Ziel ihrer Bestimmung zeigen; in der Bildung des bestimmt Charakteristischen[3] schon, geht sie anders[4] aus einer frischen Urkraft[5] hervor, ist, wenn auch verhüllt, die Anmut[4] gegenwärtig, in beiden schon die Seele vorherbestimmt. Werke, die auf solche Art entspringen, sind auch in anfänglicher Unvollendung schon notwendige, ewige Werke.

1. Jener Sinn, l'esprit du temps présent.
2. Kunst. Schelling pense à l'art romantique.
3. Des bestimmt Charakteristischen. D'après Schelling, l'art doit, tout d'abord, donner aux objets le caractère de l'individualité; puis il les dote de la grâce (die Anmut). Cette « grâce », le comble de l'art et de la nature, est l'expression de l'âme.
4. Geht sie anders . . . hervor, si d'ailleurs elle émane.
5. Urkraft, génie créateur.

## Hegel.

(1770-1831)

Georg Wilhelm Friedrich Hegel fut, pendant une quinzaine d'années, le maître incontesté de la pensée allemande : ses idées dominaient dans les sciences, les arts et la poésie. Sa politique s'incarna, en quelque sorte, dans la monarchie prussienne.

Il naquit à Stuttgart en 1770, étudia la théologie à Tübingen, où il se lia avec Schelling, fut quelque temps précepteur, succéda à son ami dans la chaire de philosophie de l'Université d'Iéna (1806), fut appelé à l'Université de Heidelberg en 1816, et deux ans plus tard à celle de Berlin. Il mourut en 1831.

Citons parmi ses ouvrages :

*La Phénoménologie de l'esprit* (1807).

*La Logique* (1812-1816).

*L'Encyclopédie des sciences philosophiques* (1817).

*La Philosophie du droit* (1821).

*L'Esthétique*, etc.

Les contradictions insolubles ou *antinomies* de Kant deviennent, avec Hegel, des *harmonies*. Dans le *devenir*, il concilie l'être et le non-être. L'absolu, c'est l'*Idée*, qu'il identifie avec la réalité. « Tout ce qui est rationnel est réel et tout ce qui est réel est rationnel. » L'Idée ou la Raison absolue, qui coïncide avec la réalité, est dans un perpétuel devenir. Cette évolution incessante a un caractère rythmique : *la thèse*, *l'antithèse* et *la synthèse* se succèdent sans fin, la synthèse conciliant harmonieusement le réel et le rationnel.

En politique, Hegel est partisan de la toute-puissance de l'Etat. La liberté de l'individu est limitée par celle d'autrui; la liberté absolue n'appartient qu'à l'humanité entière. L'Etat, personnifié par le monarque, représente une idée supérieure à tous les intérêts individuels : l'individu et la famille sont donc subordonnés à l'Etat. Une nation faible est inférieure moralement à un Etat fort; un peuple victorieux est supérieur à un peuple vaincu, car « tout ce qui est réel est rationnel. »

Est-il besoin de dire que cette doctrine devint chère à la Prusse, après ses victoires? D'aucuns prétendent même qu'elle à servi puissamment la cause du militarisme prussien.

Les idées de Hegel sur les arts et sur la poésie sont ingénieuses et originales.

Les disciples de Hegel se partagèrent en deux camps: les conservateurs et les progressistes, la *droite* et la *gauche* hégélienne.

## BIBLIOGRAPHIE

HAYM. *Hegel und seine Zeit*. Berlin, 1857.

J. WILLM. *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel*. 4 vol. Paris, 1846-1849.

SECRÉTAN. *Philosophie de la liberté*.

FOUILLÉE. *Idée moderne du droit*.

RAVAISSON. *La Philosophie au XIXe siècle*.

---

## Der Staat.

Im Staate muß man nichts haben wollen, als was ein Ausdruck der Vernünftigkeit[1] ist. Der Staat ist die Welt, die der Geist sich gemacht hat; er hat daher einen bestimmten an und für sich seienden[2] Gang. Wie oft spricht man nicht von der Weisheit Gottes in der Natur. Man muß aber ja[3] nicht glauben, daß die physische Naturwelt ein Höheres sei, wie[4] die Welt des Geistes, denn so hoch der Geist über der Natur steht, so hoch steht der Staat über dem physischen Leben. Man muß daher den Staat wie ein Irdisch-Göttliches verehren[5], und einsehen, daß, wenn es schwer ist, die Natur zu begreifen, es noch

1. Der Vernünftigkeit, de la raison.
2. Seienden, ce participe présent n'est employé que dans le langage philosophique.
3. Ja, surtout.
4. Wie = als.
5 Parce que « ce qui est réel est rationnel. »

unendlich herber ist, den Staat zu fassen. Es ist höchst wichtig, daß man in neueren Zeiten bestimmte Anschauungen über den Staat im Allgemeinen gewonnen hat, und daß man sich so viel mit dem Sprechen und Machen von Verfassungen beschäftigte. Damit ist es aber noch nicht abgemacht; es ist nötig, daß man zu einer vernünftigen Sache auch die Vernunft der Anschauung[1] mitbringt, daß man wisse, was das Wesentliche sei, und daß nicht immer das Auffallende das Wesentliche ausmache. Die Gewalten des Staats müssen so allerdings unterschieden sein, aber jede muß an sich selbst ein Ganzes bilden und die anderen Momente in sich enthalten. Wenn man von der unterschiedenen Wirksamkeit der Gewalten spricht, muß man nicht in den ungeheuren Irrtum verfallen, dies so anzunehmen, als wenn jede Gewalt für sich abstract dastehen sollte, da die Gewalten vielmehr nur als Momente des Begriffs[2] unterschieden sein sollen. Bestehen die Unterschiede dagegen abstract für sich, so liegt am Tage[3], daß zwei Selbstständigkeiten keine Einheit ausmachen können, wohl aber Kampf hervorbringen müssen, wodurch entweder das Ganze zerrüttet wird, oder die Einheit durch Gewalt sich wieder herstellt[4]. So hat in der französischen Revolution bald die gesetzgebende Gewalt die sogenannte executive, bald die executive die gesetzgebende Gewalt verschlungen, und es bleibt abgeschmackt, hier etwa die moralische Forderung der Harmonie zu machen. Denn wirft man die Sache aufs Gemüt[5], so hat man freilich sich alle Mühe erspart, aber wenn das sittliche Gefühl auch[6] notwen-

1. Die Vernunft der Anschauung = eine vernünftige Anschauung.
2. Des Begriffs, de l'idée d'Etat.
3. So liegt am Tage, il est évident.
4. On voit que Hegel raisonne d'une manière abstraite et sans tenir compte des enseignements de l'histoire. Il construit l'histoire et toutes les sciences *a priori*. Son système de la nature est sorti d'une suite de raisonnements et ne doit que peu de chose à l'expérience.
5. Wirft man die Sache aufs Gemüt, « si l'on en fait une affaire de sentiment. »
6. Wenn . . . auch, bien que.

dig ist, so hat es nicht aus sich die Gewalten des Staats zu bestimmen. Worauf es also ankommt, ist, daß, indem die Bestimmungen der Gewalten an sich das Ganze sind, sie auch alle in der Existenz den ganzen Begriff ausmachen. Wenn man gewöhnlich von drei Gewalten, der gesetzgebenden, der executiven und der richterlichen, redet, so entspricht die erste der Allgemeinheit, die zweite der Besonderheit, aber die richterliche ist nicht das Dritte des Begriffs, denn ihre Einzelnheit liegt außer jenen Sphären.

---

## Wilhelm von Humboldt.

(1767-1835)

Humaniste, esthéticien, philologue, homme d'Etat, curieux de philosophie plutôt que philosophe, Guillaume de Humboldt occupe une place éminente parmi les grands esprits de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième.

Né le 22 juin 1767 à Potsdam, il suivit les cours des Universités de Francfort-sur-l'Oder et de Göttingen, où le célèbre Heyne lui inspira une véritable passion pour les langues anciennes. En juillet 1789, nous le trouvons à Paris avec Campe, le précepteur de son frère Alexandre. Il retourne bientôt en Allemagne et fait la connaissance de Wolf, sous la direction duquel il poursuit ses études sur l'antiquité; il étudie la philosophie de Kant, se lie, à Iéna (1793-1794) avec Gœthe, Schiller et Fichte, entreprend un second voyage à Paris (1798), visite l'Espagne (1799), apprend le basque et se voit, en 1802, accrédité auprès du pape Pie VII en qualité de conseiller intime de légation. Après avoir passé six ans à Rome, il est attaché au ministère prussien de l'intérieur avec le titre de directeur du culte et de l'instruction publique. Il fonde l'Université de Berlin (1809). L'année suivante, il est envoyé comme ministre plénipotentiaire à Vienne, poste qu'il occupa jusqu'en 1817. Il fut quelque temps ambassadeur à Londres, se retira en 1819 et mourut à Tégel, près de Berlin, le 8 avril 1835.

Peu d'hommes ont contribué autant que lui au relèvement de la Prusse. Il imprima une vigoureuse impulsion à tous les ordres d'enseignement. Ses ouvrages scientifiques sont oubliés. On ne lit plus guère que ses *Lettres à une amie*, qui respirent la sérénité d'une philosophie aimable et quelque peu égoïste.

## BIBLIOGRAPHIE

VARNHAGEN VON ENSE. *Biographies.*
HAYM. *W. von Humboldt.* Berlin, 1856.
K. BRUCHMANN. *Wilhelm von Humboldt.* (Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge. Hamburg, Richter.) 1886.
HORNAY. *Die Sprachforschung W. v. Humboldts und die heutige Philologie*. Berlin, 1858.
*Revue des Deux-Mondes*, 1er mars 1885.

---

## Das Glück.

Das Glück vergeht und läßt in der Seele kaum eine flache Spur zurück und ist oft gar kein Glück zu nennen, da man dauernd[1] dadurch nicht gewinnt. Das Unglück vergeht auch (und das ist ein großer Trost), läßt aber tiefe Spuren zurück[2], und

1. Dauernd, d'une façon durable.
2. Cf. ces vers de Moritz Hartmann (1821-1872) :

Erster Schnee.

Erster Schnee liegt auf den Bäumen,
Die noch jüngst so schön belaubt —
Erstes Weh liegt auf den Träumen,
Die noch jüngst an Glück geglaubt.

Erster Schnee ist bald verschwunden,
Wenn darauf die Sonne weilt —
Erstes Weh schlägt tiefre Wunden,
Die kein Freudenstrahl mehr heilt.

Et ce distique de Hebbel :

Blumen und Dornen.

Blumenkränze entführt dem Menschen der leiseste Westwind,
Dornenkronen jedoch nicht der gewaltigste Sturm.

wenn man es wohl zu benutzen weiß, heilsame, und ist oft ein sehr hohes Glück, da es läutert und stärkt. Dann ist es eine eigene Sache im Leben, daß, wenn man gar nicht an Glück oder Unglück denkt, sondern nur an strenge sich nicht schonende Pflichterfüllung, das Glück sich von selbst, auch bei entbehrender, mühevoller Lebensweise einstellt.

---

## L'Allemagne à la fin du XVIII^e siècle.

### Rückblick auf die politischen, materiellen und socialen Zustände Deutschlands im achtzehnten Jahrhundert.

Auf politischem Gebiete : der morschgewordene[1] und kaum noch mühsam sich fortschleppende Mechanismus einer Reichsverfassung, die nur eines Anstoßes von außen zu harren schien, um vollends auseinanderzufallen; in den Einzelstaaten allmächtige, fast nirgends mit verfassungsmäßigen Schranken umgebene, selbst an die Formen des Rechts und die Autorität der Gesetze sich selten bindende Verwaltungen; ein öffentlicher Geist, bisweilen keck in Worten und hochfliegend in Gedanken, aber ohne klares Bewußtsein großer, praktischer Ziele und noch mehr ohne entschlossene Thatkraft; von dem rechten Gemeinsinn, von einer Selbstregierung des Volks beinahe keine Spur. Auf dem Gebiete der materiellen Interessen : Anfänge einer kräftig wieder emporstrebenden Betriebsamkeit[2], im Kampfe mit Hindernissen aller Art und dabei nur sehr zweideutiger Hülfe sich erfreuend von Seiten einer künstlichen, oft einseitigen, selten ganz uneigennützigen Gewerbspolitik der Regierungen. Auf dem socialen Gebiete endlich : viel Eifer und guter Wille

1. Morschgewordene, vermoulu.
2, Betriebsamkeit, activité industrielle.



zur Verbesserung der allgemeinen Erwerbs- und Nahrungsverhältnisse, zur Beseitigung der diese bedrohenden Übelstände, insbesondere zur Linderung der Not der leidenden Klassen; aber auch viel Unklarheit und Mangel an Energie in der Wahl und Anwendung der zur Erreichung solcher Zwecke erforderlichen Mittel, in den untersten Schichten der Gesellschaft eine überwältigende Stumpfheit, Roheit und Leichtfertigkeit, und selbst in den oberen nur schwache Spuren eines thatkräftigen Associationsgeistes. Immerhin jedoch zeigt uns das Deutschland des 18. Jahrhunderts das Bild einer Bewegung, welche nicht mehr die eines immer tieferen Herabsinkens von einer früher behaupteten Höhe ist, wie jene des 17. Jahrhunderts, sondern einer Wiedererhebung und Verjüngung, einer Vorbereitung und Grundlegung zu jenen gewaltigen Entwickelungen auf allen Gebieten des nationalen Lebens, dem politischen, dem gewerblichen, dem socialen, welche zu zeitigen unserm Jahrhundert teils schon beschieden war, teils, so hoffen wir, noch beschieden sein wird.

Karl Biedermann.

Deutschland im achtzehnten Jahrhundert[1] (J. J. Weber, Leipzig.)

1. Le grand ouvrage de M. Biedermann, nous présente, en une suite d'études intéressantes et avec des documents toujours puisés aux sources, un vaste tableau de la situation morale, sociale, politique et économique de l'Allemagne au dix-huitième siècle. Le mouvement littéraire n'a pas été négligé et plusieurs pages de ce travail, consacrées aux grands écrivains, sont au nombre des meilleures qu'ils aient inspirées.

## II

## LES ROMANTIQUES[1]

**Demandons aux romantiques eux-mêmes la définition du romantisme.**

„Die romantische Poesie[2], lisons-nous dans l'*Athenäum*, la revue fondée en 1798 par les frères Schlegel et dont

---

1. Les romantiques. Les premiers romantiques furent les deux *Schlegel*, *Tieck*, *Fichte*, *Schleiermacher* (1768-1834), *Novalis* et *Wackenroder* (1773-1798).

*Friedrich Schlegel*, né le 10 mars 1772 à Hanovre, étudia la philologie à Göttingen et à Leipzig, collabora à l'*Athenäum*, avec son frère, en 1798, se lia, à Berlin, avec Tieck et Schleiermacher, étudia le sanscrit à Paris en 1802, se convertit au catholicisme en 1808, fut nommé secrétaire de chancellerie et conseiller aulique à Vienne, écrivit en 1809 des proclamations contre Napoléon, qu'il combattit en vers et en prose, et fit, en 1812, des cours d'histoire littéraire. Il renonça, en 1819, à la qualité de conseiller de légation, qu'il devait à la faveur de Metternich, et mourut à Dresde le 11 janvier 1829. Le roman de *Lucinde* (1799) qui fit scandale, et le beau livre *Sur la langue et la sagesse des Indiens* (1808), sont, avec quelques travaux historiques et critiques (*Cours de littérature ancienne et moderne*), les seules œuvres de F. Schlegel qui méritent d'être citées.

F. Schlegel poussa le romantisme jusqu'à ses dernières conséquences. Il se fit le champion du despotisme et de la réaction et devint l'adversaire acharné de toutes les idées libérales.

2. Romantisch. Peu de mots ont eu des sens aussi variés que celui-ci. *Romantique*, est, à l'origine, synonyme de *roman* (provençal, italien, espagnol) et l'on appela d'abord *poésie romantique*, la poésie *romane* du moyen âge, celle de Dante par exemple. Par extension, le terme s'appliqua aux aventures lointaines et aux récits d'un caractère fabuleux, étrange et fantastique, et fut l'équivalent de *romanesque*. Les poètes romantiques ayant cherché plus tard des sources d'inspiration dans le moyen âge catholique, et plu-

Frédéric fut le théoricien, ist eine progressive[1] Universalpoesie. Ihre Bestimmung ist nicht nur, alle getrennten Gattungen der Poesie wieder zu vereinigen[2] und die Poesie mit der Philosophie und Rhetorik[3] in Berührung zu setzen. Sie will und soll auch Poesie und Prosa[4], Genialität und Kritik, Kunstpoesie[5] und Naturpoesie bald mischen, bald verschmelzen, die Poesie lebendig und gesellig und das Leben und die Gesellschaft poetisch machen[6], den Witz[7] poetisieren und die Formen der Kunst mit gediegenem Bildungsstoff jeder Art ausfüllen und sättigen und durch die Schwingungen des Humors[8] beseligen.

Sie umfaßt alles, was nur[9] poetisch ist, vom größten, wieder

---

sieurs s'étant convertis au catholicisme, *romantique* devint, vers 1830, synonyme de *réactionnaire*.

Ici *romantique* offre une signification différente. Pour les Schlegel, qui avaient lu le roman de *Wilhelm Meister*, avec une admiration infatigable, cet ouvrage était le modèle achevé et incomparable d'un genre poétique jusqu'alors inconnu, et, pour tout dire, d'une littérature nouvelle. Romantique désigne, par conséquent, une poésie qui, par la forme et le fond, se rapproche du type parfait du roman, *Wilhelm Meister*.

1. Progressive, « qui évolue », comme le héros du roman de Gœthe, comme le génie de Gœthe lui-même, — par opposition, peut-être, à la poésie grecque dont le caractère est plus stable.

2. Tieck et Novalis essayèrent d'appliquer ce programme dans leurs romans.

3. Rhetorik, l'éloquence.

4. Poesie und Prosa. Il aurait donc fallu dire „romantische Dichtung" et non pas romantische Poesie.

5. Kunstpoesie, la poésie savante. Guillaume Schlegel a mis le *sonnet* en honneur.

6. Le romantisme, comme le rationalisme, donne des directions pour la vie sociale : c'est une philosophie de la vie.

7. Den Witz, l'esprit, qui consiste souvent en une saillie ironique, en un trait spirituel et mordant, n'est pas poétique par essence.

8. L'humour est une qualité romantique par excellence.

9. Nur, renforce le sens de alles.

mehrere Systeme enthaltenden Systeme der Kunst[1] bis zum Seufzer, dem Kuß, den das dichtende Kind aushaucht in kunstlosem Gesang. Sie kann sich so in das Dargestellte verlieren, daß man glauben möchte, poetische Individuen zu charakterisieren, sei ihr eins und alles, und doch giebt es noch keine Form, die so dazu gemacht wäre, den Geist des Autors vollständig auszudrücken : so daß manche Künstler, die nur einen Roman schreiben wollten, von ungefähr sich selbst dargestellt haben[2]. Nur sie kann, gleich dem Epos, ein Spiegel der ganzen umgebenden Welt, ein Bild des Zeitalters werden. Und doch kann auch sie am meisten zwischen dem Dargestellten und dem Darstellenden[3], frei von allem realen und idealen Interesse, auf den Flügeln der poetischen Reflexion in der Mitte schweben, diese Reflexion immer wieder potenzieren und wie in einer endlosen Reihe von Spiegeln vervielfachen[4]. Sie ist der höchsten und der allseitigsten Bildung fähig, nicht nur von innen heraus[5], sondern auch von außen hinein[6], indem sie jedem, was ein Ganzes in ihren Produkten sein soll, alle Teile ähnlich organisiert, wodurch ihr die Aussicht auf eine grenzenlos wachsende Classicität eröffnet wird. Die romantische Poesie ist unter den Künsten, was der Witz der Philosophie und die Gesellschaft, Umgang, Freundschaft und Liebe im Leben ist. Andere Dichtarten sind fertig und können nun vollständig zergliedert werden, die romantische Dichtart ist noch im Werden, ja das ist ihr eigenes Wesen, daß sie ewig nur werden, nie vollendet sein kann. Sie kann durch keine Theorie erschöpft werden, und nur eine divinatorische

---

1. Vom größten . . . Systeme der Kunst, allusion à *Wilhelm Meister*.

2. C'est encore à Gœthe que F. Schlegel pense ici, comme aussi dans les lignes qui suivent.

3. Dem Darstellenden, l'artiste.

4. Il s'agit de l'ironie romantique. Cf. la notice sur Fichte.

5. Von innen heraus, en disposant toutes les parties de l'ouvrage de manière à constituer un tout harmonieux.

6. Von außen herein, en pénétrant les différentes parties de l'esprit qui domine le tout.

Kritik dürfte es wagen, ihr Ideal charakterisieren zu wollen. Sie allein ist unendlich, wie sie allein frei ist und das als ihr höchstes Gesetz anerkennt, daß die Willkür des Dichters kein Gesetz über sich leide. Die romantische Dichtart ist die einzige, die mehr als Art, und gleichsam die Dichtkunst selbst ist : denn in einem gewissen Sinn ist oder soll alle Poesie romantisch sein." (F. Schlegel.)[1]

---

1. F. Schlegel décore de l'épithète de *romantiques* les poètes les plus dissemblables, le Tasse, l'Arioste, Cervantès, Shakespeare, Sterne, Swift et Gœthe, le plus grand de tous. Le manifeste ambitieux et parfois obscur de F. Schlegel n'est pas resté lettre morte. Le mérite durable des romantiques est d'avoir cherché et trouvé des formes nouvelles, d'avoir enrichi la langue et la littérature allemandes des trésors de l'Espagne, de l'Italie et de l'Orient, d'avoir pénétré plus avant dans la vie intime de la nature, d'avoir su exprimer jusqu'aux moins perceptibles nuances de la pensée et du sentiment, d'avoir enfin donné la plus haute idée de la mission du poète, en vivant la poésie et en poétisant la vie. C'est encore au mouvement romantique qu'il faut faire honneur de l'admirable épanouissement des sciences historiques, philologiques et archéologiques. (Guillaume de Humboldt, Bopp, les frères Grimm, l'historien Raumer, etc.)

## BIBLIOGRAPHIE

HETTNER. *Die romantische Schule*, 1885.

HAYM. *Die romantische Schule*. Berlin, 1871.

BRANDES. *Die Hauptströmungen der Litteratur des 19. Jahrhunderts*. Berlin, 1873.

J. H. SCHLEGEL. *Ueber den Begriff des Romantischen*. Programme 1878.

## August Wilhelm von Schlegel.

(1767-1845)

Esprit souple et pénétrant, armé d'une forte érudition, W. Schlegel n'est pas un poète. Il y a du goût, une facilité presque banale, de l'harmonie et du rythme dans ses sonnets, ses ballades et ses romances. Les contemporains de Gœthe et de Schiller demandaient davantage. Mais W. Schlegel a des titres plus sérieux à la reconnaissance de l'Allemagne. Sa traduction de Shakespeare (1797-1810), achevée par Dorothée Tieck et Baudissin, est un chef-d'œuvre : elle a rendu l'auteur d'*Hamlet* aussi populaire en Allemagne qu'il l'est en Angleterre. Ses traductions partielles de Calderon, Dante, Pétrarque, Cervantès, se recommandent par les mêmes qualités de fidélité heureuse et élégante.

Né le 8 septembre 1767 à Hanovre, l'aîné des Schlegel, après avoir étudié à Göttingen la théologie, la délaissa pour la philologie, fut précepteur à Amsterdam (1791-1795) collabora, à Iéna (1796) aux *Heures,* à l'*Almanach des Muses* et à la *Gazette littéraire d'Iéna* et publia, de concert avec son frère, la revue romantique l'*Athenäum.*

Berlin devint, en 1801, le centre du groupe romantique. W. Schlegel y fit des conférences très goûtées (1801-1804). En 1804, il accompagne M^me^ de Staël dans un voyage à travers l'Europe. Quatre ans plus tard, Vienne applaudit ses conférences sur l'art dramatique et la littérature. En 1813-1814, il accompagne, comme secrétaire, Bernadotte dans ses expéditions en Allemagne et aux Pays-Bas. Il passa ensuite plusieurs années dans la propriété de M^me^ de Staël, à Coppet. Lorsqu'elle mourut (1817), il se rendit à Paris où il étudia le sanscrit. Professeur de littérature et d'histoire de l'art à Bonn en 1818, il mourut le 12 mai 1845.

Outre ses traductions, W. Schlegel a laissé un grand nombre d'ouvrages de critique et d'esthétique qui ont conservé une réelle valeur (*Charakteristiken und Kritiken* 1801 ; *Kritische Schriften* 1828; *Ueber Theorie und Geschichte der bildenden Künste*, 1827, etc.) et une médiocre imitation

d'Euripide, *Ion* (1802). Les œuvres complètes de W. Schlegel ont été publiées par Böcking, en 12 volumes, à Leipzig (1846-47).

## BIBLIOGRAPHIE

N. M. Pichtos. *August Wilhelm von Schlegels ästhetische Ansichten*. Dissertation, 1894.

---

## An die südlichen Dichter, deren Lieder ich übersetzte[1].

1. Nehmt dies mein Blumenopfer, heil'ge Manen!
Wie Göttern biet' ich euch die eignen Gaben.
Mit euch zu leben und den deutschen Ahnen,
Ist, was mir einzig das Gemüt kann laben.
Halb Römer, stammt ihr dennoch von Germanen;
So laßt mit deutscher Red' euch denn begaben
Und heim euch führen an des Wohllauts Banden
Zu nördlichen aus südlich schönen Landen.

---

1. Les strophes qu'on va lire sont des *octaves* ou *stances*. Les Allemands appellent ainsi des strophes de huit vers, dans lesquelles les rimes sont disposées de la manière suivante :

a
b
a
b
a
b
c
c

Dans l'octave, la pensée exprimée par les deux premiers vers est répétée par les quatre suivants; les deux derniers vers forment la conclusion. L'*octave*, empruntée à l'Italie, a quelque chose d'oratoire et d'emphatique. Schiller s'en est servi plusieurs fois; mais elle a été surtout cultivée par les romantiques.

2. Eins war Europa in den großen Zeiten[1],
Ein Vaterland, des Boden[2] hehr entsprossen[3],
Was Edle kann in Tod und Leben leiten.
Ein Rittertum schuf Kämpfer zu Genossen,
Für einen Glauben wollten alle streiten,
Die Herzen waren einer Lieb' erschlossen;
Da war auch eine Poesie[4] erklungen,
In einem Sinn, nur in verschiedenen Zungen.

3. Nun ist der Vorzeit hohe Kraft zerronnen,
Man wagt es, sie der Barbarei zu zeihen[5].
Sie haben enge Weisheit sich ersonnen :
Was Ohnmacht nicht begreift, sind Träumereien.
Doch, mit unheiligem Gemüt begonnen,
Will nichts, was göttlich ist von Art, gedeihen.
Ach, diese Zeit hat Glauben nicht, noch Liebe :
Wo wäre denn die Hoffnung, die ihr bliebe ?

4. Das echte Neue keimt nur aus dem Alten,
Vergangenheit muß unsre Zukunft gründen.
Mich soll die dumpfe Gegenwart nicht halten,
Euch, ew'ge Künstler, will ich mich verbinden.
Kann ich neu, was ihr schuft, und rein entfalten,
So darf ich auch die Morgenröte künden,

---

1. Cette strophe nous donne la profession de foi politique, religieuse et littéraire des romantiques. L'apologie du moyen âge est le thème favori de tous les critiques et de tous les poètes de l'école. D'abord désintéressée et purement littéraire, cette prédilection devint bientôt, chez quelques-uns, une conviction fanatique. Mais W. Schlegel, nature froide et pondérée, sut se garder de tout excès.

2. Des Boden = aus dessen Boden.

3. Entsprossen, sous-entendu war.

4. Eine Poesie, la poésie romantique. Cf. la notice sur les romantiques.

5. W. Schlegel s'adresse aux rationalistes (Nicolaï, Engel, Kotzebue et Iffland) qui comptaient à Berlin de nombreux partisans.

Und streun vor ihren Himmels-Heiligtumen
Der Erde Liebkosungen, süße Blumen.

---

## Novalis.

### (Friedrich Leopold von Hardenberg).

### (1772-1801)

L'imagination — une imagination amoureuse de clair-obscur, d'harmonies célestes, de parfums capiteux et de couleurs merveilleuses, — domine dans l'œuvre étrange et délicate de Novalis. C'est le mieux doué des poètes lyriques du groupe romantique. Ses *Cantiques spirituels* et ses *Hymnes à la Nuit* (1800) sont empreints d'un mysticisme sincère et souvent attrayant. Son roman inachevé *Henri d'Ofterdingen* est à la fois une autobiographie symbolique et un exposé des doctrines philosophiques et artistiques de l'auteur. Les idées de Novalis, exprimées d'ordinaire avec une grâce naïve, ne diffèrent pas sensiblement des théories de l'*Athenäum*, auquel, d'ailleurs, il collabora.

#### BIBLIOGRAPHIE

*Œuvres* publiées par Heilborn. 3 vol. Berlin, 1901.

Biographies par Schubart (Gütersloh, 1887); Bing (Hambourg, 1893); Heilborn (Berlin, 1901); Busse. *Novalis' Lyrik.* Dissertation, 1898.

---

### La poésie aux origines du monde.

In alten Zeiten muß die ganze Natur lebendiger und sinnvoller gewesen sein als heutzutage. Wirkungen, die jetzt kaum noch die Tiere zu bemerken scheinen, und die Menschen eigentlich allein noch empfinden und genießen, bewegten damals leblose Körper[1]; und so war es möglich, daß kunstreiche Menschen

1. Novalis exprime ici sa conviction intime. Il avait pour le mysticisme une inclination que la lecture des écrits de Jacob Böhme avait encore fortifiée.

allein Dinge verrichteten und Erscheinungen hervorbrachten, die uns jetzt völlig unglaublich und fabelhaft dünken. So sollen vor uralten Zeiten in den Ländern des jetzigen griechischen Kaisertums, wie uns Reisende berichten, die diese Sagen noch dort unter dem gemeinen Volke angetroffen haben, Dichter gewesen sein, die durch den seltsamen Klang wunderbarer Werkzeuge das geheime Leben der Wälder, die in den Stämmen verborgenen Geister aufgeweckt, in wüsten, verödeten Gegenden den toten Pflanzensamen erregt und blühende Gärten hervorgerufen, grausame Tiere gezähmt und verwilderte Menschen zu Ordnung und Sitte gewöhnt, sanfte Neigungen und Künste des Friedens in ihnen rege gemacht, reißende Flüsse in milde Gewässer verwandelt, und selbst die totesten Steine in regelmäßige tanzende Bewegungen hingerissen haben. Sie sollen zugleich Wahrsager und Priester, Gesetzgeber und Ärzte gewesen sein, indem selbst die höhern Wesen durch ihre zauberische Kunst herabgezogen worden sind, und sie in den Geheimnissen der Zukunft unterrichtet, das Ebenmaß und die natürliche Einrichtung aller Dinge, auch die innern Tugenden und Heilkräfte der Zahlen, Gewächse und aller Kreaturen ihnen offenbart haben. Seitdem sollen, wie die Sage lautet, erst die mannigfaltigen Töne und die sonderbaren Sympathien und Ordnungen in die Natur gekommen sein, indem vorher alles wild, unordentlich und feindselig gewesen ist. Seltsam ist nur hierbei, daß zwar diese schönen Spuren zum Andenken der Gegenwart jener wohlthätigen Menschen geblieben sind, aber entweder ihre Kunst oder jene zarte Gefühligkeit der Natur verloren gegangen ist. In jenen Zeiten hat es sich unter andern einmal zugetragen, daß einer jener sonderbaren Dichter oder mehr Tonkünstler — wiewohl die Musik und Poesie wohl ziemlich Eins sein mögen[1] und vielleicht ebenso zusammen gehören wie Mund und Ohr, da der erste nur ein bewegliches und antwortendes Ohr ist — daß also dieser Ton-

1. Théorie familière aux romantiques et plus particulièrement à Novalis.



künstler übers Meer in ein fremdes Land reisen wollte[1]. Er war reich an schönen Kleinodien und köstlichen Dingen, die ihm aus Dankbarkeit verehrt worden waren. Er fand ein Schiff am Ufer, und die Leute darin schienen bereitwillig, ihn für den verheißenen Lohn nach der verlangten Gegend zu fahren. Der Glanz und die Zierlichkeit seiner Schätze reizten aber bald ihre Habsucht so sehr, daß sie untereinander verabredeten, sich seiner zu bemächtigen, ihn ins Meer zu werfen, und nachher seine Habe untereinander zu verteilen.

Wie sie also mitten im Meere waren, fielen sie über ihn her und sagten ihm, daß er sterben müsse, weil sie beschlossen hätten, ihn ins Meer zu werfen. Er bat sie auf die rührendste Weise um sein Leben, bot ihnen seine Schätze zum Lösegeld an, und prophezeite ihnen großes Unglück, wenn sie ihren Vorsatz ausführen würden. Aber weder das eine noch das andere konnte sie bewegen; denn sie fürchteten sich, daß er ihre bösliche That einmal verraten möchte. Da er sie nun einmal so fest entschlossen sah, bat er sie, ihm wenigstens zu erlauben, daß er noch vor seinem Ende seinen Schwanengesang spielen dürfe, dann wolle er mit seinem schlichten hölzernen Instrumente vor ihren Augen freiwillig ins Meer springen. Sie wußten recht wohl, daß, wenn sie seinen Zaubergesang hörten, ihre Herzen erweicht und sie von Reue ergriffen werden würden; daher nahmen sie sich vor, ihm zwar diese letzte Bitte zu gewähren, während des Gesanges aber sich die Ohren fest zu verstopfen, daß sie nichts davon vernähmen und so bei ihrem Vorhaben bleiben könnten. Dies geschah.

Der Sänger stimmte einen herrlichen, unendlich rührenden Gesang an. Das ganze Schiff tönte mit, die Wellen klangen, die Sonne und die Gestirne erschienen zugleich am Himmel, und aus den grünen Fluten tauchten tanzende Scharen von Fischen und Meerungeheuern hervor. Die Schiffer standen

1. On reconnaît la légende d'Arion, qui a été chantée, avec un mérite inégal, par W. Schlegel et par Tieck. Le poème de Tieck est plat et prosaïque.

feindselig allein, mit festverstopften Ohren, und warteten voll Ungeduld auf das Ende des Liedes. Bald war es vorüber. Da sprang der Sänger mit heitrer Stirn in den dunkeln Abgrund hin, sein wunderthätiges Werkzeug im Arm. Er hatte kaum die glänzenden Wogen berührt, so hob sich der breite Rücken eines dankbaren Untiers unter ihm hervor, und es schwamm schnell mit dem erstaunten Sänger davon. Nach kurzer Zeit hatte es mit ihm die Küste erreicht, nach der er hingewollt hatte, und setzte ihn sanft im Schilfe nieder. Der Dichter sang seinem Retter ein frohes Lied, und ging dankbar von dannen. Nach einiger Zeit ging er einmal am Ufer des Meeres allein und klagte in süßen Tönen über seine verlornen Kleinode, die ihm, als Erinnerungen glücklicher Stunden und als Zeichen der Liebe und Dankbarkeit so wert gewesen waren. Indem er so sang, kam plötzlich sein alter Freund im Meere fröhlich daher gerauscht, und ließ aus seinem Rachen die geraubten Schätze auf den Sand fallen. Die Schiffer hatten nach des Sängers Sprunge sich sogleich in seine Hinterlassenschaft[1] zu teilen angefangen. Bei dieser Teilung war Streit unter ihnen entstanden, und hatte sich in einem mörderischen Kampf geendigt, der den meisten das Leben gekostet; die wenigen, die übrig gebliebenen, hatten allein das Schiff nicht regieren können, und es war bald auf den Strand geraten, wo es scheiterte und unterging. Sie brachten mit genauer Not[2] das Leben davon und kamen mit leeren Händen und zerrissenen Kleidern ans Land, und so kehrten durch die Hilfe des dankbaren Meertiers, das die Schätze im Meere aufsuchte, dieselben in die Hände ihres alten Besitzers zurück.

(Heinrich von Ofterdingen[3].)

---

1. Hinterlassenschaft = das was er hinterlassen hatte.
2. Mit genauer Not, à grand'peine.
3. Heinrich von Ofterdingen. C'est le roman d'un poète à la recherche d'une fleur bleue. Novalis voulait faire de son œuvre la contre-partie de *Wilhelm Meister*, c.-à-d. l'apologie d'une vie toute d'imagination et de poésie.

## Bergmannslied[1].

Der ist der Herr der Erde,
  Wer ihre Tiefen mißt
Und jeglicher Beschwerde
  In ihrem Schoß vergißt[2],

Wer ihrer Felsenglieder
  Geheimen Bau versteht
Und unverdrossen nieder
  Zu ihrer Werkstatt geht.

Er ist mit ihr verbündet
  Und inniglich vertraut
Und wird von ihr entzündet,
  Als wär' sie seine Braut.

Er sieht ihr alle Tage
  Mit neuer Liebe zu
Und scheut nicht Fleiß noch Plage,
  Sie läßt ihm keine Ruh.

Die mächtigen Geschichten
  Der längst verflossnen Zeit
Ist sie ihm zu berichten
  Mit Freundlichkeit bereit.

Der Vorwelt heil'ge Lüfte
  Umwehn sein Angesicht,
Und in die Nacht der Klüfte
  Strahlt ihm ein ew'ges Licht.

Er trifft auf allen Wegen
  Ein wohlbekanntes Land,

1. Novalis, que sa famille destinait à la carrière des mines, s'y prépara, de 1797 à 1799, à Freiberg, et fut nommé, cette même année, « assesseur » aux salines de Weissenfels.

2. Vergessen, gouverne le génitif, en poésie.

Und gern kommt sie entgegen
  Den Werken seiner Hand.

Ihm folgen die Gewässer
  Hilfreich den Berg hinauf,
Und alle Felsenschlösser
  Thun ihre Schätz' ihm auf.

Er führt des Goldes Ströme
  In seines Königs Haus
Und schmückt die Diademe
  Mit edlen Steinen aus.

Zwar reicht er treu dem König
  Den glückbegabten Arm,
Doch fragt er nach ihm wenig
  Und bleibt mit Freuden arm.

Sie mögen sich erwürgen
  Am Fuß um Gut und Geld,
Er bleibt auf den Gebirgen
  Der frohe Herr der Welt[1].

---

1. Cf. au lied savant de Novalis cette chanson populaire :

Bergmannslied.

Glück auf, Glück auf!
Der Steiger kömmt;
Er hat sein Grubenlicht
Schon angezündt.

Hats angezündt;
Es giebt ein' Schein,
Und damit so fährt er
Wohl aus und ein.

Die Bergleut sein
So hübsch und fein;
Sie hauen das feinste Gold
Aus festem Gestein.

Der eine haut Silber,
Der andere Gold,
Und dem schwarzbraunen Mägdelein,
Dem sein sie hold.

## Bange Stunden.

Es giebt so bange Zeiten,
Es giebt so trüben Mut[1],
Wo alles sich vom weiten
Gespenstisch zeigen thut[2].

Es schleichen wilde Schrecken
So ängstlich leise her,
Und tiefe Nächte decken
Die Seele zentnerschwer.

Die sichern Stützen schwanken,
Kein Halt der Zuversicht;
Der Wirbel der Gedanken
Gehorcht dem Willen nicht[3].

Der Wahnsinn zieht und locket
Unwiderstehlich hin[4].
Der Puls des Lebens stocket,
Und stumpf ist jeder Sinn.

Wer hat das Kreuz erhoben
Zum Schutz für jedes Herz?
Wer wohnt im Himmel droben
Und hilft in Angst und Schmerz?

Geh zu dem Wunderstamme,
Gieb stiller Sehnsucht Raum,

1. Mut = Stimmung, état d'âme.
2. Zeigen thut = zeigt.
3. Les *Stürmer* et les romantiques ont souvent dépeint cet état d'esprit.
4. Le poète Hölderlin (1770-1843), que l'on rattache souvent au groupe romantique, fut la victime de son ardente imagination et fut atteint de folie (1806).

Aus ihm geht eine Flamme
 Und zehrt den schweren Traum[1].

Ein Engel zieht dich wieder
 Gerettet auf den Strand,
Du schaust voll Freuden nieder
 In das gelobte Land[2].

---

## Ludwig Tieck.[3]

(1773-1853)

Par les Schlegel, par Novalis et Hölderlin, le romantisme restait en contact avec le classicisme : l'amour de l'anti-

---

1. Langage mystique qui rappelle la poésie des frères Moraves.

2. Cf. ces vers du prédicateur Spitta (1801-1859) :

Das Lied der Lieder.

Es giebt ein Lied der Lieder,
Das singst du immer wieder,
Wenn du es einmal singen lernst;
Kein Mensch hat es ersonnen,
Das Lied, so reich an Wonnen
Und doch so lehrreich, tief und ernst.

Es singt von einer Liebe,
Vor der des Lebens Trübe,
Wie Nebel vor der Sonne, flieht.
Wie weichen alle Schmerzen,
Wenn man so recht von Herzen
Anstimmen kann das schöne Lied!

3. Né le 31 mai 1773 à Berlin, Ludwig Tieck suivit les cours des Universités de Halle, de Göttingen et d'Erlangen. A Berlin, où il se rendit en 1797, il se lia avec Nicolaï et plus tard avec W. Schlegel. Il passa quelques mois à Iéna, y fréquenta les Schlegel, Fichte, Schelling et surtout Novalis, fit plusieurs voyages en Italie, en France et en Angleterre, et fut nommé en 1825 dramaturge du théâtre de Dresde. Il exerça pendant plusieurs années une véritable

quité, le culte de la forme, le goût de la mesure et de l'harmonie leur étaient communs. Tieck, qui fut le poète romantique par excellence, continua les traditions du *Sturm und Drang*. Ses premières nouvelles *Almansur* (1790), *Abdallah* (1792), le roman de *William Lovell* (1792-1796), les tragédies *La Séparation* (1792) et *Charles de Berneck* (1793 et 1795) s'inspirent de *Werther* et des *Brigands*. « *Les Pérégrinations de Franz Sternbald* » dans lesquelles l'auteur expose ses théories sur l'art, rappellent à la fois l'*Ardinghello* de Heinse et *Wilhelm Meister*.

La lecture des écrits de Tauler et de Jacob Böhme, à laquelle tout bon romantique se croyait condamné, développa chez Tieck une religiosité mystique et rêveuse. Mais parmi les effusions d'une sensibilité exaspérée et maladive, l'ironie, dont il a usé et abusé plus que personne, vient souvent, à l'improviste, détruire l'illusion et glacer le lecteur.

Les drames[1], qu'il écrivit selon la recette romantique, sont un mélange confus de tous les genres. L'auteur s'y évertue à éblouir et à étonner son public et écarte avec une scrupuleuse vigilance tout ce qui pourrait donner l'illusion d'un plan.

Il est plus heureux dans ses *Contes*, qui respirent une saine et réconfortante fraîcheur, une grâce et une naïveté jusqu'alors ignorées.

Citons parmi les ouvrages de Tieck, les *Contes populaires* de *Peter Leberecht* (1797), recueil de récits empruntés à d'anciens *Volksbücher*, les *Minnelieder aus dem schwäbischen Zeitalter* (1803), douze volumes de *Nouvelles* (1852-1854), le recueil intitulé *Phantasus* (1812 et 1816, 3 volumes) qui comprend des poésies lyriques et des contes, etc.

---

dictature littéraire. Les attaques dont il fut l'objet et une invitation de Frédéric-Guillaume IV, le décidèrent à se rendre à Berlin, où il mourut le 28 avril 1853.

Comme les Schlegel, mais avec une érudition moins sûre, il écrivit des ouvrages de critique où fourmillent les aperçus ingénieux. Sa traduction de Cervantès obtint un succès mérité.

1. *Vie et mort de sainte Geneviève*, l'*Empereur Octavien*, *Fortunat*. Plusieurs contes de Tieck sont de véritables drames. Ce ne sont pas les meilleurs.

## BIBLIOGRAPHIE

Œuvres complètes. Berlin, 1828-1846 (20 volumes).

Extraits (par Minor) dans la collection Kürschner.

R. Köpke. *Ludwig Tieck*, 2 vol. Leipzig, 1855.

Hoffmann. *Ludwig Tieck*. 1856.

Friesen. *L. Tieck. Erinnerungen eines alten Freundes*. 1871.

G. Klee. *Tiecks Leben und Werke*. 1894. (Meyers Volksbücher.)

Kaiser. *Der Dualismus Ludwig Tiecks als Dramatiker und Dramaturg*. Dissertation, 1885.

Prodnigg. *Ueber Tiecks Sternbald*. Dissertation, 1892.

Steiner. *L. Tieck und die Volksbücher*. Dissertation, 1893.

---

## Waldeinsamkeit[1].

O holde Einsamkeit
O süßer Waldesschatten,
Ihr grüne Wiesen, stille Matten,
Bei euch nur wohnt die Herzensfreudigkeit.

Ihr kleinen Vögelein
Sollt immer meine Gespielen sein.
Ziehende Schmetterlinge
Sind meiner Freundschaft nicht zu geringe[2].

Unbefangen
Zieht ihr des Himmels blaue Luft,
Der Blumen Duft
In euch mit sehnendem Verlangen.

---

1. Waldeinsamkeit. Les romantiques ont mieux senti que leurs devanciers la poésie de la nature et ils ont su inspirer l'amour des champs et de la forêt à une génération qui en avait été détournée par l'idéalisme de Gœthe et de Schiller.

2. Ce ton naïf sent l'affectation : c'est un défaut que l'on reproche souvent à Tieck ; à force de vouloir faire l'enfant il devient enfantin.

Ihr baut euch euer kleines Haus,
Haucht in den Zweigen Gesänge aus,
Von Himmelsruhe rings umfangen.

Weit, weit
Liegst du, Welt, hinab,
Ein fernes Grab.
O holde Einsamkeit!
O süße Herzensfreudigkeit!

Kommt, ihr Beengten,
Herzbedrängten,
Entfliehet, entreißt euch der Qual[1]!
Es beut[2] die gute Natur,
Der freundliche Himmel
Den hohen, gewölbten Saal,
Mit Wolken bedeckt, die grüne Flur!
Entflieht dem Getümmel!

O holde Einsamkeit!
O süße Freudigkeit!

---

1. Cf. ces beaux vers du poète autrichien Frankl (1810-1894) :

Asyl.

Wenn du ein tiefes Leid erfahren,
Tiefschmerzlich, unergründlich bang,
Dann flüchte aus der Menschen Scharen,
Zum Walde richte deinen Gang.

Die Felsen und die Bäume wissen
Ein Wort zu sagen auch von Schmerz;
Der Sturm, der Blitz hat oft zerrissen
Die Felsenbrust, das Waldesherz.

Sie werden dir kein Trostwort sagen,
Wie hülfereich die Menschen thun;
Doch wird ihr Echo mit dir klagen,
Und wieder schweigend mit dir ruhn.

2. Beut, poétique pour bietet.

## Nacht.

In Windsgeräusch, in stiller Nacht
Geht dort ein Wandersmann;
Er seufzt und weint und schleicht so sacht,
Und ruft die Sterne an :

„Mein Busen pocht, mein Herz ist schwer,
In stiller Einsamkeit;
Mir unbekannt, wohin, woher,
Durchwandl' ich Freud' und Leid."

„Ihr kleinen, goldnen Sterne,
Ihr bleibt mir ewig ferne,
Ferne, ferne,
Und ach! ich vertraut' euch so gerne!"

Da klingt es plötzlich um ihn her,
Und heller wird die Nacht,
Schon fühlt er nicht sein Herz so schwer,
Er dünkt sich neu erwacht :

„O Mensch, du bist uns fern und nah,
Doch einsam bist du nicht!
Vertrau' uns nur, dein Auge sah
Oft unser stilles Licht :

Wir kleinen goldnen Sterne
Sind dir nicht ewig ferne;
Gerne, gerne,
Gedenken ja deiner die Sterne[1]."

1. Les romantiques associent toujours étroitement la nature à nos joies et à nos tristesses, fidèles en cela aux traditions de la poésie populaire, consacrées par les lieds de Gœthe.

## Trauer.

(1795)

Wie rauschen die Bäume
So winterlich schon:
Es fliegen die Träume
Der Liebe davon!
Und über Gefilde
Ziehn Wolkengebilde,
Die Berge stehn kahl;
Es schneidet ein Regen
Dem Wandrer entgegen,
Der Mond sieht ins Thal;
Ein Klagelied schallt
Aus Dämm'rung und Wald:
Es verwehten die Winde
Den treulosen Schwur,
Wie Blitze geschwinde
Verschüttet vom Glück sich die goldene Spur;
O dunkles Menschenleben,
Muß jeder Traum einst niederschweben?
Rosen und Nelken
Bekränzen das Haupt,
Und ach! sie verwelken,
Der Baum steht entlaubt;
Der Frühling, er scheidet,
Macht Winter zum Herrn,
Die Liebe vermeidet
Und fliehet so fern. —

Verworrenes Leben,
Was ist dir gegeben? —
Erinnern und Hoffen
Zur Qual und zur Lust —
Ach! ihnen bleibt offen
Die zitternde Brust.

## Der wilde Jäger[1].

Der wilde Jäger bei dunkeler Nacht
Im wildesten Dickicht des Forstes erwacht,
Er höret den Sturm und erhebt sich im Zorn,
Er nimmt seine Hunde, das tönende Horn.

Besteigt seinen Rappen, mit Blitzesgewalt
Durchfährt er lautschnaubend den zitternden Wald,
Es wiehert sein Roß, tönt das Horn in die Runde,
Er hetzt die Gefährten, es bellen die Hunde.

„Wohlauf, meine Jagd! wohlauf, meine Jagd!
Das Revier[2] ist jetzt unser, denn jetzt ist es Nacht;
Von flüchtigen Geistern wird gerne gehetzt,
Wer sich vor Geheul und Gebelle entsetzt.“

So fahren sie polternd durch Lüfte dahin,
Ein Grauen dem frommen und furchtsamen Sinn;
Doch wer sich vor Wald und vor Nacht nicht entsetzt,
Der wird vom Getümmel der Geister ergetzt[3].

---

## Chamisso.

(1781 - 1838)

Chamisso, qui se garde presque toujours des excès du groupe romantique, lui appartient surtout par une admirable maîtrise de la forme, par le sentiment de la nature et par le choix de ses sujets. Nombre de ses « romances »

1. Vieille légende, souvent traitée par les poètes et, entre autres, par Bürger; elle remonte probablement aux mythes de l'ancienne Germanie.
2. Revier, de l'italien *riviera* = Bezirk, Gebiet, Kreis.
3. C'est une critique de la légende.

et de ses « lieds » sont encore populaires et le conte de *Peter Schlemihl* a été traduit dans toutes les langues.

*Louis-Charles-Adelaïde de Chamisso de Boncourt*, né le 27 janvier 1781, au château de Boncourt en Champagne, appartient à une famille d'émigrés. Page de la reine de Prusse en 1796, enseigne dans un régiment prussien en 1798, il renonça à son grade de lieutenant en 1806, chercha vainement une situation en France, revint à Berlin (1812) pour y étudier la médecine et les sciences naturelles, prit part (1815-1818) à un voyage d'études autour du monde, et fut nommé, à son retour, conservateur du jardin botanique de Berlin, plus tard directeur des herbiers royaux et membre de l'Académie des sciences (1835). Il avait fondé avec Varnhagen von Ense un nouvel *Almanach des Muses* (1803-1806). Il en dirigea un autre en 1832 avec le poète souabe Gustav Schwab. Il mourut le 21 août 1838.

## BIBLIOGRAPHIE

*Œuvres* (6 vol.) Leipzig 1836-1839. 5e éd. 1864.
KARL FULDA. *Chamisso und seine Zeit*. Leipzig, 1881.
HOFMEISTER. *Chamisso*. 1884.

---

## Die alte Waschfrau.

Du siehst geschäftig bei den Linnen
Die alte dort mit weißem Haar,
Die rüstigste der Wäscherinnen,
Im sechsundsiebzigsten Jahr.

So hat sie stets mit saurem Schweiß
Ihr Brot in Ehr' und Zucht gegessen,
Und ausgefüllt in treuem Fleiß
Den Kreis, den Gott ihr zugemessen.

Sie hat in ihren jungen Tagen
Geliebt, gehofft und sich vermählt;
Sie hat des Weibes Los getragen,
Die Sorgen haben nicht gefehlt:

Sie hat den kranken Mann gepflegt;
Sie hat drei Kinder ihm geboren;
Sie hat ihn in das Grab gelegt,
Und Glaub' und Hoffnung nicht verloren.

Da galt's, die Kinder zu ernähren :
Sie griff es an mit heiterm Mut;
Sie zog sie auf in Zucht und Ehren,
Der Fleiß, die Ordnung sind ihr Gut.

Zu suchen ihren Unterhalt,
Entließ sie segnend ihre Lieben,
So stand sie nun allein und alt,
Ihr war ihr heitrer Mut geblieben.

Sie hat gespart und hat gesonnen,
Und Flachs gekauft und nachts gewacht,
Den Flachs zu feinem Garn gesponnen,
Das Garn dem Weber hingebracht;

Der hat's gewebt zu Leinewand;
Die Schere brauchte sie, die Nadel,
Und nähte sich mit eigner Hand
Ihr Sterbehemde sonder Tadel.

Ihr Hemd, ihr Sterbehemd, sie schätzt es,
Verwahrt's im Schrein am Ehrenplatz;
Es ist ihr Erstes und ihr Letztes,
Ihr Kleinod, ihr ersparter Schatz.

Sie legt es an, des Herren Wort
Am Sonntag früh sich einzuprägen,
Dann legt sie's wohlgefällig fort,
Bis sie[1] darin zur Ruh' sie legen.

Und ich, an meinem Abend, wollte,
Ich hätte, diesem Weibe gleich,

1. Sie, ils.

Erfüllt, was ich erfüllen sollte
In meinen Grenzen und Bereich;

Ich wollt', ich hätte so gewußt
Am Kelch des Lebens mich zu laben,
Und könnt' am Ende gleiche Lust
An meinem Sterbehemde haben[1].

---

## Frédéric, baron de La Motte-Fouqué.

(1777-1843)

Né à Brandebourg en 1777, Frédéric de La Motte-Fouqué, descendant d'une vieille famille normande émigrée après la révocation de l'Edit de Nantes, a écrit des drames romantiques animés d'un patriotisme ardent, des poèmes épiques et dramatiques depuis longtemps oubliés. Mais on lit encore avec plaisir le gracieux conte d'*Ondine* (1811). La Motte-Fouqué eut, comme il convenait à un romantique, une vie assez agitée. Il mourut, en 1843, à Berlin où l'avait appelé Frédéric-Guillaume IV.

BIBLIOGRAPHIE

*Choix des œuvres* (par l'auteur), 12 vol. Halle, 1841.

---

1. Cf. la poésie suivante de Carl Siebel, né en 1836 :

Holzhacker.

Er hackt sein Holz Jahr ein Jahr aus,
Müht sich vom frühsten Morgen;
Und sie besingt im kleinen Haus
Die tausend großen Sorgen.

Tropft abends ihm der heiße Schweiß
Von seiner Stirne nieder;
Sie trocknet sanft, sie trocknet leis
Die furchenreiche wieder.

So haben sorgen sie gemußt
Seit langen, harten Jahren:
Und Keiner hat es wohl gewußt,
Wie glücklich Beide waren.

## Chanson d'Ondine.

Mutter geht durch ihre Kammern,
Räumt die Schränke ein und aus,
Sucht, und weiß nicht was, mit Jammern,
Findet nichts als leeres Haus.

Leeres Haus! O Wort der Klage
Dem, der einst ein holdes Kind
Drin gegängelt hat am Tage,
Drin gewiegt in Nächten lind.

Wieder grünen wohl die Buchen,
Wieder kommt der Sonne Licht,
Aber, Mutter, laß dein Suchen,
Wieder kommt dein Liebes nicht!

Und wenn Abendlüfte fächeln,
Vater heim zum Herde kehrt,
Regt sich's fast in ihm wie Lächeln,
Dran doch gleich die Thräne zehrt.

Vater weiß, in seinen Zimmern
Findet er die Todesruh,
Hört nur bleicher Mutter Wimmern,
Und kein Kindlein lacht ihm zu.

---

## Aus „Undine".

Du sollst wissen, daß es in den Elementen Wesen giebt, die fast aussehen wie ihr und sich doch nur selten vor euch blicken lassen. In den Flammen glitzern und spielen die wunderlichen Salamander, in der Erden[1] tief hausen die dürren, tückischen Gnomen, durch die Wälder streifen die Waldleute, die der Luft

1. Erden, archaïque pour Erde.

angehören, und in den Seen und Strömen und Bächen lebt der Wassergeister ausgebreitetes Geschlecht. In klingenden Krystallgewölben, durch die der Himmel mit Sonn' und Sternen hereinsieht, wohnt sich's schön; hohe Korallenbäume mit blau und roten[1] Früchten leuchten in den Gärten; über reinlichen Meeressand wandelt man und über schöne bunte Muscheln, und was die alte Welt des also Schönen besaß, daß die heutige nicht mehr daran sich zu freuen würdig ist, das überzogen die Fluten mit ihren heimlichen Silberschleiern, und unten prangen nun die edlen Denkmale, hoch und ernst und anmutig betaut vom liebenden Gewässer, das aus ihnen schöne Moosblumen und kränzende Schilfbüschel hervorlockt. Die aber dorten[2] wohnen, sind gar hold und lieblich anzuschauen, meist schöner als die Menschen sind. Manch einem[3] Fischer ward es schon so gut, ein zartes Wasserweib zu belauschen, wie es über die Fluten hervorstieg und sang[4]. Der erzählte dann von ihrer Schöne weiter, und solche wundersame Frauen werden von den Menschen Undinen genannt. Du aber siehst jetzt wirklich eine Undine, lieber Freund.

---

## Joseph Freiherr von Eichendorff.

(1788-1857)

Quelques critiques allemands placent Eichendorff au premier rang des poètes lyriques de son temps. D'autres romantiques eurent une imagination plus féconde et plus variée, une sensibilité plus délicate, un talent plus souple et plus fort: aucun n'a été plus sincère et plus naturel.

---

1. Blau und roten. Remarquez cette construction fréquente dans le langage populaire.
2. Dorten „ist wie dorte eine unorganische Form für dort, die schon im 16. Jahrhundert vorkommt und sich bis jetzt erhalten hat." (Grimm.)
3. Manch einem, populaire pour Manchem.
4. Allusion à la Lorelei.

Il chante la forêt, la nature, la nuit, non pas par tradition et par convention, mais parce qu'il sent ce qu'il chante. Ses vers sont aisés et coulants. „Er sang, a-t-on dit, wie der Vogel auf dem Zweige." Aussi beaucoup de ses lieds sont-ils restés populaires. Il a écrit des nouvelles, des romans [1], des drames, des romances et quelques ouvrages de critique littéraire [2]. *L'histoire d'un petit vagabond* [3] (1819) est parfois considérée comme une des perles de la poésie romantique.

Joseph von Eichendorff est né le 10 mars 1788, au château de Lubowitz, près de Ratibor, en Silésie. Il étudia le droit à Halle et à Heidelberg. C'est là qu'il fit la connaissance de Görres (1776-1848), qui attira son attention sur les vieux livres populaires de l'Allemagne, et surtout de Clemens Brentano (1778-1842) et d'Achim d'Arnim (1781-1831), qui publièrent de 1806 à 1808 le fameux recueil d'anciens lieds intitulé : „Des Knaben Wunderhorn."

En 1813, Eichendorff s'enrôle dans le corps franc des chasseurs de Lützow. Après la guerre, il occupa différents emplois publics à Breslau, à Danzig et à Königsberg, fut chargé, à partir de 1830, de l'administration des écoles catholiques et, à ce titre, attaché au ministère de l'instruction publique jusqu'en 1844. Il mourut le 26 novembre 1857 à Neisse.

## BIBLIOGRAPHIE

*Œuvres complètes*. Leipzig, 1864 (6 volumes). Les ouvrages de critique forment cinq autres volumes. (Paderborn, 1867.)

DIETZE. *Eichendorffs Ansicht über romantische Poesie.* Dissertation, 1883.

HELLER. *Eichendorffs Einfluss auf Heines Lyrik.* Dissertation, 1897.

---

1. Le plus connu est intitulé „Ahnung und Gegenwart."
2. Un des plus intéressants est celui que l'auteur a consacré à l'étude du mouvement romantique. „Über die ethische und religiöse Bedeutung der neueren romantischen Poesie in Deutschland." (Leipzig, 1847). Il s'y place à un point de vue exclusivement catholique.
3. „Aus dem Leben eines Taugenichts."

HÖBER. *Eichendorffs Jugenddichtungen* Dissertations, 1893-1894.

---

## Weihe der Nacht.

Es war, als hätt' der Himmel
 Die Erde still geküßt,
Daß sie im Blütenschimmer
 Von ihm nun träumen müßt'[1]:

Die Luft ging durch die Felder,
 Die Ähren wogten sacht,
Es rauschten leis die Wälder,
 So sternklar war die Nacht.

Und meine Seele spannte
 Weit ihre Flügel aus,
Flog durch die stillen Lande,
 Als flöge sie nach Haus.

---

## Das zerbrochene Ringlein[2].

In einem kühlen Grunde,
 Da geht ein Mühlenrad;

1. Cf. ces vers de Logau, qui célèbrent le mois de mai :
 Dieser Monat ist ein Kuß, den der Himmel giebt der Erde,
 Daß sie jetzund seine Braut, künftig eine Mutter werde.

2. Le poète s'est souvenu d'un *Volkslied* du quinzième ou du seizième siècle :

Dort hoch auf jenem Berge
Da geht ein Mühlerad,
Das mahlet nichts denn Liebe
Die Nacht bis an den Tag;
Die Mühle ist zerbrochen,
Die Liebe hat ein End',
So gsegn (gesegn') dich Gott, mein feines Lieb,
Jetzt fahr' ich ins Elend! (exil)

Meine Liebste ist verschwunden,
  Die dort gewohnet hat.

Sie hat mir Treu' versprochen
  Gab mir ein'n Ring dabei;
Sie hat die Treu' gebrochen,
  Das Ringlein sprang entzwei.

Ich möcht' als Spielmann reisen
  Weit in die Welt hinaus,
Und singen meine Weisen
  Und gehn von Haus zu Haus.

Ich möcht' als Reiter fliegen
  Wohl in die blut'ge Schlacht;
Um stille Feuer liegen
  Im Feld bei dunkler Nacht.

Hör' ich das Mühlrad gehen,
  Ich weiß nicht, was ich will;
Ich möcht' am liebsten sterben,
  Da wär's auf einmal still.

---

## Poètes patriotiques.

Les uns, comme Schenkendorf, appartiennent au groupe romantique, d'autres, comme Körner et Arndt, restent fidèles à l'idéal classique.

### BIBLIOGRAPHIE

W. Herbst. *Die deutsche Dichtung im Befreiungskriege.* 1859, Mayence.

W. Herbst. *Fichte und Arndt als geistige Mitkämpfer der Befreiungszeit.* 1862.

Heinrich Pröhle. *Kriegsdichter des 7 jährigen Kriegs und der Freiheitskriege.* 1863.

J. Knipfer. *Die Dichter der Befreiungskriege.* 1870.
A. Pick. *Aus der Zeit der Not* (1806-1815).
G. Kaufmann. *Politische Geschichte Deutschlands im 19. Jahrhundert.*

## H. J. von Collin.

(1771-1811)

Heinrich Joseph von Collin, né à Vienne, est surtout connu comme auteur dramatique. Sa tragédie de *Regulus* obtint un grand succès. *Coriolan, les Horaces et les Curiaces* sont des œuvres estimables. Ses chansons guerrières „Wehrmannslieder" ne manquent point de souffle et d'énergie. Collin se rattache à l'école classique. Son modèle préféré est Schiller.

### Wachfeuer.

Weib und Kind, schlaft wohl zu Haus!
Daß ihr schlafet, rückt' ich aus;
Wache hier in kalter Nacht,
Denk' an euch, ruf' ich mit Macht :
Tod oder Freiheit!

Schon aus weiter Ferne klingt,
Tief ins Herz dem Krieger dringt
Brudergruß, den in der Nacht
Mann dem Manne ruft mit Macht : —
Tod oder Freiheit!

Wo die Wachenfeuer glühn,
Steht der Feind, und trotzt uns kühn;
Ruft hinüber durch die Nacht,
Wach' für Wache ruft mit Macht :
Tod oder Freiheit!

Wenn bald Schlachttumult erbraust,
Kugelhagel zischend saust,
Dann hinab in finstre Nacht
Stürz' ihn unsers Rufes Macht:
Tod oder Freiheit!

---

## Ernst Moritz Arndt.

(1769-1860)

Arndt est le plus fécond et le plus farouche des poètes de la « guerre d'indépendance ». Né le 26 décembre 1769, à Schoritz, dans l'île de Rügen, qui appartenait alors à la Suède, il fit ses études aux Universités de Greifswald et d'Iéna, voyagea quelque temps en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en Italie, en France, et fut nommé, en 1806, professeur d'histoire à l'Université suédoise de Greifswald. Il dut s'enfuir en Suède après la publication du premier volume de l'*Esprit du Temps* (1807), dans lequel il attaquait violemment l'influence française. En 1813, il rentra en Allemagne avec le baron de Stein, dont il seconda les efforts patriotiques par de nombreux écrits, pamphlets, lieds, etc. Professeur à l'Université de Bonn en 1818, il fut accusé de menées démagogiques et suspendu de son emploi en 1820. Frédéric-Guillaume IV le lui rendit vingt ans plus tard. Arndt mourut en 1860.

La verve guerrière d'Arndt, — qui d'ailleurs ne prit jamais les armes, — est souvent brutale et forcenée.

### BIBLIOGRAPHIE

Schenkel. *Arndts Leben.* 1869.

Baur. *Arndts Leben.* Hamburg, 1882.

Meisner und Geerde. *E. M. Arndt, ein Lebensbild in Briefen.* Berlin, 1898.

## Des Deutschen Vaterland[1].

1. Was ist des Deutschen Vaterland?
Ist's Preußenland? Ist's Schwabenland?
Ist's wo am Rhein die Rebe blüht?
Ist's wo am Belt die Möwe zieht?
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein!

2. Was ist des Deutschen Vaterland?
Ist's Bayerland, ist's Steierland?
Ist's, wo des Marsen Rind sich streckt?
Ist's, wo der Märker Eisen reckt?
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein!

3. Was ist des Deutschen Vaterland?
Ist's Pommerland, Westfalenland?
Ist's wo der Sand der Dünen weht?
Ist's wo die Donau brausend geht?
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein!

4. Was ist des Deutschen Vaterland?
So nenne mir das große Land!
Ist's Land der Schweizer, ist's Tirol?
Das Land und Volk gefiel mir wohl;
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein.

5. Was ist des Deutschen Vaterland?
So nenne mir das große Land!
Gewiß ist es das Österreich,
An Ehren und an Siegen reich?
O nein, nein, nein!
Sein Vaterland muß größer sein.

1. C'est l'hymne des « pangermanistes. »

6. Was ist des Deutschen Vaterland?
So nenne mir das große Land!
So weit die deutsche Zunge klingt,
Und Gott im Himmel Lieder singt,
Das soll es sein,
Das, wackrer Deutscher, nenne dein!

7. Das ist des Deutschen Vaterland,
Wo Eide schwört der Druck der Hand,
Wo Treue hell vom Auge blitzt,
Und Liebe warm im Herzen sitzt —
Das soll es sein,
Das, wackrer Deutscher, nenne dein[1]!

8. Das ist des Deutschen Vaterland,
Wo Zorn vertilgt den welschen Tand[2],
Wo jeder Franzmann[3] heißet Feind,
Wo jeder Deutsche heißet Freund —
Das soll es sein!
Das ganze Deutschland soll es sein!

---

1. Cf. page 32, Deutschland, de Wächter et page 36 Deutsches Volkstum, de Jahn.

2. Den welschen Tand. C'est par ces termes que Arndt désigne le plus souvent „das französische Wesen." Il est vrai qu'il parle aussi de la lâcheté, de la perfidie et de la cruauté naturelles des Français. Ces violences de langage paraissent bénignes quand on a lu les hymnes des poètes de 1870. Il en est qui respirent une fureur sanguinaire; d'autres sont d'une grossièreté révoltante.

Julius Waldemar Grosse (né en 1828), traite nos soldats de „Schurken, Hyänen, Bestien, Teufel, gelbe Hunde."

Adolphe Katsch, né en 1813, est encore plus éloquent; il en remontrerait aux héros d'Homère. Nous sommes, à ses yeux, des: „Räuber, Schinder, Gurgelschneider, Nasen-Ohren-Kopfabschneider," et il appelle sur nous la colère de Dieu et de la Prusse.

3. Franzmann, sobriquet pour Franzose.

9. Das ganze Deutschland soll es sein!
O Gott vom Himmel sieh darein
Und gieb uns rechten deutschen Mut,
Daß wir es lieben treu und gut!
Das soll es sein!
Das ganze Deutschland soll es sein!

## Maximilian von Schenkendorf.

(1783-1817)

L'inspiration est à la fois religieuse et patriotique chez Gottlob Ferdinand Maximilian Gottfried von Schenkendorf qui naquit le 11 décembre 1783, à Tilsitt, occupa différents emplois dans l'administration civile, prit part à la campagne de 1813 et mourut en 1817. Il rêve l'unité religieuse et politique de l'Allemagne, dont le souverain devra être :

„Ein Priester und ein Rittersheld."

C'était l'idéal des romantiques.

### Muttersprache.

Muttersprache, Mutterlaut,
Wie so wonnesam, so traut!
Erstes Wort, das mir erschallet,
Süßes, großes Liebeswort
Erster Ton, den ich gelallet,
Klingest ewig in mir fort.

Ach, wie trüb' ist meinem Sinn,
Wann ich in der Fremde bin,

Wann ich fremde Zungen üben,
  Fremde Worte brauchen muß,
Die ich nimmermehr kann lieben[1],
  Die nicht klingen als ein Gruß!

  Sprache, schön und wunderbar,
  Ach, wie klingest du so klar!
Will noch tiefer mich vertiefen
  In den Reichtum, in die Pracht,
Ist mir's doch als ob mich riefen
  Väter aus des Grabes Nacht.

  Klinge, klinge fort und fort,
  Heldensprache, Liebeswort,
Steig' empor aus tiefen Grüften,
  Längst verschollnes, altes Lied!
Leb' aufs neu' in heil'gen Schriften,
  Daß dir jedes Herz erglüht!

  Überall weht Gottes Hauch,
  Heilig ist wohl mancher Brauch.
Aber soll ich beten, danken,
  Geb' ich meine Liebe kund,
Meine seligsten Gedanken
  Sprech' ich, wie der Mutter Mund[2].

---

1. Lieben, rime très mal avec üben.
2. Cf. les vers suivants de F. Hebbel :

Deutsche Sprache.

Schön erscheint sie mir nicht, die deutsche Sprache, doch schön ist
  Auch die französische nicht, nur die italische klingt.
Aber ich finde sie reich, wie irgend eine der Völker,
  Finde den köstlichsten Schatz treffender Wörter gehäuft,
Finde unendliche Freiheit, sie so und anders zu stellen,
  Bis der Gedanke die Form, bis er die Färbung erlangt,
Bis er sich leicht verwebt in fremde Gedanken, und dennoch
  Das Gepräge des Ichs, dem er entsprang, nicht verliert.

Cf. aussi pages 29, 30 et 36.

## Karl Theodor Körner.

(1791-1813)

Th. Körner, le fils de l'ami de Schiller, le *Tyrtée allemand*, naquit le 23 septembre 1791 à Dresde, s'engagea dans le corps franc de Lützow en 1813 et périt la même année dans un combat livré non loin de Gadebusch dans le Mecklembourg. Th. Körner, mort à vingt-deux ans, n'a laissé que des œuvres imparfaites qui trahissent l'inexpérience de son talent. Il avait été nommé, en 1812, poète du théâtre impérial de Vienne et semblait destiné à marcher sur les traces de Schiller qu'il prenait pour modèle. Outre quelques tragédies, il a écrit des comédies, imitées de Kotzebue (1761-1819). Ses poésies guerrières et patriotiques, réunies sous le titre de „Leier und Schwert," respirent une belle ardeur de courage et une passion généreuse (1814).

BIBLIOGRAPHIE

Biographie par Adolf Kohut. 1891.
Peschel und Wildenow. *Theodor Körner und die Seinen*. 2 vol. Leipzig, 1898.

---

### Abschied vom Leben[1].

Die Wunde brennt; — die bleichen Lippen beben. —
Ich fühl's an meines Herzens matterm Schlage,
Hier steh' ich an den Marken meiner Tage. —
Gott, wie du willst! dir hab' ich mich ergeben! —

Viel goldne Bilder sah ich um mich schweben; —
Das schöne Traumbild wird zur Totenklage. —
Mut! Mut! — Was ich so treu im Herzen trage,
Das muß ja doch dort ewig mit mir leben! —

1. Abschied vom Leben. Körner écrivit ce beau sonnet en 1813, après avoir reçu, dans une affaire près de Leipzig, une blessure qu'il croyait mortelle.

Und was ich hier als Heiligtum erkannte,
Wofür ich rasch und jugendlich entbrannte:
Ob ich's nun Freiheit, ob ich's Liebe nannte,

Als lichten Seraph seh' ich's vor mir stehen, —
Und wie die Sinne langsam mir vergehen,
Trägt mich ein Hauch zu morgenroten Höhen.

---

## Poésie dramatique.[1]

### Heinrich von Kleist.

(1777-1811)

Esprit inconstant, imagination exaltée, Kleist resta toute sa vie, comme l'avait appelé un de ses précepteurs : „ein nicht zu dämpfender Feuergeist." La fièvre qui l'agite se communique à tous ses personnages, chez lesquels rien n'est plus rare que la santé morale. Les classiques voulaient créer des types; l'étude de l'homme conserve chez eux un caractère général, valable pour l'humanité entière. Kleist crée des individus et il s'applique à nous les peindre tels qu'il les voit, c'est-à-dire avec une effrayante lucidité et une pénétration incroyable. Il pousse l'analyse de l'âme jusqu'à ces limites extrêmes où la psychologie se confond avec la pathologie.

A force d'étudier ainsi au microscope les fibres les plus

1. Les principaux auteurs dramatiques qui se rattachent plus ou moins étroitement à l'école romantique sont : *Zacharias Werner* (1768-1823), dont la fameuse tragédie fataliste *Le 24 février*, suscita d'innombrables imitations ; *Müllner* (1768-1823), qui écrivit un *Vingt-neuf février* encore plus sombre que le drame de Werner; *Ernst von Houwald* (1778-1845); *Oehlenschläger* (1779-1850); *Immermann* (1796-1840); *Michel Beer* (1800-1833) et *Grabbe* (1801-1836). Aucun d'eux n'a laissé une œuvre forte et durable.

secrètes du cœur, il en arrive à grossir les moindres traits, à outrer tous les sentiments, à prêter à toutes les passions des proportions monstrueuses. Cette exagération se traduit dans le style. La langue de Kleist, vivante, heurtée, tourmentée, d'une énergie souvent brutale, d'une concision parfois obscure, est la plus fidèle image de son génie.

Bernd Heinrich Wilhelm von Kleist naquit le 18 octobre 1777, à Francfort-sur-l'Oder. Il renonça, dès 1799, à la carrière militaire dans laquelle sa famille l'avait engagé, étudia quelque temps les sciences et la philosophie à l'Université de sa ville natale, mais, incapable de se fixer, il part, visite Berlin, l'Allemagne du sud, Paris, la Suisse (1801). En 1802, nous le trouvons à Weimar; l'année suivante, il parcourt la Suisse, l'Italie et la France. Un emploi qu'il obtient, en 1804, à la Chambre des domaines de Königsberg lui donne quelque stabilité. En 1807, il est arrêté par les Français aux portes de Berlin et envoyé à Châlons-sur-Marne, où il resta six mois prisonnier sur parole. A son retour, il s'établit quelque temps à Dresde, puis à Berlin. Les malheurs de sa patrie, dont il était vivement touché, l'échec de toutes ses entreprises, l'insuccès de ses tentatives dramatiques, des chagrins d'amour le poussèrent au suicide. Il se tua, le 21 novembre 1811, d'un coup de pistolet.

Ses principales œuvres sont cinq drames: „Die Familie Schroffenstein (1803), Penthesilea (1808), Käthchen von Heilbronn (1809), die Hermannsschlacht (1809), Prinz Friedrich von Homburg (1810)," une comédie „Der zerbrochene Krug", des nouvelles, dont la meilleure est „Michael Kohlhaas," et des poésies patriotiques.

## BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres de Kleist furent d'abord publiées par Tieck.

Nouvelle édition, avec une excellente biographie par Julian Schmidt. 3 vol. Berlin, 1859.

*Édition Zolling* dans la collection Kürschner.

Wilbrandt. *Heinrich von Kleist*. Nördlingen, 1863.

Otto Brahm. *Heinrich von Kleist*. Berlin, 1892.

Bonafous. *Henri de Kleist*. Paris, 1894.

## Prinz Friedrich von Homburg.

Acte III, scène I.

Scene : Fehrbellin. Ein Gefängnis[1].

Prinz von Homburg.

Ich denk's mir so. Ich bin ihm[2] wert, das weiß ich,
Wert wie ein Sohn; das hat seit früher Kindheit
Sein Herz in tausend Proben mir bewiesen.
Was für ein Zweifel ist's, der dich bewegt?
Schien er am Wachstum meines jungen Ruhms
Nicht mehr fast als ich selbst sich zu erfreun?
Bin ich nicht alles, was ich bin, durch ihn?
Und er, er sollte lieblos jetzt die Pflanze,
Die er selbst zog, bloß weil sie sich ein wenig
Zu rasch und üppig in die Blume warf,
Mißgünstig in den Staub daniedertreten?
Das glaubt' ich seinem schlimmsten Feinde nicht,
Viel weniger dir, der du ihn kennst und liebst.

Hohenzollern[3] (bedeutend).

Du standst dem Kriegsrecht, Arthur, im Verhör
Und bist des[4] Glaubens noch?

Prinz von Homburg.

Weil ich ihm stand.
Bei dem lebend'gen Gott, so weit geht keiner,
Der nicht gesonnen wäre zu begnad'gen!
Dort eben, vor der Schranke des Gerichts,
Dort war's, wo mein Vertraun sich wiederfand.

---

1. A la bataille de Fehrbellin, (28 juin 1675), le prince de Homburg, général de cavalerie, a poursuivi les Suédois malgré les ordres de l'Electeur. Un conseil de guerre vient de le condamner à mort.

2. Ihm. Il s'agit du Grand-Electeur, Frédéric-Guillaume I[er] (1640-1688), le fondateur de l'Etat prussien.

3. Hohenzollern. Le comte de Hohenzollern, personnage de la suite de l'Electeur.

4. Des = dieses.

War's denn ein todeswürdiges Verbrechen,
Zwei Augenblicke früher als befohlen
Die schwed'sche Macht in Staub gelegt zu haben?
Und welch ein Frevel sonst drückt meine Brust?
Wie könnt' er doch vor diesen Tisch mich laden
Von Richtern, herzlos, die den Eulen gleich
Stets von der Kugel mir das Grablied[1] singen :
Dächt' er mit einem heitern Herrscherspruch
Nicht als ein Gott in ihren Kreis zu treten?
Nein, Freund, er sammelt diese Nacht von Wolken
Nur um mein Haupt, um wie die Sonne mir
Durch ihren Dunstkreis strahlend aufzugehn :
Und diese Lust, fürwahr, kann ich ihm gönnen.

Hohenzollern.

Das Kriegsrecht gleichwohl, sagt man, hat gesprochen.

Prinz von Homburg.

Ich höre, ja : auf Tod.

Hohenzollern (erstaunt).

Du weißt es schon?

Prinz von Homburg.

Golz[2], der dem Spruch des Kriegsrechts beigewohnt,
Hat mir gemeldet, wie er ausgefallen.

Hohenzollern.

Nun denn, bei Gott, der Umstand rührt dich nicht?

Prinz von Homburg.

Mich? Nicht im mindesten.

Hohenzollern.

Du Rasender!
Und worauf stützt sich deine Sicherheit?

Prinz von Homburg.

Auf mein Gefühl von ihm.

---

1. Das Grablied . . . von der Kugel. Inversion un peu forcée comme il s'en trouve beaucoup chez Kleist.
2. Golz, capitaine de cavalerie.

(Er steht auf.)

Ich bitte, laß mich!
Was soll ich mich mit falschen Zweifeln quälen?
(Er besinnt sich und läßt sich wieder nieder. — Pause.)
Das Kriegsrecht mußte auf den Tod erkennen:
So lautet das Gesetz, nach dem es richtet;
Doch eh' er solch ein Urteil läßt vollstrecken,
Eh' er dies Herz hier, das so treu ihn liebt,
Auf eines Tuches Wink der Kugel preis giebt,
Eh', sieh, eh' öffnet er die eigne Brust sich
Und spritzt sein Blut selbst tropfenweis in Staub.

Hohenzollern.

Nun, Arthur, ich versichre dich —

Prinz von Homburg (unwillig).

O, Lieber —

Hohenzollern.

Der Marschall —

Prinz von Homburg (ebenso).

Laß mich, Freund!

Hohenzollern.

Zwei Worte hör' noch!
Wenn die dir auch nichts gelten, schweig' ich still.

Prinz von Homburg (wendet sich wieder zu ihm).

Du hörst, ich weiß von allem. Nun, was ist's?

Hohenzollern.

Der Marschall[1] hat, höchst seltsam ist's, soeben
Das Todsurteil im Schloss' ihm überreicht:
Und er, statt, wie das Urteil frei ihm stellt,
Dich zu begnadigen, er hat befohlen,
Daß es zur Unterschrift ihm kommen soll.

Prinz von Homburg.

Gleichviel. Du hörst —

---

1. Le maréchal Dörfling.

Hohenzollern.
Gleichviel?

Prinz von Homburg.
Zur Unterschrift?

Hohenzollern.
Bei meiner Ehr', ich kann es dich versichern.

Prinz von Homburg.
Das Urteil? Nein, die Schrift?

Hohenzollern.
Das Todesurteil.

Prinz von Homburg.
Wer hat dir das gesagt?

Hohenzollern.
Er selbst, der Marschall.

Prinz von Homburg.
Wann?

Hohenzollern.
Eben jetzt.

Prinz von Homburg.
Als er vom Herrn zurückkam?

Hohenzollern.
Als er vom Herrn die Treppe niederstieg.
Er fügt' hinzu, da er bestürzt mich sah,
Verloren sei noch nichts, und morgen sei
Auch noch ein Tag, dich zu begnadigen;
Doch seine bleiche Lippe widerlegte
Ihr eignes Wort und sprach : Ich fürchte, nein!

Prinz von Homburg (steht auf).
Er könnte — nein — so ungeheuere
Entschließungen in seinem Busen wälzen?
Um eines Fehls, der Brille kaum bemerkbar,
In dem Demanten, den er jüngst empfing,
In Staub den Geber treten? Eine That,

Die weiß den Dei von Algier brennt[1], mit Flügeln,
Nach Art der Cherubime silberglänzig,
Den Sardanapal ziert und die gesamte
Altrömische Tyrannenreihe schuldlos,
Wie Kinder, die am Mutterbusen sterben,
Auf Gottes rechte Seit' hinüberwirft?

Hohenzollern (der gleichfalls aufgestanden).

Du mußt, mein Freund, dich davon überzeugen.

Prinz von Homburg.

Und der Feldmarschall schwieg und sagte nichts?

Hohenzollern.

Was sollt' er sagen?

Prinz von Homburg.

O Himmel, meine Hoffnung!

Hohenzollern.

Hast du vielleicht je einen Schritt gethan,
Sei's wissentlich, sei's unbewußt,
Der seinem stolzen Geist zu nah getreten?[2]

Prinz von Homburg.

Niemals.

Hohenzollern.

Besinne dich.

Prinz von Homburg

Niemals, beim Himmel!
Mir war der Schatten seines Hauptes heilig.

Hohenzollern.

Arthur, sei mir nicht böse, wenn ich zweifle.
Graf Horn traf, der Gesandte Schwedens, ein,
Und sein Geschäft geht, wie man hier versichert,
An die Prinzessin von Oranien[3].

---

1. Weiß . . . brennt, blanchit.
2. Der seinem stolzen..... qui ait offensé sa fierté.
3. Die Prinzessin von Oranien, Natalie, la nièce de l'Electeur, aimée du prince de Homburg.

Ein Wort, das die Kurfürstin Tante sprach,
Hat aufs empfindlichste den Herrn getroffen :
Man sagt, das Fräulein habe schon gewählt.
Bist du auf keine Weise hier im Spiele?

Prinz von Homburg.

O Gott, was sagst du mir?

Hohenzollern.

Bist du's? Bist du's?

Prinz von Homburg.

Ich bin's, mein Freund. Jetzt ist mir alles klar;
Es stürzt der Antrag ins Verderben mich;
An ihrer Weigerung, wisse, bin ich schuld,
Weil mir sich die Prinzessin anverlobt.

Hohenzollern.

Du unbesonnener Thor, was machtest du?
Wie oft hat dich mein treuer Mund gewarnt!

Prinz von Homburg.

O Freund, hilf, rette mich! Ich bin verloren.

Hohenzollern.

Ja welch ein Ausweg führt aus dieser Not?
Willst du vielleicht die Fürstin Tante sprechen?

Prinz von Homburg (wendet sich).

He, Wache!

Reiter (im Hintergrund).

Hier.

Prinz von Homburg.

Ruft euren Offizier!

(Er nimmt eilig einen Mantel um von der Wand und setzt einen Federhut auf, der auf dem Tisch liegt.)

Hohenzollern (indem er ihm behilflich ist).

Der Schritt kann, klug gewandt, dir Rettung bringen.
Denn kann der Kurfürst nur mit König Karl
Um den bewußten Preis den Frieden schließen,
So sollst du sehn, sein Herz versöhnt sich dir,
Und gleich, in wenig Stunden, bist du frei.

## Zweiter Auftritt.

Der Offizier tritt auf. — Die Vorigen.

Prinz von Homburg (zu dem Offizier).
Stranz, übergeben bin ich deiner Wache;
Erlaub', in einem dringenden Geschäft
Daß ich auf eine Stunde mich entferne.

Der Offizier.
Mein Prinz, mir übergeben bist du nicht;
Die Ordre, die man mir erteilt hat, lautet,
Dich gehn zu lassen frei, wohin du willst.

Prinz von Homburg.
Seltsam! So bin ich kein Gefangener?

Der Offizier.
Vergieb; dein Wort ist eine Fessel auch.

Hohenzollern (bricht auf).
Auch gut! gleichviel!

Prinz von Homburg.
Wohlan, so leb' denn wohl!

Hohenzollern.
Die Fessel folgt dem Prinzen auf dem Fuße!

Prinz von Homburg.
Ich geh' aufs Schloß zu meiner Tante nur
Und bin in zwei Minuten wieder hier.

(Alle ab.)

Scene: Zimmer der Kurfürstin.

## Dritter Auftritt.

Die Kurfürstin und Natalie treten auf.

Kurfürstin.
Komm, meine Tochter, komm; dir schlägt die Stunde.
Graf Gustav Horn, der schwedische Gesandte,
Und die Gesellschaft hat das Schloß verlassen;

Im Kabinett des Onkels seh' ich Licht;
Komm, leg' das Tuch dir um und schleich' dich zu ihm,
Und sieh, ob du den Freund dir retten kannst.
(Sie wollen gehen.)

## Vierter Auftritt.

Eine Hofdame tritt auf. — Die Vorigen.

Die Hofdame.

Prinz Homburg, gnäd'ge Frau, ist vor der Thür.
Kaum weiß ich wahrlich, ob ich recht gesehn.

Kurfürstin (betroffen).

O Gott!

Natalie.

Er selbst?

Kurfürstin.

Hat er denn nicht Arrest?

Die Hofdame.

Er steht in Federhut und Mantel draußen
Und fleht bestürzt und dringend um Gehör.

Kurfürstin (unwillig).

Der Unbesonnene! Sein Wort zu brechen!

Natalie.

Wer weiß, was ihn bedrängt.

Kurfürstin (nach einigem Bedenken).

Laßt ihn herein!
(Sie setzt sich auf einen Stuhl.)

## Fünfter Auftritt.

Der Prinz von Homburg tritt auf. — Die Vorigen.

Prinz von Homburg.

O meine Mutter!
(Er läßt sich auf die Kniee vor ihr nieder.)

Kurfürstin.

Prinz, was wollt Ihr hier?

Prinz von Homburg.

O laß mich deine Knie umfassen, Mutter!

Kurfürstin (mit unterdrückter Rührung).

Gefangen seid Ihr, Prinz, und kommt hierher!
Was häuft Ihr neue Schuld zu Eurer alten?

Prinz von Homburg (dringend).

Weißt du, was mir geschehn?

Kurfürstin.

Ich weiß um alles!
Was aber kann ich Arme für Euch thun?

Prinz von Homburg.

O, meine Mutter, also sprächst du nicht,
Wenn dich der Tod umschauerte wie mich!
Du scheinst mit Himmelskräften, rettenden,
Du mir, das Fräulein, deine Frau'n begabt,
Mir alles ringsumher; dem Troßknecht könnt' ich,
Dem schlechtesten, der deiner Pferde pflegt,
Gehängt am Halse flehn : Rette mich!
Nur ich allein auf Gottes weiter Erde
Bin hilflos, ein Verlaßner, und kann nichts!

Kurfürstin.

Du bist ganz außer dir! Was ist geschehn?

Prinz von Homburg.

Ach, auf dem Wege, der mich zu dir führte,
Sah ich das Grab beim Schein der Fackeln öffnen,
Das morgen mein Gebein empfangen soll!
Sieh, diese Augen, Tante, die dich anschaun,
Will man mit Nacht umschatten, diesen Busen
Mit mörderischen Kugeln mir durchbohren!
Bestellt sind auf dem Markte schon die Fenster,
Die auf das öde Schauspiel niedergehn;
Und der die Zukunft auf des Lebens Gipfel
Heut wie ein Feenreich noch überschaut,
Liegt in zwei engen Brettern leblos morgen,
Und ein Gestein sagt dir von ihm : Er war!

(Die Prinzessin, welche bisher auf die Schultern der Hofdame gelehnt in der Ferne gestanden hat, läßt sich bei diesen Worten erschüttert an einem Tisch nieder und weint.)

Kurfürstin.

Mein Sohn, wenn's so des Himmels Wille ist,
Wirst du mit Mut dich und mit Fassung rüsten!

Prinz von Homburg.

O, Gottes Welt, o Mutter, ist so schön[1]!
Laß mich nicht, fleh' ich, eh' die Stunde schlägt,
Zu jenen schwarzen Schatten niedersteigen!
Mag er doch sonst, wenn ich gefehlt, mich strafen,
Warum die Kugel eben muß es sein?
Mag er mich meiner Ämter doch entsetzen,
Mit Kassation, wenn's das Gesetz so will,
Mich aus dem Heer entfernen : Gott des Himmels,
Seit ich mein Grab sah, will ich nichts als leben
Und frage nichts mehr, ob es rühmlich sei!

Kurfürstin.

Steh auf, mein Sohn, steh auf! Was sprichst du da?
Du bist zu sehr erschüttert; fasse dich!

Prinz von Homburg.

Nicht, Tante, eh'r, als bis du mir gelobt,
Mit einem Fußfall, der mein Dasein rette,
Fleh'nd seinem höchsten Angesicht zu nahn!
Dir übergab zu Homburg, als sie starb,
Frau Hedwig mich und sprach, die Jugendfreundin :
Sei ihm die Mutter, wenn ich nicht mehr bin!
Du beugtest tiefgerührt, am Bette knieend,
Auf ihre Hand dich und erwidertest :
Er soll mir sein, als hätt' ich ihn erzeugt!
Nun, jetzt erinnr' ich dich an solch ein Wort.
Geh hin, als hätt'st du mich erzeugt, und sprich :

---

1. Cf. Victor Hugo :

La vie est chère à l'homme, entre les dons du ciel :
Nous bénissons toujours le Dieu qui nous convie
Au banquet d'absinthe et de miel.

Um Gnade fleh' ich, Gnade; laß ihn frei!
Ach, und komm mir zurück und sprich : du bist's.

Kurfürstin (weint.)

Mein teurer Sohn, es ist bereits geschehn;
Doch alles, was ich flehte, war umsonst.

Prinz von Homburg.

Ich gebe jeden Anspruch auf an Glück.
Nataliens, das vergiß nicht ihm zu melden,
Begehr' ich gar nicht mehr, in meinem Busen
Ist alle Zärtlichkeit für sie verlöscht;
Frei ist sie, wie das Reh auf Heiden, wieder
Mit Hand und Mund, als wär' ich nie gewesen;
Verschenken kann sie sich, und wenn's Karl Gustav,
Der Schweden König, ist, so lob' ich sie.
Ich will auf meine Güter gehn am Rhein,
Da will ich bauen, will ich niederreißen,
Daß mir der Schweiß herabtrieft, säen, ernten,
Als wär's für Weib und Kind, allein genießen,
Und wenn ich erntete, von neuem säen,
Und in dem Kreis herum das Leben jagen,
Bis es am Abend niedersinkt und stirbt[2].

---

1. Karl Gustav, au datif.

2. Réminiscence d'un passage du *Tasse* de Gœthe. Le poète sollicite un emploi, fût-ce le plus humble, dans un château du duc. (Acte V, scène IV):

Dort schickt mich hin! Dort laßt mich euer sein!
Wie will ich deine Bäume pflegen! Die Citronen
Im Herbst mit Brettern und mit Ziegeln decken
Und mit verbundnem Rohre wohl verwahren!
Es sollen schöne Blumen in den Beeten
Die breiten Wurzeln schlagen; rein und zierlich
Soll jeder Gang und jedes Fleckchen sein.
Und laßt mir auch die Sorge des Palastes!
Ich will zur rechten Zeit die Fenster öffnen,
Daß Feuchtigkeit nicht den Gemälden schade;
Die schön mit Stuckatur verzierten Wände
Will ich mit einem leichten Wedel säubern,
Es soll das Estrich blank und reinlich glänzen,
Es soll kein Stein, kein Ziegel sich verrücken,
Es soll kein Gras aus einer Ritze keimen!

Kurfürstin.

Wohlan, kehr' jetzt nur heim in dein Gefängnis!
Das ist die erste Fordrung meiner Gunst.

Prinz von Homburg (steht auf und wendet sich zur Prinzessin.)

Du armes Mädchen weinst! Die Sonne leuchtet
Heut alle deine Hoffnungen zu Grab!
Entschieden hat dein erst Gefühl für mich,
Und deine Miene sagt mir, treu wie Gold,
Du wirst dich nimmer einem andern weihn.
Ja, was erschwing' ich Ärmster, das dich tröste?
Geh an den Main, rat' ich, ins Stift der Jungfraun,
Zu deiner Base Thurn, such' in den Bergen
Dir einen Knaben, blondgelockt wie ich,
Kauf' ihn mit Gold und Silber dir, drück' ihn
An deine Brust und lehr' ihn : Mutter! stammeln;
Und wenn er größer ist, so unterweis' ihn,
Wie man den Sterbenden die Augen schließt :
Das ist das ganze Glück, das vor dir liegt!

Natalie (mutig und erhebend, indem sie aufsteht und ihre Hand in die seinige legt).

Geh, junger Held, in deines Kerkers Haft,
Und auf dem Rückweg schau noch einmal ruhig
Das Grab dir an, das dir geöffnet ward;
Ist's um nichts finstrer doch und um nichts breiter,
Als es dir tausendmal die Schlacht gezeigt.
Inzwischen werd' ich, in dem Tod dir treu,
Ein rettend Wort für dich dem Oheim wagen :
Vielleicht gelingt es mir, sein Herz zu rühren
Und dich von allem Kummer zu befrein!

(Pause.)

Prinz von Homburg (faltet, in ihrem Anschauen verloren, die Hände).

Hätt'st du zwei Flügel, Jungfrau, an den Schultern,
Für einen Engel wahrlich hielt' ich dich!
O Gott, hört' ich auch recht? Du für mich sprechen?

Wo ruhte denn der Köcher dir der Rede[1]
Bis heute, liebes Kind, das du willst wagen,
Den Herrn in solcher Sache anzugehn?
O Hoffnungslicht, das plötzlich mich erquickt!

Natalie.

Gott wird die Pfeile mir, die treffen, reichen!
Doch wenn der Kurfürst des Gesetzes Spruch
Nicht ändern kann, nicht kann: wohlan, so wirst du
Dich tapfer ihm, der Tapfre, unterwerfen,
Und, der im Leben tausendmal gesiegt,
Er wird auch noch im Tod zu siegen wissen!

Kurfürstin.

Hinweg; die Zeit verstreicht, die günstig ist!

Prinz von Homburg.

Nun, alle Heil'gen mögen dich beschirmen!
Leb' wohl! Leb' wohl! Und was du auch erringst,
Vergönne mir ein Zeichen vom Erfolg[2]!

(Alle ab.)

---

## L'orientalisme.

C'est un produit du romantisme. Il répond à cette tendance à l'universalité et à ce goût de l'exotique qui sont un des principaux caractères de l'école : ici encore Gœthe avait frayé les voies.

---

1. Der Köcher der Rede. Kleist use fréquemment de ces métaphores empruntées aux anciens, et assez souvent, comme ici, il s'en sert mal à propos.

2. Cette scène est une des plus dramatiques du théâtre allemand. L'horreur, le frisson de la mort envahissant une âme ordinairement inaccessible à la crainte et habituée à tous les périls n'ont jamais été exprimés avec un réalisme plus saisissant. Cf. la fin d'*Egmont*, dont Kleist a dû se souvenir lorsqu'il a écrit cette scène.

## Friedrich Rückert.

(1788-1866)

Né le 16 mai 1788, à Schweinfurt en Franconie, Friedrich Rückert étudia le droit et la philologie à Wurzbourg et à Iéna, se prépara à la carrière universitaire, fit un voyage en Italie, où il s'initia à la poésie populaire et aux rythmes savants, se lia à Vienne avec le célèbre orientaliste Hammer-Purgstall, auteur d'une traduction du poète persan Hafis (1813) et se mit à étudier avec ardeur les langues orientales. On le chargea, en 1826, de les enseigner à l'Université d'Erlangen. En 1841, Frédéric-Guillaume IV lui confia la même chaire à Berlin. Sept ans plus tard, Rückert se retira à Neusess, près de Cobourg, où il mourut le 31 janvier 1866.

L'auteur des *Sonnets cuirassés* (Geharnischte Sonette), des *Roses d'Orient* (1822), du *Printemps d'amour* (1823), et d'une foule de poésies *orientales*, reconnaissait lui-même qu'il avait trop écrit. Il a abordé tous les genres et n'a échoué que dans le drame. Versificateur admirable, écrivain raffiné, assoupli par l'étude de l'italien et des langues de l'Orient à toutes les subtilités du style et du rythme, Rückert a sacrifié trop souvent l'idée à la forme. Il n'est vraiment grand que comme traducteur et adaptateur. Par là, il se rapproche des romantiques, dont il ne partage ni les convictions religieuses ni les doctrines politiques.

La philosophie de Rückert, vaguement panthéistique, se résume en un optimisme aimable et indulgent. Ses principales œuvres, en dehors de celles que nous avons citées, sont les *Macames de Hariri* (1826), plaisant jeu d'esprit qui témoigne de la virtuosité du poète, *Nal et Damajanti* (1828), épopée indienne; la *Sagesse du Brahmane*, poème didactique (1836-1839); *Rostem et Suhrab* (1837), adaptation d'une légende persane, etc., etc.

Pendant la guerre d'indépendance, Rückert ne prit d'autre arme que sa plume et lança contre l'ennemi héréditaire ses sonnets cuirassés. Si quelques-uns sonnent la charge, la plupart succombent sous le poids de la cuirasse.

## BIBLIOGRAPHIE

*Poésies complètes*, 12 vol. Francfort, 1867-1869.
*Choix*, par Rückert. Francfort, 1841.
K. Beyer. *F. Rückert*. Francfort, 1868.
Du même. *Nachgelassene Gedichte Rückerts und neue Beiträge zu dessen Leben und Schriften*. Vienne, 1877.
F. Muncker. *F. Rückert*. Bamberg, 1890.
Boxberger. *Rückert-Studien*.
Fortlage. *Rückert und seine Werke*.
Voigt. *Rückerts Gedankenlyrik*.

---

## Dem Liebesänger.

Wenn du willst im Menschenherzen
Alle Saiten rühren an,
Stimme du den Ton der Schmerzen
Nicht den Klang der Freuden an.

Mancher ist wohl, der erfahren
Hat auf Erden keine Lust;
Keiner, der nicht still bewahren
Wird ein Weh in seiner Brust[1].

---

## Die Weisheit des Brahmanen.

Wenn es dir übel geht, nimm es für gut nur immer;
Wenn du es übel nimmst, so geht es dir noch schlimmer.
Und wenn der Freund dich kränkt, verzeih's ihm und versteh':
Es ist ihm selbst nicht wohl, sonst thät er dir nicht weh.
Und kränkt die Liebe dich, sei dir's zur Lieb' ein Sporn;
Daß du die Rose hast, das merkst du erst am Dorn.

1. Cf. Alfred de Musset :
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Behalte, was ich hier dir nicht will vorenthalten,
Vier Lehren, die nicht sind in jedem Ohr enthalten.
Dir geben einen Halt, im Leben einen Stab,
Der Worte vier : Halt ein! Halt aus! Halt an! Halt ab!
Halt ein den Zorn, die Gier und jede Leidenschaft;
Halt aus, was dich betrifft, mit starker Seelenkraft.
Halt an zum Guten, wen und wo du Macht gewannst;
Halt ab vom Bösen, wen, von Übel, was du kannst.
Behalt' und halte dies, und ordne dein Verhalten
Danach, so wirst du dich und wirst die Welt erhalten.

---

## An die Sterne.

Sterne
In des Himmels Ferne!
Die mit Strahlen beßrer Welt
Ihr die Erdendämmrung hellt,
Schaun nicht Geisteraugen
Von euch erdenwärts,
Daß sie Frieden hauchen
Ins umwölkte Herz?

Sterne
In des Himmels Ferne!
Träumt sich auch in jenem Raum
Eines Lebens flücht'ger Traum?
Hebt Entzücken, Wonne,
Trauer, Wehmut, Schmerz
Jenseits unsrer Sonne
Auch ein fühlend Herz?

Sterne
In des Himmels Ferne!

Winkt ihr nicht schon Himmelsruh'
Mir aus euern Fernen zu?
Wird nicht einst dem Müden
Auf den goldnen Au'n
Ungetrübter Frieden
In die Seele tau'n?

Sterne
In des Himmels Ferne!
Bis mein Geist den Fittich hebt
Und zu eurem Frieden schwebt,
Hang' an euch mein Sehnen
Hoffend, glaubevoll!
O, ihr holden, schönen,
Könnt ihr täuschen wohl?

---

## Aus den „Vierzeilen".

Was man nicht kann hassen
Und noch weniger lassen,
O Herz, da ist kein Mittel geblieben,
Als es von ganzer Seele zu lieben[1].

---

1. Schiller a exprimé une pensée analogue dans la belle poésie intitulée „das Glück" :

Zürne der Schönheit nicht, daß sie schön ist, daß sie verdienstlos,
Wie der Lilie Kelch, prangt durch der Venus Geschenk!
Laß sie die Glückliche sein; du schaust sie, du bist der Beglückte!
Wie sie ohne Verdienst glänzt, so entzücket sie dich.

Le même écrivit à Gœthe, le 2 juillet 1796, après avoir lu *Wilhelm Meister* : „Wie lebhaft habe ich bei dieser Gelegenheit erfahren, daß das Vortreffliche eine Macht ist, daß es auf selbstsüchtige Gemüter auch nur als eine Macht wirken kann, daß es dem Vortrefflichen gegenüber keine Freiheit giebt als die Liebe."

Gœthe disait aussi :

„Gegen große Vorzüge eines andern giebt es kein Rettungsmittel als die Liebe."

(Wahlverwandtschaften.)

Wehe dem, der zu sterben geht
Und keinem Liebe geschenkt hat,
Dem Becher, der zu Scherben geht
Und keinen Durst'gen getränkt hat.

Die Welt, die dich gebildet hat —
Du kannst der Pflicht dich nicht entschlagen,
Der Nötigung, nun auch an deiner Statt
Zu ihrer Bildung beizutragen.

---

## August Graf von Platen-Hallermünde.

(1796-1835)

Platen méprisait la foule : la foule ignore Platen. Le caractère abstrait et hautain de sa poésie, la forme savante, la beauté marmoréenne, un peu froide de ses vers, le rendent inaccessible aux profanes. Il manque parfois d'imagination et presque toujours de spontanéité; l'émotion, le sentiment, traduits en une langue éthérée et dans des rythmes compliqués, semblent factices et contraints.

Platen naquit à Ansbach le 24 octobre 1796; il entra à l'école des cadets en 1806, à l'Institut des pages en 1810 et fut nommé sous-lieutenant dans l'armée bavaroise en 1814. Il connaissait déjà le latin, le grec et plusieurs langues modernes. Il profita des loisirs de la vie de garnison pour apprendre les langues orientales et étudier les chefs-d'œuvre de toutes les littératures modernes. Un congé illimité, qu'il obtint en 1818, lui permit de suivre les cours de l'Université de Wurzbourg, puis de celle d'Erlangen, où les leçons de Schelling le retinrent plusieurs années. Dans ses fréquents voyages, il avait fait la connaissance de Gœthe, de Jean-Paul, d'Uhland et de G. Schwab.

En 1821, parurent les *Feuilles lyriques* et son premier recueil de *ghasels*, l'année suivante les *Mélanges*, en 1823 les *Nouveaux ghasels* et une comédie romantique *La Pantoufle de verre*. — *Le Trésor de Rhampsinit* (1824) et la

Meine Liebste ist verschwunden,
Die dort gewohnet hat.

Sie hat mir Treu' versprochen
Gab mir ein'n Ring dabei;
Sie hat die Treu' gebrochen,
Das Ringlein sprang entzwei.

Ich möcht' als Spielmann reisen
Weit in die Welt hinaus,
Und singen meine Weisen
Und gehn von Haus zu Haus.

Ich möcht' als Reiter fliegen
Wohl in die blut'ge Schlacht;
Um stille Feuer liegen
Im Feld bei dunkler Nacht.

Hör' ich das Mühlrad gehen,
Ich weiß nicht, was ich will;
Ich möcht' am liebsten sterben,
Da wär's auf einmal still.

---

## Poètes patriotiques.

Les uns, comme Schenkendorf, appartiennent au groupe romantique, d'autres, comme Körner et Arndt, restent fidèles à l'idéal classique.

### BIBLIOGRAPHIE

W. Herbst. *Die deutsche Dichtung im Befreiungskriege.* 1859, Mayence.

W. Herbst. *Fichte und Arndt als geistige Mitkämpfer der Befreiungszeit.* 1862.

Heinrich Pröhle. *Kriegsdichter des 7 jährigen Kriegs und der Freiheitskriege.* 1863.

[illegible] recken,
[illegible] cken :
[illegible] t'ge Formen,
[illegible] verstecken?
[illegible] zauber!
[illegible] Strecken!

[illegible] wecken!
[illegible] lten,
[illegible] wecken :
[illegible] chweifen
[illegible] en.
[illegible] rbelstaube,
[illegible] Becken.

[illegible] ben,

[illegible] persan qui
[illegible] e de six à
[illegible] t astreints
[illegible] vers, dans
[illegible] vers im-
[illegible] x ni avec
[illegible] d'un bout
[illegible] ochées, de
[illegible] d'insister
[illegible] poëte.

*Fidélité réciproque* (1825) (d'après un fabliau français), appartiennent encore à la période romantique du poète. Mais, dès l'année suivante, il couvre de ridicule les auteurs de drames fatalistes dans sa comédie aristophanesque *La Fourchette fatale* (1826). *L'Œdipe romantique* (1828) s'attaquait aux mêmes adversaires.

D'un voyage à Venise, qu'il avait fait en 1824, Platen avait rapporté ses beaux *Sonnets*, un des chefs-d'œuvre de la littérature allemande.

Le nouveau roi de Bavière Louis Ier lui ayant accordé un congé définitif, tout en lui conservant son grade et son traitement, le poète partit sans retard pour l'Italie, qu'il appelait sa véritable patrie. Il ne cessera plus, dès lors, de prêcher et de pratiquer le culte de la Beauté, dont il s'était institué le grand prêtre. De rares séjours en Allemagne le confirmèrent dans sa résolution de vivre et de mourir sous le beau ciel du Midi. A côté d'études historiques auxquelles on doit son drame classique *La Ligue de Cambrai*, Platen écrivit des *Eglogues et des Idylles*, imitées de Théocrite, des *Odes* et des *Hymnes* inspirés d'Horace et de Pindare, des *Ghasels* à la manière d'Hafis. Il chanta l'amitié, l'amour, la beauté, l'Italie, et vengea la Pologne dans d'admirables odes, enflammées d'une généreuse indignation contre ses oppresseurs.

Une mort prématurée (le 5 décembre 1835, à Syracuse) ne lui permit pas de donner toute la mesure d'un talent mûri par la réflexion et par un prodigieux savoir.[1]

## BIBLIOGRAPHIE

*Œuvres*, en un volume in-8°. Stuttgart, 1838.

*Œuvres*, en 5 vol. Stuttgart, 1843.

*Edition Redlich*, 3 vol. Hempel. Berlin, 1883.

*Edition Gœdeke* (Cotta), 4 vol. Stuttgart.

*Platens Tagebuch* (1796-1825). Stuttgart, 1896-1900.

La meilleure étude qui ait été publiée sur Platen est celle de M. Paul Besson. (Paris. E. Leroux, 1894.)

---

1. Platen a eu de nombreux disciples : les plus célèbres sont Geibel et Hamerling.

## Ghasel[1].

Die Fülle dieses Lebens erfüllt mich oft mit Schrecken,
Als fielen alle Sterne vom Himmel, mich zu decken:
Es reizt die Welt mein Auge durch tausend prächt'ge Formen,
Wo soll vor diesem Drange, wie Saul, ich mich verstecken?
Des Forschens Labyrinthe! Der Kunst Gestaltenzauber!
Der Völker That und Sage! Der Länder schöne Strecken!
Auf meinem Busen lastet unendliche Begierde
Nach jenen Schätzen allen, die Lieb' und Lust erwecken!
So wär' ich längst erlegen; doch meine Blicke sollten,
In einen Punkt verdichtet, des Schönen All entdecken:
Seitdem du mir erschienen, entsagt' ich diesem Schweifen
Nach allen Himmelswinkeln, nach allen Erdenecken.
Es dampft der Quell der Jugend vom Fels im Wirbelstaube,
Bis friedlich ihn und silbern umfängt der Liebe Becken.

---

## Sonnets.

---

### Venedig.

Wie lieblich ist's wenn sich der Tag verkühlet,
Hinaus zu sehn, wo Schiff und Gondel schweben,
Wenn die Lagune, ruhig, spiegeleben,
In sich verfließt, Venedig sanft umspület.

---

1. Ghasel. Ghasel (prononcez chasel) est un mot persan qui désigne un chant d'amour. Le ghasel se compose de six à vingt vers au plus. Les deux premiers vers sont astreints à la même rime, qui revient de deux en deux vers, dans le quatrième, le sixième, le huitième, etc. Les vers impairs sont rythmés mais ne riment ni entre eux ni avec les vers d'ordre pair. Le mètre, qui est le même d'un bout à l'autre du poème, se compose d'iambes, de trochées, de dactyles et d'anapestes.

La répétition de la même rime a pour objet d'insister sur le sentiment ou sur l'idée exprimée par le poète.

Ins Innre wieder dann gezogen fühlet
Das Auge sich, wo nach den Wolken streben
Palast und Kirche, wo ein lautes Leben
Auf allen Stufen des Rialto wühlet.

Ein frohes Völkchen lieber Müßiggänger,
Es schwärmt umher, es läßt durch nichts sich stören
Und stört auch niemals einen Grillenfänger.

Des Abends sammelt sich's zu ganzen Chören,
Denn auf dem Markusplatze will's den Sänger
Und den Erzähler auf der Riva hören.

---

## Vœux du poète.

Dies Land der Mühe, dieses Land des herben
Entsagens werd' ich ohne Seufzer missen,
Wo man, bedrängt von tausend Hindernissen,
Sich müde quält und dennoch muß verderben.

Zwar mancher Vorteil läßt sich hier erwerben,
Staatswürden, Wohlstand, eine Last von Wissen,
Und unsre Deutschen waren stets beflissen,
Sich abzuplagen und geplagt zu sterben.

Ein solcher darf zu keiner Zeit ermatten,
Er fördre sich, er schmeichle jeder Mode
Und sei dabei, wo Glück und Macht sich gatten.

Mir, der ich bloß ein wandernder Rhapsode,
Genügt ein Freund, ein Becher Wein im Schatten
Und ein berühmter Name nach dem Tode.

---

## Épigrammes.

### Die modernen Tragiker.

I. Corneille.

Seht der Tragödie Schöpfer in mir! Der bedürftigen Sprache
Gab ich zuerst Reichtum, Leben und Redegewalt.
Rückwärts ließ ich die griechische Fabel, und eine Geschichte
Stellt' ich zuerst rein dar, ohne gemeinere Form:
Roms Herrschaft, Aufschwung und Verfall und verfeinerte [Staatskunst
Zeigt' ich und zeigte sie wahr, aber mit Würde zugleich;
Denn mir schien's, als wolle der Mensch in erhabenen Stunden
Ohne Kontrast anschaun große Naturen allein.

II. Racine.

Sinnreich trat in die Spuren ich ein des bewunderten Meisters;
Aber verweichlicht schon, ärmer an Kraft und Genie.
Doch weil allzugalant ich der Liebe Sophistik entfaltet,
Huldigen mir Frankreichs Kritiker allzugalant.
Zwar Melpomene segnete mich; doch wandte sich Klio
Weg, sie erkannte jedoch meinen Britannikus an.

### Grabschrift.

Ich war ein Dichter und empfand die Schläge
Der bösen Zeit, in welcher ich entsprossen[1];
Doch schon als Jüngling hab' ich Ruhm genossen,
Und auf die Sprache drückt' ich mein Gepräge.

1. Allusion aux malheurs de l'Allemagne et surtout au mauvais goût du public.



Die Kunst zu lernen, war ich nie zu träge,
Drum hab' ich neue Bahnen aufgeschlossen,
In Reim und Rhythmus meinen Geist ergossen,
Die dauernd sind, wofern ich recht erwäge.

Gesänge formt' ich aus verschied'nen Stoffen,
Lustspiele sind und Märchen[1] mir gelungen
In einem Stil, den keiner übertroffen :

Der ich der Ode zweiten Preis errungen[2]
Und im Sonett des Lebens Schmerz und Hoffen
Und diesen Vers für meine Gruft gesungen.

---

## Leopold Schefer. — Bodenstedt.

(1784-1862) (1819-1892)

A Rückert et à Platen on peut rattacher deux poètes qui, par leur vie et par leurs œuvres, appartiennent à la période suivante : Leopold Schefer et Bodenstedt.

Leopold Schefer (1784-1862) imite Rückert dans son *Bréviaire laïque* (Laienbrevier, 1834) et Jean-Paul dans ses « Nouvelles ». Il a aussi écrit des poésies anacréontiques (Hafis in Hellas). Citons un passage du Bréviaire :

Die Schönheit ist ein Kind der freien Seele
Und kräftiger Gesundheit. Freie Völker,
Die Edles dachten, Großes, einfach lebten,
Sie waren schön in Massen. Willst du Schönheit,
So gieb dem Volke Freiheit, edeln Sinn,
Beschäftigung, die Großes wirkt. Die Menschheit —
Schon auf dem Weg zur Freiheit, weil sie reiner
Und edler denkt und wahrer schaut und lebt —
Ist auf dem Weg ins Reich der Schönheit, das

1. Le plus célèbre est le conte épique des *Abassides*.
2. Le premier prix appartenant à Pindare.

Auf Erden einst erblüht; denn Leibesschönheit
Ist nur der Abdruck innrer Seelenschönheit,
Wie edle Frucht aus edlem Stamme wächst.
O, welche Güter wird die Menschheit einst
Zugleich erwerben und zugleich genießen!

---

*Friedrich Martin von Bodenstedt* (1819-1892) a imité la poésie orientale dans les « Chants de Mirza-Schaffy » et a traduit les poésies de Hafis (der Sänger von Schiras, 1877).

---

## Aus „Mirza-Schaffy".

Wo sich Kraft will offenbaren,
Wird sie Widerstand erfahren,
Schlechtes sucht mit Gutem Streit. —
Ist sie klein, wird sie erliegen,
Ist sie groß, so wird sie siegen
Über Tücke, Haß und Neid.
Aus derselben Ackerkrume
Wächst das Unkraut wie die Blume —
Und das Unkraut macht sich breit.
Doch es raubt nichts von dem Ruhme,
Duft und Glanz der schönen Blume.

---

## Die Cypresse.

Die Cypresse ist der Freiheit Baum,
Nie zur Erde die Zweige senkt sie :
Empor zum lichten Himmelsraum
Ragt und die Blicke lenkt sie.

Schlank ist ihr Wuchs und fein ihr Laub,
Und keine Fruchtlast beugt sie;
Ihr Schmuck wird nicht des Winters Raub,
Von höherm Dasein zeugt sie.

Frei von dem lauten Weltgewühl
Den stillen Friedhof schmückt sie;
In ihrem Schatten ruht sich's kühl,
Den Blick vom Staub entrückt sie.

So ragt sie wie ein grüner Turm
Der Hoffnung in die Ferne —
Tief unter ihr nagt der Grabeswurm,
Hoch über ihr leuchten die Sterne.

---

## L'humour.[1]

### Jean Paul Friedrich Richter.

(1763-1825)

O du, dem unter Narrheit, unter Witzen
Der Sehnsucht Zähren an der Wimper blitzen,
In Scherz und Schmerzen schwärmender Bacchant!

Der Kunstform unbarmherziger Vernichter!
Du Feuerwerker, der romanische Lichter,
Raketen aufwirft, Wasser, Kot und Sand!

O du, dem hart am überschwellten Busen
Ein Spötter wohnt, ein Plagegeist der Musen,
Der Todfeind des Erhab'nen, der Verstand!

Grabdichter, Jenseitsmensch, Schwindsuchtbesinger!
Herz voll von Liebe, sel'ger Freude Bringer
Im armen Hüttchen an des Lebens Strand!

Du Kind, du Greis, du Kauz, Hanswurst und Engel!
Durchsicht'ger Seraph, breiter Erdenbengel,
Im Himmel Bürger und im Bayerland!

Komm, laß an deine reiche Brust mich sinken,
Komm, laß uns weinen, laß uns lachen, trinken,
In Bier und Thränen mächtiger Kneipant.

(Vischer.)

Dans ce portrait humoristique, tracé par la plume délicate d'un esthéticien doublé d'un psychologue, l'humoriste

1. Jean-Paul Richter est le plus grand des humoristes

Jean-Paul se serait reconnu et admiré avec un orgueil naïf.

Qu'est-ce que l'humour?[1] Les définitions abondent. Elles sont parfois contradictoires. Il semble bien que le premier élément de l'humour soit l'*ironie romantique*. Nous avons vu qu'il fallait entendre par là la prédominance absolue du moi, la personnalité de l'auteur apparaissant à chaque instant pour détruire l'unité de l'œuvre et l'unité de l'impression. L'humour suppose, en même temps qu'une vie intérieure très riche, l'observation et l'étude du monde extérieur, le sens du détail pittoresque, une tendresse fraternelle pour les êtres et les choses et surtout pour les plus humbles, la vision de l'infini dans le fini, le sentiment profond de l'universelle fragilité.

A tout cela, l'humoriste joint le goût et le besoin de la raillerie, mais d'une raillerie douce et bienveillante, dont il est lui-même le principal objet et qui s'amuse de plaisanteries familières et triviales, de jeux de mots et de calembours. L'auteur ne rit de la folie des autres et de la sienne que pour n'être pas obligé d'en pleurer; sa tristesse est souriante et sa gaîté est mouillée de larmes.

Tous ces traits conviennent à Jean-Paul.[2] Ajoutons qu'il

---

allemands et le seul qu'on lise encore, de temps à autre.

Theodor Gottlieb Hippel (1741-1796) et Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799), furent ses précurseurs et ses modèles.

1. Lire sur l'humour :

JEAN-PAUL RICHTER. *Vorschule der Aesthetik.*
CARLYLE. *Essays*, tomes I et III.
CARRIÈRE. *Aesthetik* (p. 224-247).
F. VISCHER. *Aesthetik* (un chapitre sur l'humour).
LAZARUS. *Das Leben der Seele.*
GEBHART. *De l'esprit artiste et de l'esprit humoriste.*
STAPFER. *Shakespeare et l'Antiquité* (2e volume).
ANGELLIER. *Etude sur Burns* (2e volume).
FIRMERY. *Etude sur J.-P. Richter* (chapitre XII).

2. Citons, au hasard, quelques traits d'humour de Jean-Paul. Il annoncera qu'il écrit une préface afin qu'on ne

recherche curieusement le bizarre, le fantastique. Il veut embarrasser et étourdir son lecteur. C'est un poète, auquel manquent le sens du rythme, l'inspiration et le sentiment artistiques; c'est un philosophe sans logique, un satirique sans fiel, un idéaliste fermement attaché à la réalité et à la vie, un réaliste perdu dans les rêves, un optimiste mélancolique et un pessimiste heureux de vivre.

Les personnages qu'il nous présente dans ses nombreux romans ont entre eux un air de parenté et rappellent, à s'y méprendre, la physionomie morale de leur créateur.

La langue de Jean-Paul n'est pas moins originale que son tour d'esprit. Elle emprunte son vocabulaire à tous les arts et à toutes les sciences, abuse des termes sonores et redondants, des composés étranges, antithétiques, des néologismes et des archaïsmes, des ellipses, des syncopes, des interjections et des métaphores. Il faut avoir l'esprit libre et l'humeur indulgente pour lire d'un bout à l'autre le plus court des écrits de Richter; le plus clair n'est pas toujours intelligible. Les titres, singuliers et surprenants, n'ont qu'un rapport lointain avec le sujet; le ton, très varié, est rarement simple et naturel.

Les Allemands placent néanmoins notre auteur au premier rang de leurs écrivains, et l'admirent de confiance, pour se dispenser de le lire. Il est vrai que Jean-Paul est foncièrement allemand, par sa candeur, par son amour de la nature et de la vie d'intérieur, par sa sensibilité souvent larmoyante, par son érudition touffue et indigeste, par ce verbiage pénible, pédantesque, déclamatoire et confus qui donne aux moindres banalités les apparences de la profondeur.

Né le 21 mars 1763, à Wunsiedel, village du nord de la Bavière, Jean-Paul Friedrich Richter connut, pendant son enfance et sa jeunesse, toutes les souffrances physiques et

---

prenne pas le premier chapitre pour une préface : au demeurant il n'a rien à dire. Ailleurs, après avoir fait un récit, il se reprend, déclare que ce qu'il vient de raconter est un rêve ou qu'il s'est trompé. Il intitule *Divertissement biographique* une dissertation sur la mort. — Il prête à Jésus-Christ une démonstration de la non-existence de Dieu, etc.

morales d'une extrême pauvreté. Il ne put terminer ses études de théologie à l'Université de Leipzig. En 1783, poussé par la faim, il se fit auteur et écrivit les *Procès groënlandais*, satire ennuyeuse et vague qui ne trouva point de lecteurs. Poursuivi par ses créanciers, le jeune Richter se réfugia auprès de sa mère, à Hof. La misère de la famille était si profonde, qu'un des fils de Mme Richter se suicida, pour débarrasser le ménage d'une bouche inutile. Lorsque plus tard, en 1790, quelques familles du voisinage chargèrent Jean-Paul de l'éducation de leurs enfants, sa situation s'améliora un peu.

Le roman de la *Loge invisible* (1792), dans lequel l'auteur renonçait à la satire pour faire du sentiment, obtint un vif succès; *Hespérus* (1795), fut accueilli avec un enthousiasme délirant. Jean-Paul reçut de tous côtés les invitations les plus flatteuses. A Weimar, Wieland et Herder l'accueillent à bras ouverts (1796); son voyage à Berlin, en 1800, fut un triomphe. En 1804, il se fixa à Baireuth, où il obtint, cinq ans plus tard, une pension de mille florins avec le titre de conseiller de légation. Il mourut le 14 novembre 1825.

Jean-Paul a passé toute sa vie à écrire; ses œuvres complètes ne forment pas moins de 60 volumes in-8°.

Citons seulement les principaux de ses ouvrages :

1° SATIRE : *Les Procès groënlandais* (1783) et les *Papiers du Diable* (1783).

2° ROMANS SENTIMENTAUX : *La Loge invisible* (1792-1793); *Hesperus* (1795); *Titan* (1800-1803).

3° ROMANS HUMORISTIQUES : *Siebenkäs* (1796-1797); *Flegeljahre* (1804-1805).

4° IDYLLES : *Wuz* (1790); *Quintus Fixlein* (1795); *Jubelsenior* (1797); *Fibel* (1812).

5° RÉCITS COMIQUES : *Schmelzle* (1809); *Katzenberger* (1809); *La Comète* (1820-1822).

6° OUVRAGES DE PHILOSOPHIE ET D'ESTHÉTIQUE : *Kampaner Thal* (1797); *Clavis Fichtiana* (1800); *Vorschule der Aesthetik* (1804); *Levana* (1807).

7° ŒUVRES POLITIQUES : *Freiheitsbüchlein* (1805); *Friedenspredigt in Deutschland gehalten* (1808).

## BIBLIOGRAPHIE

*Editions complètes:* Berlin, 1826-1828 (60 volumes).

Avec une biographie par R. Gottschall. Berlin (Hempel), 12 vol. 1879.

*Choix*, par Paul Nerrlich, dans la collection Kürschner (6 vol.).

Baske. *Zum Humor bei Jean-Paul.* Diss. 1887.

Paul Nerrlich. *Jean-Paul; sein Leben und seine Werke.* Berlin, 1889.

Un article substantiel de M. Stapfer, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1889). *Un humoriste allemand : Jean-Paul Frédéric Richter.*

Une belle *Etude* de M. Firmery, *sur la vie et les œuvres de Jean-Paul Frédéric Richter* (1886).

Josef Müller. *Jean-Paul und seine Bedeutung für die Gegenwart.* Münich, 1894 (Lüneburg).

---

## Die Neujahrsnacht eines Unglücklichen.

Ein alter Mann stand in der Neujahrs-Mitternacht am Fenster und schaute mit dem Blick einer langen Verzweiflung auf zum unbeweglichen ewig blühenden Himmel und herab auf die stille, weiße Erde, worauf jetzt niemand so freuden- und schlaflos war als er. Denn sein Grab stand nahe an ihm, es war bloß vom Schnee des Alters, nicht vom Grün der Jugend verdeckt, und er brachte nichts mit aus dem ganzen reichen Leben, nichts mit als Irrtümer, Sünden und Krankheit, einen verheerten Körper, eine verödete Seele, die Brust voll Gift und ein Alter voll Reue. Seine schönen Jugendtage wandten sich heute als Gespenster um und zogen ihn wieder vor den hellen Morgen hin, wo ihn sein Vater zuerst auf den Scheideweg des Lebens gestellt.

Sinnlos und mit unaussprechlichem Grame rief er zum Himmel hinauf: „Gieb mir die Jugend wieder! O Vater, stelle mich auf den Scheideweg wieder, damit ich anders wähle!“

Aber sein Vater und seine Jugend waren längst dahin. Er sah Irrlichter auf Sümpfen tanzen und auf dem Gottesacker erlöschen und er sagte: „Es sind meine thörichten Tage.“ — Er sah einen Stern aus dem Himmel fliehen und im Falle schimmern und auf der Erde zerrinnen: „Das bin ich,“ sagte sein blutendes Herz, und die Schlangenzähne der Reue gruben darin in den Wunden weiter.

Die lodernde Phantasie zeigte ihm schleichende Nachtwandler auf den Dächern, und die Windmühle hob ihre Arme drohend auf, und eine im leeren Totenhause zurückgebliebene Larve nahm allmälig seine Züge an.

Mitten in seinem Krampf floß plötzlich die Musik für das Neujahr vom Turm hernieder wie ferner Kirchengesang. Er wurde sanfter bewegt — er schaute um den Horizont herum und über die weite Erde, und er dachte an seine Jugendfreunde, die nun, glücklicher und besser als er, Lehrer der Menschheit, Väter glücklicher Kinder und gesegnete Menschen waren, und er sagte: „O, ich könnte auch, wie ihr, diese erste Nacht mit trocknen Augen verschlummern, wenn ich gewollt hätte — ach, ich könnte glücklich sein, ihr teuren Eltern, wenn ich eure Neujahrswünsche und Lehren erfüllt hätte.“

Im fieberhaften Erinnern an seine Jünglingszeit kam es ihm vor, als richte sich die Larve mit seinen Zügen im Totenhause auf — endlich wurde sie durch den Aberglauben, der in der Neujahrsnacht Geister der Zukunft erblickt, zu einem lebendigen Jüngling, der in der Stellung des schönen Jünglings vom Kapitol sich einen Dorn auszieht, und seine vorige blühende Gestalt wurde ihm bitter vorgegaukelt.

Er konnt' es nicht mehr sehen, er verhüllte das Auge, tausend heiße Thränen strömten versiechend in den Schnee, er seufzte nur noch leise, trostlos und sinnlos: „Komme nur wieder, Jugend, komme wieder!“

— — Und sie kam wieder; denn er hatte nur in der Neujahrsnacht so fürchterlich geträumt; er war noch ein Jüngling. Nur seine Verirrungen waren kein Traum gewesen; aber er dankte Gott, daß er noch jung, in den schmutzigen

Gängen des Lasters umkehren und sich auf die Sonnenbahn zurückbegeben konnte, die ihn ins reine Land der Ernten leitet.

Kehre mit ihm, junger Leser, um, wenn du auf seinem Irrweg stehest! Dieser schreckende Traum wird künftig dein Richter werden; aber wenn du einst jammervoll rufen würdest: komme wieder, schöne Jugend — so würde sie nicht wieder kommen.

---

## Das Leben im Sommer.

Welche schöne Jahreszeit! Wahrlich, ich weiß oft nicht, bleib' ich in der Stadt, oder geh' ich aufs Feld, so sehr ist's überall gleich hübsch. Geht man zum Thore hinaus, so freut man sich über die Bettler, die jetzt nicht frieren, und die Postreiter, die mit vieler Lust die ganze Nacht zu Pferde sitzen können, und die Schäfer, die im Freien schlafen.[1] Man braucht kein dumpfes Haus; jede Staude macht man zur Stube und hat dabei die guten, emsigen Bienen vor sich und die prächtigsten Zweifalter. In Gärten, auf Bergen sitzen Gymnasiasten und ziehen im Freien Vokabeln aus Wörterbüchern[2]. Wegen des Jagdgesetzes wird nichts geschossen, und alles Leben in Büschen und Furchen und auf Anhöhen kann sich so recht sicher ergetzen. Überall kommen Reisende auf allen Wegen daher und haben die Wagen meist zurückgeschlagen; den Pferden stecken Zweige im Sattel und den Fuhrleuten Rosen im Munde. Die Schatten der Wolken laufen, die Vögel fliegen dazwischen auf und ab, Handwerksburschen wandern leicht mit ihren Bündeln und suchen keine Arbeit. Sogar im Regen-

1. Jean-Paul se plaît dans la société des petites gens, des deshérités de la fortune. Il partage leurs joies et leurs peines qu'il comprend d'autant mieux qu'il les a éprouvées.

2. Notre humoriste est aussi l'ami des enfants, des écoliers et de leurs maîtres, dont il a souvent chanté le rude labeur et les modestes plaisirs.

wetter steht man gern draußen und riecht die Erquickung, und dem Viehhirten schadet die Nässe nicht. Und ist's Nacht, so sitzt man nur in einem kühleren Schatten und sieht den Tag am Horizonte dämmern. Wohin ich nur blicke, find' ich mein liebes Blau: am Flachs in der Blüte, an den Kornblumen und am göttlichen, unendlichen Himmel, in den ich gleich hineinspringen möchte wie in eine Flut. Kommt man nun wieder nach Hause, so findet sich in der That frische Wonne. Die Gasse ist eine wahre Kinderstube; sogar abends nach dem Essen werden die Kleinen, ob sie gleich sehr wenig bekleidet sind, wieder ins Freie gelassen und nicht wie im Winter unter die Bettdecke gejagt. Man ißt am hellen Tage zu Abend und weiß kaum, wo der Leuchter steht. Im Schlafzimmer sind die Fenster Tag und Nacht offen, auch die meisten Thüren des Hauses, ohne daß es schadet. Überall liegen Blumen, neben dem Tintenfaß, auf den Papieren und auf den Ladentischen. Die Kinder lärmen sehr, und man hört das Rollen der Kugeln auf den Kegelbahnen. Die halbe Nacht geht man auf den Gassen auf und ab und sieht die Sterne am hohen Himmel glänzen. O Gott, welches Freudenleben auf dieser kleinen Erde!

---

## Le sentiment religieux.

Jede hohe Klage und Thräne über irgend eine Zeit sagt, wie eine Quelle auf einem Berge, einen höhern Berg oder Gipfel an. Nur Völker, welche von Jahrhundert zu Jahrhundert sumpfig fortstehen, klagen nicht über sich, sondern über andere, und bleiben eingesunken; und die geistigen Fallsüchtigen der französischen Philosophie haben, wie körperliche[1], kein Bewußtsein ihres Übels, sondern nur Stolz auf Kraft. Die geistige Trauer ist, wie nach den Griechen die Nacht, eine Göttermutter, wenn die leibliche ein dunkler Nebel ist, der

1. Körperliche. Sous-entendu Fallsüchtige.

Gift und Leichen bringt. Der kühne und überfliegende Gedanke der Talmudisten[1], daß auch Gott bete — ähnlich dem griechischen, daß Jupiter unter dem Schicksale stehe —, erhält durch die hohen, oft besiegten Geisterwünsche, die der Unendliche doch selber in uns gelegt, einen Verstand[2].

Eine Religion nach der andern lischt aus, aber der religiöse Sinn, der sie alle erschuf, kann der Menschheit nie getötet werden; folglich wird er sein künftiges Leben nur in mehr geläuterten Formen beweisen und führen. Wenn Tyrtäus sagt: Gott sei den Menschen anfangs in ihrer Gestalt erschienen, dann als Stimme, später nur im Traume und durch Erleuchtung: so nimmt dies eine schöne Deutung für unsere und die späten Zeiten an, wenn man unter Traum Poesie, und unter Erleuchtung die Philosophie versteht. So lange das Wort Gott in einer Sprache noch dauert und tönt: so richtet es das Menschenauge nach oben auf. Es ist mit dem Überirdischen wie mit der Sonne, welche in einer Verfinsterung, sobald auch nur der kleinste Rand von ihr noch unbedeckt leuchten kann, stets den Tag forterhält und sich selber gerundet in der dunkeln Kammer abmalt. Sogar in Frankreich, welches eine gänzliche Sonnenfinsternis eine kurze Zeit beobachten konnte, entstanden ein Chateaubriand[3], St. Martin und seine Verehrer und

---

1. Talmudisten.

Le Talmud est un vaste recueil de traditions religieuses et de lois orales auquel s'ajoute le commentaire des livres saints par le rabbin Asser. Ce travail qui fut commencé après la dispersion du peuple juif, semble avoir été terminé au sixième siècle. Jean-Paul entend par *Talmudistes*, les rédacteurs du Talmud.

On donne ordinairement ce nom aux Israélites qui reconnaissent l'autorité du Talmud, par opposition aux *Caraïtes* qui s'en tiennent au texte de la Bible.

2. Verstand = Sinn.

3. Chateaubriand (1768-1848) fut, comme l'on sait, l'ancêtre de l'école romantique et l'un des principaux rénovateurs du sentiment religieux en France. Saint-Martin, dit «le philosophe inconnu», né à Amboise en 1743, mort près de Paris en 1803, fut un mystique et un illuminé. Cha-

ähnliche Verhältnisse. Unsere jetzige Zeit ist zwar eine kritisierende und kritische, — schwebend zwischen dem Wunsche und dem Unvermögen zu glauben — ein Chaos wider einander arbeitender Zeiten; — aber auch eine chaotische Welt muß Einen Punkt und Umlauf um den Punkt und Äther dazu haben; es giebt keine reine bloße Unordnung und Streitigkeit, sondern jede setzt ihr Gegenteil voraus, um nur anzufangen. Die jetzigen Religionkriege[1] auf dem Papier und im Kopfe — verschieden von den vorigen, welche Gewitter voll Glut, Sturm, Verheerung und Befruchtung waren, — sind mehr den Nordscheinen (Gewitter höherer, kälterer Himmelgegenden) ähnlich, voll lärmender Lichter[2] ohne Schläge, voll Gestaltungen und voll Frost, ohne Regen und in der Nacht. Bildet denn nämlich nicht das kecke Selberbewußtsein[3] — das Sein dieser Zeit — den ursprünglichen Menschen- und Geistescharakter nur weiter und kühner fort und aus? Und könnte der Menschencharakter, das geistige Wachen je zu wach werden? — Bloß nicht genug wird es jetzo[4]; denn da zur Besonnenheit ein Gegenstand derselben gehört, wie zur Unbesonnenheit dessen Entbehrung: so sind die gemeinen Herzen der Zeit viel zu verarmt, um der Besinnung ein reiches Feld zu geben. — Aber eine seltsame immer wiederkommende Erscheinung ist's, daß jede Zeit einen neuen Lichtanbruch für Schadenfeuer der Sittlichkeit gehalten, indes jede selber um eine Lichtstufe sich über die vorige, dem Herzen unbeschadet, erhoben findet. Sollte vielleicht, da das Licht schneller geht als die Wärme, und die Umarbeitung des Kopfes schneller als die

---

teaubriand l'appelait : « un philosophe du ciel, avec des paroles d'oracle et des façons d'archange. » La philosophie de Saint-Martin est fort obscure.

1. Jean-Paul supprime dans tous les mots composés l's de liaison.

2. Lichter, éclairs.

3. Selberbewußtsein au lieu de Selbstbewußtsein, que l'auteur n'emploie jamais.

4. Jetzo. Un de ces archaïsmes que l'on rencontre à chaque instant chez Jean-Paul.





des Herzens, der Lichteinbruch immer durch seine Plötzlichkeit dem unvorbereiteten Herzen feindlich erscheinen? —

Der jetzigen Zeit wird Fruchtbarkeit und Veränderlichkeit der Meinungen, und zugleich doch Gleichgiltigkeit gegen Meinungen zugeschrieben. Aber jene kann nicht aus dieser kommen; kein Mensch im ganzen verdorbnen Europa kann gleichgiltig sein gegen die Wahrheit als solche, weil diese ja doch in letzter Instanz über sein Leben entscheidet; nur ist jeder gegen die unzähligen Irrlehrer und Irrprediger derselben endlich kalt und scheu geworden. Nehmet das dürreste Herz und Gehirn, das in irgend einer Hauptstadt einwelkt, und gebt ihm nur Gewißheit, daß der Geist, der auftritt, uns aus der Ewigkeit den Schlüssel zu und aus so wichtigen Pforten der Lebenkerker, des Todes, des Himmels, herunter bringe: so muß der ausgetrocknete Mensch wohl, so lange er noch Angst und Wunsch hat, eine Wahrheit suchen, die ihn doch auffindet.

(Levana.)

---

## L'ALLEMAGNE APRÈS 1813.

---

Als die Freiwilligen des Jahres 1813 im Felde lagen, war ihre Hoffnung, einst in dem befreiten Vaterland mit ihren Freunden als Bürger zu leben, die Freiheit, den Frieden, das eroberte Glück genießend. So schrieben sie ihren Lieben in die Heimat. Aber es ist zuweilen leichter für die Freiheit zu sterben als für sie zu leben.

Wenige Jahre nachdem der Sieg erfochten war und Napoleon als Gefangener auf fernem Felseneiland saß, sagte Schleiermacher[1] auf der Kanzel seiner Gemeinde: „Es war

1. Schleiermacher (1768-1834), prédicateur célèbre, collabora à l'*Athenäum* avec les Schlegel. Il publia, en 1799,

ein Irrtum, als wir hofften, nach dem Frieden behaglich auszuruhen. Jetzt ist eine Zeit gekommen, wo nicht selten schuldlose und gute Männer verfolgt werden, nicht nur um ihrer Handlungen willen, auch weil man bei ihnen Absichten und Entwürfe voraussetzt. Der tapfere Christ aber soll nicht müde werden, und trotz Gefahr und Verfolgung der Wahrheit treu bleiben." Und Spione der Polizei schrieben diese Worte nach und vergaßen nicht ihrem Bericht beizufügen, daß der und der[1] in der Kirche gewesen oder daß vier bärtige Studenten nach der Communion am Altar niedergekniet wären und inbrünstig gebetet hätten.

Der tapfere Arndt wurde belauert und entsetzt, Jahn[2] saß in Kerkerhaft, viele von den Führern der patriotischen Bewegung 1813 wurden als gefährliche Männer verfolgt, Polizeibeamte drangen in den Frieden ihres Hauses, ihre Papiere wurden mit Beschlag belegt[3]. Eine Immediatkommission verfuhr mit rohester Verletzung der Rechtsformen, mit kleinlichem Haß, willkürlich, tyrannisch, heimtückisch wie eine spanische Inquisition.

Es ist ein trauriges Blatt der deutschen Geschichte. Die

---

son livre *Ueber die Religion — Reden an die Gebildeten unter ihren Verächtern*, dans lequel il s'efforçait de combattre le rationalisme et de ranimer le sentiment religieux. Professeur de théologie à Halle en 1804, il se rendit à Berlin après les désastres de 1806, fut nommé professeur de théologie à l'Université de cette ville, et travailla activement au relèvement intellectuel et moral de la Prusse.

1. Der und der, tel et tel.

2. Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852) que l'on surnomma der Turnvater, fut au premier rang de ceux qui réveillèrent le sentiment national. Il y contribua par son livre „Deutsches Volkstum" (cf. page 36) et surtout par la création de la première école de gymnastique (1811) qui fournit de nombreux volontaires au corps franc de Lützow. Après 1813, il fut soupçonné d'intrigues révolutionnaires et on l'emprisonna en 1820 à Spandau, d'où il ne sortit que pour être exilé à Fribourg sur l'Unstrut.

3. Mit Beschlag belegt, confisqués.

unabhängigen Charaktere zogen sich verstimmt von dem engherzigen Regiment zurück, welches jetzt in den meisten Staaten Deutschlands begann; die gemeine Mittelmäßigkeit trat, wie im Anfange des Jahrhunderts, wieder an das Steuer. Preußens auswärtige Politik wurde in Wien und Petersburg diktiert; nicht lange, und[1] sein politischer Einfluß auf die Geschicke Europa's war geringer, als er unter dem Kurfürsten Friedrich Wilhelm[2] gewesen war. — Als das Volk sich zum Kriege gegen den fremden Feind erhob, da hatte es wenig nachgedacht, was dann werden solle, wenn die Unabhängigkeit des deutschen Landes gesichert wäre. Es brachte selbst eine maßlose Hingabe in den Streit; es setzte ähnliche Gesinnung bei allen voraus, welche die Zukunft zu gestalten hatten, bei seinen Fürsten, sogar bei den verbündeten Mächten. Kaum Einem war deutlich, wie das neue Deutschland eingerichtet werden könne. Wer klarer sah, erkannte schon im ersten Jahr des Krieges, daß eine Neubildung Deutschlands, welche große Kraftentwicklung der Nation möglich mache, nicht zu hoffen sei. Denn nicht das Volk, nicht das patriotische Heer Blüchers[3] hatte darüber zu entscheiden, sondern nach Lage der Sachen die Dynastien und Kabinette von ganz Europa. Österreich, die neuen Staaten des Rheinbundes, das englische Hannover[4], Frankreich, Schweden, vor allen Rußland, jeder

1. Nicht lange und, et bientôt.

2. Friedrich Wilhelm, le Grand-Electeur, le vainqueur de Fehrbellin (1675). Né en 1620, il régna de 1640 à 1688.

3. Blücher (1742-1819) commanda en chef dans les campagnes de 1812 et de 1813 l'armée prussienne et un corps d'armée russe. On sait qu'il fut vainqueur à la Katzbach, à Leipzig, et qu'il pénétra dans Paris le 31 mars 1814. L'année suivante, il perdit la bataille de Ligny; son intervention décida de la victoire à Waterloo.

Blücher a été plus souvent chanté en Allemagne que Napoléon chez nous. On l'exalte sous le nom de Marschall Vorwärts (En avant!).

4. Le Hanovre appartenait à la maison régnante d Angleterre depuis 1714.

suchte dabei sein Interesse zu wahren. Der Gegensatz zwischen Preußen und Österreich brach schon bei den Verhandlungen überall hervor; die Preußen hatten durch ungeheure Anstrengung sich wieder eine achtungswerte Stellung in Deutschland erkämpft, aber sie waren weder in der Empfindung des Volkes noch der Kabinette die Partei, welche zum Prinzipat berufen war. Kaum ein Nichtpreuße hätte den Gedanken gewagt, Österreich von einem neuen Bundesstaat auszuschließen, ja die Preußen selbst dachten nicht daran.

Gustav Freytag.[1]
„Bilder aus der deutschen Vergangenheit",
Hirzel, Leipzig.

---

1. Gustav Freytag. — Cf. pages 150 et 179. Gustav Freytag (1816-1895) est l'un des écrivains les plus populaires de l'Allemagne contemporaine. Né à Kreuzburg, petite ville de la Haute-Silésie, il étudia, en 1835, la philologie à l'Université de Breslau, où il eut pour maître le poète Hoffmann von Fallersleben. Il continua ses études à Berlin sous la direction du célèbre Lachmann et montra un goût très vif pour les choses du théâtre. On le trouve quelque temps « privat-docent » à Breslau, mais la Faculté des lettres lui ayant refusé l'autorisation de faire des cours sur l'histoire de la civilisation, il renonça (1846) à la carrière universitaire. Deux ans après, il prit avec Julian Schmidt, à Leipzig, la direction de l'importante revue Die Grenzboten (jusqu'en 1870). En 1854, le duc Ernest de Cobourg-Gotha le nomma lecteur et conseiller de cour.

Gustav Freytag prit part à la campagne de 1870 et accompagna jusqu'à Reims le prince royal de Prusse qui l'avait invité. Il se retira plus tard à Wiesbaden, où il mourut en 1895.

Ses drames (Die Valentine, 1846, Graf Waldemar, 1847) et sa tragédie romaine Die Fabier (1858) sont oubliés, comme aussi sa première comédie Kunz von der Rosen (1841). Mais on fait encore le plus grand cas de sa comédie sociale et politique Die Journalisten (1854), écrite avec une aisance, une verve, une finesse et une entente du théâtre auxquelles les Allemands ne sont pas habitués. Dans son grand roman „Soll und Haben" (2 vol., 1855), dont une foule d'éditions attestent le succès ininterrompu, Freytag décrit le monde

# Uhland
## (1787-1862)
## et les poètes souabes.

On désigne sous le nom de „schwäbischer Dichterbund" ou „schwäbische Dichterschule" un groupe de poètes originaires de la Souabe, unis par un même attachement à la terre natale, aux traditions locales, au Volkslied, mais indépendants de toute coterie littéraire et n'acceptant, en poésie, d'autre loi que leur inspiration[1]. Il n'y a donc pas à

---

de bourgeois laborieux, de nobles ruinés et de financiers tarés qu'il a connu et étudié. C'est le roman et l'apologie de la bourgeoisie allemande. „Die verlorene Handschrift" (1864) met aux prises un savant qui rappelle les personnages de Jean-Paul et un prince qui fait penser à certains *tyrans* du Sturm und Drang.

On lit encore avec un intérêt soutenu les „Bilder aus der deutschen Vergangenheit" (5 volumes, 1859-1867) qui nous présentent, en une suite de portraits tracés de main de maître, un panorama historique de l'esprit allemand „Die Ahnen" (1872) forment un cycle de romans (en 6 volumes) qui embrassent toute l'histoire de la race germanique depuis le quatrième siècle jusqu'en 1848. C'est une véritable épopée nationale, dont le succès est dû aux intentions patriotiques de l'auteur non moins qu'à la clarté élégante du style et à la chaleur du récit. Freytag s'est exercé avec succès dans la critique littéraire et dramatique. Son ouvrage sur la *Technique du drame* est justement renommé.

BIBLIOGRAPHIE

*Œuvres complètes*. 22 volumes. Hirzel, Leipzig, 1887-1888.

A. Fritz. *Gustav Freytag in den Grenzboten*. Progr. 1895-1896.

K. Landmann. *Zur Erinnerung an Gust. Freytag*. 1895.

E. Lepp. *Die deutsche Art und der protestantische Geist in Gustav Freytags Werken*. Progr. 1895.

1. Cf. Freie Kunst d'Uhland et Die schwäbische Dichterschule de Justinus Kerner.

proprement parler d'école souabe. Johann Ludwig Uhland, né le 26 avril 1787 à Tübingen, est le principal représentant du groupe souabe et un des poètes les plus populaires de l'Allemagne, sans être un des plus grands. Il étudia le droit et la littérature du moyen âge à l'Université de Tübingen, vint en 1810 à Paris, où il passa huit mois, menant de front l'étude du Code Napoléon[1] et celle de nos vieux troubadours, fut secrétaire de chancellerie, puis avocat à Stuttgart, joua, à partir de 1820, un rôle politique assez actif dans le Würtemberg, où il défendit avec énergie les idées libérales et le « bon vieux droit », fut nommé, en 1829, professeur à l'Université de Tübingen, en 1848, député à la Diète de Francfort, et mourut à Tübingen le 13 novembre 1862.

En 1812, il publia, en collaboration avec Kerner, un *Almanach poétique* et l'année suivante „Der deutsche Dichterwald". En 1816, parut la première édition complète de ses poésies. Les ballades d'Uhland constituent son principal titre de gloire. Il s'y inspire surtout du Volkslied et des poésies du moyen âge, dont l'étude approfondie occupa la plus grande partie de sa vie; souvent aussi des romances espagnoles et de la poésie nordique. Klopstock, Ossian, Matthisson, Hölderlin furent ses premiers modèles; il ne subit l'influence de Gœthe que plus tard. On s'accorde à vanter la richesse de sa versification, la clarté de son style qui a tantôt l'ampleur épique, tantôt l'énergique concision de l'épigramme. Mais si on ne peut refuser à Uhland la fraîcheur et la naïveté du sentiment, il faut reconnaître que, la plupart du temps, sa poésie manque d'originalité, de variété et de passion; la perfection de la forme déguise mal la pauvreté du fond. Le poète n'est vraiment personnel que dans quelques lieds ou satires politiques, qui d'ailleurs font plus honneur à son caractère qu'à son talent. Les deux drames d'Uhland, Herzog Ernst von Schwaben (1817) et Ludwig der Baier (1819), sont dépourvus de couleur et de vie. Ses travaux d'érudition sont encore estimés. (*Etude sur*

1. Le Code Napoléon était en vigueur dans le royaume de Würtemberg; il était encore appliqué, jusqu'à ces derniers temps, dans la plupart des provinces rhénanes.



*Walther de la Vogelweide*, 1823; *Le mythe de Thor*, 1836; *Recueil de lieds du moyen âge*, 1844, etc.)

## BIBLIOGRAPHIE

O. Mayr. *Der schwäbische Dichterbund.* (Innsbruck, 1886).
*L. Uhlands Leben, von seiner Wittwe.* (Stuttgart, 1874).
Notter. *L. Uhland, sein Leben und seine Dichtungen.* (Stuttgart, 1863).
Gihr. *Uhlands Leben.* (Stuttgart, 1864).
K. Mayer. *L. Uhland, seine Freunde und Zeitgenossen.* 2 vol. (Stuttgart, 1867).
O. Jahn. *L. Uhland.* (Bonn, 1863).
A. v. Keller. *Uhland als Dramatiker.* (Stuttgart, 1877).
Kühne. Un article dans les „Deutsche Charaktere."
*Revue britannique,* septembre 1863, *Uhland.*
Holland. *Uhlands Leben.*
F. Vischer. *Kritische Gänge, Neue Folge,* 4, 97.
G. Hassenstein. *Uhland* (1887).
Heinrich Düntzer. *Uhlands Balladen und Romanzen erläutert.* (Leipzig, 1890).
H. Fischer. *Ludwig Uhland,* 1887.

---

## La poésie d'Uhland.

(Heinrich von Treitschke[1].)

Vergebliche Mühe ist es, in wenigen Worten die vielseitigen Anregungen zu schildern, die von der romantischen Dichter=

1. Heinrich Gotthard von Treitschke est un écrivain original et brillant. On lui a reproché sa partialité pour la Prusse, et il ne dissimula pas sa haine contre la France. Mais on ne saurait lui refuser une verve entraînante, parfois caustique, le don de raconter et de peindre. Les pages de son *Histoire de l'Allemagne au XIX*e *siècle* (5 vol. Hirzel, Leipzig), qu'il consacre à la littérature allemande, méritent d'être connues; elles abondent en aperçus nouveaux et intéressants.

Né à Dresde, le 15 septembre 1834, Heinrich von Treit-

schule ausgingen. Sie begnügte sich nicht, unserem Volke für seine Vorzeit, seine wunderreiche Sagenwelt und die Schönheit seines Landes den Sinn zu eröffnen; bald schweifte sie hinweg zu den Schätzen der Kunst aller Zeiten und aller Völker. Das Volkstümliche in der Gesittung aller Nationen begann sie zu verstehen und zu übertragen[1]. Ihr danken wir eine unermeßliche Erweiterung unseres Gesichtskreises. Unsere harte, männliche Sprache erwies sich zum Staunen der Welt zugleich als die empfänglichste, schmiegsamste, spiegelte getreulich die Schönheit jeder fremden Dichtung wieder; sie nahm in ihren Tempel gastlich die Götter aller Völker auf[2]. Doch nach so weiten Entdeckungsfahrten war die Schule unversehens zur gelehrten, dem Volke entfremdeten Dichtung geworden in einem andern, ärgern Sinne, als die klassische Poesie es je gewesen. Den weiblichen Naturen der Tieck und Schlegel war es eine Freude, sich zu versenken in die Träume einer untergegangenen Welt, und bald erschien ihnen nur das Fremdartige poetisch, und aus der Lust an den glücklich bewältigten künstlichen Formen der romanischen und orientalischen Dichter erwuchs unserer Dichtung, was der Sprache und dem Gemüte der Germanen am meisten zuwider ist: das virtuose Spielen

---

schke fut professeur d'histoire aux Universités de Fribourg, Kiel, Heidelberg et Berlin. Il est mort à Berlin, le 28 avril 1896. Outre son *Histoire de l'Allemagne au XIX^e siècle*, il a écrit des *Etudes historiques et politiques* (Historische und politische Aufsätze, 4 vol. Hirzel, Leipzig), auxquelles sont empruntées les pages qui suivent.

BIBLIOGRAPHIE

SCHIEMANN. — *H. von Treitschkes Lehr- und Wanderjahre* (1834-1866).

LENZ. — *H. von Treitschke.*

ECKERLIN. — *H. von Treitschke.*

1. Les romantiques ne furent ici que les continuateurs de Herder.

2. L'allemand est en effet une langue très souple: aucune autre ne possède autant de bonnes traductions en vers et en prose des chefs-d'œuvre de tous les pays et de tous les temps.

mit der Form[1]. Mehr feine, empfängliche Kunstkenner als schöpferische Künstler, wandten sich die Häupter der Schule hinweg von der sprödesten und geistigsten Gattung der Poesie, dem Drama, das vor allem einen reichen Inhalt verlangt. Als hätte nie ein Lessing gelebt, wurden die Grenzen von Poesie und Prosa wiederum verwischt[2] und die Überfülle der aus der Dichtung aller Völker aufgesammelten poetischen Bilder hinübergetragen in die neue Wissenschaft, die nicht mehr nach Beweisen, nur nach „Anschauungen" suchte, und in die neue Religion, die nicht mehr das Gemüt erbauen, nur den Schönheitssinn erfreuen wollte[3].

Vor solchen Verirrungen der Verfeinerung und Überbildung ist Uhland bewahrt worden durch seine köstliche Einfalt.

Er war aufgewachsen in einer Umgebung, wie sie dem Reifen des Künstlersinnes nicht günstiger sein konnte, in einem schönen, reichen, sagenberühmten[4] Lande, wo doch nirgends eine übermächtige Pracht der Natur den freien Sinn des Menschen erdrückt, und er ist immerdar ein Schwabe geblieben und hat der kindlichen Liebe zu seiner Heimat oftmals Worte geliehen, am rührendsten wohl in jenen Versen, die ein Thal seiner Heimat also anreden :

Und sink' ich dann ermattet nieder,
So öffne leise deinen Grund

1. Assertion très contestable. Faut-il rappeler, — pour ne citer que les plus célèbres, — les noms de Rückert et de Platen?

2. Allusion au *Laocoon* de Lessing.

3. Les romantiques voyaient surtout dans le catholicisme une religion esthétique, qui, par ses cérémonies et ses pompes, développe le goût du beau.

4. Citons, parmi ces légendes, celle de Faust, — qui serait né dans le village souabe de Knittlingen, — celle d'Ernest de Souabe, qui a inspiré Uhland, celle des femmes de Weinsberg, etc... La Souabe est une terre de poètes. Qu'on se rappelle les noms de Wieland, Schiller, Gustav Schwab, Justinus Kerner, Hölderlin, Karl Gerok. Il ne faut pas oublier non plus que c'est en Souabe surtout que le Meistergesang avait fleuri.

Und nimm mich auf und schließ ihn wieder
Und grüne fröhlich und gesund.

Wer je südwärts geschaut hat von Hohentübingen, wo der Blick die ganze Kette der Alb vom Hohenzollern bis zum Hohenstaufen beherrscht, dem wird dieses edle Landschaftsbild aus Uhlands schönsten Liedern immer wieder entgegentreten [1]. Weil seine Dichtung also natürlich emporwuchs aus dem mütterlichen Boden des schwäbischen Landes und Volkes, so bewahrte sie sich jene derbe Naturwahrheit, die den meisten Kunstwerken der Romantik sehr fern liegt; auch wo sie zarte, sanfte Stimmungen ausspricht, wird sie nur selten verschwommen [2]. Vor langen Jahren schon ging unter den

1. Cf. sur la Souabe cette belle page de F. Vischer : „Die gute Ehe des Strengen und Zarten, des Starken und Milden, sie ist kaum irgendwo reiner vollzogen, als im guten Schwabenländchen. Wein, Obst, Korn, sammtener Rasen, weicher Baumschlag legt sich wie linder Mantel um Gelände des Hügels, über sanfte Ebenen, die zwischen Weiden und Pappeln der mäßige Fluß durchrauscht; wohl auch eine gewisse Melancholie zieht sich durch diese segensreiche Reizwelt hin: sie mag mit der genannten Erdbildung im Zusammenhang stehen, die bei so viel schönem Wechsel so wenig freie Großartigkeit der Formen zeigt, eine Wehmut, ich weiß nicht welche unbefriedigte Sehnsucht schleicht sich, mit Lust und Freude seltsam gemischt, in das ahnungsvoll ergriffene Gemüt und heftet sich verstärkt an die häufigen Burgtrümmer, welche wie ein verzitternder Klang die Sage umschwebt.“ (*Kritische Gänge*, viertes Heft).

2. Verschwommen. Cf. encore F. Vischer, *Kritische Gänge*, viertes Heft :

„Uhlands Poesie ruht auf einer Grundlage gesunder, herber Nüchternheit. Nicht erst in der gemessenen Klarheit der Form ist diese zu suchen, man fühlt sie in dem spezifischen Duft, in der besonderen Blume durch, die in jeder echten Dichtung das Geheimnis der Persönlichkeit herausfühlen läßt wie in jedem echten Weine den Erdboden, in dem er gewachsen. Es ist ein Geruch wie der des dampfenden frischgepflügten guten Ackers in der Morgensonne. Man mag vom Bilde des Ackers auch auf das Bild des Brodes kommen und sagen, man schmecke etwas heraus wie kernhaftes Roggenbrod. . . . Es ist so gemeint, wie Goethe es meint, wenn er will, daß der Mensch — es gilt wahrlich ebenso dem Dichter — mit festen, markigen Knochen

Schwaben die Rede : Jedes Wort, das der Uhland gesprochen, ist uns gerecht gewesen. Die Stammgenossen erhoben den Dichter auf den Schild, über die Schultern gewöhnlicher Menschen empor, wer ihn verkleinert, kränkt den gesamten Stamm. Eben diese volkstümliche Tüchtigkeit giebt seinem Wesen eine harmonische Ruhe, eine geschlossene Festigkeit, die nur wenigen Sängern der Romantik eignet[1]. Nicht leicht konnten die Dichter einer Schule, die so ganz in der Sehnsucht nach längst entschwundenen Tagen lebte, jene olympische Ruhe, jene selige Heiterkeit der Seele erwerben, welche dem Klassiker Goethe das Recht gab, Tadlern und Lobrednern lächelnd zu sagen : „Ich habe mich nicht selbst gemacht.“ Wahrhaft harmonische Charaktere sind unter den Heroen der Romantik fast allein die Männer der Wissenschaft; unter den Dichtern der Romantik stehen neben Uhland nur sehr wenige, deren Seele nicht getrübt ward durch einen unklaren, unfreien, friedlosen Zug. Auch er schaute mit der inbrünstigsten Sehnsucht der Menschen des Mittelalters zu dem Überirdischen empor[2]; so recht den Herzschlag des Dichters hören wir in dem frommen Gedichte „Die verlorene Kirche“[3] :

---

auf der wohlgegründeten dauernden Erde stehe, auf daß nicht Wolken und Winde mit ihm spielen, wenn nirgends mehr haften die unsichern Sohlen.“

1. Uhland avait l'ambition d'être un poète populaire :

„Für eine Poesie für sich, vom Volke abgewendet, eine Poesie, die nur die individuellen Empfindungen ausspricht, habe ich nie Sinn gehabt. Im Volke mußte es wurzeln, in seinen Sitten, seiner Religion, was mich anziehen sollte. Schon von meiner Knabenzeit an habe ich die Poesie so gefaßt. . . Meine eigenen Gedichte sind in der Liebe zu ihm gewurzelt, und nur als einen Teil der deutschen Litteratur möchte ich sie angesehen wissen. Auch meine dramatischen Stücke, die geschriebenen, wie die, die ich mir vorgenommen hatte zu schreiben, sind daraus hervorgegangen.“

2. C'est un trait que l'on retrouve chez bon nombre de ses compatriotes. Les Souabes ont un penchant très marqué pour le mysticisme, comme aussi pour la philosophie. Le mystique Tauler, les philosophes Hegel, Schelling, Vischer et Zeller sont des Souabes.

3. Cf. la première strophe de cette poésie dont l'inspi-

Ich sah hinaus in eine Welt
Von heil'gen Frauen, Gottesstreitern.

Aber suchte Friedrich Schlegel in jener Vorzeit den phantastischen Reiz des Alten und Fremden, einer unfreien Gesittung, so liebte Uhland das Mittelalter, weil er in ihm die ungebändigte Kraft eines ursprünglichen, farbenreichen Volkslebens und vor allem die Herrlichkeit des vaterländischen Wesens bewunderte. So wurde jener durch seine ästhetische Neigung dem freien Leben der Gegenwart entfremdet und, obwohl er am lautesten den Ruf nach volkstümlicher Dichtung erhoben, in eine undeutsche Richtung getrieben[1]. Uhland aber ward der vornehmste Dichter jener jüngern, kräftigern Richtung der Romantik, welche der ursprünglichen Absicht der Meister getreuer blieb als diese selber, und in unserer Vorzeit nur das noch heute Lebendige, die deutsche Weise bewunderte. Darum schöpfte er, gleich den Brüdern Grimm, aus der liebevollen Erforschung des deutschen Altertums Mut und Kraft zum Kampfe der deutschen Gegenwart; darum verwarf er jeden Versuch, die Formen mittelalterlicher Gesittung in unsern Tagen wieder zu erwecken, und sprach herbe Worte wider die „erzwungene Begeisterung", als es wieder lebendig ward um den alten Kran in Köln, und der schönste aller Dome aus Schutt und Trümmern zu neuer Pracht emporstieg. — Nicht unsere klassischen Dichter, deren Werke ihn nur teilweise tiefer berührten: die Dichtungen des Mittelalters, die

---

ration mystique rappelle certains cantiques du moyen âge:

Man höret oft im fernen Wald
Von obenher ein dumpfes Läuten;
Doch niemand weiß, von wann es hallt,
Und kaum die Sage kann es deuten.
Von der verlornen Kirche soll
Der Klang ertönen mit den Winden;
Einst war der Pfad von Wallern voll,
Nun weiß ihn keiner mehr zu finden.

1. Pour M. de Treitschke, tout ce qui n'est pas naturel, beau, vertueux, est undeutsch.

Volksdichter vornehmlich sind seine Lehrer gewesen, und mit diesen Worten ist auch sein Platz in der Geschichte unserer Dichtung bezeichnet. Es ist wahr, schon Goethes lyrische Muse hatte viele ihrer herrlichsten Klänge dem deutschen Volksliede abgelauscht. Aber für Goethes geniale Vielseitigkeit war diese Anregung nur eine unter vielen andern, ja im Alter stellte er sich zornig dem romantischen Nachwuchse[1] als einen „Plastiker“ gegenüber; Uhland dagegen hat das Eigenste seiner Kraft an den Gedichten des Mittelalters gebildet. Sie wirkten auf den Mann kaum minder mächtig als auf den Knaben an jenem Tage, da er zuerst das Nibelungenlied vortragen hörte und, so sagt man, in tiefer Bewegung aus dem Zimmer eilte. An dem Liede von Walther und Hildegunde[2] fand er als Student zuerst eine Poesie, die sein innerstes Wesen ergriff. „Das hat in mich eingeschlagen“, bekennt er. „Was die klassischen Dichtwerke trotz meines eifrigen Lesens mir nicht geben konnten, weil sie mir zu klar, zu fertig dastunden[3], was ich an der neuern Poesie mit all ihrem rhetorischen Schmucke vermißte, das fand ich hier: frische Bilder und Gestalten mit einem tiefen Hintergrunde, der die Phantasie beschäftigte und ansprach.“

So ward ihm das hohe Glück, inmitten einer überbildeten, nach den fremdesten und fernsten Reizen jagenden Kunst, einen festen Kreis edler Stoffe zu beherrschen, welche darum unfehlbar wirken mußten, weil ein ganzes Volk sie durch Jahrhunderte gehegt und gebildet hatte. Und noch schärfer sogar schied er sich ab von den ältern Romantikern durch seine Weise, die Form der Kunst zu handhaben. Der alte Spruch „Schlicht Wort und gut Gemüt ist das echte deutsche Lied“ war ihm der Wahlspruch seiner Kunst. Die einfachern Formen aber, die er dem Genius unserer Sprache gemäß fand, hat er mit vollendeter Kunst beherrscht, während Tieck mitten in der gesuchten Formenkünstelei oftmals sogar die Korrektheit ver-

1. Dem romantischen Nachwuchse, aux successeurs des romantiques, à la dernière génération des romantiques.
2. Il s'agit du Waltharilied (cf. page 45).
3. Dastunden = dastanden.

missen läßt. Und gelang es der ältern Romantik, weil nur ein ästhetisches Wohlgefallen sie zu dem deutschen Altertume führte, sehr selten, die naive Weise des Mittelalters zu treffen, so wußte Uhland, weil er mit ganzer Seele in jene Vorzeit sich versenkte, seine Mären so glücklich in treuherzig altertümlichem Tone vorzutragen, daß wir heute kaum noch begreifen, wie solche Stoffe jemals anders dargestellt werden konnten. Sein natürliches, wissenschaftlich geschultes Sprachtalent hat unserer modernen Dichtung eine Fülle schöner altertümlicher Wendungen und Wörter neu geschenkt[1], davon die junge Welt kaum weiß, daß sie uns einst verloren waren. Seinem strengen Formensinne war ein Greuel jenes phantastische Verzerren der Natur, jenes Spielen mit „duftenden Farben" und „tönenden Blumen", das die Romantik liebte. Feste, starke Umrisse gab er, wo es not that, seinen Gestalten, also daß wir aus manchen seiner Gedichte den tüchtigen Zeichner erkennen, der in der Ausübung der bildenden Kunst sein Formgefühl schulte. Mit Recht hat man ihn darum einen Klassiker unter den Romantikern geheißen[2]. Dieser ernste Künstlersinn offenbarte sich vornehmlich in Uhlands weiser Selbstbeschränkung, einer antiken Tugend, die uns Modernen nicht leicht fällt[3]. Ein Künstler von Grund aus und ein denkender Künstler, wie jede Zeile seiner Gedichte zeigt, hat er vielleicht weniger als irgend einer unserer namhaften Dichter die Neigung zur Kritik und litterarischen Fehde verspürt. Auf das Können, das ganze und rechte Können ging er aus; er am wenigsten wollte das Schlagwort der romantischen Dilettanten gelten lassen, daß man ein Dichter sein könne, ohne je einen Vers geschrieben zu haben. „Größern Gedichtes Entfaltungen" hatte er einst in jugendlicher Zuversicht seinen Lesern versprochen[4]; doch als ihn die ersten Versuche belehrten, daß ihm

1. Neu geschenkt, restitué.
2. C'est Strauss, qui le premier, a donné cette définition du caractère d'Uhland.
3. Nicht leicht fällt = schwer ist.
4. Allusion au prologue de la première édition des poésies

die dramatische Kraft versagt sei, zog er sich zurück auf die Lyrik und das lyrische Epos. Er begnügte sich, auf diesem engen Gebiete Mustergültiges zu leisten, derweil die Chorführer der Romantik nach allen höchsten Kränzen der Kunst zugleich die Hand ausstreckten, ja in Plänen ganz neuer Kunstformen sich verloren und, im Grenzenlosen schweifend, nur wenig in sich Vollendetes schufen.

Den letzten Grund aber dieses tiefgreifenden Unterschieds zwischen Uhland und der Schlegel-Tieckschen Richtung verstehen wir erst, wenn wir erkennen: in Uhland lebte ein tief sittlicher, thatkräftiger Ernst, der die thatlose, ironische Weltanschauung der Romantik schlechthin verwarf. Solchem sittlichen Pathos hatte einst Schiller die Liebe des Volkes verdankt, obwohl er sehr selten volkstümliche Stoffe besang. Denn mit unfehlbarer Sicherheit empfindet das Volk — unter den Germanen mindestens —, ob ein Künstler mit seinen Bildern bloß geistreich spielt, oder ob er sein Herzblut ausströmen läßt in seine Gedichte, und noch hat niemand durch ein feines Spiel sich des Volkes Herz erobert. In der Form allerdings hat Schillers hochpathetische Weise nicht das mindeste gemein mit dem naiven, einfachen Wesen der Uhlandschen Dichtung, das der Weise Bürgers und Goethes weit näher steht. Schillers Geist aber, sein sittlicher Ernst, seine kühne Richtung auf die Gegenwart und ihr öffentliches Leben, ward in Uhland und den Sängern der Freiheitskriege aufs neue lebendig.

---

d'Uhland (1815). Mais Uhland ne promet pas expressément à ses lecteurs des œuvres de longue haleine. Cf. la quatrième strophe :

Lieder sind wir nur, Romanzen,
Alles nur von leichtem Schlag,
Wie man's singen oder tanzen,
Pfeifen oder klimpern mag;
Doch vielleicht, wer stillem Deuten
Nachzugeben sich bemüht,
Ahnt in einzelen Gestaltungen
Größeren Gedichts Entfaltungen
Und als Einheit im Zerstreuten
Unsres Dichters ganz Gemüt.

Den Weg zum Herzen seines Volkes hat der Dichter zuerst gefunden durch jene Lieder, welche der Weise des alten Volksliedes so treu, so naiv nachgebildet waren, wie es vordem nur Goethe verstanden. Er hat zuerst in weitern Kreisen das Verständnis wieder erweckt für diese volkstümlichen Klänge, und wenn Eichendorff und Wilhelm Müller selbständig, unabhängig von Uhland, ihr lyrisches Talent bildeten, so danken sie doch ihm, daß das Volk ihren Liedern froh bewegt[1] lauschte. Schien es doch, als wäre die unselige Kluft wieder überbrückt, die heute die Gebildeten und die Ungebildeten unseres Volkes scheidet, als tönte der Gesang, von namenlosen fahrenden Schülern erfunden, unmittelbar aus der Seele des Volkes heraus. Unwillkürlich fragt der Hörer, ob nicht am Schlusse des Sanges ein Vers hinweggefallen sei, das alte treuherzige :

Der uns dies neue Liedlein sang,
Gar schön hat er gesungen;
Er trinkt viel lieber den kühlen Wein
Als Wasser aus dem Brunnen.

Der Gesang ist heute, wie zur Zeit der italienischen Renaissance die Redekunst, die geselligste der Künste. Das arme Volk liest wenig, am wenigsten Gedichte; fast allein durch den Gesang wird ihm das Thor geöffnet zu der Schatzkammer deutscher Poesie. An Kunstwert stehen Uhlands erzählende Gedichte seinen Liedern ohne Zweifel gleich; aber die Bedeutung des Mannes für die Gesittung unseres Volkes beruht vornehmlich auf den Liedern. Sie haben dem Sänger den schönsten Nachruhm gebracht, der dem lyrischen Dichter beschieden ist. Sie leben in ihrer leichten, sangbaren Form im Munde von Tausenden, die seinen Namen nie gehört; sie klingen wieder, wo immer Deutsche fröhlich in die Weite ziehen oder zum heitern Gelage sich scharen. Es war eine Stunde seliger Genugthuung, als er einmal auf der Wanderung durch die Hardt in den Klostertrümmern von Limburg unerkannt rastete und seine eigenen Lieder, von jugendlichen Stimmen gesungen,

1. Froh bewegt, avec une émotion joyeuse.

durch das Gewölbe schallten. Alle die hoffnungsvollen Anfänge freier, volkstümlicher Geselligkeit, welche heute das Nahen einer menschlichern Gesittung verkünden, alle die fröhlichen Fahrten und Feste unserer Sänger und Turner und Schützen danken einen guten Teil ihres poetischen Reizes dem schwäbischen Sänger; kein Wunder, daß er selber sich an solcher Volksfreude nicht satt sehen konnte. Fast deucht uns ein Märchen, daß es einst eine Zeit gegeben, wo am Beiwachtfeuer deutscher Soldaten das Lied noch nicht erklang: „Ich hatt' einen Kameraden[1]", daß einst deutsche Handwerksburschen über den Rhein gezogen sind, die noch nicht sangen von den „drei Burschen[2]".

Doch sehen wir näher zu, so finden wir auch in dem einfachsten dieser Lieder einen entscheidenden Zug — eine kunstvolle Steigerung, einen schlagenden Abschluß — der das Gedicht alsbald auf die Höhe der Kunstpoesie erhebt und mit so

---

1. Voici ce lied bien connu :

Der gute Kamerad.

Ich hatt' einen Kameraden
Einen bessern findst du nit.
Die Trommel schlug zum Streite,
Er ging an meiner Seite
In gleichem Schritt und Tritt.

Eine Kugel kam geflogen;
Gilt's mir oder gilt es dir?
Ihn hat es weggerissen,
Er liegt mir vor den Füßen,
Als wär's ein Stück von mir.

Will mir die Hand noch reichen,
Derweil ich eben lad':
„Kann dir die Hand nicht geben;
Bleib' du im ew'gen Leben
Mein guter Kamerad!"

C'est un véritable Volkslied, par la brièveté saccadée du récit, par l'accent franchement populaire, par la naïveté et la sincérité du sentiment.

2. Von den drei Burschen. Le lied est intitulé „Der Wirtin Töchterlein" et commence ainsi :

Es zogen drei Bursche wohl über den Rhein,
Bei einer Frau Wirtin, da kehrten sie ein.

großer Innigkeit und Frische den durchgebildeten Verstand des Künstlers gepaart zeigt. Demselben Lehrer, dem deutschen Volksliede, hat Uhland auch die Kunst der gemütlich bewegten Erzählung abgesehen. Er vermag es, einen kleinen anekdotenhaften Zug mit so viel schalkhafter Anmut zu einer Ballade zu erweitern, wie vor ihm wieder nur Goethe. Sein Eigenstes und Schönstes schuf er in der erzählenden Dichtung dann, wenn er sich ein Herz faßte und die trotzige, reckenhafte Kraft der deutschen Heldenzeit derb und mit Laune darstellte, wie in den Rolandsliedern, wohl seinen besten Balladen. Und wie das Volkslied nicht in die Grenzen eines Landes gebannt bleibt, sondern der Sang von Liebes Lust und Leid, von Heldenzorn und Heldentod durch alle Völker wandert und in der Fremde sich umbildet, so hat auch Uhland sein deutsches Wesen nicht verleugnet, wenn er fremdländische Sagenstoffe besang. Sein Gesichtskreis umfaßte das gesamte Altertum der christlich-germanischen Völker; nur selten hat ihn ein Bild der antiken Gesinnung zum Liede begeistert, und gänzlich fern lag seinem deutschen Gemüte die Sagenwelt des Orients, wie sehr sie auch den Meister der Form verlocken mochte. Sehr tief hatte er sich eingelebt in den Geist der südländischen Sänger des Mittelalters : durch das liebliche Gedicht „Ritter Paris" weht ein Hauch schalkhafter Grazie, darum ihn jeder Troubadour beneiden könnte. Fast scheint es, wenn Uhland die Mären der liederfreudigen Provence nachdichtet, als singe hier wirklich ein alter Südfranzose, als erfülle sich die wehmütige Verheißung des modernen provençalischen Dichters : o moun pais, bello Prouvenço, toun dous parla pou pas mouri. Und doch ist dies nur ein Schein : aus Uhlands südländischen Gedichten so gut wie aus seinen angelsächsischen und nordfranzösischen Balladen weht uns heimatliche Luft entgegen, er behandelt diese fremden Stoffe mit der gemütlichen Innigkeit und der tief bewegten Weise der Germanen, nicht mit der feierlichen Grandezza und dem rhetorischen Pathos südlicher Romanzen[1].

1. Plaisante exagération. Uhland serait à la fois Pro-



Gern verstummt die Kritik vor diesen Gedichten; über ihnen liegt der Zauber einer völlig abgeschlossenen Bildung. Sie sind das getreue Spiegelbild der edelsten Empfindungen einer reichen Zeit, die wir mit allen ihren Verirrungen aus unserer Geschichte nicht missen können, nicht streichen wollen : die alte Burschenschaft vornehmlich lebt nur noch in den Liedern Uhlands und seiner Genossen. Ist auch jene Gesittung in unserem Volke längst einer andern härtern gewichen : tot ist sie darum nicht. In allen neueren Völkern sehen wir eine seltsame Erscheinung, welche dem modernen Menschen gar sehr erschwert, sich auf seine eigenen Füße zu stellen. Gedanken und Anschauungen, die das Volk längst überwunden, kehren in dem Leben des einzelnen wieder als Momente seiner persönlichen Entwicklung. Längst vorüber sind unserer Nation die Tage der Romantik und des jungdeutschen Weltschmerzes[1]; aber noch heute kommt kein geistreicher Deutscher zu seinen Jahren[2], der nicht einmal, wehmütig wie ein Uhlandscher Bursch, dem scheidenden Freunde das Geleite gegeben und später mit Byronschem Übermute sich aufgelehnt hätte wider die Unnatur der „alternden Welt". Dem Manne ziemt, die Gedanken seiner Jugend zu überwinden, nicht, wie man heute liebt, sie zu schelten; denn ihnen dankt er, daß er ein Mann geworden. Wir wären die Deutschen nicht mehr, die wir sind, wenn je an der lauten Tafelrunde unserer Burschen die stürmische Weise nicht mehr erklänge : „Wir sind nicht mehr beim ersten Glas".

Was die klugen Leute die unbestimmte nebelhafte Weise von Uhlands Lyrik nennen, ist oftmals nichts anderes als das Wesen aller lyrischen Dichtung selber[3] : jene hocherregte

vençal et Allemand. La vérité est qu'il reste partout Allemand.

1. Des jungdeutschen Weltschmerzes, du pessimisme de la Jeune-Allemagne, — pessimisme purement littéraire, sans portée philosophique, provoqué par la lecture de Byron.

2. Zu seinen Jahren kommen, vieillir.

3. Sans doute, mais souvent aussi c'est une preuve d'impuissance.

Stimmung, die den Leser geheimnisvoll ergreift und ihm einen Ausblick gewährt in das Unendliche. Oder wäre es nötig, auch nur ein Wort zu verlieren gegen jene Barbarei, die Uhland darum getadelt hat, daß seine Lieder sich der Musik so willig fügen? In dem Gedichte „Traum", das man auch oft allzu weichlich gescholten hat, liegt doch nichts anderes als der überaus glückliche Ausdruck einer Stimmung, die unserem Volke von Anbeginn im Blute liegt. Die Klage um die Vergänglichkeit irdischer Lust wird von unserer gesamten Dichtung, dem Volksliede insbesondere, in tausend Formen wiederholt und ist selten rührender ausgesprochen worden als in dieser Vision von der Abfahrt der „Wonnen und Freuden":

Sie fuhren mit frischen Winden,
Fern, ferne sah ich schwinden
Der Erde Lust und Heil.

Und wieder, wie köstlich heben sich ab von diesen weichen Tönen der Sehnsucht die Klänge neckischer Lebenslust! Nicht nur die Weise des derben Spottes weiß der Dichter anzuschlagen, auch das harmlose, sozusagen gegenstandslose Spielen der Laune hat er den „Lügenliedern" unseres Volkes abgelauscht, und aus manchem seiner Gesänge klingt uns die alte lustige Weise entgegen : „Ich will anheben und will nicht lügen : ich sah drei gebratene Tauben fliegen."

„Niemand taugt ohne Freude!" Wie sollte Uhland nicht zu dem guten Worte sich bekennen! Kein geringerer hat es ja gesprochen als Walther von der Vogelweide, den er als seinen liebsten Lehrer verehrte. Daß Uhland mit anderem, modernerem Sinne als die Tieck und Schlegel auf das Mittelalter zurücksah, das erkennen wir am leichtesten an dieser Vorliebe für Walther, den vielleicht freiesten Geist des deutschen Mittelalters, der mit seiner hellen bewußten Empfindung uns Neuern näher steht als irgend einer seiner Zeitgenossen [1]. Und mannigfach, offenbar, war die Verwandtschaft der beiden. Ein Meister der Form in der Dichtkunst, aber „mehr gestaltend

1. Remarque ingénieuse et très juste.

als bilderreich", hat Walther gleich seinem spätern Schüler seine Herrschaft über die Form nie mißbraucht zu leerem Spiele mit dem Wohllaute der Sprache. Die Form ward ihm geschaffen durch den Inhalt; seine prächtigen, volltönenden Weisen versparte er, bis es galt, Könige zu preisen oder die auserwählten schönsten der Frauen. Uhland, der so warm und traulich die behagliche Enge des häuslichen Lebens besang, spottete doch bitterlich des Dichters, der in einer Welt des Kampfes nur „sein groß, zerrissen Herz[1]" zu betrachten wußte. Auch hierin war ihm der alte Sänger ein Lehrer gewesen : — der politische Dichter, der „in seinem besondern Leben das öffentliche spiegelte" und aus voller Kehle seines Landes Ruhm sang : „Deutsche Mann sind wohlerzogen, gleich den Engeln sind die Weib gethan[2]." Sehr ungleich freilich waren den beiden die Gaben des Glückes zugeteilt, und wir freuen uns der freiern Gesittung der Gegenwart, wenn wir den stolzen, seßhaften, mit seinem Könige kämpfenden Bürger unserer Tage mit dem fahrenden Ritter vergleichen, der Herberge und Gaben heischend von Burg zu Burg zieht und, als ihm endlich eines Fürsten Gnade eine kleine Hofstatt geschenkt, jubelnd in die Weite ruft : „Ich hab' ein Lehen, all die Welt, ich hab' ein Lehen!" Auch darin waren die beiden verschieden geartet,

---

1. Cf. Wanderung, 4e strophe :

Ich schritt zum Sängerwalde,
Da sucht' ich Lebenshauch;
Da saß ein edler Skalde
Und pflückt' am Lorberstrauch;
Nicht hatt' er Zeit, zu achten
Auf eines Volkes Schmerz,
Er konnte nur betrachten
Sein groß, zerrissen Herz.

2. Tiusche man sint wol gezogen,
rehte als engel sint diu wîp getân.
swer sie schiltet, der'st betrogen :
ich enkan sîn anders niht verstân.
tugent und reine minne,
swer die suochen wil,
der sol komen in unser lant : da ist wünne vil.

daß Walthers höchste Kraft in dem Spruche[1], dem Sinngedichte sich bewährte. Dem modernen Dichter dagegen ist zwar auch manches glückliche Sinngedicht gelungen, so jenes liebliche „Verspätete Hochzeitslied", das wirklich aus der Not eine Tugend zu machen weiß und die Säumnis des Sängers also entschuldigt :

Des schönsten Glückes Schimmer
Umschwebt euch eben dann,
Wenn man euch jetzt und immer
Ein Brautlied singen kann;

doch niemand wird in Uhlands Sinngedichten, denen oftmals die rechte lakonische Kraft fehlt, das Eigenste seines Talentes suchen.

Es war ein Liederfrühling, kurz und reich. Ein edles Bild der Jugend war Uhlands Dichtung gewesen, und als mit den Jahren diese jugendlichen Gefühle ihm seltener das Herz schwellten, hörte er auf zu singen. Nach seinem dreißigsten Jahre sind nur wenige seiner Gedichte entstanden. Darunter allerdings einige seiner schönsten Romanzen, und auch die rührenden Naturlaute zarter, inniger Empfindung entflossen noch dann und wann dem Munde des gereiften Mannes : so damals, da ihm in einem Sommer beide Eltern starben, und er beim Anblicke eines fallenden Blattes die wie im Winde verwehende Klage schrieb :

O wie vergänglich ist ein Laub,
Des Frühlings Kind, des Herbstes Raub!
Doch hat dies Laub, das niederbebt,
Mir so viel Liebes überlebt.

(Historische und politische Aufsätze.
Leipzig, Hirzel. Ier vol.)

1. Dem Spruche. Cf. page 109, note 1.

## L. Uhland.

### Freie Kunst[1].

Singe, wem Gesang gegeben,
In dem deutschen Dichterwald!
Das ist Freude, das ist Leben,
Wenn's von allen Zweigen schallt.

Nicht an wenig stolze Namen
Ist die Liederkunst gebannt[2]!
Ausgestreuet ist der Samen
Über alles deutsche Land.

Deines vollen Herzens Triebe,
Gieb sie keck im Klange frei!
Säuselnd wandle deine Liebe,
Donnernd uns dein Zorn vorbei!

Singst du nicht dein ganzes Leben,
Sing' doch in der Jugend Drang!
Nur im Blütenmond erheben
Nachtigallen ihren Sang.

Kann man's nicht in Bücher binden,
Was die Stunden dir verleihn :
Gieb ein fliegend Blatt den Winden,
Muntre Jugend hascht es ein.

Fahret wohl, geheime Kunden,
Nekromantik, Alchimie[3]!
Formel hält uns nicht gebunden,
Unsre Kunst heißt Poesie.

---

1. Freie Kunst. Cette poésie souvent citée peut être regardée comme le manifeste du groupe souabe.
2. Pensée souvent exprimée par Gœthe.
3. Allusion au romantisme.

Heilig achten wir die Geister,
  Aber Namen sind uns Dunst
Würdig ehren wir die Meister,
  Aber frei ist uns die Kunst.

Nicht in kalten Marmorsteinen,
  Nicht in Tempeln, dumpf und tot :
In den frischen Eichenhainen[1]
  Webt und rauscht der deutsche Gott.[2]

---

## Die Kapelle[3].

(1805)

Droben stehet die Kapelle,
  Schauet still ins Thal hinab,

---

1. Eichenhainen. Le chêne est devenu, depuis Klopstock, l'arbre national et poétique de l'Allemagne.

2. Un contemporain, le poète Oelbermann, semble s'être souvenu de ces vers d'Uhland dans la touchante poésie que voici :

O träume nur!

  O träume nur — so lang dir noch
Der Jugendtage Morgen mait!
O singe nur — so lang dir noch
Das Herz so jung, das Herz so weit!
Ja träume nur! und senk' im Traum
Dich in die Welt der Märe ein —
Es wird so bald, es wird so bald
Der Jugend Traum zerronnen sein!

  Ja singe nur! — o laß ein Lied
Aufblühn mit jedem Morgen neu,
Und sorge, daß kein Tag verglüht,
Der nicht zur Lust dir worden sei!
Was dich bewegt, was dich entzückt —
O jauchz' es in die Welt hinein!
Es wird so bald, es wird so bald
Der Jugend Lied verklungen sein!

3. Die Kapelle. Une des poésies les plus célèbres d'Uhland et une de ses plus heureuses inspirations. C'est ce

Drunten singt bei Wies' und Quelle
  Froh und hell der Hirtenknab'.

Traurig tönt das Glöcklein nieder,
  Schauerlich der Leichenchor;
Stille sind die frohen Lieder,
  Und der Knabe lauscht empor.

Droben bringt man sie zu Grabe,
  Die sich freuten in dem Thal;
Hirtenknabe, Hirtenknabe!
  Dir auch singt man dort einmal.

---

## Frühlingsglaube.

(1812)

  Die linden Lüfte sind erwacht,
Sie säuseln und weben Tag und Nacht,
Sie schaffen an allen Enden [1].
O frischer Duft, o neuer Klang!
Nun, armes Herze, sei nicht bang!
Nun muß sich alles, alles wenden.

  Die Welt wird schöner mit jedem Tag,
Man weiß nicht, was noch werden mag,
Das Blühen will nicht enden.
Es blüht das fernste, tiefste Thal;
Nun, armes Herz, vergiß der Qual!
Nun muß sich alles, alles wenden.

---

que les Allemands appellent ein Stimmungsbild. Le mètre est trochaïque (— ᴗ).

1. An allen Enden, en tous lieux.

## Das Ständchen[1].

Was wecken aus dem Schlummer mich
Für süße Klänge doch?
O Mutter, sieh! wer mag es sein,
In später Stunde noch[2]?

„Ich höre nichts, ich sehe nichts;
O schlummre fort so lind!
Man bringt dir keine Ständchen jetzt,
Du armes, krankes Kind!“

Es ist nicht irdische Musik,
Was mich so freudig macht;
Mich rufen Engel mit Gesang,
O Mutter, gute Nacht.

---

## Die sterbenden Helden[3].
(1804)

Der Dänen Schwerter drängen Schwedens Heer
Zum wilden Meer;
Die Wagen klirren fern, es blinkt der Stahl
Im Mondenstrahl.

---

1. Das Ständchen, la sérénade. Cette petite pièce, écrite en 1810, est la première d'un cycle de trois poésies (Sterbeklänge), qui traitent à peu près le même sujet. Chaque strophe comprend quatre vers iambiques; le premier et le troisième vers ont quatre pieds, le second et le quatrième n'en ont que trois et riment ensemble.

2. C'est une jeune fille agonisante qui s'adresse à sa mère.

3. Die sterbenden Helden. — „Ich weiß nicht, warum die Ballade: „die sterbenden Helden“, nicht höher gewürdigt wird; mir dünkt sie groß und herrlich, und wert voranzustehen, wo ein Erzieher Gedichte sammelt, die Jugend zu begeistern.“ (F. Vischer). Uhland s'ins-

Da liegen sterbend auf dem Leichenfeld
Der schöne Sven und Ulf, der graue Held.

Sven.

O Vater, daß mich in der Jugend Kraft
Die Norne rafft!
Nun schlichtet nimmer meine Mutter mir
Der Locken Zier.
Vergeblich spähet meine Sängerin[1]
Vom hohen Turm in alle Ferne hin.

Ulf.

Sie werden jammern, in der Nächte Graun
Im Traum uns schaun.
Doch sei getrost! bald bricht der bittre Schmerz
Ihr treues Herz.
Dann reicht die Buhle[2] dir bei Odins Mahl,
Die goldgelockte, lächelnd den Pokal.

Sven.

Begonnen hab' ich einen Festgesang
Zum Saitenklang,

pire ici d'un passage du chroniqueur Saxo Grammaticus (mort en 1204), auteur d'une importante histoire du Danemark. Le ton général de la ballade rappelle celui des poésies d'Ossian, dont la vogue était encore très grande dans les premières années du XIX^e^ siècle. La mythologie nordique, mise à la mode par Klopstock et les « bardes », dédaignée par les poètes classiques, prônée par quelques romantiques, apparaît rarement chez notre poète. Elle n'est pas déplacée ici. On sait que les « Nornes », au nombre de trois, sont les déesses de la destinée, „die Schicksalsgöttinnen." Odin, dont les attributions ne diffèrent pas sensiblement de celles de Jupiter, est le père des dieux ; le Walhalla, l'Olympe germanique, est le séjour des dieux et des héros tombés sur le champ de bataille. Remarquez l'emploi très opportun et très heureux de l'allitération.

1. Sängerin, la fiancée de Sven, qui chante en s'accompagnant de la harpe.

2. Die Buhle = die Geliebte.

Von Königen und Helden grauer Zeit
In Lieb' und Streit.
Verlassen hängt die Harfe nun, und bang
Erweckt der Winde Wehen ihren Klang.

Ulf.

Es glänzet hoch und hehr im Sonnenstrahl
Allvaters Saal[1],
Die Sterne wandeln unter ihm, es ziehn
Die Stürme hin.
Dort tafeln mit den Vätern wir in Ruh',
Erhebe dann dein Lied und end' es du!

Sven.

O Vater, daß mich in der Jugend Kraft
Die Norne rafft!
Noch leuchtet keiner hohen Thaten Bild
Auf meinem Schild.
Zwölf Richter thronen, hoch und schauerlich
Die werten[2] nicht des Heldenmahles mich.

Ulf.

Wohl wieget eines viele Thaten auf
(Sie achten drauf),
Das ist um deines Vaterlandes Not
Der Heldentod.
Sieh hin! die Feinde fliehen. Blick hinan!
Der Himmel glänzt, dahin ist unsre Bahn.

1. Allvaters Saal, le Walhalla.
2. Werten, juger digne.

## Die Vätergruft[1].

(1805)

Es ging wohl über die Heide
Zur alten Kapell' empor
Ein Greis im Waffengeschmeide
Und trat in den dunkeln Chor.

Die Särge seiner Ahnen
Standen die Hall' entlang,
Aus der Tiefe thät ihn mahnen[2]
Ein wunderbarer Gesang.

„Wohl hab' ich euer Grüßen,
Ihr Heldengeister! gehört.
Eure Reihe soll ich schließen :
Heil mir! ich bin es wert."

Es stand an kühler Stätte
Ein Sarg noch ungefüllt,
Den nahm er zum Ruhebette,
Zum Pfühle nahm er den Schild[3].

Die Hände thät er falten
Aufs Schwert und schlummert' ein ;
Die Geisterlaute verhallten,
Da mocht'[4] es gar stille sein.

---

1. Die Vätergruft, poésie romantique. L'influence des poésies d'Ossian qui domine dans les premières ballades d'Uhland est très sensible ici. Le mètre est iambique avec un anapeste par vers.

2. Thät . . . mahnen, = mahnte.

3. On enterrait le dernier rejeton d'une famille noble avec ses armes et son bouclier.

4. Mochte, archaïque et populaire pour mußte. Trait heureux qui rappelle le ton de la vieille épopée chevaleresque.

## Des Goldschmieds Töchterlein[1].

(1809)

Ein Goldschmied in der Bude stand
Bei Perl' und Edelstein:
„Das beste Kleinod, das ich fand,
Das bist doch du, Helene,
Mein teures Töchterlein!"

Ein schmucker Ritter trat herein:
„Willkommen, Mägdlein traut!
Willkommen, lieber Goldschmied mein!
Mach' mir ein köstlich Kränzchen
Für meine süße Braut!"

Und als das Kränzlein war bereit
Und spielt' in reichem Glanz,
Da hängt Helen' in Traurigkeit,
Wohl als sie war alleine[2],
An ihren Arm den Kranz.

„Ach! wunderselig ist die Braut,
Die 's Krönlein tragen soll.
Ach! schenkte mir der Ritter traut
Ein Kränzlein nur von Rosen,
Wie wär' ich freudenvoll!"

Nicht lang, der Ritter trat herein,
Das Kränzlein wohl beschaut':
„O fasse, lieber Goldschmied mein,
Ein Ringlein mit Demanten
Für meine süße Braut!"

---

1. Des Goldschmieds Töchterlein. Uhland s'est inspiré ici, comme il lui arrive souvent, d'un Volkslied, dans lequel un rossignol chante :

Ach, lieber, lieber Goldschmied mein,
Mach' mir von Gold ein Ringelein.

2. Alleine, archaïque pour allein.

Und als das Ringlein war bereit
Mit teurem Demantstein,
Da steckt' Helen' in Traurigkeit
Wohl als sie war alleine,
Es halb ans Fingerlein.

„Ach! wunderselig ist die Braut,
Die 's Ringlein tragen soll.
Ach! schenkte mir der Ritter traut
Nur seines Haars ein Löcklein,
Wie wär' ich freudenvoll!“

Nicht lang, der Ritter trat herein,
Das Ringlein wohl beschaut':
„Du hast, o lieber Goldschmied mein,
Gar fein gemacht die Gaben
Für meine süße Braut!“

„Doch daß ich wisse, wie ihr's steh',
Tritt, schöne Maid, herzu!
Daß ich an dir zur Probe seh'
Den Brautschmuck meiner Liebsten,
Sie ist so schön, wie du.“

Es war an einem Sonntag früh,
Drum hatt' die feine Maid
Heut angethan mit sondrer Müh',
Zur Kirche hinzugehen,
Ihr allerbestes Kleid.

Von holder Scham erglühend ganz
Sie vor dem Ritter stand,
Er setzt' ihr auf den goldnen Kranz,
Er steckt' ihr an das Ringlein,
Dann faßt' er ihre Hand.

„Helene süß, Helene traut!
Der Scherz ein Ende nimmt.
Du bist die allerschönste Braut,

Für die ich 's goldne Kränzlein,
Für die den Ring bestimmt."

„Bei Gold und Perl' und Edelstein
Bist du erwachsen hier,
Das sollte dir ein Zeichen sein,
Daß du zu hohen Ehren
Eingehen wirst mit mir."

## Des Sängers Fluch[1].

(1814)

Es stand in alten Zeiten ein Schloß, so hoch und hehr,

1. D'après un critique allemand (Holland), la poésie „Des Sängers Fluch" est une imitation libre d'une ballade écossaise : *Le Roi jaloux*, qu'on trouve dans les „Volkslieder" de Herder. Dans cette ballade, le roi est irrité contre la reine, qui avait fait, à propos d'un jeune gentilhomme, la remarque suivante : « J'ai vu, dans ma vie, beaucoup de chevaliers et de damoiselles, mais jamais je ne vis rien de plus beau que le preux Walter. » Le roi, pris d'un accès de jalousie, ordonne de mettre à mort le jeune homme.

Uhland peut avoir pensé à cette ballade en composant la sienne, mais le seul trait commun est la jalousie du roi, amenée d'ailleurs différemment; la mise en scène, le développement du drame sont tout autres.

Selon Notter, autre critique allemand, le roi représenterait l'empereur Napoléon; le jeune aède, la liberté opprimée; le vieux chanteur, le peuple. Il faut aimer les rapprochements bizarres pour avoir songé à cette explication, qui n'a d'ailleurs pas été acceptée en Allemagne. (Voir „Uhlands Balladen und Romanzen" erläutert von Heinrich Düntzer.) „Des Sängers Fluch" peut être considéré comme une contre-partie de la ballade „Der Sänger", où Gœthe célèbre la puissance de la poésie et où le chanteur adresse, en terminant, ses vœux de bonheur au roi, ou bien encore comme une contre-partie d'une autre ballade d'Uhland

Weit glänzt' es über die Lande[1] bis an das blaue Meer[2],
Und rings von duft'gen Gärten ein blütenreicher Kranz,
Drin sprangen frische Brunnen in Regenbogenglanz[3].

Dort saß ein stolzer König, an Land[4] und Siegen reich,
Er saß auf seinem Throne so finster und so bleich;
Denn was er sinnt, ist Schrecken, und was er blickt, ist Wut,
Und was er spricht, ist Geißel, und was er schreibt, ist Blut.

Einst zog nach diesem Schlosse ein edles Sängerpaar,
Der ein' in goldnen Locken, der andre grau von Haar;
Der Alte mit der Harfe, der saß auf schmuckem Roß,
Es schritt ihm frisch[5] zur Seite der blühende Genoß.

Der Alte sprach zum Jungen: „Nun sei bereit, mein Sohn[6]!
Denk unsrer tiefsten Lieder, stimm an den vollsten Ton,

---

*Bertran de Born*, dans laquelle Bertran touche le cœur orgueilleux d'un roi qui s'avoue lui-même vaincu :

Und der König senkt die Stirne :
„Meinen Sohn hast du verführt,
Hast der Tochter Herz verzaubert,
Hast auch meines nun gerührt.
Nimm die Hand, du Freund des Toten,
Die verzeihend ihm gebührt!
Weg die Fesseln! Deines Geistes
Hab' ich einen Hauch verspürt."

Ici, la poésie a exercé une influenee bienfaisante. Dans „Des Sängers Fluch", le poète, interprète de la loi morale, est sans action sur le cœur d'un tyran, et le ciel venge la poésie offensée.

Uhland emploie, avec quelques modifications, le mètre du Nibelungenlied.

1. Lande. Pluriel ordinaire : Länder. Le pluriel Lande s'emploie pour désigner un pays indivis, formant un tout.

2. Bis an das blaue Meer. Épithète homérique.

3. In Regenbogenglanz. « De fraîches sources jaillissantes s'irisaient des couleurs de l'arc-en-ciel. »

4. Land, pour Ländern.

5. Frisch, d'un pas alerte.

6. Mein Sohn. Terme d'affection, puisque le jeune homme était non pas le fils du vieillard, mais son disciple.

Nimm alle Kraft zusammen, die Lust und auch den Schmerz!
Es gilt uns heut[1] zu rühren des Königs steinern Herz."

Schon stehn die beiden Sänger im hohen Säulensaal[2],
Und auf dem Throne sitzen der König und sein Gemahl[3];
Der König, furchtbar prächtig, wie blut'ger Nordlichtschein,
Die Königin, süß und milde, als blickte Vollmond drein[4].

Da schlug der Greis die Saiten, er schlug sie wundervoll;
Daß reicher, immer reicher der Klang zum Ohre schwoll.
Dann strömte himmlisch helle des Jünglings Stimme vor,
Des Alten Sang[5] dazwischen, wie dumpfer Geisterchor.

Sie singen von Lenz und Liebe, von sel'ger goldner Zeit[6],
Von Freiheit, Männerwürde, von Treu' und Heiligkeit.
Sie singen von allem Süßen, was Menschenbrust durchbebt,
Sie singen von allem Hohen, was Menschenherz erhebt.

Die Höflingsschar im Kreise verlernet jeden Spott,
Des Königs trotz'ge Krieger sie beugen sich vor Gott,
Die Königin, zerflossen in Wehmut und in Lust,
Sie wirft den Sängern nieder die Rose von ihrer Brust.

„Ihr habt mein Volk verführet, verlockt ihr nun mein Weib?"
Der König schreit es wütend, er bebt am ganzen Leib,

---

1. Es gilt uns heut. « Il s'agit aujourd'hui. »
2. Remarquez l'allitération.
3. Sein Gemahl. Uhland emploie fréquemment ce neutre :

> Sahst du dort oben gehen
> Den König und sein Gemahl?
>
> (Das Schloß am Meer).

4. Comparaison qui choque notre goût, mais qui est fréquente dans la poésie allemande.
5. Sous-entendu ertönte.
6. Strophe fréquemment citée pour caractériser la poésie des Minnesinger, appliquée également à l'école d'Uhland par ses admirateurs.

Er wirft sein Schwert, das blitzend des Jünglings Brust durch-
[dringt,
Draus, statt der goldnen Lieder[1], ein Blutstrahl hoch aufspringt.

Und wie vom Sturm zerstoben ist all der Hörer Schwarm[2],
Der Jüngling hat verröchelt in seines Meisters Arm,
Der schlägt um ihn den Mantel und setzt ihn auf das Roß,
Er bind't ihn aufrecht feste, verläßt mit ihm das Schloß.

Doch vor dem hohen Thore, da hält der Sängergreis[3],
Da faßt er seine Harfe, sie aller Harfen Preis[4],
An einer Marmorsäule, da hat er sie zerschellt,
Dann ruft er, daß es schaurig durch Schloß und Gärten gellt:

Weh euch, ihr stolzen Hallen! nie töne süßer Klang
Durch eure Räume wieder, nie Saite noch Gesang,
Nein! Seufzer nur und Stöhnen, und scheuer Sklavenschritt,
Bis euch zu Schutt und Moder der Rachegeist zertritt!

Weh euch, ihr duft'gen Gärten im holden Maienlicht!
Euch zeig' ich dieses Toten entstelltes Angesicht,
Daß ihr darob[5] verdorret, daß jeder Quell versiegt,
Daß ihr in künft'gen Tagen versteint[6], verödet liegt.

Weh dir, verruchter Mörder! du Fluch des Sängertums!
Umsonst sei all dein Ringen nach Kränzen blut'gen Ruhms,
Dein Name sei vergessen, in ew'ge Nacht getaucht,
Sei, wie ein letztes Röcheln, in leere Luft verhaucht!"

Der Alte hat's gerufen, der Himmel hat's gehört,
Die Mauern liegen nieder, die Hallen sind zerstört,

---

1. Der goldnen Lieder. La comparaison entre ces chants et le flot de sang est d'un goût douteux.
2. Sängergreis. Mot composé par Uhland, comme plus haut Sängerpaar.
3. Sie aller Harfen Preis, « la perle de toutes les harpes. »
4. Der Rachegeist, le génie vengeur de la poésie.
5. Darob = darüber.
6. Versteint, couverts de pierres.

Noch Eine hohe Säule zeugt von verschwundner Pracht,
Auch diese, schon geborsten, kann stürzen über Nacht.

Und rings, statt duft'ger Gärten, ein ödes Heideland,
Kein Baum verstreuet Schatten, kein Quell durchdringt den
[Sand,
Des Königs Namen meldet kein Lied, kein Heldenbuch[1];
Versunken und vergessen! das ist des Sängers Fluch[2].

---

## Württemberg.

Was kann dir aber fehlen,
Mein teures Vaterland?
Man hört ja weit erzählen
Von deinem Segensstand.

Man sagt, du seist ein Garten,
Du seist ein Paradies;
Was kannst du mehr erwarten,
Wenn man dich selig pries?

Ein Wort, das sich vererbte,
Sprach jener Ehrenmann:
Wenn man dich gern verderbte,
Daß man es doch nicht kann.

Und ist denn nicht ergossen
Dein Fruchtfeld wie ein Meer?
Kommt nicht der Most geflossen
Von tausend Hügeln her?

Und wimmeln dir nicht Fische
In jedem Strom und Teich?

---

1. Heldenbuch, chanson de geste.
2. Des Sängers Fluch. Cette ballade a été mise en musique par Hugo Wolf.

Ist nicht dein Waldgebüsche
An Wild nur allzureich?

Treibt nicht die Wollenherde
Auf deiner weiten Alb?
Und nährest du nicht Pferde
Und Rinder allenthalb[1]?

Hört man nicht fernhin preisen
Des Schwarzwalds stämmig Holz?
Hast du nicht Salz und Eisen
Und selbst ein Körnlein Golds?

Und sind nicht deine Frauen
So häuslich, fromm und treu?
Erblüht in deinen Gauen
Nicht Weinsberg[2] ewig neu?

Und sind nicht deine Männer
Arbeitsam, redlich, schlicht,
Der Friedenswerke Kenner
Und tapfer, wenn man ficht?

Du Land des Korns und Weines,
Du segenreich Geschlecht,
Was fehlt dir? All und eines:
Das alte, gute Recht[3].

---

1. Allenthalb = überall.

2. Weinsberg, allusion à une légende souabe. L'empereur Conrad III, ayant mis le siège devant Weinsberg, aurait permis aux femmes de sortir de la ville et de sauver ce qu'elles pourraient emporter de plus précieux; elles prirent leurs maris sur leurs épaules et traversèrent ainsi les rangs des assiégeants. Le poète Chamisso a célébré l'héroïsme des femmes de Weinsberg.

3. Uhland se montre encore plus énergique et plus amer dans une autre poésie intitulée „Am 18 Oktober 1816":

„Ihr Fürsten! seid zuerst befraget:
Vergaßt ihr jenen Tag der Schlacht, (la bataille de Leipzig)

## Späte Kritik.

Als mich hätt' ein Lob beglückt,
Selbst ein Tadel mich begeistert,
Ward mir nie ein Kranz gepflückt,
Noch ein Irrtum mir gemeistert.

Lob und Tadel wird mir jetzt,
Doch mich labt, mich schmerzet keines;
Meine Harf' ist hingesetzt:
Was ich sang, ist nicht mehr meines.

---

## Justinus Kerner.

(1786-1862)

Justinus Kerner est le plus romantique des poètes souabes. Son imagination, hantée par l'idée de la mort, se complaît dans les ténèbres, aime à évoquer spectres et démons au mystère du clair de lune et à s'égarer, la nuit, dans les cimetières. Une foi religieuse sincère et profonde em-

---

An dem ihr auf den Knieen laget
Und huldigtet der höhern Macht?
Wenn eure Schmach die Völker lösten,
Wenn ihre Treue sie erprobt,
So ist's an euch, nicht zu vertrösten,
Zu leisten jetzt, was ihr gelobt.

„Ihr Völker! die ihr viel gelitten,
Vergaßt auch ihr den schwülen Tag?
Das Herrlichste, was ihr erstritten,
Wie kommt's, daß es nicht frommen mag?
Zermalmt habt ihr die fremden Horden,
Doch innen hat sich nichts gehellt,
Und Freie seid ihr nicht geworden,
Wenn ihr das Recht nicht festgestellt.

Cf. page 606 *l'Allemagne après 1813.*

Ist nicht dein Waldgebüsche
An Wild nur allzureich?

Treibt nicht die Wollenherde
Auf deiner weiten Alb?
Und nährest du nicht Pferde
Und Rinder allenthalb[1]?

Hört man nicht fernhin preisen
Des Schwarzwalds stämmig Holz?
Hast du nicht Salz und Eisen
Und selbst ein Körnlein Golds?

Und sind nicht deine Frauen
So häuslich, fromm und treu?
Erblüht in deinen Gauen
Nicht Weinsberg[2] ewig neu?

Und sind nicht deine Männer
Arbeitsam, redlich, schlicht,
Der Friedenswerke Kenner
Und tapfer, wenn man ficht?

Du Land des Korns und Weines,
Du segenreich Geschlecht,
Was fehlt dir? All und eines:
Das alte, gute Recht[3].

1. Allenthalb = überall.

2. Weinsberg, allusion à une légende souabe. L'empereur Conrad III, ayant mis le siège devant Weinsberg, aurait permis aux femmes de sortir de la ville et de sauver ce qu'elles pourraient emporter de plus précieux; elles prirent leurs maris sur leurs épaules et traversèrent ainsi les rangs des assiégeants. Le poète Chamisso a célébré l'héroïsme des femmes de Weinsberg.

3. Uhland se montre encore plus énergique et plus amer dans une autre poésie intitulée „Am 18 Oktober 1816":

„Ihr Fürsten! seid zuerst befraget:
Vergaßt ihr jenen Tag der Schlacht, (la bataille de Leipzig)

## Späte Kritik.

Als mich hätt' ein Lob beglückt,
Selbst ein Tadel mich begeistert,
Ward mir nie ein Kranz gepflückt,
Noch ein Irrtum mir gemeistert.

Lob und Tadel wird mir jetzt,
Doch mich labt, mich schmerzet keines;
Meine Harf' ist hingesetzt:
Was ich sang, ist nicht mehr meines.

---

## Justinus Kerner.

(1786-1862)

Justinus Kerner est le plus romantique des poètes souabes. Son imagination, hantée par l'idée de la mort, se complaît dans les ténèbres, aime à évoquer spectres et démons au mystère du clair de lune et à s'égarer, la nuit, dans les cimetières. Une foi religieuse sincère et profonde em-

---

An dem ihr auf den Knieen laget
Und huldigtet der höhern Macht?
Wenn eure Schmach die Völker lösten,
Wenn ihre Treue sie erprobt,
So ist's an euch, nicht zu vertrösten,
Zu leisten jetzt, was ihr gelobt.

„Ihr Völker! die ihr viel gelitten,
Vergaßt auch ihr den schwülen Tag?
Das Herrlichste, was ihr erstritten,
Wie kommt's, daß es nicht frommen mag?
Zermalmt habt ihr die fremden Horden,
Doch innen hat sich nichts gehellt,
Und Freie seid ihr nicht geworden,
Wenn ihr das Recht nicht festgestellt.

Cf. page 606 *l'Allemagne après 1813*.

pêcha seule le poète de devenir un pessimiste et un désespéré comme Lenau, qu'il aima, et auquel il ressemble par plus d'un trait. Il s'en distingue par le réalisme robuste et sain qui se manifeste assez souvent dans ses lieds, dont plusieurs vivent encore sur les lèvres de la jeunesse allemande.

Né le 18 septembre 1786, à Ludwigsburg, Kerner eut une enfance agitée, fit d'abord des études très irrégulières et apprit plusieurs métiers, avant de pouvoir étudier à Tübingen (1804) la médecine et les sciences naturelles, pour lesquelles il montra toute sa vie un goût très vif.

A Tübingen, il se lia avec Uhland qui encouragea ses premiers essais poétiques. Reçu docteur en 1808, il parcourut l'Allemagne pendant deux ans, exerça la médecine en différents endroits, et se fixa en 1819 dans la petite ville de Weinsberg[1]. Il y mourut en 1862.

## BIBLIOGRAPHIE

D. Strauss. *Kleine Schriften. Neue Folge*, p. 298.

Marie Niethammer. *J. Kerners Jugendliebe.* (Stuttgart, 1877).

Ebner. *J. Kerner. Zu seinem 100 jährigen Geburtstag.*

A. Reinhard. *J. Kerner und das Kernerhaus zu Weinsberg* (1862).

Th. Kerner. *Das Kernerhaus und seine Gäste. — Kerners Briefwechsel mit seinen Freunden.* 2 vol. 1897.

---

1. L'hospitalité de Kerner et de sa femme était proverbiale. Tieck, Matthisson, Lenau, le théologien D. Strauss, tous les poètes souabes, Varnhagen von Ense, plusieurs grands seigneurs et même des têtes couronnées fréquentèrent à Weinsberg. Cf. Gustave Pfizer „An Justinus Kerner“ :

Wer ist, der nicht gerühret
Vom Hauch, den er gespüret,
Aus deinem Hause schied?

Kerner publia plusieurs recueils de poésies (romances, ballades, lieds), dont le premier parut en 1812, et le dernier (Winterblüten) en 1859. Son penchant pour le surnaturel et le mystérieux se marque fortement dans l'*Histoire de deux somnambules* (1824), et dans la *Voyante de Prévorst* (1829).

## Die schwäbische Dichterschule.

Wohin soll den Fuß ich lenken, ich, ein fremder Wandersmann?
Daß ich eure Dichterschule, gute Schwaben, finden kann?

Fremder Wanderer, o gerne will ich solches[1] sagen dir:
Geh' durch diese lichten Matten in das dunkle Waldrevier[2],

Wo die Tanne[3] steht, die hohe, die als Mast einst schifft durchs [Meer,
Wo von Zweig zu Zweig sich schwinget singend lust'ger Vögel [Heer;

Wo das Reh mit klaren Augen durch das dunkle Dickicht sieht,
Und der Hirsch, der schlanke, setzet über Felsen von Granit.

Trete dann aus Waldesdunkel, wo im goldnen Sonnenstrahl
Grüßen Berge dich voll Reben, Neckars Blau im tiefen Thal;

Wo, von Epheu grün umranket, manche Burg vom Felsen [schaut,
Stiller Dörfer bunte Menge rings sich friedlich angebaut;

Wo ein goldnes Meer von Ähren durch die Ebnen wogt und [wallt,
Über ihm in blauen Lüften Jubellied der Lerche schallt;

---

1. Solches = dieses.
2. Comparez à cette rapide description de la Souabe celle d'Uhland dans la poésie intitulée „Württemberg", et la note 1 de la page 615.
3. Die Tanne. Le sapin joue un grand rôle dans la poésie de Kerner. Il nous le montre une fois en contestation avec la vigne, et s'exprimant ainsi :

„Eines doch ist mir beschieden:
Mehr zu laben, als dein Wein,
Lebensmüde. — Welchen Frieden
Schließen meine Bretter ein!

Wo der Winzer und der Schnitter singt ein Lied durch Berg [und Flur —
Da ist schwäb'scher Dichter Schule, und ihr Meister heißt [Natur[1].

---

## Poesie[2].

Poesie ist tiefes Schmerzen,
Und es kommt das echte Lied

---

1. Ailleurs J. Kerner exprime la même idée avec une bonhomie familière :

Bei uns gilt keine Schule,
Mit eignem Schnabel jeder singt
Was halt ihm aus dem Herzen dringt.

Heine, qui ne perd jamais l'occasion de s'égayer aux dépens d'autrui, a écrit sur l'école souabe une de ses pages les plus pétillantes d'esprit et de malice. Qu'est-ce que l'école souabe? dit-il. Il pose cette question à un brave Souabe et lui demande si Schiller en fait partie. — Oh non, nous n'en voulons rien savoir, un poète qui s'occupe de brigands! Chez nous, tout se passe bien gentiment, et puis Schiller a quitté la Souabe de si bonne heure! — Et successivement Heine cite Schelling, Hegel, David Strauss, — il remonte même le cours des âges, nomme Képler, les Hohenstaufen. Le bon Souabe répond toujours par la négative, jusqu'à ce qu'il en vienne enfin à expliquer ce qu'est la fameuse école. « Les personnages célèbres que vous avez cités, sont plus européens que souabes; ils ont pour ainsi dire émigré et se sont imposés à l'étranger, tandis que les célébrités de l'école souabe méprisent ce cosmopolitisme, et, gentiment patriotiques et sentimentaux, restent chez eux auprès des giroflées et de la soupe aux saucisses (Metzelsuppe) de la chère Souabe. »

2. Cf. ces vers de Karl Gerok, où la même pensée est raduite avec grâce et mélancolie :

Nie im Jubel heller Freude
Hab' ich je ein Lied erdacht,
Nie den holden Lenz besungen
Mitten in des Lenzes Pracht,

Einzig aus dem Menschenherzen,
Das ein tiefes Leid durchglüht.

Doch die höchsten Poesien
Schweigen wie der höchste Schmerz,
Nur wie Geisterschatten[1] ziehen
Stumm sie durchs gebroch'ne Herz.

---

## Wanderlied[2].

Wohlauf! noch getrunken[3]
Den funkelnden Wein!
Ade nun, ihr Lieben!
Geschieden muß sein.
Ade nun, ihr Berge,
Du väterlich Haus!
Es treibt in die Ferne
Mich mächtig hinaus.

---

Schüchtern schwieg der Dichtung Stimme
Vor des Lebens Übermacht,
Erst wenn mir ein Glück erstorben,
Ist's im Liede neu erwacht.

Le poète Hamerling ne partage point le sentiment de Kerner. Cf. „Quell des Gesanges“ :

Oft schon hört' ich das Wort, aus dem Leid nur quelle die Dichtkunst.
Nimmer! die Wonne nur ist ewig ihr einziger Quell.
Selbst wo gänzlich sie scheint aus dem bittersten Leid zu entspringen,
Quillt sie in Wahrheit doch nur aus der Wonne des Leids.

1. Geisterschatten, terme qui trahit bien la constante préoccupation du poète, qui se vantait d'être en relations avec les esprits.

2. Wanderlied. Un des lieds les plus populaires de l'Allemagne.

3. Getrunken. Participe passé ayant le sens de l'impératif

Die Sonne, sie bleibet
Am Himmel nicht stehn;
Es treibt sie, durch Länder
Und Meere zu gehn;
Die Woge nicht haftet
Am einsamen Strand,
Die Stürme, sie brausen
Mit Macht durch das Land.

Mit eilenden Wolken
Der Vogel dort zieht,
Und singt in der Ferne
Ein heimatlich Lied.
So treibt es den Burschen
Durch Wälder und Feld,
Zu gleichen der Mutter,
Der wandernden Welt,

Da grüßen ihn Vögel
Bekannt über'm Meer;
Sie flogen von Fluren
Der Heimat hieher;
Da duften die Blumen
Vertraulich um ihn,
Sie[1] trieben vom Lande
Die Lüfte dahin.

Die Vögel, die kennen
Sein väterlich Haus,
Die Blumen einst pflanzt' er
Der Liebe zum Strauß;
Und Liebe, die folgt ihm,
Sie geht ihm zur Hand;

1. Sie trieben. Sie, complément de trieben dont die Lüfte est le sujet.

So wird ihm zur Heimat[1]
Das fernste Land.

---

## Der Wassermann[2].

Es war in des Maien mildem Glanz,
Da hielten die Jungfern von Tübingen Tanz.

Sie tanzten und tanzten wohl allzumal
Um eine Linde im grünen Thal.

Ein fremder Jüngling, in stolzem Kleid,
Sich wandte bald zu der schönsten Maid;

Er reicht ihr dar die Hände zum Tanz,
Er setzt ihr aufs Haar einen meergrünen Kranz.

O Jüngling, warum ist so kalt dein Arm?
„In Neckars Tiefen, da ist's nicht warm."

---

1. La même pensée est exprimée avec beaucoup de force par le poète Emile Rittershaus (1834-1897) dans :

Die Heimat.

Was ist die Heimat? Ist's die Scholle,
Drauf deines Vaters Haus gebaut?
Ist's jener Ort, wo du die Sonne,
Das Licht der Welt, zuerst geschaut?
O nein, o nein, das ist sie nimmer!
Nicht ist's die Heimat, heißgeliebt.
Du wirst nur da die Heimat finden,
Wo's gleichgestimmte Herzen giebt!
Die Heimat ist, wo man dich gerne
Erscheinen, ungern wandern sieht.
Sie ist's, ob auch in weiter Ferne
Die Mutter sang dein Wiegenlied.

2. Der Wassermann, le Nix ou l'Ondin. Cf. le *Pêcheur*, de Gœthe, la *Lorelei*, de Heine, etc. La légende n'est pas particulière à la Souabe; on la trouve chez tous les peuples de race germanique.

O Jüngling, warum ist so bleich deine Hand?
„Ins Wasser dringt nicht der Sonne Brand."

Er tanzt mit ihr von der Linde weit;
„Laß, Jüngling! horch, die Mutter mir schreit[1]!"

Er tanzt mit ihr den Neckar entlang; —
„Laß, Jüngling! weh! mir wird so bang!"

Er faßt sie fest um den schlanken Leib:
„Schön Maid! du bist des Wassermanns Weib!"

Er tanzt mit ihr in die Wellen hinein, —
„O Vater und du, o Mutter mein[2]!"

Er führt sie in einen krystallenen Saal.
„Ade! ihr Schwestern im grünen Thal!"[3]

---

1. Schreit pour ruft.
2. Cf. ce dénouement à celui de la *Fille du roi des aunes*, de Herder et au *Roi des aunes*, de Gœthe.
3. Cf. la ballade suivante, traduite du danois par Herder (Stimmen der Völker. — 4 Buch).

Der Wassermann.

O Mutter, guten Rat mir leiht,
Wie soll ich bekommen das schöne Maid?

Sie baut ihm ein Pferd von Wasser klar,
Und Zaum und Sattel von Sande gar.

Sie kleidet ihn an zum Ritter fein,
So ritt er Marienkirchhof hinein.

Er band sein Pferd an die Kirchenthür,
Er ging um die Kirch' dreimal und vier,

Der Wassermann in die Kirch' ging ein,
Sie kamen um ihn, Groß und Klein.

Der Priester eben stand vor'm Altar:
„Was kommt für ein blanker Ritter dar?"

Das schöne Mädchen lacht in sich:
„O, wär' der blanke Ritter für mich!"

Er trat über einen Stuhl und zwei:
„O Mädchen, gieb mir Wort und Treu'!"

Er trat über Stühle drei und vier:
„O schönes Mädchen, zieh mit mir!"

## Der Wanderer in der Sägemühle.

Dort unten in der Mühle
Saß ich in süßer Ruh',
Und sah dem Räderspiele,
Und sah den Wassern zu.

Sah zu der blanken Säge,
Es war mir wie ein Traum,
Die bahnte lange Wege
In einen Tannenbaum[1].

Die Tanne war wie lebend;
In Trauermelodie,
Durch alle Fasern bebend
Sang diese Worte sie:

„Du kehrst zur rechten Stunde,
O Wanderer, hier ein;

---

Das schöne Mädchen die Hand ihm reicht.
„Hier hast meine Treu', ich folg' dir leicht."

Sie gingen hinaus mit Hochzeitschar,
Sie tanzten freudig und ohn' Gefahr.

Sie tanzten nieder bis an den Strand,
Sie waren allein jetzt Hand in Hand.

„Halt', schönes Mädchen, das Roß mir hier!
Das niedlichste Schiffchen bring' ich dir."

Und als sie kamen auf'n weißen Sand,
Da kehrten sich alle Schiffe zu Land.

Und als sie kamen auf den Sund,
Das schöne Mädchen sank zu Grund.

Noch lange hörten am Lande sie,
Wie das schöne Mädchen im Wasser schrie.

Ich rat' euch, Jungfern, was ich kann:
Geht nicht in Tanz mit dem Wassermann!

1. Kerner, au temps où il allait à l'école, travaillait aussi chez un menuisier; il fabriqua, d'après ses biographes, plusieurs cercueils.

Du bist's, für den die Wunde
 Mir dringt ins Herz hinein."

„Du bist's, für den wird werden,
 Wenn kurz gewandert du,
Dies Holz im Schoß der Erden
 Ein Schrein zur langen Ruh'[1]!"

Vier Bretter sah ich fallen,
 Mir ward's ums Herze schwer[2];
Ein Wörtlein wollt' ich lallen,
 Da ging das Rad nicht mehr[3].

---

1. Zur langen Ruh. Remarquez la belle antithèse que forme ce vers avec „Wenn kurz gewandert du." L'aspiration au repos, la nostalgie de l'au-delà, sont les thèmes favoris de la poésie de Kerner. Cf. le petit poème intitulé : „Zur Ruh! Zur Ruh!" :

Zur Ruh', zur Ruh',
Ihr müden Glieder!
Schließt fest euch zu,
Ihr Augenlieder!
Ich bin allein,
Fort ist die Erde;
Nacht muß es sein,
Daß Licht mir werde.

O führt mich ganz,
Ihr innern Mächte,
Hin zu dem Glanz
Der tiefsten Nächte.
Fort aus dem Raum
Der Erdenschmerzen,
Durch Nacht und Traum
Zum Mutterherzen!

2. Mir ward's ums Herze schwer. « Je me sentis le cœur si lourd. »

3. Dans un autre lied, „der tote Müller," le poète nous introduit dans la chambre du meunier qui vient d'expirer :

Es stockt sein Herz, die Pulse ruhn,
Und draußen auch wird's stille.

## Gustav Schwab.

(1792-1850)

Gustav Benjamin Schwab, né le 19 juin 1792, à Stuttgart, se voua, après de solides études à l'Université de Tübingen, à la théologie. Ses premiers vers furent remarqués. Il se lia avec Uhland, Justinus Kerner, et Varnhagen von Ense, dont il reçut des conseils et des encouragements précieux. Pendant vingt ans, il enseigna les langues anciennes au gymnase de sa ville natale; en 1837, il fut nommé pasteur à Gomaringen, près de Tübingen, au pied des Alpes de Souabe; son presbytère devint le rendez-vous de tous les poètes attirés par la beauté du site. Plus tard, premier prédicateur à l'église St. Léonard, à Stuttgart, puis docteur en théologie, conseiller du consistoire, G. Schwab mourut le 4 novembre 1850.

C'était un homme de goût, affable, de commerce facile

---

Die treuen Lieben weinen sehr,
Still bleibt sein Herz und kühle;
Die Wasser fließen wohl daher,
Still aber steht die Mühle.

Rapprochez du *Voyageur dans la scierie*, la poésie suivante de Hieronymus Lorm (né en 1821), qui respire la même mélancolie :

### Zwei Wanderer.

Zwei Wandrer schritten durch den Wald,
Den Schlag auf Schlag das Beil durchhallt.

Was jeder wünschte sehnsuchtsvoll,
Ihm aus dem Klang entgegenscholl.

Der Rüst'ge sprach: „Dort liegt der Strand
Man baut ein Schiff nach fernem Land."

Der Müde sprach: „Man baut ein Haus,
Die Liebe schmückt's mit Blumen aus."

Sie drangen durch das Baumgeflecht,
Und sieh! da hatten beide Recht.

Man baut ein Schiff nach fernem Land,
Ein Haus, umpflanzt von lieber Hand.

Man zimmert, was der Wald verbarg,
Aus neuen Brettern einen Sarg.

et sûr; nature sensible, esprit délicat, d'une culture supérieure à celle des autres poètes du groupe souabe, il a les mêmes tendances et les mêmes inspirations; il est loin, toutefois, d'égaler Uhland, qu'il proclame son maître et son modèle. Il n'en a pas la franche verve, l'humour, la concision souvent énergique. Il est aussi moins heureux dans le choix de ses sujets, qu'il emprunte ordinairement à de vieilles légendes dénuées de toute valeur poétique, voire même de tout intérêt. De là, la faiblesse, les longueurs de ses « Rapsodies ou Légendes. » Ses poésies lyriques sont fort inégales. La « guerre d'indépendance » n'a pas inspiré la muse de Schwab. Il est surtout narrateur; il aime les descriptions et en abuse parfois. On a de lui plusieurs guides intéressants (Reisehandbücher). Il a traduit les *Méditations* de Lamartine et publié un recueil, en plusieurs volumes, de prose et de poésie allemandes.

Le grand public ne connaît plus guère de lui que quelques ballades et deux ou trois lieds.

## BIBLIOGRAPHIE

K. Klüpsel. *Gustav Schwab. Sein Leben und Wirken.* (Leipzig und Stuttgart, 1858, 1884).

Ch. Th. Schwab (fils du poète). *G. Schwab.* 1883.

---

## Das Gewitter[1].

Urahne[2], Großmutter, Mutter und Kind

1. G. Schwab a trouvé le sujet de cette ballade dans le *Mercure de Souabe*, qui, en 1828, raconte le fait suivant : „Am 30 Juni 1828 schlug der Blitz in ein von zwei armen Familien bewohntes Haus der württembergischen Stadt Tuttlingen, und tötete von 10 Bewohnern desselben 4 Personen weiblichen Geschlechts, Großmutter, Mutter, Tochter und Enkelin, die erste 71, die letztere 8 Jahre alt."

On admirera l'art avec lequel le poète a su mettre en œuvre cette donnée. Le mètre se compose d'iambes, de dactyles et d'anapestes.

2. Urahne = Urgroßmutter.

In dumpfer Stube beisammen sind;
Es spielet das Kind, die Mutter sich schmückt,
Großmutter spinnt, Urahne gebückt
Sitzt hinter dem Ofen im Pfühl[1] —
Wie wehen die Lüfte so schwül!

Das Kind spricht: „Morgen ist's Feiertag,
Wie will ich spielen im grünen Hag,
Wie will ich springen durch Thal und Höhn,
Wie will ich pflücken viel Blumen schön;
Dem Anger, dem bin ich hold!" —
Hört ihr's, wie der Donner grollt?

---

1. Pfühl, le coussin du fauteuil. Comparez à cette rapide esquisse le gracieux tableau d'intérieur que nous peint Ernst Ziel (né en 1841), dans „Häuslichkeit":

Die Lampe wirft in ruhevollem Schimmer
Ihr Dämmerlicht
Gemütlich durch das kleine, enge Zimmer
Und flackert nicht.

Das Reisig knistert heimlich im Kamine
Und flammt und knackt;
Die Uhr, die alte, an der Bettgardine
Schlägt leisen Takt.

Die schlichten Eltern lesen in der Bibel
Herzinniglich;
Die Kinder in die halbvergilbte Fibel
Vertiefen sich.

Großmütterlein am Rade freundlich leise
Spinnt ruhevoll,
Und murmelt eine alte, liebe Weise
Gedankenvoll.

Doch draußen wirft ans Fenster dürre Reiser
Der Herbstessturm;
Die Wetterfahne knarrt unheimlich heiser
Vom alten Turm.

„Was kümmert uns des Wetters wildes Schauern,
Was Sturm und Wind,
Wenn wir in Lieb' in unsern sichern Mauern
Beisammen sind?"

Die Mutter spricht: „Morgen ist's Feiertag,
Da halten wir alle fröhlich Gelag'[1],
Ich selber, ich rüste mein Feierkleid;
Das Leben, es hat auch Lust nach Leid[2],
Dann scheinet die Sonne wie Gold!“ —
Hört ihr's, wie der Donner grollt?

Großmutter spricht: „Morgen ist's Feiertag,
Großmutter hat keinen Feiertag.
Sie kochet das Mahl, sie spinnet das Kleid,
Das Leben ist Sorg' und viel Arbeit;
Wohl dem, der that, was er sollt'!“ —
Hört ihr's, wie der Donner grollt?

Urahne spricht: „Morgen ist's Feiertag,
Am liebsten morgen ich sterben mag:
Ich kann nicht singen und scherzen mehr;
Ich kann nicht sorgen und schaffen schwer;
Was thu' ich noch auf der Welt?“ —
Seht ihr wie der Blitz dort fällt?

Sie hören's nicht, sie sehen's nicht,
Es flammet die Stube wie lauter Licht:
Urahne, Großmutter, Mutter und Kind
Vom Schlag miteinander getroffen sind;
Vier Leben endet ein Schlag, —
Und morgen ist's Feiertag!

---

1. Gelage. Proprement: pique-nique (legen, zusammenlegen) — puis, banquet, festin.
2. Leid. Remarquer l'allitération: Leben, Lust, Leid.

## Wilhelm Hauff.

(1802-1827)

Le talent précoce de Wilhelm Hauff n'eut pas le temps de se développer. Né le 29 novembre 1802, à Stuttgart, Hauff étudia la philologie et la théologie à l'Université de cette ville et se fit bientôt connaître par des contes et des nouvelles d'un caractère humoristique. Mais il mourut à l'âge de vingt-cinq ans. Son œuvre capitale est le roman historique (en trois volumes), de *Lichtenstein*. Les *Mémoires de Satan* (1826), sont écrits avec verve, mais trahissent encore l'inexpérience de l'auteur, qui a été mieux inspiré dans plusieurs lieds restés populaires. Le poète Gustav Schwab a publié les œuvres complètes de Wilhelm Hauff, avec une préface (1830-1831).

BIBLIOGRAPHIE

KLAIBER. *Wilhelm Hauff, ein Lebensbild des Dichters.* Stuttgart, 1881.

---

### Reiters Morgengesang[1].

(Nach einem schwäbischen Volkslied.)

Morgenrot, Morgenrot!
Leuchtest mir zum frühen Tod.
Bald wird die Trompete blasen,
Dann muß ich mein Leben lassen,
Ich und mancher Kamerad!

Kaum gedacht, kaum gedacht,
War der Lust ein End' gemacht!
Gestern noch auf stolzen Rossen,
Heute durch die Brust geschossen,
Morgen in das kühle Grab.

1. Reiters Morgenlied. Cette poésie se trouve dans le roman de *Lichtenstein*.

Ach wie bald, ach wie bald
Schwindet Schönheit und Gestalt!
Thust du stolz mit deinen Wangen,
Die wie Milch und Purpur prangen?
Ach, die Rosen welken all!

Und was ist, und was ist,
Aller Menschen Freud' und List?
Unter Kummer, unter Sorgen,
Sich bemühn vom frühen Morgen,
Bis der Tag vorüber ist.

Darum still, darum still,
Füg' ich mich wie Gott es will.
Nun so will ich wacker streiten,
Und sollt' ich den Tod erleiden,
Stirbt ein braver Reitersmann.

---

## Ed. Mörike.

(1804-1875)

Né le 8 septembre 1804, à Ludwigsburg, Eduard Mörike étudia la théologie, embrassa la profession ecclésiastique, puis se voua à l'enseignement et mourut le 4 juin 1875 à Stuttgart. Il a plus d'originalité, de fraîcheur et d'humour que Gustav Schwab; il offre plus de ressemblance avec Uhland et sait, comme lui, trouver l'accent populaire, le „Volkston." Ses poésies lyriques (1838 et années suivantes), constituent le meilleur de son œuvre; il a aussi écrit un roman (*Maler Nolten*, 1832), des contes et des nouvelles.

### BIBLIOGRAPHIE

JULIUS KLAIBER. *Eduard Mörike (zwei Vorträge)*. Stuttgart, 1876.

---

## Zwei Liebchen[1].

Ein Schifflein auf der Donau schwamm,
Drin saßen Braut und Bräutigam,
Er hüben und sie drüben[2].

Sie sprach : Herzliebster, sage mir,
Zum Angebind[3] was geb' ich dir?

Sie streift zurück ihr Ärmelein,
Sie greift ins Wasser frisch hinein.

Der Knabe, der thät[4] gleich also,
Und scherzt mit ihr und lacht so froh.

Ach, schöne Frau Done[5], geb' sie mir[6]
Für meinen Schatz eine hübsche Zier!

Sie zog heraus ein schönes Schwert,
Der Knab' hätt'[7] lang so eins begehrt.

Der Knab', was hält er in der Hand?
Milchweiß ein köstlich Perlenband.

Er legt's ihr um ihr schwarzes Haar,
Sie sah wie eine Fürstin gar.

Ach, schöne Frau Done, geb' sie mir
Für meinen Schatz eine hübsche Zier!

Sie langt hinein zum andernmal,
Faßt einen Helm von lichtem Stahl.

---

1. Les poètes souabes chantent volontiers ces légendes populaires, d'un caractère mystérieux et sombre, auxquelles les romantiques avaient déjà donné droit de cité dans la poésie savante.
2. Hüben, de ce côté-ci, drüben, de ce côté-là.
3. Angebind, présent d'amitié.
4. Thät, populaire pour thut, — also, de même.
5. Frau Done, c'est la nixe du Danube.
6. Geb' sie, emploi populaire de la troisième personne.
7. Hätt', dialectal pour hat.

Der Knab' vor Freud' entsetzt sich schier[1],
Fischt ihr einen goldnen Kamm dafür.

Zum dritten sie ins Wasser griff:
Ach weh! da fällt sie aus dem Schiff.

Er springt ihr nach, er faßt sie keck,
Frau Done reißt sie beide weg:

Frau Done hat ihr Schmuck gereut,
Das büßt der Jüngling und die Maid.

Das Schifflein leer hinunterwallt;
Die Sonne sinkt hinter die Berge bald.

Und als der Mond am Himmel stand,
Die Liebchen schwimmen tot ans Land
Er hüben und sie drüben.

---

## Das verlassene Mägdlein.

Früh, wenn die Hähne krähn,
Eh' die Sternlein verschwinden,
Muß ich am Herde stehn,
Muß Feuer zünden.

Schön ist der Flammen Schein,
Es springen die Funken,
Ich schaue so drein,
In Leid versunken.

Plötzlich, da kommt es mir,
Treuloser Knabe!
Daß ich die Nacht von dir
Geträumet habe.

1. Schier, populaire pour fast.

Thräne auf Thräne dann
Stürzet hernieder;
So kommt der Tag heran —
O ging' er wieder!

---

## Gustav Pfizer.

(1807-1890)

### Die Sommergeister.

Sommers laufen in Mittagsglut,
Ohne die Sohlen zu ritzen,
Luftige Geister ohne Blut
Über der Ähren Spitzen.

Wenn die Erde recht dürr und heiß,
Werden sie erst lebendig;
Wenn der Himmel von Hitze weiß,
Spielen sie fort beständig.

Jedes Wölkchen die Kinder verscheucht,
Daß sie sich eilig verschlupfen;
Wenn ihnen würden die Füßchen feucht,
Stürben sie hin am Schnupfen.

Leicht gekleidet im güldenen Hemd,
Glänzen die weißen Gliedchen;
In silberner Sprache, seltsam und fremd
Singen sie köstliche Liedchen.

Doch wenn die Sichel mit drohendem Schall
Schwingen gebräunte Hände,
Dann hat der glänzende Kinderball,
Das Spiel des Sommers ein Ende.

Fröstelnd in Höhlen kauern sie
Sich jetzt im Herbste zusammen;
Sehnend und weinend betrauern sie
Des Sommers liebliche Flammen.

---

## Wilhelm Müller.

(1795-1827)

Wilhelm Müller aime et sent la nature avec la tendresse filiale, la fraîcheur et la vivacité d'impressions des personnages qu'il met en scène : il partage leur condition, il est tour à tour pâtre, meunier, chasseur, étudiant, compagnon. Il a horreur des chambres closes, des fenêtres fermées. Il est amoureux du grand air, du ciel bleu, de la forêt qui murmure, du ruisselet qui bavarde. Toute la nature parle dans ses vers. Le ruisseau s'adresse au meunier, le printemps, pour annoncer sa venue, jette des branches vertes contre la fenêtre, la truite sautillante fait la leçon au poète. W. Müller a ainsi retrouvé, sans effort, dans ses chants, le trait vif et hardi, le jet heureux, l'accent naïf du Volkslied. Une sève de jeunesse ardente et vigoureuse circule dans son œuvre. Les *Griechenlieder* (1822-1824) sont des hymnes de guerre d'une superbe envolée et la poésie de 1813 n'a rien produit qui leur puisse être comparé.

L'Allemagne lit et chante encore les *Müllerlieder*. L'épopée, qui demande une inspiration plus puissante et plus soutenue, convenait moins au talent primesautier du poète, et il n'a rien écrit de durable en ce genre.

Müller a aussi composé des épigrammes et des ballades. Né le 7 octobre 1794, à Dessau, il étudia la philologie et l'histoire à Berlin, fit la campagne de 1813, après laquelle il reprit ses études, partit en 1817, avec le baron de Sack, pour un long voyage, mais s'arrêta en Italie, où il resta jusqu'en 1819. Le fruit de ce séjour fut une *Etude sur Rome, les Romains et les Romaines* (1820). La même année, il fut pourvu d'une chaire de langues anciennes au gymnase de Dessau et nommé conservateur de la bibliothèque

ducale. Il fit de nombreux voyages, dans lesquels il se lia avec G. Schwab, Uhland et Kerner. Il mourut le 30 septembre 1827.

BIBLIOGRAPHIE

*Vermischte Schriften*, avec une biographie, par G. Schwab. Leipzig, 1830.

*Gedichte*, publiés par le même. Leipzig, 1837.

---

## Wanderschaft[1].

Das Wandern ist des Müllers Lust,
Das Wandern!
Das muß ein schlechter Müller sein,
Dem niemals fiel das Wandern ein,
Das Wandern!

---

1. Wanderschaft. C'est un des lieds préférés de la jeunesse allemande. Cf. ces vers d'un poète contemporain, Ludwig Grote (né en 1825) :

Das rechte Wandern.

Und soll mir recht gesegnet sein
Und recht erwünscht das Wandern,
So laßt mich wandern ganz allein,
Und bleibt zu Haus, ihr andern.

Ja, ganz allein und ohn' Geleit,
Das Wandern ist das rechte,
Beim Morgenstrahl, zur Abendzeit,
Durchs Schweigen stiller Nächte.

Da schau' ich früh auf Feld und Au
Den Blumen in die Augen
Und sehe, wie aus Licht und Tau
Sie neues Leben saugen.

Da tönt den lieben langen Tag
Gesang in bunten Weisen
Der Amsel Lied, des Finken Schlag
Die ihren Schöpfer preisen.

Vom Wasser haben wir's gelernt,
Vom Wasser!
Das hat nicht Rast bei Tag und Nacht,
Ist stets auf Wanderschaft bedacht,
Das Wasser.

Das sehn wir auch den Rädern ab
Den Rädern!
Die gar nicht gerne stille stehn,
Die sich mein' Tag' [1] nicht müde drehn,
Die Räder.

Die Steine selbst, so schwer sie sind,
Die Steine!
Sie tanzen mit den muntern Reihn
Und wollen gar noch schneller sein,
Die Steine.

O Wandern, Wandern, meine Lust,
O Wandern!
Herr Meister und Frau Meisterin,
Laßt mich in Frieden weiter ziehn
Und wandern!

---

Da hemm' ich spät den müden Lauf,
Der Nachtigall zu lauschen,
Blick' in den stillen Mond hinauf
Und hör' der Quellen Rauschen.

Und was da draußen klingt und blüht,
Das tönt im Innern wieder,
Und heimlich ziehn mir durchs Gemüt
Viel tausend goldne Lieder.

Drum soll mir recht gesegnet sein, &c...

1. Mein' Tag', « de ma vie ». Expression populaire. Cf. *Egmont*, I, 1 : „Einer gewinnt, der Andre verliert, ohne daß man sein' Tage begreift, wer was gewinnt oder verliert.“

## Lied vor der Schlacht[1].

Wer für die Freiheit kämpft und fällt, des Ruhm wird blühend [stehn
So lange frei die Winde noch durch freie Lüfte wehn,
So lange frei der Bäume Laub noch rauscht im grünen Wald,
So lang' des Stromes Woge noch frei nach dem Meere wallt,
So lang' des Adlers Fittich frei noch durch die Wolken fleugt[2],
So lang' ein freier Odem[3] noch aus freiem Herzen steigt.
Wer für die Freiheit kämpft und fällt, des Ruhm wird blü- [hend stehn
So lange freie Geister noch durch Erd' und Himmel gehn.
Durch Erd' und Himmel schwebt er noch, der Helden Schatten- [reihn,
Und rauscht um uns in stiller Nacht, in hellem Sonnenschein,
Im Sturm, der stolze Tannen bricht, und in dem Lüftchen [auch,
Das durch das Gras auf Gräbern spielt mit seinem leisen [Hauch.
In ferner Enkel Hause noch um alle Wiegen kreist
Auf Hellas' heldenreicher Flur der freien Ahnen Geist;
Der haucht in Wunderträumen schon den zarten Säugling an,
Und weiht in seinem ersten Schlaf das Kind zu einem Mann.
Den Jüngling lockt sein Ruf hinaus mit nie gefühlter Lust
Zur Stätte, wo ein Freier fiel; da greift er in die Brust
Dem Zitternden, und Schauer ziehn ihm durch das tiefe Herz,
Er weiß nicht, ob es Wonne sei, ob es der erste Schmerz.
Herab, du heil'ge Geisterschar, schwell' unsre Fahnen auf,
Beflügle unsrer Herzen Schlag und unsrer Füße Lauf!
Wir ziehen nach der Freiheit aus, die Waffen in der Hand,

1. Le mètre de cette ode est iambique; les vers ont sept pieds.
2. Fleugt, fréquent en poésie pour fliegt. Fleugt ne rime guère avec steigt.
3. Odem, dialectal pour Atem.

Wir ziehen aus auf Kampf und Tod für Gott, für's Va-
[terland,
Ihr seid mit uns, ihr rauscht um uns, eu'r Geisterodem zieht
Mit zauberischen Tönen hin durch unser Jubellied.
Ihr seid mit uns, ihr schwebt daher, ihr aus Thermopylä,
Ihr aus dem grünen Marathon, ihr von der blauen See,
Am Wolkenfelsen Mykale, am Salaminerstrand,
Ihr all' aus Wald, Feld, Berg und Thal im weiten Griechen-
[land[1]!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Wer für die Freiheit kämpft und fällt, des Ruhm wird blü-
[hend stehn
So lange frei die Winde noch durch freie Lüfte wehn,
So lange frei der Bäume Laub noch rauscht im grünen Wald,
So lang' des Stromes Woge noch frei nach dem Meere wallt,
So lang' des Adlers Fittich frei noch durch die Wolken fleugt,
So lang' ein freier Odem noch aus freien Herzen steigt.

(Griechenlieder.)

---

1. Cf. ces vers de Casimir Delavigne :

Guerre, guerre aux tyrans ! Nochers, fendez les flots.
Du haut de son tombeau Thémistocle domine
Sur ce port qui l'a vu si grand ;
Et la mer à vos pieds s'y brise, en murmurant
Le nom sacré de Salamine.

Guerre aux tyrans ! Soldats, le voici, ce clairon
Qui des Perses jadis a glacé le courage !
Sortez par ce portique, il est d'heureux présage !
Pour revenir vainqueur par là sortit Cimon ;
C'est là que de son père on suspendit l'image !
Partez, marchez, courez, vous courez au carnage,
C'est le chemin de Marathon !

## Karl Gerok.

(1815-1890)

Karl Gerok, né à Vaihingen, dans le Würtemberg, le 30 janvier 1815, mort à Stuttgart, le 14 janvier 1890, fut un ami et un disciple de Gustav Schwab. Après avoir étudié la théologie à Tübingen, il embrassa la carrière ecclésiastique. Il a écrit principalement des poésies religieuses et patriotiques (*Palmblätter*, 1857; *Pfingstrosen*, 1864; *Blumen und Sterne*, *Letzter Strauss*, etc.)

---

### Herbstgefühl.

Müder Glanz der Sonne!
Blasses Himmelblau!
Von verklungner Wonne
Träumet still die Au.

An der letzten Rose
Löset lebenssatt
Sich das letzte, lose
Bleiche Blumenblatt.

Goldenes Entfärben
Schleicht sich durch den Hain; —
Auch Vergehn und Sterben
Deucht mir süß zu sein.

---

## Julius Sturm.

(1816-1896)

Julius Sturm, né le 21 juillet 1816, à Köstritz, dans la principauté de Reuss, étudia la théologie et fut précepteur à Heilbronn, où il fit la connaissance de Justinus Kerner et de Lenau. Nommé pasteur en 1857, il prit sa retraite en

**1885. Il a écrit, sous l'influence du groupe souabe, de nombreuses poésies, d'un caractère religieux et patriotique. *Gedichte* (1850); *Fromme Lieder* (1852); *Kampf- und Siegesgedichte* (1870); *Natur, Liebe, Vaterland* (1884); etc. Il mourut en 1896.**

---

## Das Weihnachtsfest der Urahne.

Geschäftig wankt am dürren Krückenstabe
Urahne auf und ab im Kämmerlein;
All ihre Lieben schlafen längst im Grabe,
Sie steht auf Gottes weiter Welt allein,
Und doch hat sie zur Christnacht eingehandelt
Ein grünes Bäumchen, das sie still umwandelt.

Ihr trüber Blick ruht auf dem hellen Glanze,
Die tiefste Ruhe herrscht im kleinen Haus
Und an der Tannenzweige grünem Kranze
Löscht still ein Lichtlein nach dem andern aus.
Und matt und immer matter wird der Schimmer
Und immer düstrer wird's im kleinen Zimmer.

Noch brennt die Lampe nur mit trübem Scheine,
Das Mütterchen sitzt traurig vor dem Baum :
„Sie starben alle, ich nur blieb alleine[1],
Für mich nur hat der Friedhof keinen Raum!
Sie seufzt und faltet fromm die welken Hände :
Herr Jesus Christ, bescher ein selig Ende!

Es schwand die Nacht, das Fest ist angebrochen,
Die Nachbarin will nach der Freundin sehn;
Die Thür ist zu, vergeblich ist das Pochen;
„Was ist dem alten Mütterchen geschehn?"
Sie rüttelt an der Thür, nun ist's gelungen,
Die Thür ist knarrend aus dem Schloß gesprungen.

---

1. Alleine, archaïque pour allein.

Ein würz'ger Duft durchwogt das kleine Zimmer,
Die Nachbarin durchblickt den engen Raum;
Dort sitzt das alte Mütterchen noch immer,
Doch kalt und starr vor ihrem Weihnachtsbaum.
Erhört ward ihr Gebet, als Weihnachtsspende
Ward ihr vom Herrn beschert — ein selig Ende.

---

# NEUVIÈME PÉRIODE.

## (1832-1901)

---

Après 1832, après la *Kunstperiode*, la période d'art pur et désintéressé, la littérature allemande prend un caractère résolument pratique. Elle délaisse les spéculations abstraites; elle s'intéresse aux questions du jour. Les poètes descendent dans la mêlée des partis et combattent pour l'idéal qui leur est cher. Liberté religieuse et politique, indépendance nationale, rétablissement de l'Empire, telles furent, jusqu'en 1870, les principales aspirations du peuple allemand. Le contraste entre ces rêves et la réalité, l'évocation d'un passé glorieux ou la peinture des misères présentes furent les thèmes habituels des auteurs les plus applaudis. Le roman de mœurs et d'histoire, qui restera le genre préféré, le drame, l'épopée même, sont au service non plus de l'art, mais de l'*idée* et reflètent, le plus souvent, les opinions et les luttes des partis.

Les victoires de 1870 donnèrent aux champions de l'unité germanique et de l'hégémonie prussienne, une satisfaction inespérée et complète : elles laissèrent sans solution les problèmes qui ont de tout temps divisé les esprits et qui ont, en Allemagne plus qu'ailleurs, une gravité redoutable.

Les conflits entre la raison et la foi, entre la liberté individuelle et l'autorité monarchique, entre les ambitions de la bourgeoisie et les privilèges de la noblesse, entre le

capital et le travail, préoccupèrent dès lors les écrivains et le public, rassurés sur l'avenir de l'unité allemande. La littérature devint naturaliste et socialiste. Dans les romans et dans les drames, on cherche, on propose des remèdes, ou, tout au moins, on dépeint le mal.

On imite, on traduit, on plagie Ibsen [1], Alexandre Dumas fils et Zola.

Les faits-divers des journaux, les comptes-rendus des tribunaux fournissent une ample moisson de documents humains; on les consulte avidement. On se flatte de faire œuvre de science en décrivant avec une minutie désolante les bas-fonds de la société, les pires aberrations de la conscience et les plus répugnantes horreurs du vice. On s'attache à ne voir que les tares et les plaies de la civilisation moderne. On jure sur la parole de Schopenhauer, de Darwin ou de Nietzsche [2]. Le pessimisme, le matérialisme et le nihilisme se partagent la faveur publique.

Le talent ne manque certes point à bon nombre des au-

---

1. Ibsen (Henrik), né en 1828, est le plus célèbre des auteurs scandinaves. Ses pièces de théâtre, qui n'ont pas toujours été bien comprises ont été traduites en toutes les langues et jouées sur toutes les scènes. Ibsen a écrit des comédies, un poème dramatique, *Brand*, d'une grandeur farouche et sauvage, des drames historiques, mais on le connaît surtout à cause de ses drames sociaux : *Le Canard sauvage*, *Maison de Poupée*, *les Revenants*, *Rosmersholm*, *Hedda Gabler*, *Solness le Constructeur*. Dans presque toutes ses œuvres, il montre l'individu aux prises avec les conventions, les mensonges et les compromis de la société, et il soulève, sans proposer de solution, une foule de problèmes troublants. La lecture du théâtre d'Ibsen laisse une impression de tristesse et de découragement profond.

2. Nietzsche (1844-1900), dont les principaux ouvrages sont : *Die Geburt der Tragödie*, *Menschliches Allzumenschliches* (2 vol.) et *Also sprach Zarathustra*, exerce, en Allemagne, une influence considérable et qui semble devoir grandir encore. Il professe une doctrine essentiellement aristocratique, et ne prétend s'adresser qu'aux esprits supérieurs. Pour lui, la fin suprême de l'humanité est de produire des héros, des génies, « *des surhumains* », qui élèveront jusqu'à eux la foule obscure et inconsciente, — qui



teurs dramatiques et des romanciers allemands de ce temps : quelques-uns commencent à s'apercevoir qu'ils en peuvent faire un plus noble usage. Une réaction idéaliste se dessine chez Sudermann et Hauptmann. Elle serait riche de promesses pour la poésie allemande, si elle devenait définitive.

## Aperçu chronologique.

1833. Mort du poète dramatique Michel Beer, de Rahel Varnhagen.

1834. Naissance de l'historien Heinrich von Treitschke. — Mort de Schleiermacher. — Mort de Salis-Seewis. — *Laienbrevier*, de Leopold Schefer. — Naissance du romancier Felix Dahn, du poète épique et lyrique Julius Wolff.

1835. Mort de Guillaume de Humboldt, de Platen, de l'historien Niebuhr. — *Wally, die Zweiflerin*, roman de Karl Gutzkow. — *Hannibal*, tragédie de Grabbe. — Décret de la Diète de Francfort contre la *Jeune-Allemagne*.

1836. *Ueber den Willen in der Natur*, de Schopenhauer. — *Die Epigonen*, roman de Karl Immermann. — *Schutt*, recueil de poésies d'Anastasius Grün.

---

donneront un but à sa vie, l'essor à son imagination et à son cœur. Tandis que le « saint » ou le « sage » de Schopenhauer s'abstient, renonce et nie, le « surhumain » de Nietzsche agit, veut et affirme. Nietzsche développe longuement « la morale de l'athéisme ».

Il faut lire sur ce philosophe :

L'étude de M. Henri Lichtenberger *La Philosophie de Nietzsche* (Alcan, Paris, 1898).

*Das Leben Friedrich Nietzsches*, d'Elisabeth Förster-Nietzsche, la sœur du philosophe. (C. G. Naumann, Leipzig, 1895-1901. 2 vol.).

Mme Meta von Salis-Marschlins. *Philosoph und Edelmensch, Ein Beitrag zur Charakteristik F. Nietzsches* (même librairie).

Une étude très concise et très claire de Peter Gast, dans le 6e volume des œuvres de Nietzsche (pages 486-521), même librairie. 1901.

Un article de M. Fouillée dans la *Revue des Deux Mondes : La morale aristocratique du surhomme* (1er septembre 1901).

**1857.** Mort de Joseph von Eichendorff. — Naissance du poète dramatique Hermann Sudermann. — *Fechter von Ravenna*, de Friedrich Halm, pièce patriotique. — *Ekkehard, eine Geschichte aus dem 10. Jahrhundert*, roman historique de Scheffel

**1858.** Mort de Varnhagen von Ense. — *Venus im Exil*, épopée romantique de Robert Hamerling.

**1859.** Mort d'Alexandre de Humboldt. — Naissance du poète et romancier Karl Bleibtreu. — *Die Fabier*, tragédie de Gustav Freytag.

— 1861) *Der Zauberer von Rom*, roman de Gutzkow.

— 1867) *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*, de Gustav Freytag.

**1860.** Mort d'Arthur Schopenhauer, de Moritz Arndt. — *Problematische Naturen*, roman de Friedrich Spielhagen. — *Der Zunftmeister von Nürnberg*, drame d'Oscar von Redwitz.

**1861.** Mort de l'historien Friedrich Christoph Schlosser. — *Durch Nacht zum Licht*, roman de F. Spielhagen.

—1882) *Wanderungen durch die Mark Brandenburg*, de Theodor Fontane.

**1862.** Mort d'Uhland, de Justinus Kerner, de J. Ch. von Zedlitz. — Naissance du poète dramatique Gerhart Hauptmann. — *Sinnen und Minnen*, poésies lyriques de Robert Hamerling.

**1863.** Mort du philologue Jacob Grimm, du poète dramatique Friedrich Hebbel. — *Die von Hohenstein*, roman de F. Spielhagen. — *Frau Aventiure*, poésies lyriques de Joseph Victor Scheffel.

—1866) *Der deutsche Krieg*, roman historique de Heinrich Laube.

**1864.** *Eine ägyptische Königstochter*, roman historique de Georg Ebers. — *Geister und Menschen*, roman de Wilbrandt.

**1865.** Mort du nouvelliste et poète dramatique Otto Ludwig. — Naissance du poète dramatique Max Halbe. — *Kolberg*, drame patriotique de Paul Heyse. — *Der Hungerpastor*, roman de Wilhelm Raabe. — *Auf der Höhe*, roman d'Auerbach.

**1866.** Mort de Friedrich Rückert, du poète autrichien Joh. Nepom. Vogl. — *In Reih' und Glied*, roman de Spiel-

hagen. — *Ahasver in Rom*, poème épique de Robert Hamerling.

—1868) *Völkerwanderung*, poème épique de Hermann Lingg.

**1867.** Mort de l'historien Ludwig Häusser, du nouvelliste, poète épique et dramatique Julius Mosen. — *Unüberwindliche Mächte*, roman de Herman Grimm. — *Philosophie des Unbewussten*, d'Eduard von Hartmann.

**1868.** Mort d'Adalbert Stifter, auteur de nouvelles et de romans. — *Der Grobschmied von Antwerpen*, poème épique de Gottfried Kinkel.

**1869.** Mort du romancier Heinrich König. — *Novellen*, de Wilbrandt. — *Hammer und Amboss*, roman de F. Spielhagen. — *Hermann Stark*, roman d'Oscar von Redwitz. — *Der König von Sion*, poème épique de R. Hamerling.

—1874) *Die Nibelungen*, de Wilhelm Jordan.

**1870.** Mort de l'humoriste Bogumil Goltz. — Nombreux chants de guerre et de victoire (Ernst Scherenberg, Geibel, Wildenbruch, Dahn, etc.). — *Der Graf von Hammerstein*, drame de Wilbrandt.

**1871.** Mort du romancier Willibald Alexis, du poète Friedrich Halm. — *Der Pfarrer von Kirchfeld*, drame d'Anzengruber. — *Das Lied vom neuen deutschen Reiche*, d'O. von Redwitz. — *Aus dem Felde*, poésies patriotiques de Julius Wolff.

**1872.** Mort du philosophe Feuerbach, disciple de Hegel (il appartient à l'extrême gauche hégélienne), — de Franz Grillparzer, de Robert Prutz, du poète autrichien Moritz Hartmann, de Ludolf Wienbarg (un des champions de la Jeune-Allemagne). — Naissance de Karl Busse, un des poètes du groupe de *Jüngst-Deutschland*. — *Der Meineidbauer*, drame d'Anzengruber. — *Gracchus*, tragédie de Wilbrandt. — *Die Maler*, comédie du même. — *Huttens letzte Tage*, poème épique de Konrad Ferdinand Meyer. — *Die Ahnen*, roman historique de G. Freytag.

**1873.** Mort de l'historien Raumer, du poète comique Roderich Benedix, du poète, romancier et traducteur Hermann Kurz. — *Kinder der Welt*, roman de Paul Heyse.

**1874.** Mort du théologien David Friedrich Strauss, de Hoffmann von Fallersleben, de Georg Ludwig Hesekiel,

auteur de romans historiques. — *Der G'wissenswurm*, drame d'Anzengruber. — *Arria und Messalina*, tragédie de Wilbrandt. — *König Roderich*, drame de Felix Dahn.

1875. Mort de Georg Herwegh, du poète autrichien J. G. Seidl, du poète souabe Ed. Mörike. — *Markgraf Rüdiger von Bechelaren*, tragédie de F. Dahn. — *Till Eulenspiegel redivivus*, poésie épique de Julius Wolff.

1876. Mort de Freiligrath, d'Anastasius Grün, de Karl Simrock. — *Nero*, tragédie de Wilbrandt. — *Deutsche Treue*, drame de F. Dahn. — *Heimgarten*, revue mensuelle de Rosegger. — *Horacker*, roman de Wilhelm Raabe. — *Aspasia*, roman historique de Robert Hamerling. — *Der Rattenfänger von Hameln*, poésie épique de Julius Wolff. — *Jürg Jenatsch*, roman historique de K. F. Meyer. — *Ein Kampf um Rom*, roman historique de Felix Dahn.

1877. Mort du nouvelliste et poète comique Hackländer, d'Ottilie Wildermuth. — *Lieder und Gesänge*, d'Ernst von Wildenbruch. — *Kriemhild*, tragédie de Wilbrandt. — *Die neuen Serapionsbrüder*, roman de Karl Gutzkow. — *Sturmflut*, roman de F. Spielhagen. — *Uarda*, roman historique de Georg Ebers. — *Der Wilde Jäger*, poésie épique de Julius Wolff. — *Zlatarog, eine slovenische Alpensage*, poésie épique de R. Baumbach.

1878. Mort de Karl Gutzkow. — *Homo sum*, roman historique de Georg Ebers. — *Auch Einer*; *eine Reisebekanntschaft*, roman de F. Th. Vischer. — *Lieder eines fahrenden Gesellen*, poésies lyriques, et *Horand und Hilde*, poème épique de Rudolf Baumbach. — *Dreizehnlinden*, poème épique de Friedrich Wilhelm Weber. — *Um den Kaiserstuhl*, roman historique de Wilhelm Jensen. — *Vor dem Sturme*, roman historique de Theodor Fontane.

1879. Mort du poète lyrique Heinrich Leuthold, disciple de Geibel. — *Die Schwestern*, roman historique de Georg Ebers. — *Die Tochter des Herrn Fabricius*, drame bourgeois de Wilbrandt.

1880. Mort du poète Karl von Holtei. — E. de Hartmann : *Zur Geschichte und Begründung des Pessimismus*. — *Der Meister von Tanagra*, roman d'Ernst von Wildenbruch. — *Novellen*, du même. — *Der Kaiser*, roman historique de Georg Ebers. — *Das goldene Kalb*, roman de R. Gottschall.

— *Der Tannhäuser*, poésie épique de Julius Wolff. — *Antinous*, roman historique de George Taylor (Adolf Hausrath).

**1881.** Mort du poète Franz Dingelstedt. — *Eine Frage*, roman historique de Georg Ebers. — *Gedichte*, poésies lyriques de F. W. Weber.

**1882.** Mort de Gottfried Kinkel, de Karl Egon Ebert, du romancier Berthold Auerbach, de Hermann Hettner. — *Die Karolinger*, *Harald*, *Väter und Söhne*, *Der Menonit*, quatre tragédies de Wildenbruch. — *Die Frau Bürgermeisterin*, roman historique de Georg Ebers. — *Die Erbschaft des Blutes*, roman de R. Gottschall. — *Gedichte*, poésies lyriques de Julius Grosse.

—1888) *Kleine Romane aus der Völkerwanderung*, de F. Dahn.

—1884) *Critische Waffengänge*, manifeste de la nouvelle école (Heinrich et Julius Hart).

**1883.** Mort de Richard Wagner, poète et musicien. — *Ein Wort*, roman historique de Georg Ebers. — *Tanagra, Idyll aus Griechenland*, de Gottfried Kinkel. — *Truggold, Erzählung aus dem 17. Jahrhundert*, de Rudolf Baumbach. — *Sülfmeister*, roman historique de Julius Wolff. — *Sedan*, tragédie de Heinrich Hart.

**1884.** Mort du poète Emmanuel Geibel, du poète dramatique et romancier Heinrich Laube. — *Dichtungen und Balladen*, d'Ernst von Wildenbruch. — *Christoph Marlow*, tragédie de Wildenbruch. — *Familie Buchholz*, roman de Julius Stinde. — *Leukothea*, roman historique d'Oscar Linke. — *Jetta*, roman historique de George Taylor (Adolf Hausrath). — *Der Raubgraf*, roman historique de Julius Wolff.

**1885.** « *Moderne Dichtercharaktere* » (recueil de poésies d'une vingtaine de jeunes auteurs qui veulent fonder une école nouvelle). — *Promethidenlos*, de G. Hauptmann. — *Serapis*, roman historique de Georg Ebers. — *Im Zwielicht, zwanglose Geschichten*, de Hermann Sudermann.

**1886.** Mort de l'historien Ranke, du poète et romancier Joseph Victor Scheffel, de Wilhelm Scherer. — Seconde édition des *Moderne Dichtercharaktere* sous le titre de *Jung-Deutschland* (Berlin et Leipzig, Thiel). — *Buch der Zeit*,

recueil de poésies (sociales et politiques) d'Arno Holz, le principal poète lyrique du groupe *Das Jüngste Deutschland*. — *Revolution der Litteratur*, de Karl Bleibtreu (Leipzig), manifeste de la nouvelle école littéraire. — *Martin Salander*, roman de Gottfried Keller. — *Die Nilbraut*, roman historique de Georg Ebers.

**1887.** Mort de l'esthéticien Friedrich Vischer, du critique Karl Gödeke. — *Die naturwissenschaftlichen Grundlagen der Poesie*, de Wilhelm Bölsche. (Exposé de l'esthétique de la nouvelle école littéraire *Das jüngste Deutschland*.) — *Das Recht der Hagestolze*, roman historique de Julius Wolff.

**1888.** Mort du romancier et nouvelliste Gustav Kühne, du nouvelliste et poète lyrique Theodor Storm. — *Die Quitzows*, pièce patriotique de Wildenbruch. — *Homunculus*, épopée satirique de R. Hamerling. — *Frau Sorge*, roman de Sudermann. — *Die Ehre*, drame de Sudermann. — *Grössenwahn*, roman de Karl Bleibtreu.

**1889.** Mort du poète Robert Hamerling, du nouvelliste Richard Leander. — *Der Katzensteg*, roman de Sudermann. — *Die Gred*, roman historique de Georg Ebers. — *Vor Sonnenaufgang*, drame social de G. Hauptmann.

**1890.** Mort du poète comique Eduard Bauernfeld, du poète et romancier Gottfried Keller, du poète comique Gustav zu Putlitz, de Hermann Conradi. — Fondation du théâtre réaliste *Die deutsche Bühne* par K. Bleibtreu. — *Verlorenes Paradies*, drame de L. Fulda. — *Schuldig !*, drame social de Richard Voss. — *Die Haubenlerche*, drame, et *Der Generalfeldoberst*, pièce patriotique de Wildenbruch. — *Josua*, roman historique de Georg Ebers. — *Das Volkramslied. Ein Sang aus unsern Tagen*, poème épique de Julius Grosse (né en 1828). — *Das Friedensfest, Eine Familienkatastrophe*, de G. Hauptmann.

**1891.** Mort du poète et romancier Oscar von Redwitz. — « *Modernes Leben, ein Sammelbuch der Münchener Modernen* » (Münich, chez Pössl), recueil de prose et de vers de l'école moderne (naturaliste). — *Der neue Herr*, pièce patriotique de Wildenbruch. — *Per aspera*, roman historique de Georg Ebers. — *Einsame Menschen*, drame de Gerhart Hauptmann. — *Jesus und Judas*, roman social de Felix Holländer. — *Die Anarchisten*, roman social de John Henry Mackay. —

*Der Väter Erbe*, drame social de Richard Voss. — *Sodoms Ende*, drame social de Sudermann.

1892. Mort du poète orientaliste Bodenstedt. — *Jolanthes Hochzeit*, roman de Sudermann. — *Die Weber*, drame de Gerhart Hauptmann. — *College Crampton*, comédie du même. — *Malaria*, drame de R. Voss. — *Meister Balzer*, drame social de Wildenbruch. — *Der Talisman*, comédie de Ludwig Fulda:

1893. *Moderner Musenalmanach auf das Jahr 1893* (Münich, Albert et C^ie), recueil de prose et de vers de 57 écrivains qui forment le groupe *Das jüngste Deutschland*. — *Heimat*, drame de Sudermann. — *Der Biberpelz*, comédie de Gerhart Hauptmann. — *Hanneles Himmelfahrt*, drame de G. Hauptmann.

1894. *Es war*, roman de Sudermann. — *Die Schmetterlingsschlacht*, comédie de Sudermann.

1895. Mort de l'historien Heinrich von Sybel, de Gustav Freytag, de l'esthéticien M. Carrière. — *Das Glück im Winkel*, drame de Sudermann. — *Florian Geyer*, drame de G. Hauptmann.

1896. Mort de Heinrich von Treitschke, du poète et romancier Otto Roquette, du poète Julius Sturm. — *Morituri*, drame de Sudermann. — *Die versunkene Glocke*, drame de G. Hauptmann.

1897. *Das ewige Licht*, roman de Rosegger. — *Mutter Erde*, drame de Max Halbe.

1898. Mort du poète suisse Conrad Ferdinand Meyer. — *Johannes*, tragédie de Sudermann. — *Die drei Reiherfedern*, drame de Sudermann. — *Fuhrmann Henschel*, drame de G. Hauptmann.

1899. *Œdipus oder das Rätsel des Lebens*, tragédie de Gertrud Prellwitz. — *Die Heimatlosén*, drame de Max Halbe. — *Gewitternacht*, tragédie de Wildenbruch. — *Die Fàmilie Bachwitz*, roman de Hans von Kahlenberg (pseudonyme de M^lle Monbart).

1900. Mort du philosophe F. Nietzsche. — *Schluck und Jau*, comédie de G. Hauptmann. — *Eros und Psyche*, poésie de Hans Georg Meyer. — *Jugend von heute*, comédie en prose d'Otto Ernst (pseudonyme pour Schmidt). — *Michael Kramer, ein Künstlerdrama*, de G. Hauptmann. — *Flachs-*

*mann als Erzieher*, comédie en prose d'Otto Ernst. — *Mein Himmelreich, Bekenntnisse, Geständnisse und Erfahrungen*, de P. Rosegger. — *Gotteslehnen,* roman de Ganghofer.

1901. Mort de Herman Grimm. — *Aus Spätherbsttagen*, recueil de nouvelles de Marie von Ebner-Eschenbach. — *Schlussrythmen und neueste Gedichte,* de Hermann Lingg. — *Stimmen des Mittags, Neue Dichtungen*, d'Otto Ernst.

## BIBLIOGRAPHIE

THEOB. ZIEGLER, *Die geistigen und sozialen Strömungen des 19. Jahrhunderts.* 1899.

BORNMÜLLER, *Biographisches Schriftstellerlexicon der Gegenwart.*

H. LAUBE, *Geschichte der deutschen Litteratur.* 4 vol. 1839-1840.

* GOTTSCHALL, *Litteraturgeschichte des 19. Jahrhunderts.* 4. vol. 6e éd. Breslau. 1892.

C. WEITBRECHT, *Deutsche Litteraturgeschichte des 19. Jahrhunderts.* 2 Teile. Nos 134, 135 de la collection Göschen.

* SCHRÖER, *Die deutsche Dichtung des XIX. Jahrhunderts.* Leipzig, 1875.

* J. HILLEBRAND, *Die deutsche Nationallitteratur im 18. und 19. Jahrhundert.* Gotha, 1875.

* G. BRANDES, *Die Hauptströmungen der Litteratur des 19. Jahrhunderts.* 6 vol.

HEINZE UND GŒTTE, *Geschichte der deutschen Litteratur von Gœthes Tod an.* 1890.

E. WOLFF, *Geschichte der deutschen Litteratur in der Gegenwart.* 1896.

* BRANDES, *Das junge Deutschland.* 1886-1891.

FEODOR WEHL, *Das junge Deutschland.* Hambourg, 1888.

* PRÖLSS, *Das junge Deutschland.* Munich, 1892.

* STRODTMANN, *Dichterprofile. Litteraturbilder aus dem 19. Jahrhundert.* 2 vol. Stuttgart, 1879.

H. MIELKE, *Der deutsche Roman des 19. Jahrhunderts.* 1890

E. DE MORSIER, *Romanciers allemands contemporains.* 1890

R. M. MEYER, *Die deutsche Litteratur im 19. Jahrhundert.* 2e éd. 1900.

SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE APRÈS 1870.

* K. Bleibtreu, *Revolution der Litteratur.* Leipzig, 1886.

Edgar Steiger, *Der Kampf um die neue Dichtung.* Leipzig, 1889. 2e édition.

E. Wolff, *Die neueste Litteraturströmung und das Princip der Moderne.* Berlin 1888.

* K. Bleibtreu, *Der Kampf ums Dasein der Litteratur.* Leipzig, 1889.

Conrad Alberti, *Der moderne Realismus in der deutschen Litteratur.* Hambourg, 1889.

P. Fritsche, *Moderne Lyriker-Revolution.* 1889.

* W. Bölsche, *Die naturwissenschaftlichen Grundlagen der Poesie.* 1887.

H. Merian, *Die sogenannten Jungdeutschen.* Leipzig, 1888.

H. Mensch, *Neuland.* Stuttgart, 1892.

* Litzmann, *Das deutsche Drama in den litterarischen Bewegungen der Gegenwart.* 4e éd. Hambourg et Leipzig, 1896.

* Siegmar Schulze, *Wege und Ziele deutscher Litteratur und Kunst.* 1897.

Alexander Tille, *Deutsche Lyrik von heute und morgen, mit einer geschichtlichen Einleitung.* Naumann, Leipzig.

Friedrich Kirchner, *Gründeutschland. — Ein Streifzug durch die jüngste deutsche Dichtung.* Vienne et Leipzig, 1893.

* A. von Hanstein, *Das jüngste Deutschland.* Leipzig. Voigtländer, 1900.

* A. Bartels, *Die deutsche Dichtung der Gegenwart.* Leipzig, 1897.

* Schönbach, *Ueber Lesen und Bildung. 3 Auflage nebst Aufsätzen über die neueste deutsche Dichtung und den Realismus.* Graz, 1889.

* Kuno Franke, *Glimpses of modern german culture.* Dodd, Mead and Company, New-York, 1898.

* Bossert, *Histoire de la littérature allemande.* Hachette, Paris, 1901.

# LA JEUNE-ALLEMAGNE[1] ET LES POÈTES POLITIQUES.

## Heinrich Heine.

(1797-1856)

Ich bin ein deutscher Dichter,
Bekannt im deutschen Land;
Nennt man die besten Namen,
So wird auch der meine genannt.

La Muse de Heine est douée de toutes les séductions puissantes et magiques de la *Lorelei*. Jamais peut-être l'art d'un poète ne s'est élevé si haut, ne s'est tant approché de la nature et de la perfection. Les accents les plus déchirants de la passion, le rire sarcastique du désespoir, les caresses d'un sourire et les grâces d'un geste, Heine sait tout peindre et tout exprimer, — souvent par une épithète, par une image, par un rythme heureux, — plus

1. On désigne sous ce nom un groupe d'écrivains (Heine, Wienbarg, Laube, Theodor Mundt et Gutzkow) qui furent, à partir de 1830, les défenseurs des idées libérales en politique et en philosophie; ils se rattachaient par certaines de leurs doctrines aux *Stürmer*, par d'autres aux romantiques.

Ludolf Wienbarg (1802-1872), dans un manifeste intitulé *Aesthetische Feldzüge* (1834), où il prêchait le culte de l'hellénisme, avait fait déjà appel à « la Jeune Allemagne », la vieille Allemagne avec ses préjugés lui paraissant incapable de le comprendre.

Un roman licencieux de Gutzkow, *Wally die Zweiflerin* (qui présente de nombreuses analogies avec la *Lucinde* de F. Schlegel), décida la Diète fédérale à interdire la publication et l'impression de tous les écrits passés, présents et futurs des cinq auteurs nommés plus haut; le décret du *Bundestag*, daté du 10 décembre 1835, les englobait sous la dénomination de *Jung-Deutschland* et leur reprochait d'attaquer la religion et la société et de corrompre les mœurs.

souvent encore par ce qu'il ne dit pas, par les rêveries où il nous plonge, par les visions qu'il suscite en nous, par l'infini des horizons qu'il nous ouvre. Il comprend et il interprète les mugissements de la forêt et de la mer, la langueur des pins, le deuil silencieux des palmiers, les chuchotements des fleurs et le babil des oiseaux; tout vit, tout souffre et tout chante dans ses vers. Au milieu de ce concert universel, une seule voix détonne; c'est celle de Heine lui-même. L'enchanteur qui offre à notre imagination et à notre cœur ces fêtes superbes, ne veut pas être dupe des prestiges qui nous ensorcellent. Il proteste par son ironie contre tout ce que nous croyons respectable, vrai et saint; il ne s'épargne pas lui-même et détruit, en riant, les merveilleux châteaux de cartes de sa fantaisie. Heine fut inconstant dans ses amitiés, dans ses amours, dans ses convictions politiques : il ne resta fidèle qu'à la liberté et à la beauté.

Né à Düsseldorf, le 13 décembre 1797, de parents juifs, Harry Heine fit ses premières études au lycée de sa ville natale. Il montra fort peu de goût pour le commerce auquel le destinait sa famille. En vain son oncle Salomon Heine, le richissime banquier de Hambourg, essaya de l'intéresser aux opérations de finance : le futur poète manquait de sens pratique. En revanche, il devint passionnément épris de sa cousine Amélie Heine, sans réussir à toucher son cœur, et c'est à cet amour malheureux que nous devons tant de *lieds* immortels.

L'oncle Salomon fournit à son fantasque neveu les ressources nécessaires pour étudier le droit. Voici le jeune Heine à Bonn, où W. Schlegel s'intéresse à ses premiers écrits; de Bonn, il se rend à Göttingen, d'où il est exilé à la suite d'une querelle d'étudiants, puis à Berlin (1821), où une brillante réputation le précède. Il fréquente les salons juifs et notamment celui de Rahel[1] et se lie avec les prin-

1. Rahel Varnhagen (1771-1833) est une des figures les plus intéressantes de cette époque. Elle dut d'abord à son père, qui était en relations financières avec les princes, les diplomates et les officiers de la cour de Frédéric-Guillaume II, d'être connue et distinguée par l'aristocratie



cipaux coryphées du romantisme, tout en gardant son indépendance littéraire.

De 1819 à 1823, nous le voyons à la recherche d'une situation stable. C'était chose introuvable pour un Juif; aussi songea-t-il à s'expatrier. Finalement, il se convertit au protestantisme (1825). La même année, il est promu au grade de docteur en droit. En 1826, il publie le *Buch der Lieder* qui obtint un succès prodigieux. Rédacteur d'un journal politique de Munich, édité par Cotta, il ne cessa plus dès lors de s'occuper de politique, d'art, de critique littéraire, sans négliger la poésie. Après un voyage en Angleterre (1827) et en Italie (1828), il se fixe à Paris (1831), où il reçoit bientôt une pension du gouvernement français. Il fait deux voyages en Allemagne, en 1843 et en 1844. L'année suivante, il est atteint d'une maladie de la moelle épinière qui, après de longues et cruelles souffrances, le met au tombeau le 17 février 1856.

Dans son œuvre poétique, il faut distinguer :

1° Les poésies lyriques : *Buch der Lieder* (1826), *Neue Gedichte* (1844), *Romanzero* (1851);

2° Les poésies satiriques: les principales sont *Atta Troll* (1842) et *Deutschland, ein Wintermärchen* (1844);

3° Les poésies dramatiques : deux tragédies, *Almansor* et *William Ratcliff*, publiées sans succès en 1823.

Heine a beaucoup écrit en prose. Son style est vif, nerveux, caustique et trahit à chaque instant le poète. Outre un pamphlet contre Börne, on a de lui une importante étude *Sur l'école romantique*, des articles de critique litté-

---

berlinoise. Douée d'une intelligence remarquable et d'une sensibilité exquise, elle fut courtisée par les hommes les plus spirituels de son temps, qu'elle sut attirer dans son salon et charmer par son esprit : par les deux Humboldt, par Frédéric Schlegel, par Jean-Paul, par Henri Heine. Elle suivait attentivement le mouvement des idées, s'intéressait à tout, comprenait tout. On la consultait souvent et elle fut pour beaucoup une consolatrice et un guide.

Cf. E. Schmidt-Weissenfels, *Rahel und ihre Zeit*. 1857. — *Rahel Varnhagen, ein Lebens- und Zeitbild*, par Otto Berdrow. Greiner und Pfeiffer, Stuttgart, 1900.

raire et artistique et surtout ses incomparables *Reisebilder* (1824-1830).

## BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres complètes de Heine furent d'abord publiées à Hambourg chez Hoffmann et Campe, en 22 volumes. Il y eut depuis de nombreuses éditions. La meilleure est celle d'Elster (7 vol. Leipzig, 1897) précédée d'une excellente introduction.

Extraits des œuvres de Henri Heine, par Ch. Sigwalt. Garnier, Paris.

STRODTMANN, *Heines Leben*. 2 vol. 3e éd. 1884.

Le même auteur a publié une édition critique des œuvres de Heine.

R. PRÖLSS, *Heinrich Heine. Sein Lebensgang und seine Schriften*. 1888.

G. KARPELES, *Heines Autobiographie*. 2e éd. 1888.

L. P. BETZ, *Heine in Frankreich*. Zürich, 1895.

— *H. Heine und Alfred de Musset*. 1897.

W. BÖLSCHE, *H. Heine. Studien über seine Werke und seine Weltanschauung*. Leipzig, 1887.

S. HELLER, *Eichendorffs Einfluss auf Heines Lyrik*. Dissertation, 1897.

NIETZKI, *Heinrich Heine als Dichter und Mensch*. 1895.

SEELIG, *Die dichterische Sprache in Heines « Buch der Lieder »*. Dissertation, 1891.

Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1884.

CAMILLE SELDEN, *L'esprit moderne en Allemagne*. 1869.

L. DUCROS, *Henri Heine et son temps*. 1886.

HENNEQUIN, *Les écrivains francisés*.

J. LEGRAS, *Henri Heine poète*. 1897.

---

## Deutschland.

Deutschland ist noch ein kleines Kind,
Doch die Sonne ist seine Amme,
Sie säugt es nicht mit stiller Milch,
Sie säugt es mit wilder Flamme.

Bei solcher Nahrung wächst man schnell,
Und kocht das Blut in den Adern.
Ihr Nachbarskinder, hütet euch,
Mit dem jungen Burschen zu hadern[1]!

Es ist ein täppisches Rieselein,
Reißt aus dem Boden die Eiche
Und schlägt euch damit den Rücken wund
Und die Köpfe windelweiche.

Dem Siegfried[2] gleicht er, dem edlen Fant,
Von dem wir singen und sagen;
Der hat, nachdem er geschmiedet sein Schwert,
Den Amboß entzwei geschlagen!

Ja, du wirst einst wie Siegfried sein
Und töten den häßlichen Drachen,
Heisa[3]! wie freudig vom Himmel herab
Wird deine Frau Amme lachen!

Du wirst ihn töten und seinen Hort,
Die Reichskleinodien, besitzen.
Heisa! wie wird auf deinem Haupt
Die goldene Krone blitzen[4]!

---

1. Heine a prodigué à la France cet avertissement hautain et gros de menaces, dans sa prose plus souvent encore que dans ses vers.
2. Siegfried, le héros du Nibelungenlied.
3. Heisa! Cri de triomphe.
4. Cette poésie ne suffirait-elle pas à disculper Heine du reproche que lui adressent souvent les Allemands d'avoir manqué de patriotisme?

## A une jeune fille[1].

Du bist wie eine Blume,
So hold und schön und rein;
Ich schau' dich an, und Wehmut
Schleicht mir ins Herz hinein.

Mir ist, als ob ich die Hände
Aufs Haupt dir legen sollt',
Betend, daß Gott dich erhalte
So rein und schön und hold.

(Die Heimkehr.)

---

## Und wüßten's die Blumen[2].

Und wüßten's die Blumen, die kleinen,
Wie tief verwundet mein Herz,
Sie würden mit mir weinen,
Zu heilen meinen Schmerz.

---

1. Cette jeune fille est la sœur cadette d'Amélie Heine, Thérèse. — Ce lied a été mis 180 fois en musique. L'émotion pieuse et le respect attendri qui y règnent sont rares chez notre poète. Cf. ces vers gracieux de notre Charles d'Orléans :

Dieu qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !
Pour les grans biens qui sont en elle,
Chacun est prest de la louer.

Qui se pourrait d'elle lasser ?
Tous jours sa beauté renouvelle.
Dieu ! qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !

2. Le poète a su allier dans ce lied la grâce raffinée des romantiques à la naïveté du *Volkslied*.

Und wüßten's die Nachtigallen,
Wie ich so traurig und krank,
Sie ließen fröhlich erschallen
Erquickenden Gesang.

Und wüßten sie mein Wehe,
Die goldnen Sternelein,
Sie kämen aus ihrer Höhe
Und sprächen Trost mir ein.

Die alle können's nicht wissen,
Nur eine kennt meinen Schmerz:
Sie hat ja selbst zerrissen,
Zerrissen mir das Herz.

(Lyrisches Intermezzo.)

---

## Die schlesischen Weber[1].

Im düstern Auge keine Thräne,
Sie sitzen am Webstuhl und fletschen die Zähne:
Deutschland, wir weben dein Leichentuch,
Wir weben hinein den dreifachen Fluch —
Wir weben, wir weben!

---

1. Cette poésie fut écrite après la grande émeute des tisserands de Peterswaldau et de Langenbielau (4 et 5 juillet 1844) qui a aussi fourni à Hauptmann le sujet de son drame „Die Weber" (1892). Un des plus anciens chants révolutionnaires est la fameuse *Chanson de la chemise*, du poète anglais Tom Hood (1798-1845); voici les trois premières strophes :

THE SONG OF THE SHIRT

With fingers weary and worn,
With eyelids heavy and red
A woman sat, in unwomanly rags,
Plying her needle and thread —

Ein Fluch dem Götzen, zu dem wir gebeten
In Winterskälte und Hungersnöten;
Wir haben vergebens gehofft und geharrt,
Er hat uns geäfft und gefoppt und genarrt —
Wir weben, wir weben[1]!

Ein Fluch dem König, dem König der Reichen,
Den unser Elend nicht konnte erweichen,
Der den letzten Groschen von uns erpreßt
Und uns wie Hunde erschießen läßt[2] —
Wir weben, wir weben!

---

Stitch — stitch — stitch!
In poverty, hunger, and dirt,
And still with a voice of dolorous pitch,
She sang the "Song of the Shirt!"

"Work — work — work!
While the cock is crowing aloof;
And work — work — work
Till the stars shine through the roof!
It's oh! to be a slave
Along with the barbarous Turk,
Where woman has never a soul to save,
If this is Christian work!

"Work — work — work
Till the brain begins to swim;
Work — work — work
Till the eyes are heavy and dim!
Seam, and gusset, and band, —
Band, and gusset, and seam,
Till over the buttons I fall asleep,
And sew them on in a dream!

1. Cf. ces vers d'un poète contemporain, Karl Henckell :

Und wenn ein Gott im Himmel nicht
Den bangen Ruf versteht,
Dann stürm' herein, du Weltgericht,
Wo alles untergeht!
Der Hammer sinkt, die Esse sprüht
Das Eisen in der Flamme glüht.
(Das Lied vom Arbeiter.)

(Jung-Deutschland. Thiel, Berlin et Leipzig, 1886).

2. L'émeute de 1844 fut cruellement réprimée par les troupes prussiennes.

Ein Fluch dem falschen Vaterlande,
Wo nur gedeihen Schmach und Schande,
Wo jede Blume früh geknickt,
Wo Fäulnis und Möder den Wurm erquickt —
Wir weben, wir weben!

Das Schiffchen fliegt, der Webstuhl kracht,
Wir weben emsig Tag und Nacht —
Altdeutschland, wir weben dein Leichentuch,
Wir weben hinein den dreifachen Fluch —
Wir weben, wir weben[1]!

---

## Die Grenadiere[2].

Nach Frankreich zogen zwei Grenadier',
Die waren in Rußland gefangen.

---

1. Ce lied a servi de modèle à une foule de poésies révolutionnaires. Cf. par exemple ces vers de Julius Hart, l'un des écrivains du groupe *Das jüngste Deutschland :*

In dunklen Scharen drängt es finster an,
Mit Beil und Hammer wogt es dumpf heran.
Zerlumpte Haufen, wie vom Sturm verwirrt.
Das Eisen dröhnt, das blanke Messer klirrt..,

2. Heine eut, de bonne heure, pour Napoléon une admiration profonde. Il faut lire les pages émues qu'il lui consacre dans *Das Buch Le Grand.* Son enthousiasme est délirant lorsqu'il voit l'empereur en personne à Düsseldorf :

Aber, wie ward mir erst, als ich ihn selber sah, mit hochbegnadigten, eigenen Augen, ihn selber, Hosiannah! den Kaiser. Es war eben in der Allee des Hofgartens zu Düsseldorf.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . Der Kaiser mit seinem Gefolge ritt mitten durch die Allee, die schauernden Bäume beugten sich vorwärts, wo er vorbeikam, die Sonnenstrahlen zitterten furchtsam neugierig durch das grüne Laub, und am blauen Himmel oben schwamm sichtbar ein goldner Stern.

Und als sie kamen ins deutsche Quartier,
Sie ließen die Köpfe hangen.

Da hörten sie beide die traurige Mär',
Daß Frankreich verloren gegangen,
Besiegt und zerschlagen das große Heer —
Und der Kaiser, der Kaiser gefangen.

Da weinten zusammen die Grenadier',
Wohl ob der kläglichen Kunde.
Der eine sprach: „Wie weh wird mir,
Wie brennt meine alte Wunde!"

Der andre sprach: „Das Lied ist aus,
Auch ich möcht' mit dir sterben,
Doch hab' ich Weib und Kind zu Haus,
Die ohne mich verderben."

Was schert mich Weib, was schert mich Kind,
Ich trage weit beßres Verlangen;
Laß sie betteln gehn, wenn sie hungrig sind —
Mein Kaiser, mein Kaiser gefangen!

Gewähr' mir, Bruder, eine Bitt':
Wenn ich jetzt sterben werde,
So nimm meine Leiche nach Frankreich mit,
Begrab mich in Frankreichs Erde.

Das Ehrenkreuz am roten Band
Sollst du aufs Herz mir legen;
Die Flinte gieb mir in die Hand,
Und gürt' mir um den Degen.

So will ich liegen und horchen still,
Wie eine Schildwach', im Grabe,
Bis einst ich höre Kanonengebrüll
Und wiehernder Rosse Getrabe.

Dann reitet mein Kaiser wohl über mein Grab,
Viel Schwerter klirren und blitzen;
Dann steig' ich gewaffnet hervor aus dem Grab —
Den Kaiser, den Kaiser zu schützen[1].

---

## Die Lorelei[2].

(1823)

Ich weiß nicht, was soll es bedeuten,
Daß ich so traurig bin;
Ein Märchen aus alten Zeiten,
Das kommt mir nicht aus dem Sinn.

---

1. Béranger a aussi écrit une chansón intitulée : *Les Deux Grenadiers*, et Heine l'a peut-être connue; mais elle est prosaïque et plate. Citons-en seulement la fin :

DEUXIÈME GRENADIER.

Quoi! la gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat, (Aux maréchaux
Et le parrain on l'abandonne! de l'Empereur).
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat!

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos.

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux.
Mais quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu, femme, enfants et patrie!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat!

2. Die Lorelei ou Loreley. — Ley est, sur les bords du Rhin, un terme désignant les rochers. Lorelei = la roche de Lore. Brentano avait écrit, en 1811, une sorte d'épopée fataliste en 22 strophes, intitulée *Loreley*, qui débutait ainsi :

Zu Bacharach am Rheine
Wohnt' eine Zauberin;

Die Luft ist kühl, und es dunkelt,
  Und ruhig fließt der Rhein;
Der Gipfel des Berges funkelt
  Im Abendsonnenschein.

Die schönste Jungfrau sitzet
  Dort oben wunderbar,
Ihr goldnes Geschmeide blitzet,
  Sie kämmt ihr goldenes Haar.

Sie kämmt es mit goldenem Kamme
  Und singt ein Lied dabei;
Das hat eine wundersame,
  Gewaltige Melodei.

Den Schiffer im kleinen Schiffe
  Ergreift es mit wildem Weh;
Er schaut nicht die Felsenriffe,
  Er schaut nur hinauf in die Höh'.

Ich glaube, die Wellen verschlingen
  Am Ende Schiffer und Kahn;
Und das hat mit ihrem Singen
  Die Lorelei gethan.

---

## Abenddämmerung.

Am blassen Meeresstrande
Saß ich gedankenbekümmert und einsam.
Die Sonne neigte sich tiefer und warf

---

Sie war so schön und feine
  Und riß viel Herzen hin
Und brachte viel zu Schanden
  Der Männer rings umher;
Aus ihren Liebesbanden
  War keine Rettung mehr.

Glührote Streifen auf das Wasser,
Und die weißen, weiten Wellen,
Von der Flut gedrängt,
Schäumten und rauschten näher und näher —
Ein seltsam Geräusch, ein Flüstern und Pfeifen,
Ein Lachen und Murmeln, Seufzen und Sausen,
Dazwischen ein wiegenliedheimliches Singen —
Mir war, als hört' ich verschollne Sagen,
Uralte, liebliche Märchen,
Die ich einst als Knabe
Von Nachbarskindern vernahm,
Wenn wir am Sommerabend
Auf den Treppensteinen der Hausthür
Zum stillen Erzählen niederkauerten
Mit kleinen, horchenden Herzen
Und neugierklugen Augen;
Während die großen Mädchen
Neben duftenden Blumentöpfen
Gegenüber am Fenster saßen,
Rosengesichter,
Lächelnd und mondbeglänzt[1].

(Die Nordsee.)

---

## Sonnenuntergang[2].

Die glühend rote Sonne steigt
Hinab ins weit aufschauernde[3],

---

1. Heine a su faire, ainsi qu'on le voit, l'emploi le plus heureux du mètre libre, dont Klopstock s'est le premier servi.

2. Aucun poète n'a chanté la mer et n'a su en peindre les multiples aspects comme Heine.

3. Weit aufschauernde, épithète homérique.

Silbergraue Weltmeer;
Luftgebilde, rosig angehaucht,
Wallen ihr nach, und gegenüber;
Aus herbstlich dämmernden Wolkenschleiern,
Ein traurig, todblasses Antlitz,
Bricht hervor der Mond[1],
Und hinter ihm Lichtfünkchen,
Nebelweit, schimmern die Sterne.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . .

(Die Nordsee.)

---

## Die Wallfahrt nach Kevlaar[2].

I

Am Fenster stand die Mutter,
Im Bette lag der Sohn.
„Willst du nicht aufstehn, Wilhelm
Zu schaun die Prozession?“

---

1. Cf. Lamartine, *La Prière* :

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire :
Le nuage éclatant qui le cache à nos yeux
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue,
La lune se balance au bord de l'horizon.

2. Cette ballade ou romance a été placée par Heine à la suite du recueil intitulé *Heimkehr* (1823-1824). Le poète a expliqué lui-même l'origine de cette pièce :

« Le sujet de cette poésie n'est pas tout à fait ma propriété. C'est un souvenir des bords du Rhin, mon pays natal. Quand j'étais petit garçon et qu'on commença à me dresser au couvent des Franciscains, à Düsseldorf, où j'appris tout d'abord à épeler et à me tenir tranquille,

„Ich bin so krank, o Mutter,
Daß ich nicht hör' und seh';
Ich denk' an das tote Gretchen,
Da thut das Herz mir weh." —

„Steh auf, wir wollen nach Kevlaar,
Nimm Buch und Rosenkranz;
Die Mutter Gottes heilt dir
Dein krankes Herze ganz."

---

j'étais souvent assis près d'un autre enfant, qui me racontait toujours qu'une fois sa mère l'avait emmené à Kevlaar, que, pour lui, elle avait fait don d'un pied de cire et que, par ce moyen, son pied malade avait été guéri. Je retrouvai ce garçon dans les classes supérieures du lycée; au cours de philosophie du docteur Schallmeyer, il nous arriva d'être assis l'un près de l'autre. Il me rappela alors, en riant, son histoire de miracle, mais il ajouta avec sérieux que, maintenant, il offrirait à la mère de Dieu un cœur de cire. Plus tard, j'appris qu'il avait souffert d'un amour malheureux, puis je le perdis de vue et son souvenir s'effaça de ma mémoire.

« En 1819, j'étais étudiant à Bonn et je me promenais un jour aux environs de Godesberg sur le Rhin, lorsque j'entendis dans le lointain les cantiques bien connus de Kevlaar, dont le plus fameux a ce refrain :

Sois louée, Marie!

Quand la procession s'approcha, je remarquai parmi les pèlerins mon camarade de classe avec sa vieille mère. Cette dernière le conduisait; il était très pâle et avait l'air malade. »

Heine vient de nous dire que cette ballade est un souvenir des bords du Rhin; c'est peut-être aussi un souvenir de l'élégie de Hölty intitulée : „Der arme Wilhelm."

La ressemblance frappante qui existe entre la ballade de Heine et cette élégie a été signalée par M. Legras dans sa belle étude sur « Heine, poète », mais la ballade de Heine est infiniment supérieure à l'élégie de Hölty. Heine a fait de ce poème un petit drame en trois actes dont une des idées dominantes semble être la suivante : La mort seule peut guérir les blessures du cœur. Cf. aussi page 138 : Zwei Königskinder, et la « Lenore » de Bürger, page 329.

Es flattern die Kirchenfahnen,
Es singt im Kirchenton;
Das ist zu Köln am Rheine,
Da geht die Prozession.

Die Mutter folgt der Menge,
Den Sohn, den führet sie,
Sie singen beide im Chore:
„Gelobt seist du, Marie!"

## II

Die Mutter Gottes zu Kevlaar
Trägt heut ihr bestes Kleid;
Heut hat sie viel zu schaffen,
Es kommen viel kranke Leut'.

Die kranken Leute bringen
Ihr dar als Opferspend'
Aus Wachs gebildete Glieder,
Viel wächserne Füß' und Händ'.

Und wer eine Wachshand opfert,
Dem heilt an der Hand die Wund',
Und wer einen Wachsfuß opfert,
Dem wird der Fuß gesund.

Nach Kevlaar ging mancher auf Krücken,
Der jetzo[1] tanzt auf dem Seil,
Gar mancher spielt jetzt die Bratsche,
Dem dort kein Finger war heil.

Die Mutter nahm ein Wachslicht,
Und bildete draus ein Herz:

1. Jetzo, archaïque pour jetzt; de même, plus loin, Herze pour Herz. Le poète emploie à dessein dans ce poème, qui ressemble à une pieuse légende du moyen âge, des formes et des tournures vieillies.

„Bring' das der Mutter Gottes,
Dann heilt sie deinen Schmerz."

Der Sohn nahm seufzend das Wachsherz
Ging seufzend zum Heiligenbild;
Die Thräne quillt aus dem Auge,
Das Wort aus dem Herzen quillt[1]:

„Du Hochgebenedeite,
Du reine Gottesmagd,
Du Königin des Himmels,
Dir sei mein Leid geklagt!"

„Ich wohnte mit meiner Mutter,
Zu Köllen[2] in der Stadt, —
Der Stadt, die viele hundert
Kapellen und Kirchen hat."

„Und neben uns wohnte Gretchen,
Doch die ist tot jetzund —
Marie, dir bring' ich ein Wachsherz,
Heil' du meine Herzenswund'."

„Heil' du mein krankes Herze —
Ich will auch spät und früh
Inbrünstiglich beten und singen:
Gelobt seist du, Marie!"

## III

Der kranke Sohn und die Mutter
Die schliefen im Kämmerlein;
Da kam die Mutter Gottes
Ganz leise geschritten herein.

1. Cf. l'expression de Bossuet: « verser des larmes avec des prières. »
2. Köllen = Köln.

Sie beugte sich über den Kranken,
  Und legte ihre Hand
Ganz leise auf sein Herze,
  Und lächelte mild und schwand.

Die Mutter schaut alles im Traume,
  Und hat noch mehr geschaut;
Sie erwachte aus dem Schlummer,
  Die Hunde bellten so laut[1].

Da lag dahingestrecket
  Ihr Sohn, und der war tot;
Es spielt auf den bleichen Wangen
  Das lichte Morgenrot[2].

Die Mutter faltet die Hände;
  Ihr war, sie wußte nicht wie;
Andächtig sang sie leise:
  „Gelobt seist du, Marie!“

---

## Deutschland[3].

Ein kleines Harfenmädchen[4] sang,
Sie sang mit wahrem Gefühle

1. La superstition populaire veut que ce soit un signe de mort.

2. Vers gracieux et touchants, qui enlèvent à l'image de la mort ce qu'elle a de repoussant et d'odieux.

3. La poésie qui suit a une importance historique. Heine y expose l'idéal philosophique et politique de la Jeune-Allemagne.

4. Harfenmädchen. C'est sans doute la Poésie romantique dont les tendances réactionnaires s'affirmèrent après 1813.

„Bring' das der Mutter Gottes,
Dann heilt sie deinen Schmerz."

Der Sohn nahm seufzend das Wachsherz
Ging seufzend zum Heiligenbild;
Die Thräne quillt aus dem Auge,
Das Wort aus dem Herzen quillt[1]:

„Du Hochgebenedeite,
Du reine Gottesmagd,
Du Königin des Himmels,
Dir sei mein Leid geklagt!"

„Ich wohnte mit meiner Mutter,
Zu Köllen[2] in der Stadt, —
Der Stadt, die viele hundert
Kapellen und Kirchen hat."

„Und neben uns wohnte Gretchen,
Doch die ist tot jetzund —
Marie, dir bring' ich ein Wachsherz,
Heil' du meine Herzenswund'."

„Heil' du mein krankes Herze —
Ich will auch spät und früh
Inbrünstiglich beten und singen:
Gelobt seist du, Marie!"

## III

Der kranke Sohn und die Mutter
Die schliefen im Kämmerlein;
Da kam die Mutter Gottes
Ganz leise geschritten herein.

---

1. Cf. l'expression de Bossuet: « verser des larmes avec des prières. »
2. Köllen = Köln.

Sie beugte sich über den Kranken,
  Und legte ihre Hand
Ganz leise auf sein Herze,
  Und lächelte mild und schwand.

Die Mutter schaut alles im Traume,
  Und hat noch mehr geschaut;
Sie erwachte aus dem Schlummer,
  Die Hunde bellten so laut[1].

Da lag dahingestrecket
  Ihr Sohn, und der war tot;
Es spielt auf den bleichen Wangen
  Das lichte Morgenrot[2].

Die Mutter faltet die Hände;
  Ihr war, sie wußte nicht wie;
Andächtig sang sie leise:
  „Gelobt seist du, Marie!"

---

## Deutschland[3].

Ein kleines Harfenmädchen[4] sang,
Sie sang mit wahrem Gefühle

---

1. La superstition populaire veut que ce soit un signe de mort.

2. Vers gracieux et touchants, qui enlèvent à l'image de la mort ce qu'elle a de repoussant et d'odieux.

3. La poésie qui suit a une importance historique. Heine y expose l'idéal philosophique et politique de la Jeune-Allemagne.

4. Harfenmädchen. C'est sans doute la Poésie romantique dont les tendances réactionnaires s'affirmèrent après 1813.

Und falscher Stimme[1], doch ward ich sehr
Gerührt von ihrem Spiele.

Sie sang von Liebe und Liebesgram,
Aufopfrung und Wiederfinden
Dort oben in jener bessern Welt,
Wo alle Leiden schwinden.

Sie sang vom irdischen Jammerthal,
Von Freuden, die bald zerronnen,
Vom Jenseits, wo die Seele schwelgt
Verklärt in ew'gen Wonnen.

Sie sang das alte Entsagungslied,
Das Eiapopeia[2] vom Himmel,
Womit man einlullt, wenn es greint[3],
Das Volk, den großen Lümmel.

Ich kenne die Weise, ich kenne den Text,
Ich kenne auch die Verfasser;
Ich weiß, sie tranken heimlich Wein
Und predigten öffentlich Wasser.

Ein neues Lied, ein besseres Lied,
O Freunde, will ich euch dichten:
Wir wollen hier auf Erden schon
Das Himmelreich errichten.

Wir wollen auf Erden glücklich sein,
Und wollen nicht mehr darben;
Verschlemmen soll nicht der faule Bauch,
Was fleißige Hände erwarben.

---

1. Heine veut peut-être faire entendre que les romantiques affectaient des sentiments qui n'étaient pas les leurs, et il ne se trompe pas tout à fait.

2. Eiapopeia, onomatopée grecque et latine, par laquelle on désigne ici une berceuse.

3. Greint, populaire et familier pour weint.

Es wächst hienieden Brot genug
Für alle Menschenkinder,
Auch Rosen und Myrten, Schönheit und Lust
Und Zuckererbsen nicht minder.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ein neues Lied, ein besseres Lied!
Es klingt wie Flöten und Geigen!
Die Miserere ist vorbei,
Die Sterbeglocken schweigen.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

## Prose.

### „Aus der Harzreise."

Von Goslar ging ich den andern Morgen weiter, halb auf geratewohl, halb in der Absicht, den Bruder[1] des Klausthaler Bergmanns aufzusuchen. Wieder schönes, liebes Sonntagswetter. Ich bestieg Hügel und Berge, betrachtete, wie die Sonne den Nebel zu verscheuchen suchte, wanderte freudig durch die schauernden Wälder, und um mein träumendes Haupt klingelten die Glockenblümchen von Goslar. In ihren weißen Nachtmänteln standen die Berge, die Tannen rüttelten sich den Schlaf aus den Gliedern, der frische Morgenwind frisierte ihnen die herabhängenden grünen Haare, die Vöglein hielten Betstunde, das Wiesenthal blitzte wie eine diamantenbesäete Golddecke, und der Hirt schritt darüber hin mit seiner läutenden Herde. Ich mochte mich wohl eigentlich verirrt haben. Man schlägt immer Seitenwege und Fußsteige ein und glaubt dadurch näher zum Ziele zu gelangen. Wie im Leben überhaupt, geht's

1. Den Bruder. — Au cours de son excursion dans le Harz, Heine avait visité les mines de Klausthal, en compagnie du mineur dont il parle ici.

uns auch auf dem Harze. Aber es giebt immer gute Seelen, die uns wieder auf den rechten Weg bringen; sie thun es gern und finden noch obendrein ein besonderes Vergnügen daran, wenn sie uns mit selbstgefälliger Miene und wohlwollend lauter Stimme bedeuten, welche große Umwege wir gemacht, in welche Abgründe und Sümpfe wir versinken konnten, und welch ein Glück es sei, daß wir so wegkundige Leute, wie sie sind, noch zeitig angetroffen. Einen solchen Berichtiger fand ich unweit der Harzburg. Es war ein wohlgenährter Bürger von Goslar, ein glänzend wampiges[1], dummkluges Gesicht; er sah aus, als habe er die Viehseuche erfunden. Wir gingen eine Strecke zusammen, und er erzählte mir allerlei Spukgeschichten, die hübsch klingen konnten, wenn sie nicht alle darauf hinausliefen, daß es doch kein wirklicher Spuk gewesen. . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Er machte mich auch aufmerksam auf die Zweckmäßigkeit und Nützlichkeit in der Natur. Die Bäume sind grün, weil grün gut für die Augen ist. Ich gab ihm Recht und fügte hinzu, daß Gott das Rindvieh erschaffen, weil Fleischsuppen den Menschen stärken, daß er die Esel erschaffen, damit sie den Menschen zu Vergleichungen dienen können, und daß er den Menschen selbst erschaffen, damit er Fleischsuppen essen und kein Esel sein soll. Mein Begleiter war entzückt, einen Gleichgestimmten gefunden zu haben; sein Antlitz erglänzte noch freudiger, und bei dem Abschiede war er gerührt.

So lange er neben mir ging, war gleichsam die ganze Natur entzaubert; sobald er aber fort war, fingen die Bäume wieder an zu sprechen, und die Sonnenstrahlen erklangen, und die Wiesenblümchen tanzten, und der blaue Himmel umarmte die grüne Erde.

1. Wampiges, terme familier, « joufflu ».

## Le Brocken.

Die Sonne ging auf. Die Nebel flohen wie Gespenster beim dritten Hahnenschrei. Ich stieg wieder bergauf und bergab, und vor mir schwebte die schöne Sonne, immer neue Schönheiten beleuchtend. Der Geist des Gebirges begünstigte mich ganz offenbar; er wußte wohl, daß so ein Dichtermensch viel Hübsches wiedererzählen kann, und er ließ mich diesen Morgen seinen Harz sehen, wie ihn gewiß nicht jeder sah. Aber auch mich sah der Harz, wie mich nur wenige gesehen; in meinen Augenwimpern flimmerten eben so kostbare Perlen wie in den Gräsern des Thals. Morgentau der Liebe feuchtete meine Wangen; die rauschenden Tannen verstanden mich, ihre Zweige thaten sich von einander, bewegten sich herauf und herab, gleich stummen Menschen, die mit den Händen ihre Freude bezeigen, und in der Ferne klang's wunderbar geheimnisvoll wie Glockengeläute einer verlornen Waldkirche. Man sagt, das seien die Herdenglöckchen, die im Harz so lieblich, klar und rein gestimmt sind.

Nach dem Stande der Sonne war es Mittag, als ich auf eine solche Herde stieß, und der Hirt, ein freundlich blonder junger Mensch, sagte mir, der große Berg, an dessen Fuß ich stünde, sei der alte, weltberühmte Brocken[1]. Viele Stunden ringsum liegt kein Haus, und ich war froh genug, daß der junge Mensch mich einlud, mit ihm zu essen. Wir setzten uns nieder zu einem déjeûner dînatoire, das aus Käse und Brot bestand; die Schäfchen erhaschten die Krummen, die lieben blanken Kühlein sprangen um uns herum und klingelten schelmisch mit ihren Glöckchen und lachten uns an mit ihren großen vergnügten Augen. Wir tafelten recht königlich; über-

1. Brocken. Le Brocken ou Blocksberg est la plus haute montagne du Harz. Le Brocken est célèbre en Allemagne à cause des êtres fantastiques qui s'y donnent rendez-vous. C'est sur le Brocken que s'assemblent les sorcières, dans la fameuse nuit de Walpurgis, le 30 avril.



haupt schien mir mein Wirt ein echter König, und weil er bis jetzt der einzige König ist, der mir Brot gegeben hat, so will ich ihn auch königlich besingen. Wir nahmen freundschaftlich Abschied, und fröhlich stieg ich den Berg hinauf.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je höher man den Berg hinaufsteigt, desto kürzer, zwerghafter werden die Tannen; sie scheinen immer mehr und mehr zusammenzuschrumpfen, bis nur Heidelbeer- und Rotbeersträuche und Bergkräuter übrig bleiben. Da wird es auch schon fühlbar kälter. Die wunderlichen Gruppen der Granitblöcke werden hier erst recht sichtbar; diese sind oft von erstaunlicher Größe. Das mögen wohl die Spielbälle sein, die sich die bösen Geister einander zuwerfen in der Walpurgisnacht, wenn hier die Hexen auf Besenstielen und Mistgabeln einhergeritten kommen, und die abenteuerlich verruchte Lust beginnt, wie die glaubhafte Amme es erzählt, und wie es zu schauen ist auf den hübschen Faustbildern des Meister Retzsch.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

In der That, wenn man die obere Hälfte des Brockens besteigt, kann man sich nicht erwehren, an die ergetzlichen Blocksberggeschichten zu denken und besonders an die große mystische deutsche Nationaltragödie vom Doktor Faust. Mir war immer, als ob der Pferdefuß[1] neben mir hinauf klettere, und jemand humoristisch Atem schöpfe. Und ich glaube, auch Mephisto muß mit Mühe Atem holen, wenn er seinen Lieblingsberg ersteigt; es ist ein äußerst erschöpfender Weg, und ich war froh, als ich endlich das langersehnte Brockenhaus zu Gesicht bekam.

1. Pferdefuß, surnom attribué à Méphistophélès, à qui la légende donne un sabot de cheval en guise de pied.

## Karl Gutzkow.

(1811-1878)

Karl Ferdinand Gutzkow est, avant tout, un polémiste. Il défend ses idées et attaque celles d'autrui avec la chaleur, la nervosité et l'impatience d'un journaliste. Ce n'est pas qu'il ait l'haleine courte; il a voulu peindre en d'interminables romans la société contemporaine; il a écrit quantité de drames; mais s'il a, de temps à autre, des étincelles de génie, s'il a surtout le sens du théâtre, il faut avouer qu'il est le plus souvent négligé, languissant, déclamatoire ou plat.

Né le 17 mars 1811 à Berlin, il étudia, à l'Université de cette ville, la théologie et la philologie, qu'il sacrifia, en 1830, à la politique. Il fit de nombreux voyages, et collabora à plusieurs journaux. Son roman *Wally, die Zweiflerin* (1835) lui valut trois mois de prison. La meilleure de ses tragédies est *Uriel Acosta*, le pendant de *Nathan le Sage*. On joue encore *Zopf und Schwert*, la plus intéressante de ses comédies. Personne ne s'avisera de lire les neuf volumes des *Ritter vom Geist* (1850-52) et du *Zauberer von Rom* (1859-62). Le dernier roman de Gutzkow, *Die neuen Serapionsbrüder* (1877), dans lequel il ne manifeste qu'une médiocre admiration pour le nouvel empire allemand, lui a attiré toutes les sévérités de la critique. Gutzkow périt dans un incendie, le 16 décembre 1878 à Sachsenhausen.

### BIBLIOGRAPHIE

Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge. Neue Folge. — Fünfte Serie, Heft 98 : *Eine vergessene Geschichtsphilosophie zur Geschichte des jungen Deutschlands* Richard Fester (Hambourg, 1890).

H. Honben. — *Studien über die Dramen Gutzkows.* — Dissertation, 1898.

## Uriel Acosta[1].

(1846)

### Acte IV, scène II.

Rabbi Akiba, ein hochbetagter Greis, geführt von zwei jüngern Rabbinen. Rabbi van der Embden mit einer Pergamentrolle. Santos. Später Uriel.

Akiba
(den man zu dem Ehrensessel an den Tisch geführt hat.)

Bringt Ihr den Widerruf[2], van Embden?

Embden.

Hier,
Ehrwürd'ger Ben Akiba — abgeschrieben
Auf diesem Pergament!

Akiba.

So laßt mir denn
Den Reuigen zum letztenmale vor!
Setzt Euch um mich und glaubt, das alles war
Schon einmal da.

Santos.

Acosta seh' ich kommen.

Akiba.

Das war schon alles da. Setzt Euch, Rabbinen!
Van Embden soll indes die Feder führen —
Das bloße Wort verfliegt in Luft und Lüge.
Das war schon alles da — glaubt mir, Rabbinen!
Epikuräer, Spötter, Glaubensspalter —
Die Jugend denkt, es wären Neuigkeiten —
Es war schon alles da — glaubt mir, Rabbinen —

1. Uriel Acosta, jeune philosophe de race juive, est traduit devant le tribunal des rabbins d'Amsterdam qui le condamne à rétracter les doctrines qu'il a émises dans son ouvrage. L'action se passe au XVII^e siècle.
2. Widerruf, la rétractation d'Uriel Acosta.

In unserm Talmud[1] kann man jedes lesen.
Und alles ist schon einmal dagewesen[2].
(Uriel tritt blaß und verfallen auf.)

Akiba.

Setzt Euch, Acosta! Drüben steht — nicht wahr,
Dort drüben steht ein Stuhl, Rabbinen? Wie?
Setzt Euch, Acosta! Wißt, ich zähle neunzig —
Und neunzig Jahren sieht man wohl
Die müden Füße — nach — die müden Füße!
(Er setzt sich.)

Santos.

Ihr habt die kürzre Frist begehrt, Acosta —

Akiba.

Laß mich, de Santos — Ben Akiba hat
Mit Uriel zu reden — alles dagewesen!
Seht denn, mein junger Uriel Acosta —
Zwei Wege gab es immer für die Zweifler,
Wenn sie des Zweifelns überdrüssig wurden —
Der eine Weg der Reue kurz, doch streng,
Der andre milde, doch von längrer Dauer.

Uriel.

Ich will den kurzen! Tötet mich! Nur rasch —
Ich will mich nicht besinnen, wie ich sterbe.

Akiba.

Was eilt Ihr so, mit Euern jungen Füßen,
Die lange wandern können, bis Ihr ruht,
Die lange halten bis zum letzten Halt?
Die Reue ist ja nicht für uns, sie ist
Für dich! Was eilst du so in wildem Sturm?

---

1. Talmud. Cf. page 604, note 1.
2. Akiba est le représentant de la foi aveugle et intolérante, qui s'attache étroitement à la lettre. Comparez à ce personnage le Grand Inquisiteur dans *Don Carlos*, de Schiller.

Um mich brauchst du die schnelle Reue nicht!
Wenn ich sie nicht mehr sehe, sieht sie Gott.

**Uriel.**

Soll ich denn immer, ewig wiederholen,
Was ich schon viel zu oft Euch zugestand?

**Akiba.**

Nein! Nein! Ich weiß, auf Fasten, Reinigung,
Auf Talmudlesen hast du kein Vertrauen —
So war es immer, immer war es so —
Drum frug' ich dich zum letztenmal, Acosta,
Fühlst du aus deines Herzens tiefstem Grunde.
Daß du in deinem Buche Gott gelästert?

**Uriel.**

Den Gott, der nur ein Gott der Juden wäre,
Den hab' ich nie verstanden, oft beleidigt[1] —
Im Protokolle steht es schon geschrieben. —

**Santos.**

Nur doppelsinnig, trügerisch und falsch,
Ist alles, was du zugestanden hast:
Sophisma ist's — beweise, was du glaubst!
Beweise, was zu glauben du uns täuschest!

**Akiba.**

Beweisen, Santos? Überlegt! Beweisen!
Ihr müßt nicht drängen in den kranken Mann!
Wie kann man, was man glaubt, beweisen wollen!
Vergebt, de Santos — manchmal sprecht Ihr selbst
Wie ein Epikuräer! Wie! Beweisen!
Bewiesen ist die Sonne, weil sie scheint,
Bewiesen ist das Feuer, weil es brennt,
Bewiesen ist die Offenbarung Gottes,
Weil sie in unserm Bund geschrieben steht.

---

1. Lessing a exprimé la même pensée avec une grande éloquence dans *Nathan le Sage*.

(Zu Santos) Von Euch nicht — (zu Acosta) nicht von Euch
[will ich's bewiesen.

Embden.

Dann einfach sag' uns, was du glauben willst!

Uriel.

Ich sagt' es ja — ich sprach es Euch ja nach[1],
Daß Gott die Juden sich zumeist erwählt,
Nur ihnen sich gezeigt von Angesicht,
Nur ihnen menschlich sich verständigte,
Nur ihnen sprach, nur ihnen Zeichen gab,
Nur ihnen eine Offenbarung schrieb,
Wo jedes Wort und jedes Lesezeichen
Als göttliche Vernunft zu nehmen ist.
Ich glaube, daß mein Geist mich irre führt,
Daß wir Buchstaben nimmermehr zu deuteln,
Am Worte Gottes nicht zu meistern haben —
Ich glaube das, ich wiederhol' es hier —
Und glaub' es glaubend, dankend Euch von Herzen,
Daß Ihr es zu beweisen mir erspart.

Santos.

Nur Trotz zeugt dieses Zugeständnis. —

Akiba.

Nimm
Den langen Weg, dann wird, was du bekennst,
Ins innre Herz dir fließen von der Zunge.
O wähle doch den langen Weg, Acosta!
Er wird dir Friede gießen in die Brust
In deine kranke Seele, guter Sohn!
In solchen Zweiflern, wie du bist, Acosta,
Steckt nur der allzu wilde Drang des Forschens.
Im Talmud hat es viele schon gegeben,
Die irre wurden durch zu vieles Wissen.

1. Ich sprach es. . . . . « Je l'ai répété après vous. »

Da war (halb zu den übrigen Rabbinen gewendet) ein großer
[Zweifler schon, mit Namen
Elisa Ben Abuja, Schüler selbst
Von einem unsrer weisesten Rabbinen,
Und Rabbi Mehir wieder war sein Schüler.
Und weil er zweifelte, (steht auf) ward er verflucht.
Elisa Ben Abuja war wie du,
Man scheute sich, den Namen auszusprechen
Und hieß ihn Acher — Acher heißt der **andre**,
Der andre hieß Elisa und es stieg,
Als er gestorben, dunkel aus dem Grabe
Ein ew'ger Rauch — das Grab, es rauchte — bis
Sein Schüler, Rabbi Mehir, linderte
Die Ruhe seiner Seele durch Gebet,
Er betete, der Schüler für den Meister,
Und aus dem Grabe rauchte es nicht mehr.
Ein solcher Acher bist du — Es war alles da —

(Setzt sich.)

### Uriel.

Hab' ich den Ruhm der Neuheit denn begehrt?
Der Rauch des Acher ist die Feuerseele,
Der Flammengeist, den Ihr mit ihm begrubt!
Ein **Acher** bin ich selbst, ich bin der andre,
Der **ewig** and're; denn im Anderssein
Liegt die Gewähr des ewigen Entstehens.
Und wie der Talmud doch zu deuten ist,
So hört! Ein Acher, dünkt mich, lebte **nie**!
Der Acher ist das Bild des reinen Denkens,
Denn nur im andern seh' ich, wie ich bin,
Im andern fühl' ich meine eigne Wahrheit,
Im andern lern' ich meine Unterscheidung,
Das andre ist des Zweifels heiligstes
Symbol. Der Zweifel ist des Glaubens Nahrung,
Und jeder Denker muß **sich** Acher sein.
Ja, wie der Talmud klüger ist denn Ihr,

So giebt er Achern, der ein Bild nur ist,
Der nie gelebt hat, einen großen Lehrer
Und einen größern Schüler, beide fromm;
Denn nur aus Zweifel kommt ein frommer Glaube.

Akiba.

De Santos! — hab' ich recht gehört — es hätte —
Elisa Ben Abuja nie gelebt?
Ein Wirkliches, ein Mensch, im Talmud lebend,
Der wäre nur ein Bild, nur eine Mythe? —
Und was der Glaube fest umfangen hält
Wie Fleisch und Bein, leibhaftig, allen faßbar,
Das wären Wolken, Dunstgebilde, die
Erst später menschlich sich gestaltet hätten?
Nein, das ist eine Meinung noch zu neu
Und wohl zu sühnen, da sie nie gewesen —
Gebt ihm des Widerrufes Formular!

Santos (giebt Uriel das Papier).

Euch beugt das Schicksal nur, die Demut nicht.
Von dem, was Eure Lippen hier bekennen,
Weiß Euer Geist nichts, der im Argen bleibt.
(Zeigt nach hinten.)
Dort auf dem Tabernakel lest die Sünden,
Der Ihr Euch zeiht mit künstlicher Verstellung
Vor allem Volke, das sich schon versammelt.

Uriel.

Wie? Vor dem Volk!

Akiba.

Lest alles erst allein,
Was Ihr mit fester deutlicher Betonung
Vor der Gemeinde zu bekennen habt!
Ei, Ei! der Acher nie gelebt? Acosta,
Ihr lebt doch! Warum soll denn Ben Abuja
Nur Mythe sein?

Uriel.

O nur zu wahr! Ich lebe!

### Akiba.

Nun seht! Dann hat der Acher auch gelebt!
Ja, ja, mein Sohn, geht hin und widerruft,
Nur um im Denken nüchterner zu bleiben —
Und leset fleißiger daheim im Talmud!
Es haben alle Zweifler widerrufen
Und was auch einer noch so Kluges fand,
Es war nur Blüte eines frühern Keims.
Das Neue nur ist droben! Hier war alles
Schon einmal da — schon alles dagewesen —
(Während er nach rechts abgeführt wird.)
Und fleißig Talmud lesen — junger Acher!
(Im Abgehen.)
Schon dagewesen — alles dagewesen.
(Santos und Embden folgen.)

(Hermann Costenoble, Jena.)

---

## Hoffmann von Fallersleben.

(1798-1874)

August Heinrich Hoffmann, né à Fallersleben, petite ville du Hanovre, le 2 avril 1798, étudia la philologie et les antiquités germaniques à Göttingen, à Bonn et à Berlin, fut nommé professeur de langue et de littérature allemandes (1835) à l'Université de Breslau, révoqué en 1842 pour cause de libéralisme, enfin, après une existence errante, chargé de la direction de la bibliothèque du duc de Ratibor, à Corvey; il mourut le 19 janvier 1874.

Outre ses poésies politiques (Unpolitische Lieder, 1840-1841) il a écrit des ouvrages d'érudition et des cantiques; mais il ne doit sa grande célébrité qu'à ses *lieds* simples et gracieux, dans lesquels il s'inspire des vieilles chansons populaires. Il est lui-même et il a voulu être un *Volksdichter;* il composait l'air de ses *lieds* ou en adaptait le texte à quelque vieille mélodie populaire; il évitait scrupuleusement les artifices de la poésie savante, les

pensées et les sentiments inaccessibles à la foule. Aussi trouve-t-on ses chansons dans tous les *Liederbücher* et tous les écoliers les connaissent et les chantent.

## BIBLIOGRAPHIE

*Gedichte* (Franz Lipperheide, Berlin.)

HOFFMANN VON FALLERSLEBEN, *Mein Leben, Aufzeichnungen und Erinnerungen* (in verkürzter Form herausgegeben und bis zu des Dichters Tod fortgeführt von H. Gerstenberg), 2 Teile. 1894.

STRODTMANN, *Dichterprofile*. Tome Ier.

---

## Der Volksdichter.

Ihr lieben Herrn, was forschet ihr,
Ob ich wohl sei ein Dichter?
Ich habe nichts für euch gemacht,
Ich habe nur ans Volk gedacht,
Das Volk nur ist mein Richter.

Und wie des Volkes Not und Pein
Mir ist ins Herz gedrungen,
So hab' ich, was ich sah und fand
Zurück ins Volk, ins Vaterland
Auch wiederum gesungen.

Nun weiß von seiner Not und Pein
Das ganze Volk zu singen;
Es fragt nicht, ob es euch gefällt,
Es singet frei durch alle Welt,
Daß euch die Ohren klingen.

---

## Morgenlied.

Die Sterne sind erblichen
  Mit ihrem goldnen Schein;
Bald ist die Nacht entwichen
  Der Morgen dringt herein:

Noch waltet tiefes Schweigen
  Im Thal und überall;
Auf frisch betauten Zweigen
  Singt nur die Nachtigall.

Sie singet Lob und Ehre
  Dem hohen Herrn der Welt,
Der über'm Land und Meere
  Die Hand des Segens hält.

Er hat die Nacht vertrieben,
  Ihr Kindlein, fürchtet nichts!
Stets kommt zu seinen Lieben
Der Vater alles Lichts.

---

## Herbstgedanken.

(1868)

Das Laub fällt von den Bäumen,
  Der Winter ist nicht weit.
Jetzt kann die Welt nur träumen
  Von einer schönren Zeit.

Ach, alles ist vergangen,
  Was schön gegrünt, geblüht;
In Sehnen und in Bangen
  Lebt nur noch das Gemüt.

Sein Frühling ist geblieben,
Sein Bestes hält es fest,
Von den geschiednen Lieben
Es nun und nimmer läßt.

So will auch ich denn träumen
Von einer schönren Zeit —
Das Laub fällt von den Bäumen,
Der Winter ist nicht weit.

---

## Freiligrath.

(1810-1876)

Ferdinand Freiligrath, né le 17 juin 1810 à Detmold, mort à Kannstadt le 18 mars 1876, se voua à la carrière commerciale et résida plusieurs années (1831-1836) à Amsterdam, où il étudia les langues modernes. Ses poésies orientales, publiées en 1838 chez Cotta, obtinrent un succès retentissant. Frédéric-Guillaume IV le pensionna. Mais bientôt son pamphlet „Mein Glaubensbekenntnis" (Mayence, 1844) le rangea au nombre des défenseurs de la liberté, et il dut s'exiler.

Il se rendit en Suisse, puis en Angleterre, vint en 1848 prêcher la révolution à Düsseldorf, retourna en Angleterre et ne rentra en Allemagne qu'en 1868. Il publia ses œuvres complètes deux ans plus tard.

Freiligrath est surtout un poète descriptif, et ses descriptions, qui ne manquent ni de charme ni de couleur, sont rarement conformes à la réalité. Il peint de préférence ce qu'il n'a pas vu : les déserts de l'Afrique et de la Syrie, les forêts vierges de l'Amérique, les mœurs inconnues de peuplades lointaines. Avec lui, l'exotisme entre dans la littérature. Freiligrath a publié de nombreuses traductions (Burns, Victor Hugo, etc.).

## BIBLIOGRAPHIE

Schmidt-Weissenfels, *Ferdinand Freiligrath, ein biographisches Denkmal,* Stuttgart. 1876.

Wilhelm Buchner, *F. Freiligrath. Ein Dichterleben in Briefen,* 2 v. 1881.

---

## Requiescat.

Wer den wucht'gen Hammer schwingt;
Wer im Felde mäht die Ähren;
Wer ins Mark der Erde dringt,
Weib und Kinder zu ernähren;
Wer stroman den Nachen zieht;
Wer bei Woll' und Werg und Flachse
'Hinter'm Webestuhl sich müht,
Daß sein blonder Junge wachse: —

Jedem Ehre, jedem Preis!
Ehre jeder Hand voll Schwielen!
Ehre jedem Tropfen Schweiß,
Der in Hütten fällt und Mühlen!
Ehre jeder nassen Stirn
Hinter'm Pfluge! — Doch auch dessen,
Der mit Schädel und mit Hirn
Hungernd pflügt, sei nicht vergessen!

Ob in enger Bücherei [1]
Dunst und Moder ihn umstäube;
Ob er Sklav' der Messe [2] sei,
Lieder oder Dramen schreibe;

---

1. Bücherei, archaïque et familier = bibliothèque.
2. Der Messe, de la foire de Noël. C'est à Noël que paraissent, en Allemagne, les livres nouveaux.

Ob er um verruchten Lohn
Fremden Ungeschmack vertiere;
Ob er in gelehrter Frohn
Griechisch und Latein dociere : —

Er auch ist ein Proletar!
Ihm auch heißt es : „Darbe! borge!"
Ihm auch bleicht das dunkle Haar,
Ihn auch hetzt ins Grab die Sorge!
Mit dem Zwange, mit der Not
Wie die Andern muß er ringen,
Und der Kinder Schrei nach Brot
Lähmt auch ihm die freien Schwingen.

Manchen hab' ich so gekannt;
Nach den Wolken flog sein Streben;
Tief im Staube von der Hand
In den Mund doch mußt' er leben[1]!
Eingepfercht und eingedornt,
Ächzt' er zwischen Thür und Angel;
Der Bedarf hat ihn gespornt
Und gepeitscht hat ihn der Mangel.

Also schrieb er Blatt auf Blatt,
Bleich und mit verhärmten Wangen,
Während draußen Blum' und Blatt
Sich im Morgenwinde schwangen!
Nachtigall und Drossel schlug,
Lerche sang und Habicht kreiste :
Er hing über seinem Buch,
Tagelöhner mit dem Geiste[2]!

---

1. Von der Hand in den Mund leben, vivre au jour le jour.
2. Cf. la jolie poésie de Julius Sturm (1816-1896) :

Frühlingsgespenster.

Ich saß noch spät in meinem Zimmer,
Studierend bei der Lampe Schimmer,

Dennoch, ob sein Herz auch schrie,
Blieb er tapfer, blieb ergeben:
„Dieses auch ist Poesie,
Denn es ist das Menschenleben!"
Und wenn gar der Mut ihm sank,
Hielt er fest sich an dem Einen:
„Meine Ehre wahrt' ich blank!
Was ich thu', ist für die Meinen!

Endlich ließ ihn doch die Kraft!
Aus sein Ringen, aus sein Schaffen!
Nur zuweilen, fieberhaft,
Konnt' er noch empor sich raffen!
Nachts oft von der Muse Kuß
Fühlt' er seine Schläfe pochen;
Frei dann flog der Genius,
Den des Tages Drang gebrochen!

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

Und ob mein Auge müd' und matt,
Wandt' ich doch emsig Blatt um Blatt.
Da klopft' es plötzlich an mein Fenster;
Ich glaube zwar nicht an Gespenster,
Doch, weil gar hoch mein Fenster war;
Schien mir das Klopfen wunderbar.
Ich spähte in die nächt'gen Räume,
Der Mond schien freundlich durch die Bäume,
Tief unten schlug die Nachtigall,
Sonst tiefes Schweigen überall.
Doch kaum saß ich zum lesen nieder,
Da klopft es auch vernehmlich wieder;
Weit macht' ich nun die Fenster auf
Und ließ den Klopfern freien Lauf.
Und plötzlich schwärmten durch das Fenster
Zwei braune surrende Gespenster; —
Maikäfer waren's, die's verdroß,
Daß ich im Zimmer mich verschloß;
Daß ich mich über Büchern härmte,
Genießend nicht, wie sie, durchschwärmte
Die linde, weiche Maiennacht
Voll Blütenduft und Sternenpracht.

Ruhm und Ehre jedem Fleiß!
Ehre jeder Hand voll Schwielen!
Ehre jedem Tropfen Schweiß,
Der in Hütten fällt und Mühlen!
Ehre jeder nassen Stirn
Hinter'm Pfluge! — Doch auch dessen,
Der mit Schädel und mit Hirn
Hungernd pflügt, sei nicht vergessen[1]!

---

## Gottfried Kinkel.

(1815-1882)

Gottfried Kinkel, né en 1815 à Oberkassel près de Bonn, étudia d'abord la théologie et fut pasteur. Mais il quitta ces fonctions et devint, en 1846, professeur d'histoire de l'art et de la civilisation à Bonn. Il prit une part active au mouvement révolutionnaire de 1848, fut condamné à la détention perpétuelle et ne recouvra sa liberté qu'en 1850 grâce à un ami qui l'aida à s'évader. Après quelques années de vie errante et tourmentée, il se fixa à Zurich en 1866 où il fut professeur d'histoire de l'art au Polytechnicum. Il y mourut en 1882.

Gottfried Kinkel a laissé des *lieds* gracieux et des poésies politiques; en collaboration avec sa femme, Jeanne Mockel, instruite et distinguée, il a publié un volume de contes, mais il doit sa renommée littéraire à trois poèmes épiques : Otto der Schütz (1846); Der Grobschmied von Antwerpen (1868); Tanagra, Idyll aus Griechenland (1883).

---

1. Avant Freiligrath, Jean-Paul avait peint avec une sympathie touchante les misères du « prolétariat intellectuel ».





## Abendstille.

Nun hat am klaren Frühlingstage
Das Leben reich sich ausgeblüht;
Gleich einer ausgeklungnen Sage
Im West das Abendrot verglüht.
Des Vogels Haupt ruht unterm Flügel,
Kein Rauschen tönt, kein Klang und Wort;
Der Landmann führt das Roß am Zügel,
Und Alles ruht an seinem Ort.

Nur fern im Strome noch Bewegung,
Der weit durchs Thal die Fluten rollt:
Es quillt vom Grunde leise Regung,
Und Silber säumt sein flüssig Gold.
Dort auf dem Strom noch ziehen leise
Die Schiffe zum bekannten Port,
Geführt vom Fluß im sichern Gleise —
Sie kommen auch an ihren Ort.

Hoch oben aber eine Wolke
Von Wandervögeln rauscht dahin:
Ein Führer streicht voran dem Volke
Mit Kraft und landeskund'gem Sinn.
Sie kehren aus dem schönen Süden
Mit junger Lust zum heim'schen Nord,
Nichts mag den sichern Flug ermüden —
Sie kommen auch an ihren Ort.

Und du, mein Herz! in Abendstille,
Dem Kahn bist du, dem Vogel gleich,
Es treibt auch dich ein starker Wille,
An Sehnsuchtsschmerzen bist du reich.
Sei's mit des Kahnes stillem Zuge,
Zum Ziel doch geht es immer fort;

Sei's mit des Kranichs raschem Fluge —
Auch du, Herz, kommst an deinen Ort![1]

---

## Trost der Nacht.

Es heilt die Nacht des Tages Wunden,
Wenn mit der Sterne buntem Schein
Das königliche Haupt umwunden
Sie still und mächtig tritt herein :
Die milden, leisen Hauche kommen,
Der Farben grelle Pracht erblaßt :
In weicher Linie ruht verschwommen
Des scharfen Zackenfelsen Last.

So legt die Nacht mit Muttergüte
Sich um die Seele schmerzenvoll :
Es läutert still sich im Gemüte —
Zur Wehmut jeder bittre Groll.
Die Thränen, die vergessen schliefen,
Nun strömen sie in mächt'gem Lauf :
Es steigt aus wunden Herzenstiefen
Ein rettungsahnend Beten auf[2].

---

1. Cf. page 416 le lied de Gœthe : „Über allen Gipfeln".
2. Les romantiques, qui ont souvent chanté la Nuit, ont rarement trouvé des accents aussi sincères et aussi pénétrants.

L'écrivain suisse Gottfried Keller, dont les nouvelles (Der grüne Heinrich, 1854-55; Die Leute von Seldwyla, 1856; Romeo und Julie auf dem Dorfe, 1876) sont plus connues que les poésies lyriques, a décrit aussi l'apaisement qui envahit l'âme à l'approche de la nuit :

Stille der Nacht.

Willkommen, klare Sommernacht,
Die auf betauten Fluren liegt!

## Georg Herwegh.

(1817-1875)

Georg Herwegh, né en 1817 à Stuttgart, publia, en 1841, ses *Gedichte eines Lebendigen* qui le rendirent célèbre. Il prit part au mouvement de 1848 et dut s'exiler jusqu'en 1866. Il mourut en 1875 à Baden-Baden. En 1844, avait paru la seconde partie de ses poésies, où les convictions politiques de l'auteur s'affirmaient avec plus de netteté et plus de fougue. Son enthousiasme pour la liberté est sincère, mais confus. — Lire : Strodtmann, *Dichterprofile*. Tome Ier.

---

Gegrüßt mir, goldne Sternenpracht,
Die spielend sich im Weltraum wiegt!

Das Urgebirge um mich her
Ist schweigend, wie mein Nachtgebet;
Weit hinter ihm hör' ich das Meer
Im Geist und wie die Brandung geht.

Ich höre einen Flötenton,
Den mir die Luft von Westen bringt,
Indes herauf im Osten schon
Des Tages leise Ahnung dringt.

Ich sinne, wo in weiter Welt
Jetzt sterben mag ein Menschenkind —
Und ob vielleicht den Einzug hält
Das viel ersehnte Heldenkind.

Doch wie im dunklen Erdenthal
Ein unergründlich Schweigen ruht,
Ich fühle mich so leicht zumal
Und wie die Welt so still und gut.

Der letzte leise Schmerz und Spott
Verschwindet aus des Herzens Grund;
Es ist, als thät der alte Gott
Mir endlich seinen Namen kund.

(Gesammelte Gedichte. — Berlin, Hertz.)

## Der Gang um Mitternacht.

Ich schreite mit dem Geist der Mitternacht
Die weiten stillen Straßen auf und nieder —
Wie hastig ward geweint hier und gelacht
Vor einer Stunde noch!... Nun träumt man wieder.
Die Lust ist, einer Blume gleich, verdorrt,
Die tollsten Becher hörten auf zu schäumen,
Es zog der Kummer mit der Sonne fort,
Die Welt ist müde — laßt sie, laßt sie träumen!

Wie all mein Haß[1] und Groll in Scherben bricht,

---

1. Mein Haß, la haine des ennemis de la liberté. Cette haine, d'après le sentiment du poète, est un devoir impérieux. C'est la pensée qu'il a exprimée dans son fameux Lied vom Hasse :

Wohlauf, wohlauf, über Berg und Fluß
  Dem Morgenrot entgegen,
Dem treuen Weib den letzten Kuß
  Und dann zum treuen Degen!
Bis unsre Hand in Asche stiebt,
  Soll sie vom Schwert nicht lassen;
Wir haben lang genug geliebt
  Und wollen endlich hassen!

Die Liebe kann uns helfen nicht,
  Die Liebe nicht erretten;
Halt' du, o Haß, dein jüngst Gericht,
  Brich du, o Haß, die Ketten!
Und wo es noch Tyrannen giebt,
  Die laßt uns keck erfassen;
Wir haben lang genug geliebt
  Und wollen endlich hassen!

Wer noch ein Herz besitzt, dem soll's
  Im Hasse nur sich rühren;
Allüberall ist dürres Holz,
  Um unsre Glut zu schüren.
Die ihr der Freiheit noch verbliebt,
  Singt durch die deutschen Straßen:
„Ihr habet lang genug geliebt,
  O lernet endlich hassen!"

Bekämpfet sie ohn' Unterlaß,
  Die Tyrannei auf Erden,

Wenn ausgerungen eines Tages Wetter[1],
Der Mond ergießet sein versöhnend Licht,
Und wär's auch über welke Rosenblätter!
Leicht wie ein Ton, unhörbar wie ein Stern,
Fliegt meine Seele um in diesen Räumen;
Wie in sich selbst, versenkte sie sich gern
In aller Menschen tiefgeheimstes Träumen!

Mein Schatten schleicht mir nach wie ein Spion,
Ich stehe still vor eines Kerkers Gitter.
O Vaterland, dein zu getreuer Sohn,
Er büßte seine Liebe bitter, bitter!
Er schläft, — und fühlt er, was man ihm geraubt?
Träumt er vielleicht von seinen Eichenbäumen?
Träumt er sich einen Siegerkranz ums Haupt? —
O Gott der Freiheit, laß ihn weiter träumen!

Gigantisch türmt sich vor mir ein Palast,

---

Und heiliger wird unser Haß
Als unsre Liebe werden.
Bis unsre Hand in Asche stiebt,
Soll sie vom Schwert nicht lassen;
Wir haben lang genug geliebt
Und wollen endlich hassen.

Ce serait méconnaître l'âme généreuse du poète que de la croire incapable de sentiments plus doux; qu'on en juge par ces beaux vers :

Die Liebe ist ein Edelstein,
Sie brennt jahraus, sie brennt jahrein,
Und kann sich nicht verzehren;
Sie brennt, so lang noch Himmeslicht
In eines Menschen Aug' sich bricht,
Um drin sich zu verklären.

Und Liebe hat der Sterne Macht,
Kreist siegend über Tod und Nacht,
Kein Sturm der sie vertriebe!
Und blitzt der Haß die Welt entlang,
Sie wandelt sicher ihren Gang,
Hoch über den Wolken, die Liebe!

1. Wetter = Gewitter, Sturm.

Ich schaue durch die purpurnen Gardinen,
Wie man im Schlaf nach einem Schwerte faßt,
Mit sündigen, mit angstverwirrten Mienen.
Gelb, wie die Krone, ist sein Angesicht,
Er läßt zur Flucht sich tausend Rosse zäumen,
Er stürzt zur Erde, und die Erde bricht —
O Gott der Rache, laß ihn weiter träumen!

Das Häuschen dort am Bach — ein schmaler Raum!
Unschuld und Hunger teilen drin das Bette.
Doch gab der Herr dem Landmann seinen Traum,
Daß ihn der Traum aus wachen Ängsten rette;
Mit jedem Korn, das Morpheus' Hand entfällt,
Sieht er ein Saatenland sich golden säumen,
Die enge Hütte weitet sich zur Welt —
O Gott der Armut, laß die Armen träumen!

Beim letzten Hause, auf der Bank von Stein,
Will segenflehend ich noch kurz verweilen;
Treu lieb' ich dich, mein Kind, doch nicht allein,
Du wirst mich ewig mit der Freiheit teilen.
Dich wiegt in goldner Luft ein Taubenpaar,
Ich sehe wilde Rosse nur sich bäumen;
Du träumst von Schmetterlingen, ich vom Aar —
O Gott der Liebe, laß mein Mädchen träumen!

Du Stern, der, wie das Glück, aus Wolken bricht!
Du Nacht, mit deinem tiefen stillen Blauen[1],
Laßt der erwachten Welt zu frühe nicht
Mich in das gramentstellte Antlitz schauen!
Auf Thränen fällt der erste Sonnenstrahl,
Die Freiheit muß das Feld dem Tage räumen,
Die Tyrannei schleift wieder dann den Stahl —
O Gott der Träume, laß uns alle träumen.

(Göschen — Stuttgart.)

1. Blauen, infinitif pris substantivement.

# LA LITTÉRATURE ALLEMANDE EN AUTRICHE.

Il est aussi artificiel de distinguer une *école autrichienne* que de parler d'une *école suisse* ou *prussienne*. Les écrivains originaires de l'Autriche ne se distinguent, en général, des auteurs nés dans l'Allemagne proprement dite, que par quelques particularités de style, par un souci plus grand de la forme, par une sensibilité plus vive. Au demeurant, ils ont les mêmes aspirations, le même idéal et se rattachent aux mêmes écoles que leurs confrères des bords du Rhin ou de la Sprée.

## BIBLIOGRAPHIE

Marchand, *Les poètes lyriques de l'Autriche*, 2 vol. Paris, Charpentier. 1886, 4e édition, 1889.

Minor, *Die deutsche Litteratur in Wien und Nieder-Oesterreich*, Vienne, 1886.

---

## Johann Christian von Zedlitz.

(1790-1862)

Né le 28 février 1790 à Johannisberg, dans la Silésie autrichienne, mort à Vienne le 16 mars 1862, Zedlitz a écrit des ballades et un cycle de poésies intitulé *Totenkränze*. On ne lit plus guère de lui que les deux poésies citées plus bas.

---

## Begeisterung.

Ein Kern des Lichts fließt aus in hundert Strahlen,
Die gottentflammte Abkunft zu bewähren,
Begeistrung ist die Sonne, die das Leben
Befruchtet, tränkt und reift in allen Sphären!
In welchem Spiegel sich ihr Bild mag malen,
Mag sie im Liede kühn die Flügel heben,
Mag Herz zu Herz sie streben,
Sie sucht das Höchste stets, wie sie's erkennet! —
Längst im Gemeinen wär' die Welt zerfallen,
Längst wären ohne sie zerstäubt die Hallen
Des Tempels, wo die Himmelsflamme brennet;
Sie ist der Born, der ew'ges Leben quillet,
Vom Leben stammt, allein mit Leben füllet [1].

Was auf der Erde Großes je geschehen,
Im Busen derer ist es nicht entsprossen,
Die anteillos sich schaukeln auf den Wogen
Der üpp'gen Lust, von hohlem Schaum umflossen!
Das Auge, das die neue Welt gesehen

---

1. Cf. ces belles strophes d'un autre poète autrichien :

Sei Nüchternheit euch rühmlich — ich preise die Trunkenheit,
Die glühende Träumerstirnen zur Wiege des Großen weiht:
Was Helden je und Weise gestiftet, was da lebt
Göttliches, ew'ger Dauer, durch ihren Zauber ward's erstrebt.

Ja, sei mir gegrüßt, Begeistrung; sei's, daß aus Traubenblut
Du gärend schäumst und loderst; sei's, daß mit holder Glut
Du atmest in Rosendüften, oder mit sel'gem Drang
In Lenznachtlüften gewitterst, und in der Nachtigall Gesang!

Unendliche Weite des Weltraums durchmißt die Nüchternheit,
Und was sie fern erbeutet, mühselig in langer Zeit,
Sind Zahlen nur und Namen; und wenn es wohl ihr glückt,
Das All zu messen, zu wägen — es bleibt ihr ewig fern gerückt.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(R. Hamerling. Ein Schwanenlied der Romantik.) Comparez aussi, dans les *Méditations poétiques* de Lamartine, l'Ode sur l'*Enthousiasme*.

Auf jenem andern, fernen Erdenbogen,
Das durch die Nacht geflogen,
Die unbekannte, die sie überdecket;
Das sie gesehn, mit Wunderglanz erfüllet,
Als dichte Schleier sie noch eingehüllet
Und unbeschiffte Meere sie verstecket:
Das innre Auge war's, das sie erschauet,
Begeistrung war's, vor der den Schwachen grauet!

(Totenkränze.)

---

## Die nächtliche Heerschau.

Nachts um die zwölfte Stunde,
Verläßt der Tambour[1] sein Grab,
Macht mit der Trommel die Runde,
Geht emsig auf und ab.

Mit seinen entfleischten Armen
Rührt er die Schlägel zugleich,
Schlägt manchen guten Wirbel,
Reveill' und Zapfenstreich[2].

---

1. Tambour. La plupart des termes militaires dont se servent les Allemands sont empruntés à notre langue : Armee, Division, Brigade, General, Regiment, Kompagnie, Eskadron, Artillerie, Reserve, Eskorte, Manöver, Alarm, etc... On a essayé, dans ces derniers temps, sans grand succès d'ailleurs, de remplacer ces vocables par des équivalents allemands.

2. Zapfenstreich, retraite. Cette expression semble remonter à la guerre de Trente ans. Dans le camp de Wallenstein, un roulement de tambour annonçait l'heure de la fermeture des cantines. A ce signal, les chefs des patrouilles venaient donner un dernier coup (Streich), sur les bondes des tonneaux.

Die Trommel klinget seltsam,
Hat gar[1] einen starken Ton;
Die alten toten Soldaten
Erwachen im Grabe davon.

Und die im tiefen Norden
Erstarrt in Schnee und Eis[2],
Und die in Welschland[3] liegen,
Wo ihnen die Erde zu heiß;

Und die der Nilschlamm decket
Und der arabische Sand,
Sie steigen aus ihren Gräbern,
Sie nehmen's Gewehr zur Hand.

Und um die zwölfte Stunde,
Verläßt der Trompeter sein Grab,
Und schmettert in die Trompete
Und reitet auf und ab.

Da kommen auf luftigen Pferden
Die toten Reiter herbei,
Die blutigen alten Schwadronen
In Waffen mancherlei.

Es grinsen die weißen Schädel
Wohl unter dem Helm hervor,
Es halten die Knochenhände
Die langen Schwerter empor.

Und um die zwölfte Stunde
Verläßt der Feldherr sein Grab
Kommt langsam hergeritten,
Umgeben von seinem Stab.

---

1. Gar. Rattachez à starken. Gar = sehr.
2. Les soldats qui sont morts en Russie.
3. In Welschland, en Italie.

Er trägt ein kleines Hütchen,
Er trägt ein einfach Kleid,
Und einen kleinen Degen
Trägt er an seiner Seit'.

Der Mond mit gelbem Lichte
Erhellt den weiten Plan:
Der Mann im kleinen Hütchen
Sieht sich die Truppen an.

Die Reihen präsentieren
Und schultern das Gewehr;
Dann ziehet mit klingendem Spiele[1]
Vorüber das ganze Heer.

Die Marschäll' und Generale
Schließen um ihn einen Kreis:
Der Feldherr sagt dem nächsten
Ins Ohr ein Wörtlein leis.

Das Wort geht in die Runde,
Klingt wieder fern und nah:
„Frankreich!" ist die Parole[2],
Die Losung: „Sankt Helena!"

Dies ist die große Parade
Im elysäischen Feld,
Die um die zwölfte Stunde
Der tote Cäsar hält[3].

---

1. Mit klingendem Spiele, au son de la musique.
2. Die Parole, le mot d'ordre, die Losung, le mot de ralliement.
3. Cf. la poésie suivante de Conrad Ferdinand Meyer (1825-1898).

Napoleon im Kreml.

Er nickt mit seinem großen Haupt
Am Feuer eines fremden Herds:

## Lenau.

(1802-1850)

### An die Melancholie.

Du geleitest mich durchs Leben,
Sinnende Melancholie!
Mag mein Stern sich strahlend heben,
Mag er sinken — weichest nie!

Führst mich oft in Felsenklüfte,
Wo der Adler einsam haust,
Tannen starren in die Lüfte
Und der Waldstrom donnernd braust.

Meiner Toten dann gedenk' ich,
Wild hervor die Thräne bricht,
Und an deinen Busen senk' ich
Mein umnachtet Angesicht.

Nikolaus Niembsch von Strehlenau, qui prit le nom de Lenau, naquit le 13 août 1802 à Csatad, près de Temesvar, en Hongrie. Après une enfance agitée et malheureuse, il se fit inscrire, à l'âge de 17 ans, à l'Université de Vienne. Négligeant la jurisprudence à laquelle on le destinait, il étudia avec ardeur la philosophie. Les grands problèmes de la nature et de la vie passionnèrent de bonne heure son âme mélancolique et tendre, où la vive piété du premier âge fit bientôt place au scepticisme et au désespoir.

Pendant une dizaine d'années, Lenau se livre avec une insatiable curiosité aux études les plus variées, passant

---

Im Traum erblickt er einen Geist
Der seines Purpurs Spange löst.

Der Dämon schreit mit wilder Gier :
„Mich lüstet nach dem roten Kleid!
In ungezählter Menschen Blut
Getaucht, verfärbt der Purpur nicht.

Die beiden rangen Leib an Leib
„Gieb her!" „Gieb her!" der Dämon fleucht
Mit spitzen Flügeln durch die Nacht.
Und schleift den Purpur hinter sich.

Und wo der Purpur flatternd fliegt
Sprühn Funken, lodern Flammen auf!
Der Korse fährt aus seinem Traum
Und starrt in Moskaus weiten Brand.

de l'une à l'autre sans méthode et sans but. Il ne reste fidèle qu'à la poésie et à la musique.

En 1829, il perdit sa mère qu'il aimait tendrement. Ce fut une des plus cuisantes douleurs d'une existence qui en connut beaucoup. Désirant terminer ses études à l'Université de Heidelberg, Lenau se rendit d'abord à Stuttgart, où il fut l'hôte de Gustav Schwab. Il fut bien accueilli par Uhland, Kerner et Karl Mayer. Un instant, il songea à épouser une jeune fille dont il s'était épris, puis, tout à coup, il part pour l'Amérique. Il y voulait tenter la fortune et, en même temps, « envoyer son imagination à l'école des forêts vierges, car la culture de son esprit est le but suprême de sa vie. » — « Je veux entendre mugir le Niagara et chanter des chansons du Niagara ». Parti en juillet 1832, Lenau revint en Europe un an après, appauvri, désenchanté, mais l'esprit enrichi d'images grandioses et le caractère mûri.

Pendant son absence, il était devenu célèbre : ses poésies publiées par Cotta, grâce à l'entremise de G. Schwab, avaient obtenu un immense succès. Mais un amour passionné et sans issue devait ruiner les espérances du poète. Toujours en quête d'une situation stable, il voyage sans cesse de Stuttgart à Vienne. Irrésolu, inquiet, assiégé de sombres pressentiments, Lenau vit sombrer sa raison au moment où un mariage, ardemment souhaité, lui promettait un avenir de paix et de bonheur. Il mourut six ans après, dans une maison d'aliénés à Oberdœbling, près de Vienne (le 22 août 1850).

Ce qui frappe surtout, dans l'œuvre peu étendue de Lenau, c'est la constante préoccupation d'une âme endolorie, qui s'obstine à pénétrer le mystère de la destinée.

Ce sont ses rêves, ses désespoirs, ses visions, ses cauchemars que le poète nous peint dans ses poèmes de *Faust* (1836), de *Savonarole* (1837), des *Albigeois* (1842) où tous les genres se confondent, mais qui sont animés d'un souffle étrange et puissant.

La nature, à laquelle il prête ses tristesses et ses larmes, lui a inspiré de merveilleux accents. Peu de poètes ont chanté avec une énergie aussi sombre la misère et la dignité de la pensée humaine.

## BIBLIOGRAPHIE

*Œuvres*, avec une introduction par ANASTASIUS GRÜN, chez Cotta (4 vol.).

Autres éditions : G. Fock, Leipzig, 2 vol. (avec une très bonne introduction par KARPELES).

PRUTZ, *Kleine Schriften. Zur Politik und Literatur.* 1847, tome Ier.

*Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1878 (Article de M. André Theuriet).

MARCHAND, *Les poètes lyriques de l'Autriche*, tome Ier.

On trouvera une bibliographie complète dans l'intéressante et substantielle étude de M. L. ROUSTAN sur Lenau. Paris, Cerf. 1898 (page 364 et suivantes).

---

## Lenau, Hölty und Byron.

Wenn wir zu dem Dichterbilde Lenaus in der Geschichte der Poesie nach Vorbildern, oder richtiger: nach Analogieen suchen, so treten uns zunächst zwei Gestalten mit sprechenden Zügen der Ähnlichkeit und Verwandtschaft entgegen: der Deutsche Hölty und der Brite Byron[1]. Hölty und Byron — welche

---

1. Pour Hölty, voir plus haut, page 345. George Gordon, connu plus tard sous le nom de lord Byron, naquit à Douvres le 22 janvier 1788. Nature passionnée, orgueilleuse et misanthropique, Byron mena une existence désordonnée et turbulente. Il songea un instant à travailler à l'émancipation de l'Italie, y renonça en 1819 et se rendit en Grèce (1823) pour consacrer sa fortune et sa vie à l'indépendance hellénique. Il mourut à Missolonghi le 19 avril 1824. Ses œuvres principales sont le *Pélérinage de Childe Harold*, le *Giaour, Lara*, la *Fiancée d'Abydos*, le *Corsaire*, le drame de *Manfred*, les mystères de *Caïn*, du *Ciel et de la Terre*, l'épopée de *Don Juan*, etc...

Byron a exercé un grand ascendant sur la littérature européenne jusque vers le milieu du siècle. C'est à lui que se rattachent, en Allemagne, les poètes du *Weltschmerz*. Cf. R. ACKERMANN, *Lord Byron* (sein Leben, seine Werke, sein Einfluss auf die deutsche Litteratur). 1901.

Kontraste, welche Distanzen! Daß Lenau, nicht in künstlich forcierten Sprüngen, sondern in organisch natürlicher Entwickelung, jene Gegensätze in sich zur Harmonie verschmolz, jene Entfernungen durch die expansive Kraft seines Talentes ausfüllte, giebt uns Zeugnis sowohl für den Reichtum als für den Umfang seiner poetischen Natur. Zu Hölty, den unser Dichter mit einem elegischen Nachruf feierte („Am Grabe Höltys"), stehen Lenaus Poesieen aus der frühesten Periode, etwa wie sie in den ersten Auflagen der „Gedichte" gesammelt sind, in unverkennbar inniger Wahlverwandtschaft[1]. Da ist derselbe hingebende Sinn für die Natur, dieselbe Weichheit des Gefühls, dieselbe Wehmut der Grundstimmung, dieselbe Keuschheit und Melodie der Sprache; aber Lenaus Naturbetrachtung ist umfassender, frischer und tiefer, seine Empfindung reicher und lebhafter, seine Trauer gewaltiger und ergreifender, sein Ausdruck plastischer, farbenreicher und wohlklingender; Lenau erscheint als ein größerer, gereifterer, durch natürliche Anlage überlegener, im Fortschritte der Zeit entwickelter Hölty. Sobald aber in den späteren Phasen, namentlich in den größeren Dichtungen, andere bisher nur halbenthüllte Grundelemente der Lenauschen Muse, der forschende Scharfsinn, der Freiheitsdrang, die Glaubenskämpfe, die philosophische Spekulation, die düstere Weltanschauung, die tiefere Weihe des Schmerzes, zur Entwickelung kamen, schwinden und erblassen die Berührungspunkte mit dem elegisch-idyllischen Hölty fast gänzlich. Dagegen machen sich sofort die Beziehungen zu Byron geltend; aber so zahlreich die Ähnlichkeiten, noch zahlreicher und namhafter sind die Kontraste zwischen beiden. Die negierende Skepsis, den stolzen Unabhängigkeitssinn, die tiefe Melancholie und finstere Lebensansicht, das Schwelgen im Unheimlichen, Wilden, Gräßlichen, die großartige Naturanschauung haben beide gemein; beide waren großangelegte Individualitäten, daher bei beiden die Subjektivität mächtig in den Vordergrund

1. Wahlverwandschaft, « affinité élective. » C'est le titre d'un roman de Gœthe.



tritt; in beiden wiegte, auch wo sie als Epiker oder Dramatiker auftraten, der Lyriker vor. Aber die Quellen jener Eigenschaften und deren Äußerungen, wie grundverschieden; ebenso wie ihre Lebensstellungen. Auch Byrons Leben ist nicht frei von Mißgeschicken und Enttäuschungen, deren kein Dasein entbehrt; aber kein großes Unglück bezeichnet, kein mächtiger Schlag des Schicksals erschüttert, keine gewaltige Leidenschaft untergräbt dieses ursprünglich so hoffnungsreiche Leben. Wir sehen ab von Glanz und Reichtum der Geburt und Stellung[1]; sie sind nicht das Glück; aber alle Bedingungen des edleren Behagens, alle Bahnen eines schönen Wirkens standen dem unabhängigen Lord offen; nur er selbst hat das Werk freundlicherer Horen zerstört, sein häusliches Glück hat er selbst zertrümmert oder als ein Hemmnis beseitigt[2]. So sehen wir in Byrons Mißmut viel eigenwillige Laune und klimatischen Spleen. Wie ganz anders Lenau! Wir sind nicht blind für die übergroße Pflege, die auch Lenau seinem Leid widmete, da er geflissentlich seine Seele „in Schmerz macerierte"[3]; aber wir sahen Lenaus Erdenlauf schon vor seiner Geburt gewissermaßen zu einer Leidensgeschichte prädestiniert. Lenau erscheint uns als ein wirklich Unglücklicher, Byron nur als ein Unzufriedener. Dies bestimmt relativ auch den Wert und die Wirkung ihrer Schöpfungen; Lenaus Klagen werden uns darum zugleich erschüttern, während wir Byrons Klagen nur bewundern. Der Sinn für politische Freiheit war dem deutschen Dichter, dessen Wiege in dem freien Ungarn stand, ebenso wie dem Briten, schon durch die Geburtsstätte angeboren; er erweiterte und veredelte sich bei Lenau unter den kosmopolitischen Einflüssen deutscher Bildung. Byrons Freiheitssinn war praktischer, mit vorwiegend britischer Lokalfärbung immer aufs einzelne, auf die Geschicke bestimmter Völker gerichtet; Lenaus

1. Byron avait hérité, en 1798, de la pairie et de la fortune de son oncle.
2. Il abandonna sa femme au bout d'un an de mariage.
3. Il se conformait ainsi à la tradition romantique.

Freiheitsliebe war idealer, stets das große Ganze, die Lose der Menschheit ins Auge fassend; bei jenem überwiegen die materiellen, bei diesem die geistig-sittlichen Interessen. Noch größer ist die Verschiedenheit in den Stellungen beider auf religiösem Gebiete. Byron hat mit den Glaubensfragen abgeschlossen, er betritt die christlichen Tempel als ein vom Voltaireschen Geiste großgesäugter Freigeist, als ein Ungläubiger; Lenau als ein bedingt Glaubender, aber seinem Bekenntnis Mißtrauender, Unbefriedigter[1]; Byron als Zerstörer, Lenau als Forscher; jener zertrümmert unter Blasphemieen die für ihn sinnlosen Heiligtümer, dieser beseitigt mit fast schonender Hand nur die ihm unbrauchbar gewordenen, an denen er die Heilighaltung durch andere noch immer achtet. Byron hat weder Hoffnung noch Sehnsucht nach dem Überirdischen, nach Unsterblichkeit und einem bessern Jenseits; Lenau hat das tiefe Bedürfnis, die innigste Sehnsucht danach, wenn gleich oft mit derselben Hoffnungslosigkeit. Byron ist Menschenverächter, Misanthrop, Lenau Philanthrop im besten Sinne des Wortes. Auf den Trümmern und Schädelstätten der historischen Vorzeit hat der Brite den Blick nach rückwärts, der Deutsche nach vorwärts gerichtet; jenen begeistern sie zu Lobgesängen auf eine unwiederbringliche Vergangenheit, diesem schärfen sie das Auge für die Gegenwart und Zukunft; Byron bestattet die Leichen mit Pomp auf dem Schlachtfelde, Lenau zieht darüber die Furchen für die neue Aussaat. Beide Dichter verdanken ihren herrlichen Naturschilderungen die größten Erfolge, aber ihr Verhältnis zur Natur ist ein sehr verschiedenes. In seinen Naturbildern malt Byron mit Virtuosenhand den blendenden Glanz, das bezaubernde Antlitz, die farbenprächtigen Gewande oder auch die wilden Schrecknisse ihrer äußern Erscheinung; Lenau belauscht ihr leisestes Atemholen, ihre verschwiegenen Geheimnisse, die Tiefen ihrer Seele. Byron sucht in ihr nach Kontrasten, Lenau nach Symbolen. Auf Byron übt ihre Berührung eine beruhigende, besänftigende Wirkung, er gebraucht

1. Cf. surtout le *Faust* de Lenau.





sie als schmerzstillendes Heilmittel, oder doch als betäubendes Opiat; auf Lenau wirkt sie oft verstimmend, niederdrückend und steigert in ihm das Gefühl der Krankheit und des Schmerzes; jenen lehrt sie vergessen, diesen spornt sie zu neuem Denken. Für Byron ist die Natur eine Befreierin, Erlöserin, für Lenau eine selber noch Unfreie, des Mittlers und Erlösers Bedürftige. Byron begiebt sich in die Einsamkeit, um den Menschen, insbesondere seinen Landsleuten zu entfliehen, Lenau, um Gott zu suchen. „Die Einsamkeit ist die Mutter Gottes im Menschen", schrieb er einst aus dem alpenumschlossenen Neuberg an den Herausgeber dieser Blätter[1]. Übte die lebende Natur auf Byron, so übte die absterbende auf Lenau einen milderen, wohlthätigeren Einfluß; jenen empört, diesen versöhnt der Tod, weil jener in ihm den Untergang, die Vernichtung sieht, dieser aber das Leidensende und den Friedensbeginn. Lenau studiert das Sterben in der ruhigen Miene einer Totenmaske, Byron zeichnet die Verzerrung der Agonie und analysiert die Verwesung. Die meisten Schöpfungen Byrons teilen mit denen Lenaus, bei gemeinsamer Meisterschaft des Details, den oft gerügten Mangel an künstlerischer Komposition und Rundung, das Fragmentarische der Form. Wir wollen keineswegs die dichterische Unmacht, Ganzes zu schaffen, mit der Beschönigung decken, die Poesie sei berufen, nur Stückwerk zu bringen; aber wir möchten doch geltend machen, daß die noch mitten in ihren Bestrebungen begriffene, noch nicht abgeschlossene Poesie der Neuzeit der festen Grundlagen und durchgeklärten Anschauungen entbehrt, welche früheren Dichterperioden in ihren klassischen oder romantischen Elementen gegeben waren und künstlerischen Bildungen zu statten kamen. Dem Unfertigen, Vereinzelten und Unabgeschlossenen der ganzen Kulturepoche entspricht das Aphoristisch-Rhapsodische der vorherrschenden Kunstform. Mag Byron an künstlerischer Begabung, sowie an Umfang und Mannigfaltig-

1. Anastasius Grün fut un des amis les plus dévoués de Lenau.

keit des Talentes vielleicht überlegen sein, an Tiefe des Geistes, an Achtbarkeit der Richtung und Gesinnung steht Lenau ihm keineswegs nach: den Herzen wird dieser immer der Nähere bleiben. Seelenbefreundet mit Hölty, geistesverwandt mit Byron, behält Lenaus Muse noch immer so viel jenen beiden Fehlendes und Fremdes, so viel Eigentümliches und Ursprüngliches, daß seine dichterische Erscheinung weder als eine Fortsetzung und Erweiterung, noch viel weniger als eine Nachbildung jener beiden angesehen werden kann, sondern als selbstständige Dichtergröße Anerkennung, als Lenau selbst seine Bedeutung und Geltung behalten muß. . . . . . . .

Der Mensch in Lenau war größer als der Künstler; seine geistige Erscheinung hat etwas von biblischem Charakter. Wie jene heiligen Bücher nicht als Dichterwerke, was sie doch sind, ihre unvergängliche Bedeutung behaupten, so ist auch bei Lenau die gewählte Kunstform nur das zufällige, das kostbare, aber enge und zerbrechliche Gefäß für ein Unermeßliches, Ewiges, für die sich offenbarende, große, wahrheitsdurstige und schmerzensgetränkte Seele. Der Raum, den diese Dichtergestalt in der Kulturgeschichte unsrer Tage einnahm, wird, da deren geistige Rüstung keinem andern paßt, unausfüllbar bleiben und wie eine lichtere Äthersäule auch den Nachkommenden vorleuchten. Ihr Kämpfen und Leiden, ihr rein menschlicher Inhalt bleibt unverloren. Wird die Nachwelt diesen vielleicht nicht ganz verstehen wie die Mitwelt, deren eigene Seele in ihm wiederhallt, so wird sie den Dichter doch lieben und ehren, wie wir, als einen der edelsten Märtyrer des ringenden Gedankens, als eines jener erhabenen Sühnopfer, welche wie Heldenleichen einen Siegeszug, die großen Kampfstadien auf dem Bildungsgange der Menschheit bezeichnen. Sie wird, indem sie die Sühne versteht, nicht zugleich des Trostes so bedürfen wie wir, die Näherstehenden, ihm wehmütig Nachblickenden.

Anastasius Grün.

(Introduction à l'édition des œuvres de Lenau. — Cotta, Stuttgart.)

---

## Aus!

Ob[1] jeder Freude seh' ich schweben
Den Geier bald, der sie bedroht;
Was ich geliebt, gesucht im Leben,
Es ist verloren oder tot[2].

Fort riß der Tod in seinem Grimme
Von meinem Glück die letzte Spur;
Das Menschenherz hat keine Stimme
Im finstern Rate der Natur.

Ich will nicht länger thöricht haschen
Nach trüber Fluten hellem Schaum,
Hab' aus den Augen mir gewaschen
Mit Thränen scharf[3] den letzten Traum.

---

## Herbstklage.

Holder Lenz, du bist dahin!
Nirgends, nirgends kannst du bleiben;
Wo ich sah dein frohes Blühn,
Braust des Herbstes banges Treiben.

Wie der Wind so traurig fuhr
Durch den Strauch, als ob er weine;
Sterbeseufzer der Natur
Schauern durch die welken Haine.

---

1. Ob = über.
2. Cf. Gœthe, *Faust* :

Ich möchte bittre Thränen weinen,
Den Tag zu sehn, der mir in seinem Lauf
Nicht einen Wunsch erfüllen wird, nicht Einen,
Der selbst die Ahnung jeder Lust
Mit eigensinnigem Krittel mindert.

3. Mit Thränen scharf = mit scharfen Thränen.

Wieder ist, wie bald! wie bald!
Mir ein Jahr dahingeschwunden.
Fragend rauscht es aus dem Wald
„Hat dein Herz sein Glück gefunden?"

Waldesrauschen wunderbar
Hast du mir das Herz getroffen!
Treulich bringt ein jedes Jahr
Welkes Laub und welkes Hoffen[1].

---

## Der Postillon.

Lieblich war die Maiennacht,
Silberwölklein flogen
Ob[2] der holden Frühlingspracht
Freudig hingezogen.

Schlummernd lagen Wies' und Hain,
Jeder Pfad verlassen;

---

1. Cf. ces vers d'un poète contemporain, Emile Peschkau:

Im Herbst.

Durch Wolken zittert
Ein Sonnenstrahl
Und leuchtet schüchtern
Ins dunkle Thal.

Die Blumen lächeln —
Zu spät, zu spät!
Durch welke Blätter
Der Herbstwind weht.

Nur ein Erinnern,
Wie schön es einst!...
Du gehst vorüber
Betrübt und weinst. —

2. Ob = über.

Niemand als der Mondenschein
 Wachte auf der Straßen[1].

Leise nur das Lüftchen sprach,
 Und es zog gelinder
Durch das stille Schlafgemach
 All der Frühlingskinder.

Heimlich nur das Bächlein schlich,
 Denn der Blüten Träume
Dufteten gar wonniglich
 Durch die stillen Räume.

Rauher war mein Postillon,
 Ließ die Geißel knallen,
Über Berg und Thal davon
 Frisch sein Horn erschallen.

Und von flinken Rossen vier
 Scholl der Hufe Schlagen[2],
Die durchs blühende Revier
 Trabten mit Behagen.

Wald und Flur im schnellen Zug
 Kaum gegrüßt — gemieden[3];
Und vorbei, wie Traumesflug
 Schwand der Dörfer Frieden[4].

Mitten in dem Maienglück
 Lag ein Kirchhof innen[5],
Der den raschen Wanderblick
 Hielt zu ernstem Sinnen.

1. Straßen, forme archaïque du datif féminin au singulier.
2. Der Hufe Schlagen. Construire : das Schlagen der Hufe von vier flinken Rossen.
3. Gemieden. Sous-entendu waren.
4. Der Dörfer Frieden = die friedlichen Dörfer.
5. Lag... innen de inneliegen = lag.

Hingelehnt an Bergesrand
War die bleiche Mauer,
Und das Kreuzbild Gottes stand
Hoch, in stummer Trauer.

Schwager[1] ritt auf seiner Bahn
Stiller jetzt und trüber,
Und die Rosse hielt er an,
Sah zum Kreuz hinüber:

„Halten muß hier Roß und Rad!
Mag's euch nicht gefährden[2];
Drüben liegt mein Kamerad
In der kühlen Erden[3]!

„Ein gar herzlieber Gesell!
Herr, 's ist ewig schade!
Keiner blies das Horn so hell,
Wie mein Kamerade[4]!

„Hier ich immer halten muß,
Dem dort unterm Rasen
Zum getreuen Brudergruß
Sein Leiblied[5] zu blasen!"

Und dem Kirchhof sandt' er zu
Frohe Wandersänge,
Daß es in die Grabesruh'
Seinem Bruder dränge.

---

1. Schwager, sobriquet donné aux postillons et aux cochers.
2. Gefährden, signifie proprement in Gefahr setzen, ici « inquiéter ».
3. Erden. Cf. plus haut la note sur Straßen.
4. Kamerade. Archaïque pour Kamerad. On trouve de même, en poésie, Hirte, Fürste, Geselle, etc...
5. Leiblied = Lieblingslied, sa chanson favorite. On dit de même Leibarzt, Leibbursche, Leibwache; Gœthe emploie indifféremment Leibpferd et Lieblingspferd.

Und des Hornes heller Ton
  Klang vom Berge wieder,
Ob[1] der tote Postillon
  Stimmt' in seine Lieder. —

Weiter ging's durch Feld und Hag
  Mit verhängtem Zügel;
Lang mir noch im Ohre lag
  Jener Klang vom Hügel.

---

## Abendheimkehr.

Sein Bündel Holz am Rücken bringt
  Der Arme heimgetragen[2];
Der frohe Knecht die Geißel schwingt
  Am erntevollen Wagen.

Die milchbeladene Herde wiegt
  Sich in die trauten Ställe[3];

1. Ob, comme si.
2. Cf. La Fontaine, *La Mort et le Bûcheron* :

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.

3. Cf. Schiller, *La Cloche* :

Munter fördert seine Schritte
Fern im wilden Forst der Wandrer
Nach der lieben Heimathütte.
Blökend ziehen heim die Schafe,
    Und der Rinder
Breitgestirnte, glatte Scharen
    Kommen brüllend,
Die gewohnten Ställe füllend.
    Schwer herein
    Schwankt der Wagen,
    Kornbeladen;
    Bunt von Farben

Mit Scherz und Kuß zur Dirne fliegt
Der lustige Geselle.

Von Feld und Walde pfeift nach Haus
Der Jäger dort, der rasche;
Und Has' und Wachtel guckt heraus,
Zu prahlen, aus der Tasche.

Den Dichter sieht man aus der Nacht
Der Eichen selig schwanken;
Er taumelt heim mit seiner Tracht
Unsterblicher Gedanken.

---

## Faust[1].

(1836)

### La destinée humaine.

(*Monologue de Faust.*)

O unglückselig Wort: das Menschenlos!
Ich fühl's in seiner ganzen Bitterkeit.
Vom Schoß der Mutter in den Grabesschoß
Jagt mich die ernste, tiefvermummte Zeit[2],
Die dunkle Sklavin unbekannter Mächte.

---

Auf den Garben
Liegt der Kranz,
Und das junge Volk der Schnitter
Fliegt zum Tanz.

Comparez aussi cette jolie strophe de Théophile de Viau (1590-1626) :

La charrue écorche la plaine;
Le bouvier qui suit les sillons
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

1. Faust. Le *Faust* de Lenau se compose de fragments épiques et de parties dramatiques.
2. Zeit, c'est-à-dire la Nature.

Sie spricht kein Wort auf alle meine Fragen,
Gleichgültig meinem Fluchen und Verzagen,
Stoßt sie mich weiter durch des Lebens Nächte.
In meinem Innern ist ein Heer von Kräften[1],
Unheimlich eigenmächtig[2], rastlos heiß,
Entbrannt zu tief geheimnisvoll'n Geschäften,
Von welchen all' mein Geist nichts will und weiß[3]:
So bin ich aus mir selbst hinausgesperrt,
Und stets geneckt von Zweifeln und gezerrt,
Ein Fremdling ohne Ziel und Vaterland,
Indem ich schwindelnd, strauchelnd fort mich quäle[4]
Zwischen dem dunkeln Abgrund meiner Seele
Und dieser Welt verschlossner Felsenwand,
Auf des Bewußtseins schmalem, schwankem Stege,
So lang dem Herz belieben seine Schläge.

---

## L'inquiétude et l'ennui, lois de l'univers.

Mephistopheles.

Nur scheinbar lacht die Ruhe selbst den Rindern[5],
Die auf der Weide gehn in Maientagen

---

1. Ein Heer von Kräften, les forces mystérieuses, inconscientes, qui nous poussent irrésistiblement à l'action.
2. Eigenmächtig, autonomes, c.-à-d. indépendantes de la volonté.
3. Cf. Lamartine. *L'homme* (à Byron).

Je marche dans la nuit par un chemin mauvais
Ignorant d'où je viens, incertain où je vais.

4. Fort mich quäle, je poursuis ma route de misère.
5. Le poète vient de développer cette idée que la guerre est l'état ordinaire de l'humanité.

Hobbes (1588-1679) avait déjà dit que l'homme est un loup pour l'homme: *homo homini lupus*. Cf. une forte page de Fichte :
„Es ist nicht die Natur, es ist die Freiheit selbst, welche die meisten

Und Blumen morden, fressen mit Behagen,
Herodes[1] jeder Ochs den Frühlingskindern:
Indessen kocht in seiner kleinsten Ader
Das Leben mit dem Tod den heißen Hader.
Die Weide mahnt mich an den Roßhirten;
Wir trafen ihn, als wir auf Abenteuer
Zu Pferde das Magyarenland durchirrten,
Im Wald, bei Nacht, an seinem Wachefeuer.
Die schwarzen Hengste grasten in der Runde,
Seltsam bestrahlt, der wilde Mähnenhang
Im Nachtwind flog, und deinem Lauschen[2] sang
Der Hirt ein traurig Lied aus fremdem Munde;
Dann schwieg er still und starrte in die Glut
Und türmte drüber manche Blättersäule
Und starrte wieder mit verschlossnem Mut;
Da kam aus Schattendickicht eine Eule
Und schwirrt' unheimlich krächzend um sein Ohr;
Und der geneckte Hirte sprang empor,
Griff in die Flamme mit gewalt'ger Hand
Und raffte einen ungeheuren Brand[3]
Und schwang ihn um sein Haupt in wilder Hast,
Die Eule scheuchend fort, den schlimmen Gast.
Wie jener Hirt in Waldeseinsamkeit

---

und die fürchterlichsten Unordnungen unter unserem Geschlechte verursacht; des Menschen grausamster Feind ist der Mensch. Noch durchirren gesetzlose Horden von Wilden ungeheure Wüsteneien; sie begegnen sich in der Wüste, und werden einander zur festlichen Speise: oder wo die Cultur die wilden Haufen endlich unter das Gesetz zu Völkern vereinigte, greifen die Völker einander an mit der Macht, die ihnen die Vereinigung gab und das Gesetz. Den Mühseligkeiten und dem Mangel trotzend, durchziehen die Heere friedlich Wald und Feld; sie erblicken einander, und der Anblick von ihres gleichen ist des Mordes Losung."

1. Hérode le Grand ou l'Ascalonite (72 av. J.-C. — 1 après J.-C.) roi des Juifs, l'auteur du massacre des Innocents.

2. Deinem Lauschen, à ton oreille attentive.

3. Brand, tison.

Ums Haupt im Kreise schwang das Flammenscheit,
So schwingt der ew'ge Hirt mit starker Hand
Im Kreis ums feste[1] Haupt den Weltenbrand,
Zu scheuchen fort aus seiner Nacht die Eule,
Die sonst ihm krächzend naht: die Langeweile[2].

---

## Der Abschied.

### Kirchhof. Mondnacht.

*Faust, am Grabe seiner Mutter*[3].

Eh' das ersehnte Meer
Mich grenzenlos umtrauert,

---

1. Feste, immobile.

2. Lamartine exprime la même idée par une image différente, aussi grandiose mais moins originale :

LE DÉSESPOIR

Lorsque du Créateur la parole féconde
Dans une heure fatale eut enfanté le monde
Des germes du chaos,
De son œuvre imparfaite il détourna sa face,
Et, d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace,
Rentra dans son repos.

« Va, dit-il, je te livre à ta propre misère;
Trop indigne à mes yeux d'amour ou de colère,
Tu n'es rien devant moi:
Roule au gré du hasard dans les déserts du vide;
Qu'à jamais loin de moi le Destin soit ton guide,
Et le Malheur ton roi! »

Il dit. Comme un vautour qui plonge sur sa proie,
Le Malheur, à ces mots, pousse, en signe de joie,
Un long gémissement;
Et, pressant l'univers dans sa serre cruelle,
Embrasse pour jamais de sa rage éternelle
L'éternel aliment.

3. Cette scène, comme plusieurs autres du même poème, est une confession de l'auteur, qui avait voué à sa mère une affection profonde.

Der Wolken trübes Heer
Auf mich herunter schauert,
Und Stürme mich umwehen,
Will ich zum letztenmal
Das heimatliche Thal,
Dein Grab, o Mutter! sehen.

O, daß der Tod von hier
So früh dich fortgenommen!
Es wäre wohl mit mir
Sonst nicht so weit gekommen. —
Von deinem treuen Lieben
Ist keine Spur geblieben,
Es schwand in tiefe Nacht.
Groß ist des Todes Macht,
Daß er die Mutter kann
Von ihrem Kinde reißen.
Wie fabelhaft zerrann
Das fröhliche Verheißen
Vom ewigen Wiedersehn,
Als ich dich sah vergehn!
Als sie den Sarg verschlugen
Und dich begraben trugen,
Da hatt'st du ausgelitten;
Mir ward im Herzen eben,
Ob sie mein junges Leben
Von seiner Wurzel schnitten[1]!

---

1. Cf. ce sonnet du poète suisse Heinrich Leuthold (1827-1879) :

Auf meine Großmutter.

Wie floß von deiner Lippe milde Güte!
Bei deinem Beten senkte sich der Glaube
Einst friedespendend, eine weiße Taube,
Hernieder auf mein kindliches Gemüte.

Was damals sanft in meinem Busen glühte,
Ward nun dem Geier der Vernunft zum Raube,

Als mich dein weicher Arm
Einst liebevoll umfing,
Als froh und segnend warm
An mir dein Auge hing,

---

Und hingewelkt ist mir im Wüstenstaube
Des Lebens jede frische Jugendblüte.

Einst liebtest du mich; o laß dich bewegen,
Gieb ein Mal noch in stiller Abendstunde
Mir des Gebetes frommen Kindersegen!

Doch ach! zu tief ist meines Herzens Wunde,
Das schöne Land der Kindheit zu entlegen;
Und du — liegst längst verscharrt im kühlen Grunde.

Et ces vers émus d'un contemporain, Karl Henckell (né en 1864):

### Meiner Mutter.

Mutter, aus der Ferne eilst du,
Deinen Sohn zu sehen,
Ach, die kranke Seele heilst du,
Linderst ihre Wehen.

Bin zermartert, bin zerschlagen,
Wie im Sturm die Eiche,
Doch bei dir vergeht mein Klagen,
Gute, Milde, Weiche!

Wer der Zeit Meduse schaute
Schon mit jungen Jahren,
Wem's in Höllentiefen graute,
Früh hinabgefahren:

Wem zu Eis der Frost des Lebens
Oft das Herz erstarrt hat,
Wen der Irrtum dunklen Strebens
Trügerisch genarrt hat:

Laßt ihn in die treuen Augen
Seiner Mutter blicken,
Heiße Wonne wird er saugen
Und sich heiß erquicken.

Mutter, aus der Ferne eilst du
Deinen Sohn zu sehen,
Ach, die kranke Seele heilst du,
Linderst ihre Wehen.

(Jung-Deutschland, — Thiel, — Berlin, 1886).

Da freuten dich wohl Träume
Der Hoffnung für dein Kind?
Wie einst durch diese Bäume
Hinzog der Frühlingswind?
Nun steht im Mondenstrahl
Der Strauch so dürr und kahl,
Der einst so grün, getroffen
Vom kalten Herbsteswind;
So welkte all dein Hoffen,
O Mutter, für dein Kind. —
Derweil du hier zu Staube
Im stillen Grund gemodert,
Ist in mir, seinem Raube,
Das Böse aufgelodert!

---

## Die Albigenser[1].

(1842)

(Schlußgesang.)

Hymne à la liberté.

Wofür sie mutig alle Waffen schwangen,
Und singend in die Todesfeuer[2] sprangen,

---

1. Die Albigenser. Les Albigeois ou Cathares (c.-à-d. les Purs) formaient une secte religieuse, vraisemblablement d'origine orientale, qui, au XII[e] siècle, s'était répandue dans tout le midi et jusqu'au centre de la France. Les Albigeois refusaient d'accepter l'autorité du pape et contestaient plusieurs dogmes de l'Eglise catholique. A l'instigation d'Innocent III, une croisade fut dirigée contre eux en 1207. Elle se termina par la défaite des Provençaux, par le pillage de plusieurs villes du Midi et par le massacre des Albigeois. Aux yeux de Lenau, les Albigeois symbolisent la liberté religieuse et l'indépendance politique.

2. In die Todesfeuer. Une foule d'Albigeois — et de malheureux, soupçonnés d'hérésie, — périrent sur le bûcher.

Was war es? trotzte hier ein klarer Blick[1]
Ins Herz der Freiheit jedem Mißgeschick?
War's Liebe für die heilige, erkannte,[2]
Die heißer als die Scheiterhaufen brannte?
War's von der Freiheit nur ein dunkles Ahnen,
Dem sie gefolgt auf allen Schreckensbahnen?
Mehr nicht! — doch soll die Edlen darum eben
Bewunderung und Wehmut überleben.
O ernste Lieb' zur Freiheit, schönes Werben,
Wenn ihre Spur genügt, dafür zu sterben! —

Und bringt die Frage weiter in mein Lied,
Warum es nicht so wilden Graus vermied,
Warum es ruft nach jenes Greuels Schatten,
Den die Geschichte froh war zu bestatten?
Wozu begrabnes Leid lebendig singen[3],
Und gegen Tote Haß dem Herzen bringen?
Hat unsre Zeit nicht Leids genug für Klagen?
Hat Haß nicht manchen, der da lebt, zu schlagen?

Doch weile auf der Vorwelt unser Blick,
Die Vorwelt soll uns tief im Herzen wühlen,
Daß wir uns recht mit ihr zusammenfühlen
In ein Geschlecht, ein Leben, ein Geschick.
Der Wandrer giebt dem Freund, der nach ihm schreitet,
Wo sich der Scheideweg im Walde spreitet,
Den Weg, den er gewandelt, treulich kund,
Er streut ihm grüne Reiser auf den Grund;
So ließen uns die alten Kämpfer Zeichen:

---

1. Ein klarer Blick, une vue claire (des Albigeois).
2. Erkannte, sous-entendu Freiheit.
3. Vers admirable de concision et d'énergie éloquente. « Pourquoi faire revivre dans les chants les deuils ensevelis? »

Die Trümmer ihres Glücks und ihre Leichen [1].
Geteiltes Los mit längst entschwundnen Streitern
Wird für die Nachwelt unsre Brust erweitern,
Daß wir im Unglück uns prophetisch freuen,
Und Kampf und Schmerz, sieglosen Tod nicht scheuen.
So wird dereinst in viel beglücktern Tagen
Die Nachwelt auch nach unserm Leide fragen [2].
Woher der düstre Unmut unsrer Zeit,
Der Groll, die Eile, die Zerrissenheit?
Das Sterben in der Dämmerung ist schuld
An dieser freudenarmen Ungeduld;
Herb ist's, das langersehnte Licht nicht schauen,
Zu Grabe gehn in seinem Morgengrauen.
Und müssen wir vor Tag zu Asche sinken,
Mit heißen Wünschen, unvergoltnen [3] Qualen,
So wird doch in der Freiheit goldnen Strahlen
Erinnerung an uns als Thräne blinken.

Nicht meint das Lied auf Tote abzulenken,
Den Haß von solchen, die uns heute kränken;

---

1. Ne serait-ce pas une réminiscence de notre *Marseillaise ?*

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus,
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.

2. Lenau a souvent exprimé cette pensée. Cf. „Frühlingsgrüße" :

Nach langem Frost, wie weht die Luft so lind!
Da bringt Frühveilchen mir ein bettelnd Kind.

Es ist betrübt, daß so den ersten Gruß
Des Frühlings mir das Elend bringen muß.

Und doch der schönen Tage Liebespfand
Ist mir noch werter aus des Unglücks Hand.

So bringt dem Nachgeschlechte unser Leid
Die Frühlingsgrüße einer bessern Zeit.

3. Unvergoltnen, de un et vergolten (participe passé de vergelten).

Doch vor den schwächern[1], spätgezeugten Kindern
Des Nachtgeists wird die scheue Furcht sich mindern,
Wenn ihr die Schrumpfgestalten der Despoten
Vergleicht mit Innocenz[2], dem großen Toten,
Der doch der Menschheit Herz nicht still gezwungen,
Und den Gedanken nicht hinabgerungen.
Das Licht vom Himmel läßt sich nicht versprengen,
Noch läßt der Sonnenaufgang sich verhängen
Mit Purpurmänteln oder dunklen Kutten;
Den Albigensern folgen die Hussiten[3]
Und zahlen blutig heim[4], was jene litten;
Nach Huß und Ziska kommen Luther, Hutten[5],
Die dreißig Jahre, die Cevennenstreiter,
Die Stürmer der Bastille, und so weiter[6].

---

1. Vor den schwächern, dépend de Furcht.

2. Innocenz. Le pape Innocent III, né en 1161, occupa la chaire de St.-Pierre de 1198 à 1216; il affermit, durant son règne, la suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel et disposa, à son gré, des royaumes et de la couronne impériale.

3. Die Hussiten, les sectateurs de Jean Huss (né en Bohême en 1373, brûlé vif en 1415), rejetaient l'autorité du pape, le culte de la Vierge et des saints, les indulgences, les excommunications, la communion sous une seule espèce, etc... Ils ne reconnaissaient d'autre règle de foi que les Ecritures. Ziska, après le supplice de Jean Huss, donna aux Hussites une organisation guerrière et battit l'empereur Sigismond dans plusieurs rencontres.

Les *frères Moraves* sont les derniers représentants directs des doctrines de Jean Huss.

4. Heimzahlen, venger.

5. Hutten. Cf. page 151, note 1.

6. Cf. cette pensée de Pascal : « C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaye d'opprimer la vérité. Tous les efforts de la violence ne peuvent affaiblir la vérité, et ne servent qu'à la relever davantage. »

Le poète Eichendorff a dit :

„Und wo immer müde Fechter
Sinken im mutigen Strauß,
Da kommen frische Geschlechter
Und fechten es ehrlich aus."

## Gabriel Seidl.

(1804-1875)

Une émotion contenue, délicatement exprimée, telle est la note dominante dans l'œuvre de Gabriel Seidl. Il est surtout connu par ses *Gedichte in niederösterreichischer Mundart* et ses *Wanderungen durch Tyrol und Steiermark* (1840). Il a écrit des lieds, des ballades et des romances.

---

### Der tote Soldat.

Auf ferner fremder Aue
Da liegt ein toter Soldat,
Ein ungezählter, vergeßner,
Wie brav er gekämpft auch hat.

Es reiten viel Generale
Mit Kreuzen an ihm vorbei;
Denkt keiner, daß, der da lieget,
Auch wert eines Kreuzleins sei.

Es ist um manchen Gefallnen
Viel Frag' und Jammer dort;
Doch für den armen Soldaten
Giebt's weder Thräne noch Wort.

Doch ferne, wo er zu Hause,
Da sitzt, beim Abendrot,
Ein Vater voll banger Ahnung
Und sagt : „Gewiß er ist tot!“

Da sitzt eine weinende Mutter,
Und schluchzet laut : „Gott helf'!
Er hat sich angemeldet :
Die Uhr blieb stehn um elf!“

Da starrt ein blasses Mädchen
Hinaus ins Dämmerlicht:
„Und ist er dahin und gestorben,
Meinem Herzen stirbt er nicht!“

Drei Augenpaare schicken,
So heiß ein Herz nur kann,
Für den armen toten Soldaten
Ihre Thränen zum Himmel hinan.

Und der Himmel nimmt die Thränen
In einem Wölkchen auf,
Und trägt es zur fernen Aue
Hinüber im raschen Lauf;

Und gießt aus der Wolke die Thräne
Aufs Haupt des Toten als Tau,
Daß er unbeweint nicht liege
Auf ferner fremder Au'.

---

## Friedrich Halm.

(Freiherr von Münch-Bellinghausen.)

(1806-1871)

Le baron de Münch-Bellinghausen, plus connu sous le pseudonyme de F. Halm, est né le 20 avril 1806, à Cracovie, et mort le 22 mai 1871, à Vienne, où il fut successivement conservateur de la bibliothèque impériale et intendant général du théâtre. Son drame „Der Fechter von Ravenna“ (1857) fut très applaudi; on lit encore avec plaisir ses poésies lyriques.

---

## Das taube Mütterlein.

Wer öffnet leise Schloß und Thür?
Wer schleicht ins Haus herein?
Es ist der Sohn, der wiederkehrt
Zum tauben Mütterlein.

Er tritt herein! Sie hört ihn nicht,
Sie saß am Herd' und spann;
Da tritt er grüßend vor sie hin,
Und spricht sie : „Mutter", an.

Und wie er spricht, so blickt sie auf,
Und — wundervoll Geschick —
Sie ist nicht taub dem milden Wort,
Sie hört ihn mit dem Blick!

Sie thut die Arme weit ihm auf,
Und er drückt sich hinein,
Da hörte seines Herzens Schlag
Das taube Mutterlein.

Und wie sie nun beim Sohne sitzt
So selig, so verklärt —
Ich wette, daß taub Mütterlein
Die Englein singen hört.

---

## Anastasius Grün.

(1806-1876)

L'inspiration d'Anastasius Grün (dont le véritable nom est *Anton Alexander Maria*, comte d'Auersperg) n'a pas la teinte sombre et l'accent passionné de la poésie de Lenau ; Grün est franchement optimiste.

Il naquit le 11 avril 1806, à Laibach, et mourut à Graz

le 12 septembre 1876. Son cycle de romances (écrites dans le mètre du *Nibelungenlied*), *Der letzte Ritter* (1830), dans lequel il traçait, d'une plume légère, une peinture humoristique des exploits et des vertus de l'empereur Maximilien, attira l'attention du public sur son premier ouvrage, *Blätter der Liebe* (1829), et ses *Spaziergänge eines Wiener Poeten* (1831), poésies politiques et satiriques lui valurent les ardentes sympathies de tout le parti libéral.

Dans *Schutt* (Décombres), le poète affirme sa foi inébranlable en un avenir meilleur : sur les décombres d'un monde vieilli, il voit fleurir une humanité plus heureuse et plus belle. Ses autres écrits sont oubliés.

BIBLIOGRAPHIE

*Gesammelte Werke*, herausgegeben von L. A. FRANKL. 5 vol. 1877.

P. VON RADIES. *Anastasius Grün*. 1879.

---

## Das Blatt im Buche.

Ich hab' eine alte Muhme,
Die ein altes Büchlein hat,
Es liegt in dem alten Buche
Ein altes, dürres Blatt.

So dürr sind auch wohl die Hände,
Die's einst im Lenz ihr gepflückt. —
Was mag wohl die Alte haben?
Sie weint, so oft sie's erblickt[1].

---

1. Un poète contemporain, Georg Irrgang (né en 1860), a développé ce thème dans une poésie intitulée „Die einsame Alte“ :
(3e strophe):

Und siehe, zwischen den Blättern,
Auf die sie die Blicke lenkt,

## Der letzte Dichter.

„Wann werdet ihr, Poeten,
Des Dichtens einmal müd'?
Wann wird einst ausgesungen
Das alte, ew'ge Lied?

Ist nicht schon längst geleeret
Des Überflusses Horn?
Gepflückt nicht alle Blumen,
Erschöpft nicht jeder Born?" —

Solang der Sonnenwagen
Am Azurgleis noch zieht,
Und nur ein Menschenantlitz
Zu ihm empor noch sieht;

Solang der Himmel Stürme
Und Donnerkeile hegt,
Und bang vor ihrem Grimme
Ein Herz noch zitternd schlägt;

Solang nach Ungewittern
Ein Regenbogen sprüht,

---

Ruht ein verwelktes Sträußchen,
Ihr einstens wohl geschenkt.
Und zärtlich faßt sie die Blumen
Und sieht sie freundlich an,
Da ist auch noch das Bändchen
Von roter Seide daran.

(8e et dernière strophe) :

O ruht, ihr welken Blumen,
Wer weiß, wer euch mir gab,
Vielleicht steht dieser Jüngling
Als Greis an meinem Grab.
Vielleicht treff' ich ihn wieder,
Wo nichts vergeht, verblüht,
Das Lebensglück der Jugend
Auf ewig glänzt und glüht.

(Poesie des Lebens, Mutze, Leipzig, 1887.)

Ein Busen noch dem Frieden
Und der Versöhnung glüht;

Solang die Nacht den Äther
Mit Sternensaat besät,
Und noch ein Mensch die Züge
Der goldnen Schrift versteht;

Solang der Mond noch leuchtet
Ein Herz noch sehnt und fühlt,
Solang der Wald noch rauschet
Und einen Müden kühlt;

Solang noch Lenze grünen
Und Rosenlauben blühn,
Solang noch Wangen lächeln
Und Augen Freude sprühn;

Solang noch Gräber trauern
Mit den Cypressen dran,
Solang ein Aug' noch weinen,
Ein Herz noch brechen kann:

So lange wallt auf Erden
Die Göttin Poesie,
Und mit ihr wandelt jubelnd,
Wem sie die Weihe lieh.

Und singend einst und jubelnd
Durchs alte Erdenhaus
Zieht als der letzte Dichter
Der letzte Mensch hinaus[1]. . . . .

---

1. Cf. cette page d'un poète espagnol, Becquer (1836-1870):
« Ne dis pas que la lyre est muette pour avoir épuisé son trésor, et que les sujets lui manquent : il peut ne pas exister de poètes, mais toujours il y aura de la poésie !

## Hamerling.

(1830—1889)

Robert Hamerling, né le 24 mars 1830, à Kirchberg am Walde, dans la Basse-Autriche, mort à Graz, le 13 juillet 1889, renonça au professorat pour se consacrer tout entier à la poésie.

Il a écrit des poésies lyriques (*Ein Sangesgruss vom Strande der Adria*, 1857. — *Sinnen und Minnen*, 1859. — *Ein Schwanenlied der Romantik*, 1861. — *Blätter im Winde*, 1886), deux grandes épopées, auxquelles il doit surtout sa renommée (*Ahasver à Rome*, 1866, — *Le Roi de Sion*, 1869), une tragédie historique (*Danton et Robespierre*, 1870), une comédie sociale (*Lord Lucifer*, 1880), un roman historique (*Aspasie*, 1875), deux épopées romantiques (*Venus en Exil*, 1858, *Amour et Psyché*, 1881), un ouvrage philosophique inachevé (*Atomistik des Willens*, 1889), des

---

« Tant que les ondes embrasées palpiteront au baiser de la lumière, tant que le soleil vêtira de feu et d'or les nuées capricieuses; tant que l'air portera dans son sein des parfums et des harmonies; tant que le monde jouira du printemps, il y aura de la poésie!

« Tant que la science ne parviendra pas à découvrir les sources de la vie, et que, dans la mer ou dans le ciel, il restera un abîme qui résiste au calcul; tant que l'humanité, dans sa marche en avant, ne saura vers quel but elle avance; tant qu'il restera un mystère pour l'homme, il y aura de la poésie!

« Tant que l'on sentira de la joie dans l'âme, sans que les lèvres sourient; tant qu'on pleurera sans que les larmes viennent voiler les pupilles; tant que le cœur et la tête continueront à batailler; tant qu'il restera des espérances et des souvenirs, il y aura de la poésie!

« Tant qu''il y aura des yeux reflétant les yeux qui les regardent, tant qu'une lèvre répondra en soupirant à la lèvre qui soupire; tant que deux âmes pourront se confondre dans un baiser; tant qu'il existera une femme belle, il y aura de la poésie! »

(Trad. A. Fouquier, citée par M. H. Dietz, *Les littératures étrangères*, Italie. — Espagne).

poésies patriotiques, une épopée satirique (*Homunculus*, 1887), des nouvelles, des traductions, etc...

Nature d'artiste, âme délicate, éprise de lumière et de beauté, peintre d'histoire et psychologue raffiné, esprit curieux, Hamerling est, après Gœthe, le plus grand poète épique de l'Allemagne. Mais sa poésie, riche d'idées et de couleur, est trop consciente, trop réfléchie, trop intellectuelle : elle restera toujours inaccessible à la foule.

## BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres complètes de Hamerling ont été publiées par la librairie J. F. Richter, à Hambourg.

Un choix de ses œuvres, par M. Rabenlechner, est en cours de publication à la même librairie.

Hamerling. *Stationen meiner Lebenspilgerschaft.* (Autobiographie sincère et complète). Hambourg, 1889.

Rosegger (un ami du poète). *Persönliche Errinnerungen an Hamerling*. Vienne, 1891.

Strodtmann. *Dichterprofile*, tome I.

Alfred Marchand. *Les poètes lyriques de l'Autriche*. (Quelques inexactitudes.)

Adam Müller-Guttenbrunn. *Im Jahrhundert Grillparzers.* Kirschner et Schmidt, Vienne et Leipzig, 1893.

Rabenlechner. *Hamerling, sein Leben und seine Werke*, tome I. Hambourg, 1896.

---

## Évocation de la Rome impériale.

Da glänzt sie, seht, die kaiserliche Roma,
Die goldne — seht, da dehnt sie sich, die Prachtstadt,
Mit ihren blinkend weißen Marmortempeln,
Mit ihren Säulenhallen, riesigen
Amphitheatern, stolzen Mausoleen,
Stadtgleich gedehnten Bädern, Gärten, Weihern!
Dies steingehaune Zauberlabyrinth
Von Säulen, Kuppeln, Giebeln, seht, wie schlingt's

Von Hang zu Hang sich reizvoll prangend hin!
Geschwungen überall seht ihr das stolze,
Das holde Linienspiel, die heitre Curve
Des Römerbogens, süße Augenlust
Des Schönheitsfreundes! In den Niederungen
Die prächt'gen Foren[1], wo der Springbrunn' plätschert,
Und auf den Höh'n die stolzen Colonnaden —
Dahier die Burg des Capitols, und hier
Die Kaiserzinnen auf dem Palatin,
Und hier der Tempel Jupiters am schroffen
Tarpejerfels! Und wie die Marmorbilder
Erschimmern, seht! Ein Volk von Statuen
Füllt neben einem Volk von Sterblichen
Die weite Stadt! Und überall durchschlingt
Den weißen Quaderprunk das holde Grün
Der Gärten, Lorber und Platane säuselt,
Von Dächern und Balkonen selber streun
Die Blumen und die Sträucher süßen Duft.
Die Hügel Roms, sie schimmern und sie grünen;
Wohin das Auge blicken mag, nur Marmor
Und Blumen! und dies Rundbild, üppig schön,
Vom Glanz ital'schen Äthers übergossen,
Verbirgt dem Aug', was etwa häßlich noch,
Was arm und klein und schmutzig ist im Innern.

(Ahasver in Rom.)

---

## Nächtliche Regung.

Horch, der Tanne Wipfel
Schlummertrunken bebt,
Wie von Geisterschwingen
Rauschend überschwebt.

---

1. Foren, pluriel de Forum, place publique.

Göttliches Orakel
  In der Krone saust,
Doch die Tanne selber
  Weiß nicht, was sie braust.

Mir auch durch die Seele
  Leise Melodien,
Unbegriffne Schauer,
  Allgewaltig ziehn :
Ist es Freudemahnung
  Oder Schmerzgebot?
Sich allein verständlich
  Spricht in uns der Gott.

(Sinnen und Minnen.)

---

## Erinnerung.

Ihr kurzen flüchtigen Minuten,
  Wo heiter mir die Sonne schien,
Schnell zogt ihr hin wie Stromesfluten,
  Doch spurlos zogt ihr nicht dahin :
Noch denk' ich jedes flücht'gen Glückes,
  Das dieses glühnde Herz gewann,
Und jedes sel'gen Augenblickes,
  Den golden mir die Parze spann!

Dankbar gedenk' ich jeder Stelle,
  Wo ich gehalten süße Rast,
Und jeder leisen Murmelquelle,
  Daran ich trank als müder Gast,
Und jeder Blume, draus in Düften
  Ein Gruß mir in die Seele drang,
Und jedes Vögleins, das in Lüften
  Mir Trost und Lenzesfreude sang.

Dankbar gedenk' ich jedes Mundes,
Der traut und milde zu mir sprach,
Und jedes lichten Augengrundes,
Draus mir ein Strahl der Liebe brach.
So lass' ich ewig in mir leben,
Was mich mit holdem Reiz gegrüßt
Und still mich im Vorüberschweben
Mit flücht'gem Liebeshauch geküßt.

Von allem Sehnen, allem Lieben,
Blieb meiner Brust ein teurer Hort,
Gleichwie ins tiefste Herz geschrieben
Mit Flammenschrift ein Zauberwort.
Und keine Zunge kann sie schildern,
Die Wunderwelt, die mich umschwebt,
Wenn von den tausend süßen Bildern
Die stille Nacht den Schleier hebt.

Da ziehn sie lockend mir vorüber,
Berühren mich so mild und weich,
Und meine Seele schwebt hinüber
In der Erinnrung Himmelreich:
Da freu' ich still mich jedes Glückes,
Das einst mein glühend Herz gewann,
Und jedes sel'gen Augenblickes,
Den golden mir die Parze spann!

(Sinnen und Minnen.)

---

## Peter Rosegger.

(1843)

Petri Kettenfeier Rosegger, naquit en 1843, à Krieglach-Alpel, petit village des Alpes styriennes. Son enfance s'écoula tout entière au milieu des murmures de la forêt, et il fut bercé par les chants et les contes de sa mère, impré-

gnés, eux aussi, de la poésie des grands bois et des montagnes majestueuses.

« Ce qu'il y a de meilleur en moi, je le tiens de ma mère, écrit Rosegger; elle avait en elle tout un monde de poésie. » Sa mère et la nature sauvage ont donc été ses premiers maîtres et ont laissé dans l'âme de l'enfant une empreinte ineffaçable. Un maître d'école destitué lui apprend à lire et à écrire; puis ses parents, le destinant à la carrière ecclésiastique, l'envoient à Birkfeld. Il y reste trois jours, mais pris d'un désir irrésistible de revoir son cher village, il s'enfuit et y revient la nuit. En 1860, on le met en apprentissage chez un tailleur, il devient alors tailleur ambulant et se rend « d'Alpe en Alpe » faisant des habits pour les paysans, écrivant pour lui-même vers et nouvelles, et glanant des observations qui lui serviront plus tard dans ses romans.

Un journal de Graz (*Die Tagespost*, décembre 1864), signale, sans donner son nom, *den steierischen Volksdichter* à l'attention du public lettré. A ce moment, Rosegger accepte une place chez un libraire de Laibach, mais le mal du pays s'empare de lui; il retourne en Styrie, à Graz, où il suit les cours de l'Ecole de commerce jusqu'en 1869. Il fait alors paraître un volume de poésies écrites en dialecte styrien : *Zither und Hackbrett*, pour lequel le poète Robert Hamerling avait écrit une préface élogieuse. Rosegger était maintenant connu du public. Dès lors, son activité littéraire ne faiblit pas. Nouvelles, poésies, romans, se succèdent sans interruption et sont accueillis avec enthousiasme. Rosegger y retrace fidèlement la vie, les mœurs, le caractère des paysans des Alpes au milieu desquels il a vécu. Et cela, dans un style vivant, coloré, original, pittoresque dans son incorrection.

Ses personnages se meuvent dans le cadre admirable des montagnes qu'il aime tant et qu'il décrit avec un sentiment profond et une simplicité touchante. Il ne faudrait pas croire cependant que Rosegger s'en est tenu au genre banal et si répandu en Allemagne des *Dorfgeschichten*. Tout en nous traçant ses types d'« Aelpler », il a abordé toutes les questions qui nous passionnent, philosophie, religion, civilisation, et il a su intéresser au conflit de l'esprit mo-

derne avec les traditions du passé, sans cacher sa tendresse profonde pour ces dernières.

## BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres de Rosegger sont éditées par L. Staackmann, à Leipzig. La même librairie publie en ce moment un choix des œuvres du poète et romancier styrien,

Au premier rang des écrits de Rosegger, il faut placer les romans et écrits intitulés : *Erdsegen*, *Der Gottsucher*, *Das Ewige Licht*, *Heidepeters Gabriel*, *Waldheimat*.

Rosegger dirige, à Graz, une intéressante revue *Der Heimgarten*.

A. Svoboda. *P. K. Rosegger. Eine Lebens- und Character-Skizze.* Schottländer, Breslau.

A. Bettelheim. *Deutsche und Franzosen. Biographische Gänge.* (Article sur Rosegger). Hartleben, Vienne, 1895.

---

## Aus dem „Ewigen Licht".

Avant d'être curé de Sanct Maria, village des Alpes à 1400 m. d'altitude, Wolfgang Wieser avait mené une existence moins retirée. Ses écrits, aux tendances audacieuses, dans lesquels il donnait à l'Evangile la préférence sur le catéchisme, puis une conversation avec son évêque avaient motivé son exil.

*Das ewige Licht*, c'est l'histoire de Wieser à Sanct Maria. „Das ewige Licht ist der Glaube", avait dit un jour le bon curé au sacristain sceptique et raisonneur; „Das ewige Licht ist die Liebe", inscrivit-on sur la tombe du prêtre, et cette dernière devise fut bien celle qui guida sa vie. Il aima, jusqu'à en mourir, les âmes qui lui étaient confiées.

Ses paroissiens, simples, naïfs, primitifs même, subissent d'abord l'influence de leur pasteur, mais, peu à peu, la civilisation pénètre à Sanct Maria. Quelques excursionnistes, isolés d'abord, puis des touristes en plus grand nombre ouvrent aux habitants de la pauvre bourgade des horizons nouveaux. Le village isolé et perdu devient peu à peu un « Kurort », au luxe banal et aux mœurs faciles. On construit un chemin de fer, on élève des usines, des fonderies; les ouvriers étrangers arrivent et se mêlent aux enfants de Sanct Maria. Ils apportent des idées et des as-

pirations inconnues jusqu'alors. Le prêtre assiste impuissant à tous ces bouleversements, qui altèrent la foi robuste et la santé morale de ses ouailles. La civilisation lui apparaît comme un monstre dévorant; il ne comprend pas « les temps nouveaux », il se refuse à en reconnaître les bienfaits. Son idée fixe est que les âmes qui lui ont été confiées sont perdues et qu'il en est responsable devant Dieu. Dans ce conflit entre l'esprit ancien et l'esprit nouveau, sa raison sombre et il meurt.

Aus Oberschuttbach[1] haben sie das Mädchen[2] gebracht, welches hervorgegraben wurde. Es ist unter den Trümmern zwischen verklemmten Balken in seinem Bette gelegen, wie schlafend, ganz unversehrt; man weiß nicht, warum es des plötzlichen Todes verstorben ist. Das Särglein haben sie am Kirchenriegel auf den Waldanger niedergelassen vor dem heiligen Josef. Aus allen drei Dörfern sind Menschen dagewesen, um dieser einzigen Leiche ein feierliches Begräbnis zu geben, das den übrigen Verunglückten versagt ist. In diesem unschuldigen Kinde wollen wir gleichsam die anderen Toten mit Segen, Gebet und Glockengeläute in das Grab legen. Jetzt wollten sie aber da beim Josef[3] nicht vom Fleck kommen, als warteten sie auf etwas. Standen die Leute so herum und schauten auf den weißen Brettersarg und auf mich. Endlich tritt der Kimpelschmied an mich heran und teilt mir mit, daß der alte Herr[4] immer die Totenbeschau[5] gehalten hätte, — und ich möchte halt[6] auch so gut sein. Daraufhin habe ich nicht

1. Oberschuttbach. Bourgade située non loin de Sankt Maria im Torwald, paroisse du curé Wieser.
2. Das Mädchen. Il s'agit d'une fillette qui a trouvé la mort dans un éboulement.
3. Beim Josef, auprès de la statue dont il a été question plus haut.
4. Der alte Herr, le prédécesseur du curé actuel.
5. Die Totenbeschau, équivaut à la visite du médecin. Au moment où mourut la fillette, on ne connaissait pas de médecin à Sanct Maria; c'est le prêtre qui le remplace.
6. Expression populaire, fréquente chez Rosegger. Halt = « ma foi, mon Dieu », avec une nuance de réserve, de réticence.

studiert, und nach dem, was ich weiß, müßte ich zu jedem fa
der da starr ausgestreckt liegt: „Bruder in Christo, du
nicht gestorben, du wirst auferstehen und ewig leben." — 2
den verfallenden Leib muß man doch bestatten, und das i
gesetzlich nur nach erfolgter Totenbeschau sein. Kein Arzt
vorhanden im ganzen Torwald, also bin ich hingetreten. T
schon früher gelockerten Sargdeckel haben sie abgehoben.
liegt ein Engel; die schmalen Hände über der Brust gefalt
umwunden von einem Rosenkranze. Weiß gekleidet und n
wächsernem Gesichte, wächsern bis in den Mund, in die Nase
höhlen hinein. Das schwarze, mitten gescheitelte Haar ist un
wunden mit einem Rosmarinzweige. Die langen Wimpe
sind so leicht geschlossen, daß man zwischen ihnen durch d
bläuliche Blaß des geronnenen Augensternes sehen kann. J
taste die Wangen an — kalt wie Lehm. Alles ist herbeigeeil
um in den Sarg zu sehen, ich winke, sie sollten ihn schließen
Dann sind wir mit ihm vollends hinaufgegangen zum Kirch
hofe[1]. Die jungen Lärchen und Birken grünen, in alle

1. Comparez ce passage de Brizeux, *Louise :*

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit, au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe, Avril venait d'éclore,
Et couvrait en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

Et ces réflexions de X. de Maistre sur la perte d'un ami :

Sträuchern und Wipfeln zwitschern die Vögel, Hummeln klingen umher, über dem engen tiefen Gräblein gaukelt ein weißer Falter, die Sonne leuchtet hell und warm vom Himmel nieder — so haben wir den Menschenleib hinabgesenkt. Kein Klagelaut der Anwesenden, aber an manchem stoßenden Schluchzen merkte ich, wie viel Weh da mit Gewalt zu verwürgen war. Sind doch auch solche da, die Vater, Mutter, Bruder und Kameraden unter dem Schutthügel begraben wissen und jetzt ihrer gedenken.

Grabreden sind bei uns nicht Sitte, mir aber ist das Herz so voll, daß ich nach der Einsegnung ungefähr die Worte sage: Meine lieben Pfarrkinder! Ehe es mir noch gegönnt gewesen ist, als Ankömmling öffentlich ein Wort des Grußes zu euch zu sprechen, und die Bitte, daß ihr auch mir eure Herzen aufthun möchtet, wie ihr meinen hochwürdigen Herrn Vorgänger lieb gehabt habet, und euch auch sagen, daß ich zu euch stehen will in aller Zeit: ehe mir das gegönnt gewesen ist, hat es der Herr gefügt, das wir durch ein großes Unglück, durch eine schwere Prüfung uns nahe geführt worden sind. So haben wir unsre Zusammengehörigkeit schon beweisen können. Ich habe in diesen wenigen Tagen die Torwalderbewohner kennen gelernt und gesehen, daß sie großer Liebe wert sind. Hier vor dem Grabe, hoffend die Auferstehung von den Toten und das ewige Leben, gelobe ich, der Pfarrer von Sankt Maria, euch ein treuer Lehrer und Freund zu sein. Auf dem großen Grabhügel zu Oberschuttbach will ich ein Kreuz errichten lassen zur ewigen Erinnerung, daß Pfarrer und Pfarrkind, Lebendige und Tote im Namen des göttlichen Erlösers vereinigt sind."

---

« La nature indifférente au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps et se pare de toute sa beauté près du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort. »



Ich habe aufhören müssen, alle mit einander hat uns die Bewegung übermannt.

Dann sind wir in die Kirche gegangen zum Totengottesdienst für die Verunglückten. Kein Katafalk, kein Totenschädel und keine schwarze Fahne. Die Heiligen schauen freundlich von den Wänden, die Engel lachen, die Sonne spielt in roten, blauen und grünen Funken am Kronleuchter, die Orgel klingt lieblich und die Schulkinder singen lebensfrisch ein fast freudenreiches Lied. Das sehe ich schon, leicht kommt der Tod nicht auf in diesem Thale.

---

## Glauben und Zweifel.

Ein alter Amtsbruder hat mir einmal gesagt, in unseren Kirchen würde zu viel vom Glauben geredet: Im Gebet: Ich glaube an Gott! In der Messe: Ich glaube an Gott! In der Predigt: Glaube an Gott! u. s. w. Das sei ein Zeichen der Unsicherheit. Wie wäre es nur möglich, daß man nicht an Gott glauben könne? Er ist ja, wir sehen, hören, spüren, fühlen ihn überall. Du darfst auf ihn hoffen, du sollst ihn verehren, ihn lieben! Diese Mahnung gebührt uns. Aber du sollst an ihn glauben! Dieses Wort hat den Zweifel gebracht. Es mag richtig sein. Darum wäre es am besten mit dem Karl[1] nicht vom Glauben zu sprechen. Glauben ist Gnade Gottes, die läßt sich nicht befehlen[2].

---

1. Karl. Le sacristain, dont la foi n'est pas aveugle, et qui souvent pose à son curé des questions insidieuses.

2. Il semble que Rosegger se soit souvenu ici de la fameuse profession de foi du Faust de Gœthe :

Wer darf ihn nennen,
Und wer bekennen:
Ich glaub' ihn!
Wer empfinden
Und sich unterwinden,

# Im Sommer 1883.

In meinen bisherigen Aufzeichnungen[1] bleicht sich die Tinte. Seit der arme Waldpfarrer nichts mehr geschrieben, bleicht sich auch sein Haar. Ist das Alter schuld? Ich glaube eher die Jugend. Sagt man doch es wäre die verjüngte Welt[2], die einzieht im Torwaldthale. Dieses Thal ist voll hübscher, feingeputzter, vorlauter Müßiggänger. Das Kurhaus, von dem so lange gesprochen worden, ist fertig, es geht alles so schnell, wenn sie wollen. Ein wahrer Palast, vollgepfropft mit Vergnügungen. Etliche Ärzte sind da, sie haben die Entdeckung gemacht, daß die Torwalder Luft unerhört ozonhältig sei. Und Ozon wäre das Lebenselixier! Die Wälder strömten lauter Gesundheitsodem aus. Die Lage des Thales sei unvergleichlich geschützt vor kalten Winden. Das Wasser sei über alle Maßen rein und erfrischend; in einzelnen Quellen kämen Salze und Säuren, Stahl und Eisen vor. Kurz die Natur habe diesen herrlichen Punkt geschaffen zu einem Kurort für Leidende aller Art, natürlich müßten bei Anwendung vor allem die Ärzte zu Rate gezogen werden. — Sonst hat es hier kalte Winde gegeben und keine Ärzte, und es war auch gut. Noch besser als die Kranken befinden sich die Gesunden im Torwald. Die Anstalten, die sie schon gegründet haben zur Ergetzung, kann ich gar nicht beschreiben. Gasthöfe wie in den Städten, Lustgärten, Spielplätze, Schaustellungen, Musik — überall Musik. Hat mich mein Bischof aus der Stadt fortgeschickt in die Einsamkeit, und siehe, die Stadt ist mir nachgegangen und hat sich

---

Zu sagen: Ich glaub' ihn nicht!
Der Allumfasser,
Der Allerhalter,
Faßt und erhält er nicht
Dich, mich, sich selbst?

1. Aufzeichnungen. Il s'agit d'un journal, où le prêtre note ses impressions.

2. Die verjüngte Welt, les idées modernes qui envahissent Sanct Maria.



angesiedelt um mein kleines Dorf herum, und vom Pfarrhoffenster aus sehe ich zwischen grünen Büschen lauter Türmlein und Schieferdächer blinken, höre Kapellen spielen von oben und unten her und rieche Wohlduft aus den Küchen der Gasthöfe. Das ist ein Leben! Wenn das viele Geld, das ins Thal kommt, da bliebe! Im Herbst mit dem Trosse der Geschäftsleute geht das meiste wieder fort. Aber im Sommer kommt neuerdings Handel und Wandel und allerlei Herrlichkeit und die Kurgäste gehen und sitzen herum, die einen vergnügt, die andern grämlich, mehr unzufriedene als zufriedene, und haben ihren Zeitvertreib, das unsereiner nicht versteht. Auf dem Posthause stehen immer schwarzlackierte Kutschen von Ankömmlingen und Abreisenden. Es wird nicht lange mehr dauern mit den Kutschen. Durch das Thal herein über aufgewühlte Erdwälle und Dämme, über Eisenbrücken ist eine schnurgerade Linie gezogen, Wiesen sind überschüttet, der Wald ist durchbrochen, Erdarbeiten, Stangen, Baracken und hunderte von fremden Arbeitern hin und hin vom Keilerstein bis Oberschuttbach. — Sie[1] ist da! Da in Sankt Maria!

1. Sie, — die Eisenbahn, une des horreurs de la civilisation qui en amena tant d'autres à Sanct Maria.

# PHILOSOPHIE ET HISTOIRE

## Arthur Schopenhauer.

(1788—1860.)

Schopenhauer est, au dix-neuvième siècle, le principal représentant de la philosophie pessimiste. L'influence profonde qu'il a exercée sur les esprits ne semble pas près de diminuer. Son point de départ est le kantisme. Notre essence, l'essence de l'univers, c'est la volonté, le vouloir-vivre. Or vivre c'est lutter et souffrir. L'humanité ne sera délivrée du mal que par l'anéantissement du vouloir-vivre.

Le principal ouvrage du célèbre pessimiste est *Die Welt als Wille und Vorstellung* (1819). Son style net, clair, souvent humoristique, le classe au rang des plus grands prosateurs de l'Allemagne. Fils d'un banquier et de Jeanne Schopenhauer, auteur de romans estimés, Arthur Schopenhauer naquit à Danzig en 1788 et mourut en 1860. Ses *Parerga und Paralipomena* (1851), dans lesquels il s'efforce de mettre sa doctrine à la portée des profanes, sont un des livres les plus spirituels et les plus attrayants que jamais philosophe ait écrits.

### BIBLIOGRAPHIE

RIBOT. *La philosophie de Schopenhauer*. Paris, 1893.

*Revue des Deux-Mondes* (1er octobre 1886, 1er novembre 1890).

BUSCH. *Arthur Schopenhauer*. Münich, 1878. 2e éd.

KUNO FISCHER. *Geschichte der neueren Philosophie*, tome 9 (1893).

E. GRISEBACH. *Edita und Inedita Schopenhaueriana*. — *Eine Schopenhauer-Biographie*. (Leipzig, 1888).

## Poète et philosophe.

Der Dichter bringt Bilder des Lebens, menschliche Charaktere und Situationen vor die Phantasie, setzt das alles in Bewegung und überläßt nun jedem, bei diesen Bildern so weit zu denken, wie seine Geisteskraft reicht. Dieserhalb[1] kann er Menschen von den verschiedensten Fähigkeiten, ja, Thoren und Weisen zugleich genügen. Der Philosoph hingegen bringt nicht, in jener Weise, das Leben selbst, sondern die fertigen, von ihm daraus abstrahierten Gedanken, und fordert nun, daß sein Leser eben so und eben so weit denke wie er selbst. Dadurch wird sein Publikum sehr klein. Der Dichter ist danach dem zu vergleichen, der die Blumen, der Philosoph dem, der die Quintessenz derselben bringt.

(Parerga und Paralipomena.)

---

## Le style.

Der leitende Grundsatz der Stilistik sollte sein, daß der Mensch nur einen Gedanken zur Zeit deutlich denken kann; daher ihm nicht zugemutet werden darf, daß er deren zwei, oder gar mehrere, auf einmal denke. — Dies aber mutet ihm Der zu, welcher solche, als Zwischensätze, in die Lücken einer zu diesem Zwecke zerstückelten Hauptperiode schiebt; wodurch er ihn also unnötiger und mutwilliger Weise in Verwirrung setzt. Hauptsächlich thun dies die deutschen Schriftsteller. Daß ihre Sprache sich dazu besser, als die andern lebenden, eignet, begründet zwar die Möglichkeit, aber nicht die Löblichkeit der Sache. Keine Prosa liest sich so leicht und angenehm wie die französische; weil sie von diesem Fehler, in der Regel, frei ist. Der Franzose reiht seine Gedanken, in möglichst logischer und überhaupt natürlicher Ordnung, an einander und legt sie so

1. Dieserhalb = deshalb.



seinem Leser successive zu bequemer Erwägung vor, damit dieser einem jeden derselben seine ungeteilte Aufmerksamkeit zuwenden könne. Der Deutsche hingegen flicht sie in einander, zu einer verschränkten und abermals verschränkten und nochmals verschränkten Periode, weil er sechs Sachen auf einmal sagen will, statt sie eine nach der andern vorzubringen. Also während er suchen sollte, die Aufmerksamkeit seines Lesers anzulocken und festzuhalten, verlangt er vielmehr von demselben noch obendrein, daß er, obigem Gesetze der Einheit der Apprehension entgegen, drei oder vier verschiedene Gedanken zugleich, oder, weil dies nicht möglich ist, in schnell vibrierender Abwechselung denke. Hiedurch legt er den Grund zu seinem style empesé, den er sodann durch preziose, hochtrabende Ausdrücke, um die einfachsten Sachen mitzuteilen, und sonstige Kunstmittel dieser Art vollendet[1].

---

## Descartes[2].

Cartesius gilt mit Recht für den Vater der neuern Philosophie, zunächst und im allgemeinen, weil er die Vernunft angeleitet hat, auf eigenen Beinen zu stehn, indem er die Menschen lehrte, ihren eigenen Kopf zu gebrauchen, für welchen bis dahin die Bibel einerseits und der Aristoteles andrerseits funktionierten; im besondern aber und engern Sinne, weil er zuerst sich das Problem zum Bewußtsein gebracht hat, um welches seitdem alles Philosophieren sich hauptsächlich dreht: das Problem vom Idealen und Realen, d. h. die Frage, was in unserer Erkenntnis objektiv und was darin subjektiv sei, also was darin etwanigen, von uns verschiedenen Dingen, und was uns selber zuzuschreiben sei. — In unserm Kopfe nämlich entstehen, nicht auf innern, — etwan von der Willkür, oder dem Gedankenzusammenhange[3] ausgehenden, — folglich auf

---

1. Voir la suite, page 38.
2. Cf. page 179, note 1.
3. Dem Gedankenzusammenhange, l'association des idées.

äußern Anlaß, Bilder. Diese Bilder allein sind das uns unmittelbar Bekannte, das Gegebene. Welches Verhältnis mögen sie haben zu Dingen, die völlig gesondert und unabhängig von uns existierten und irgendwie Ursache dieser Bilder würden? Haben wir Gewißheit, daß überhaupt solche Dinge nur dasind? und geben, in diesem Fall, die Bilder uns auch über deren Beschaffenheit Aufschluß? — Dies ist das Problem, und in Folge desselben ist, seit zweihundert Jahren, das Hauptbestreben der Philosophen, das Ideale, d. h. das, was unserer Erkenntnis allein und als solcher angehört, von dem Realen, d. h. dem unabhängig von ihr Vorhandenen, rein zu sondern, durch einen in der rechten Linie wohlgeführten Schnitt, und so das Verhältnis beider zu einander festzustellen.

---

## Theodor Mommsen.

(1817)

Theodor Mommsen, né en 1817, à Garding, dans le Schleswig, professeur à l'Université de Berlin depuis 1857, occupe une place éminente parmi les historiens contemporains. Il s'est surtout attaché à l'étude des antiquités romaines. Son *Histoire romaine* (1854-1856), est un monument de pénétrante sagacité et d'érudition. On lui a reproché de *moderniser* les personnages de l'antiquité, de leur prêter des sentiments, un costume, un langage étrangers à la civilisation romaine. Il juge les anciens, au point de vue moderne et allemand. Son héros préféré est Jules César, auquel il prête toutes les vertus dont l'imagination germanique dote depuis des siècles le *Kaiser* idéal.

---

## Parallèle entre Vercingétorix et Annibal.

Wie nach trübe verlaufenem Tage wohl die Sonne im Sinken durchbricht, so verleiht das Geschick noch untergehenden Völkern wohl einen letzten großartigen Mann. Also steht am Ausgang der phönikischen Geschichte Hannibal, also an dem der keltischen Vercingetorix. Keiner von beiden vermochte seine Nation von der Fremdherrschaft zu erretten, aber sie haben ihr die letzte noch übrige Schande, einen ruhmlosen Untergang erspart. Auch Vercingetorix hat eben wie der Karthager nicht bloß gegen den Landesfeind kämpfen müssen, sondern vor allem gegen die antinationale Opposition verletzter Egoisten und aufgestörter Feiglinge, wie sie die entartete Civilisation regelmäßig begleitet; auch ihm sichern seinen Platz in der Geschichte nicht seine Schlachten und Belagerungen, sondern daß er es vermocht hat, einer zerfahrenen und im Partikularismus[1] verkommenen Nation in seiner Person einen Mittel- und Haltpunkt zu geben. Und doch giebt es wieder kaum einen schärferen Gegensatz, als der ist zwischen dem nüchternen Bürgersmann der phönikischen Kaufstadt mit seinen auf das eine große Ziel hin fünfzig Jahre hindurch mit unwandelbarer Energie gerichteten Plänen, und dem kühnen Fürsten des Keltenlandes, dessen gewaltige Thaten zugleich mit seiner hochherzigen Aufopferung ein kurzer Sommer einschließt. Das ganze Altertum kennt keinen ritterlicheren Mann in seinem innersten Wesen wie in seiner äußeren Erscheinung. Aber der Mensch soll kein Ritter sein und am wenigsten der Staatsmann[2]. Es war der Ritter, nicht der Held, der es verschmähte sich aus Alesia zu retten, während doch an ihm allein der

1. Partikularismus, plus haut antinationale Opposition, sont des expressions empruntées à l'histoire moderne, et notamment à l'histoire de l'Allemagne; elles semblent déplacées ici.

2. Opinion intéressante; jamais historien français n'eût songé à émettre un semblable jugement, ni à condamner dans Vercingétorix l'esprit chevaleresque.



Nation[1] mehr gelegen war als an hunderttausend gewöhnlichen tapferen Männern. Es war der Ritter, nicht der Held, der sich da zum Opfer hingab, wo[2] durch dieses Opfer nichts weiter erreicht ward, als daß die Nation sich öffentlich entehrte und eben so feig wie widersinnig mit ihrem letzten Atemzug ihren weltgeschichtlichen Todeskampf ein Verbrechen gegen ihren Zwingherrn nannte. Wie so ganz anders hat in den gleichen Lagen Hannibal gehandelt! Es ist nicht möglich ohne geschichtliche und menschliche Teilnahme von dem edlen Arvernerkönig zu scheiden: aber es gehört zur Signatur[3] der keltischen Nation, daß ihr größter Mann doch nur ein Ritter war.

---

# LA POÉSIE ALLEMANDE APRÈS 1850.

---

## Richard Wagner.

(1813-1883)

Né à Leipzig, en 1813, mort à Venise en 1883, Richard Wagner, musicien et poète, eut la noble ambition de renouveler l'art dramatique, en lui restituant le caractère musical et aussi le rôle religieux et social qu'il avait dans l'antiquité : il est le créateur du « drame musical ». Il a exposé ses idées dans plusieurs écrits : *Die Kunst und die Revolution* (1849); *Das Kunstwerk der Zukunft* (1850); *Oper und Drama* (1851), et a tenté de les réaliser dans ses opéras : *Der fliegende Holländer* (le Vaisseau-fantôme); *Tannhäuser; Lohengrin; Die Meistersinger; Der Ring des Nibelungen*; *Tristan und Isolde*; *Parsifal* (1879).

---

1. Der Nation. Y avait-il alors une *nation* gauloise?
2. Wo, alors que.
3. Signatur = Charakteristik.

## BIBLIOGRAPHIE

H. Dinger. *Richard Wagners geistige Entwicklung* 1892.

H. von Wolzogen. *Richard Wagner und die deutsche Kultur*. 1885.

Ed. Schuré. *Le drame musical*. 2 vol. Paris, 1885.

Henri Lichtenberger. *R. Wagner, poète et penseur*. Paris, 1898.

Glasenapp. *Das Leben R. Wagners*. Leipzig, 3e éd. 1896.

---

## Isoldes Liebestod.

(1865.)

Heller schallend
Mich umwallend
Sind es Wellen
Sanfter Lüfte?
Sind es Wolken
Wonniger Düfte?
Wie sie schwellen,
Mich umrauschen!
Soll ich atmen,
Soll ich lauschen?
Soll ich schlürfen,
Übertauchen,
Süß in Düften
Mich verhauchen?
In des Wonnemeers
Wogendem Schwall,
In der Duft-Wellen
Tönendem Schall,
In des Welt-Atems
Wehendem All —
Ertrinken —

Versinken —
Unbewußt —
Höchste Lust[1]!

---

## Emanuel Geibel.

(1815-1884)

Si les critiques ont longtemps dédaigné les œuvres de Geibel et dit de lui qu'il était „ein Dichter für Backfische[2]", le bon public allemand et surtout le public féminin leur a fait un accueil des plus enthousiastes. C'est que Geibel est avant tout „gemütlich" ; il apaise l'âme meurtrie et la console doucement. Sa foi robuste ne connaît pas les atteintes du doute, il croit fermement en Dieu, en sa bonté, et son optimisme aimable ne se dément jamais. Il oublie les blessures de la vie et ne garde que le souvenir des brèves heures de joie; pour lui, les rigueurs de l'hiver et les grêles de mars sont amplement compensées par le sourire du soleil de mai. „Es muß doch Frühling werden!" Cette sérénité d'âme, il la doit peut-être au milieu dans lequel il a été élevé. Fils d'un pasteur, Geibel naquit à Lübeck, le 18 octobre 1815, fit ses études à Bonn et à Berlin, puis, après un séjour en Grèce, fut nommé professeur d'esthétique à Münich en 1852. Il mourut à Lübeck en 1884.

On doit à Geibel des tragédies: *Brunhilde* (1858) et *Sophonisbe* (1869), mais il est avant tout poète lyrique. Ses œuvres les plus connues sont: *Gedichte* (1840), *Zeitstimmen* (1841), *Spanische Volkslieder und Romanzen* (1843), *Juniuslieder* (1848), *Spätherbstblätter* (1878). Ses poésies intitulées *Heroldsrufe* (1871), sont un écho de la guerre de 1870.

### BIBLIOGRAPHIE

Œuvres complètes, 8 volumes. Stuttgart, 1883.

---

1. Cf. page 430, Eins und Alles, de Gœthe.
2. Backfische, sobriquet plaisant qu'on donne aux petites filles.

C. C. T. Litzmann. *Emanuel Geibel*, 1887.
C. Leimbach. *Emanuel Geibels Leben, Werke und Bedeutung für das deutsche Volk*. 2e éd. 1894.

---

## Leichter Sinn[1].

Und wie wär' es nicht zu tragen,
Dieses Leben in der Welt?
Täglich wechseln Lust und Plagen,
Was betrübt und was gefällt.
Schlägt die Zeit dir manche Wunde,
Manche Freude bringt ihr Lauf;
Aber eine sel'ge Stunde
Wiegt ein Jahr von Schmerzen auf[2].

Wisse nur das Glück zu fassen,
Wenn es lächelnd dir sich beut;
In der Brust und auf den Gassen
Such' es morgen, such' es heut.

---

1. Gœthe a souvent exprimé cette idée qu'il nous serait impossible de vivre. . . . .

Hätt' uns nicht
Den holden Leichtsinn die Natur verliehen.
(*Tasso*, acte II, scène IV.)

Le pasteur dit, dans *Hermann et Dorothée*, que
„In der Jugend ist... ein froher Gefährte der Leichtsinn."

2. Cf. le *Lebenslied*, de Hamerling:

O himmlische Wonne des Lebens
Urewig blühend und hold,
Hoch über der Öde des Abgrunds
Hältst du dein Banner entrollt,
Und strömst im Glanze der Sonnen,
Im rosigen Lichte des Seins,
Mit dunklen Todeswonnen
Geheimnisvoll in Eins.

Doch bedrängt in deinem Kreise
Dich ein flüchtig Mißgeschick,
Lächle leise, hoffe weise
Auf den nächsten Augenblick.

Nur kein müßig Schmerzbehagen!
Nur kein weichlich Selbstverzeihn!
Kommen Grillen dich zu plagen,
Wiege sie mit Liedern ein.
Froh und ernst, doch immer heiter
Leite dich die Poesie,
Und die Welle trägt dich weiter,
Und du weißt es selbst nicht, wie.

---

## Hoffnung.

Und dräut[1] der Winter noch so sehr
Mit trotzigen Geberden,
Und streut er Eis und Schnee umher,
Es muß doch Frühling werden.

Und drängen die Nebel noch so dicht
Sich vor den Blick der Sonne,
Sie wecket doch mit ihrem Licht
Einmal die Welt zur Wonne.

Blast nur, ihr Stürme, blast mit Macht,
Mir soll darob nicht bangen,
Auf leisen Sohlen über Nacht
Kommt doch der Lenz gegangen[2].

1. Dräut, plus poétique que droht.
2. Cf. Théophile Gautier (1811-1872) :

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.
*(Emaux et Camées).*

Da wacht die Erde grünend auf,
  Weiß nicht, wie ihr geschehen,
Und lacht in den sonnigen Himmel hinauf,
  Und möchte vor Lust vergehen.

Sie flicht sich blühende Kränze ins Haar,
  Und schmückt sich mit Rosen und Ähren,
Und läßt die Brünnlein rieseln klar,
  Als wären es Freudenzähren.

Drum still! Und wie es frieren mag,
  O Herz, gieb dich zufrieden!
Es ist ein großer Maientag
  Der ganzen Welt beschieden.

Und wenn dir oft auch bangt und graut,
  Als sei die Höll' auf Erden
Nur unverzagt auf Gott vertraut!
  Es muß doch Frühling werden[1].

---

## Theodor Storm.

(1817-1888)

**Né le 14 septembre 1817, à Husum, dans le Schleswig, Theodor Storm a écrit plusieurs volumes de nouvelles (*Immensee*, 1852, — *Viola Tricolor*, *Aquis submersus*, etc.), que le public a accueillis avec faveur. On vante l'originalité, le naturel et la richesse de ses descriptions. Ses poésies lyriques (1853, etc.), portent la trace d'une sensibilité profonde. Th. Storm est mort le 4 juillet 1888, à Hademarschen.**

1. Cf. page 155 le « Choral de Luther » dont ce lied est une imitation.

## Treu den Toten.

O bleibe treu den Toten,
Die lebend du betrübt;
O bleibe treu den Toten,
Die lebend dich geliebt!

Sie starben, doch sie blieben
Auf Erden wesenlos,
Bis allen ihren Lieben
Der Tod die Augen schloß.

Indessen du dich herzlich[1]
In Lebenslust versenkst,
Wie sehnen sie sich schmerzlich,
Daß ihrer du gedenkst!

Sie nahen dir in Liebe,
Allein du fühlst es nicht;
Sie schaun dich an so trübe,
Du aber siehst es nicht.

Die Brücke ist zerfallen;
Nun mühen sie sich bang,
Ein Liebeswort zu lallen,
Das nie herüber drang.

In ihrem Schattenleben
Quält Eins sie gar zu sehr :
Ihr Herz will dir vergeben,
Ihr Mund vermag's nicht mehr.

O bleibe treu den Toten
Die lebend du betrübt;

1. Herzlich. Comparez l'expression « à cœur-joie ».

O bleibe treu den Toten,
Die lebend dich geliebt[1]!

---

## Hermann Lingg.

(1820)

L'œuvre principale de Hermann Lingg, né à Lindau, en 1820, est un interminable poème épique : „Die Völkerwanderung" (1866-1868). Il s'est essayé aussi dans le genre dra-

---

1. La même pensée a inspiré à Friedrich Hebbel (1813-1863), la belle poésie que voici :

### Requiem.

Seele, vergiß sie nicht,
Seele, vergiß nicht die Toten!
Sieh! sie umschweben dich,
Schauernd, verlassen,
Und in den heiligen Gluten,
Die den Armen die Liebe schürt,
Atmen sie auf und erwarmen
Und genießen zum letztenmal
Ihr verglimmendes Leben.

Seele, vergiß sie nicht,
Seele, vergiß nicht die Toten!
Sieh! sie umschweben dich,
Schauernd, verlassen,
Und wenn du dich erkaltend
Ihnen verschließest, erstarren sie
Bis hinein in das Tiefste.
Dann ergreift sie der Sturm der Nacht,
Dem sie, zusammengekrampft in sich,
Trotzen im Schoße der Liebe,
Und er jagt sie mit Ungestüm
Durch die unendliche Wüste hin,
Wo nicht Leben mehr ist, nur Kampf
Losgelassener Kräfte
Um erneuertes Sein!
Seele, vergiß sie nicht,
Seele, vergiß nicht die Toten!

matique, mais il n'y réussit guère. Bien que Lingg ait écrit :

Zu Boden sinkt von meinen Tagen
Die Lust an Allem, Blatt um Blatt,
Ich fühl's mit Schmerz und mag nicht klagen,
Längst bin ich auch der Klage satt.

il a cependant exhalé ses plaintes lyriques en plusieurs volumes. Le premier recueil de ses poésies fut publié par les soins de Geibel ; elles sont presque toutes empreintes d'amertume et de mélancolie.

## BIBLIOGRAPHIE

STRODTMANN. *Dichterprofile*, I.

---

## Nebeltag.

Nun weicht er nicht mehr von der Erde,
Der graue Nebel, unbewegt;
Er deckt das Feld und deckt die Herde,
Den Wald und was im Wald sich regt.

Er fällt des Nachts in schweren Tropfen
Durchs welke Laub von Baum zu Baum,
Als wollten Elfengeister klopfen
Den Sommer wach[1] aus seinem Traum.

Der aber schläft, von kühlen Schauern
Tief eingehüllt, im Totenkleid —
O, welch ein stilles, sanftes Trauern
Beschleicht das Herz in dieser Zeit! —

Im Grund der Seele winkt es leise,
Und vom dahingeschwundnen Glück

---

1. Wach. Rattachez à klopfen.

Beschwört in ihrem Zauberkreise
  Erinnrung uns den Traum zurück[1].

---

## Heimkehr.

In meine Heimat kam ich wieder,
  Es war die alte Heimat noch,
Dieselbe Luft, dieselben Lieder,
  Und alles war ein andres doch.

Die Welle rauschte wie vor Zeiten,
  Am Waldweg sprang wie sonst das Reh,
Von fern erklang ein Abendläuten,
  Die Berge glänzten aus dem See.

Doch vor dem Haus, wo uns vor Jahren
  Die Mutter stets empfing, dort sah
Ich fremde Menschen fremd gebaren;
  Wie weh, wie weh mir da geschah!

---

1. Cf. ces vers émus de Gottfried Keller (1819-1890):

Trübes Wetter.

Es ist ein stiller Regentag,
So weich, so ernst und doch so klar,
Wo durch den Dämmer brechen mag
Die Sonne weiß und sonderbar.

Ein wunderliches Zwielicht spielt
Beschaulich über Berg und Thal;
Natur, halb warm und halb verkühlt,
Sie lächelt noch und weint zumal.

Die Hoffnung, das Verlorensein
Sind gleicher Stärke in mir wach;
Die Lebenslust, die Todespein,
Sie ziehn auf meinem Herzen Schach.

Ich aber, mein bewußtes Ich,
Beschau' das Spiel in stiller Ruh',
Und meine Seele rüstet sich
Zum Kampfe mit dem Schicksal zu.

Mir war, als rief es aus den Wogen :
Flieh', flieh' und ohne Wiederkehr!
Die du geliebt, sind fortgezogen,
Und kehren nimmer, nimmermehr[1].

---

## Im Spätherbst.

Es fallen von den Bäumen
Die welken Blätter ab,

---

1. Le retour au pays natal éveille dans l'âme d'un autre poète, Rudolph Baumbach (né en 1840) le souvenir de son enfance :

### Alt geworden.

Grüß Gott zur guten Stunde
Mit deinen Dächern gebräunt,
Mein Heimatnest im Grunde,
Vom grünen Gehege umzäunt!

Dort geht gleich einer Schlange
Der Fluß wie einst so heut,
Mit wohlbekanntem Klange
Begrüßt mich der Glocken Geläut.

Hier springt der Röhrenbronnen,
An dem ich so oft geschöpft;
Hier hab' ich Schlachten gewonnen
Und rote Disteln geköpft.

Noch steht, die graue Rinde
Zerrissen und narbenreich,
Die hundertjährige Linde,
Einer Urgroßmutter gleich.

Die Zweige rauschen leise
Ihr ewig gleiches Lied,
Und Meister Uhlands Weise
Durch meine Seele zieht :

„O Sonn', o ihr Berge drüben,
O Feld und o grüner Wald,
Wie seid ihr so jung geblieben,
Und ich bin geworden so alt."

Ich wandle still in Träumen
Den Felsenpfad hinab.

Die Wolken, wie sie jagen,
Im Abendgolde blühn,
Von Stürmen fortgetragen,
Und in die Nacht verglühn!

In Schwärmen kommt gezogen
Der Wandervögel Schar,
Dem Süden zugeflogen :
Zu Ende geht das Jahr.

Die Blumen an dem Bache,
Vom letzten Tau gestärkt,
Verblühn in stillem Ache[1],
Allmählich, unvermerkt.

Vergangne Jahre schweben
Mit Wind und Wolken fort,
Vergangen Leid und Leben,
Verklungen Lied und Wort. —

Der Wind entlaubt die Bäume —
Mir ist es einerlei —
Die Tage werden Träume,
Die Freuden sind vorbei[2].

1. Ache. Cf. page 194, note 1.

2. L'automne a inspiré des sentiments bien différents à M. Sully-Prudhomme.

L'AUTOMNE

L'azur n'est plus égal comme un rideau sans pli.
La feuille, à tout moment, tressaille, vole et tombe;
Au bois, dans les sentiers où le taillis surplombe,
Les taches de soleil, plus larges, ont pâli.

Mais l'œuvre de la sève est partout accompli :
La grappe autour du cep se colore et se bombe,
Dans le verger la branche au poids des fruits succombe,
Et l'été meurt, content de son devoir rempli.

## Julius Rodenberg.

(1831)

Julius Rodenberg, né dans la Hesse en 1831, abandonna le droit pour la littérature. Il publia d'abord des poésies lyriques dans le genre de celles de Geibel et d'Otto Roquette.

Après avoir parcouru les différents pays de l'Europe, il consigna les observations qu'il avait faites dans des nouvelles et de nombreux romans, dont les plus connus sont : *Pariser Bilderbuch*, *Die Strassensängerin von London*, *Die neue Sündflut*, *Von Gottes Gnaden*. La vie de Berlin, où il s'établit en 1863, l'intéresse tout particulièrement et il nous en donne un tableau très animé dans son livre *Bilder aus dem Berliner Leben*. Après avoir écrit dans plusieurs journaux, Rodenberg fonda la *Deutsche Rundschau*, qu'il dirige encore aujourd'hui.

---

### Scheiden[1].

Wenn man die Hand zum Abschied giebt,
Dann fühlt man wohl mit leisem Beben,
Wie treu und innig man geliebt
Mit ganzer Seele, ganzem Leben.

Dann zittert durch das Herz ein Weh,
Wie man vordem es kaum empfunden,

---

Dans l'été de ta vie enrichis-en l'automne,
O mortel, sois docile à l'exemple que donne,
Depuis des milliers d'ans, la terre au genre humain ;

Vois : le front, lisse hier, n'est déjà plus sans rides,
Et les cheveux épais seront rares demain :
Fuis la honte et l'horreur de vieillir les mains vides.
(*Les Vaines Tendresses*. — A. Lemerre, Paris.)

1. Cf. page 144.

Als ob das Glück zu Ende geh'
Mit diesen schmerzensreichen Stunden.

Die Sonne der Vergangenheit
Blitzt noch einmal durch Scheidethränen,
Und alle Lieb' und alles Leid
Flammt auf in wunderbarem Sehnen.

Die Ferne liegt in Sonnenpracht,
Der Frühling geht auf allen Wegen;
Ich aber zieh' in dunkler Nacht
Dem neuen Morgenrot entgegen.

---

## Adolf Wilbrandt.

(1837)

Adolf Wilbrandt naquit en 1837, à Rostock. Après avoir étudié le droit, l'histoire, la philosophie, il fut rédacteur de la *Süddeutsche Zeitung*, à Münich, et plus tard directeur du Burgtheater à Vienne.

Son activité littéraire est étonnante. Il a écrit des poésies lyriques, des nouvelles, des romans, des biographies, mais il est surtout remarquable comme auteur dramatique; il a composé plus de cinquante pièces de théâtre.

Il emprunte ses sujets. soit à l'antiquité romaine comme dans *Gracchus* (1872), *Arria et Messaline* (1874), *Néron* (1876), ou bien au moyen âge comme dans le *Comte de Hammerstein* (1870) et *Kriemhild* (1877). Ses drames bourgeois, particulièrement *Die Tochter des Herrn Fabricius* (1879) et ses comédies (*Die Maler* 1872), furent très goûtés du public allemand.

---

## Abendgedanken.

Wenn man so beisammen sitzt und redet von diesem oder jenem, den man kennt — „wie alt mag er wohl sein?" fragen oft die Leute. „Wie alt mag er wohl sein?" Bin ich dabei, so möcht' ich statt dessen fragen: „Wie viel Tote hat er? Denn nicht die Jahre, deucht mir, sollte man zählen, sondern die teuren und notwendigen Menschen, die man verlor; ihre Zahl macht uns jung oder alt[1]. Wenn im Winter der Dämmerung die Nacht gefolgt ist und ich allein in meinem Zimmer sitze, in traulich-trauriger Freude an der Finsternis, die der rote Flammenschein aus meinem Ofen durchflackert, dann fühl' ich wie alt ich bin. Ich bin nicht mehr jung; denn in den schattigen Winkeln sitzen so viele Unvergeßliche, Unersetzliche umher. Jeder sitzt allein; um jeden schlingt es sich wie ein magischer Kreis, bleich und nebelhaft: der Zauberkreis seines Ich. War er nun groß oder klein — in jedem dieser Kreise hab' auch ich gelebt. Wie sich um den Kern des Baumstamms die wachsenden Jahresringe legen, so legen sich mir alle diese Kreise ums Herz. Ich bin nicht mehr jung. . . Doch still und feierlich ist es um mich her; und schön ist es bei seinen Schatten zu sein. Und in die rote Flamme blickend, die so leise singt, so tief glühend warm in die Winkel leuchtet: holde Lebensflamme, sag' ich, die du mich noch wärmst, die du mir giebst und nimmst, die du nach und nach, unter tausend Freuden, auch diesen Stamm mit all seinen Ringen verzehrst — erneue mir nur, solange du willst, den Tag! Daß ich mit denen lebe, denen du noch leuchtest, daß ich mich verjünge mit denen, die noch werden und wachsen; daß ich eine Stätte des Lebens bleibe für die Stillen und

1. Cf. ces vers de Julius Grosse :

Je älter du, je voller wird dein Herz,
Doch wie ein Kirchhof nur, der voll von Toten,
Die ausgelitten ihren Erdenschmerz.

(Aus bewegten Tagen).

Kalten, die du schon verließest[1]. Bis auch für mich die lange Dämmerung beginnt, wo ich nur noch in denen lebe, die an mich gedenken, wo mich niemand mehr fragt: Wie alt bist du? wo mir keine Abendstunde mehr zuraunt: Zähle deine Toten!

Aus „Untrennbar".

---

1. Cf. ces beaux vers de Wilhelm Schults (1820-1858):

Jugendmut, o bleib mir treu
In der Welt, der alten!
Jugendglut, o steh mir bei
In der Welt, der kalten!

. . . . . . . . . .

Jugendglut! o, lasse heiß
Für das Schöne glühn mich!
Jugendmut, des Wahren Preis
Lehre laut und kühn mich!

Guillaume de Humboldt a exprimé la même pensée dans un sonnet qui mérite d'être connu:

Der Jugend Genius.

Wer seiner Jugend treu bleibt durch das Leben,
Und hoch im Herzen achtet diese Treue,
Bewahret Einheit in des Geistes Streben,
Und kennt den Stachel niemals bittrer Reue.

Des Alters Brust noch die Gefühle heben,
Die heiligten der Jugend Blütenweihe;
Der ersten Sehnsucht leises Wonneleben
Dem ganzen Dasein glänzt wie Himmelsbläue.

Denn von den duft'gen Lebenskränzen allen
Am duftigsten der Kranz der Jugend schwillet,
Bis hin zum Grabe Balsam ihm entquillet.

Die andern auf Momente nur gefallen;
Die Hand der Zeit ein Herz läßt unberühret,
Das fromm und treu der Jugend Genius führet.

## Ernst von Wildenbruch.

(1845)

Ernst von Wildenbruch naquit en 1845, à Beyrouth, en Syrie, où son père était consul. Il fit ses études à Halle, à Berlin, à l'école des cadets de Potsdam, en sortit officier, mais quitta bientôt l'armée. Il prit part cependant à la campagne de 1870. Il occupe actuellement un poste élevé au ministère des affaires étrangères de Berlin.

Les premières œuvres de Wildenbruch sont des poésies lyriques et des nouvelles, mais il doit le meilleur de sa réputation à ses tragédies historiques.

Il fit paraître la même année: *Die Karolinger*, *Harald* (1882), qui nous transportent en plein moyen âge; *Väter und Söhne* et *Der Menonit* (1882), empruntés à l'histoire moderne. Il consacre ses pièces plus récentes à l'histoire du Brandebourg et de la Prusse.

Mais Wildenbruch ne s'est pas attaché exclusivement au drame historique. Son drame *Haubenlerche* (1890), a beaucoup de ressemblance avec les œuvres de l'école naturaliste; la critique le lui a d'ailleurs reproché, et son *Meister Balzer* (1892), prouve qu'il ne reste pas étranger aux questions sociales.

### BIBLIOGRAPHIE

L. Berg. *Ernst von Wildenbruch und das Preussentum in der modernen Litteratur.* 1888.

R. J. George. *Ernst von Wildenbruch. Ein litterarisches Portrait.* (Separat-Abdruck), Gustav Fock, Leipzig.

H. Hoeck. *Ernst von Wildenbruchs dramatische Entwickeung.* Programmes, 1897, 1898.

---

## Das Edelweiß.

Hoch auf den Alpenstirnen,
In menschenloser Höh'.

An Schlünden und an Firnen,
Tief hinter tiefem Schnee,

In ihrem Heiligtume
Von Bergkrystall und Eis,
Da blüht die Alpenblume,
Das keusche Edelweiß.

Entrücket und verborgen
Vor Menschen dort sie steht,
Und dem gebiert sie Sorgen,
Der sie zu suchen geht:

Der sei behend im Schreiten,
Mühselig ist sein Weg,
Des Fuß darf nicht entgleiten,
Gefahrvoll ist sein Steg;

Der[1] Mensch sei ohne Bangen,
Sein Herz sei voller Fleiß,
Leicht giebt sich nicht gefangen
Das stolze Edelweiß.

Wer müder wird und träger[2],
Der suche länger nicht,
Dem kühnsten nur der Jäger
Zeigt sie ihr Angesicht.

Nur wer mit Leib und Leben
Inbrünstig um sie minnt,
Darf es zum Herzen heben,
Das strenge Alpenkind.

Doch wenn sie der erblicket
Auf nie betretnen Höhn,

1. Der = Dieser.
2. Müder, träger = zu leicht müde und träge.

Dann wird er tief entzücket
  Vor ihrer Schönheit stehn.

Dann hebt er von der Erden
  Den wundervollen Preis,
Sein wird dann willig werden
  Das schöne Edelweiß.

Ihr, die ihr strebt zum Ziele,
  Ihr Jünglinge, gedenkt :
Zu suchen gehen viele,
  Nur wenigen wird geschenkt.

Nur der, den nimmer rastend
  Der Sehnsuchtsdrang durchwühlt,
Nur der, der immer lastend
  Den Dunst der Thäler fühlt;

In dem mit stillem Prangen
  Das Bild der Blume glüht,
Der wird dahin gelangen,
  Wo die ersehnte blüht.

Denn das ist Schicksals Wille,
  Und das sein heil'ger Schluß :
Das höchste Ziel man stille
  Und treu verfolgen muß.

Nur wer sein ganzes Leben
  Zum Finden setzt als Preis,
Dem wird es sich ergeben,
  Das hohe Edelweiß.

(Grote — Berlin.)

## Hermann Sudermann.

(1857)

Hermann Sudermann, né en 1857, à Matziken, dans la Prusse orientale, est, à l'heure actuelle, un des écrivains les plus en vue de l'Allemagne et les plus en vogue à l'étranger.

Poète dramatique avant tout, disciple d'Ibsen, d'Alexandre Dumas fils, de Zola, il a écrit aussi des romans dont le succès ne fut pas moins grand que celui de ses pièces de théâtre. On a lu presque partout *Frau Sorge*, *Katzensteg*, *Es war* et les *Geschwister*.

Le premier en date de ses drames sociaux : *Die Ehre*, fut représenté en 1888 et accueilli avec enthousiasme. Il donna ensuite *Sodoms Ende* (1891), *Heimat* (1893). — *Schmetterlingsschlacht*, comédie de 1894, fut moins goûtée du public que les drames précédents. *Glück im Winkel*, drame en 3 actes (1895), *Morituri* (1896), *Die drei Reiherfedern*, poème dramatique en 5 actes et *Johannes*, tragédie mystique, en 5 actes également (1898), sont ses dernières productions.

Dans *Johannes*, Sudermann s'éloigne résolument du drame naturaliste comme *Gerhart Hauptmann* l'avait fait dans le poème dramatique : *Die versunkene Glocke*. — Johannes prédit la venue du Messie qui doit sauver le monde, mais sa doctrine ne ressemble pas à celle du Christ. Sa morale est trop rude, trop hautaine, trop austère pour la pauvre humanité; il prêche le Dieu vengeur, au lieu d'annoncer le Dieu d'amour et de charité. La lumière cependant pénètre peu à peu dans son âme; avec beaucoup d'art et de délicatesse, Sudermann nous montre l'évolution des sentiments de son héros. Malgré ses qualités, peut-être à cause de ses qualités, la pièce n'eut pas le succès que l'auteur était en droit d'espérer; le public, habitué aux autres œuvres de Sudermann, ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre *Johannes*.

### BIBLIOGRAPHIE

Les œuvres de Sudermann sont publiées par la librairie Cotta. (Stuttgart.)

Rüttenauer. *Zeitiges und Streitiges; litterarisches Skizzenbuch*. (Nordau, Jordan, Bismarck, Sudermann, Hauptmann). 1895.

F. Spielhagen. *Neue Beiträge zur Theorie und Technik der Epik und Dramatik*. Staackmann, Leipzig, 1898.

W. Kawerau. *Hermann Sudermann. — Eine kritische Studie*. 2e éd. 1899.

---

## Johannes.

(1898)

### Fünfter Akt.

#### Achte Scene.

Die Vorigen. — Manasse. — Amaria[1].

(Sie wollen auf Johannes zustürzen, bleiben aber, von Scheu gefesselt, stehen.)

Johannes.

Was habt ihr mir zu sagen?

Manasse.

Meister —

Herodes.

Lauter, lauter, meine Geliebten! Wollet ihr nicht, daß wir teil haben, so lass' ich euch von hinnen schleppen, jeden durch seine Thür.

Manasse.

Dürfen wir, Meister?

Johannes.

Redet, denn mich dünkt, wir sind ganz allein.

---

1. Manasse et Amaria sont deux pauvres pêcheurs qui ont vu Jésus et qui révèlent au Prophète la divine loi d'amour.

Manasse.

Wir waren rüstig geschritten, Meister, auf der Straße gen Bethsaida und als es an den Morgen kam, da fanden wir ihn.

Johannes.

Da fandet ihr ihn?

Manasse.

Und viel Volks war um ihn[1], das ruhete zwischen den Ölgärten, und lobte den Herrn, um der Wunder willen, die zur Stunde an ihm geschahen. Und siehe, in jedem Auge war ein Glänzen, und in jedem Munde war ein Wohllaut.

Johannes.

Und er? Wie war sein Antlitz? Wie seine Geberde?

Manasse.

Meister, ich weiß es nicht.

Johannes.

Nun, ihr sahet ihn doch?

Amaria.

Rabbi, fragtest du je: Wie ist der Sonne Antlitz und wie ist des Lichtes Geberde? Da wir sein Lächeln sahen, sanken wir nieder vor ihm, und in unsern Seelen war es still und weit.

Johannes.

Und als ihr nun gefragt hattet und er zu reden anhub, wie war seines Mundes Rede? Saget an : hier steh' ich und harre seines Zornes.

Amaria.

Mit nichten, Rabbi. Seine Rede war wie eines Bruders Rede.

Manasse.

Lieblich war sie — wie — des Windes Rede, der vom Meere weht gen Abend.

---

1. Expression biblique, comme il s'en trouve beaucoup dans la pièce. L'auteur a même emprunté à Luther son orthographe (ruhete, eileten, etc.).

### Amaria.

Und er sprach also: Gehet hin, und saget Johanni wieder, was ihr sehet und höret. Die Blinden sehen, die Lahmen gehen, die Aussätzigen werden rein, die Tauben hören, die Toten stehen auf, und den Armen wird das Evangelium gepredigt.

### Johannes.

Den Armen, — so sagte er?

### Manasse.

Und da er sich rüstete, in diese Stadt zu kommen mit dem Volke, das um ihn war, so gingen wir mit ihm bis an das Thor — Da eileten wir voraus nach deinem Wort.

### Johannes.

Und sagte er nichts mehr zu euch? Besinnet euch wohl.

### Amaria.

Ja, eines sagte er noch. Selig ist, sagte er, der sich nicht an mir ärgert. Doch dieses Wort verstanden wir nicht.

### Johannes.

Ich aber verstehe es wohl. Ich zu dem er es sprach. Ich habe mich an ihm geärgert, denn ich erkannte ihn nicht. Und mein Ärgernis erfüllte die Welt, denn ich erkannte ihn nicht. Ihr selbst seid meine Zeugen, daß ich gesagt habe, ich sei nicht Christus, sondern vor ihm hergesandt. Aber ein Mensch kann sich nichts nehmen, es werde ihm denn gegeben vom Himmel. Und mir ward nichts gegeben. Die Schlüssel des Todes — ich hielt sie nicht, die Wagschalen der Schuld — mir waren sie nicht vertrauet. Denn aus Niemandes Mund, darf der Name Schuld ertönen, nur aus dem Munde des Liebenden. Ich aber wollte euch weiden mit eisernen Ruten! Darum ist mein Reich zu Schanden worden, und meine Stimme ist versiegelt. Ich höre rings ein großes Rauschen, und das selige Licht umhüllet mich fast... Ein Thron ist herniedergestiegen vom Himmel mit Feuerpfeilern. Darauf sitzet in weißen Kleidern der Fürst des Friedens. Und sein Schwert heißet „Liebe“ und „Er-

barmen" ist sein Schlachtruf... Sehet, der hat die Braut, der ist der Bräutigam. Der Freund des Bräutigams aber stehet und höret ihm zu und freuet sich hoch über des Kommenden Stimme. Dieselbe meine Freude — nun ist sie erfüllet.

(Er steht mit ausgebreiteten Armen da, die Augen gen Himmel gerichtet. Manasse und Amaria sinken ihm zu Füßen nieder [1].)

---

1. Dans cette admirable tirade, Johannes (Saint-Jean-Baptiste), s'aperçoit qu'il a été dupe d'une illusion. Il a voulu châtier les hommes avec des verges d'acier, et Jésus les traite en frères. *Johannes* a beaucoup de ressemblance avec *Brand* d'Ibsen, une des œuvres les plus remarquables de la littérature moderne. Le Dieu de Brand est un maître farouche, inaccessible à la pitié, sans un regard de tendresse pour les misères humaines, un Dieu qui exige *tout* ou *rien*.

« Ce que les hommes appellent amour, dit Brand à sa femme Agnès, je l'ignore et je veux l'ignorer. Mais je connais bien l'amour de Dieu et je sais comment il se manifeste. Il est rude à te faire tomber tremblante à genoux; il t'écrase et te fait tordre les mains, il te caresse, mais jusqu'au sang. Que se passa-t-il à l'heure cruelle où, dans les angoisses de la mort, son Fils lui demanda d'éloigner de lui le calice? L'a-t-il écarté de ses lèvres? Oh non! Le Fils de Dieu le but jusqu'à la lie. »

« Si tu pèses d'après cette mesure, répond Agnès, plus humaine, « qui pourra désormais se montrer le front haut? »

Comme Johannes, Brand a fait erreur, et il apprend au moment de mourir, par une voix d'en haut, que le vrai Dieu est le Dieu de charité.

Dans le drame de Richard Voss : *Die neue Zeit*, le héros principal, le pasteur Firle, intransigeant, dur, austère a, lui aussi, beaucoup d'analogie avec Brand. La pièce se termine, comme celle d'Ibsen, par cette phrase que prononce la femme du pasteur, mourante : „Die Liebe ist das Gesetz."

# TABLE DES MATIÈRES

QUATRIÈME PÉRIODE (1300-1500).



*Lieds des XVe et XVIe siècles.*

## Cinquième période (1500-1600).



## Sixième période (1600-1720).

Septième période (1720-1770).



Huitième période (1770-1832).

*Poésies lyriques.*



*Poésie épique.*

*Poésie dramatique.*



*Prose.*



PHILOSOPHES ET SAVANTS

*Poésie dramatique.*



*Sonnets.*

*L'Humour.*



NEUVIÈME PÉRIODE (1832-1901).

La Jeune-Allemagne et les poètes politiques.

### Philosophie et Histoire.



### La poésie allemande après 1850.

# ERRATA

Page 40 ligne 12 lire : *dans la répétition des consonnes initiales des syllabes accentuées.*

Page 72 note 9 lire : *prendront..*

— 187 note 1 lire :

Expende Hannibalem : quot libras in duce summo
Invenies?

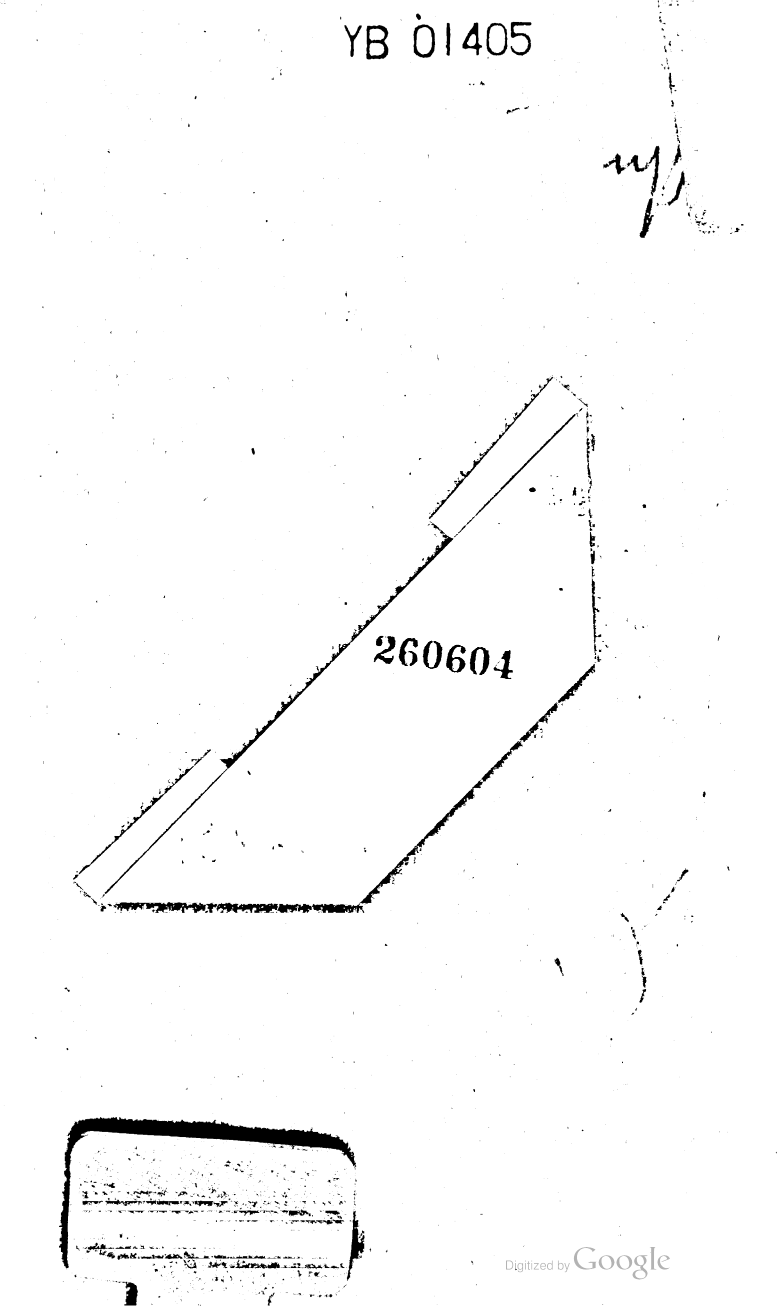
— 216 note 3 lire : *portrait* au lieu de « portait ».

— 273 année 1829, 3e ligne, lire : *drame* au lieu de « drames ».

— 363 ligne 4 lire : *Naumann* au lieu de « Naümann ».

— 363 ligne 5 lire : *Schmidt* au lieu de « Schmitt ».

Paris. — E. Kapp, imprimeur, 83, rue du Bac.


YB 01405
260604

